

présence du futur

john varley

sorcière



denoël

JOHN VARLEY

TRILOGIE DE GAÏA

TOME II

SORCIÈRE

Traduction de Jean Bonnefoy



ÉDITIONS DENOËL

Titre original :
WIZARD

Publié par Berkley Publishing Co
© 1980 by John Varley

et pour la Traduction française
© by Éditions Denoël, 1981
19 rue de l'Université, 75007 Paris

Pour K. L. King,
Kenneth J. Alford
et
John Philip Sousa

Le lecteur sans doute étonné des noms étranges portés par les Titanides s'interrogera sur l'origine de leur construction. La voici : Le « prénom » correspond à un instrument de musique, le « nom » à une danse ou à un genre musical et le « surnom » (indiqué entre parenthèses) indique en quelque sorte la tonalité du morceau en reprenant l'un des sept modes en usage dans la musique grecque antique – mythologie oblige ! – à savoir, le dorien (correspondant à une gamme diatonique descendante du mi 3 au mi 2), le phrygien ou éolien (ré 3-ré 2), le lydien (do 3-do 2), le myxolydien (si 2-si 1), l'hypodorien (la 2-la 1), l'hypophrygien (sol 3-sol 2) et l'hypolydien (fa 3-fa 2). Il fallait que ce fût dit.

(N.d.T.)

PROLOGUE

LA PLUS BELLE DU BAL

Depuis trois millions d'années, Gaïa tournait dans son splendide isolement.

Parmi ceux qui vivaient en son sein, certains connaissaient l'existence d'un espace plus vaste à l'extérieur de la grande roue. Bien longtemps avant la création des anges, des créatures ailées avaient parcouru les hautes voûtes de ses rayons et considéré, par les arcatures de ses fenêtres, la forme de Dieu. Nulle part ailleurs l'obscurité ne révélait un être identique à Gaïa.

Tel était l'ordre naturel des choses :

Dieu était le monde, le monde une roue et la roue était Gaïa.

*

* *

Gaïa n'était pas une divinité jalouse.

Nul n'avait à l'adorer et personne d'ailleurs n'y avait songé. Elle n'exigeait ni sacrifices, ni temples, ni chœurs pour chanter ses louanges.

Gaïa s'enivrait d'effluves énergétiques dans les parages de Saturne. Elle avait des sœurs dans toute la Galaxie. Déesses elles aussi, mais si lointaines que la distance ne faisait que renforcer la théologie de Gaïa. Ses conversations avec elles prenaient des siècles à la vitesse de la lumière. Elle avait des enfants en orbite autour d'Uranus. Considérées également comme des déesses pour ceux qui vivaient en leur sein, elles n'avaient toutefois que peu d'importance : Gaïa était le Titan suprême ; elle était la plus belle du bal.

Pour ses habitants, Gaïa n'était pas un concept lointain. On pouvait la voir. On pouvait lui parler. Pour la joindre, il suffisait de grimper six cents kilomètres. Un voyage formidable, mais une distance concevable. Voilà qui mettait le paradis à portée de ceux qui avaient le cran d'effectuer l'ascension. Elle recevait en moyenne une visite par millénaire.

Prier Gaïa était inutile : elle n'avait pas le temps d'écouter tous ceux qui étaient en elle ; l'aurait-elle eu qu'elle ne les aurait pas écoutés davantage : elle ne daignait s'adresser qu'à des héros. Déesse de chair et de sang, ses os étaient la terre, massifs étaient ses cœurs, caverneuses ses artères et c'est de son propre lait qu'elle nourrissait les siens. Un lait peut-être pas toujours doux mais toujours abondant.

*

* *

À l'époque où sur Terre s'édifiaient les pyramides, Gaïa prit conscience des changements qui s'opéraient en elle. C'est dans le noyau que se trouvait localisé le centre de sa conscience. Toutefois, à l'instar des dinosaures terriens, son cerveau était décentralisé pour permettre aux fonctions les plus prosaïques de s'exercer avec une relative autonomie. Une telle disposition évitait à Gaïa d'être submergée par les détails. Elle avait parfaitement fonctionné pendant fort longtemps. Disposés à la couronne de son vaste anneau, douze cerveaux satellites avaient chacun la responsabilité d'une région. Tous reconnaissaient la suzeraineté de Gaïa ; dans les premiers temps, à vrai dire, il eût été difficile de considérer ces cerveaux vassaux comme séparés d'elle-même.

Mais le temps était son ennemi. Familière de la notion de mort, elle en connaissait intimement

tous les procédés et tous les stratagèmes ; elle ne la craignait pas. Il y avait eu un temps où elle n'existait pas et elle savait que reviendrait un temps analogue. Voilà qui divisait nettement l'éternité ; en trois parties égales.

Elle n'ignorait pas que les Titans étaient sujets au vieillissement – elle avait entendu trois de ses sœurs dégénérer dans le délire et les fantasmes séniles avant de se taire à tout jamais. Mais elle ignorait de quelle manière son corps vieillissant la trahirait. Un homme soudain étranglé par ses propres mains n'aurait pas été plus surpris que Gaïa lorsque l'un de ses cerveaux annexes se mit à résister à sa volonté.

Trois millions d'années de pouvoir ne l'avaient guère préparée à l'art du compromis. Peut-être aurait-elle pu vivre en paix avec ses cerveaux satellites si elle avait daigné prêter l'oreille à leurs griefs. Mais d'un autre côté, deux de ses régions avaient sombré dans la folie tandis qu'une troisième manifestait une malveillance qui ne valait guère mieux. Cent ans durant, la grande roue de Gaïa vibra des contrecoups de la guerre. Ces batailles épiques faillirent bien la disloquer complètement et se traduisirent par des pertes énormes parmi ses créatures, aussi impuissantes que peuvent l'être des Hindous face aux divinités du mythe védique.

Nulle silhouette titanesque n'avait parcouru la courbure de l'anneau en lançant des éclairs et en renversant des montagnes. Dans ce combat les dieux étaient les régions elles-mêmes. La raison disparut tandis que le sol s'ouvrait et que les flammes tombaient des rayons. Des civilisations vieilles de cent mille ans furent balayées sans laisser de traces et d'autres retombèrent dans la barbarie.

Les douze régions de Gaïa étaient trop entêtées, trop méfiantes pour s'unir contre elle. Son alliée la plus sûre était la zone d'Hypérion ; son plus implacable ennemi : Océan. Ces deux territoires étaient voisins. Ils furent l'un et l'autre dévastés avant que la guerre ne se mût en une trêve armée.

*

* *

Mais, comme si la révolte et la guerre n'avaient pu suffire aux malheurs d'une divinité vieillissante, à l'extérieur, des désastres pires encore se précisaient. En un clin d'œil les bruits les plus incongrus avaient envahi les ondes. Elle les avait au début pris pour de nouveaux symptômes de gâtisme galopant : C'était elle sûrement qui avait inventé ces voix mystérieuses venues de l'espace et qui s'appelaient Lowell Thomas, Fred Allen et la Mère Denis. Mais elle finit par piger le truc. Et devint même une auditrice passionnée. S'il y avait eu un service postal avec la Terre elle aurait été du genre à expédier des capsules de bouteilles au Señor Cruz. Elle adorait Fibber McGee et se montrait une fan fidèle de Amos et Andy.

La télévision fut pour elle un choc équivalent à celui du cinéma parlant pour le public de la fin des années vingt. Tout comme aux premiers jours de la radio, les programmes restèrent des années durant en grande partie d'origine américaine ; c'étaient ses préférés. Elle suivait les exploits de Lucy et Ricky et connaissait toutes les réponses du quitte ou double, un jeu qui d'ailleurs, découvrit-elle scandalisée, se révélait truqué. Elle regardait tout, ce qui, soupçonnait-elle, ne devait pas être le cas de bien des réalisateurs.

Il y avait des films et des émissions d'actualité. Et au cours de l'explosion électronique des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix ce fut l'équivalent de bibliothèques entières qui fut transmis. Mais à l'époque déjà, sa connaissance de la culture humaine était plus qu'académique. Et lorsqu'elle vit l'exploit de Neil Armstrong, cela ne fit que confirmer un soupçon déjà ancien. Tôt ou tard, les

humains viendraient se pointer.

Elle commença donc à se préparer à les accueillir. Perspective peu engageante : c'était une race belliqueuse et dotée d'armes capables de la vaporiser. Il était douteux qu'ils prennent à la légère la présence dans « leur » système solaire d'un Dieu en forme de roue vivante d'un diamètre de treize cents kilomètres. Elle se souvenait de l'émission d'Orson Welles en 1938. Et de films comme *Les Survivants de l'Infini*^[1] ou *Ma femme est une extra-terrestre*^[2].

Tous ces plans tombèrent à l'eau lorsque Océan, à l'affût de la moindre occasion de lui mettre des bâtons dans les roues, détruisit le premier vaisseau spatial à l'atteindre, le *VEL Seigneur des Anneaux*^[3].

Les hommes toutefois firent mentir ses pronostics pessimistes : Bien qu'armé et prêt à la détruire, le second vaisseau spatial eut la patience d'attendre des explications. En cela, Gaïa reçut l'aide des survivants de la première expédition. Une ambassade fut établie en son sein et chacun s'efforça d'ignorer poliment la présence à bonne distance de ce vaisseau qui ne devait plus jamais quitter les parages. Ce qui ne l'inquiétait pas. Elle n'avait nulle intention de l'amener à se dessaisir de sa charge mortelle et par ailleurs la portée des menées subversives d'Océan demeurait limitée.

Des scientifiques vinrent l'étudier. Puis plus tard des touristes, pour faire ce que font tous les touristes. Elle acceptait tout le monde, dès lors qu'on signait une déclaration la déchargeant de toute responsabilité.

En temps opportun, le gouvernement helvétique la reconnut et lui permit d'établir un consulat à Genève. D'autres nations suivirent rapidement et en 2050, elle était admise aux Nations Unies.

Elle s'apprêtait donc à passer ses années de déclin à l'étude des complications infinies propres à l'espèce humaine. Mais elle savait que pour assurer vraiment sa sécurité, la race humaine devrait avoir besoin d'elle. Il lui fallait devenir indispensable et simultanément bien faire comprendre qu'en aucun cas une nation ne pourrait la revendiquer comme un dû.

Elle ne tarda pas à trouver le moyen d'y parvenir :

Elle accomplirait des miracles.

1. LE PAVILLON DES CAPRICIEUX

La Titanide surgit du brouillard au galop, tel un fugitif évadé d'un carrousel dément. Prenez un centaure traditionnel – mi-cheval, mi-homme – et peignez-le à la Mondrian avec des rayures blanches et des carrés rouges, bleus et jaunes ; c'est notre Titanide : un couvre-lit cauchemardesque, des sourcils au bout des sabots. Elle fuyait. Pour sauver sa vie.

Elle déboula sur la route de la digue, les bras tendus derrière elle, comme la statuette d'argent d'une Rolls-Royce, les narines écumantes. Sur ses talons, la populace, juchée sur de minuscules ville-pattes, brandissait qui le poing, qui un gourdin. Au-dessus, un panier à salade glissa en position, en beuglant des ordres rendus inaudibles par le hurlement de ses propres sirènes.

Chris'fer Mineur se rencogna sous la voûte où il avait trouvé refuge au premier bruit des sirènes. Il resserra le col de sa chemise en regrettant de ne pas avoir choisi un meilleur abri. Sûr que la Titanide allait se diriger vers le fort : il n'y avait pas d'autre refuge en vue, hormis le pont que protégeait une haute palissade, et la Baie.

Ce fut pourtant bien vers la Baie qu'elle se dirigea. Après avoir traversé comme une flèche le parc à voitures au revêtement craquelé, elle sauta par-dessus la chaîne qui fermait l'extrémité de la digue. Un saut d'une classe olympique. Elle était magnifique à voir dans les airs, dans une détente qui l'emporta au-dessus des rochers, et d'une bonne partie des hauts-fonds écumants. Le plongeon était terrifiant. Sa tête et ses épaules émergèrent puis le reste de son torse, si bien qu'elle ressemblait à un homme immergé dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Les gens n'étaient pas contents. Ils se mirent à arracher des plaques de goudron qu'ils lancèrent en direction de la créature étrangère. Chris'fer se demanda ce que la Titanide avait fait. La foule n'exhibait pas cette allégresse meurtrière propre aux chasseurs d'étrangers : sa colère avait un objet précis.

Là-haut, les poulets allumèrent le lance-coups de soleil, un dispositif habituellement réservé à la lutte contre les émeutes armées. Les vêtements commencèrent à noircir, les cheveux à grésiller et tirebouchonner. En un rien de temps, le parc à voitures était désert tandis que les précédents émeutiers fumaient en jurant dans les eaux glaciales de la Baie.

Chris'fer entendit le vrombissement des hélicoptères qui approchaient. Ce n'était pas la première émeute dont il était le témoin. Quoique toujours curieux de ses origines, il savait que rester dans les parages était le plus sûr moyen de passer une semaine en taule. Il fit demi-tour et par le couloir étroit pénétra dans le bâtiment de brique à la forme étrange.

À l'intérieur, on découvrait une cour bétonnée trapézoïdale. L'entourait une galerie sur trois niveaux. Le mur d'enceinte était régulièrement percé d'orifices carrés de cinquante centimètres de côté. Que dire de plus de l'édifice ? C'était un bastion abandonné, mais bien entretenu. Ça et là, des chevalets de bois supportaient des panonceaux où s'inscrivait en lettres d'or démodées l'itinéraire de la visite assorti de détails historiques en petits caractères.

Près du centre de la cour se dressait un mât de cuivre. À son sommet, battu par la forte brise en provenance de Golden Gate flottait un pavillon : au centre d'un champ de sable, une roue d'or à six rayons. Il était impossible de lever les yeux vers ce drapeau sans avoir le regard attiré plus loin, vers l'impossible spectacle du tablier du pont, comme suspendu dans le vide.

Tel était le Fort Point, édifié au XIX^e siècle pour garder l'entrée de la Baie. Depuis, tous ses canons avaient disparu. Une pièce défensive redoutable pour une flotte ennemie mais celle-ci n'était jamais venue. Et Fort Point n'avait jamais craché un seul coup de feu.

Il se demanda si ses bâtisseurs auraient cru que leur création durerait deux siècles et demi,

inchangée dans sa structure depuis le jour où la dernière pierre en avait été posée. Il les en soupçonnait mais sans doute auraient-ils été interloqués devant le spectacle qui s'offrait maintenant à ses yeux avec ce tablier métallique couleur de minium dont l'arche se dressait avec une telle insolence au-dessus du monstre de brique.

À vrai dire, le pont était loin d'avoir aussi bien vieilli : Détruit par le séisme de quarante-cinq, il avait fallu attendre quinze ans avant qu'une nouvelle chaussée fût jetée entre ses piles demeurrées intactes.

Chris'fer prit une profonde inspiration avant d'enfourner les mains dans ses poches. Il n'avait cessé de reculer devant l'objet de sa visite, de peur de se voir renvoyé. Mais il lui fallait le faire. Un panneau lui indiquait la direction. On y lisait :

ACCÈS À L'AMBASSADE GAIENNE
L'AMBASSADEUR EST / PRÉSENT /

Le mot « Présent » était inscrit sur un méchant bout de carton pendu à un clou.

Il suivit la flèche qui désignait une porte. À l'intérieur, de part et d'autre d'un couloir, s'ouvraient des portes sur des pièces de brique nue. L'Ambassade de Gaïa ne contenait qu'un bureau métallique et quelques balles de foin entassées contre un mur. Chris'fer entra puis il vit qu'une Titanide était affalée derrière le bureau.

Son torse humain était vêtu d'un uniforme d'opérette, garni de galons et de brandebourgs. Quant à sa robe, elle était d'un alezan doré, tout comme les mains et les avant-bras qui dépassaient des manches de la veste.

Elle était apparemment endormie et d'ailleurs ronflait comme une tronçonneuse. Elle étreignait un shako doré qu'ornait une longue plume blanche et sa tête rejetée en arrière révélait une gorge d'un blond d'or passé. Une bouteille de liqueur vide gisait de guingois dans le chapeau, une autre traînait près de sa jambe arrière gauche.

« Il y a quelqu'un ? » La voix provenait de derrière une porte sur laquelle était inscrit *Son Excellence, Dulcimer (Trio hypomixolydien) Cantate*^[4]. « Tirarsi, introduisez-les, voulez-vous ? » Puis il y eut un monstrueux éternuement suivi d'un ébrouement.

Chris'fer se rendit à la porte, l'ouvrit en hésitant et passa la tête à l'intérieur. Il découvrit une autre Titanide assise derrière un bureau.

« Votre... euh... elle m'a l'air d'être dans les pommes. »

La Titanide s'ébroua une nouvelle fois. « Ce n'est pas elle mais il, dit Cantate, l'Ambassadrice. Et cela n'a rien d'étonnant. Il est tombé tellement loin du manège qu'il est incapable de se rappeler dans quel sens il tourne. » Tomber du manège avait rapidement remplacé marcher avec des semelles à bascule et autres euphémismes qualifiant l'ébriété. Les Titanides émigrées sur Terre étaient des ivrognes notoires. Et ce n'était pas uniquement dû à l'alcool – qu'elles connaissaient déjà sur Gaïa – mais à l'agave mexicain. Une fois distillée, sa sève était tellement prisée des Titanides que le Mexique était devenu l'une des rares nations terrestres à exporter vers Gaïa.

« Eh bien, entrez donc, dit l'Ambassadrice. Prenez un siège. Je suis à vous dans une minute mais il faut d'abord que je voie où est passé Tzigane. » Elle fit mine de se lever.

« Si c'est d'une espèce de Titanide écossaise que vous voulez parler, elle vient de sauter dans la Baie. »

L'Ambassadrice se figea, l'arrière-train à demi dressé, les mains à plat sur le bureau. Avec lenteur, elle se rassit.

« Il n'existe qu'une seule "Titanide écossaise" dans tout l'Ouest américain et c'est un mâle qui répond au nom de Tzigane. » Puis elle scruta Chris'fer. « Était-ce un plongeon récréatif ou bien avait-il de plus pressantes raisons... ?

— Je dirais qu'il s'est brusquement découvert l'envie de revoir sa mer. Il avait une cinquantaine de personnes à ses trousses. »

Elle fit une grimace. « Encore à traîner dans les bars. Depuis qu'on lui botte le cul il semble y avoir pris goût. Eh bien, asseyez-vous, il va falloir que j'essaie de régler ça avec la police. » Et se saisissant d'un antique téléphone acoustique elle demanda qu'on lui passe la mairie. Chris'fer rapprocha du bureau l'unique chaise et s'y assit. Tandis qu'elle parlait, il parcourut du regard le bureau.

Il était vaste car il fallait bien qu'il accueille une Titanide. Il contenait bon nombre d'antiquités et d'objets d'art du XIX^e et du XX^e mais fort peu de mobilier. Une pompe à eau munie d'un long levier était boulonnée dans un coin du plancher et l'ampoule nue qui pendait au centre du plafond était cachée par un abat-jour en vitrail Tiffany. Près de l'unique fenêtre trônait une salamandre. Les murs étaient recouverts de tableaux et d'affiches : un Picasso, un Warhol, un J & G Minton et une affichette noire où l'on pouvait lire, en lettres orange : « Un de ces jours, il va bien falloir que je M'ORGANISE ! » Derrière le bureau, il y avait deux clichés et un portrait. Ils dépeignaient Jean-Sébastien Bach, John Philip Sousa^[5] et une vue de Gaïa prise depuis l'espace. Sur le bureau, trônait un seau d'argent empli de citrons verts.

Le plancher était à moitié recouvert par une fine couche de foin. Il y en avait plusieurs bottes empilées dans un coin.

L'Ambassadrice Cantate raccrocha le combiné, saisit une bouteille de tequila ouverte, tendit la main vers le seau, engloutit un citron d'une bouchée et descendit la moitié de la bouteille. Elle grimaça.

« Vous n'auriez pas un peu de sel ? »

Il fit non de la tête.

« Tant pis. Vous avez soif ? Que diriez-vous d'un citron ? Je crois que j'ai un couteau... » Elle se mit à fourrager dans ses tiroirs avant de s'arrêter devant son refus poli.

« Il m'a tout l'air d'une femelle, remarqua Chris'fer.

— Hein ? Oh, vous parlez de Tzigane. Non, l'erreur est fréquente – ce sont les seins qui vous ont trompé : nous en avons tous – mais c'est bien un mâle. Le sexe est déterminé par les organes frontaux ; entre les antérieurs. Ceux de Tzigane sont certes difficiles à distinguer de loin avec ses motifs à carreaux. Quant à moi, pour votre gouverne, je vous dirai que je suis femelle, que vous pouvez m'appeler Dulcimer et que j'aimerais connaître votre nom et savoir ce que je puis faire pour vous. »

Il se raidit sur sa chaise. « Mon nom est Chris'fer Mineur et je voudrais un visa. J'aimerais voir Gaïa. »

Elle avait inscrit son nom sur un formulaire. Mais elle écarta le papier en levant les yeux sur lui.

« Nous vendons des visas dans tous les aéroports importants. Inutile de venir me voir. Il suffit de se pointer avec la monnaie et de l'insérer dans le distributeur.

— Non, répondit-il d'une voix légèrement hésitante. Je désire voir Gaïa elle-même. Il faut que je la voie. Elle est mon dernier recours. »

2. LE MODE MAJEUR

« C'est donc des miracles que vous cherchez, reprit la Titanide avec un accent irlandais impavide. Vous voulez vous dresser sur les hauteurs et demander à Gaïa d'exaucer vos grands desseins. Vous voulez qu'elle gâche son temps précieux à résoudre un problème qui vous semble important.

— Quelque chose comme ça. » Il fit une pause, avança la lèvre inférieure. « Exactement ça, je suppose.

— C'est moi qui suppose, ici. Un problème médical ? Qui plus est un problème médical *fatal*.

— Médical. Absolument pas fatal. Voyez-vous, il s...

— Un instant. Attendez une minute. » Elle leva vers lui ses mains ouvertes. Chris réalisa qu'il allait essuyer un refus.

« Laissez-moi compléter d'abord ce formulaire avant que nous poursuivions. Y a-t-il une apostrophe à Chris'fer ? » Après avoir mouillé la pointe de son crayon, elle inscrivit la date au sommet de la page.

Les dix minutes suivantes furent entièrement consacrées aux renseignements qu'exigent toutes les institutions officielles dans le monde : Numéro d'identité, nom de jeune fille, âge, sexe... (« WA 3874-456-11093, néant, vingt-neuf, masculin hétéro...») Dès l'âge de six ans, n'importe quel être humain pouvait réciter cette litanie en dormant.

« Raison invoquée pour voir Gaïa », lut la Titanide.

Chris'fer joignit le bout des doigts, cachant en partie son visage derrière ses mains.

« C'est à cause de mon état. C'est... plutôt délicat à décrire. C'est une histoire neurologique ou glandulaire ; ils ne sont pas tout à fait sûrs. Jusqu'à présent, cent cas seulement ont été recensés et la chose n'est connue que sous le nom de Syndrome 2096, tiret 15. Ce qui se passe est que je perds contact avec la réalité. Parfois, cela se traduit par une peur panique. À d'autres moments, je pars dans des univers illusoires et suis capable de faire à peu près n'importe quoi. Il arrive que je ne me rappelle plus rien. J'ai des hallucinations, je parle d'autres langues et mon potentiel de Rhine varie fortement. Croyez-le ou non, j'ai beaucoup de veine. Un médecin a suggéré que c'est ce pouvoir *psi* qui m'a jusqu'à maintenant évité des ennuis. Je n'ai encore tué personne et n'ai pas essayé de voler en sautant par la fenêtre. »

La Titanide s'ébroua. « Vous êtes sûr de vouloir être soigné ? La plupart d'entre nous seraient ravis d'être un peu plus chanceux.

— Cela n'a rien de drôle, pour moi en tout cas. Aucune drogue n'agit ; tout ce que je peux faire, c'est prendre des tranquillisants lorsque ça se produit. Depuis des années j'ai subi tous les diagnostics psychologiques imaginables et la seule conclusion est que mon problème est d'ordre médical. Aucun traumatisme passé pour l'expliquer, aucun conflit actuel non plus. Je préférerais qu'il y en ait : tout ce qui a trait à la psychologie, ils savent le traiter. Gaïa reste mon ultime espoir. Si elle m'abandonne, je suis bon pour l'hôpital, pour le restant de mes jours. » Inconsciemment, ses poings sous son menton s'étaient étroitement serrés. Il se détendit.

L'Ambassadrice le scruta de ses grands yeux indéchiffrables puis revint à son questionnaire. Chris'fer la regarda écrire. Dans l'espace réservé à la mention « raison du visa », elle inscrivit : « Malade ». Puis elle fronça les sourcils, biffa le mot et récrivit : « Dingue ».

Il sentit les oreilles lui brûler. Alors qu'il s'apprêtait à protester, elle lui posa une nouvelle question :

« Quelle est votre couleur préférée ?

— Bleu. Non, vert... est-ce vraiment là-dessus ? »

Elle tourna légèrement le formulaire pour lui montrer que, oui, c'était bien dessus.

« Vous vous en tenez au vert ? »

Abasourdi, il opina lentement.

« À quel âge avez-vous perdu votre virginité ?

— Quatorze ans.

— Quel était le nom du ou de la partenaire et la couleur de ses yeux ?

— Lyshia. Bleu-vert.

— Avez-vous eu d'autres rapports avec lui ou elle ?

— Non.

— Quel est, selon vous, le plus grand musicien de tous les temps ? »

Chris'fer commençait à s'énerver. En privé, il considérait Rea Paschkorian comme la meilleure ; il avait toutes ses bandes.

« John Philip Sousa. »

Sans qu'elle lève les yeux, son sourire s'était épanoui, au grand étonnement de Chris'fer. Il s'était attendu à des remontrances, le priant d'être sérieux, de cesser d'essayer de s'attirer ses faveurs mais elle semblait au contraire partager la plaisanterie. Avec un soupir, il s'apprêta à subir le reste des questions.

Elles paraissaient avoir de moins en moins de rapport avec son voyage projeté. Sitôt qu'il croyait avoir saisi un schéma directeur, leur orientation changeait. Certaines questions impliquaient des situations morales, d'autres semblaient franchement insensées. Il essayait d'être sérieux, ignorant jusqu'à quel point ce questionnaire affecterait ses chances de succès. Il se mit à transpirer bien que la pièce fût fraîche. C'était tout bonnement impossible de deviner les bonnes réponses : il ne lui restait donc qu'à être franc. Il s'était laissé dire que les Titanides détectaient facilement la fausseté chez les hommes.

Mais à la fin il en eut assez.

« Deux enfants sont ligotés sur le passage d'un gravitrain qui approche. Vous avez le temps de n'en délivrer qu'un seul. Ils vous sont l'un et l'autre inconnus, ils sont du même âge. L'un est un garçon, l'autre une fille. Lequel des deux sauvez-vous ?

— La fille. Non, le garçon. Non, j'en sauverais un, puis je reviendrais... et *merde* ! Je refuse de répondre plus avant à ces questions tant que... » Il se tut soudainement. L'Ambassadrice avait jeté son crayon à travers la pièce et maintenant restait la tête dans les mains. Il fut pris d'une peur si soudaine, si violente, qu'il crut au début d'une crise.

Elle se leva, se dirigea vers la salamandre, en ouvrit la porte et choisit quelques bûches. Elle lui tournait le dos. Sa peau avait la couleur et la texture de celle d'un homme blanc, de la tête aux sabots. Son unique pilosité se trouvait sur sa tête et sa queue magnifique. Assise derrière son bureau, elle faisait facilement oublier qu'elle n'était pas humaine. Debout, son étrangeté était d'autant plus marquée que la moitié de son individu n'avait rien de remarquable.

« Il est inutile de répondre à d'autres questions, dit-elle. Grâce à Gaïa, cette fois elles n'ont aucune importance. » Elle avait, semblait-il, prononcé le nom de Gaïa d'une voix amère.

Tandis qu'elle alimentait le poêle, sa queue se redressa et demeura arquée. Elle accomplit ce que font tous les chevaux dans tous les défilés – généralement devant la tribune officielle –, et avec la même absence de honte. Apparemment l'acte était purement inconscient. Chris'fer détourna les yeux, gêné. Les Titanides étaient un tel mélange de banal et de bizarre.

Lorsqu'elle se retourna, elle se saisit d'une pelle qui était appuyée contre le mur, ramassa le

crottin et la paille sur lequel il avait chu et jeta le tout dans un bac, près de la cloison. Elle se rassit en considérant Chris'fer avec une grimace amusée.

« Vous saisissez maintenant pourquoi on ne nous invite pas dans les soirées. Si je n'y pense pas tout le temps, à chaque foutue seconde... » Elle lui laissa le soin d'imaginer les conséquences.

« Que vouliez-vous dire : “Cette fois, elles n'ont aucune importance” ? »

Le sourire s'évanouit.

« Je voulais dire que je n'y pouvais rien. C'est incroyable le nombre de choses qui vous tuent vous les humains, et il y en a encore de nouvelles chaque année. Savez-vous combien de personnes me demandent à voir Gaïa ? Plus de deux mille par an, voilà combien. Quatre-vingt-dix pour cent d'entre elles sont mourantes. Je reçois des lettres, des coups de téléphone, des visites. Je reçois des requêtes des enfants, des maris et des femmes. Savez-vous combien de personnes je puis envoyer sur Gaïa chaque année ? Dix. »

Elle prit la bouteille de tequila et but une longue lampée. L'air absent, elle ramassa deux citrons et les engouffra d'une seule bouchée. Elle était devant le poêle à bois mais son regard était fixé sur l'infini.

« Dix seulement ? »

Elle tourna la tête et le regarda avec rancœur.

« Mon garçon. Vous êtes un numéro. Vous êtes un sacré numéro. Vous n'avez pas idée.

— Je...

— Épargnez-moi. Je suppose que vous vous sentez dépité. Navré de ce coup dur. Mon vieux, si je vous racontais... mais qu'importe. Les gens passent des *années* à étudier les moyens de déchiffrer notre psychisme, à moi et à mes trois collègues. Pour faire partie des quarante. » Elle tapa du poing la pile de formulaires. « Il y a des livres épais de trois centimètres pour analyser ce questionnaire et dire aux gens comment répondre. Des études sur ordinateur à partir des réponses des gagnants précédents. » Elle prit la pile de papier et la lança, et les feuilles s'éparpillèrent, brève averse de neige, dans toute la pièce.

« Que choisiriez-vous ? J'ai tenté toutes les approches possibles et il n'existe aucune bonne réponse. J'ai essayé de penser à la manière d'un être humain, de prendre des décisions de la même façon que vous ; il semble qu'ils commencent toujours par une douzaine de questionnaires alors moi aussi j'en ai rempli un en espérant y trouver les réponses mais elles n'y étaient pas, pas plus qu'elles n'étaient dans la boule de cristal ou dans les dés. Ouais, parfaitement, je possède une boule de cristal. Et j'ai tiré aux dés la vie de certains. Et pourtant chaque année, neuf cent quatre-vingt-dix fois sur mille, mes décisions sont *encore* fausses. J'ai fait de mon mieux, je le jure, j'ai essayé d'accomplir correctement ma tâche. Tout ce que je veux maintenant, c'est retourner sur la roue. »

Elle poussa un soupir si profond que ses narines en frémirent. « Il doit y avoir un rapport avec la roue, je suppose. Toutes les heures s'accomplit un cycle. On ne peut pas vraiment le sentir mais on remarque son absence : on perd contact avec le centre des choses. L'horloge de votre âme se bloque. Tout se délite, tout s'éloigne. »

Au bout d'une minute entière de silence, Chris'fer s'éclaircit la gorge.

« J'ignorais absolument tout cela. »

Elle soupira derechef.

« Je suis étonné que vous soyez venue ici prendre cette fonction, connaissant vos sentiments. Et... je suis aussi étonné de votre apparent ressentiment vis-à-vis de Gaïa. Je pensais que les Titanides la considéraient... eh bien, comme un dieu. »

Elle le regarda droit dans les yeux et lui dit d'une voix égale :

« C'est le cas, Herr Mineur. Je suis venue ici parce qu'elle est un dieu, et qu'elle m'a dit de venir. Si vous la rencontrez, il serait bon que vous vous en souveniez. Faites ce qu'elle vous dit de faire. Quant au ressentiment, bien sûr que j'en éprouve. Gaïa n'exige pas qu'on l'aime. Simplement qu'on lui obéisse, et elle y parvient fichtrement bien. Il arrive des choses très désagréables à ceux qui ne l'écoutent pas. Et je ne parle pas d'aller en enfer : je parle d'un démon qui vous dévore vivant. Je n'aime pas Gaïa mais j'ai pour elle le plus extrême respect.

« Et j'ajouterai que vous auriez intérêt à vous tenir à carreau. Vous avez une nette tendance au fatalisme. Vous êtes venu ici sans préparation en ignorant même ce que vous auriez pu savoir en lisant simplement l'article de la *Britannica*. Ça ne marchera pas sur Gaïa. »

Chris'fer saisit lentement ce qu'elle était en train de lui dire mais sans pouvoir encore se résoudre à y croire.

« Eh oui, vous partez. Peut-être est-ce encore une fois à cause de votre veine. Je ne suis pas censée le savoir. J'ai reçu des directives de Gaïa : elle a envie de quelques dingues. Vous êtes le premier de la semaine à remplir les conditions. J'en arrive à être contente de vous expédier. Je me préparais à l'épreuve de refouler un grand serviteur de l'humanité au profit de quelque criminel larmoyant : en comparaison, vous êtes parfait. Venez avec moi. »

Dans le premier bureau se trouvaient désormais une Titanide titubante, mais ressuscitée, et trois humains. Parmi ceux-ci, une jeune femme aux yeux rougis s'avança vers l'Ambassadrice. Elle essaya de lui parler. Il était question d'un enfant. Dulcimer (Trio hypomixolydien) Cantate trottna prestement devant elle et s'engouffra dans le couloir. Chris'fer vit la femme se réfugier dans les bras d'un homme au visage dur. Il détourna vivement les yeux. Il ne pouvait pas lire d'accusation dans le regard de la femme : elle n'avait aucun moyen de savoir qu'il avait été élu.

Il rattrapa la Titanide dans le tunnel ; il devait marcher au petit trot pour rester à sa hauteur. Ils contournèrent le fort par le nord, du côté de la Baie.

« Débarrassez-vous de cette apostrophe, lui dit-elle.

— Hein ?

— Dans votre nom. Remplacez-le par Chris. Je déteste les apostrophes.

— Je...

— Ne m'obligez pas à dire que je n'aimerais pas envoyer à Gaïa un individu au nom aussi stupide que Chris'fer.

— Bon d'accord, je n'en ferai rien. Je veux dire, je vais le faire. Changer mon prénom. »

Elle déverrouilla un portillon dans la barrière grillagée qui éloignait le public du port. Elle l'ouvrit ; il la franchit.

« Et transformez votre nom de famille en Majeur. Ça vous débarrassera peut-être de votre fatalisme.

— Entendu.

— Faites-le faire légalement et envoyez-moi les papiers. »

Ils atteignirent le pied de l'une des vastes piles de béton.

Une échelle métallique y avait été ancrée depuis peu. Elle se fondait dans le lointain mais semblait monter jusqu'à la hauteur du tablier sans cage de protection.

« Votre passeport est au sommet de la tour sud. C'est un petit drapeau gaïen, identique à celui qui est à l'extérieur de l'Ambassade. Montez à l'échelle, grimpez par le câble, allez le chercher et revenez. Je vous attends ici. »

Chris'fer regarda l'échelle, puis le sol. Il essuya ses mains moites à son pantalon.

« Puis-je vous demander pourquoi ? Je veux dire, je vais le faire s'il le faut mais, qu'est-ce que

ça signifie ? On dirait un jeu.

— C'est un jeu, Chris. Le hasard. Ça ne veut rien dire. Si vous êtes incapable de grimper sur cette misérable échelle, alors vous ne méritez pas d'aller à Gaïa. Allez, en route mon garçon. » Elle souriait et il songea que malgré la sympathie qu'elle professait pour les humains, cela l'amuserait peut-être de le voir tomber. Il posa le pied sur le premier échelon, se hissa et sentit sa main sur son épaule.

« Un fois à Gaïa, lui dit-elle, ne vous faites pas d'illusions : désormais, vous êtes aux mains d'une puissance aussi vaste que capricieuse. »

3. LE PRODIGE

Le Covent fut créé à la fin du XX^e siècle mais à l'époque sous un nom différent. C'était alors une institution plus politique que religieuse. La plupart des comptes rendus évoquant les premiers jours du groupe soulignent que ses membres originels agissaient en général avec un certain manque de sérieux. Peu d'entre eux croyaient en la Grande Mère ou en la magie. Au tout début, la sorcellerie avait au plus tenu lieu de ciment social pour maintenir la cohésion de la communauté.

Mais avec le temps et l'ennui croissant des dilettantes, et à mesure que s'effaçaient les mous et les modérés, le noyau subsistant se mit à prendre le rituel vraiment au sérieux. On entendit courir la rumeur de sacrifices humains. On disait que sur la colline les femmes noyaient les garçons nouveaux-nés. L'intérêt qu'en conséquence on lui porta ne fit que resserrer les liens de la communauté face à l'hostilité du monde extérieur. Elle démenagea plusieurs fois pour finir par se fixer dans un coin perdu de l'Australie. C'est là sans doute qu'elle se serait éteinte puisque tous ses membres avaient fait vœu de ne pas se reproduire aussi longtemps que la parthénogenèse ne serait pas devenue une réalité. Mais le Prodige arriva et bouleversa tout cela.

Le Prodige était un astéroïde qui, par un beau matin de mai, se mua en un trait de feu barrant l'horizon méridional. Il était composé de millions de tonnes de nickel, de fer et de glace et traversé d'impuretés qui le parcouraient comme les veines colorées d'un calot. La glace fut volatilisée mais le nickel, le fer et les impuretés s'écrasèrent dans le désert qui bordait le domaine du Covent. L'une des impuretés était de l'or. L'uranium en était une autre.

Ce fut une chance que le Prodige chût près de la limite du domaine car, même à cette distance, l'explosion tua soixante pour cent des fidèles. La nouvelle de la composition de l'astéroïde se répandit rapidement. Du jour au lendemain, le Covent passa du stade de cu-culte paumé parmi tant d'autres à celui de religion digne de trôner aux côtés des catholiques, des mormons et des scientifiques.

Cela valut également pour le groupe une attention indésirable. L'arrière-pays australien peut sembler un endroit improbable pour commencer la quête d'un ermitage isolé de la société mais le fait est que le désert se révéla bien trop accessible. Le Covent désirait trouver un nouveau sens au mot isolé.

Nous étions au début des années 2030 et il apparut qu'il existait l'endroit idéal.

*

* *

Lorsque deux corps décrivent une orbite autour d'un centre de gravité commun, comme c'est le cas du système Terre-Lune, il se forme cinq points d'équilibre gravitationnel. Deux sont situés sur l'orbite du corps le plus petit, mais décalés de soixante degrés de part et d'autre. On en trouve un entre les deux corps et un autre derrière le corps le plus petit. Ce sont les points de Lagrange que l'on désigne de L1 à L5.

L4 et L5 étaient déjà occupés par des colonies et de nouvelles s'y construisaient encore. L2 semblait le meilleur choix : de là, la Terre serait entièrement cachée par la Lune.

On y construisit le Covent. C'était un cylindre long de sept kilomètres et d'un diamètre de quatre. La pesanteur était artificiellement obtenue par rotation, l'obscurité par la fermeture des fenêtres.

Mais les jours d'isolement étaient finis presque avant d'avoir commencé. Le Covent était l'une des premières institutions non gouvernementales à émigrer dans l'espace sur une grande échelle mais ce n'était pas la dernière. Bientôt, les techniques de colonisation spatiale furent affinées, leur prix

diminua, la construction fut standardisée. Les firmes spécialisées commencèrent à sortir les stations comme autrefois Henry Ford des modèles T. Leur taille s'échelonnait du simplement gigantesque jusqu'au Brobdingnagien.

Les parages se mirent à ressembler à un village Merlin et les parages étaient vraiment bizarres. À peu près n'importe quelle bande de lunatiques, de marginaux ou d'autonomistes pouvait désormais se permettre un point de chute lagrangien. L2 devint aussi célèbre que le triangle des Bermudes pour les pilotes qui l'évitaient soigneusement ; ceux qui étaient contraints de le traverser le surnommaient le flipper et ils ne plaisantaient pas.

Certains de ces groupes ne voulaient pas entendre parler d'entretien et d'alimentation de machineries complexes. Ils escomptaient vivre dans une pure crasse pastorale à l'intérieur de ce qui n'était à vrai dire qu'une grosse cafetière vide. Bien souvent, les promoteurs étaient ravis d'exaucer leur souhait : autant valait s'épargner l'installation d'un équipement coûteux et soumis en fin de compte au vandalisme. Tous les deux ou trois ans, l'une de ces colonies se désintérait en envoyant balader son contenu et ses habitants dans l'espace. Plus fréquemment quelque chose se dérégla dans l'écologie du système et ses occupants crevaient de faim ou bien suffoquaient. Il y avait toujours un client pour récupérer la carcasse abandonnée, la stériliser gratuitement par le vide et y emménager pour une bouchée de pain. La terre n'était jamais à court de barjos et d'insatisfaits. Les Nations Unies étaient trop heureuses de s'en débarrasser sans trop poser de questions. C'était une époque de spéculation – de fortunes instantanées et de pratiques douteuses qui auraient choqué un promoteur immobilier de Floride.

Le triangle des Bermudes fut une pépinière de sociétés plus proches de tumeurs cancéreuses que de communautés. Les points de Lagrange virent naître et mourir les régimes les plus répressifs qu'ait jamais connus l'humanité.

Le Covent n'en faisait pas partie. Bien qu'installés depuis seulement un demi-siècle, ses membres étaient considérés comme des fondateurs. Et comme tous les pionniers en tous lieux, ils étaient atterrés par le niveau des gens qui s'installaient autour d'eux. Pour eux aussi, le passé était oublié. L'âge, la richesse et l'environnement impitoyable les avaient mûris et durcis pour en faire un groupe viable avec un surprenant degré de liberté personnelle. Le libéralisme avait relevé la tête. Des groupes réformistes avaient remplacé les purs et durs du début. Une fois encore, le rituel passa à l'arrière-plan et les femmes revinrent, sans le savoir, à ce qui avait été à l'origine l'éthique même de la communauté : le séparatisme lesbien. Ce terme de lesbien n'était d'ailleurs plus approprié : sur Terre, le lesbianisme pour un grand nombre de femmes avait fourni une réponse aux injustices infligées par le sexe masculin. Dans l'espace, dans l'isolement, il était devenu l'ordre naturel des choses, le fondement indiscutable de toute réalité. Les mâles n'étaient plus qu'un souvenir vague, une abstraction : des ogres pour faire peur aux enfants et des ogres sans grand intérêt au demeurant.

La parthénogenèse était toujours un rêve. Pour concevoir, les femmes étaient contraintes d'importer du sperme. En un sens, l'eugénisme était facilité : on pouvait très tôt détecter dans l'utérus les fœtus mâles et les éliminer. Mais avec le sperme, comme pour tout, le maître mot restait : *caveat emptor*.

4. PETITE GÉANTE

Robin descendait d'un pas léger le corridor incurvé. La faible gravité du moyeu masquait sa lassitude mais elle en ressentait toutefois les effets dans le dos et les épaules. Pourtant, même tout en bas-lourd, elle n'en aurait rien montré, de même qu'elle cachait le poids de la dépression qui l'envahissait lorsqu'elle était de garde.

Elle portait une combinaison spatiale blanche d'un modèle antique refroidi par eau ; elle avait mis gants et bottes dans le casque qu'elle portait sous le bras. Le scaphandre était craquelé, recollé, son armature rouillée. À sa ceinture pendait un colt 45 automatique glissé dans un étui fait main, ainsi qu'un fétiche en bois sculpté décoré de plumes et d'une serre d'oiseau. Pieds nus, les ongles longs de ses mains et de ses orteils passés au vernis rouge sombre, la chevelure blonde ébouriffée, les lèvres peintes en carmin, des clochettes suspendues au lobe des oreilles et à son nez... on aurait pu la prendre pour une sauvage en train de mettre à sac ce magnifique exemple de réussite technologique. Mais les apparences sont trompeuses.

Son bras droit s'était mis à trembler. Elle s'immobilisa et regarda sa main sans changer d'expression ; mais l'œil d'émeraude qui était tatoué à son front se mit à pleurer des gouttes de sueur. La haine bouillonna en elle comme une vieille compagne. Cette main n'était pas la sienne, elle ne *pouvait* pas l'être car cela signifierait que la faiblesse était de son fait et non un phénomène étranger imposé de l'extérieur. Son regard s'étrécit.

« Cesse immédiatement, murmura-t-elle, ou bien je te tranche. » Elle ne parlait pas pour ne rien dire : elle enfonça son pouce dans le cal de tissu cicatriciel qui marquait l'emplacement de l'auriculaire comme pour se prouver qu'elle disait vrai. C'était surprenant, mais le plus difficile avait été de guider le couteau au bon endroit avec cette main qui tressautait dans tous les sens. Elle avait eu mal mais l'attaque s'était évanouie dans la douleur soudaine.

Le tremblement cessa : la menace seule parfois suffisait.

Le bruit courait qu'elle s'était tranché le doigt avec les dents. Elle n'avait pas ouvert la bouche pour le nier. Les sorcières appréciaient cette qualité qu'on appelle *labra*. C'est une question d'honneur, de dureté et de stoïcisme avec en plus un concept oriental d'obligation. Cela pouvait impliquer la mort pour une cause, et une mort choisie avec style, ou le paiement de n'importe quel prix pour éteindre une dette, que ce soit envers un individu ou bien la société. Insister pour monter la garde alors qu'on était sujet aux crises d'épilepsie exigeait beaucoup de *labra*. S'amputer d'un doigt pour stopper une attaque en exigeait plus encore. Les sorcières estimaient que Robin en avait suffisamment pour emplir le ventre de dix femmes ordinaires.

Mais monter la garde en sachant qu'elle pouvait mettre en danger la communauté ne demandait aucun *labra*. Robin le savait, tout comme le savaient les membres les plus réfléchis du Covent, celles que n'aveuglait pas sa jeune légende. Elle montait la garde parce que personne au conseil ne pouvait affronter l'intensité de son regard et le lui refuser. Impassible et omniscient, le troisième œil ne faisait qu'ajouter du poids à l'assertion selon laquelle elle était capable de parer les attaques par la seule force de sa volonté. Une douzaine de sorcières avaient mérité le droit de porter le troisième œil.

Toutes avaient deux fois son âge. Personne ne se serait interposé sur le chemin de Robin-des-neuf-doigts.

L'Œil était censé être une marque d'infailibilité. Il y avait certes des limites que tout le monde reconnaissait tacitement mais il restait utile. Certaines de ses détentrices l'employaient pour soutenir des affirmations absurdes ou s'appropriier tout ce qu'elles désiraient en se contentant d'affirmer leur

droit de propriété. Elles n'y gagnaient que de la rancœur. Robin, elle, disait toujours la vérité pour les petites choses, se réservant l'Œil pour le Gros Mensonge. Cela lui valait le respect dont elle avait plus que toute autre chose besoin. Elle n'était âgée que de dix-neuf ans et pouvait à tout moment se mettre à écumer et tomber par terre impuissante. On avait besoin de respect en ces instants vulnérables.

Robin ne perdait jamais conscience durant ses attaques ; elle n'avait pas non plus de difficultés à se rappeler ce qu'il s'était passé. Simplement, elle perdait tout contrôle de ses muscles volontaires pendant une période qui variait de vingt minutes à trois jours. Les attaques étaient imprévisibles à une seule exception près : plus la pesanteur locale était forte, plus leur fréquence était élevée. En conséquence, elle passait le plus clair de son temps près du noyau et ne s'aventurait plus dans la gravité maximale régnant sur le plancher du Covent.

Cela limitait ses activités et faisait d'elle une exilée gardant perpétuellement la patrie sous les yeux. Les bases du cylindre appelé l'Arche étaient formées d'une série de cercles concentriques formant terrasses. Les habitations étaient au fond, là où les gens se sentaient le plus à l'aise : au niveau de bas-lourd. Le plancher du Covent était réservé aux cultures, à l'élevage et aux forêts. Les machines occupaient les étages de haut vol. Robin ne descendait jamais en dessous du niveau d'un tiers de g.

Son type d'épilepsie était incurable. Les médecins du Covent valaient ceux de la Terre mais le profil neurologique de Robin leur était inconnu : on ne le citait que dans les plus récentes publications médicales. Les Terriens l'avaient baptisé Complexe de Haute Gravité. C'était une altération génétique, une mutation récente qui se traduisait par des anomalies cycliques touchant les gaines nerveuses et qu'aggravaient les changements de formule sanguine lorsque le corps était soumis à la pesanteur. En état d'apesanteur, ces modifications chimiques jouaient un rôle d'inhibiteur vis-à-vis des attaques. Le mécanisme de la maladie n'était pas clair et les drogues utilisées pour son traitement restaient peu satisfaisantes. Les enfants de Robin l'auraient aussi ou du moins elles en seraient porteuses.

L'origine de sa peu enviable situation était connue : elle était le résultat de la plaisanterie de quelque technicien de laboratoire anonyme. Depuis des années, et à l'insu des femmes du Covent, leurs commandes de sperme humain avaient été traitées par un homme qui avait entendu parler d'elles et qui n'aimait pas les lesbiennes. Bien que les expéditions eussent été soigneusement vérifiées pour éviter maladies et altérations génétiques banales, il était impossible de dépister un syndrome dont l'existence était inconnue des médecins du Covent. Robin et quelques autres en furent le résultat. Toutes à l'exception de Robin en étaient mortes.

La manipulation avait un effet secondaire encore insoupçonné : les femmes avaient reçu du sperme en provenance d'hommes de petite taille, eux-mêmes issus de parents petits. Sans élément de comparaison, elles ne se rendirent pas compte que leur taille tendait à diminuer.

Robin poussa la porte battante des douches tout en se dévêtant. Une femme était assise sur le banc de bois au milieu de la double rangée de cabines. Elle se séchait les cheveux. À l'autre bout de la pièce, une autre se tenait immobile tandis que l'eau éclaboussait ses mains réunies en coupe sous le menton. Robin mit sa combinaison dans le vestiaire et sortit Nasu du tiroir du bas. Nasu était son démon familier : un anaconda de un mètre dix. Le serpent s'enroula autour de son bras et darda la langue : elle appréciait la chaleur moite des lieux.

« Moi aussi », dit Robin. Elle se dirigea vers la douche en ignorant la femme qui regardait de biais ses tatouages. Les deux serpents peints étaient un motif assez répandu au Covent, où le tatouage était universel. Le dessin sur son ventre toutefois lui était absolument particulier.

À peine avait-elle ouvert les robinets et reçu une giclée glaciale qu'un puissant coup de béliet se fit entendre et que les douches se tarirent. Sa voisine maugréa. Robin sauta après la pomme qu'elle agrippa désespérément en la tordant comme le cou d'un volatile. Puis elle la lâcha et se mit à hurler. Sa compagne la rejoignit puis au bout du compte la troisième femme également. Robin y allait de bon cœur, essayant, comme dans tous ses actes, de surpasser toutes les autres. Elles ne tardèrent pas à tousser et à s'étrangler et Robin se rendit compte que quelqu'un était en train de l'appeler.

« Ouais, qu'est-ce que c'est ? » Une femme qu'elle connaissait vaguement – son nom était peut-être Zynda – était appuyée au chambranle.

« La navette vient de porter une lettre pour toi. »

Robin en resta bouche bée, complètement confondue. Le courrier était chose rare au Covent dont tous les membres confondus ne devaient pas connaître plus de cent personnes à l'extérieur. En général il s'agissait de colis de vente par correspondance expédiés en majorité depuis la Lune. Ce ne pouvait être qu'une seule chose.

Elle piqua un sprint vers la porte.

*

* *

C'était la nervosité et non la maladie qui faisait trembler ses mains tandis qu'elle s'emparait de la fine enveloppe blanche. Le tampon sur le timbre figurant un kangourou indiquait Sydney et le pli était adressé à « Robin-neuf-doigts, le Covent, Lagrange Deux ». L'adresse de l'expéditeur était imprimée : « Ambassade de Gaïa, Ancien Opéra, Sydney, Nouvelles-Galles du Sud, Australie, AS 109-348, Indopacifique. »

La lettre avait été écrite plus d'un an auparavant.

Elle parvint à l'ouvrir et à la déplier, et lut :

« Chère Robin,

« Désolé d'avoir été si long à vous répondre.

« Votre requête m'a touché, mais je ne devrais peut-être pas le dire puisque vous indiquez clairement dans votre lettre que vous ne cherchez pas à provoquer la pitié. C'est aussi bien car Gaïa n'offre jamais ses soins gratuitement.

« Gaïa m'a informé de son désir de voir des émissaires des religions terrestres. Elle mentionnait un groupe de sorcières en orbite. Cela semblait incongru et voilà que votre lettre arrive, presque comme si quelque providence divine était intervenue. Peut-être votre divinité y est-elle pour quelque chose ; à y réfléchir, j'en suis certain en ce qui concerne la mienne.

« Je vous engage à prendre le premier moyen de transport disponible. Répondez-moi si vous le voulez bien pour m'indiquer vos dispositions.

« Sincèrement vôtre,

« Didjeridu (Duo hypoéolien) Fugue Ambassadeur. »

*

* *

« Billea m'a dit que Nasu a mangé son démon.

— Ce n'était pas encore son démon, M'man. Juste un chaton. Et elle ne l'a pas mangé. Elle l'a étouffé. Il était trop gros à manger. »

Robin se dépêchait. Son sac de toile était posé à moitié rempli sur la couchette et elle fourrageait dans les tiroirs de sa commode, jetant de droite et de gauche les articles indésirables, empilant dans un coin près de sa mère les objets qu'elle comptait emporter.

« En tout cas, son chaton est mort. Billea veut un dédommagement.

— Je dirai que c'était mon chat.

— Enfant ! » Robin reconnut ce ton : Constance était la seule à pouvoir encore l'employer avec elle.

« Je ne parlais pas sérieusement, concéda Robin. Occupe-toi de ça, veux-tu ? Donne-lui ce qu'elle veut parmi mes affaires.

— Attends voir un peu. Qu'est-ce que tu emportes là ?

— Ça ? » Robin se tourna en serrant le chemisier contre elle.

« Ce n'est qu'une demi-chemise, mon enfant. Range-la.

— Bien sûr que c'en est une demie. Toutes *mes* affaires sont pratiquement comme ça, M'man. Est-ce que tu oublierais ton sacrement du sang ? » Et elle tendit son bras gauche sur lequel le tatouage d'un serpent s'enroulait du médius jusqu'à l'épaule.

« Tu ne crois pas que je vais aller sur Gaïa sans le montrer » non ?

— Mais cela dénude tes seins, mon enfant. Approche-toi. Il faut que nous discussions de certaines choses.

— Mais, M'man, je suis très près...

— Assieds-toi. » Elle donna une tape sur le lit. Robin traîna les pieds mais elle s'assit. Constance attendit pour être sûre d'avoir toute son attention puis elle étreignit sa fille. Constance était une grosse femme brune. Robin était petite, même pour le Covent. Pieds nus, elle atteignait un mètre quarante-cinq pour un poids de trente-cinq kilos. Elle tenait bien peu de sa mère. Elle avait les traits et les cheveux de son père anonyme.

« Robin, commença Constance. Je n'avais jusqu'à présent pas eu besoin de te parler de ces choses mais il le faut bien maintenant. Tu t'apprêtes à partir pour un monde fort différent du nôtre. Il y a là-bas des créatures qu'on appelle des hommes. Elles sont... pas du tout comme nous. Entre leurs jambes se trouve...

— M'man, je sais déjà tout ça. » Robin tenta de se dégager de l'étreinte de sa mère. L'air absent, Constance lui serra l'épaule. Elle considéra sa fille d'un air curieux.

« En es-tu sûre ?

— J'ai vu une image. Je ne vois vraiment pas comment ils peuvent parvenir à faire *entrer* ça si on n'en a pas envie. »

Constance opina : « Moi-même, je me suis souvent posé la question. » Elle détourna les yeux quelques instants, toussa nerveusement. « Mais qu'importe. Ce qu'il y a de vrai, c'est que la vie à l'extérieur est entièrement fondée sur les désirs de ces hommes. Ils ne songent à rien d'autre qu'à insérer en toi leur pénis. La chose grossit et peut atteindre la grosseur de ton avant-bras et le double en diamètre. Ils te frappent sur la tête et te traînent dans une impasse... ou, j'imagine, dans une pièce vide, enfin, bon, quelque chose comme ça. » Elle fronça les sourcils puis enchaîna rapidement :

« Tu ne dois jamais leur tourner le dos, sinon ils te violent. Et ils peuvent t'occasionner des *dommages irréparables*. Sou-viens-toi simplement de ceci : tu n'es plus à la maison mais dehors, dans un monde de sauteurs. Ce sont tous des sauteurs ; tout le monde la saute, les hommes comme les femmes.

— J'm'en souviendrai, M'man.

— Et promets-moi de toujours couvrir tes seins et de porter des culottes en public.

— Ben, je suppose que j'en porterais de toute façon, au milieu d'étrangères. » Elle eut un froncement de sourcils : cette idée d'étrangère ne lui était pas familière. Sans pour autant connaître par leur nom toutes ses congénères du Covent, elles étaient par définition toutes ses sœurs. Elle s'était bien attendue à trouver des hommes dans Gaïa mais certainement pas des femmes sauteuses. Quelle idée bizarre.

« Promets-moi.

— C'est promis, M'man. » Robin fut surprise de la force avec laquelle sa mère l'étreignit. Elles s'embrassèrent puis Constance quitta la chambre en hâte.

Robin contempla quelques instants le seuil désert. Puis elle se détourna et finit ses bagages.

5. PRINCE CHARMANT

Chris avait suivi le conseil de l'Ambassadrice titanide et lu quelques ouvrages sur Gaïa avant d'embarquer sur le vaisseau qui l'y conduirait. Il n'était pas stupide mais l'organisation n'était pas son fort : il avait si souvent vu ses plans réduits à néant par des crises de folie qu'il avait perdu l'habitude d'en faire.

Il découvrit que Gaïa était loin d'être en tête sur la liste des endroits à visiter dans le système solaire. Il y avait à cela de nombreuses raisons, depuis les procédures douanières déshumanisantes jusqu'à l'absence de liaison en première classe. Il trouva une statistique intéressante : cent cinquante personnes en moyenne débarquaient à Gaïa tous les jours. En repartait un nombre légèrement inférieur. Une partie de la différence correspondait à ceux qui restaient. L'émigration était informelle et Gaïa possédait une colonie humaine de quelques milliers de personnes. Mais une autre partie correspondait aux pertes.

Gaïa avait tendance à attirer les jeunes et les intrépides. Y venaient des hommes et des femmes lassés de l'uniformité terrestre. Ils arrivaient souvent à la fin d'un circuit des établissements humains dans le système solaire où ils avaient pu découvrir toujours la même chose, mais sous des dômes pressurisés. Gaïa offrait un climat terrestre. Ce qui signifiait l'absence de contraintes telles qu'on les trouvait sur des planètes plus hostiles, et un espace vital désormais impossible à trouver sur Terre.

Il apprit des tas de choses sur les Titans en général et sur les enfants de Gaïa près d'Ouranos – qui n'admettaient uniquement que les scientifiques accrédités et parlaient avec condescendance de Gaïa, le Titan toqué. Il étudia la structure physique de Gaïa, consulta des cartes de son intérieur. C'était une roue creuse en rotation munie de six rayons creux également. Même pour des humains élevés dans les colonies spatiales des points de Lagrange, ses dimensions défiaient l'imagination. Son rayon était de 650 kilomètres, son périmètre de 6000. L'espace habitable de la couronne affectait la forme d'un tube creux de 250 kilomètres sur 200 en hauteur. Entre chacun des six rayons se développait un miroir plat incliné de manière à défléchir la lumière solaire vers les fenêtres transparentes qui garnissaient le toit, si bien qu'une partie de la couronne était en permanence éclairée tandis que les zones situées sous les rayons étaient plongées dans une perpétuelle obscurité. Gaïa était habitable sur tout son pourtour ; jusqu'aux rayons qui abritaient la vie, agrippée aux flancs de cylindres hauts de 400 kilomètres. Les cartes de Gaïa étaient peu maniables car seize fois plus longues d'est en ouest que du nord au sud. Pour les consulter convenablement, il était nécessaire d'en raccorder les extrémités pour en faire une boucle, poser le tout sur la tranche et s'asseoir au milieu.

Il était content d'y avoir passé son temps, car Gaïa était pratiquement invisible depuis l'espace. Même en s'entassant avec les autres aux hublots du vaisseau, tandis que celui-ci était happé par les filaments d'abordage, il ne pouvait distinguer grand-chose. À l'exception des miroirs déflecteurs, la surface extérieure était noir mat afin d'absorber le mieux possible la lumière disponible.

*

* *

Il avait donc fait ses devoirs et ne s'attendait à aucune surprise. Il apparut qu'il n'en restait qu'une seule ; mais ce fut un désastre.

Comme prévu, son groupe fut réuni avec les autres arrivages de touristes de la journée pour commencer leurs quarante-huit heures de quarantaine et de décontamination. Ces procédures expliquaient en partie pourquoi Gaïa n'attirait ni les riches ni les oisifs. Les opérations tenaient à la

fois de l'hôpital, d'Ellis Island^[6] et d'Auschwitz. Des officiers d'immigration en uniforme demandèrent à tout le monde de se débarrasser de tout vêtement et objet personnel. Y compris, dans le cas de Chris, ses médicaments. Ses protestations ne rencontrèrent qu'un refus définitif. Aucune exception n'était tolérée en aucune circonstance et s'il ne souhaitait pas se dessaisir de ses pilules il était libre de retourner sur Terre immédiatement.

La décontamination était une affaire sérieuse, et conduite avec une déshumanisante efficacité. Les corps nus, sans distinction de sexe, étaient embarqués sur des tapis roulants qui les menaient d'un poste à l'autre. On les lavait et on les irradiait. Il fallait prendre des émétiques et des diurétiques, subir des lavements. Après une période d'attente, l'ensemble du processus était reconduit. Les employés ne faisaient aucune concession à l'intimité : tous les examens étaient menés dans d'immenses salles blanches meublées de tables par douzaines, où s'entassait et piétinait une foule de gens nus. Tout le monde dormait dans une salle commune et mangeait une nourriture insipide servie sur des plateaux d'acier.

Chris ne s'était jamais senti à l'aise nu, même en la compagnie d'autres hommes. Il avait quelque chose à cacher. Alors que ce n'était certainement pas visible sur son corps, il éprouvait une crainte irraisonnée de voir exhibée sa différence s'il ôtait son armure de vêtements. Il évitait les situations où la nudité était une coutume sociale. Le résultat était qu'il attirait finalement les regards : dans un océan de peaux noires, brunes et bronzées, il était aussi blanc que du lait.

L'attaque vint dès le début du premier jour. Le principe actif des pilules n'était pas en cause car il devait encore être présent dans son sang. Mais l'effet placebo avait disparu. Même si sa condition n'était pas psychologique, elle était en fait désormais encore plus complexe : il était sujet à de l'anxiété provoquée par son inquiétude concernant ce problème psycho chimique et le point critique était que cette crise d'anxiété pouvait déclencher l'attaque proprement dite. Lorsqu'il sentit ses paumes et sa nuque devenir moites, il comprit que la crise était proche.

Il ne tarda pas à ressentir des distorsions visuelles accompagnées d'une augmentation de son acuité auditive. Il lui fallait à chaque instant se persuader que tout demeurerait normal, qu'il n'était pas au bord de l'infarctus, que les gens ne riaient pas de lui, qu'il n'était pas en train de mourir d'une tumeur au cerveau. Ses pieds étaient devenus des objets froids, pâles et distants. Tout était devenu une charade complexe dans laquelle il lui fallait jouer son rôle, faire semblant d'être normal alors que tout le monde savait pertinemment le contraire. C'était franchement marrant. Il fit semblant de rire. Puis il fit semblant de pleurer, riant en secret et sachant qu'il pouvait à tout moment cesser de pleurer ; et c'est à cet instant qu'un homme lui tapa sur l'épaule : Chris lui écrasa le poing sur le nez.

Après ça, il se sentit mieux. Il rit en voyant l'homme tenter de se relever. Ils étaient dans les douches – il songea qu'ils y passaient le plus clair de leur temps, ce qui le laissa quelque peu perplexe. Mais cette contrariété disparut. L'homme sur le sol poussait des cris mais Chris s'en fichait complètement. Il était beaucoup plus intéressé par l'érection qu'il commençait à ressentir. Il se dit que c'était vraiment chouette et savait que toutes les femmes seraient d'accord avec lui. Il entendit un plouf derrière lui, se tourna et vit que l'homme qu'il avait frappé était retombé par terre. En essayant de lui envoyer un crochet par-derrière, cette espèce d'abruti avait glissé dans une flaque d'eau.

Il se sentait une envie de baiser. N'importe quoi, n'importe qui. Un désir qui n'avait rien d'obsessionnel : on aurait pu sans difficulté le divertir de son projet. Mais l'idée lui semblait marrante.

« Qui veut baiser ? » gueula-t-il. Une grande partie des occupants des douches se tournèrent vers lui. Il ouvrit les bras, pour faire partager son ravissement. Quelques rires jaillirent. La plupart des gens détournèrent leur regard. Cela ne le troubla pas.

Une blonde sculpturale croisa son regard. Il l'aima instantanément depuis les longs cheveux humides qui lui cascadaient dans le dos jusqu'à la fine courbure de son mollet. Il s'approcha d'elle et vint presser contre sa cuisse son amoureux hommage. Elle baissa les yeux, les releva rapidement, rencontra son sourire épanoui et lui flanqua sa main savonneuse sur la figure.

Il lui écrasa la main sur le visage et poussa. Elle tomba par terre avec un bruit mou de fesses et un claquement de dents, trop ébaubie pour tenter de parer le coup de pied qu'il lui adressait mais, en fait, le coup ne porta pas car un homme avait saisi Chris par le bras et le retournait vers lui : tous deux glissèrent et churent dans une grande confusion. Mais déjà de nombreux hommes arrivaient de partout pour défendre la blonde. La situation devint très embrouillée.

Chris s'en foutait. À vrai dire, dès le début du pugilat il s'était retrouvé sur les bords si bien qu'il se joignit à la majorité des gens pour fuir au plus vite le lieu du combat. En fin de compte tout le monde s'écrasa contre un mur tandis que les pommes de douche continuaient de déverser leur eau chaude sur des mètres carrés de peau nue en majorité féminine. Chris embrassait ses voisines au hasard et il ne tarda pas à recevoir un sourire en réponse. La femme était petite et brune, ce qui était super parce qu'il en avait soupé des grosses blondes, et elle gloussa lorsqu'il la mit sur son épaule pour l'emporter vers les grands dortoirs déserts et la jeter sur une couchette. Ils ne tardèrent pas à fornicuer joyeusement.

Et ce n'était vraiment pas juste, c'était même une terrible injustice parce qu'il se sentait capable de continuer toute la journée sauf que cette fasciste d'employée se pointa et leur dit qu'ils devaient se rendre dans la salle d'examen pour subir un lavement où Dieu sait quelle idiotie du même ordre et elle ne voulut rien entendre lorsque Chris lui expliqua que les tubes, ils en avaient plein le cul. Ça l'ennuyait franchement, il se releva donc et fit un pas – la femme émit un drôle de gargouillis lorsque Chris lui marcha sur la poitrine – pour décocher un direct à l'uniforme qui avait déjà reculé, dégainé son arme et prenant son temps pour viser lui *tira* dessus.

Il s'éveilla dans une mare de vomissures striées de sang. « Alors quoi de neuf ? » se demanda-t-il sans vraiment désirer le savoir. Il avait au menton une barbe de trois jours incrustée de sang séché. Il ne se rappelait plus grand-chose et comprit que cela valait mieux.

On voulait savoir s'il était prêt dorénavant à se comporter comme un gentil garçon et il les assura que oui.

La femme qui lui avait tiré dessus l'aida à se nettoyer. Elle semblait avide de lui donner tous les détails de son séjour en prison et des événements qui l'y avaient conduit mais il referma son esprit. On lui restitua ses effets personnels et on le conduisit vers une sorte d'ascenseur. Lorsque les portes se refermèrent dans son dos, il découvrit que la capsule flottait dans un fluide jaunâtre qui coulait dans un tuyau gargantuesque. Une fois qu'il eut noté ces éléments, toutefois, il cessa d'y penser.

Le trajet prit presque une heure et durant tout ce temps il ne pensa à rien. Il émergea sous l'étonnant ciel courbe de Gaïa et, debout sur son terrifiant sol incurvé oublia totalement d'être terrifié ou étonné. Il avait franchi les limites de l'étonnement. Au-dessus de lui passait une saucisse longue de 1000 mètres. Il la considéra d'un regard vide en songeant à des pigeons. Il attendait.

6. VILLAGE DE TOILE

Nasu était d'une humeur épouvantable. Robin avait sur l'avant-bras deux marques toutes fraîches qui attestaient du caractère de son démon. Les anacondas n'appréciaient guère le lavage et les manipulations ; le serpent était terrifié, affolé par les événements de ces deux derniers jours et la seule façon pour lui de l'exprimer était de s'attaquer à la cible la plus proche, Robin en l'occurrence. Depuis le temps qu'elles étaient ensemble, Nasu n'avait mordu Robin que trois fois jusqu'à présent.

Robin ne se sentait guère plus à l'aise, elle non plus. La plupart des dangers contre lesquels on l'avait mise en garde s'étaient révélés chimériques. La chaleur en revanche était terrible.

La température atteignait trente-cinq degrés. Elle avait pu vérifier ce fait étonnant – annoncé par le guide qui avait accueilli son groupe à la surface – en découvrant un thermomètre qu'elle avait consulté avec incrédulité. Il était inconcevable de contrôler un environnement de cette façon, pourtant les gens se contentaient de hausser les épaules ; ils se plaignaient mais ne montraient aucune velléité de *faire* quelque chose.

Elle n'avait qu'un seul désir : arracher ses vêtements. Elle le combattit aussi longtemps qu'il lui fut possible mais sa mère s'était trompée sur tellement d'autres points qu'elle jugea sans danger de lui désobéir sur celui-ci. Un grand nombre de gens qui parcouraient les rues poussiéreuses de Titanville étaient nus. Pourquoi pas elle ? Elle opta pour un compromis, gardant les reins couverts – comme un signal avertissant qu'elle lutterait contre toute tentative de viol. Quoique désormais elle ne craignît pas vraiment cette éventualité.

Le premier pénis qu'elle avait eu l'occasion de voir – durant les douches collectives de la quarantaine – l'avait fait éclater de rire, ce qui lui valut les regards courroucés de son digne propriétaire. Le reste avait été tout aussi drôle. Elle était incapable d'imaginer que la chose puisse enfler suffisamment pour devenir dangereuse mais elle réservait son jugement en ce domaine en attendant le moment où elle aurait l'occasion d'observer un homme en train de violer une de ses semblables.

Mais il n'y eut pas de viol la première nuit bien qu'elle fût restée éveillée un bon moment pour repousser d'éventuels assaillants. La seconde nuit, deux hommes pratiquèrent un viol dans un coin du dortoir. Les couchettes autour des couples étant vides, Robin s'assit sur l'une d'elles afin d'observer plus à l'aise. Les machins rigolos et ballottants avaient certes gonflé plus qu'elle ne l'aurait cru mais quand même pas tant que ça. Les femmes n'avaient pas l'air de souffrir. Elles n'avaient pas non plus été assommées ni jetées face contre terre. L'une des deux était même sur le dessus.

Une de ces femmes dit à Robin de s'en aller mais cette dernière en savait assez : si quelqu'un parvenait à l'assommer, l'expérience serait certes dégoûtante mais guère douloureuse. Elle se dilatait elle-même bien plus que cela pour ses examens vaginaux.

Elle observa la femme à l'issue du viol, guettant d'éventuels signes de honte : il n'y en avait, semblait-il, aucun. Ainsi donc, cela au moins était vrai : les femmes sauteuses avaient appris à traiter ces épreuves dégradantes par-dessus la jambe. Elle se souvint que les esclaves faisaient de même – en apparence du moins. Et elle se demanda quelles rébellions couvaient en elles.

Aucune femme ne fit l'amour pendant toute la durée de ses observations. Robin supposa qu'elles devaient sans doute se cacher des hommes.

*

* *

Titanville était née sous l'abri d'un arbre énorme mais avec la fin – depuis de nombreuses années – du conflit entre les Titans et les Anges, elle s'était étendue vers l'est. La plupart des Titanides vivaient encore sous l'arbre ou dans ses branches. Quelques-unes avaient emménagé sous des tentes de toile multicolore situées dans cette zone centrale qui, sur Gaïa, était ce qui pouvait s'approcher le plus d'un piège à touristes : un quartier surencombré de saloons et de salons, d'hippodromes et de manèges, de jeux, d'attractions et d'attrape-nigauds, de buvettes et de bordels, de cabarets et de casinos. Les pieds foulaient la sciure et le crottin de Titanide, et le nez respirait une poussière lourde imprégnée d'une odeur épaisse de barbe à papa, de parfum, de maquillage corporel, de marihuana et de sueur. Ce quartier avait été conçu avec l'habituel dédain des Titanides pour l'urbanisme et le cadastre : un casino faisait face à l'église baptiste primitive intergalactique, laquelle voisinait avec un bordel interespèces, ces trois structures aussi fragiles que des promesses : les douces voix d'une chorale de Titanides en répétition se mêlaient donc aux cliquetis de la roulette ou aux gémissements de passion qui traversaient les minces cloisons de toile.

Par grand vent, tout cet incroyable bric-à-brac pouvait être balayé en un instant avant de réapparaître quelques heures plus tard selon une nouvelle disposition.

L'ascenseur d'accès au moyeu fonctionnait une fois par hectorev – ce qui, avait-elle appris, correspondait à cinq jours du Covent ou encore à quatre journées et demie terrestres –, aussi Robin se retrouvait-elle avec trente-six heures à tuer. Titanville lui semblait un lieu éducatif, même si elle ne savait pas au juste en quoi. Les notions professées au Covent vis-à-vis des loisirs ne l'avaient guère préparée à considérer ce genre de carnaval comme un lieu de distraction. Chez les sorcières, passer un bon moment était plutôt synonyme de compétitions d'athlétisme, de fêtes et de festivals même si, par ailleurs, elles savaient apprécier les canulars et la galéjade.

Sa mère lui avait donné plusieurs centaines de marks-onu. Debout sur le balcon de bois de sa chambre d'hôtel arboricole, Robin embrassa du regard tout ce bruit, cette poussière, ces couleurs bariolées et sentit une exaltation croissante l'envahir. Si elle ne trouvait pas là-dessous l'occasion de faire la bringue, elle n'avait plus qu'à rendre son troisième Œil.

*

* *

Le jeu fut un fiasco : elle gagna un peu, perdit un peu, perdit un peu plus sans pour autant se sentir concernée. L'argent était un jeu dingue de sauteurs qu'elle ne prétendait pas comprendre. Sa mère lui avait expliqué que c'était un moyen de compter les points dans le grand jeu du pouvoir propre à la culture phallique. Voilà tout ce que Robin avait besoin de savoir.

Elle décida de garder l'esprit ouvert même si bien des choses lui semblaient peu engageantes, question distraction. Au début, elle suivait les gens qui avaient l'air de s'amuser le plus et les imitait ensuite. Pour un demi-mark elle se payait ainsi le droit de lancer trois couteaux sur un homme qui paraissait avec de grands gestes devant une cible en bois. Ce type était très bon : elle ne parvint pas à l'atteindre. D'ailleurs, personne n'y arriva non plus pendant tout le temps qu'elle regarda.

Elle suivit un couple d'ivrognes dans le *Zoo-Merveilleux-du-Professeur-Potter* ! où l'on exhibait dans des cages quelques bizarreries de la faune gaïenne. Robin trouva cela passionnant et s'étonna de voir le couple ressortir après un seul coup d'œil blasé, pour aller chercher ailleurs un peu d'« action » – c'étaient les termes mêmes de l'homme. Eh bien, dans ce cas, elle aussi se trouverait de l'action.

Dans une tente, elle put assister au spectacle d'un homme en train de violer une femme et trouva

cela des plus ennuyeux. Elle l'avait déjà vu et ce n'étaient pas les contorsions qui pouvaient y ajouter le moindre intérêt. Puis deux Titanides vinrent répéter le même numéro et là, ça valait le coup d'œil même si c'était troublant du point de vue sémantique. Elle crut que l'une des Titanides violait l'autre mais ensuite le violeur se retira pour se faire pénétrer par la violée. Comment cela pouvait-il être possible, en toute logique ? Si les deux sexes étaient capables de violer, était-ce encore du viol ? Certes le problème ne s'appliquait qu'aux Titanides. Chacune avait à la fois des organes mâle et femelle à l'arrière et l'un ou l'autre à l'avant.

Le présentateur annonçait l'attraction comme un « spectacle éducatif » en expliquant que les Titanides ne voyaient aucun inconvénient à pratiquer en public des relations sexuelles antérieures mais qu'elles réservaient à l'intimité les rapports frontaux. En passant, il permit à Robin d'apprendre un nouveau verbe : baiser.

Le pénis antérieur des Titanides étonna Robin. Normalement rétracté dans son fourreau et caché en partie par les jambes arrière, il se trouvait être une fois découvert, un instrument formidable. Il était exactement semblable au modèle humain mais long comme le bras de la jeune fille et deux fois plus épais. Elle se demanda si sa mère n'avait pas fait une confusion en gratifiant le mâle humain de cet effrayant attribut.

Il y avait aussi d'autres spectacles éducatifs et scientifiques. Bon nombre d'entre eux affichaient un caractère violent. Robin n'en fut pas surprise, elle qui n'attendait rien de plus d'une société de sauteurs et restait personnellement étrangère à toute violence. Dans une petite tente, une femme démontrait les pouvoirs de quelque forme de yoga en s'enfonçant des aiguilles sous les yeux, en se transperçant le corps avec un long sabre puis en s'amputant du bras gauche à l'aide d'un scalpel et d'une scie. Robin était certaine que la femme n'était qu'un robot ou un hologramme, mais l'illusion était trop bonne pour être démasquée. En tout cas, à la présentation suivante la femme était comme neuve.

Elle prit un billet pour assister à une représentation purement titanide de *Roméo et Juliette* mais elle dut quitter la salle tellement elle riait. Il aurait fallu donner à la pièce un titre plus adéquat du genre : *Les Capulets et les Montaigus s'engagent dans la cavalerie*. Il était également manifeste que le scénario avait été modifié. Si Robin doutait que la dramaturge se fût émue de voir ses rôles joués par des Titanides, elle était sûre qu'elle aurait détesté voir Roméo transformé en homme par ces révisionnistes sauteurs.

Attirée par la musique, elle pénétra dans une tente de taille moyenne et s'assit avec plaisir sur l'une des longues banquettes qui la garnissaient.

Devant elle, une rangée de Titanides chantaient sous la direction d'un homme en manteau noir. Il lui sembla que c'était encore un nouveau spectacle malgré l'absence d'une ouvreuse. Quoi qu'il en soit, il était bien agréable de souffler un peu.

Quelqu'un lui tapa sur l'épaule. En se retournant, elle découvrit un autre homme en noir. Derrière lui se tenait une Titanide arborant des lunettes à monture d'acier.

« Excusez-moi, mais voudriez-vous enfiler ceci, je vous prie ? » Il lui tendit une chemise blanche. Son sourire était amical, tout comme celui de la Titanide.

« Pourquoi ? s'enquit Robin.

— C'est la coutume ici, dit l'homme en manière d'excuse. Nous croyons qu'il est inconvenant de nous dévêtir. »

Robin nota que la Titanide portait elle aussi une chemise : c'était la première fois qu'elle voyait une de ces créatures se couvrir les seins.

Elle se glissa dans la tunique, prête à admettre les croyances les plus tordues pourvu qu'on la

laisse écouter cette adorable musique. « Au fait, quel est cet endroit, au juste ? »

L'homme s'assit à côté d'elle en arborant un sourire entendu.

« Vous faites bien de le demander, soupira-t-il. Il y a parfois de quoi entamer la foi des plus dévots. Nous sommes ici pour apporter la bonne Parole aux planètes extérieures. Les Titanides ont une âme, tout comme les hommes. Il y a douze ans maintenant que nous sommes installés. Les services sont très suivis, nous avons célébré quelques mariages, donné quelques baptêmes. » Il grimaça et jeta un œil vers le groupe de chanteurs. « Mais, tout bien pesé, je crois bien que nos ouailles ne viennent ici que pour les répétitions de la chorale.

— C'est pas vrai, frère Daniel, s'exclama la Titanide, en anglais. Je-crois-en-Dieu-le-Père-tout-puissant-créateur-du-ciel-et-de-la-terre-et-en-jesucriston-filsunique-notre-seign...

— Des chrétiens ! » glapit Robin. Et elle bondit sur ses pieds, d'une main fit le signe des cornes protecteur, de l'autre brandit Nasu et se mit à battre en retraite, le cœur palpitant. Elle ne cessa de courir que lorsque l'église eut disparu derrière le rideau de poussière.

Elle était entrée dans une église ! C'était sa seule grande terreur, l'unique croque-mitaine de son enfance sur lequel elle n'avait aucun doute : les chrétiens étaient les fondements même de toute la structure du pouvoir vorace. Une fois tombée entre leurs mains, toute joyeuse païenne se voyait bourrée de drogues et soumise aux plus hideuses tortures physiques et mentales. Il n'y avait pour elle nulle issue, nul espoir. Leurs rites effroyables ne tardaient pas à lui déformer l'esprit au-delà de toute possibilité de rédemption et bientôt la convertie se voyait infectée par un mal innommable qui lui pourrissait les entrailles : désormais elle serait contrainte à enfanter dans la douleur jusqu'à la fin de ses jours.

*

* *

La cuisine gaïenne était intéressante et Robin s'était découvert un endroit qui sentait bon ; elle y avait commandé quelque chose du nom de Big Mac. Ce mets semblait composé essentiellement d'hydrates de carbone enveloppant un hachis de graisse. C'était absolument délicieux. Elle le dévora jusqu'à la dernière miette et avec un appétit apparemment insatiable.

Elle était affairée à saucer la moutarde avec ses doigts lorsqu'elle s'aperçut qu'une femme, à la table voisine, l'observait. Elle lui rendit d'abord son regard puis sourit.

« J'admire votre travail de peinture », dit la femme tout en se levant pour se glisser près de Robin. Elle s'était parfumé le corps et portait un assortiment savamment négligé de minces foulards qui lui couvraient juste l'aine et révélaient plus qu'à moitié sa poitrine. Son visage semblait trahir la quarantaine jusqu'à ce que Robin s'aperçoive qu'en fait les rides et les ombres n'étaient qu'un maquillage destiné à la vieillir.

« Ce n'est pas de la peinture, dit Robin.

— C'est... » Des rides, bien réelles celles-ci, se dessinèrent sur son front. « Qu'est-ce donc ? Une nouvelle technique ? Je suis FAScinée.

— Une technique bien ancienne, à vrai dire : le tatouage. On se sert d'une aiguille pour insérer de l'encre sous la peau.

— Ce doit être douloureux. »

Robin haussa les épaules. C'était effectivement douloureux, mais il n'y avait aucun labra à en parler. On pleurait, on criait sur le moment, puis on n'en reparlait plus.

« Au fait, appelez-moi Trini. Comment faites-vous pour l'enlever ?

— Moi c'est Robin, que le Saint Écoulement nous unisse. On ne l'enlève pas : le tatouage est définitif. Oh, on peut le modifier en partie mais le dessin de base demeure immuable.

— Comment... je veux dire, n'est-ce pas un peu rigide ? J'aime bien me faire peindre pour trois ou quatre jours, comme tout le monde, mais au-delà je m'en lasse. »

Robin haussa les épaules, elle commençait à s'ennuyer de nouveau. Elle avait cru que cette femme désirait faire l'amour mais il semblait en fait que non. « Faut y réfléchir avant, bien sûr. » Elle tendit le cou pour apercevoir le menu qui était affiché au mur ; elle se demanda si elle aurait encore une petite place pour un truc appelé *choucroute*.

« Ça n'a pas l'air d'abîmer le teint », remarqua Trini tout en parcourant d'un doigt léger les anneaux du serpent lové autour du sein de Robin. Sa main descendit et vint reposer sur sa cuisse. Robin regarda cette main, ennuyée de ne pouvoir déchiffrer les signaux de cette sauteuse. Lorsqu'elle la dévisageait, ses traits ne la trahissaient pas plus : Trini semblait s'être composé avec soin un masque d'impassibilité. « Eh bien, se dit Robin, on peut toujours essayer. » Elle dut se hausser pour passer le bras par-dessus l'épaule de l'autre femme. Elle l'embrassa sur les lèvres. Lorsqu'elle s'écarta, Trini souriait.

*

* *

« Alors, c'est quoi ton boulot, au juste ? » Robin se pencha pour reprendre le joint puis elle se remit sur les coudes. Elles étaient allongées l'une près de l'autre en se faisant face. La chevelure ébouriffée de Trini était éclairée à contre-jour par la lumière de la fenêtre ouverte.

« Je suis une prostituée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Trini roula sur le côté, pliée en deux par une crise de rire. Robin gloussa de concert mais son rire s'éteignit bien avant celui de Trini.

« Mais d'où diable est-ce que tu sors ? Ne réponds pas, je le sais. De cette grande boîte de conserve céleste. Tu ne sais vraiment pas ?

— Je n'aurais pas demandé, sinon. » Robin était à nouveau ennuyée : elle n'aimait pas avoir l'air ignorante. Ses yeux qui cherchaient un endroit où se poser tombèrent sur le mollet de Trini. Elle le caressa d'un air absent. Trini se rasait les jambes – sans que Robin puisse y voir une raison valable – et ne laissait des poils que sur les bras. Robin, quant à elle, s'épilait partout où elle avait un tatouage : à savoir le bras gauche et la jambe droite, une partie du pubis et une large zone circulaire autour de l'oreille gauche.

« Je suis désolée. On appelle ça le plus vieux métier du monde. Je procure du plaisir sexuel contre de l'argent.

— Tu vends ton corps ? »

Trini rit. « Pourquoi dis-tu cela ? Je vends un service. Je suis une travailleuse qualifiée munie d'un diplôme scolaire. »

Robin se redressa. « Ça y est, maintenant je me rappelle : tu es une putain !

— Plus maintenant. Je suis à mon compte. »

Robin avoua ne pas saisir. Elle avait bien entendu parler de ce concept d'amour vénal mais elle avait encore du mal à l'intégrer à ses notions d'économie encore brumeuses. Dans ce tableau, il était censé exister quelque part un esclavagiste qui vendait le corps des femmes à des hommes moins riches que lui.

« Je crois que nous avons un problème de terminologie. Tu parles de prostituée et de putain comme si c'était la même chose. Je suppose que ce fut le cas à une époque. Tu peux travailler par l'intermédiaire d'une agence, ou bien en maison : là, tu es une putain. Ou tu peux être à ton compte et

tu es alors une courtisane. Sur Terre, bien entendu. Ici, il n'y a pas de réglementation : c'est chacun pour soi. »

Robin essaya de débrouiller tout cela mais sans succès. Que Trini puisse garder l'argent qu'elle gagnait ne collait pas avec l'image qu'elle se faisait d'une société de sauteurs. Car cela impliquait que son corps lui appartenait en propre, ce qui bien évidemment n'était pas le cas, du moins aux yeux des hommes. Elle était certaine que les paroles de Trini recelaient une contradiction logique mais elle était trop crevée pour s'en soucier pour le moment. Une chose en tout cas semblait claire :

Combien je te dois, alors ? »

Les yeux de Trini s'agrandirent. « Tu crois que... oh non, Robin. Ça, je le fais pour moi. Faire l'amour avec les hommes est mon boulot, c'est mon gagne-pain. Mais je fais l'amour avec les femmes parce que je les aime. Je suis une lesbienne. » Pour la première fois, Trini semblait sur la défensive. « Je crois deviner ce que tu penses. Pourquoi une femme qui n'aime pas les hommes gagne-t-elle sa vie en baisant avec eux ? Ça paraît un peu...

— Non, je ne pensais pas du tout à ça. Ce que tu as dit en premier est à peu près *la seule* chose que je trouve cohérente depuis le début. Je comprends parfaitement et je vois bien que tu as honte de ton esclavage de sauteuse. Mais dis, c'est quoi une lesbienne ? »

7. PARADIS PARFAIT

Chris loua une Titanide pour se faire conduire en un lieu dénommé la Porte des Vents où, lui avait-on dit, il pourrait prendre un ascenseur menant au moyeu. La Titanide était une femelle pie à la longue robe bleue et blanche et répondait au doux nom de Castagnette (Duo lydien diésé) Blues mais c'était plutôt Chris qui avait le blues. La Titanide parlait quelques mots d'anglais et tenta bien de lier conversation mais Chris ne répondant que par des grognements, elle passa le reste du trajet à jouer du cor tout en galopant à bride abattue.

Le voyage commença à l'intéresser une fois qu'ils eurent laissé Titanville derrière eux. La chevauchée s'effectuait avec la douceur d'un parcours en aéroglisseur. Ils franchirent des collines brunes et longèrent un affluent impétueux du fleuve Ophion. Puis la pente devint plus forte à mesure qu'ils approchaient de l'imposante Porte des Vents.

Gaïa était un pont suspendu circulaire. Son moyeu tenait lieu d'ancrage pour résister à la force centrifuge. Rayonnant à partir de celui-ci, des câbles descendaient à l'intérieur des rayons et le reliaient à l'armature osseuse formant le soubassement de la couronne. D'un diamètre de cinq kilomètres, chaque câble était composé de centaines de torons entrelacés. Ils contenaient les canalisations des circuits de chauffage et de refroidissement ainsi que des artères transportant les éléments nutritifs. Une partie des câbles se raccordait au sol à angle droit mais en majorité ceux-ci émergeaient de la vaste embouchure des rayons en s'inclinant progressivement à travers le terminateur pour aller s'arrimer dans les zones diurnes.

La Porte des Vents était le nom de l'ancrage sur Hypérion d'un câble incliné. On aurait dit un long bras jailli de l'obscurité aux doigts agrippés au sol, crochés dans un amoncellement d'éboulis. Au milieu de ce labyrinthe de failles et de rocs effondrés, les vents se mettaient à chanter lorsque l'air était aspiré vers le moyeu pour s'y déverser et redescendre ensuite par les rayons. Tel était en effet le système millénaire de climatisation de Gaïa, le moyen par lequel elle évitait la formation d'un gradient de pression et maintenait un taux d'oxygène compatible avec la vie dans une colonne d'air haute de six cents kilomètres.

La Porte était également l'escalier par lequel les Anges montaient au ciel. Mais telle n'était pas présentement la destination de Chris et Castagnette : l'ascenseur en effet se trouvait de l'autre côté.

Il fallut à la Titanide près d'une heure – d'une rev, se corrigea Chris – pour contourner le câble. La vue qu'offrait la face opposée était imposante : le câble d'un poids incalculable était suspendu dans les airs au-dessus d'eux, tel un gratte-ciel érigé parallèlement au sol. Sous le câble, le terrain était anormalement désolé. Ce n'était pas uniquement une question de manque de soleil : Gaïa était connue pour son caractère prolifique – elle abritait des formes de vie adaptées aux environnements les plus extrêmes, y compris l'obscurité perpétuelle. Pourtant, ce n'est qu'à proximité du terminus de l'ascenseur que se développait une vie végétale.

Le terminus proprement dit était une capsule molle et sombre de trois mètres sur quatre terminée par un orifice dilaté. L'autre extrémité s'appuyait contre un sphincter d'un type courant sur Gaïa. Ces orifices débouchaient sur le système circulatoire qu'on pouvait toujours – si l'on osait – utiliser comme moyen de transport. Les capsules étaient des corpuscules qui – selon cette organisation symbiotique caractéristique de Gaïa – abritaient un système de survie : placé à l'intérieur, tout animal respirant de l'oxygène pouvait y survivre jusqu'à ce qu'il meure d'inanition.

Chris grimpa et s'assit dans un repli intérieur en forme de siège. Des filaments qui croissaient sur la paroi permettaient de s'arrimer solidement. Chris s'en servit. C'était son troisième voyage à bord de ce que les autochtones surnommaient les autos-tamponneuses. Il savait que le trajet pouvait être

inconfortable, en particulier lorsque la capsule se faisait balloter dans les remous aux embranchements.

L'intérieur était luminescent. Une fois l'ouverture scellée derrière lui, Chris regretta de ne pas avoir emporté un livre. Il allait affronter un parcours de trois heures avec pour seule compagnie son estomac retourné et la perspective qu'au bout de la ligne il lui faudrait se faire interviewer par un Dieu.

Il y eut un bruit de succion tandis que la capsule était aspirée via le dédale protecteur des valves jusqu'à l'intérieur du câble. Elle cahota d'oreillette en ventricule puis, avec un surprenant sursaut de puissance, se rua vers le ciel.

*

* *

Flottant sous un projecteur suspendu, le danseur entraît et sortait du cône doré qui se déversait dans l'air immobile. C'était une grande bringue de danseur à claquettes en haut-de-forme et queue-de-pie, faux col et chemise empesée. Comme chez tous les danseurs de grande classe, ses mouvements donnaient une impression d'aisance. Les semelles de ses chaussures noires et l'embout métallique de sa canne martelaient un rythme complexe qui résonnait dans les profondeurs obscures du moyeu.

Il dansait à cinquante mètres devant la porte de l'ascenseur ordinaire et banal qui avait transporté Chris sur la dernière partie de son ascension. Une sonnerie retentit : lorsqu'il se retourna, la porte se refermait.

Ce danseur le troublait. C'était comme s'il venait de pénétrer dans une salle de cinéma où finirait de se jouer quelque film obscur. L'homme faisait sans doute référence à quelque chose, sans doute l'artiste avait-il une idée derrière la tête. En tout cas, il dansait, et hors de toute signification, se suffisait à lui-même. Son visage restait caché dans l'ombre portée par le rebord du haut-de-forme ; n'était visible que son menton pâle et pointu. Il devrait ôter son couvre-chef, pensa Chris, pour que l'on découvre un crâne vide : le visage même de la mort. Ou bien cesser de danser et, de sa main élégamment gantée, lui indiquer l'itinéraire. Mais il ne lui livra pas le moindre message, refusa de se muer en un symbole quelconque. Il continuait simplement de danser.

Il finit enfin par bouger lorsque Chris approcha. Le projecteur s'éteignit, un autre s'alluma vingt mètres plus loin. La silhouette de l'homme trottina dans l'obscurité avant de réapparaître sous la lumière crue. Un troisième projecteur s'éclaira, puis un quatrième, puis toute une série qui allait en s'éloignant. Et il sautait de l'un à l'autre, ne s'arrêtant que le temps d'une phrase d'improvisation rythmique avant de passer au suivant. Enfin les lumières s'éteignirent. Le bruit des claquettes sur le marbre avait disparu.

L'obscurité dans le moyeu n'était pas absolue : Loin au-dessus brillait un trait de lumière rouge, unique et sans épaisseur, aussi fin que le faisceau d'un laser. Chris était debout parmi de hautes ombres : la collection de cathédrales de Gaïa. Tours et clochers, arcs-boutants et gargouilles de pierre ressortaient en gris froid dans l'obscurité impénétrable. Avaient-elles un intérieur ? Ses livres ne le précisaient pas. Il savait seulement que Gaïa faisait collection d'architecture et plus particulièrement d'architecture sacrée.

Un claquement de talons régulier qui s'avançaient dans le lointain révéla bientôt une femme en survêtement blanc, pareil à ceux portés par le personnel de quarantaine. Elle déboucha de derrière le coin d'un temple de pierre trapu, s'arrêta pour balayer le secteur avec sa lampe torche. Le faisceau

éblouit Chris, passa, puis revint l'épingler tel un traître en fuite et s'abaissa enfin.

« Par ici, je vous prie », lui dit-elle.

Chris lui emboîta le pas, un peu gauche dans cette faible gravité. Elle le conduisit par un chemin inégal à travers les monuments. Ses bottes étaient de cuir blanc et munies de talons ferrés qui claquaient avec détermination. Elle marchait avec aisance alors que Chris avait tendance à rebondir comme une balle en caoutchouc. La rotation du moyeu ne générait ici qu'un quarantième de g ; il ne pesait que quelques kilogrammes.

Il se demanda ce qu'elle était. Durant la quarantaine, il ne lui était pas venu à l'esprit d'avoir des doutes sur l'humanité des employés. Mais ici, la situation était quelque peu différente. Il savait que Gaïa pouvait créer – et créait effectivement – des êtres vivants à la demande. Elle pouvait inventer de nouvelles espèces, telles les Titanides dont la race n'avait que deux siècles d'existence, et les doter de libre arbitre en les laissant profiter de sa négligence. Ou bien elle pouvait créer des individus isolés, tout aussi libres et incontrôlés.

Mais elle fabriquait également ce que l'on avait coutume d'appeler les « instruments de Gaïa » : des créatures qui n'étaient en fait que des prolongements d'elle-même. Elle s'en servait pour édifier ses répliques de cathédrales grandeur nature, pour communiquer avec des formes de vie inférieures, bref pour accomplir tout ce dont elle était incapable à travers les processus normaux de son existence. Il n'allait pas tarder à rencontrer l'un de ces instruments, qui se ferait appeler Gaïa. Gaïa était effectivement tout autour de lui mais ça ne l'aurait guère avancé de parler avec les murs.

Chris regarda de nouveau cette grande femme à l'abondante chevelure brune. Était-elle un instrument ou bien une vraie femme ?

« D'où venez-vous ? » lui demanda-t-il.

— Du Tennessee. »

*

* *

Les édifices étaient construits sans plan d'ensemble. Par endroits, ils s'entassaient les uns sur les autres en évoquant pour Chris un quartier de taudis célestes. Ailleurs, ils étaient largement séparés. Leur arrangement sans suite pouvait aussi bien délimiter une place qu'une allée. Ils passèrent, serrés entre une réplique de Chartres et une pagode anonyme puis traversèrent une gigantesque place pavée de marbre qui débouchait sur Karnak.

L'auteur de l'ouvrage lu par Chris confessait sa perplexité quant aux motivations de Gaïa pour édifier de telles choses ; et cela fait, pour les laisser dans l'obscurité, pratiquement invisibles. Cela vous donnait l'impression d'être une mouche perdue dans les tréfonds poussiéreux d'un coffre à jouets de gosse. Ces structures auraient fort bien pu figurer les pièces d'un Monopoly pour milliardaire.

« Voilà mon préféré, dit soudainement la femme.

— Lequel ?

— Celui-ci, et elle pointa sa torche. Le National. »

L'édifice lui semblait familier mais il en avait vu une telle quantité en si peu de temps que tous ces tas de pierres finissaient par se ressembler.

« Quel intérêt ? On n'y voit presque rien.

— Oh, Gaïa n'a pas besoin de lumière visible, lui assura-t-elle. Tenez, l'un de mes arrière-grands-parents a travaillé à celui-ci. Je l'ai vu à Washington.

— Pas très ressemblant.

— Non, il est raté. Ils vont d'ailleurs le démolir.

— Est-ce pour cela que vous êtes venue ici ? Pour étudier sur pièces l'architecture monumentale ? »

Elle sourit. « Non. Pour en construire. Où pourriez-vous entreprendre ce genre de travaux sur Terre ? Il a fallu des centaines d'années pour édifier ces monuments. Même ici, il en faut vingt ou trente et encore, sans syndicats, ni réglementations, ni problèmes de prix de revient. Sur Terre, je construisais des trucs bien plus grands, mais si le travail n'était pas terminé en six mois, ils engageaient quelqu'un d'autre. Et une fois le chantier terminé, le résultat ressemblait à un étron tombé du ciel. Ici, je travaille sur le Tabernacle mormon du Zimbabwe.

— Oui mais, à quoi ça sert ? Qu'est-ce que ça signifie ? »

Son regard était empreint de pitié. « Si vous avez à poser ce genre de question, vous ne comprendrez sûrement pas la réponse. »

*

* *

Ils se trouvaient dans une zone de lumière diffuse. Il était impossible d'en découvrir la source mais pour la première fois l'éclairage était suffisant pour révéler le toit du moyeu dont la courbure était plus accentuée que celle de la couronne, même si elle était encore à plus de vingt kilomètres au-dessus d'eux. C'était un filet inextricable dont chaque maille était formée d'un câble épais de mille mètres. Près du mur le plus proche était accrochée une toile blanche aussi vaste que la grand-voile d'un cybernautique. On y projetait un film. Non seulement en deux dimensions mais sans couleurs, et muet. Près de la cabine de projection, un piano mécanique fournissait l'accompagnement musical.

Entre la cabine et l'écran s'étendait un arpent de tapis persan. Sur des divans et des coussins se prélassaient deux ou trois douzaines d'hommes et de femmes négligemment vêtus d'habits bariolés. Certains regardaient le film, d'autres causaient, riaient, buvaient. Parmi eux se trouvait Gaïa.

Ses photos l'avantageaient plutôt.

On avait peu de clichés de cet instrument particulier que Gaïa se plaisait à présenter comme « elle-même en personne ». Et leur échelle restait imprécise. C'était une chose de dire que Gaïa était une femme de petite taille, et une autre, toute différente, que de lui faire face. On ne l'aurait pas remarquée, assise sur un banc public. Chris en avait croisé des milliers comme elle dans les déserts urbains : de petits bouts de chiffonnières grassouillettes.

Son visage mafflu avait la texture d'une pomme de terre. Elle avait des yeux doux et sombres qui s'enfonçaient sous les sourcils broussailleux entre des replis de graisse. Ses cheveux frisottés, grisonnants, étaient taillés en casque à hauteur d'épaule. Chris avait déniché des photos de Charles Laughton pour vérifier que la comparaison, souvent faite, était juste. Elle l'était.

Elle eut un rire sardonique.

« Je connais cette réaction, mon gars. J'suis pas aussi impressionnante qu'un bon Dieu de buisson ardent, pas vrai ? D'un autre côté, quelle était, à votre avis, l'idée de Jéhovah en faisant ça ? C'était de flanquer la trouille à quelques gardiens de chèvres juifs superstitieux, voilà tout. Allez, gamin, prenez-vous un siège et racontez-moi tout. »

*

* *

Il était étonnamment facile de lui parler. On pouvait mettre cela au crédit du choix peu orthodoxe de son image divine : elle convenait de façon quasi parfaite à l'idée maternelle de Gaïa, Terre nourricière. On pouvait se détendre en sa présence. Les choses longtemps retenues pouvaient être révélées, dévoilées, avec une confiance qui allait croissant à mesure qu'on parlait. Elle avait ce truc que devraient posséder tous les parents et tous les bons psychologues : elle écoutait et surtout, lui donnait l'impression qu'elle le comprenait. Pas nécessairement avec une oreille sympathique, ou un amour aveugle. Il n'éprouvait pas le sentiment d'être spécialement son préféré ni même de l'inquiéter particulièrement. Mais elle semblait intéressée par lui et par le problème qu'il présentait.

Il se demanda si tout cela n'était pas subjectif, s'il ne projetait pas tous ses espoirs sur cette petite femme boulotte. En tout cas, il ne pouvait s'empêcher de pleurer tout en lui parlant et n'éprouvait aucun besoin de s'en justifier.

Il ne la regardait que peu. Son regard errait plutôt, se posait sur un visage, un verre, un tapis, sans les voir vraiment.

Il termina ce qu'il était venu lui dire. Il n'avait aucune notion certaine de ce qu'il pouvait arriver ensuite : ceux qui étaient revenus guéris restaient étrangement vagues à propos de leurs entrevues avec Gaïa et des six mois en moyenne qu'ils avaient passés en elle à l'issue de cette audience. Ils refusaient d'en parler, à aucun prix.

Gaïa regarda quelque temps l'écran, puis elle but une gorgée d'un verre à long pied.

« Parfait, dit-elle enfin. Voilà qui corrobore assez bien les informations de Dulcimer. Je vous ai examiné en détail, je comprends votre état et puis vous garantir qu'un traitement est possible. Et pas seulement pour vous mais aussi pour...

— Excusez-moi, mais comment avez-vous fait pour m'exa...

— Ne m'interrompez pas. Revenons à notre marché. Car c'est un marché ; et il est probable que vous ne l'apprécierez guère. Dulcimer vous a posé une question, là-bas à l'ambassade, à laquelle vous n'avez pas répondu. Je me demande si vous y avez réfléchi depuis et si vous avez maintenant une réponse. »

En y repensant, Chris se remémora soudain le problème des deux enfants ligotés devant le train.

« Cela ne signifie pas grand-chose, concéda Gaïa, mais ça peut être intéressant : j'y vois deux réponses. Une pour les dieux. Une pour les humains. Y avez-vous réfléchi ?

— Oui, sur le coup.

— Et quelle est votre conclusion ? »

Chris soupira et décida de jouer l'honnêteté.

« Il me semble probable que... si j'essayais de sauver l'un ou l'autre, je me ferais sans doute tuer en essayant de libérer le second. J'ignore lequel des deux je choisirais d'abord. Mais si je faisais une tentative pour lui, je ne pourrais faire autrement que d'essayer pour l'autre également...

— Et de mourir. » Gaïa hocha la tête. « C'est une réponse humaine. Vous autres faites ce genre de chose en permanence : grimper sur une branche pour y récupérer l'un de vos semblables et voir la branche se briser sous votre poids. Dix sauveteurs meurent en cherchant un alpiniste perdu. Terrible arithmétique. Cela n'a bien sûr rien d'universel. Nombreux sont ceux qui ne bougeraient pas et laisseraient le train écraser les deux gosses. » Elle lui jeta un regard par en dessous.

« Et vous ?

— Je ne sais pas. Franchement, je ne peux pas affirmer que je me sacrifierais.

— Pour un dieu, la réponse est facile. Un dieu les laisserait mourir l'un et l'autre. En d'autres termes, les existences individuelles n'ont aucune importance. Bien que consciente de chaque

hirondelle qui tombe, je ne fais rien pour empêcher sa chute. Il est dans l'ordre naturel de la vie que les choses meurent. Je ne compte pas vous voir apprécier ma position, la comprendre ou l'approuver. Je ne fais que l'expliquer. Vous voyez ?

— Je crois. Je n'en suis pas si sûr. »

Gaïa balaya de la main ses hésitations. « Il importe peu que vous approuviez. Il suffit que vous compreniez de quelle manière fonctionne mon univers.

— Ça, je crois l'avoir compris.

— À la bonne heure. Je ne suis pas *tout à fait* aussi impersonnelle que ça. Peu de dieux le sont. S'il y avait une vie après la mort – ce qui, soit dit en passant, n'est pas le cas, ni dans votre théogonie, ni dans la mienne –, je serais probablement encline à récompenser le brave type qui aurait bondi sur les voies et se serait fait tuer pour sauver les enfants. Et je conduirais ce pauvre bougre au paradis, s'il y en avait un. Mais voilà – et elle fit un grand geste pour accompagner son regard amer –, c'est ici ce qu'on peut trouver de plus approchant en matière de paradis ; je ne m'en vante pas spécialement, c'est un coin qui en vaut un autre. On y mange bien.

« Mais si j'admire quelqu'un pour une chose qu'il ou elle a accomplie, alors je le récompense dans *cette* vie. Vous me suivez ?

— Ben, j'écoute toujours. »

Elle rit et, se penchant, lui claqua le genou.

« J'aime ça. Maintenant, je ne donne rien pour rien. Et en même temps, je ne vends rien du tout. J'attribue les guérisons en fonction des mérites. Dulcimer m'a dit que vous ne voyiez rien dans tous vos actes pour justifier cette guérison. Pensez-y encore.

— Je ne suis pas bien sûr de savoir ce qu'il vous faut.

— Eh bien, disons que pour des actes réalisés sur Terre, il me faudrait le témoignage de sources indépendantes. Une invention propice à sauver des vies. Les fondements d'une philosophie nouvelle et de valeur. Le sacrifice de soi pour les autres. Avez-vous vu *La Vie est belle*, de Frank Capra ? Non ?

Quel scandale de négliger tous les classiques au profit des caprices d'une mode dictée par le goût populaire ! Dans cette histoire, le protagoniste accomplissait des actes qui auraient pu compter à mes yeux mais dont on ne parlait jamais dans les journaux : comme il aurait difficilement pu m'amener une cargaison de témoins aux fins de témoigner devant moi en sa faveur, il n'aurait eu finalement aucune chance. C'est peut-être regrettable mais je n'ai pas d'autre possibilité d'opérer. Alors, avez-vous songé à quelque chose ? »

Chris hocha la tête.

« Que vous ayez accompli depuis votre entretien avec Dulcimer.

— Non, rien. Je suppose que toute mon énergie s'est d'abord polarisée sur mon problème personnel. Je devrais peut-être m'en excuser.

— Inutile, inutile. Revenons donc à notre marché. La question est que je ne traite qu'avec des héros. Vous pouvez bien supposer que je n'apprécie guère les éphémères et qu'il me faut bien installer la barre quelque part. J'aurais certes pu prendre la richesse comme critère, auquel cas votre tâche eût été encore plus ardue qu'en ce moment. Il est plus difficile de devenir riche que de devenir un héros.

« Autrefois, je ne vous aurais même pas adressé la parole. Vous auriez d'abord dû faire la preuve de votre héroïsme. En ce temps-là, le test était simple : l'ascenseur était fermé aux êtres libres. S'ils désiraient me voir, il leur fallait grimper par le rayon. Soit six cents kilomètres. Quiconque y parvenait était censé être un héros. Des tas n'y parvenaient pas et devenaient des héros morts.

« Mais depuis que je me suis mise à soigner la race humaine, j'ai dû réviser mon plan. Certains de ceux qui ont besoin d'un traitement sont physiquement trop faibles pour sortir simplement de leur lit. Il n'est pas question pour eux de terrasser des dragons, bien évidemment, mais il est d'autres moyens de prouver sa valeur et je leur offre désormais une chance. Vous pouvez voir cela comme une miette concédée à la notion humaniste de fair play. Mais entendons-nous : je ne garantis pas l'équité de tout cela. C'est à vous de prendre vos risques.

— Cela, je le comprends également.

— Eh bien, voilà qui est réglé. À moins que vous n'ayez encore une question, vous pouvez disposer. Revenez lorsque vous serez digne de mon attention. » Mais elle ne se détourna pas pour autant.

« Mais que voulez-vous de moi ? »

Elle se rassit plus droite et se mit à compter sur ses doigts – de petites saucisses boursouflées incrustées de pierreries : les bagues elles-mêmes avaient disparu, noyées dans la graisse.

« Un : rien. Vous rentrez chez vous et vous laissez tomber. Deux : le plus simple. Vous partez de la couronne et grimpez jusqu'ici. Vous avez à peu près une chance sur trente d'y arriver. Trois », et laissant tomber son décompte, elle embrassa d'un mouvement de bras les personnages assis autour d'elle. « Vous vous joignez à la partie. Soyez distrayant et je vous garantis la santé éternelle. Tous ces gens sont arrivés dans la même situation que vous. Ils ont décidé de jouer la sécurité. Il y a des tas de films et comme je crois vous l'avoir dit, la nourriture est bonne. Mais le taux de suicides est élevé. »

Chris regarda autour de lui, attentivement, pour la première fois. Il pouvait comprendre pourquoi. Certains des personnages n'avaient vraiment plus l'air vivant. Ils demeureraient assis, les yeux fixés sur l'écran gigantesque, telles des présences ennuyées qui exsudaient la dépression comme une aura grise d'effet Kirlian.

« Quatre : vous descendez et vous *faites* quelque chose. Revenez me voir en héros et non seulement je vous guérirai mais je fournirai aux médecins terriens les réponses qui leur permettront de soigner les soixante-treize autres personnes affligées du même mal que vous.

« Telles sont les grandes lignes. Maintenant, à vous de décider. Est-ce que vous sautez sur la voie ou est-ce que vous attendez qu'un autre le fasse à votre place ? Ces gens espèrent en la venue de quelqu'un de plus courageux qu'eux, quelqu'un qui souffre de leur mal. À vrai dire, il y a même ici un homme qui souffre de la même chose que vous. Là, celui qui a ce regard affamé. Si vous descendez, mort ou vif vous pouvez être son sauveur. Ou bien vous pouvez vous joindre à lui et attendre en sa compagnie l'arrivée d'un *vrai* mec. »

Chris regarda l'homme et reçut un choc. Des yeux affamés. La description était parfaite. Pendant un instant terrifiant, Chris s'imagina à ses côtés.

« Mais que voulez-vous que je fasse au juste, gémit-il. Vous ne pouvez pas me mettre sur la voie ? »

Il sentait que Gaïa se désintéressait de lui peu à peu. Son regard était attiré par le scintillement des images sur l'écran.

Mais elle se tourna vers lui une ultime fois.

« Il y a là-dessous un million de kilomètres carrés de terrain. Une géographie telle que vous ne l'avez jamais imaginée. Il existe un diamant de la taille du Ritz, enchâssé au sommet d'une montagne de verre. Rapportez-moi ce diamant. Il existe des tribus qui vivent sous une impitoyable oppression, esclaves de créatures aux yeux rouges et brillants comme des braises. Libérez-les. Il existe cent cinquante dragons, tous différents, répartis sur toute ma circonférence. Tuez-en un seul. Il existe mille

torts à redresser, mille obstacles à surmonter, mille innocents à sauver. Je vous conseille de commencer par parcourir à pied mon intérieur. Le temps que vous soyez retourné à votre point de départ et je vous garantis que vos capacités auront été testées plus d'une fois.

« C'est à vous de décider, désormais. Cet homme, ici même, et soixante-treize autres sur Terre, vous attendent. Ils sont fichtrement bien ligotés sur la voie de chemin de fer. C'est à vous de les sauver et vous savez déjà pour commencer que vous êtes peut-être incapable de vous sauver vous-même. Mais si vous mourez, votre mort au moins comptera pour quelque chose.

« Alors, qu'est-ce que ce sera ? Commandez-vous à boire ou sinon, disparaissez de ma vue. »

8. L'AVIATEUR

Robin n'était pas du genre à taper du pied : elle n'avait pas passé pour rien les douze dernières années reléguée à l'écart des régions supérieures du Covent. N'empêche, d'un point de vue émotionnel, elle trépignait.

Quelqu'un était censé la raccompagner jusqu'à l'ascenseur mais elle n'attendit pas : telle une fourmi perdue parmi des éléphants, elle retrouva son chemin au milieu des monuments.

C'était ridicule. Était-elle censée être impressionnée ? Si le gâchis pouvait être impressionnant, alors là, elle était servie. Des cathédrales. Des danseurs à claquettes. Un machin obscène et boursoufflé qui se faisait passer pour la Grande Mère et qu'entouraient des sycophantes apathiques. Et pour couronner le tout ?

Des héros.

Elle cracha dans la direction approximative de Notre-Dame.

Pourquoi devrait-elle désirer faire le salut de vingt-six inconnus ? L'un d'eux sans doute était son père. Gaïa avait souligné le fait et reçu en réponse un regard ahuri. La notion de paternité était pour Robin aussi étrangère que celle du marché à primes.

On n'avait rien pour rien, avait dit Gaïa. Alors, que dire des vingt-six autres qui comptaient sur Robin pour qu'elle affronte une mort horrible et dangereuse ? Tout son être se rebellait à cette idée. Qu'une seule des victimes eût appartenu au Covent et elle aurait remué ciel et terre pour la sauver. Mais des étrangers ?

Elle s'était fait piéger depuis le début. Il n'y avait pas besoin de persister dans l'erreur. Rester au milieu de ce pitoyable ramassis de lèche-cul était absolument hors de question, tout comme de jouer le jeu de Gaïa. Elle allait rentrer chez elle et vivre sa vie comme la Grande Mère l'entendait.

Elle trouva l'ascenseur et pressa le bouton d'appel. Un carillon retentit et elle pénétra dans la cabine. Mal conçue, remarqua-t-elle en cherchant autour d'elle des poignées de maintien. Il y avait deux boutons à pousser – l'un marqué : « Paradis », l'autre : « En Bas ! » Elle écrasa le second et leva les mains pour se retenir au plafond au cas où la descente serait trop rapide. Dans cette position et dans cette expectative, il n'y avait rien d'alarmant à sentir ses pieds quitter le sol. Il y eut un instant de flottement avant qu'elle comprenne que le plafond ne se rapprochait pas. À vrai dire, il s'éloignait même lentement. Elle baissa les yeux.

Elle vit ses bottes. Et six cents kilomètres plus bas, Nox, la Mer de Minuit.

Le temps ralentit brusquement. Elle sentit une décharge d'adrénaline envahir brusquement ses extrémités. Des images se mirent à défiler : fugaces, et pourtant détaillées à l'extrême. L'air sentait bon. Avec toute son énergie elle écarta les membres. Mais ses pieds et ses mains semblaient curieusement lointains. Puis tout se dissocia tandis que la peur et le désespoir manquaient la submerger.

Lorsqu'elle se mit à hurler, sa taille franchissait seulement le niveau du plancher de l'ascenseur. Elle continua de sombrer, jurant et criant à pleine voix. Les parois qui étaient presque à sa portée disparurent loin au-dessus d'elle. L'ascenseur n'était plus qu'un cube lumineux de plus en plus petit.

*

* *

Ses calculs n'étaient pas faits avec l'espoir que leur résultat la ramènerait parmi les vivants. Elle voyait la mort qui l'attendait bien des kilomètres plus bas. Ce qu'elle désirait savoir, c'était : Dans

combien de secondes ? ou de minutes ? Se pouvait-il qu'il lui reste des heures à vivre ?

Son éducation dans l'Arche lui était d'un grand secours : accoutumée à la force centrifuge, elle pouvait traiter ce genre de problème plus aisément que ceux liés à la gravitation. Robin n'avait jamais eu l'occasion de vivre dans un champ de gravitation appréciable.

Elle partit d'une donnée connue, la pesanteur d'un quarantième de g qui régnait au moyeu. Lorsque le plancher de l'ascenseur s'était dérobé sous elle, sa vitesse de chute initiale avait été d'un quart de mètre par seconde. Mais son accélération ne serait pas identique. Un corps en déplacement à l'intérieur d'un objet en rotation ne suit pas une trajectoire radiale mais se déplace apparemment dans la direction contraire au mouvement de rotation. En fait, vue de l'extérieur, sa trajectoire demeurerait rectiligne tandis que la roue continuait de tourner sous elle. Son accélération radiale serait d'abord faible. Et ce n'est qu'après avoir atteint une vitesse transversale considérable que sa vitesse de chute commencerait à s'accroître notablement ; à ce moment elle percevrait le phénomène comme un vent relatif de direction opposée à la rotation.

Elle regarda rapidement autour d'elle. Le vent déjà était fort. Elle pouvait distinguer la cime des arbres qui croissaient sur l'un des murs verticaux : cette forêt de Gaïa étagée horizontalement. Si Gaïa avait tourné dans le sens inverse, il ne lui aurait fallu que quelques minutes, voire quelques secondes, pour s'écraser. Puisque sa chute avait débuté près d'une paroi, il lui restait du temps.

Elle pouvait effectuer quelques calculs simples. Son ignorance de la densité exacte de l'air dans Gaïa l'handicapait toutefois. Elle avait lu que la pression atmosphérique était élevée, tournant autour de deux bars au niveau du sol. Mais quel était son taux de décroissance à mesure que l'on approchait du moyeu ? Puisqu'il restait toujours respirable, elle pouvait l'estimer à une atmosphère à hauteur du moyeu.

Se perdre dans les calculs mathématiques était curieusement réconfortant. Ça ne la gênait pas de recommencer de zéro, même si elle était frappée par la futilité d'un tel projet. Son acharnement provenait du désir de connaître le moment précis de sa mort. Il était important de mourir convenablement. Elle agrippa la sangle du sac qui contenait Nasu et recommença ses calculs.

Elle parvint à un résultat qui ne lui plaisait pas, recommença encore, et encore une troisième fois car ses chiffres ne correspondaient pas. En faisant une moyenne elle parvint au chiffre de cinquante-neuf minutes avant l'impact. En prime, elle avait la vitesse d'impact : trois cents kilomètres à l'heure.

Elle tombait le dos au vent. Puisqu'elle approchait à la fois de la couronne et de la paroi, c'est donc que son corps était légèrement incliné. Le moyeu n'était pas exactement sous ses pieds. La paroi qui s'éloignait, pas tout à fait verticale. Elle regarda autour d'elle.

C'était à couper le souffle. Dommage qu'elle ne fût guère en position de l'apprécier.

Lâchée de son point de départ, l'Arche n'aurait été qu'une boîte de conserve dégringolant une gaine de vide-ordures. Le Rayon de Rhéa était un tube creux, évasé en son extrémité inférieure, et entièrement incrusté d'arbres qui auraient ridiculisé les plus gros séquoias. Ces arbres s'enracinaient dans la paroi et poussaient horizontalement. Elle était désormais incapable de discerner même les plus gros d'entre eux : les parois internes n'étaient plus tout autour d'elle qu'un tapis de vert sombre uniforme. L'intérieur était éclairé par deux rangées verticales d'écoutilles, si du moins l'on peut employer ce terme pour des ouvertures d'un diamètre d'au moins un kilomètre.

Elle se tordit le cou pour regarder dans le sens du vent. Nox semblait plus proche. Et il y avait autre chose, qui flottait au seuil de sa vision.

C'étaient les câbles verticaux de Rhéa. Ancrés à des îles en pleine Mer de Minuit, ils jaillissaient tout droit avant de converger pour se rejoindre à proximité du bas du rayon et se nouer en une monumentale queue de cheval.

Il fallait qu'elle voie. En se tordant elle parvint à se stabiliser face au vent et ouvrit les yeux. Les câbles étaient droit devant elle et s'approchaient de seconde en seconde.

« Oh, Grande Mère, écoute-moi maintenant. » Elle marmonna la première incantation mortuaire, incapable de détourner le regard de ce qui était à présent un mur sombre en train de se ruer vers elle. Le câble semblait tourner comme une enseigne de coiffeur, conséquence de sa chute rapide le long des brins entrelacés.

Il lui fallut une minute entière pour dépasser le câble. Lorsqu'elle fut au plus près, elle garda le bras droit serré le long du corps : elle avait la nette impression de pouvoir le toucher rien qu'en tendant la main alors qu'elle savait que la distance était considérable. Une fois passée, elle se tourna une nouvelle fois pour voir la chose s'éloigner au-dessus d'elle.

*

* *

Une heure, ce n'est apparemment pas si long que ça. On devait certainement pouvoir rester tout ce temps dans un état de terreur absolue. Elle commença à se demander s'il n'y avait pas en elle quelque chose qui ne tournait pas rond, car elle n'avait plus peur du tout. Avant que l'approche des câbles ne réveille sa terreur, elle était parvenue à une sorte de paix. Et maintenant elle sentait cet état l'envahir à nouveau, avec plaisir. Il est une douce quiétude qui parfois accompagne l'évidence que la mort est proche, qu'elle sera rapide et sans douleur et qu'il ne sert à rien de transpirer et de brasser l'air en maudissant le destin.

*

* *

Ça ne pouvait durer éternellement. Pourquoi pas seulement vingt minutes de plus ?

Désormais, elle oscillait entre le fatalisme et la frayeur. Savoir qu'il n'y avait rien à faire ne lui suffisait plus. Elle voulait vivre et ne le pourrait pas et nul mot n'aurait pu exprimer sa détresse devant ce fait.

Sa religion n'était pas de celles où l'on croit à la vertu des prières. Au Covent, on ne priait pas à proprement parler. On ne demandait rien. Il était des choses qu'on pouvait exiger, des positions à acquérir dans la vie éternelle mais *grosso modo* on était livré à soi-même. La Grande Mère ne s'immiscerait jamais dans la destinée de quiconque et il ne serait jamais venu à l'idée de Robin de le Lui demander. Ce qu'elle souhaitait en fait, c'est qu'il existât *quelque chose*, une force quelconque dans cette immensité vers quoi se tourner pour avoir de l'aide.

Et soudain, elle se demanda si ce n'était pas là ce que Gaïa voulait. Pouvait-elle l'entendre, ici-bas, à quelques minutes à peine de son annihilation ? Passé le premier choc, Robin n'était guère surprise d'un comportement aussi terrifiant : cela collait, semblait-il, assez bien avec les inepties débitées par le personnage. Mais à présent, elle se demandait pourquoi, et la seule raison qui lui vint fut que Gaïa désirait la terroriser pour qu'elle la reconnaisse comme son Seigneur.

Si c'était vrai, alors peut-être Gaïa pouvait-elle faire quelque chose. Robin ouvrit la bouche et aucun son n'en sortit. Elle essaya encore et hurla. Par quelque alchimie spirituelle, sa terreur s'était muée en une colère si intense qu'elle la faisait vibrer plus encore que le vent.

« Jamais ! hurla-t-elle. Jamais, jamais, jamais ! Espèce de cancer puant ! d'abomination ! de perversion répugnante et détestable ! J'irai sur ta tombe t'éventrer et t'étouffer avec tes boyaux

puants ! Je te remplirai de charbons ardents, je t'arracherai la langue, t'embrocherai et te ferai frire jusqu'à la fin des temps ! Je te maudis ! Écoute-moi, ô Grande Mère, écoute-moi bien ! Je voue mon ombre au tourment éternel de celle qui se fait appeler Gaïa !

— À la bonne heure.

— Je n'ai pas encore *commencé* ! Je...»

Elle regarda vers ses pieds. À un mètre d'elle, il y avait un visage hilare. Vu l'angle, elle ne pouvait guère en découvrir plus ; hormis ses épaules, sa poitrine étonnamment développée, et les ailes repliées dans son dos.

*

* *

« Vous prenez la chose avec beaucoup de calme.

— Et pourquoi pas ? demanda Robin. Je pensais avoir tout compris et je ne suis pas encore sûre de m'être trompée. Est-ce que vous me jurez, par tout ce qui vous est le plus sacré, que Gaïa ne vous a pas envoyé ?

— Je le jure par l'Escadron. Gaïa savait qu'elle ne vous envoyait pas à une mort certaine mais elle n'avait aucun contrôle dessus. J'agis librement, de mon plein gré.

— Je suppose que je vais toucher la paroi d'ici cinq minutes.

— Erreur. Le fond du puits s'évase en cloche, vous vous souvenez ? Cela suffit pour que vous en sortiez en tombant sous un angle de soixante degrés au-dessus de Test d'Hypérion.

— Si vous dites ça pour me rassurer...» Mais le fait est que cela agit. Sa première estimation de soixante-huit minutes apparaissait en fin de compte exacte. Toutefois, le chiffre de sa vitesse terminale était trop bas ; sa chute durerait plus longtemps. Elle se demanda ce que l'ange pourrait bien dire contre ça.

« Il est vrai que je ne peux pas vous porter, dit-il. Franchement, vous me surprenez. Les gens ont toutes sortes de réactions. En général, ils me disent ce qu'il faut faire, du moins quand ils sont rationnels.

— Je suis rationnelle ; et maintenant si on faisait quelque chose ? J'ai comme l'impression que le temps presse.

— Mais pas du tout, vous savez. Je veux dire, pas encore. Je ne pourrai vous aider qu'une fois que nous serons plus près du sol et encore, simplement pour vous ralentir. En attendant, vous feriez mieux de vous détendre. Mais je suppose que je n'ai pas à vous le dire. »

Robin ne savait que lui répondre. Elle était à deux doigts de l'hystérie et ses défenses s'affaiblissaient. Elle s'était aperçue que le seul moyen de lutter était de feindre le calme. Si l'on était capable de tromper les autres, on pouvait peut-être se tromper soi-même.

Il tombait maintenant devant elle. En l'observant, elle s'aperçut de deux choses : il faisait partie des cinq personnes peut-être qu'elle eût rencontrées qui fussent d'une taille inférieure à la sienne ; et elle n'avait aucune raison de supposer qu'il fût mâle. Elle se demanda pourquoi elle l'avait fait. Il n'avait pas d'organes sexuels externes ; il n'y avait entre ses jambes qu'une touffe de plumes d'un vert irisé. Ce devait être à cause de sa maigreur. Son court séjour dans Gaïa l'avait conduite à associer mâle avec anguleux. Il donnait l'impression de n'être fait que d'os et de tendons recouverts en parts égales d'une peau brun clair et de plumes multicolores.

« Êtes-vous un enfant ? demanda-t-elle.

— Non. Et vous ? » Son sourire s'élargit. « Enfin voilà que vous vous conformez à mes

prévisions. Votre prochaine question sera si je suis mâle ou femelle. Je suis extrêmement mâle et fier de cette infirmité. Je dis infirmité parce que les anges mâles vivent environ deux fois moins longtemps que les femelles, sont de taille plus petite et d'une autonomie plus faible. Mais il y a des compensations. Avez-vous déjà fait l'amour dans les airs ?

— Je n'ai jamais fait l'amour, du moins dans le sens où vous l'entendez sans doute.

— Vous voulez essayer ? Nous avons une quinzaine de minutes devant nous et je vous garantis une expérience inoubliable. Qu'en dites-vous ?

— Non. Je ne parviens pas à imaginer ce qui vous y pousserait.

— Je suis un pervers, répondit-il avec entrain. J'en pince pour les grosses. J'en ai jamais trop. Je traîne dans le coin à guetter les grosses bonnes femmes de passage. Je leur rends service, elles me rendent service. Tout le monde est content.

— C'est ça votre prix, hein ?

— Non, ce n'est pas un prix. Je vous sauverai de toute façon. Je n'aime pas voir les gens se faire écrabouiller. Mais qu'en dites-vous ? Je ne demande pas grand-chose. Presque tout le monde est content de me retourner cette faveur.

— Pas moi.

— Vous êtes bizarre, vous savez ? Je n'ai jamais vu d'humains avec des marquages tels que les vôtres. Vous êtes née comme ça ? Êtes-vous d'une espèce humaine différente ? Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous ne voulez pas faire l'amour avec moi. C'est si vite passé. Ça ne demande qu'une minute. Est-ce trop vous demander ?

— Vous en posez, des questions !

— Je veux juste... Hop là ! Il est temps de commencer à tourner ou vous allez heurter... attention ! »

Prise de panique, Robin s'était retournée, croyant que le sol était tout proche. Son épaule donna prise au vent et elle se mit à virevolter.

« Décontractez-vous de nouveau, lui conseilla l'ange. Vous allez vous stabiliser. Voilà qui est mieux. Maintenant, essayez de vous retourner, pour voir. Gardez les bras le long du corps et inclinez-les vers l'arrière. »

Robin fit ce qu'on lui disait et termina son mouvement en saut de l'ange. Ils traversaient la zone crépusculaire et le sol était maintenant assez proche pour qu'elle pût le voir distinctement défilier. L'ange se glissa derrière elle et l'encercla de ses bras, aussi durs et résistants que des cordages : l'un en travers de sa poitrine, l'autre de son bas-ventre. Elle sentit la douce caresse des plumes de ses joues contre son cou puis la chaleur de ses lèvres contre le lobe de son oreille.

« Tu es si douce, si adorablement rembourrée...

— Par la Grande Mère, si c'est pour me violer, faites-le tout de suite et allez au diable : votre ramage vaut bien votre plumage ! On n'a pas que ça à faire ! » Robin frissonnait : la peur de tomber se mêlait à la menace de la nausée pour entamer son sang-froid.

« Qu'y a-t-il dans le sac ? demanda-t-il brusquement.

— Mon démon.

— Bon d'accord, ne me répondez surtout pas ! Mais tenez-le bien. On y va ! »

Ses bras étaient maintenant de vraies tenailles tandis qu'il commençait avec précaution à déployer ses ailes. Le poids la tira en arrière, la chute libre s'était muée en l'impression d'être suspendue la tête en bas. Il lui devint impossible de maintenir les jambes tendues derrière elle. Lorsqu'elle les laissa retomber, le couple instable qu'ils formaient oscilla quelques instants autour du point d'équilibre des ailes de l'ange, en dessous de ses omoplates.

Le sol s'inclina lorsque l'ange vira prudemment. Son but était de se diriger vers l'Ophion, à l'endroit où il passait sous le câble joignant la Porte des Vents au moyeu. Dans cette zone, le fleuve qui s'écoulait approximativement vers le sud-est, était large, profond et lent. Pour y parvenir, il lui fallait d'abord s'orienter un moment plein sud puis repartir vers le nord afin de s'aligner avec le cours d'eau. Il devait ensuite prolonger la chute de Robin en réduisant son angle de descente. Elle risquait sinon de toucher bien avant l'eau.

Ils passèrent au-dessus d'un groupe de cratères. Robin ne demanda pas ce que c'était. Ce ne *pouvait pas* être des gens qui avaient fait ça : à quatre-vingt-dix mètres seconde, l'énergie cinétique n'était pas suffisante. Mais d'autres objets, plus massifs, largués depuis son point de départ, auraient pu les produire.

L'ange avait maintenant complètement déployé ses ailes. Le sol en dessous d'eux était vallonné et boisé mais on apercevait devant l'étendue rectiligne du fleuve. Il semblait impossible qu'ils parvinssent à l'atteindre et il n'était pas question de freiner et de faire demi-tour. L'ange ne pouvait guère soulever plus que son propre poids.

« Je pense vous avoir ralentie jusqu'à soixante-dix, quatre-vingts kilomètres à l'heure lorsque vous toucherez, lui cria-t-il dans l'oreille. Je vais tenter de freiner par petits coups dès que je serai certain que vous pourrez atteindre le fleuve. Vous arriverez en biais.

— Je ne sais pas nager.

— Moi non plus. À vous de vous débrouiller. »

*

* *

L'expérience était étonnante : la traction exercée par les bras de l'ange s'accrut brusquement, elle prit une profonde inspiration, le cœur battant. Puis ils planèrent à nouveau, apparemment encore loin au-dessus des eaux brunes. Une nouvelle traction ; elle tendit les mains par réflexe, mais ils étaient toujours dans les airs. Le troisième choc fut le plus rude. Pendant de longues secondes Robin fut incapable de reprendre son souffle.

Et voici que la berge s'approchait, défilait sur sa droite. Droit devant, le fleuve s'incurvait en direction de l'ouest.

Elle crut avoir touché sur le dos, mais elle était trop étourdie pour en être certaine. Tout ce dont elle se souvenait ensuite, c'est qu'elle se débattait au fond des eaux boueuses pour regagner la lumière.

La natation se révéla une activité épuisante. C'est étonnant ce qu'on parvient à faire lorsqu'on se retrouve le bec dans l'eau...

*

* *

L'ange l'attendait debout sur la rive. Pas très à l'aise ; ses pieds n'étaient pas conformés pour cela : en forme de serre, avec des orteils squelettiques, ils étaient destinés à s'agripper aux branches d'arbres. Robin rampa sur un ou deux mètres le long du sol sec avant de rouler sur le flanc.

« Tenez, donnez-moi ça, dit l'ange en lui ôtant le sac des mains. Je mérite bien quelque chose pour mon travail, vous ne pouvez pas dire le contraire. » Il l'ouvrit, poussa une exclamation, s'empressa de le refermer et le laissa échapper. Il recula.

« Je vous l'avais dit », haleta Robin.

L'ange montra sa colère et son impatience : « Bon, alors qu'est-ce que vous avez ?

— J'ai un peu d'argent. Vous pouvez tout prendre.

— Je ne pourrai rien en faire. Le seul endroit où le dépenser, c'est à l'asile, chez les Titanides. »

Robin s'assit puis avec les doigts écarta les cheveux humides de son visage.

« Vous parlez bien l'anglais, remarqua-t-elle.

— Qu'est-ce que vous croyez. Ça sait dire de belles choses quand ça veut.

— Je suis désolée. Si j'ai blessé votre susceptibilité, c'était sans intention de ma part. J'avais tellement d'autres soucis...

— Plus maintenant.

— Je l'apprécie. Vous m'avez sauvé la vie, je vous en suis reconnaissante.

— C'est bon, c'est bon. J'ai appris l'anglais grâce à ma grand-mère, au fait. Elle m'a appris également qu'on n'avait rien pour rien. Qu'avez-vous d'autre, hormis de l'argent ? »

Elle avait un anneau, un cadeau de sa mère. Elle l'offrit à l'ange. Celui-ci tendit la main puis l'examina, l'air morose.

« Je le prends. Quoi d'autre ?

— Je n'ai que ça. En dehors des vêtements que je porte.

— Je vais les prendre également.

— Mais toutes mes affaires...

— ... sont à l'hôtel. C'est par là. Le temps est chaud. Bonne marche. »

Robin ôta ses bottes, les vida de leur eau. La chemise vint sans difficulté mais ses pantalons lui collaient à la peau.

Il prit le tout, puis l'examina.

« Si seulement vous saviez à quel point j'aime les grosses femmes.

— Eh bien, vous n'aurez pas celle-ci. Et qu'est-ce à dire, grosse ? Je ne suis pas grosse. » Son regard la troublait. C'était une sensation franchement nouvelle ; Robin n'avait pas plus de pudeur qu'une chatte.

« Vous avez vingt pour cent de graisse, plus peut-être. Vous en êtes tapissée. Ça déborde de partout. » Il soupira. « Et ces marquages. J'en ai jamais vu d'aussi *terribles* ! » Il fit une pause puis sourit lentement. « Enfin, je vous aurai toujours vue. Bon vent ! » Il lui relança ses vêtements et bondit dans les airs.

La force de ses ailes rejeta Robin en arrière, soulevant un épais nuage de feuilles et de poussière. L'espace d'un instant, son envergure magnifique obscurcit le ciel puis il s'éleva, s'évanouit, silhouette filiforme dans une débauche de plumes.

Robin se rassit et s'abandonna à une effroyable crise de tremblements. Elle vit que son sac se tortillait avec vigueur tandis qu'un anaconda pas content du tout tentait de s'en échapper. Nasu devrait attendre. Elle ne mourrait d'ailleurs pas de faim, même si son attaque devait durer des jours.

Robin parvint à se retourner, craignant de s'aveugler à fixer le soleil et bientôt elle avait perdu tout contrôle de son corps. L'éternelle journée d'Hypérion se dévidait tandis que, sous la lumière ambrée du soleil, elle se débattait, impuissante, attendant que l'ange revienne, pour la violer.

9. L'AUTONOME

Debout sur l'éperon rocheux, Gaby Plauget attendait que retombe le bruit de l'énorme diastole. En temps normal, un cycle d'aspiration aglaéen provoquait le même bruit que les chutes du Niagara. Aujourd'hui, le son était plus proche du clapotis des bulles d'air s'échappant d'un goulot de bouteille tenue sous l'eau. Obturée par un arbre-Titan, la valve d'aspiration était presque entièrement submergée.

On appelait l'endroit Les Trois-Grâces^[7]. C'était Gaby elle-même qui l'avait baptisé, bien des années auparavant. À cette époque, les rares Terriens à vivre dans Gaïa avaient encore l'habitude d'attribuer aux choses des noms humains, appliquant en général la coutume originelle de puiser dans la mythologie grecque. Pleinement consciente de l'autre sens du terme, Gaby avait lu que les Grâces assistaient Aphrodite à sa toilette. Elle voyait en l'Ophion, le fleuve circulaire, les toilettes de Gaïa et s'en considérait comme le plombier : tout finissait dans la rivière. Lorsqu'elle était obstruée, c'était à elle de la déboucher.

« Donnez-moi une ventouse de la taille du dôme de Pittsburgh et un point d'appui, avait-elle un jour confié à un ami, et je vidangerai le monde. » Faute d'un tel outil, elle se voyait contrainte à employer des méthodes moins directes quoique aussi considérables.

Son point de vue était à mi-hauteur de la paroi nord du Canyon de Confusion. À l'origine celui-ci possédait un trait bien caractéristique : le fleuve Ophion ne le descendait pas pour se déverser vers les plaines de l'ouest ; au contraire, il le remontait et cela grâce à Aglaé. Maintenant que la puissante valve d'aspiration était obstruée, le bon sens avait repris ses droits face aux caprices de la Gaïagraphie. Sans exutoire, les eaux avaient transformé l'Ophion en un lac limpide et bleu qui emplissait les gorges et débordait jusqu'aux plaines d'Hypérion. Sur de nombreux kilomètres, en remontant l'horizon incurvé de Gaïa, une nappe d'eau tranquille recouvrait tout, hormis la cime des plus grands arbres.

Aglaé ressemblait à une grosse nappe de raisin noir longue de trois kilomètres, coincée à l'entrée de la gorge avec sa partie inférieure dans le lac et l'autre bout au niveau du plateau, sept cents mètres plus haut. Elle et ses deux sœurs, Euphrosyne et Thalie, étaient des organismes unicellulaires dotés d'un cerveau pas plus grand qu'un poing d'enfant. Depuis trois millions d'années elles chevauchaient l'Ophion, inconscientes, relevant ses eaux au-dessus du plateau ouest de Rhéa. Elles se nourrissaient des épaves qui en permanence débouchaient dans leur vaste panse : elles étaient en effet capables d'ingérer pratiquement n'importe quoi, hormis les arbres-Titans, parties intégrantes de la chair de Gaïa et qui donc n'étaient pas censées se détacher.

Mais on était entré dans une ère de décadence. Tout pouvait arriver et, en général, c'est bien ce qui se produisait. Et voilà pourquoi, réflexion faite, un être de la taille de Gaïa avait besoin d'un factotum de la taille de Gaby.

La phase d'aspiration était maintenant terminée. Aglaé était dilatée au maximum. Il faudrait encore quelques minutes avant que la valve ne commence à se refermer, un peu comme si Aglaé retenait son souffle dans l'attente de son éruption horaire. Le silence retomba sur le crépuscule doré et tous les regards se tournèrent vers Gaby. On attendait.

Elle mit un genou en terre et regarda par-dessus le rebord. Il n'y avait semblait-il plus grand-chose à faire. Le choix de la manœuvre à effectuer s'était révélé difficile. D'un côté, la valve, en se contractant, bloquerait le tronc plus fermement que jamais durant la phase de systole. De l'autre, la quantité d'eau absorbée par Aglaé allait maintenant rejaillir avec force et donc exercer une poussée

considérable susceptible de déloger l'obstacle. L'opération n'exigeait aucune délicatesse : Gaby comptait bien donner à l'arbre la plus grande secousse possible. On verrait ensuite.

Son équipe attendait le signal. Elle abaissa d'un geste brusque le drapeau rouge qu'elle brandissait au-dessus de sa tête.

Les cors des Titanides résonnèrent sur chaque flanc de la gorge. Gaby se retourna pour escalader avec agilité les dix mètres de roche situés derrière elle. Elle bondit sur la croupe de Psaltérion, son contremaître titanide. Psaltérion fourra le cor dans sa poche et prit au galop le sentier sinueux qui redescendait vers la station de radio. Gaby chevauchait debout, ses pieds nus contre son garrot, les mains posées sur ses épaules. Elle était protégée parce que les Titanides avaient coutume de courir en projetant leur torse humain vers l'avant, les bras ramenés en arrière comme ceux d'un enfant qui joue à faire l'avion. Elle pouvait se rattraper aux bras si jamais elle glissait, ce qui ne s'était plus produit depuis de nombreuses années.

Ils parvenaient à la station lorsque les effets de la systole commencèrent à se faire sentir. L'eau était dix mètres en dessous d'eux et la valve d'aspiration bloquée cinq cents mètres en amont ; pourtant, lorsque le torrent se mit à bouillonner en gonflant les eaux du lac et que le niveau se mit à monter, les Titanides frémirent nerveusement.

Le bruit s'amplifiait à nouveau, mais cette fois-ci, quelque chose d'autre s'y superposait. Au sommet du plateau aglaéen, aux Brumes-Basses, là où en temps normal la valve de trop-plein aurait dû projeter dans les airs un geyser de plusieurs centaines de mètres, ne jaillissaient pour l'instant que des gaz. À sec, la soupape émettait un son qui évoquait pour Gaby une flatulence de contrebasse.

« Gaïa, marmonna-t-elle. Le dieu qui pète.

— Qu'avez-vous dit ? » chanta Psaltérion.

— Rien. Es-tu en contact avec la bombe, Mondoro ? »

La Titanide chargée de la persuasion éthérique leva la tête et opina.

« Lui dirai-je de la souffler, ô mon guide ? chanta Mondoro.

— Pas encore. Et cesse de m'appeler comme ça. Je t'ai déjà dit que "patron" suffisait. » Gaby regarda vers les eaux, là où les trois câbles émergeaient. Elle les suivit des yeux, guettant l'effilochure qui annoncerait une rupture imminente, puis elle considéra sa flotte improvisée qui planait au-dessus d'elle. Même après toutes ces années, le spectacle l'emplissait encore d'une crainte respectueuse.

C'étaient les trois plus grosses saucisses qu'elle ait pu rassembler en un délai si bref. Elles s'appelaient Cuirassé, Gonflette et Pionnier. Chacune faisait plus de mille mètre, et toutes étaient de vieilles amies de Gaby. C'était par amitié qu'elles étaient venues l'aider. Il était rare que les saucisses de grande taille volent de conserve ; elles préféraient se faire accompagner durant leurs périples en dirigeables par une escadrille de sept ou huit zeppelins comparativement minuscules.

En ce moment pourtant, elles étaient harnachées ensemble, formant une troïka comme on n'en avait rarement vu sur Gaïa. La gaze translucide de leur empennage – dont chaque aileron avait la taille d'un terrain de football – battait l'air avec une grandeur éléphanterque. Et leurs corps ellipsoïdes de nacre bleue se bouscullaient, se frottaient et crissaient comme une vulgaire grappe de ballon de carnaval.

Mondoro leva le pouce.

« Vas-y ! » lança Gaby.

Mondoro se pencha sur une gousse de la taille d'un cantaloup, nichée dans un fouillis de treilles et de branches entre ses genoux. Elle lui parla à voix basse et Gaby se tourna vers Aglaé, dans l'expectative.

Au bout d'un moment, Mondoro émit un toussotement d'excuse qui lui valut un froncement de sourcils de Gaby.

« Elle nous en veut de la laisser si longtemps dans l'obscurité », chanta Mondoro.

Gaby sifflota avec exaspération et tapa du pied par terre et regrettant de ne pas avoir un équipement radio conventionnel.

« Chante-lui donc la lumière. C'est toi la conductrice, tu es censée savoir manipuler ces créatures.

— Peut-être qu'un hymne au feu..., hasarda la Titanide.

— Je me fous de ce que tu chantes, s'exclama Gaby en anglais. Pourvu que tu me fasses sauter cette foutue connerie. » Elle se détourna, en rage.

La bombe était accrochée au tronc de l'arbre-Titan. Elle y avait été mise, au prix de risques considérables, par des anges qui s'étaient glissés dans la pompe durant la diastole, pendant qu'il y avait de l'air au-dessus des flots tumultueusement aspirés. Gaby aurait voulu pouvoir leur donner une charge d'explosifs des surplus de l'armée. Alors qu'à la place elle n'avait qu'un machin composé de fruits et de légumes gaïens. L'explosif était en effet fourni par une poignée de racines de nitroglycérine. Le détonateur par une plante génératrice d'étincelles associée avec une autre au cœur de magnésium, et le tout raccordé à un cerveau qu'on obtenait en grattant patiemment l'écorce de circuits intégrines pour exposer la trame microscopique de leurs pastilles de silicium. Celles-ci étaient programmées pour capter les émissions de radio-montée-en-graine, sans doute la plante la plus fantasque de Gaïa : ces émetteurs-récepteurs ne daignaient en effet transmettre que des messages exprimés à la perfection et dont le contenu leur semblait mériter d'être répété.

Les Titanides étaient des maîtres dans le domaine du chant. Leur langage n'était que chant et pour elles, la musique avait autant d'importance que la nourriture. Elles ne voyaient donc rien de bizarre dans ce système. Gaby qui, elle, chantait mal et n'était jamais parvenue à intéresser une graine à ce qu'elle déclamait, détestait la chose et aurait souhaité pouvoir disposer d'une allumette et de deux mille mètres de cordon bickford étanche. Au-dessus d'elle, les saucisses maintenaient les câbles rigides mais elles ne tiendraient plus très longtemps. Elles avaient peu de réserves : à poids égal, elles étaient parmi les créatures les plus faibles de Gaïa.

Quatre Titanides s'étaient rassemblées autour de l'émetteur et chantaient un contrepoint complexe. À intervalle régulier, elles intercalaient dans l'accompagnement la séquence de cinq notes sur laquelle était accordé le cerveau du détonateur. À un moment, la graine, amadouée, se mit à chanter. On entendit alors une explosion sourde qui fit frissonner Aglaé, puis une bouffée de fumée noire sortit de sa valve d'aspiration. Les câbles se détendirent.

Gaby se mit sur la pointe des pieds ; elle craignait que l'explosion n'eût fait que rompre les câbles. Dès éclats de bois, chacun gros comme un arbre, commencèrent à se déverser par l'ouverture. Puis un concert d'acclamations provint des Titanides derrière elle lorsque apparut enfin le fût de l'arbre-Titan, virevoltant comme une baleine blessée.

*

* *

« Assure-toi que vous êtes entre cinq et dix kilomètres de la bouche d'entrée lorsque vous l'échouerez », chanta Gaby à l'adresse de Clavier, la Titanide chargée de l'équipe de récupération. « Ça va prendre du temps pour pomper cette eau mais si vous amenez le tronc à la berge maintenant, il sera complètement à sec dans quelques revs.

— Certainement, chef », chanta Clavier.

Gaby regarda son équipe ranger le matériel emprunté à Titanville tandis que Psaltérion s'occupait de ses bagages personnels. Elle avait déjà travaillé avec la plupart de ces Titanides, sur d'autres chantiers. Elles savaient ce qu'elles faisaient. Il se pouvait qu'elles n'eussent pas besoin d'elle mais Gaby doutait que seules, elles se fussent lancées dans l'opération, à moins d'ordres divins. Et d'abord, elles n'avaient pas les contacts de Gaby avec les saucisses.

Pour sa part, Gaby n'avait reçu aucun ordre. Tout son travail était fait sous contrat et payé à l'avance. Dans un monde où chaque créature avait sa place assignée, elle définissait elle-même son rôle.

Elle se tourna en entendant claquer des sabots. Psaltérion revenait avec ses affaires. Il n'y avait pas grand-chose : Ce dont elle avait besoin ou ce à quoi elle tenait au point de l'emporter partout avec elle aurait tenu dans un petit sac de randonneur. Ce à quoi elle tenait le plus, c'était sa liberté et ses amis. Psaltérion (Trio lydien Diésé) Fanfare était l'un des meilleurs. Gaby et lui voyageaient ensemble depuis dix ans.

« Chef, votre téléphone sonne. »

Les oreilles des autres Titanides se dressèrent et même Psaltérion, pourtant habitué, semblait subjugué. Il lui tendit une radio-montée-en-graine identique à toutes les autres. La différence était que celle-ci communiquait avec Gaïa.

Gaby prit la graine et s'isola du groupe. À l'écart dans un petit bosquet, elle parla d'abord à voix basse. Sans être pressées d'entendre ce que Gaïa avait à leur communiquer – les nouvelles des dieux sont rarement de bonnes nouvelles – les Titanides ne purent s'empêcher de noter que Gaby demeurerait immobile alors qu'à l'évidence la conversation était terminée.

« As-tu prévu un voyage à l'Atelier de Musique ? demanda-t-elle à Psaltérion.

— Certainement. Il y a urgence ?

— Pas vraiment. Cela fait près d'un kilorev que personne n'a vu Rocky. Son Altesse voudrait qu'on y jette un œil et qu'on lui rappelle que le moment du carnaval approche. » Psaltérion fronça les sourcils. « A-t-elle dit quel était le problème ? » Gaby soupira. « Ouais. On est censés essayer de la dessaouler. »

10. L'ATELIER DE MUSIQUE

Par leur force, les Titanides étaient nettement disproportionnées. De toutes les créatures de Gaïa, elles seules semblaient inadaptées à leur environnement. Les saucisses correspondaient en tout point aux exigences de leur mode de vie et de leur écosystème ; tout en elles était fonctionnel – ainsi leur peur des flammes. Les anges étaient tellement aux limites de l'impossibilité qu'ils n'avaient pu permettre à Gaïa son habituelle fantaisie. Elle avait dû les concevoir avec des tolérances de l'ordre du gramme et tout subordonner à leur envergure de huit mètres et aux muscles nécessaires à leur sustentation.

Les Titanides étaient à l'évidence une espèce des plaines. Alors pourquoi les avoir rendues capables de grimper aux arbres ? La partie inférieure de leur corps était chevaline – malgré les sabots fourchus –, et sous la faible gravité de Gaïa elles auraient pu se contenter de jambes plus fines que celles d'un pur-sang. Au lieu de cela, Gaïa les avait gratifiées de jarrets de percheron et de fanons de clydesdale. Leur croupe, leur garrot, leurs hanches débordaient de muscles.

Il apparut toutefois que, de toutes les créatures de Gaïa, les Titanides étaient les seules à pouvoir supporter la pesanteur terrestre. Elles devinrent donc les ambassadrices de Gaïa auprès de l'humanité. Compte tenu que leur race n'avait pas deux siècles d'âge, il devint évident que cette robustesse n'avait rien d'accidentel : Gaïa avait fait des plans à long terme.

Pour les humains qui habitaient Gaïa, cela avait un avantage inattendu : le pas des Titanides n'était pas saccadé comme celui des chevaux terrestres. Elles pouvaient se mouvoir comme des nuages dans cette faible pesanteur, maintenant leur corps à un niveau constant en effleurant le sol de leurs sabots. En vérité leur démarche était d'une telle souplesse que Gaby n'avait aucun mal à dormir. Elle s'appuyait au dos de Psaltérion, les jambes ballantes.

Tandis qu'elle dormait, Psaltérion escaladait la piste sinueuse qui s'enfonçait dans les monts d'Astérie.

C'était une élégante créature de la variété à peau nue, couleur chocolat au lait. Il avait une épaisse toison orange qui non seulement poussait sur son crâne mais descendait le long du cou et d'une partie du dos, tressée en longues nattes tout comme d'ailleurs les poils de sa queue. Comme c'était le cas avec tous ses semblables, son visage et son torse semblaient absolument féminins : Il était imberbe et ses grands yeux écartés se cachaient derrière de longs sourcils recourbés. Il avait des seins volumineux et coniques. Mais entre ses antérieurs se trouvait un pénis qui ne semblait que trop humain à bien des Terriens. Il en possédait un autre, beaucoup plus grand, entre ses jambes arrière et sous son adorable queue orange se trouvait un vagin, mais pour une Titanide c'étaient les organes frontaux qui faisaient la différence : Psaltérion était un mâle.

*

* *

La piste qu'il suivait à travers bois était encombrée de lianes et de nouvelles pousses mais par endroits on pouvait voir qu'à une époque elle avait été assez large pour livrer passage à des chariots. Dans quelques clairières on pouvait encore découvrir des plaques brisées d'asphalte. C'était un tronçon du périphérique de Gaïa, construit plus de soixante ans auparavant. Gaby y avait participé. Pour Psaltérion, la route avait toujours été là : inutile, peu fréquentée, tombant lentement en ruine.

Il atteignit le sommet du plateau aglaéen, les Brumes-Basses. Il en sortit bientôt pour trotter le long du lac Aglaéen avec, dans le lointain, Thalie qui en aspirait avidement les eaux. Il gagna ensuite

les Brumes-Moyennes, puis Euphrosyne et les Brumes-Hautes. L'Ophion redevint brièvement un fleuve avant de pénétrer dans le double système de pompe qui l'élevait au niveau de la Mer de Minuit.

Psaltérion tourna sur la gauche avant les dernières pompes pour suivre un petit torrent de montagne. Après l'avoir traversé à gué il se remit à grimper. Il était maintenant dans Rhéa – il y avait même pénétré depuis quelque temps mais les frontières de Gaïa n'étaient pas clairement délimitées. Le voyage avait débuté au milieu de la zone crépusculaire séparant Hypérion de Rhéa, cette région indéfinie entre la chiche lumière perpétuelle de l'une et l'éternelle nuit de pleine lune de l'autre. Il s'était approché de la nuit. Il l'atteignit quelque part à mi-pente des Astéries. La nuit de Rhéa ne soulevait pas de problèmes de visibilité ; la vision nocturne des Titanides était bonne et près de la frontière on était encore assez bien éclairé par la lumière reflétée sur les plaines d'Hypérion dont la courbe se dessinait derrière lui.

Il montait à flanc de montagne par un sentier étroit mais bien délimité. Son itinéraire en montagnes russes lui fit franchir deux cols puis les vallées encaissées de l'autre versant. Les montagnes de Rhéa étaient escarpées et rocheuses avec des pentes moyennes de soixante-dix degrés. Les grands arbres avaient désormais disparu pour laisser place à une épaisse couche de mousse aussi lisse que le feutre d'un tapis de billard. Par endroits croissaient des buissons à larges feuilles, enracinés dans la roche vivante et plongeant leurs radicelles jusqu'à cinq cents mètres de profondeur pour atteindre le corps nourricier de Gaïa, les os mêmes de ses montagnes.

Il aperçut enfin le signal de l'Atelier de Musique entre deux pics. Enfin, un détour du sentier lui offrit un spectacle unique même pour Gaïa qui était pourtant toquée d'originalité.

Entre les deux pics, aussi acérés que le Cervin, était jetée une étroite bande de terre. Plate sur le dessus, ses deux rebords étaient absolument verticaux. Le plateau était baptisé Machupichu, en référence à ce site des Andes, fort similaire, où les Incas avaient édifié une cité de pierre dans les nuages.

Un unique rai de soleil avait inexplicablement dévié de la cascade de lumière déversée par le toit lointain d'Hypérion. Il déchirait la nuit pour baigner le plateau d'un éclat d'or laiteux. C'était comme si le soleil avait par un trou d'épingle traversé les nuages les plus obscurs qu'on puisse imaginer, par une orageuse fin d'après-midi.

Il n'y avait qu'une seule construction sur Machupichu. L'Atelier de Musique était un chalet avec un étage, blanchi à la chaux et surmonté d'un toit d'ardoise verte. De loin, on aurait dit un jouet.

« Nous y sommes, chef », chantonna la Titanide. Gaby s'assit en se frottant les yeux, se retourna et contempla la vallée de Cirocco.

« Contemple mes œuvres, ô Tout-Puissant, et ne te réjouis pas », marmonna-t-elle. « Salty, cette nana devrait se faire examiner la tête. Il faudra bien que quelqu'un le lui dise.

— Vous l'avez fait, la dernière fois que vous êtes venue, remarqua Psaltérion.

— Ouais, ça je l'sais », grinça Gaby. Le souvenir lui était encore douloureux.

« D'un autre côté, quel phrénologue voudrait se charger du boulot ? C'est quand même elle, la Sorcière. Qui oserait lui donner les résultats de l'examen ?

— Là, tu marques un point. Avance donc, veux-tu ? »

Ensemble, ils descendirent le sentier en direction de l'étroite bande de terre qui accédait à Machupichu. Un pont suspendu de bois et de corde franchissait une faille profonde juste avant le plateau. Quelques coups de hache pouvaient détruire l'ouvrage et isoler ainsi la forteresse de Cirocco de tout accès autre qu'aérien.

Un jeune homme était assis à l'autre bout du pont, vêtu de kaki et chaussé de brodequins

d'alpinisme. À son air lugubre, Gaby supposa qu'il faisait partie de cette interminable théorie de soupirants qui d'une année sur l'autre se frayaient un chemin pour venir conquérir la mystérieuse et solitaire Sorcière de Gaïa. Lorsqu'ils arrivaient, c'était pour découvrir qu'elle était loin d'être solitaire – avec déjà trois ou quatre amants sous la main –, et que sa conquête se révélait trompeusement facile. Entrer dans son lit n'avait rien de difficile pour qui n'avait pas peur de la foule. En sortir intact était une autre paire de manches. Cirocco avait une fâcheuse tendance à vider les hommes de leur âme et elle s'en débarrassait d'autant plus vite que leur manque de profondeur accélérât le processus d'épuisement. Elle leur rendait à tous soixante-dix ans. Cela seul faisait d'elle un être fascinant mais quatre-vingt-quinze années d'activité sexuelle lui avaient procuré un talent hors du commun, largement au-delà de leur propre expérience. Ils tombaient comme des mouches amoureux d'elle et elle, les laissait doucement tomber dès qu'ils commençaient à se montrer odieux à ce propos. Gaby les surnommait les Garçons perdus.

Elle lorgnait celui-ci d'un œil soupçonneux tout en traversant le pont. On savait bien que certains sautaient. Elle jugea que c'était probablement l'intention de ce dernier jusqu'au moment où il parvint à sourire en réponse à son grand geste en direction de la piste qui menait à Titanville et retournait aux débris de sa vie passée.

Elle descendit de Psaltérion lorsqu'il parvint aux abords du large porche frontal. Bien que les portes de l'édifice eussent été conçues en fonction des Titanides, aucune ne serait entrée sans y avoir été personnellement invitée par la Sorcière. Gaby franchit d'un bond agile les quatre marches du seuil et sa main s'était déjà posée sur le bouton de cuivre de la porte lorsqu'elle remarqua le bras qui pendait hors de la balancelle sous le porche. Entre les lattes latérales du siège on apercevait un pied nu. Le reste disparaissait sous une couverture de Titanide crasseuse qui ressemblait fort à un *poncho*.

Lorsqu'elle ôta la couverture, elle découvrit le visage bouche bée de Cirocco Jones, ex-capitaine du vaisseau d'exploration spatiale *Seigneur-des-Anneaux*, aujourd'hui Sorcière de Gaïa, arrière-mère des Titanides, Chef d'escadrille des Anges, Amiral de la flotte dirigeable : la Sirène de Titan de la fable. Elle était complètement bourrée. Elle cuvait une bamboche de trois jours.

Gaby ne pouvait cacher son dégoût. Elle hésita, sur le point de repartir, puis graduellement son expression se radoucit. L'ombre de son affection passée lui revenait parfois lorsqu'elle voyait Cirocco dans cet état. Elle écarta les cheveux sombres et dépeignés collés au front de la femme endormie et fut remerciée par un ronflement sonore. Des mains voletèrent, cherchant à tâtons la couverture, et la Sorcière se tourna sur l'autre côté.

Gaby passa derrière la balancelle et la prit par en dessous. Elle souleva, les chaînes craquèrent et son ci-devant Capitaine roula à bas du siège pour aller heurter le porche avec un choc sourd.

11. LE CARNAVAL POURPRE

On considérait en général Hypérion comme la plus jolie des douze régions de Gaïa. À vrai dire, rares étaient ceux qui avaient voyagé suffisamment pour établir des comparaisons valables.

Mais certes Hypérion était une charmante contrée : aimable, fertile et baignée dans un éternel après-midi pastoral. Il ne possédait aucune chaîne escarpée mais une multitude de cours d'eau. (On attribuait toujours à Hypérion le genre masculin bien qu'aucune des régions de Gaïa ne fût mâle ou femelle. On les avait baptisées d'après les Titans, premiers enfants d'Ouranos et de Gaïa.) Il y avait d'abord l'Ophion, large, lent et boueux sur la plus grande partie de son cours. S'y déversaient neuf affluents principaux. Nommés, eux, d'après les Muses. Au nord et au sud le terrain s'élevait progressivement, comme partout ailleurs dans Gaïa pour se terminer par des falaises hautes de trois kilomètres. À leur sommet se trouvaient des corniches relativement étroites et connues sous le nom de hauts plateaux. C'est là qu'on pouvait trouver des plantes et des animaux restés inchangés depuis le temps de la jeunesse de Gaïa : d'aucuns disaient qu'il s'agissait des derniers survivants des formes de vie initialement prévues dans le plan dressé, il y a de cela des milliards d'années par les êtres qui étaient à l'origine de la race des Titans. Les hauts plateaux étaient l'aire des arbres-Titans, véritables excroissances du corps de Gaïa.

Le sol ensuite continuait à s'élever jusqu'au moment où il devenait incapable de soutenir une carapace rocheuse. Le corps nu de Gaïa devenait alors visible et continuait de monter pour devenir vertical et se recourber au-dessus du sol, englobant l'ensemble sous une fenêtre translucide qui permettait d'admettre la lumière du soleil. À cette altitude, l'air n'était pas froid mais les murs, eux, l'étaient. La vapeur s'y condensait et gelait en formant une épaisse couche de glace. Celle-ci se brisait sans cesse pour s'accumuler sur les pentes des hauts plateaux où elle fondait, dévalait par de minces cascades les falaises vertigineuses puis s'écoulait plus calmement avec les rivières des Muses. Enfin, comme pour toutes choses, les eaux confluaient dans le flot unificateur de l'Ophion.

L'ouest et le centre d'Hypérion étaient tapissés d'une épaisse forêt. Sur une partie de son cours l'Ophion ressemblait plus à un lac qu'à un fleuve, étendant à partir du câble vertical central un doigt marécageux dans la direction du nord-est. Dans cette région toutefois, la prairie dominait : c'était un pays de collines douces qui roulait sous de vastes cieux les vagues de ses blés d'or. On les nommait les Plaines titanides.

Le grain y poussait à l'état sauvage, à l'instar des Titanides. Elles dominaient le pays sans s'y imposer, construisaient peu et se contentaient de garder des troupeaux d'animaux qui fouissaient le sol pour sucer le lait de Gaïa. Elles n'avaient pas de rival sur ce territoire, ni de prédateur naturel. On n'avait jamais effectué de recensement mais leur nombre pouvait être estimé à cent mille individus. Deux cent mille, c'eût été la surpopulation. Un demi-million, la famine.

Gaïa avait calqué les Titanides sur les êtres humains : elles aimaient leurs enfants mais ceux-ci n'ayant pas besoin d'apprendre à marcher ou à parler exigeaient, à développement égal, beaucoup moins d'éducation que les jeunes enfants humains. Le petit d'une Titanide était autonome en deux années terrestres et pubère au bout de trois. Lorsque l'enfant quittait le nid, ses parents étaient en général pressés d'en avoir un autre.

Toutes les Titanides pouvaient avoir des enfants.

Toutes les Titanides *désiraient* en avoir, et en général, le plus grand nombre possible. Le taux de mortalité infantile était bas ; la maladie inconnue ; la longévité élevée.

Une équation qui aurait pu apparaître désastreuse. Pourtant, la population titanide restait stable depuis soixante-dix ans ; la raison en était le Carnaval Pourpre.

*
* *

Les cours d'eau d'Hypérion – l'Ophion et les Muses – divisaient la contrée en huit régions connues sous le nom de *Tonalités* : c'étaient de vagues districts administratifs analogues aux comtés humains. Les Tonalités ne signifiaient pas grand-chose. N'importe qui pouvait circuler librement de l'une à l'autre. Mais les Titanides n'étaient pas de grandes voyageuses et tendaient à demeurer dans leur région de naissance. Au sein de l'espèce titanide, les divisions les plus importantes étaient les accords, qui pouvaient correspondre aux races humaines. Comme chez les hommes, les croisements d'un accord à l'autre étaient possibles. À la différence des hommes, il n'y avait pas de tension raciale. Il existait quatre-vingt-quatorze accords recensés. Tous vivaient côte à côte, répartis sur les huit Tonalités d'Hypérion.

La Tonalité la plus vaste était délimitée par les rivières Thalie et Melpomène et par une boucle vers le sud de l'Ophion. C'était la Tonalité de Mi et elle englobait Titanville et la Porte des Vents. Au sud se trouvait la Tonalité de Ré Mineur, à l'ouest, Do Dièse et à l'est, Fa Dièse Mineur.

À vingt kilomètres au nord de Titanville se dressait une roche solitaire, à la limite des marécages et d'une large plaine ceinturée de collines basses. Cette roche s'appelait l'Amparito Roca. Haute de sept cents mètres et large de presque autant, escarpée mais accessible, elle avait été jetée là d'une distance inconnue lors de la Révolte d'Océan, bien des mégarevs plus tôt. La zone en forme de cratère que dominait l'Amparito Roca, et formée par son impact, s'appelait le Grandioso.

Tous les dix kilorevs – soit quatre cent vingt jours terrestres, une période souvent désignée comme l'Année gaïenne – les Titanides des Tonalités d'Hypérion prenaient la route de l'Amparito Roca en caravanes bruyantes et bariolées et avec des vivres en prévision d'un festival qui devait durer deux hectorevs.

À Titanville, le Centre fermait et les Titanides repliaient leurs tentes en laissant les touristes humains se débrouiller tout seuls. Chaque Titanide faisait le voyage mais parmi les hommes, seuls les natifs ou les pèlerins pouvaient assister à cette grande fête.

C'était l'événement le plus important dans l'existence d'une Titanide, un mélange de Noël, de Mardi gras, de Cinco de Mayo et de fête du Têt, réunis en une seule et monstrueuse célébration, un peu comme si tous les peuples de la Terre se rassemblaient pour une semaine de chants et de beuveries.

C'était un moment de grande joie et d'amère déception. Les plans de dix kilorevs pouvaient porter leurs fruits lors du Carnaval Pourpre. La plupart du temps, ils étaient réduits à néant. Les foules entassées au Grandioso le premier jour du Carnaval ne tardaient pas à fondre et ceux qui repartaient au dernier jour étaient considérablement plus abattus que les premiers arrivants, débordant de rires et de chansons. Il n'y avait pourtant là nul désespoir : on gagnait ou l'on perdait ; tout dépendait de la façon dont Gaïa tournait.

Le prix à gagner dans le cirque de Grandioso était le droit de porter un enfant.

*
* *

Le Carnaval Pourpre s'ouvrait avec l'exécution d'une marche jouée par la Fanfare des Éminents Amis de la Marche en Mi, forte de trois cents musiciens. Il s'agissait cette fois-ci de *La Parade*, de

John Philip Sousa. Perchée sur une corniche à cinquante mètres au flanc brun-rouge de l'Amparito Roca, Robin n'avait aucun moyen de savoir ce qu'il allait se passer. Elle écouta les accords d'ouverture, un appel de trompette en solo d'une vivacité remarquable, puis étreignit la roche lorsque l'ensemble des instruments s'y joignirent, fortissimo, avec trois notes descendantes, évanouies à peine émises et pourtant d'une clarté, d'une intensité, qui tenaient du miracle. L'air en tremblait encore, étonné d'avoir pu contenir un tel son, tandis que la trompette répétait sa phrase pleine de fougue avant de se faire submerger une nouvelle fois par l'arrivée massive des vents, cette fois-ci à l'unisson.

La Fanfare des Éminents Amis n'avait jamais entendu parler d'uniforme. Ni non plus de chef d'orchestre. Ses membres auraient détesté le premier et n'avaient pas besoin du second. Avec de la musique pour orchestre, une musique écrite à jouer rigoureusement, une Titanide avait juste besoin de quelqu'un pour lui donner la mesure. Tout le reste était implicite et serait donc exécuté en suivant scrupuleusement la partition, à la perfection dès la première fois et toujours aussi parfaitement les fois suivantes. Les Titanides n'avaient jamais besoin de répéter. Elles concevaient et construisaient leurs propres instruments, étaient capables de jouer de n'importe quel vent, corde, clavier ou percussion après seulement quelques minutes de tâtonnement et construisaient rarement deux instruments semblables.

Cette musique émut Robin. C'était pour la fanfare une réussite extraordinaire, même si elle ne s'en rendait pas compte. Robin n'avait jamais apprécié la musique de marche car elle l'associait aux exhibitions militaires sauteuses, à la soldatesque et au bellicisme. Les Titanides la forcèrent à y entendre de l'exubérance, une pure et brillante vitalité. Elle frotta ses bras gagnés par la chair de poule et, se pencha en avant, suspendue à chaque note.

Voilà le genre de célébration qu'elle pouvait comprendre. L'air vibrait d'une promesse, d'une excitation au parfum délicieux. Elle l'avait ressentie avant même d'avoir rattrapé le nuage de poussière qui accompagnait la colonne de Titanides en route pour le Carnaval, elle l'avait ressentie, malgré le choc récent provoqué par sa chute, sa rencontre avec l'ange et ses longs instants de détresse sur les berges de l'Ophion. Lorsqu'elle avait rejoint la caravane, on l'avait accueillie sans réserve. Tous savaient, d'une façon ou de l'autre, qu'elle était un pèlerin même si elle-même doutait encore d'en mériter le titre. En tout cas, les Titanides l'avaient submergée de cadeaux : boisson, nourriture, chants et fleurs. Elles l'avaient prise sur leur dos, où elle avait dû se serrer entre les sacs et les sacs de nourriture, puis mise sur leurs chariots qui grinçaient en oscillant sous leur charge bringuebalante. Elle s'était demandé ce qu'au nom de la Grande Mère elles pouvaient bien transporter pour encombrer des chariots ayant jusqu'à douze roues et tirés par des attelages de deux à vingt Titanides.

Maintenant qu'elle contemplait le Cirque de Grandioso, elle pensait le savoir : une bonne partie de leur cargaison devait consister en bijoux et décorations. Entièrement nues, les Titanides brillaient déjà comme un kaléidoscope de néon mais pour une Titanide, il n'y en avait jamais trop. Même en ville, et sans avoir besoin d'une occasion spéciale, elles portaient en moyenne un kilo de bagues, de bracelets, de colliers et de clochettes. Si leur peau était nue, elles la peignaient ; si elle était couverte de poils, elles les teignaient, les tressaient, les décoloraient. Elles se perçaient les oreilles, les narines, les mamelons, les grandes lèvres et le prépuce pour y suspendre tout ce qui pouvait briller ou tintinnabuler. Elles foraient leurs sabots adamantins d'un rouge limpide de rubis pour les incruster de gemmes aux couleurs contrastées. Il était rare de rencontrer une Titanide sans une fleur coupée tressée dans la chevelure ou passée derrière l'oreille.

Tout cela n'était apparemment qu'un simple échauffement. Pour le Carnaval Pourpre, les

Titanides jetaient toute mesure par-dessus les moulins et se mettaient sur leur trente et un.

La musique atteignit son apogée avant de s'évanouir, en résonnant encore sur la roche. Robin avait l'impression qu'une chose aussi vivante n'avait pas le droit de mourir et en fait c'était bien le cas. Car la fanfare se jeta sur *L'Emblème national* de E.E. Bayley. À partir de ce moment, les morceaux s'enchaînèrent sans pause aucune.

Toutefois, durant la brève interruption, Robin vit que quelqu'un s'apprêtait à la rejoindre. C'était une perspective qui l'ennuyait : il lui faudrait parler avec cette femme en chemise et pantalon vert, chaussée de bottes de cuir usé, alors qu'elle désirait simplement écouter la musique. Elle faillit partir. La femme choisit ce moment pour lever la tête et lui sourire. Sa mimique semblait lui dire : « Puis-je me joindre à vous ? » Robin opina.

Elle était d'une indiscutable agilité. Elle escaladait la face rocheuse que Robin avait mis dix minutes à grimper en s'aidant à peine de ses mains.

« Salut », lança-t-elle en s'asseyant près de Robin, les jambes ballant dans le vide. « J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout. » Robin continuait d'observer la fanfare.

« Bien sûr, elles ne marchent pas vraiment, observa la femme. La musique les excite trop pour qu'elles restent au pas. Si Sousa les voyait, il pousserait des hurlements.

— Qui ça ? »

La femme rit. « Il vaut mieux qu'une Titanide ne vous entende pas, John Philip Sousa fait ici partie des dix plus grands succès, avec le sexe et le bon vin. Et bon sang, c'est qu'elles me le font aimer moi aussi, à la façon dont elles le jouent. »

Robin n'aurait pas su distinguer une marche au pas bien cadencé même si elle l'avait vue et d'ailleurs c'était le cadet de ses soucis. Les danses et les sauts des Titanides lui convenaient parfaitement. Sousa devait être le compositeur de la marche mais c'était également sans importance. Cette femme avait dit que la musique l'émouvait en dépit d'elle-même et pour Robin, la même chose s'était produite. Elle tourna la tête pour examiner la nouvelle venue.

La femme n'était guère plus grande qu'elle, ce qui était bien rafraîchissant. Depuis son arrivée sur Gaïa elle avait rencontré franchement trop de géants. De profil, son visage paraissait détendu, avec un quelque chose d'étrangement innocent que trahissait également son maintien. Elle pouvait être à peine plus âgée que Robin mais sans savoir pourquoi, elle en doutait. La couleur brune de sa peau sans rides semblait due au bronzage. Elle était assise, immobile : seuls bougeaient ses yeux auxquels rien n'échappait. Elle paraissait détendue, alanguie ; c'était une illusion.

Elle laissa Robin la dévisager à loisir puis, avec un léger mouvement de tête, son attitude changea complètement. Ses yeux avaient souri avant ses lèvres mais lorsque celles-ci s'ouvrirent, ce fut pour révéler une denture blanche et régulière. Elle tendit une main et Robin la prit.

« Je suis Gaby Plauget, dit-elle.

— Que le Saint Écoulement nous uni... » Les yeux de Robin s'agrandirent.

« Ne me dis pas qu'on se souvient encore de moi au Covent. Vraiment ? » Son sourire s'élargit encore plus tandis qu'elle écrasait la main de Robin. « Tu dois être Robin-des-neuf-doigts. Je t'ai cherchée toute la journée. »

12. L'ÉLU DE LA BELLE

Chris reprit ses esprits au beau milieu d'une danse. Par automatisme, son corps continua de se mouvoir comme il le faisait encore quelques secondes plus tôt, avant qu'il ne parvienne à l'arrêter – ce qui lui valut de se faire heurter dans le dos par une grande Titanide bleue. Chris avait un large sourire sur le visage. Il le perdit.

Quelqu'un lui saisit le coude, l'attira hors de la ligne des danseurs et le retourna : Il se retrouva nez à sein avec une autre Titanide.

« Je t'ai *déjà* dit qu'il fallait qu'on y aille *maintenant*, sinon je vais être en retard pour ma *revue* », lui dit-elle tout en lui tendant sa large main d'une façon bizarre. Comme il ne réagissait pas, elle passa l'autre main dans ses longs cheveux roses et soupira : « Eh bien, grimpe *dessus*, Chris ! Allez ! »

Quelque chose lui fit lever son pied nu pour le placer dans la paume de la Titanide. Réflexe fantôme, si l'on veut : son corps se rappelait un geste appris dont son esprit ne gardait aucun souvenir. C'était le bon. Elle souleva, il lui saisit l'épaule et se retrouva à califourchon sur son dos. Elle avait une peau imberbe, à dominante jaune mais tachée de petites marques brunes, comme une banane mûre. Contre ses jambes nues, elle avait exactement la température et la texture correctes : celles d'une peau humaine tendue sur un cadre différent.

Elle se contorsionna à hauteur de la taille en se penchant assez pour parvenir à lui passer un bras autour des épaules. Ses grands yeux en amande brillaient d'excitation. À son plus grand étonnement elle l'embrassa goulûment sur la bouche. Elle était si grande qu'elle lui donnait l'impression d'avoir six ans.

« C'est pour nous porter chance, bijou. Nous avons trouvé notre mode et nos moitiés. Tout ce qu'il nous faut désormais c'est de la chance et tu es mon porte-bonheur. » Elle poussa un hennissement, tapa le sol de ses postérieurs et d'un saut se rua au grand galop tandis que Chris s'agrippait tant bien que mal à sa taille.

Il n'était pas entièrement surpris par ce genre d'événement. Ce n'était pas la première fois qu'il recouvrait la mémoire en cours de route si bien qu'il se croyait pratiquement préparé à tout.

Il n'était pas préparé à cela.

L'univers était empli de soleil, de poussière, de Titanides, de tentes et de musique. Surtout de musique. Ils en traversaient des vagues, rencontrant ce qui formait sans doute un panorama de tous les genres inventés par l'homme ou – en plus grand nombre encore – par les Titanides. Ce qui aurait dû être une insanité acoustique n'en était pas une. Chaque groupe tenait compte de ce que faisaient les groupes voisins. Magiciens de l'improvisation, ils se répondaient, reprenaient les thèmes et se les renvoyaient pour les élaborer encore, transposés, modulés, syncopés. Chris et la Titanide traversaient les familles musicales – le rag-time voisinait avec le cake-walk qui côtoyait le swing et dix-neuf variétés de jazz progressif avec ici et là de petits îlots murmurant ou claironnant de bizarrerie non humaine.

Une partie en était inaccessible à Chris. Tout au plus pouvait-il se dire que, oui, peut-être la musique serait intéressante ainsi conçue. Pour les Titanides tous les sons étaient musique. Les genres appréciés des humains n'étaient pour elles qu'un coin de la salle, une simple branche de la famille musicale. Parmi tout ce que Chris entendit, il y avait ainsi ces grappes de notes soutenues, groupées par trois ou quatre et chacune légèrement désaccordée par rapport à la tonique. Les Titanides parvenaient à transformer les battements qui en résultaient, issus de la somme et de la différence des fréquences, en une musique en-soi et pour-soi.

Traverser la foule du Carnaval Pourpre équivalait à voyager dans les entrailles d'une table de mixage à cinquante mille canaux bourrée de circuits électroniques vivants. Quelque part, un ingénieur du son titanide manipulait la gigantesque console pour augmenter ici, diminuer là, mettre en valeur une ligne mélodique l'espace de quelques secondes avant de refermer le potentiomètre.

On chantait à l'adresse de sa compagne (ou fallait-il l'appeler sa monture ? son coursier ?). Elle y répondait en général par un geste de la main, un bref couplet. Puis une Titanide l'appela, en anglais.

« Qu'est-ce que t'as trouvé là, Valiha ? »

— Un trèfle à quatre feuilles, j'espère, répondit Valiha. Mon billet pour la maternité. »

C'était bien de savoir son nom. Elle semblait déjà le connaître, lui, et si bien, même, que c'en était gênant ; elle devait donc s'attendre à la réciproque. Il se demanda, et ce n'était pas la première fois, dans quoi il s'était fourré.

*

* *

Leur destination était un cratère aux parois érodées et d'un diamètre de cinq cents mètres. Il en chercha le nom, qui lui échappait, le retrouva enfin : Grandioso. Ça ne voulait rien dire, mais ça collait : c'était souvent le cas après ses absences. La roche qui se dressait au bord du cratère avait aussi un nom, mais là, impossible de le retrouver.

Depuis les bords du Grandioso, il put en se retournant embrasser le campement des Titanides, ce brouhaha dément comme l'accord de mille orchestres, ce charivari coloré dont le sillage poussiéreux s'envolait loin au vent.

L'intérieur du cirque était un tout autre monde. S'il contenait beaucoup de Titanides, celles-ci n'avaient rien de l'anarchique exubérance de leurs compagnes à l'extérieur. Le Grandioso était tapissé d'une herbe verte et courte sur laquelle on avait dessiné un réseau de lignes blanches. Les Titanides s'étaient disposées en petits groupes, jamais plus de quatre par carré, tels des pions dans un jeu. Dans certains carrés se trouvaient des structures bariolées mais semblait-il éphémères, comme des chars fleuris. D'autres étaient presque nues. Valiha pénétra dans le Labyrinthe, traversa trois carrés puis en sauta sept. Elle rejoignit deux autres Titanides dans un quadrilatère qui déjà contenait quelques objets : guirlandes de houx, assortiment de pierres polies, le tout arrangé selon une disposition incompréhensible pour Chris.

Elle le présenta aux autres et il s'entendit baptisé du nom de Forte Cote en Majeur. Que lui avait-il raconté ? Les deux Titanides étaient une femelle répondant au nom de Cymbale (Trio lydien) Prélude, et un mâle du nom improbable de Hichiriki (Quatuor phrygien) Madrigal. Valiha, apprit-il, était elle aussi membre de l'accord Madrigal, dont le trait dominant était cette peau jaune avec une toison d'un rose de barbe à papa. Son nom parent (hés)al était Solo Éolien. Il crut comprendre que chez les Titanides le nom du milieu indiquait l'ascendance. Le reste n'était guère clair.

« Et tout cela... ? » Chris espérait qu'en laissant sa phrase en suspens il protégerait le secret de son ignorance de choses qu'il était censé connaître. Et du geste il embrassa les lignes blanches, les pierres et les fleurs. « Quel mode as-tu dit que ça allait être ? »

— Un Trio mixolydien en double bémol », répondit-elle, assez nerveuse apparemment pour papoter sur n'importe quoi, y compris de sujets déjà débattus auparavant. « C'est indiqué par le signe, là-devant. Tu comprends bien qu'en soi, ça ne veut rien dire – un Trio mixolydien en double bémol est musicalement sans aucune signification : ce n'est qu'une suite de mots anglais pour transposer des termes réels que vous seriez incapables de chanter. Oh, je ne crois pas te l'avoir dit,

mais ce mode signifie que Cymbale est l'arrière-mère et Hichiriki l'avant-père. Si nous sommes sélectionnés, Cymbale sera l'arrière-père.

— Et toi l'arrière-mère, dit Chris avec assurance.

— Exact. Ils ont produit l'œuf et Cymbale le fécondera en moi.

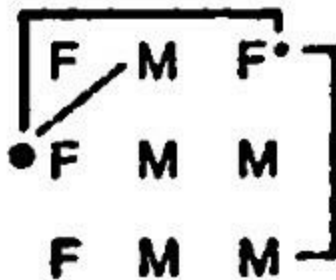
— L'œuf.

— Tiens, le voici. » Elle fourragea dans sa poche – pratique d'avoir cette poche naturelle, songea Chris – et lui lança un objet de la taille d'une balle de golf. Il faillit le laisser échapper, ce qui fit rire Valiha.

« Il n'a pas de coquille, précisa-t-elle. Mais n'en as-tu pas déjà vu ? » Une mince ride barrait son front.

Chris n'en avait aucune idée. Celui-ci semblait rigide, presque solide. C'était une sphère parfaite, couleur d'or pâle avec des marques brunes un peu comme des empreintes de doigt. Des zones laiteuses couraient dans ses profondeurs translucides. Quelqu'un avait inscrit dessus une série de caractères titanides.

Il le lui restitua puis regarda le signe dont elle avait parlé un peu plus tôt. Posé sur le sol, c'était une plaque métallique de dix centimètres, gravée de symboles et de lignes :



« Le F veut dire femelle », dit une voix derrière lui. Il se tourna et vit deux femmes humaines en conversation. Toutes deux de petite taille et plutôt jolies. La plus petite avait un grand œil vert peint sur le front et d'autres dessins qui lui cachaient une bonne partie du visage. D'autres encore étaient en partie visibles sur ses bras et ses jambes. Elle paraissait jeune. La seconde, plus brune, était celle qu'il avait entendue. Il ne pouvait estimer son âge bien qu'elle ne parût pas avoir dépassé les trente-cinq ans.

« Le M, évidemment, est pour mâle. L'étoile à droite symbolise l'œuf semi-fertilisé produit par l'avant-mère et la flèche qui part de la ligne du bas indique cette première fertilisation. Il s'agit ici d'un Trio mixolydien en double bémol, ce qui veut dire que l'avant-mère est également l'arrière-père.

Les ensembles mixolydiens sont ceux où participent deux femelles, à l'exception des Duos éoliens où tout l'ensemble est femelle. Tous les modes éoliens sont entièrement femelles. Les modes lydiens ont une femelle et un, deux ou trois mâles, tandis que le Phrygien qui ne comprend que le quatuor possède trois femelles et un mâle, l'avant-père. »

Chris s'écarta lorsque la femme la plus petite s'agenouilla pour examiner la légende sur la plaque. Il aurait bien voulu savoir quel place il jouait dans ce tableau et comptait bien l'apprendre en tendant l'oreille. C'était une tactique qui lui avait bien servi dans le passé, après ses trous de mémoire, et qui était fréquente chez tous les gens affligés de troubles mentaux et dont la préoccupation quasi universelle était de ne pas trahir l'étendue de leur affection.

La femme soupira en se redressant.

« Je crois que quelque chose m'échappe encore », dit-elle avec une trace d'accent que Chris ne parvenait pas à situer. Elle pointa le doigt vers ce dernier comme s'il était une statue. « Lui, comment colle-t-il dans ce schéma ? »

Son aînée se mit à rire. « Il ne colle pas du tout dans un Trio mixolydien. Deux modes seulement incluent des humains – le dorien et l'ionien – mais il n'y a aujourd'hui aucun des deux. On en voit rarement. Non, tout au plus fait-il partie de la décoration : c'est un fétiche de fertilité. Un charme porte-bonheur. Les Titanides sont très superstitieuses pour le Carnaval. »

Elle l'avait regardé tout en parlant ; ses yeux maintenant croisèrent les siens pour la première fois, en quête d'une chose qu'elle sembla ne pas y trouver ; elle sourit enfin et lui tendit la main.

« Quoique je ne pense plus que vous le soyez vraiment, remarqua-t-elle. Je suis Gaby Plauget. J'espère ne pas vous avoir vexé. »

Chris fut surpris par la force de sa poignée de main.

« Mon nom est... »

— Chris Majeur. » Elle rit de nouveau. Un rire innocent, qu'il était impossible de prendre mal. « Je ne devrais pas faire ça. Vous avez probablement remarqué que j'en connais un peu sur vous. Nous ne nous sommes pourtant pas rencontrés.

— J'ai comme l'impression que... mais, qu'importe. »

Chris pensait avoir entendu son nom quelque part mais puisqu'elle affirmait qu'ils ne se connaissaient pas, il laissa tomber. S'il passait tout son temps à essayer de retrouver l'ombre de souvenirs enterrés dans son crâne, il ne ferait jamais rien.

Elle hocha la tête. « Je vous en dirai plus un peu plus tard. À tout à l'heure. » Et, toujours souriante, elle lui adressa un petit signe du bout des doigts avant de se retourner vers l'autre femme.

« Considère la rangée de symboles supérieurs comme une Titanide, expliqua-t-elle. L'arrière-train à gauche, la tête vers la droite. La rangée du haut représente une femelle : un vagin à l'arrière, un pénis au milieu, un autre vagin entre les antérieurs. La deuxième rangée est également une femelle et la troisième un mâle. Est-ce clair maintenant ? Rangée du haut : avant-mère et arrière-père ; rangée du milieu : arrière-mère, rangée du bas... »

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ? »

Chris se retourna et vit une Valiha qui semblait nerveuse.

« Ben, et moi, qu'est-ce que je t'ai raconté ? »

— Que tu avais beaucoup de chance, et que tu veux dire que ce n'est pas vrai ? » Ses yeux s'agrandirent et elle porta la main à sa bouche.

« Il semblerait que j'aie des périodes de chance. Mais il ne faut pas trop s'y fier. Et je ne me rappelle pas comment nous nous sommes rencontrés, ou ce qu'on s'est dit, ou ce qu'on a pu faire ensemble. C'est le vide depuis... eh bien, la dernière chose dont je me souviens, c'est que je parlais avec Gaïa dans une grande salle au moyeu. Je suis désolé. T'ai-je fait une promesse quelconque ? »

Mais Valiha s'était retournée vers ses deux compagnes. Elles approchèrent leur tête et entamèrent une mélodie plaintive et douce. Il supposa que toutes trois discutaient de la situation. Il poussa un soupir et chercha des yeux Gaby et sa compagne mais elles étaient déjà loin dans l'allée et se dirigeaient vers une vaste tente blanche dressée sur le bord du terrain.

*

**

Valiha lui avait demandé de rester dans les parages au moment de la revue. Elle avait voulu

savoir s'il portait malheur quand il n'était pas dingue mais il pensait que non. Il était clair que les trois Titanides étaient bouleversées et ne savaient que faire. Il crut préférable de se fondre dans la foule en ne les affligeant pas du fardeau de la poisse qu'il semblait porter avec lui. C'est dans cette intention qu'il s'était mis à parcourir le champ, sans se presser, étudiant les rassemblements de Titanides.

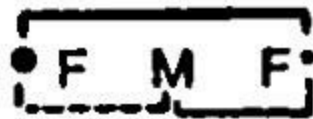
C'était maintenant plus clair : chaque carré contenait un ensemble dont le but était d'être qualifié pour la reproduction. À cette fin elles présentaient des propositions correspondant aux arcanes de leurs propres règles. Elles se regroupaient par deux, trois ou quatre, en spécifiant à chaque fois leur mode de procréation parmi les vingt-neuf possibles, chacune ayant déjà produit un œuf semi-fertilisé : tel était le premier pas du menuet sexuel des Titanides.

Tout en descendant lentement l'allée entre les groupes, Chris se demandait combien de ces propositions seraient concrétisées et qui prenait les décisions. Il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre que Gaïa était un monde limité. Il supposait que l'industrialisation lui permettrait de faire vivre un bien plus grand nombre de créatures intelligentes que maintenant mais on aurait vite atteint une limite. En conséquence, seule une petite partie des groupes qui l'entouraient seraient choisis pour procréer. Il tenta d'en estimer le pourcentage, se crut pessimiste et plus tard devait apprendre que le chiffre réel était cinq fois plus faible.

Une telle compétition est source de tensions et les tensions conduisent à l'irrationalité. Si les Titanides avaient été humaines, le Carnaval se serait traduit par de nombreuses bagarres mais les Titanides ne se battaient pas entre elles. Les perdantes se retiraient pour pleurer en secret. Elles émergeaient de leur période de chagrin pour préparer la fois suivante avec force beuveries, danses et discussions. Mais en attendant, elles se raccrochaient à n'importe quoi, décoraient le carré qui leur était assigné d'une multitude de talismans, d'amulettes et de porte-bonheur, devenues pour un temps d'une extrême superstition, pareilles à des parieurs sur un champ de courses ou bien à des primitifs conscients de leur état de créatures insignifiantes faisant de leur mieux pour attirer l'attention de Dieu.

Les œuvres qu'elles créaient pour appuyer leurs propositions allaient du baroque au minimalisme. Chris vit un duo qui avait édifié une pagode branlante décorée d'éclats de verre, de fleurs, de boîtes en fer-blanc vides et de somptueux pots de céramique. Un autre carré était tapissé de plumes blanches éclaboussées de sang. Certaines présentaient des tableaux ou de courtes saynètes, d'autres jonglaient avec des couteaux, dressées sur leurs postérieurs. L'une de ces présentations, que Chris trouva irrésistible, était d'une extrême simplicité : une pierre usée et grise sur laquelle était posé un œuf mis en valeur par une brindille et deux fleurs minuscules.

Un carré n'avait qu'une seule occupante. Chris crut tout d'abord que le reste de l'ensemble n'était pas encore arrivé puis lorsqu'il étudia le panneau devant la proposition, sa perplexité ne fit qu'augmenter :



Selon les explications de Gaby, chaque ligne représentait une Titanide. En outre, le signal semblait indiquer que cette femelle avait l'intention d'être l'avant-père, l'avant-mère, l'arrière-père et l'arrière-mère de son enfant. Il la regarda. C'était une adorable créature à la fourrure neigeuse assise dans l'herbe avec simplement un œuf vert clair posé entre ses genoux antérieurs noueux. Il ne put résister.

« Pardonnez-moi mais je ne pense pas comprendre comment vous... »

Elle lui sourit, mais son regard marquait l'incompréhension. Elle lui chanta quelques notes, haussa les épaules de manière éloquente et hocha la tête.

Il la quitta, toujours aussi perplexe quant à ses intentions.

*

* *

Il avait compté se tailler mais en fin de compte, il était toujours dans le coin lorsque la Sorcière émergea de sa tente et commença la revue. Chris était tout près : il décida de regarder un petit moment.

C'était une femme grande et qui ne faisait rien pour le cacher : elle se redressait, les épaules en arrière, le menton droit. Son teint était brun clair, sa chevelure acajou, négligemment séparée par une raie au milieu. Elle avait le front un peu trop proéminent, le nez un peu trop long et la mâchoire trop large pour jouer les séductrices au cinéma mais il y avait en elle, dans ses mouvements, une énergie qui transcendait la beauté conventionnelle. Elle avançait sans poser le talon au sol, une démarche adaptée à la gravité d'un quart de g, que Chris avait déjà vue et qui se traduisait par une flexion minime des genoux à chaque pas, presque tout l'effort étant reporté sur les hanches. C'était félin et très sexy, même si ce n'était pas intentionnel ; c'était tout bêtement la manière la plus efficace de marcher sur Gaïa.

Il la suivit un moment, tandis qu'elle parcourait les rangées de candidates. Elle était accompagnée d'un couple de Titanides mâles appartenant au clan de Cantate : la peau blanche et nue sauf sur la tête, la queue, les avant-bras et le bas des jambes ; une taille imposante, même pour des Titanides. L'un avait un bloc-notes, l'autre une boîte dorée. C'étaient apparemment des jumeaux. Ils ne portaient que des bracelets d'or, passés aux bras et aux jambes. La Sorcière avait encore moins d'apparat : son unique vêtement était une couverture d'un rouge brique passé, percée d'une ouverture pour la tête, et qui lui descendait aux genoux. Elle gardait le plus souvent les bras cachés dans ses replis mais lorsqu'elle les sortait Chris pouvait voir qu'elle ne portait rien en dessous.

La Sorcière ignorait les lignes blanches sur le sol et passait d'un carré à l'autre à sa guise. Son escorte titanide, ainsi que le petit nombre d'autres observateurs, restaient toutefois scrupuleusement dans les allées et Chris suivit leur exemple. L'une des Cantates s'assurait qu'elle inspectait chaque groupe, en cochant les cases sur son carnet ; une fois même, elle la rappela à l'ordre car elle avait tourné au mauvais endroit.

Elle connaissait un grand nombre de Titanides. Souvent elle s'arrêtait pour chanter avec elles, embrassant certaines, étreignant d'autres. Elle marchait lentement à travers les groupes, lisant d'abord le signe posé devant elles puis les dévisageant, l'air totalement impénétrable. Elle s'immobilisait parfois et semblait s'abîmer dans ses pensées puis conférait avec un aide, lui murmurait quelques mots avant de repartir. À certains carrés, elle posait des questions à l'une ou l'autre candidate.

Elle traversa ainsi le groupe entier puis recommença une nouvelle fois. Chris commençait à s'en lasser. Il décida d'aller faire ses adieux à Valiha et son ensemble en leur souhaitant bonne chance.

*

* *

« Où étais-tu donc passé ? siffla Valiha.

— Franchement, je ne vous serai d'aucune aide », dit Chris. Il remarqua que l'adorable œuf de Titanide avait été posé en équilibre sur le goulot d'une bouteille de tequila vide, aux pieds de Valiha. Il tendit le doigt. « Je n'aurai pas plus d'effet que ces conneries.

— Je t'en prie, Chris, fais-moi plaisir. Tu me l'avais promis. » Son regard était implorant et il eut l'inconfortable souvenir de lui avoir bien promis quelque chose de ce genre. Il détourna les yeux, la regarda de nouveau, opina.

« Tout ce que tu as à faire, c'est de tenir au bord de la ligne. Tu ne peux entrer dans le carré pendant la revue... Chut ! Silence, tout le monde, la voilà ! »

Chris se tourna : elle arrivait, remontant la rangée derrière lui. Elle jugeait la rangée opposée à celle de Valiha ; elle progressait assez vite et ne passa qu'à quelques mètres de Chris. Après avoir parcouru quelques pas encore, elle inclina légèrement la tête, puis se retourna pour le considérer en fronçant les sourcils. Il se sentait mal à l'aise mais ne put détourner les yeux. Finalement, elle esquissa un sourire.

« Te voici donc revenu, lui dit-elle. Nous nous sommes rencontrés, brièvement, il y a environ un décarev. Je suis Cirocco. Tu peux m'appeler Rocky. » Elle ne lui tendit pas la main mais continua de le dévisager. Il se sentait tout nu, avec ce short dans lequel il s'était réveillé. La Sorcière jeta un œil à Valiha, puis la reconsidéra et la fixa enfin de ce regard qui avait tant dérouté Chris. Alors elle s'approcha du Trio Mixolydien-en-double-bémol potentiel.

« Tu es Valiha », dit Cirocco. La Titanide lui répondit par une révérence bizarre. « J'ai bien connu ton arrière-mère. » Elle tournait autour de Valiha, caressant de la main ses flancs lisses et mouchetés. Elle fit un signe de tête à Cymbale et Hichiriki, se pencha pour pincer le fanon arrière droit de Valiha puis reprit ses caresses. Revenue devant, elle se haussa pour lui tapoter la joue. Puis s'agenouillant, elle frotta des deux mains les jambes avant de la Titanide ; enfin, elle tourna la tête et s'adressa à Chris.

« Tu es tombé en bonne compagnie : Valiha est une Solo éolien. Je crois bien que c'est la seule à qui j'aie accordé ce mélange spécial de Madrigal et de Samba. D'ici deux ou trois cents kilorevs ses descendantes pourraient former leur propre accord. Mais ce qu'elle propose aujourd'hui est assez bien vu : c'est un remaniement plutôt qu'une combinaison osée comme ce Duo locrilydien qu'elle proposait au dernier Carnaval. Mais elle n'a que... oh, mettons cinq années terrestres, et ces jeunes veulent tout faire eux-mêmes, pas vrai, Valiha ? »

Un soupçon de rose colorait les joues de la Titanide lorsque la Sorcière se remit debout. Elle détourna les yeux et rougit encore plus lorsque Cirocco rit en lui tapant sur la cuisse.

« Je m'attendais à te voir jouer un Solo éolien cette fois-ci », railla-t-elle. Elle reluqua Chris, que cet échange avait mis mal à l'aise : tout cela ressemblait trop à du maquignonage à son goût. Il s'attendait à la voir retrousser les lèvres de la Titanide pour lui inspecter les dents.

« “Se jouer un Solo éolien” est un euphémisme titanide pour exprimer l'autosatisfaction^[8], expliqua Cirocco. Une femelle titanide peut effectivement se cloner elle-même et jouer le rôle des quatre parents de son rejeton grâce à l'auto-insémination frontale et postérieure. Mais je ne les laisse pas faire trop souvent. » Elle mit les mains sur les hanches, puis se redressa de nouveau pour effleurer du dos de la main la poitrine de la Titanide. « Est-ce que ces seins sont prêts pour cette grande responsabilité, mon enfant ?

— Ils le sont, capitaine.

— Tu as su bien choisir les avant-parents, Valiha. Ton arrière-mère serait fière de toi. » Elle se tourna pour saisir l'œuf sur son piédestal de verre. Le silence se fit lorsque la Sorcière tint la sphère en pleine lumière puis la porta à ses lèvres. Elle la baisa, ouvrit la bouche et délicatement l'y

introduisit. Lorsqu'elle la ressortit, elle changeait déjà de couleur pour devenir en quelques secondes aussi transparente que du verre. Maintenant, seule Valiha bougeait et ce fut pour écarter les jambes, lever la queue et pencher le torse en avant. Sa chevelure rose retomba sur son visage et elle attendit. Chris eut un brusque éclair de mémoire : la vision de ces deux Titanides qu'il avait vues pratiquer un coït antérieur – ce qu'elles faisaient souvent, et avec le plus grand plaisir lors du Carnaval. Ici, c'était la posture de la femelle prête à se faire monter par la Titanide jouant le rôle du mâle. La Sorcière contourna Valiha qui frémissait d'anticipation.

Chris détourna la tête en grimaçant. Son bras avait pénétré au-delà du coude. Lorsqu'il ressortit, l'œuf n'était plus dans sa main.

*

* *

« Barbouillé ? » La Sorcière avait une serviette avec laquelle elle s'essuya le bras, avant de la restituer à l'un de ses assistants. « Les éleveurs font ce genre de chose à longueur de journée.

— Oui, mais là, ce sont... ben, ce sont des gens. Je trouve simplement cela indécent. Peut-être que je ne devrais pas dire ça. »

Cirotto eut un haussement d'épaules. « Tu peux dire ce que tu veux. C'est ce qu'elles connaissent. Elles jugent nos coutumes matrimoniales particulièrement ennuyeuses et il se pourrait bien qu'elles n'aient pas tort. » Puis son regard se fit perçant. « Dis donc, Valiha et toi, vous jouez aux billes ensemble ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. » Et ce disant, il avait la désagréable impression de le savoir quand même.

« Tant pis. En tout cas, elle semble être une amie.

— Elle semble l'être. Je ne me rappelle pas vraiment. » Il regarda par-dessus son épaule et put entrevoir les trois Titanides qui escaladaient la lèvre du cratère au pas de course pour aller consommer leur union.

« Ça doit être dur. Je comprends pourquoi tu es venu ici. Bon, tu devrais quand même assister à la célébration. Si elle avait été moins excitée elle t'aurait portée. » Elle chanta à l'adresse de l'une des Titanides qui tendit la main d'une manière familière.

« Je te présente Harpe de l'Accord de Cantate. Il ne parle pas l'anglais mais il va te conduire à la fête et t'en ramènera dans quelques revs. À jeun, je l'espère. On se retrouvera dans ma tente à ce moment. Nous avons à discuter de certaines choses. »

13. HOSPITALITÉ

Une pénombre pleine de fraîcheur régnait dans la tente d'apparat réservée à la Sorcière. Elle avait un toit opaque et lourd tandis que ses flancs étaient de soie blanche, fendue pour laisser pénétrer la brise. Au-dessus, un pan de tissu oscillait lentement, éventant les draperies et les banderoles qui festonnaient la poutre faîtière. Assis sur d'énormes coussins, Gaby, Robin, Psaltérion et Chris attendaient la Sorcière.

Les Titanides aimaient décorer somptueusement ses quartiers à l'occasion du Carnaval. Plusieurs couches de tapis tissés à la main se superposaient au sol, recouvertes par un dernier qui représentait la grande roue à six rayons. Des oreillers s'entassaient contre deux des cloisons. La troisième était réservée au Trône de Neige. Il était fait avec vingt kilos de sacs en vinyliane transparente remplis de Poudre à Planer des hauts plateaux, la meilleure cocaïne de tout l'univers et la principale exportation de Gaïa. Les Titanides édifiaient un trône neuf à chaque Carnaval, empilant les cristaux ensachés comme des porteurs les sacs de sable sur une digue.

Sur deux tables basses s'amoncelaient les plats les plus fins de la cuisine titanide, les uns fumant, d'autres ruisselant dans leurs seaux d'argent emplis de glace pilée. Des Titanides entraient en permanence pour desservir les plats qui avaient tiédi et les remplacer par des merveilles toutes fraîches.

« Vous devriez goûter à ça », suggéra Gaby. Elle vit Chris relever la tête en sursaut et sourit. Hypérion faisait cet effet aux nouveaux venus : la lumière ne changeait jamais et les gens restaient éveillés quarante ou cinquante heures d'affilée sans même s'en rendre compte. Elle se demanda combien de temps le pauvre garçon avait pu dormir depuis le début du Carnaval. Elle se rappela ses premiers jours à Gaïa lorsqu'elle et Cirocco avaient marché jusqu'à s'effondrer littéralement. C'était il y a bien longtemps. Elle se rappelait s'être sentie vieille. Maintenant, elle se demandait si elle avait jamais été si jeune que cela.

Si : autrefois, sur les rives du Mississippi, près de La Nouvelle-Orléans. C'était une vieille maison au grenier poussiéreux dans lequel elle avait coutume de se cacher toutes les nuits pour tenter d'échapper au bruit des cris de sa mère. Il y avait une tabatière qu'elle soulevait pour laisser entrer l'air. Une fois la fenêtre ouverte, les sirènes des remorqueurs noyaient presque le bruit venu du dessous et elle pouvait enfin contempler les étoiles.

Plus tard, avec sa mère morte et son père en prison, sa tante et son oncle l'avaient emmenée chez eux en Californie. C'est dans les Rocheuses qu'elle avait pour la première fois vu la Voie lactée. L'astronomie devint alors son obsession. Elle lisait tous les bouquins qui lui tombaient sous la main, se rendit en stop au mont Wilson et apprit les mathématiques malgré le système scolaire californien.

Elle ne s'attachait guère aux gens ; lorsque sa tante partit elle emmena ses quatre enfants mais pas Gaby. Son oncle n'en voulait pas si bien qu'elle partit avec les femmes de l'assistance sans un regard en arrière. À l'âge de quatorze ans, elle ne vit aucune difficulté à entrer dans le lit d'un garçon parce qu'il possédait un télescope. Lorsqu'il l'eut vendu, elle ne le revit plus jamais. Le sexe l'ennuyait.

Elle devint une jeune femme calme et belle. La beauté n'était qu'un inconvénient, comme le brouillard ou la misère. Il y avait moyen de traiter ces trois maux : Elle se trouva un air particulièrement menaçant propice à tenir les garçons à distance. Il n'y avait pas de brouillard dans les montagnes, si bien qu'elle apprit à faire de l'alpinisme, un télescope sur le dos. Enfin le Cal Tech^[9] acceptait les étudiants sans le sou, même de sexe féminin, à condition du moins de faire partie des meilleurs. Tout comme le faisaient l'Observatoire de Paris, le mont Palomar, Zelentchoutskaïa et

Copernic.

Gaby n'aimait pas les voyages. Malgré tout, elle alla sur la Lune parce que la visibilité y était bonne. Lorsqu'elle vit les plans du télescope qu'on devait embarquer pour Saturne elle sut qu'elle devait être celle qui l'utiliserait. Mais près de Saturne l'attendaient Gaïa et la catastrophe. Six mois durant, l'équipage du *Seigneur-des-Anneaux* était passé par des alternances de sommeil et de privation sensorielle totale dans les sombres entrailles d'Océan, divin vassal courroucé de Gaïa. Pour Gaby, cela dura vingt ans. Elle en vécut la moindre seconde : c'était plus qu'amplement suffisant pour examiner sa vie et la trouver vide. Elle finit par comprendre qu'elle n'avait pas un seul ami, qu'elle n'aimait personne et n'avait personne pour l'aimer. Et que cela, c'était important.

Soixante-quinze ans s'étaient écoulés. Depuis, elle n'avait plus vu une seule étoile et ne s'en portait pas plus mal : À quoi bon, quand on a des amis ?

« Qu'est-ce qu'il y avait ? demanda Robin.

— Désolée. Je pataugeais juste dans les marigots de mes souvenirs. C'est fréquent chez nous autres vieux. »

Robin lui jeta un regard exaspéré auquel Gaby répondit par un large sourire. Elle aimait bien Robin. Rarement avait-elle rencontré quelqu'un d'aussi têtu dans son orgueil et d'aussi tranchant dans ses actes : elle était plus étrangère qu'une Titanide, ne savait presque rien de ce qu'on appelait communément la culture « humaine » et, consciente de son ignorance, elle mêlait un chauvinisme aveugle à son ardeur d'apprendre. Parler avec Robin représentait une affaire délicate. Elle faisait une compagne douteuse tant qu'on n'avait pas gagné sa confiance.

Gaby aimait bien Chris également, mais là où elle avait tendance à protéger Robin contre elle-même, elle voulait protéger Chris contre la folie du monde extérieur. Pour lui, cela ne voulait pas dire grand-chose, pourtant il continuait de lutter bravement, sa vision du monde pervertie depuis le début par la domination d'une série d'esprits malins qui parlaient avec sa voix, voyaient avec ses yeux et parfois cinglaient avec ses mains. Il ne pouvait plus se permettre de relations d'ordre émotionnel de peur de voir l'un de ses alter ego le trahir bientôt. Qui pourrait lui faire confiance une fois qu'il aurait révélé les petits et les grands secrets de l'amour ?

Chris surprit le regard de Gaby et lui adressa un sourire incertain. Ses cheveux bruns et raides avaient tendance à lui retomber sur l'œil gauche ; il les rejeta d'un mouvement de tête. Il était grand, 1,85 m ou 1,90 m, de carrure moyenne, avec des traits anguleux qui auraient pu passer pour cruels, n'eût été la douleur qui se lisait autour de ses yeux. Cette première impression de rudesse provenait de son nez légèrement épaté et de ses arcades sourcilières épaisses.

Son corps aussi aurait pu paraître puissant, pourtant il avait un air tellement lugubre, assis dans son short trop petit qui révélait sa peau trop pâle qu'il était impossible de voir en lui une menace. Ses membres étaient robustes et ses épaules larges mais la taille était trop enrobée. Il n'était pas particulièrement velu, ce qui était du goût de Gaby.

L'un dans l'autre, Gaby pouvait voir pourquoi Valiha le trouvait attirant. Elle se demanda si Chris s'en rendait déjà compte.

*

* *

Cirocco entra en coup de vent, suivie par sa paire d'inséparables Titanides. Elle regarda alentour, en s'humectant le visage avec un linge humide puis se dirigea vers un coin de la tente.

« Où est Valiha ? demanda-t-elle. Et ne devait-il pas y avoir une Titanide pour Robin ? » Elle se

glissa hors de son poncho et passa derrière un paravent de toile qui s'arrêtait à hauteur d'épaule. Une pomme de douche au-dessus d'elle se mit à déverser de l'eau. Elle tourna vers le jet son visage et hocha la tête. « Si vous voulez bien m'excuser un instant, les enfants. Il fait une sacrée chaleur, là-dehors.

— Valiha est encore avec son groupe, hasarda Chris. Vous ne m'aviez pas dit de la ramener avec moi.

— Écoute, tu vas trop vite, Rocky, protesta Gaby. Pourquoi ne pas commencer au commencement ?

— Pardon. T'as raison. Robin, je ne t'ai pas encore rencontrée. Chris, si, mais tu ne t'en souviens pas. Le fait est que Gaïa a prévenu Gaby que vous étiez en train de descendre...

— *En train de descendre ?* grinça Robin. Elle m'a proprement *balancé* par une trappe et je suis tombée de...

— Je sais, je sais, coupa Cirocco d'une voix apaisante. Crois-moi. Je déteste ça. J'ai protesté de toutes les manières possibles mais sans aucun résultat. N'oublie pas : c'est pour elle que je travaille, pas le contraire. » Elle adressa à Gaby un long regard impassible, avant de recommencer à se savonner.

« Bref, nous savions que vous étiez en route l'un et l'autre et que sans doute vous y arriveriez. C'est bizarre mais la plupart des pèlerins réussissent. L'un des seuls moyens de se tuer lors du Grand Plongeon c'est de paniquer. Certains...

— On peut aussi se noyer, nota Robin, sombrement.

— Que puis-je dire ? demanda Cirocco. Évidemment, c'est dangereux et c'est un acte répugnant. Mais dois-je encore m'excuser pour une chose à laquelle je ne peux rien ? » Elle regarda Robin qui resta muette mais finit par hocher la tête.

« Comme je le disais, certains luttent contre les anges qui tentent de les aider et ces derniers n'y peuvent mais. Aussi, son propos – tel qu'elle me l'a exprimé, comprenez-moi : je ne cherche pas à la défendre – est de vous enseigner à réagir sainement en cas de crise. Si l'on panique, c'est qu'on ne sera jamais un héros. C'est du moins ce qu'elle pense. »

Chris avait semblé de plus en plus perplexe.

« Si tout cela est censé signifier pour moi quelque chose, j'ai bien peur d'en avoir loupé la partie la plus importante.

— Le Grand Plongeon, expliqua Gaby. Il vaut probablement mieux que tu ne t'en souviennes pas. Gaïa fait tomber les pèlerins d'un ascenseur truqué après leur entrevue avec elle. Ils dégringolent tout droit jusqu'à la couronne.

— Tu ne t'en souviens toujours pas ? » demanda Cirocco. L'eau s'arrêta de couler et une Titanide lui tendit une serviette.

« Rien du tout. Depuis le moment où je l'ai quittée jusqu'à récemment, c'est le vide.

— Ça serait compréhensible, même sans souffrir de ton affection. Mais j'ai discuté avec l'un des anges. » Et Cirocco jeta un œil à Robin. « C'était ce vieux Fredo-le-gros. »

Gaby se mit à rire. « *Lui !* Il est toujours dans le coup ? » Elle vit le regard noir de Robin et tenta, sans succès, de cacher son sourire.

« Toujours dans le coup, et toujours à courir au cul des humains. Il m'a dit avoir croisé deux chats sauvages. La première a fini par coopérer et il l'a larguée en douceur dans l'Ophion. L'autre était complètement dingue. Il n'est pas parvenu à l'approcher mais il l'a suivi en se disant qu'à proximité du sol le bonhomme reprendrait ses esprits. Imagine sa surprise quand le type est tombé droit sur le dos d'une saucisse.

— Qui était-ce ? demanda Gaby. Je parle de la saucisse.

— Fredo dit qu'il s'agissait de Cuirassé. »

Gaby parut surprise. « Ce devait être juste après qu'il m'eut aidé à déboucher Aglaé avec deux de ses semblables.

— Sans aucun doute. » Cirocco cessa de s'essuyer pour regarder avec insistance Chris, qui s'empressa de détourner les yeux. Elle sortit de la douche et vêtit la robe blanche que lui tendait l'une des Titanides. Elle s'y enroula puis s'assit en tailleur devant les trois humains et la Titanide. Sa servante s'assit derrière elle et entreprit de broser ses cheveux mouillés.

« Je me pose des questions sur la chance, reprit-elle. Gaïa m'a parlé de ton état, bien sûr, en mentionnant ta chance. Franchement, je ne veux pas croire qu'on puisse être veinard à ce point. Cela va à l'encontre de tout ce que j'ai appris. Certes, la plus grande part est démodée depuis soixante-dix ans.

— On estime la chose parfaitement prouvée, dit Chris. À ce que j'ai entendu, la plupart des gens pensent que les pouvoirs psi resteront toujours limités. Ils ont des équations pour décrire ces phénomènes, mais je ne prétends pas les comprendre. La théorie du libre arbitre des particules, ou celle des N-mondes... j'ai lu un article là-dessus.

— On ne reçoit pas beaucoup de journaux, dans le coin. » Cirocco regarda ses mains en fronçant les sourcils.

« Je n'aime pas beaucoup ça. Je ne l'ai jamais aimé.

— Einstein n'aimait pas la mécanique quantique, fit remarquer Gaby.

— Tu as raison. » Cirocco soupira. « Mais je suis toujours surprise du tour que prennent les choses. De mon temps, ils étaient sûrs d'avoir décrypté le code génétique en l'espace de quelques années. Nous allions éliminer toutes les maladies physiques et tous les désordres génétiques. Et personne ne croyait qu'on puisse résoudre les problèmes psychologiques dans un avenir proche. Et c'est juste le contraire qui s'est produit. Un tas de choses se sont révélées infiniment plus dures à résoudre que prévu tandis que se firent des percées dans des domaines où personne ne s'y attendait. Qui peut savoir ? Enfin, nous parlions de la chance.

— J'ignore à quoi ça tient, laissa tomber Chris. Mais effectivement il semble que j'aie plus de chance à certains moments.

— Je n'aime pas penser à toutes les implications qui en découleraient, s'il apparaissait que la chance t'a bien guidé pour te faire atterrir sur le dos de Cuirassé, reprit Cirocco. Tout dépend jusqu'où tu mènes le raisonnement mais tu pourrais fort bien dire qu'un arbre-Titan s'est détaché et s'est coincé dans la pompe aglaéenne pour que Gaby appelle Cuirassé dans le secteur afin que tu lui atterrisses sur le dos. Et je me refuse à croire que l'univers soit à ce point déterministe ! »

Gaby renifla. « Moi de même, mais je crois pourtant à la chance. Allons, Rocky. Qu'as-tu contre un marionnettiste qui tirerait quelques-unes de tes ficelles ? C'est une sensation que tu dois bien connaître, maintenant ? »

Cirocco la fusilla du regard mais pendant un instant ses yeux avaient paru comme hantés.

« O. K. ! dit Gaby, conciliante, les mains tendues. Je suis désolée, on ne va pas repartir là-dessus, d'accord ? »

Cirocco se détendit immédiatement et opina de manière presque imperceptible. Elle resta quelques instants songeuse puis leva les yeux.

« Mais j'oublie tous les usages. Cornemuse, demande à mes hôtes ce qu'ils veulent boire et apporte-nous donc un ou deux plateaux qu'on puisse se servir. »

Gaby accueillit la pause avec soulagement. La dernière chose qu'elle désirait était de se bagarrer

avec Cirocco. Elle se leva pour aider Cornemuse à servir, présenta Psaltérion à Robin, et Chris et Cirocco à Robin. On fit des commentaires polis sur la nourriture et la boisson, on échangea bons mots et plaisanteries. Elle fit rire tout le monde lorsqu'elle raconta son premier contact avec un potage titanide principalement composé de vers vivants marinés dans la saumure. Au bout d'un quart d'heure et de quelques boissons alcoolisées, tout le monde se sentait un peu plus détendu.

« Comme je disais, reprit enfin Cirocco, on a entendu que vous arriviez. J'ignore quels sont vos plans mais je suppose que si vous aviez compté partir, ce serait déjà chose faite. Alors ? Chris ?

— Je ne sais pas. Je n'ai vraiment pas trouvé le temps de faire des plans. J'ai l'impression que ça fait seulement quelques heures que Gaïa m'a donné ses instructions.

— Et t'a plongé en pleine confusion, j'imagine. »

Il sourit. « C'est une description correcte. Je suppose que je vais rester mais j'ignore ce que je vais faire tant que je serai ici.

— C'est la nature même du test, souligna Cirocco. On ne le sait jamais, avant d'y faire face. Tout ce que tu peux faire c'est de chercher. Voilà pourquoi on vous appelle des pèlerins. Et toi, Robin ? »

Robin regarda ses mains, silencieuse. Puis elle regarda fixement Cirocco.

« Je ne sais pas si je dois vous révéler mes plans. J'ignore si je puis vous faire confiance.

— Voilà qui est direct, en tout cas, dit Cirocco avec un demi-sourire.

— Elle en veut toujours à Gaïa, expliqua Gaby. Moi non plus, elle ne m'a pas fait confiance au début. Et maintenant encore, ça n'est pas certain.

— Je la tuerai, énonça Robin avec un calme assassin. Elle a essayé de me tuer et je me suis jurée de l'avoir. Vous ne pourrez pas m'arrêter. »

Cirocco éclata de rire. « T'arrêter ? Je ne pense pas qu'on ait besoin de moi pour ce faire. As-tu pris sur toi quelques têtes nucléaires ? » Elle jeta un regard sur le 11,43 que Robin portait à la hanche. « Ce machin est chargé ?

— À quoi sert un pistolet vide ? demanda Robin, sincèrement étonnée par la question.

— Un point pour toi. En tout cas, tu peux être tranquille sur une chose : je ne suis pas le garde du corps de Gaïa. Elle a suffisamment d'yeux et d'oreilles pour se passer de moi. Je n'irais même pas lui dire que tu la cherches. Ce ne sont pas mes affaires. »

Robin considéra la chose. « D'accord. Je compte rester. D'ici peu, j'entreprendrai l'ascension d'un rayon et une fois là-haut, je la tuerai. »

Cirocco regarda Gaby et ses yeux semblaient dire : « Mais où l'as-tu donc ramassée ? » Gaby haussa les épaules et sourit.

« Eh bien... euh... O. K. ! Je ne vois pas ce que je pourrais ajouter à ça.

— Pourquoi ne pas continuer, Rocky ? Ça pourrait toujours l'intéresser.

— J'en doute, dit Robin en se levant. Je ne sais pas ce que vous voulez me proposer mais si c'est encore une de ces histoires d'aventures et d'"héroïsme"... » Elle eut l'air de chercher un endroit où cracher par terre, mais il y avait trop de tapis. « ... ne comptez pas sur moi. Je ne veux pas me fourrer dans ce genre de jeu. J'ai un boulot à faire et je compte bien m'en charger et repartir ensuite, si je suis encore en vie.

— Donc, tu vas faire l'ascension du rayon.

— Parfaitement. »

Cirocco se tourna une nouvelle fois vers Gaby qui comprit son regard : « C'était ton idée, lui disait-elle. Maintenant débrouille-toi si tu tiens à elle. »

« Écoute, Robin, avança Gaby. Ton but est de retourner au moyeu, bien sûr, mais comme tu as déjà eu droit à une ascension gratis, l'ascenseur ne fonctionnera plus pour toi. Tu as une chance sur

trente de parvenir vivante au sommet par tes propres moyens. En fait, moins encore, puisque tu es toute seule. Cirocco et moi, nous y sommes parvenues mais on a eu une sacrée chance.

— Je sais tout ça », commença Robin et Gaby s'empressa de poursuivre :

« Ce que je veux dire, c'est tout simplement qu'avec notre proposition, tu pourrais gagner le sommet avec moins de risques, et plus vite. Je ne te demande pas de jouer le jeu de Gaïa ; personnellement je suis à fond contre, moi aussi. J'estime que... enfin, bon ce n'est pas le problème. Mais considère ceci : elle ne te demande pas de blesser quiconque, ou d'agir de façon déshonorante. Elle t'a simplement suggéré de commencer un circuit de la couronne. C'est ce que nous nous proposons de faire.

— Absolument. J'ai un certain nombre de choses à voir, dit Cirocco.

— Exact. Il se fait que nous allons dans la même direction et Gaïa nous a prévenues de votre arrivée, à tous deux. Rocky et moi l'avons déjà fait, avec d'autres pèlerins, ensemble ou séparément. On essaie de leur éviter les ennuis en attendant qu'ils sachent se débrouiller.

« Ce que je veux te dire, c'est que vous pourriez venir avec nous. Tu pourrais apprendre des choses qui te seront utiles si tu es toujours décidée à grimper. Je ne dis pas qu'il n'y aura pas de danger. Sorti d'Hypérion, tout à Gaïa peut être dangereux. Eh ! bon sang, même une bonne partie d'Hypérion peut vous tuer ! Mais c'est la beauté de la chose. Il se pourrait qu'en chemin tu accomplisses quelque chose que Gaïa considère comme héroïque. Et sans pour cela que tu en aies honte, je peux te le promettre. Je dois lui concéder ceci : elle sait comment trouver ses héros. Tu comprends, ce n'est que si l'occasion se présente. Tu n'auras pas à y songer comme à une compromission dans son jeu ; tu n'auras rien à chercher en particulier. Viens simplement avec nous. Et à ton retour, tu auras un voyage gratuit pour le sommet. Ce que tu en feras, c'est ton affaire. » Elle se rassit. Elle aimait bien Robin, mais merde, elle ne pouvait guère faire plus pour la protéger. En un sens, Gaby se sentait comme Frédo-le-Gros, l'ange ; il y avait des gens qui auraient donné un bras ou une jambe en échange de l'aide qu'elle et Rocky lui proposaient et elle était là, à essayer de fourguer son idée à cette petite gamine orgueilleuse et butée.

Robin se rassit. Elle lui fit la grâce de paraître légèrement décontenancée.

« Je suis désolée, répondit-elle. Je vous remercie pour cette offre et c'est avec plaisir que je vous accompagnerai. Cela me paraît logique. » Gaby se demanda si Robin avait imaginé la même chose qu'elle : à deux ou trois cents kilomètres d'altitude à l'intérieur du rayon vertical, se voir brusquement prise de paralysie. Aucun de ceux qui avaient fait le Grand Plongeon n'était pressé de répéter l'expérience.

« Chris ?

— Moi ? Bien entendu. Je serais idiot de refuser.

— Voilà ce que j'aime, constata Cirocco : une approbation réaliste. » Elle se leva, ôta sa robe de chambre et passa son vieux poncho. « Faites comme chez vous. C'est la maison qui régale. Le Carnaval se termine dans à peu près quatre-vingts revs, alors, prenez du bon temps. Je vous retrouve dans cent revs à *La Chatte Enchantée*. »

14. AMEROSO

« Eh, mon chou, si tu ne sors pas bientôt, c'est moi qui vais te rejoindre. »

Chris regardait l'eau dégoutter de son corps en éclaboussant ses pieds nus. Il avait un morceau de savon à la main. Il leva la tête et prit le jet en pleine figure.

Curieux, ces deux trous de mémoire successifs.

« Laisse-moi un peu d'eau, veux-tu ? » C'était une voix féminine, la voix d'une inconnue. Bon, où était-il allé ? Quel était son dernier souvenir net ?... Il coupa l'eau et sortit de la minuscule cabine de douche. Les cloisons et le plancher étaient de simples planches en bois. Par une fenêtre ouverte il distinguait le sol, trente mètres plus bas. Il était dans un arbre, probablement à l'Hôtel de Titanville.

Il jeta un œil prudent par l'entrebâillement de la porte : la petite pièce contiguë contenait un mobilier léger et un lit bien rembourré ; et sur le lit il y avait une femme nue, rembourrée également. Elle était étendue sur le dos dans une pose qui aurait pu être aguichante si elle n'avait pas été aussi totalement détendue. Était-ce avant, ou après ? Il se posa la question mais son corps connaissait la réponse : c'était après.

« Ah, quand même, dit-elle en levant la tête lorsqu'il sortit. Je ne sais pas combien de temps je vais tenir encore dans cette chaleur. » Elle se leva et, debout devant la fenêtre de la chambre, souleva la masse de cheveux bruns qui lui retombaient sur les épaules et les attacha avec une épingle. Chris la trouva adorable et regretta d'avoir manqué ça. La plupart des choses qu'il manquait étaient aussi vite oubliées mais elle semblait être l'exception. Elle avait les jambes longues et le teint parfait. Les seins peut-être un poil trop gros mais il aurait aimé avoir l'occasion d'en juger sur pièces.

Elle lui jeta un coup d'œil. « Oh non, oh, que non ! Pas encore, pas maintenant, frangin. Tu n'en as pas eu assez ? » Et elle se rua dans la douche.

Il n'arrivait pas à retrouver son short. En furetant, il remarqua quelques accessoires bizarres et tout un tas de pots de crème et d'onguent. Il fronça les sourcils, regarda mieux autour de lui, et découvrit enfin ce qu'il cherchait, accroché au mur. Elle était jaunissante et déchirée mais c'était une licence de prostitution, délivrée cinq ans plus tôt par le comté de Jefferson, Texas.

« Qu'est-ce qui ne va pas, à présent ? » lui demanda-t-elle lorsqu'elle sortit, en se séchant les épaules et le cou. « Tu sais que tu es lunatique, toi ? »

— Ouais. Ça, je le sais. Combien je te dois ?

— On en a déjà discuté, tu te rappelles ?

— Non, je ne me rappelle pas ; parce qu'il vaudrait mieux que tu saches que je ne me rappelle plus rien depuis... depuis je ne sais plus combien de temps. Depuis avant que je te rencontre. Et c'est comme ça et je n'ai pas envie d'en discuter mais je ne me souviens même plus de ton nom, je ne retrouve pas mes vêtements, et est-ce que tu voudrais bien me dire, oui ou non, combien je te dois, que je puisse me tirer et te laisser tranquille ? »

Elle s'assit près de lui au bord du lit, sans le toucher puis elle avança le bras et lui prit la main.

« C'est donc ça, hein ? dit-elle calmement. Tu m'en as parlé mais tu as raconté tellement de choses que je ne savais plus que croire.

— Cette partie-là était vraie. Tout le reste était sans doute des mensonges. Si je t'ai dit que j'avais plein d'argent dans un coin, c'était un mensonge. J'en avais à mon arrivée mais depuis ma dernière absence, tout ce qu'il me reste, c'est une paire de shorts. »

Elle noua la serviette autour de sa taille et se dirigea vers un bureau de bois pour prendre dessus quelque chose. « Tu as balancé ton short juste après m'avoir embarquée : tu retournais à la nature. » Elle lui sourit, sans taquinerie, et lui lança un objet.

C'était une petite pièce d'or. Sur une face étaient gravés les mots : « CHÈQUE EN BLANC » avec quelques symboles en titane. Sur l'autre, il y avait une signature : « C. Jones ». Quelque chose lui revenait en mémoire et il ferma les yeux pour se concentrer.

« Tu disais que ça te permettait de tout faire à Titanville : “Exactement comme de l'argent.” Je n'en avais jamais vu jusque-là mais tu étais parti dans une frénésie de dépense et tout le monde semblait l'honorer.

— Je t'ai trompée, dit-il, sachant que c'était vrai. Seules les Titanides sont tenues de l'honorer. J'étais censé m'en servir pour... m'en servir pour... pour m'équiper en vue d'un voyage que je suis censé faire. » Il se redressa, soudain paniqué. « J'ai acheté tout un tas de choses, je m'en souviens maintenant. J'étais supposé... je veux dire, où sont...

— Du calme, du calme. Tout est arrangé. Je les ai fait transporter à *La Gata*, selon tes instructions. Tout est en sûreté. »

Il se rassit lentement. « *La Gata*...

— C'est l'endroit où tu es supposé retrouver tes amis », lui souffla-t-elle. Elle consulta l'horloge gaïenne gyroscopique posée sur le bureau. « D'ici une quinzaine de minutes.

— C'est vrai ! Il faut que je... » Il se rua vers la porte puis s'immobilisa, avec la sensation d'avoir oublié quelque chose.

« Tu aurais un peignoir à me prêter ? »

Sans un mot, elle lui tendit le sien.

« Je... euh, je suis désolé de ne rien avoir à te donner. Je ne sais pas quelle promesse j'ai pu te faire, mais je suis quand même surpris que tu n'aies pas demandé...

— L'argent d'abord ? Je ne suis pas née d'hier. Je savais dans quoi je me fourrais. » Elle alla vers la fenêtre et, les mains posées sur l'appui, considéra la ville en dessous d'elle. « Je suis ici depuis un sacré bout de temps. La Terre ne m'avait jamais réussi. Ici, j'aime bien les gens. Au moins, je les considère comme des gens. Je suppose que je commence à devenir autochtone. » Elle le regarda comme si elle s'attendait à le voir rire. Il ne rit pas et elle esquissa un sourire. « Bon sang, c'est que moi aussi je me partage un tiers de Titanide. Dès qu'on reste ici assez longtemps, on commence à jouer aux billes. »

Elle vint vers lui et l'embrassa sur la joue. « Je n'arrive pas à croire qu'on ait fait tout ça et que tu ne t'en souviennes pas d'une miette. Disons que ça blesse mon orgueil professionnel. » Un moment, il crut qu'elle allait se mettre à pleurer, sans parvenir à comprendre pourquoi.

« Il y a une fille qui fait le voyage avec toi.

— Robin ?

— C'est ça, oui. Dis-lui bonjour de ma part, et qu'elle soit prudente. Et bonne chance. Souhaite-lui bonne chance de ma part. Tu feras ça ?

— Si tu me redis ton nom.

— Trini. Dis-lui qu'elle fasse gaffe à la mère Plauget. Elle est dangereuse. Et que quand elle reviendra, elle sera toujours ici la bienvenue.

— Je lui dirai. »

15. LA CHATTE ENCHANTÉE

Titanville s'abritait sous un arbre massif formé par la réunion en un seul organisme d'un grand nombre d'arbres plus petits. Même si les Titanides n'avaient aucun penchant pour l'urbanisme, leurs simples préférences imposaient une certaine structure à leur agglomération. Elles aimaient vivre à moins de cinq cents mètres de la lumière si bien que leur habitat tendait à former un anneau sous la périphérie de l'arbre. Certaines des maisons étaient posées à peu près au niveau du sol. D'autres étaient perchées sur les branches horizontales gigantesques, soutenues par des troncs secondaires aussi gros que des séquoias.

Disséminés dans l'anneau résidentiel mais en majeure partie vers l'intérieur se trouvaient les ateliers, les forges, les fabriques et les distilleries. Plus à l'extérieur, vers le soleil – et parfois même en plein air – on découvrait les bazars, les échoppes et les marchés. Dans toute la cité on pouvait trouver équipements et édifices publics : casernes de pompiers, bibliothèques, entrepôts, citernes. L'eau courante était fournie par des puits et par la collecte de l'eau de pluie, mais l'eau des puits était de goût amer et d'aspect laiteux.

Robin venait de passer pas mal de temps dans la couronne extérieure, employant le médaillon fourni par Cirocco pour se procurer les équipements nécessaires au voyage. Elle avait trouvé les artisans titanides aussi polis que dévoués. On l'orientait invariablement vers les marchandises de la plus haute qualité là où des produits plus ordinaires auraient tout aussi bien fait l'affaire. C'est ainsi qu'elle se retrouvait en possession d'une gourde en cuivre qui, par ses incrustations et ses gravures élaborées, n'aurait pas dépareillé la table d'un banquet à la cour du tsar. La poignée de son couteau était taillée à la forme de sa main. Elle était décorée d'un rubis de la taille d'une loupe. On avait cousu son sac de couchage dans un tissu si richement brodé qu'elle ne pouvait se résoudre à le poser sur le sol.

Cornemuse, la Titanide dont elle avait fait connaissance sous la tente de Cirocco, lui avait servi de guide en chantant les traductions aux marchands qui n'entendaient pas l'anglais.

« Ne vous tracassez pas, lui avait-il dit. Vous remarquerez que personne non plus ne paie avec de l'argent, ici. On ne l'utilise pas.

— Quel est donc votre système, alors ?

— Gaby appelle cela du communisme non coercitif. Elle dit que ça ne marcherait pas avec des humains. Ils sont trop égoïstes et cupides. Pardonnez-moi, mais ce sont ses propres termes.

— Ce n'est pas grave. Elle a sans doute raison.

— Je ne saurais dire. Il est exact que nous n'avons pas ces problèmes liés au pouvoir que les humains semblent avoir. Nous n'avons pas de chef et nous ne nous battons pas entre nous. Notre économie est fondée sur l'accord et la confiance mutuels. Tout le monde travaille, à la fois pour son commerce et pour les projets de la communauté. On fonde peu à peu sa réputation – ou peut-être pourriez-vous appeler cela de la richesse, ou du crédit – avec ses réussites, avec l'âge ou avec le besoin. Personne ne manque du nécessaire ; la plupart ont même un peu de superflu.

— Je n'appelle pas cela de la richesse, remarqua Robin. Au Covent non plus, nous n'utilisons pas la monnaie.

— Oh ? Et quel est donc votre système, alors ? »

Robin essaya d'y penser aussi objectivement que possible ; elle se rappela le travail communautaire obligatoire épaulé par un système de punitions jusques et y compris la mort.

« Appelez ça du communisme coercitif. Avec pas mal de trafic en douce. »

La Gata Encantada était située près du tronc d'un grand arbre. Robin s'y était déjà rendue une fois mais l'obscurité était perpétuelle à Titanville et les cartes routières inexistantes. Il n'y avait pas de routes. Il fallait une lanterne et beaucoup de chance pour trouver quoi que ce soit.

Robin voyait le centre de la ville comme le quartier des distractions. Une description utilisable, même si, comme partout ailleurs à Titanville, on trouvait des boutiques et même des habitations disséminées entre les dancings, les cinémas et les bars. Entre la couronne extérieure et le tronc se trouvait une zone peu construite : c'était la partie la plus lugubre de la ville, entièrement dévolue à des parcelles de jardin qui s'étendaient dans l'obscurité moite. La plus grande partie de la cité était éclairée par de grosses lanternes en papier ; ici, elles étaient rares.

De tout ce qu'elle avait vu, c'était ce qui pouvait le plus ressembler à un parc. Sa mère lui avait dit de se méfier des parcs : Des hommes s'y cachaient en général pour sauter sur les femmes et les violer. Certes, rares étaient les humains à s'aventurer si loin dans Titanville, mais rien ne les empêchait non plus de le faire. Elle croyait avoir dominé ses craintes vis-à-vis du viol, mais elle ne pouvait s'en empêcher. À certains endroits, la seule lumière utilisable était celle jetée par sa propre lanterne.

Il y eut un sifflement qui la fit sursauter. Elle s'immobilisa pour découvrir l'origine du bruit : des rangées de plantes basses et charnues qui émettaient un fin brouillard. Quand on avait été élevé dans l'Arche où les niveaux agricoles étaient sillonnés d'un réseau de pulvérisateurs crachotants, on ne pouvait se méprendre sur le rôle de cette bruine. Elle sourit et inspira profondément. L'odeur de la terre humide la ramena au temps de son enfance, où les jours s'écoulaient tranquillement à jouer dans les champs de fraises mûres.

Le bistrot était une baraque en bois, basse, avec le large porche habituel. Une enseigne pendait à l'extérieur : deux cercles, celui du dessus plus petit, avec deux pointes en haut, des yeux en amande et un sourire tout en dents.

Pourquoi une chatte ? Et pourquoi l'espagnol ? Si les Titanides apprenaient un langage humain, c'était invariablement l'anglais et pourtant les mots étaient bien là, peints au-dessus de la porte : *La Gata Encantada*, et même pas orthographiés avec leurs runes habituelles. Robin trouvait qu'elles formaient décidément une race bizarre : Elles étaient tellement humaines, par bien des côtés. La plupart de leurs talents étaient les mêmes que ceux des hommes. Les objets qu'elles fabriquaient étaient, pour leur plus grande part, analogues à ceux que fabriquaient les hommes. Leurs arts ressemblaient aux arts humains, si l'on exceptait leur musique transcendante. Leur bizarre système de reproduction était vraiment leur seul trait franchement original.

Pas tout à fait le seul, remarqua-t-elle en pénétrant dans *La Gata*, par le pédiluve qui était une constante dans tous les édifices publics titanides. Le sol était de sable recouvert d'une couche de paille. L'un dans l'autre, les Titanides avaient résolu le problème posé par l'urbanisation et l'incontinence de manière plus élégante que, disons, la ville de New York au temps des calèches : la ville grouillait de créatures semblables à de petits tatous qui se nourrissaient uniquement des abondants chapelets de crottin orange. Dans les domiciles privés, le problème était traité au coup par coup, à la pelle et au bac à sciure. Mais dans les endroits où les Titanides se retrouvaient en nombre, la chose était impossible. Elles oubliaient donc toute délicatesse et résolvaient le problème par le mépris. D'où les pédiluves, pour se laver les pieds avant de rentrer chez soi.

Ce détail mis à part, *La Gata Encantada* était fort similaire à une taverne humaine mais avec plus

d'espace entre les tables. Il y avait même un long comptoir en bois muni d'un repose-pied de laiton. L'endroit était bondé de Titanides qui l'écrasaient de leur taille mais elle avait cessé de craindre pour ses orteils ; elle se serait sentie nettement plus mal à l'aise au milieu d'une foule humaine.

« Eh, la terrienne ! » Elle leva les yeux pour découvrir le barman qui lui faisait signe. Il lui lança un coussin. « Vos copains sont au fond. Vous voulez une *root-beer*¹¹⁰¹ ?

— Oui, s'il vous plaît. Merci. » Elle savait, depuis sa première visite, qu'il s'agissait en fait d'un breuvage alcoolisé, mousseux et de couleur sombre préparé avec des racines. Son goût lui rappelait la bière qu'elle connaissait mais en plus amer. Elle aimait bien.

Le groupe était réuni autour d'une grande table ronde dans un coin isolé : Cirocco, Gaby, Chris, Psaltérion, Valiha, Cornemuse et une quatrième Titanide qu'elle ne connaissait pas. Sa consommation l'attendait déjà : une monstrueuse chope de cinq litres. Elle s'assit sur le coussin, ce qui mettait la table à hauteur de ses seins.

« Y a-t-il des chats en Gaïa ? » demanda-t-elle.

Gaby consulta Cirocco et toutes deux haussèrent les épaules.

« Je n'en ai jamais vu un seul, répondit Gaby. L'endroit est ainsi baptisé d'après le titre d'une marche. Les Titanides sont folles de marches. Elles considèrent John Philip Sousa comme le plus grand compositeur qui ait jamais vécu.

— Pas tout à fait exact, objecta Psaltérion. Il est dans la même foulée que Johann-Sebastian Bach. » Il but une gorgée puis vit que Robin et Chris le regardaient. Il poursuivit pour éclaircir le débat :

« Sans vouloir être condescendant, tous deux sont très primitifs : Bach avec sa géométrie de formes sonores répétitives, ses calculs d'une monotonie inspirée ; Sousa avec son enthousiasme innocent et flamboyant. Leur approche de la musique est celle d'un maçon construisant une ziggourat ; Sousa avec des briques de cuivre et Bach des briques de bois. Tous les humains font de même, à des degrés divers. Jusqu'à votre écriture musicale qui évoque des murs de brique.

— Nous n'avions jamais eu cette idée, renchérit Valiha : célébrer un chant puis le préserver afin de pouvoir le rejouer exactement pareil la fois suivante était pour nous une idée nouvelle. La musique de Bach ou de Sousa est très jolie, sans complications inutiles une fois transcrite sur le papier. Leur musique est hyper-humaine. »

Cirocco fixait d'un air ahuri l'espace entre les deux Titanides puis elle détourna son regard vers Robin et Chris. Elle eut du mal à les trouver.

« Et maintenant, vous en savez autant qu'avant, dit-elle. Moi, j'ai jamais trop aimé Sousa. Bach, j'en prends et j'en laisse. » Elle cligna ses paupières, regardant de l'une à l'autre comme si elle attendait qu'on la contredise. Personne ne disant rien, elle but une longue gorgée de bière. Une grande partie se répandit sur son menton.

Gaby lui posa une main sur l'épaule. « Ils ne vont pas tarder à t'interdire le bar, capitaine, dit-elle légèrement.

— *Qui a dit que j'étais saoule ?* » rugit Cirocco. Une vague brune et savonneuse balaya la table lorsque sa chope se renversa. La salle devint silencieuse puis le bruit reprit rapidement, toutes les Titanides prenant bien soin de ne pas avoir remarqué l'incident. Quelqu'un apparut avec un torchon pour éponger la bière ; une autre chope fut posée devant elle.

« Personne n'a dit ça, Rocky », dit Gaby, avec calme.

Cirocco semblait avoir déjà oublié.

« Robin, tu ne connais pas encore Hautbois, je crois. Hautbois (Trio mixolydien en dièse) Boléro, je te présente Robin-des-neuf-doigts, de l'Arche. Robin, voici Hautbois. Elle est issue d'un

bon accord et saura te tenir chaud quand soufflera la bise. »

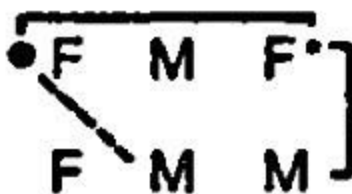
La Titanide se leva pour exécuter une profonde révérence en pliant les antérieurs.

« Que le Saint Écoulement nous unisse », marmonna Robin en inclinant la taille tout en étudiant ce qu'elle supposait devoir être sa compagne de route. Hautbois était couverte d'une robe fournie, épaisse de sept ou huit centimètres. Seules les paumes de ses mains, une zone étroite autour des mamelons et une partie du visage restaient nues et révélaient une peau d'un vert olive profond. Sa robe aussi était olive mais marbrée de taches brunes semblables à des empreintes de doigt. La chevelure et la queue étaient aussi blanches que neige. Elle ressemblait à un gros animal en peluche avec de grands yeux bruns en bouton de bottine.

« Tu connais déjà Cornemuse, n'est-ce pas ? poursuivait Cirocco. Ce vieux Corny ici présent est... eh bien, disons que c'est le petit-fils de la bon dieu de première Titanide qu'on ait jamais vue. Son arrière-mère fut la première Cornemuse de souche mixoni... » Elle s'interrompit, empêtrée dans la prononciation. « Mi-xo-I-o-nienne. Mixoionienne. La première Cornemuse de souche mixoionienne. Puis elle s'unit avec son avant-père. Du point de vue humain, ça n'a pas l'air comme ça, mais je vous assure que c'est une grande première eugénique pour les Titanides. Cornemuse est un Duo lydien. » Elle rota puis prit un air solennel. « Tout comme nous tous.

— Que voulez-vous dire ? demanda Chris.

— Tous les humains sont des duos lydiens », expliqua Cirocco. Elle sortit un crayon et se mit à griffonner sur la table :



« R'gardez donc par ici : Ça, c'est un Duo lydien : la ligne du haut, c'est la femelle, celle du bas, le mâle. L'étoile indique l'œuf semi-fertilisé. La flèche du haut indique où va l'œuf et les deux du bas, qui baise qui, en premier et en second. Duo lydien : avant-mère et arrière-mère femelle, avant-père et arrière-père mâle. Exactement comme les humains. La seule différence est que les Titanides doivent s'y reprendre à deux fois. » Elle grimaça un sourire à Chris. « Ça double le plaisir, pas vrai ? »

— Rocky, on ne ferait pas mieux de...

— C’est le seul et unique mode où les Titanides s’accouplent de la même façon que les humains, poursuit Cirocco en martelant du poing la table. Sur vingt-neuf possibilités, c’est la seule. Il y a des duos entièrement féminins : les Duos éoliens. Tous les Duos lydiens ont un mâle mais assez souvent il y joue le rôle d’arrière-mère. » Elle fronça les sourcils, compta sur ses doigts. « Plus qu’assez souvent : quatre fois sur sept. Dans le mode hypolydien, la femelle se fertilise elle-même frontalement et dans le locrilydien, elle le fait antérieurement. An-TEEE-rieur-ment^[11].

— Rocky...

— S'accouple-t-elle vraiment avec elle-même ? » demanda Chris. Gaby lui jeta un regard dégoûté mais en fait Cirocco ne semblait pas l'avoir entendu. Elle hochait la tête, abîmée dans la contemplation de son diagramme.

Hautbois prit le relais :

« Ce n'est pas ce que vous imaginez : physiquement ce serait impossible. L'opération est

effectuée manuellement. On recueille le sperme et on pratique une insémination artificielle. Le sperme d'un pénis arrière peut féconder un vagin frontal mais cela uniquement sur le même individu et non d'un individu à l'...

— Oh, oh, les mecs, je peux en placer une, oui ? Qu'est-ce qu'on fait d'elle ? » Et Gaby les regarda les uns après les autres avant de se fixer enfin sur Cirocco. Elle fit une grimace et se leva. « Mesdames, Messieurs et Titanides, j'avais espéré commencer ce voyage avec un petit peu plus d'organisation. Je pense que Rocky avait envie de nous dire quelque chose mais tant pis. Ça peut attendre.

— Sapeu, marmonna Cirocco.

— Parfait. De toute manière, la première partie du trajet est d'une simplicité biblique. On se laisse descendre sur le fleuve sans problème. En gros, la seule chose à faire est de tout charger sur les embarcations et de se lancer. Alors que diriez-vous d'y aller tout de suite ?

— Allons-y ! reprit Cirocco. Trinquons ! Pour la route ! Qu'elle nous mène à l'aventure et nous ramène entiers chez nous ! » Elle se dressa en levant son verre. Robin n'eut pas trop de ses deux mains pour soulever le sien qu'elle choqua avec les autres au milieu de la table dans un grand éclaboussement de bière. Elle but un grand coup et entendit un choc : la Sorcière venait de tomber de son siège.

*

* *

Elle n'avait pas toutefois perdu connaissance. Robin se demandait si c'était un bien ou un mal.

« Attendez une minute, lança Cirocco en battant l'air des mains. Vous savez ce que c'est avec la bière. Faut que j'me repoudre le nez. Je reviens, d'ac ? » Et elle tituba vers le devant de la salle.

Il y eut un cri. Robin en était encore à se demander qui avait hurlé que Gaby avait déjà sauté par-dessus la table et jouait des épaules à travers la foule des Titanides.

« Il est là, il est là, c'est lui ! »

Elle reconnaissait à présent la voix de Cirocco et se demanda ce qui avait bien pu la terroriser à ce point. Robin avait ses doutes quant au caractère de la Sorcière mais elle ne la considérait pas comme une trouillarde.

Un attroupement s'était formé au bout du bar, près de la porte. Vu sa taille, il n'y avait aucune chance qu'elle pût voir quelque chose derrière ces hautes croupes chevalines, aussi sauta-t-elle directement sur le comptoir ce qui lui permit de gagner presque le centre de l'incident.

Elle vit Cirocco, réconfortée par une Titanide qu'elle ne connaissait pas. Gaby se tenait à quelque distance. Elle avait un couteau dans une main et de l'autre, elle faisait signe à l'homme qui rampait sur le sol devant elle. Sous l'éclairage vacillant des lampes, ses dents luisaient comme celles d'un fauve.

« Lève-toi, lève-toi, siffla-t-elle. Tu ne vaux guère mieux que ces autres merdes par terre, espèce d'abomination. Il serait temps de nettoyer un peu, et c'est moi qui vais m'en charger.

— J'ai rien fait du tout, gémit l'homme. Je le jure, demande à Rocky. J'voulais rien faire, j'ai vraiment été correct. Tu me connais, Gaby.

— Je ne te connais que trop, Gene. J'ai eu deux occasions de te tuer, et j'ai bien été idiot de les avoir laissé passer. Lève-toi et défends-toi, au moins tu peux faire ça. Lève-toi ou je te saigne comme le porc que tu es.

— Non, non, tu vas me *faire mal* ! » Et il se plia en deux, les mains sur le bas-ventre, en se

mettant à sangloter. Même debout, il aurait offert un spectacle pathétique. Son visage et ses bras – en fait toutes les parties visibles de sa peau – étaient recouverts d'un lacs de vieilles cicatrices. Il avait les pieds nus et sales, et ses vêtements étaient en lambeaux. Son œil gauche était caché par un bandeau noir, à la pirate, et il lui manquait la moitié d'une oreille.

« *Debout !* » ordonna Gaby.

Robin fut surprise d'entendre parler Cirocco, d'une voix presque sobre.

« Il a raison, Gaby, disait-elle calmement. Il n'a rien fait du tout. Bon sang, il a même essayé de détalier sitôt qu'il m'a vue. Ça m'a fait une telle surprise, de le revoir. »

Gaby se redressa légèrement. Ses yeux avaient perdu une partie de leur flamme.

« Es-tu en train de me dire que tu ne veux pas que je le tue ? demanda-t-elle, impassible.

— Pour l'amour du ciel, Gaby. » Elle semblait calme maintenant, mais nonchalante. « Tu peux pas le découper comme ça, comme une tranche de rôti.

— Ouais, je sais. J'ai déjà entendu ça. » Elle mit un genou en terre près de lui et, du plat de sa lame, lui tourna la tête.

« Qu'est-ce que tu fais ici, Gene ? Qu'est-ce que tu goupilles ? »

Il grimaça, bredouilla puis finit par dire : « Je buvais juste un coup, c'est tout. C'est qu'on a la gorge sèche, avec cette vague de chaleur.

— Tes copains sont pas ici. Tu dois bien avoir une raison de venir à Titanville. Et d'abord, tu n'aurais pas pris le risque de me rencontrer, *moi*, sans une bonne raison.

— C'est vrai, c'est vrai, Gaby, tu me fous les jetons, d'accord. Ouais m'sieur : le vieux Gene risque pas de venir dans vos jambes. » Il sembla peser la chose quelque temps, puis, sans doute peu satisfait de ses implications, s'empressa de changer de tactique. « J'avais oublié, voilà. Bon sang, Gaby, j'savais pas qu'tu s'rais ici, voilà tout. »

Robin pouvait voir qu'il était si habitué au mensonge qu'il devait lui-même ignorer où était la vérité. Il était également patent que Gaby le terrifiait vraiment. Il avait bien deux fois sa taille et pourtant il ne songea pas un instant à se battre.

Gaby se redressa et fit un geste avec son couteau.

« Debout. Gene ? Ne m'oblige pas à le répéter.

— Tu vas pas me faire mal ?

— Si jamais je te revois, je te ferai très très mal. Est-ce qu'on se comprend ? Ça veut dire que je ne te tuerai pas. Mais si jamais je te retrouve, n'importe où, *n'importe quand*, je te ferai très mal. Alors, à partir de maintenant, arrange-toi pour que nos chemins ne se recroisent jamais.

— D'accord, d'accord, je te promets.

— Quand on se retrouve, Gene – et elle mima le geste avec son couteau – je t'arrache l'autre. »

Et la lame ne pointait pas vers son seul œil valide, mais plus bas, beaucoup plus bas.

16. LE CLUB DES CIRCUMNAVIGATEURS

Malgré le soutien des bras robustes de Cornemuse, Cirocco tomba deux fois pendant qu'on chargeait les Titanides. Elle continuait de déclarer qu'elle était capable de tenir debout toute seule.

Le matériel acheté par Chris attendait, comme promis, dans un appentis derrière *La Gata*, de même que les possessions des autres. Les Titanides avaient des sacs qui se bridaient autour de leur dos en s'arrimant par en dessous. Valiha se tourna pour attacher les siennes en terminant par un vaste sac de cuir et de toile de chaque côté de son arrière-train chevalin.

Cette disposition laissait à Chris de la place pour monter. Ce qu'il fit, avant d'ouvrir les sacs qui contenaient déjà les choses qu'emportait Valiha. Elle lui passa ses affaires, article par article, en lui demandant d'équilibrer le chargement. Lorsqu'il eut terminé, chaque sac était encore plus qu'à moitié vide. Elle lui dit que c'était prévu ainsi car une fois qu'ils auraient quitté le fleuve pour prendre la route, l'espace disponible serait entièrement occupé par les provisions déjà embarquées à bord des bateaux.

Tout en faisant ses bagages, Chris observa les tentatives faites par Gaby et Cornemuse pour calmer Cirocco et lui faire monter sa Titanide. C'était plutôt pathétique et surtout légèrement inquiétant. Il remarqua que Robin, agenouillée sur Hautbois à quelques mètres de là, observait également le spectacle. Il faisait presque entièrement nuit, car la seule lumière provenait des lampes à huile tenues par les Titanides, pourtant il pouvait la voir froncer les sourcils.

« On commence à regretter le voyage ? » lança-t-il.

Elle le regarda avec surprise. Ils ne s'étaient pas parlé jusque-là – ou du moins pas à son souvenir – et il se demandait ce qu'elle pouvait bien penser de lui. Il la trouvait décidément bizarre. Il avait appris que ce qu'il prenait pour des peintures était en fin de compte des tatouages. Des serpents aux écailles multicolores dont la queue s'enroulait autour de son gros orteil droit et de son pouce gauche et dont le corps grimpait autour de la jambe et du bras pour se faufiler sous ses vêtements. Il se demandait à quoi pouvait ressembler leur tête et si elle arborait d'autres motifs.

Elle retourna à ses préparatifs. « Quand je signe, je reste. » Ses cheveux lui retombaient sur le visage ; un mouvement de la tête révéla son autre bizarrerie : la plus grande partie du côté gauche de son crâne était rasée et découvrait un motif pentagonal complexe centré sur son oreille gauche. Elle donnait l'impression que sa perruque avait glissé.

Elle jeta de nouveau un œil sur Cirocco puis regarda Chris avec ce qui pouvait passer pour un sourire amical. Avec les tatouages, c'était difficile à dire.

« Je vois ce que tu veux dire, malgré tout, lui concéda-t-elle. Ils peuvent bien l'appeler une Sorcière si ça leur fait plaisir mais je sais reconnaître une saoularde quand j'en vois une. »

*

* *

Chris et Valiha furent les derniers des huit à émerger de l'obscurité sous l'arbre de Titanville. Il fit la grimace quelques instants puis sourit. Ça faisait du bien de bouger. Peu importait dans quelle direction.

Les trois autres équipages faisaient un joli tableau, tandis qu'ils franchissaient la crête de la première colline pour redescendre la route empoussiérée écrasée de soleil entre les hautes tiges des blés mûrs. Gaby était en tête, avec ses habits verts et gris de Robin des bois, montée sur un Psaltérion brun chocolat à la flamboyante chevelure orange. Derrière elle, Cornemuse, avec Cirocco affalée sur

son dos. Seules ses jambes étaient visibles, qui dépassaient du poncho rouge sombre. Les cheveux de Cornemuse semblaient noirs dans la pénombre ; mais là, ils étincelaient comme un nid de prismes minuscules voletant derrière lui. Et même les boucles olive et brunes de Hautbois semblaient grandioses en plein soleil, sans parler de sa touffe de cheveux blancs. Robin chevauchait le dos raide et les pieds sur les sacoches ; elle était vêtue de pantalons lâches et d'un tricot léger.

Chris se mit à l'aise sur le dos large et confortable de Valiha. Il prit une profonde inspiration et il lui sembla qu'il pouvait goûter dans l'air ce parfum indéfinissable qui souvent en été annonce un orage. Vers l'ouest, il pouvait distinguer les formations nuageuses en provenance d'Océan : des nuages gonflés, humides, comme des balles de coton. Ils s'étiraient vers le nord et le sud. Certains ressemblaient à des filaments, d'autres à des saucisses et les plus élevés, les plus fins, donnaient souvent l'impression de se dérouler en laissant dans leur sillage un mince ruban blanc. Cela avait un rapport avec l'effet Coriolis mais il n'aurait su l'expliquer.

C'était une magnifique journée pour aller quelque part.

*

* *

Chris n'avait pas cru pouvoir dormir sur le dos d'une Titanide ; ce fut pourtant le cas : Il fut réveillé par Valiha.

Psaltérion marchait sur une longue jetée qui s'avancait dans l'Ophion. Valiha suivit et bientôt ses sabots martelaient les planches de bois. Quatre vastes canoës étaient amarrés au quai. Ils avaient une charpente en bois sur laquelle était tendu un matériau argenté, ce qui les faisait beaucoup ressembler à ces vaisseaux d'aluminium qui depuis près de deux siècles étaient une image courante sur les lacs et les rivières terrestres. Des planches renforçaient le fond des embarcations. Au centre de chacune, arrimée par des cordages, une pile de fournitures était recouverte d'une bâche rouge.

Ils étaient assez haut sur l'eau mais lorsque Psaltérion mit pied sur la poupe de l'un d'eux, il s'enfonça notablement. Chris regarda, fasciné, la Titanide parcourir avec agilité le pont étroit, se défaire de ses sacoches et les ranger à la proue. Il n'avait jamais imaginé les Titanides comme une race de marins, pourtant Psaltérion avait bien l'air de savoir mener sa barque.

« Il va falloir que tu descendes, maintenant », lui dit Valiha. Elle avait complètement retourné la tête, ce qui déclenchait toujours chez Chris un torticolis psychosomatique. Il essaya de lui donner un coup de main pour défaire les sangles mais ne tarda pas à s'apercevoir qu'il l'encomrait. À la voir faire, on aurait pu croire que les lourdes fontes n'étaient que des taies d'oreiller emplies de plumes.

« Chaque bateau peut contenir deux Titanides avec quelques bagages ou bien quatre humains, expliquait Gaby. Ou bien, on peut laisser ensemble les équipages humain-titanide, un par bateau. Que préférez-vous ? »

Robin était au bord du ponton, observant les bateaux avec un froncement de sourcils. Elle se tourna, toujours soucieuse, et haussa les épaules. Puis elle se fourra les mains dans les poches et considéra la surface de l'eau avec un air renfrogné, visiblement fort mécontente.

« Je ne sais pas, dit Chris. Je crois que j'aimerais mieux... » Il remarqua que Valiha le regardait. Elle se détourna vivement. « Je vais rester avec Valiha, je pense.

— Moi, je m'en fiche, dit Gaby. Pour autant qu'au moins une personne par bateau y connaisse quelque chose en matière de canoë. Toi ?

— J'en ai fait un peu. Je ne suis pas un expert.

— Pas grave. Valiha te montrera les écouteurs. Robin ?

— Je n'y connais rien. Mais j'aimerais aborder le...

— Bon, alors tu vas avec Hautbois. On pourra permuter plus tard, autant faire un peu connaissance. Chris, tu peux m'aider pour Rocky ?

— J'aimerais faire une suggestion, dit Robin. Elle est en train de cuver. Pourquoi ne pas la laisser ici ? La moitié de ses bagages est composée d'alcool, je l'ai vérifié moi-même. C'est une ivrogne, et elle va nous attirer des...»

Elle ne put poursuivre car Gaby l'avait déjà clouée au ponton avant même que Chris ait pu saisir de quoi il retournait. Les mains de Gaby lui entouraient le cou et rejetaient sa tête en arrière.

Lentement, en tremblant légèrement, Gaby relâcha son étreinte et se rassit. Robin toussa une fois mais ne bougea pas.

« Ne parle jamais d'elle de cette façon, murmura Gaby. Tu ne sais pas ce que tu dis. »

Personne n'avait fait le moindre mouvement. Chris bougea un pied et l'une des planches craqua bruyamment.

Gaby se releva. Ses épaules étaient voûtées, elle avait l'air vieille et fatiguée. Elle s'éloigna tandis que Robin se relevait, s'époussetait, digne et glaciale puis s'éclaircissait la gorge. Elle avait la main posée sur la crosse de son automatique.

« Stop ! dit-elle. Reste où tu es. » Gaby s'immobilisa. Elle se retourna, apparemment peu concernée par la situation.

« Je ne vais pas te tuer, dit Robin, calmement. Ce que tu as fait exige réparation mais tu n'es qu'une sauteuse probablement pas très maligne. En tout cas, écoute-moi bien et sache que tu es prévenue : Ton ignorance ne te sauvera pas. Si tu me touches encore, l'une de nous deux mourra. »

Gaby reluqua l'arme de Robin, opina d'un air lugubre et se détourna une nouvelle fois.

Chris l'aida à embarquer Cirocco à l'avant de l'un des canoës. Toute cette situation le rendait fort perplexe mais il savait quand il valait mieux la fermer. Il regarda Gaby embarquer et tirer une couverture sur le corps inerte de la Sorcière. Elle lui avait glissé un coussin sous la tête, faisant son possible pour donner l'impression qu'elle dormait d'un sommeil tranquille, jusqu'au moment où elle se retourna, ronfla et rejeta d'un coup de pied la couverture. Gaby quitta le bateau.

« Tu ferais mieux d'aller devant », lui suggéra Valiha tandis qu'il la rejoignait près du canoë qui devait être le leur. Il mit pied à bord et s'assit, dénicha un aviron et l'enfonça dans l'eau, pour voir. Il l'avait bien en main. Comme tous les objets créés par les Titanides, il était merveilleusement ouvragé, avec des images de petits animaux gravées dans le bois poli.

Il sentit osciller l'embarcation lorsque Valiha descendit à bord.

« Où trouvez-vous le temps de ne fabriquer que des objets aussi beaux que celui-ci ? demanda-t-il en brandissant la rame.

— Si ça n'a pas à être beau, répondit Valiha, autant ne pas le faire. D'ailleurs, nous ne fabriquons pas autant de choses que les humains. Et rien n'est à jeter. Nous fabriquons les objets un par un et ne commençons un second qu'une fois le premier usé. La construction en série n'a jamais été une invention titanide. »

Il se tourna. « Est-ce vraiment bien tout ? Une approche différente ? »

Elle sourit. « Pas tout à fait. L'absence de sommeil y contribue aussi : vous autres humains gâchez le tiers de votre existence à dormir. Pas nous.

— Ça doit faire drôle. » Il savait déjà qu'elles ne dormaient pas mais il n'en avait jamais réellement pesé les conséquences.

« Pas pour moi. Mais je soupçonne effectivement que notre perception du temps doit être différente de la vôtre. Notre temps n'est pas émietté. Nous le mesurons, certes mais plus comme un

flot continu que comme une succession de jours.

— Ouais... mais quel rapport avec l'artisanat ?

— Nous avons plus de temps. Nous ne dormons pas mais environ le quart de notre temps est consacré au repos. On s'assoit pour chanter et travailler de nos mains. Ça compense. »

Les voyageurs sur l'Ophion remarquaient souvent que le fleuve leur procurait une sensation d'intemporalité. L'Ophion était à la fois l'origine et le terme de toutes choses à Gaïa, le cercle des eaux qui reliait tous les éléments. Aussi donnait-il l'impression d'un fleuve vieux, parce que Gaïa elle-même était vieille.

L'Ophion était vieux mais c'était relatif. Aussi ancien que Gaïa, cet ancêtre n'était qu'un enfant, comparé aux grands fleuves de la Terre. Il fallait également garder à l'esprit que la plupart des humains ne le connaissaient que dans Hypérion, où il s'étalait et prenait ses aises. Ailleurs, sur les quatre mille kilomètres de son cours, l'Ophion était aussi impétueux que le Colorado.

Chris s'était attendu à un voyage rapide. Du genre de ceux qu'on fait en canoë, chevauchant l'écume d'un torrent.

« Tu ferais aussi bien de te détendre, l'avertit une voix derrière lui. Sinon, tu vas te crever et t'endormir. Et les humains sont profondément ennuyés lorsqu'ils dorment. Je connais bien cette partie du fleuve. Il n'y a rien à craindre, d'ici Aglaé : L'Ophion pardonne tout. »

Il reposa l'aviron sur le plancher de l'esquif et se tourna. Valiha était placidement assise juste derrière la bâche abritant la cargaison. L'aviron qu'elle tenait était deux fois large comme le sien. Valiha semblait absolument détendue, les quatre pattes repliées sous elle, ce qui parut bizarre à Chris : il n'aurait jamais cru qu'un être si proche du cheval pût se plaire dans une telle posture.

« Vous m'étonnez vraiment. Je croyais avoir des hallucinations la première fois que j'ai vu une Titanide grimper à un arbre. Et voilà que vous êtes aussi des marins. »

— Vous m'étonnez tout autant, rétorqua Valiha. Que vous gardiez votre équilibre est pour moi un mystère. Pour courir, vous commencez par tomber en avant puis vos jambes essaient de rattraper le reste du corps. Vous vivez constamment au bord du désastre. »

Chris rit. « T'as raison, tu sais. Pour moi, en tout cas. » Il la regarda pagayer et pendant quelques instants, on n'entendit plus que le gargouillis tranquille de sa rame.

« Je me sens obligé de t'aider. Tu ne crois pas qu'on devrait ramer à tour de rôle ?

— Bien sûr. Je ramèrai trois quarts de rev, et toi tu pourras prendre le quart restant.

— Ce n'est guère équitable.

— Je sais ce que je fais. Ça n'a rien d'un travail.

— Tu nous propulses à bonne allure. »

Valiha lui fit un clin d'œil, puis se mit à pagayer pour de bon : le canoë décolla presque, en ricochant comme une pierre. Elle soutint cette allure durant une douzaine de coups de rame avant de reprendre son rythme tranquille.

« Je pourrais continuer pendant toute une rev. Autant te faire à l'idée que je suis nettement plus forte que toi, même au mieux de ta forme. Et pour l'heure, tu n'es pas au mieux de ta forme. Il faut y aller progressivement, d'accord ?

— Je suppose. Je sens quand même le besoin de faire quelque chose.

— Je suis bien d'accord. Allonge-toi et laisse-moi faire l'âne. »

Il obtempéra mais il aurait mieux aimé qu'elle emploie une autre expression. Cela touchait en lui un point sensible.

« Je me sens mal à l'aise, expliqua-t-il. Cela tient à ce que nous – c'est-à-dire, nous les humains –, nous vous employons comme... eh bien, comme des bêtes de somme.

— Nous pouvons porter beaucoup plus de choses que vous.

— D'accord, je le sais. Mais je n'ai même pas un sac. Et... ben, j'ai parfois l'impression de te maltraiter lorsque...

— Ça t'embête de me chevaucher, c'est ça ? » Elle eut un sourire narquois et roula des yeux. « Tout à l'heure tu vas me proposer de mettre de temps en temps pied à terre pour que je me repose, pas vrai ?

— Quelque chose comme ça.

— Chris, il n'y a rien de plus ennuyeux que de se promener avec un humain.

— Pas même de le regarder dormir ?

— Touché. C'est encore plus ennuyeux.

— T'as l'air de nous trouver lassants.

— Pas du tout, vous êtes une inépuisable source de fascination : on ne sait jamais ce que va faire un humain ni pour quelles raisons il va le faire. Si nous avions des universités, les cours les plus suivis seraient ceux de sciences humaines. Mais je suis jeune et impatiente, comme l'a remarqué la Sorcière. Si tu le désires, tu peux marcher et je tâcherai de ralentir. Mais je ne sais pas ce qu'en diront les autres.

— Laisse tomber. Je n'ai pas envie d'être un fardeau. Au sens propre.

— Pas du tout, le rassura-t-elle. Lorsque tu me chevauches, j'ai le cœur qui palpite et les pieds qui volent comme le vent. » Elle le regardait dans les yeux avec sur le visage une expression indéfinissable, qui lui donna envie de changer de sujet.

« Que fais-tu ici, Valiha ? Pourquoi es-tu dans ce bateau, à faire ce voyage ?

— Tu parles de moi simplement, ou bien des autres Titanides ? » Elle poursuivit sans attendre sa réponse. « Psaltérion, c'est parce qu'il suit Gaby partout. Idem pour Cornemuse. Quant à Hautbois, je présume que c'est parce que bien souvent la Sorcière gratifie d'un enfant ceux qui font le tour du grand fleuve.

— Vraiment ? » Il rit. « Je me demande si elle m'offrira aussi un enfant à mon retour. » Il s'attendait à la voir rire elle aussi mais elle lui lança le même regard qu'avant. « Mais tu ne m'as toujours pas répondu. Tu es... enfin, tu es enceinte, n'est-ce pas ?

— Oui. Chris. Je suis vraiment désolée de t'avoir laissé tomber. J'aurais pu...

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu t'es déjà excusée et de toute façon c'est un spectacle qui me rend nerveux. Mais ne devrais-tu pas prendre des précautions ?

— C'est encore loin. Et puis, cela ne nous gêne pas beaucoup. Enfin, je suis ici parce que c'est un grand honneur d'accompagner la Sorcière. Et parce que tu es mon ami. »

Et encore une fois, il y avait ce regard.

*

**

« Puis-je monter ? »

Étonné, Chris leva les yeux. Il ne dormait pas, mais il n'était pas non plus franchement réveillé. L'immobilité lui avait engourdi les genoux.

« Bien sûr. » Le canoë de Gaby était venu à la hauteur de Chris et de Valiha. Gaby passa d'une embarcation à l'autre et s'assit devant Chris. Elle pencha la tête de côté, l'air dubitatif.

« Tu te sens bien ?

— Si c'est pour me demander si je suis fou, c'est toi le meilleur juge.

— Je suis désolée, je ne voulais pas...

— Non, je suis sérieux. » Et un peu blessé, dut-il admettre pour lui-même. Il fallait bien un jour cesser de se sentir culpabilisé si l'on ne voulait pas perdre toute dignité. « Je ne me rends jamais compte lorsque j'ai ce que les docteurs appellent une crise. Pour moi, mon comportement me semble toujours parfaitement raisonnable. »

Elle semblait compatir. « Ce doit être terrible. Je veux dire, de... » Elle leva les yeux au ciel en sifflotant. « Gaby, ferme ta grande gueule, dit-elle avant de le regarder à nouveau. Je ne suis pas venue pour t'embarrasser, contrairement aux apparences. Bon, si on reprenait à zéro ?

— Salut ! Content de te voir !

— Faudrait qu'on se voie plus souvent ! répondit Gaby, radieuse. J'avais deux trois choses à te dire et après il faut que je me sauve. » Elle n'en gardait pas moins l'air emprunté et, malgré ces paroles, demeura silencieuse quelques minutes encore. Elle étudiait ses pieds, ses mains, l'intérieur du bateau. Elle regardait partout, sauf vers Chris.

« Je voulais te présenter mes excuses pour ce qui s'est passé sur le ponton, finit-elle par dire.

— Des excuses ? À moi ? Je ne pensais pas en avoir besoin.

— Ce n'est pas toi qui en as *le plus* besoin, évidemment, mais je ne peux pas lui parler tant qu'elle ne s'est pas calmée. Le moment venu, je suis prête à ramper sur le ventre ou à faire tout ce qu'elle voudra pour effacer ça.

« Parce qu'elle a raison, tu sais : elle n'avait rien fait pour le mériter.

— C'était également mon point de vue. »

Gaby grimaça mais elle le regarda quand même dans les yeux.

« Oui. Et je dirai même qu'aucun de vous deux ne méritait ça. Nous sommes tous embarqués dans la même aventure, et vous êtes en droit d'attendre de moi une conduite plus correcte. Je veux que tu saches qu'à l'avenir il en sera ainsi.

— Je l'accepte. Considérons l'incident comme clos. » Et il se pencha pour lui serrer la main. Comme elle ne faisait pas signe de partir, il estima le moment propice pour approfondir un peu la question. Mais aborder un tel sujet n'était guère facile.

« Je me demandais... » Elle avait haussé un sourcil, l'air apparemment soulagé. « Eh bien, pour parler crûment, que peut bien nous apporter Cirocco ? Robin n'est pas la seule qu'elle n'ait guère impressionnée. »

Gaby opina et se passa les deux mains dans les cheveux.

« C'est justement le sujet que je voulais aborder. Je voudrais vous faire comprendre que vous n'avez vu d'elle qu'une seule facette. Mais il y a autre chose. Bien autre chose en fait. »

Il ne dit rien.

« Bon. Que peut-elle nous apporter ? Franchement, pas grand-chose dans les prochains jours. Robin avait dit vrai : le bagage de Rocky est essentiellement composé d'alcool. J'en ai balancé la plus grande part à la flotte il y a quelques minutes seulement. Il m'a fallu trois jours pour la rendre à peu près présentable en vue du Carnaval et à peine était-il terminé qu'elle retombait du manège. Elle aura encore plus soif en se réveillant et je lui céderai – un peu – parce que c'est moins difficile que de la sevrer brusquement. Ensuite, je garderai juste une petite réserve, pour les cas d'urgence, dans les fontes de Psaltérion. »

Elle se pencha et le dévisagea avec le plus grand sérieux.

« Je sais que ça va te paraître dur à croire mais d'ici quelques jours, une fois passé le sevrage et oubliés les souvenirs du Carnaval, elle sera parfaitement bien. Tu la vois dans ses plus mauvais jours : au mieux de sa forme, elle a plus de tripes que nous tous réunis. Et plus de réserve, de

compassion, de... inutile de te dire tout ça : autant que tu en juges par toi-même sinon tu continueras de la prendre pour une ivrogne.

— Je suis prêt à en juger sans parti pris », concéda-t-il.

Elle scruta ses traits avec son insistance habituelle. Il sentait la moindre parcelle de son énergie considérable presser sur lui comme si de tout son être elle désirait l'explorer de l'intérieur : c'était une impression qu'il n'aimait pas ; elle lui semblait capable de voir des choses dont il n'avait même pas conscience.

« Je veux bien te croire », finit-elle par dire.

Nouveau silence. Chris était presque certain qu'elle avait autre chose à lui dire, aussi la relança-t-il :

« Je ne comprends pas : tu as parlé tout à l'heure d'oublier les souvenirs du Carnaval. Pour quelle raison ? »

Elle posa les coudes sur les genoux et croisa les doigts.

« Qu'as-tu vu au Carnaval ? » Elle n'attendit pas sa réponse. « Plein de chants, de danses et de réjouissances. Abondance de couleurs, de fleurs et de bonne chère. Les touristes adoreraient le Carnaval mais les Titanides ne les y admettent pas. Pour la bonne raison qu'il s'agit d'une affaire très sérieuse.

— Je le sais. J'ai saisi son utilité.

— Que tu crois. Tu as saisi son propos initial, je te l'accorde. C'est une méthode de contrôle des naissances, chose rarement appréciée, que l'on soit humain ou titanide, lorsqu'elle s'adresse à vous : c'est toujours parfait, mais pour les pouilleux d'en face. »

Elle haussa les sourcils et il dut opiner.

« Quelle impression t'a fait la Sorcière lors du Carnaval ? »

Il considéra la question. « Elle m'a semblé prendre son rôle au sérieux. J'ignore quels sont ses critères mais elle m'a l'air d'étudier à fond chaque proposition. »

Gaby opina. « C'est le cas. Elle en sait plus sur leur reproduction que les Titanides elles-mêmes. Elle est bien plus âgée qu'aucune d'entre elles. Cela fait soixante-quinze ans maintenant qu'elle assiste à des Carnavals.

« Au début, elle aimait ça. » Gaby haussa les épaules. « Qui ne l'aurait aimé à sa place ? Ici, à Gaïa, on la considère comme une grosse légume – une chose que Robin et toi n'avez pas l'air de bien saisir. Le Carnaval renforce son amour-propre, ce dont tout le monde a besoin. Peut-être que dans son cas, elle insiste un peu trop, mais ce n'est pas à moi d'en juger. » Elle détourna une nouvelle fois les yeux et Chris estima (avec raison, devait-il apparaître) qu'elle avait effectivement son opinion sur le sujet. Ce fut alors qu'il comprit que Gaby faisait partie de ces gens incapables de mentir en vous regardant en face. Il l'aimait bien pour cela : il était pareil.

« Au bout d'un moment, toutefois, le rôle commença à lui peser. Le Carnaval est source de bien des désespoirs. Tu ne t'en rends pas compte parce que les Titanides souffrent en privé. Je ne dis pas qu'elles vont se tuer lorsqu'elles ne sont pas élues : je n'ai jamais entendu parler de suicide chez les Titanides. En tout cas, elle était la cause de bien des peines. Elle continua pourtant, même si tout plaisir avait disparu : par sens du devoir, tu comprends. Mais il y a une vingtaine d'années, elle décida qu'elle avait fait tout ce qui était humainement possible. Il était temps qu'un autre prenne le relais. Elle est donc allée voir Gaïa pour lui demander d'être relevée de sa tâche. Et Gaïa a refusé. »

Elle le regarda fixement, attendant qu'il comprenne le sens de ses paroles. Mais il n'avait pas encore compris, pas entièrement. Gaby s'adossa contre la proue et, les mains croisées derrière la tête, contempla les nuages.

« Rocky avait pris ce boulot avec quelques réserves, expliqua-t-elle. J'étais avec elle à l'époque : je le sais. Elle s'y était mise, croyait-elle, en connaissance de cause : elle ne croyait pas entièrement en la parole de Gaïa et la soupçonnait de se garder un atout dans la manche. Le plus drôle pourtant, ce fut que Gaïa tint à la lettre ses promesses : il y eut de bonnes années, quelques chaudes alertes et parfois même de sales moments mais l'un dans l'autre, ce furent bien les plus belles années de sa vie. Pour moi aussi. On ne nous aurait pas entendues nous plaindre, même en cas de danger parce que le jour où nous avons décidé de ne plus retourner sur Terre, nous savions à quoi nous nous engageons. Gaïa ne nous avait jamais promis un voyage d'agrément. Elle avait dit que nous pourrions vivre jusqu'à un âge *très* avancé, tant que nous serions capables de tenir debout. Et tout s'est passé précisément comme convenu.

« On ne pensait guère à la vieillesse pour la bonne raison qu'on ne vieillissait pas. »

Elle eut un rire vaguement narquois. « Nous étions des espèces d'héroïnes de feuilleton, ou de bande dessinée : “Rendez-vous la semaine prochaine !”... fidèles au poste, inchangées, en route pour de nouvelles aventures. J'ai construit une route autour de Gaïa. Cirocco s'est fait enlever par King Kong puis est parvenue à lui échapper. On a... et merde, arrête-moi : dès que tu mets le pied chez des vieux, ils commencent à te raconter leurs histoires...

— Ça va bien », dit Chris, amusé. Il avait déjà songé à cette analogie avec la bande dessinée. Ces deux femmes avaient eu une existence tellement éloignée de sa réalité qu'elles lui semblaient moins que réelles. Et pourtant elle était devant lui, vieille d'un siècle et aussi réelle qu'un coup de pied au cul.

« Et finalement, Rocky le découvrit, cet atout qu'elle gardait dans la manche. Et c'était une sacrée carte ; pourtant, elle aurait dû s'y attendre : Gaïa n'a jamais caché qu'elle ne donnait rien pour rien. Nous nous étions crues quittes de notre part du marché mais elle voulait plus. Voici son entourloupe :

« Tu as vu Rocky gober l'œuf de Titanide pendant le Carnaval. » Chris opina et elle poursuivit. « Il a changé de couleur puis est devenu aussi transparent que du verre. Eh bien, aucun œuf de Titanide ne peut être complètement fertilisé tant que ce changement n'a pas eu lieu.

— Tu veux dire, tant que quelqu'un ne se l'est pas mis dans la bouche ?

— Tu as *presque* pigé. Seulement, une bouche de Titanide ne fait pas l'affaire. Ce doit être la bouche d'un humain. Et un humain bien précis. »

Chris faillit dire quelque chose puis se tut, se rassit.

« Rien qu'elle ?

— La seule et unique sublime Sorcière de Gaïa. »

Il en avait assez entendu : maintenant il avait compris mais elle voulait être bien sûre qu'il en saisisait toutes les implications, aussi poursuivit-elle, impitoyablement :

« Jusqu'à ce que Gaïa change d'avis, si tant est qu'elle en change, Rocky garde Tunique et entière responsabilité du maintien de la race des Titanides. Quand elle s'en est rendu compte, elle a sauté un Carnaval. Elle se disait incapable d'en affronter un autre : c'en était trop pour une seule personne. Qu'advierait-il si jamais elle mourait ? Gaïa ne voulut pas répondre : elle est parfaitement capable de laisser s'éteindre la race si Rocky la quitte, cesse de participer au Carnaval ou même disparaît.

« Alors, elle a bien dû y retourner. Que pouvait-elle faire d'autre ? »

Chris repensait à l'ambassadrice titanide, là-bas, à San Francisco. Dulcimer, elle s'appelait. Il s'était senti mal à l'aise lorsqu'elle lui avait expliqué sa situation. Maintenant, c'était pire.

« Je ne comprends pas comment...

— Ça s'est fait très adroitement : Lorsque Rocky accepta le poste, elle venait juste de convaincre Gaïa de faire cesser une guerre entre les Titanides et les Anges. L'animosité entre les deux races

était, je suppose, inscrite dans leurs gènes. Gaïa avait dû faire revenir tous les individus pour opérer sur eux la modification. Simultanément, Rocky et moi nous nous soumettions à un transfert télépathique de quantités d'informations détenues par Gaïa. À notre réveil, nous étions l'une et l'autre capables de chanter le titanide et de parler un tas d'autres langues et nous en savions un paquet sur l'intérieur de Gaïa. Mais surtout, les glandes salivaires de Rocky avaient été modifiées pour sécréter une hormone désormais nécessaire au cycle de reproduction des Titanides.

« Elle ne s'est pas mise à boire tout de suite. Quand elle était jeune, elle avait l'habitude de priser de la cocaïne mais depuis des années elle n'en avait plus repris. Elle s'y est remise durant quelque temps. Puis elle a fini par passer à la gnôle parce que ça lui faisait plus d'effet. Quand approche l'époque du Carnaval, elle fait tout son possible pour décrocher. En vain. »

Gaby se releva et fit un signe à Psaltérion dont le bateau progressait parallèlement au leur à dix mètres de distance. Il vira vers eux.

« Mais tout cela n'est que secondaire, bien sûr, reprit-elle, avec entrain. L'important lorsqu'on embarque une poivrote dans un voyage pareil, ce n'est pas de se demander pourquoi elle boit mais de savoir si elle sera d'une quelconque utilité à quiconque – elle la première –, si jamais les choses tournaient mal. Et là, je peux vous rassurer sur ce point : sinon je ne vous aurais jamais suggéré de nous accompagner.

— Je suis heureux que tu me l'aies dit. Et je suis désolé. »

Elle eut un sourire en coin. « Pas de quoi. Tu as tes problèmes. On a les nôtres. Rocky et moi, on n'a eu que ce qu'on demandait. Tant pis pour nous si nous n'avons pas accompli ce que nous demandions. »

17. RECONNAISSANCE

La pluie que Gaby attendait finit par tomber à leur cinquième heure de navigation. Elle sortit les cirés et en tendit un à Psaltérion. Les autres l'imitaient, à l'exception de Cirocco qui continuait de dormir à l'avant du canoë de Cornemuse. Gaby faillit demander à Psaltérion d'approcher son embarcation pour qu'elle puisse abriter la Sorcière de la pluie puis elle se ravisa. Elle avait toujours tendance à dorloter Rocky lorsqu'elle était dans cet état. Il fallait qu'elle se rappelle ce qu'elle avait dit à Chris : Cirocco n'avait qu'à se débrouiller toute seule.

D'ailleurs, la Sorcière levait justement la tête et contemplait la pluie comme s'il n'y avait rien de plus inexplicable que cette eau qui se déversait du ciel. Elle essaya de s'asseoir puis se pencha par-dessus le plat-bord et vomit dans l'eau brune. C'était beaucoup d'efforts pour un maigre résultat.

Lorsqu'elle fut soulagée, elle rampa vers le milieu du canoë, repoussa la bâche rouge et se mit à fouiner dans les bagages, avec une frénésie de plus en plus grande. À l'arrière, Cornemuse ne disait rien et continuait de pagayer comme si de rien n'était. Finalement, la Sorcière s'assit à croupetons et s'essuya le front du plat de la main.

Elle leva brusquement la tête.

« GaaaaBY ! » Ayant repéré celle-ci à quelque vingt mètres de là, elle enjamba le plat-bord pour traverser les eaux.

Un instant on put croire qu'elle allait vraiment y parvenir. Mais c'était uniquement en raison de la faible pesanteur car dès son second pas elle s'enfonçait jusqu'aux genoux et elle n'avait pas accompli le troisième que déjà les eaux se refermaient sur son visage légèrement étonné.

*

* *

« C'est peut-être une Sorcière, gloussa Chris, mais ce n'est pas Jésus.

— Qui est Jésus ? »

Robin écouta quelque temps son explication : juste assez pour constater que le sujet ne l'intéressait guère. Jésus était un personnage du mythe chrétien, apparemment le fondateur de la secte. Il était mort depuis plus de deux mille ans, ce qui pour Robin lui semblait sa plus grande qualité. Elle resta dans l'expectative, attendant de pouvoir demander à Chris s'il croyait le moindre mot de tout ça. Lorsqu'il lui répondit que non, elle considéra la question comme réglée.

Ils étaient assis l'un et l'autre sur un rondin, à bonne distance du reste du groupe qui encerclait une Cirocco frissonnante sous sa couverture près d'un feu ronflant. Accrochée sous un trépied métallique, une grosse cafetière noircissait lentement dans les flammes.

Robin se sentait amère. Elle se demandait ce qu'au nom de la Grande Mère elle pouvait bien faire dans cette galère sous les ordres d'une Sorcière qu'elle soupçonnait d'être incapable de lacer convenablement ses propres souliers. Et Gaby. Mieux valait ne pas en parler. Plus quatre Titanides... À vrai dire, elle les aimait plutôt. Hautbois s'était révélée une remarquable conteuse. Robin avait passé la première partie du voyage à l'écouter, lançant de temps à autre une histoire de son cru, afin de la tâter et de tester sa crédulité. Hautbois se serait fort bien débrouillée au Covent : on ne l'avait pas si facilement.

Enfin, il y avait Chris.

Elle avait le plus possible retardé le moment de faire connaissance car elle appréhendait ce premier contact en société avec un mâle. Pourtant, elle savait maintenant qu'une grande partie de ce

qu'on lui avait enseigné sur les hommes était fausse. Elle avait pu constater que la légende s'était grossie d'elle-même. Elle ne s'imaginait pas capable d'être à l'aise un jour en sa compagnie mais s'ils devaient faire ce voyage ensemble, du moins essaierait-elle de le comprendre mieux.

Cela n'était pas facile, ce dont elle se morigéna. Il n'y était pour rien. Il semblait effectivement ouvert. Mais elle se sentait tout bonnement incapable de lui parler. C'était tellement plus facile avec les Titanides. Elles n'avaient pas l'air aussi *étranges* que lui.

Si bien qu'au lieu de lui parler, elle regardait l'eau dégoutter du bord de la toile de tente qu'ils avaient tendue entre deux arbres. Il n'y avait pas un souffle de vent. La pluie tombait dru, verticalement, mais leur abri de fortune suffisait à les tenir au sec. Le feu n'était là que pour le café et la Sorcière ; il faisait même chaud, mais ce n'était pas désagréable.

« Quand le temps est couvert, il fait bien plus sombre ici qu'en Californie, nota Chris.

— Pas possible ? Je n'avais pas remarqué. »

Il lui sourit mais sans aucune condescendance. Lui aussi avait l'air de vouloir parler.

« La lumière est trompeuse : le temps paraît clair mais c'est parce que tes yeux s'ouvrent pour accommoder. Saturne ne reçoit qu'un centième de la lumière reçue par la Terre. Dès qu'un obstacle s'interpose, tu remarques la différence.

— J'ignorais cela. Nous procédons différemment au Covent : on laisse les fenêtres ouvertes des semaines durant pour favoriser les cultures.

— Sans blague ? Ça m'intéresserait d'en savoir plus. »

Alors elle lui raconta la vie dans l'Arche et découvrit encore une qualité commune aux hommes et aux femmes : on parlait plus facilement à celui ou celle qui savait bien écouter. Robin s'en savait incapable ; elle n'en avait pas honte mais elle respectait qui savait, à l'instar de Chris, lui donner l'impression qu'on l'écoutait avec attention ; et Chris semblait littéralement boire ses paroles. Au début, ce respect, accordé à contrecœur, l'avait rendue nerveuse : après tout, c'était un *mâle*. Elle ne s'attendait plus à le voir lui sauter dessus deux fois par jour mais c'était quand même déroutant de découvrir que, hormis cette barbe naissante et ces larges épaules, il se comportait en tout point exactement comme une sœur.

Elle voyait bien qu'il trouvait à l'Arche plus d'un trait bizarre, même s'il évitait d'en parler. De prime abord, elle en fut préoccupée : comment un membre de la société des sauteurs pouvait-il trouver bizarre *sa* société ? mais si elle faisait un effort d'honnêteté, il lui fallait bien admettre que *toutes* les coutumes devaient paraître étranges à qui n'y était pas habitué.

« Alors ces... ces tatouages ? Tout le monde en porte, au Covent !

— C'est exact. Certaines en ont plus que moi, d'autres moins. Mais tout le monde porte le Pentasme. »

Elle inclina la tête pour lui montrer le motif qui lui cernait l'oreille. « En général, il est centré sur la marque maternelle mais comme mon ventre est souillé, je... » Il avait froncé les sourcils avec incompréhension. « Le... comment Gaby dit-elle, déjà ? Le *nombril*. » Et elle rit à ce souvenir. « Quel nom idiot ! Nous l'appelons la première porte de l'âme parce qu'il marque le plus sacré des liens : celui de la mère à la fille. Les fenêtres de la tête sont les fenêtres de l'esprit. On m'a accusée d'hétérodoxie pour avoir placé mon esprit plutôt que mon âme sous la protection du Pentasme mais devant le tribunal j'ai pu me défendre avec succès à cause de ma souillure. Les fenêtres de l'âme conduisent au ventre. Là et là. » Et elle posa la main sur son ventre et son pubis avant de les retirer en hâte en se rappelant sa différence avec l'homme.

« J'ai peur de ne pas saisir la souillure.

— Je ne peux pas avoir d'enfant. Mes filles auraient la même chose que moi. C'est du moins ce

que disent les docteurs.

— Je suis désolé. »

Robin fronça les sourcils. « Je ne comprends pas cette manie de s'excuser pour des actes qu'on n'a pas commis. Tu n'as jamais travaillé à la banque du sperme, La Séminale à Atlanta – Ga, n'est-ce pas ?

— Georgie, précisa-t-il avec un sourire. G-A c'est pour Georgie. Non, je n'y ai jamais travaillé.

— Un jour, je trouverai l'homme qui y a travaillé. Il risque d'avoir une fin peu ordinaire.

— Je ne m'excusais pas vraiment. Pas dans ce sens. Il arrive bien souvent qu'on dise "je suis désolé" simplement pour offrir notre sympathie.

— On ne veut pas de sympathie.

— Dans ce cas, je retire mon offre. »

Sa bonne humeur était contagieuse. Elle ne tarda pas à sourire comme lui.

« Dieu sait que moi-même je n'en reçois que trop. Mais en général, je laisse courir, sauf quand je suis méchant. »

Robin s'étonna qu'on puisse en parler avec un tel flegme. Les sauteurs étaient vraiment d'une étonnante diversité : certains comprenaient tout juste le sens du mot honneur ; d'autres faisaient montre d'une susceptibilité extrême. Depuis son arrivée, elle s'était pliée à des indignités qu'elle n'aurait jamais acceptées de la part de ses congénères, pour la simple raison qu'elle estimait ces gens incapables d'un autre comportement. Elle avait d'abord cru que ce manque de décence était généralisé mais pensait que Chris en avait tout de même un minimum : s'il était prêt à recevoir de la sympathie sans protester, c'était à condition qu'elle n'empiète pas sur son sens de l'indépendance.

« Moi, on m'a reproché d'être trop méchante, reconnut-elle. Mes sœurs du moins. Mais il est des moments où l'on peut accepter la sympathie d'autrui sans perdre son honneur. Tant qu'elle est offerte sans condescendance.

— Alors, tu as ma sympathie. Entre compagnons d'infortune.

— Acceptée.

— Que signifie "sauteur" ?

— Cela vient de notre terme pour votre façon de... j'aimerais autant ne pas en parler.

— Bien. Alors, pourquoi veux-tu tuer cet homme en Georgie ? »

Elle se trouva embarquée dans une explication du comment et du pourquoi de son état, ce qui la conduisit à lui expliquer la structure et le fonctionnement du pouvoir sauteur. Elle se rendit alors compte qu'elle était justement en train de parler à l'un des prétendus membres de cette structure. Curieusement, elle en fut embarrassée. Elle avait émis quelques jugements plutôt durs et après tout, il ne lui avait rien fait, personnellement. Était-ce si important, maintenant ? Elle n'en était plus certaine.

« Au moins, maintenant, je sais ce que sauteur veut dire.

— C'était sans intention de t'accuser. Je suis persuadée que tu vois les choses autrement, ne serait-ce qu'à cause de ton éducation, aussi...

— N'en sois pas si sûre. Comprends-moi : je ne fais partie d'aucune conspiration à grande échelle. Si jamais elle existe, on ne m'a pas mis dans le secret. Et je crois vraiment que... que ton Covent se fonde sur une image du monde démodée. Si je t'ai bien compris, toi-même devrais l'admettre, du moins en partie. »

Elle haussa les épaules, sans se mouiller : il avait raison, du moins en partie.

« À l'époque où ton groupe s'est coupé du reste de l'humanité, peut-être la situation était-elle aussi difficile que tu l'as dit. Je n'y étais pas et si j'avais vécu en ce temps-là, je suppose que j'aurais fait partie de la classe des oppresseurs et considéré les choses comme normales. Mais je me

suis laissé dire que la situation s'était nettement améliorée. Je ne dis pas que tout est parfait. La perfection n'est pas de ce monde. Mais la plupart des femmes de ma connaissance sont heureuses. Elles ne voient plus beaucoup de batailles à gagner.

— Tu ferais mieux de ne pas poursuivre, l'avertit Robin. La majorité des femmes se sont *toujours* montrées heureuses de leur sort tel qu'il était – c'est du moins ce qu'elles affirmaient. Et cela remonte à l'époque où la société des sauteurs ne leur avait pas encore donné le droit de vote. Sous prétexte qu'au Covent on croit des choses que je sais maintenant être exagérées, voire incorrectes, ne va pas en tirer la conclusion que nous sommes toutes complètement idiotes. Nous savons que la majorité préfère *toujours* le *statu quo*, tant qu'on ne lui a pas montré mieux. Les esclaves ne sont peut-être pas ravis de leur sort mais la plupart ne feront rien pour l'améliorer : la plupart ne croient même pas qu'on *puisse* l'améliorer. »

Il ouvrit les mains, haussa les épaules :

« Là, tu m'as coincé. Et je ne pourrais pas voir cette oppression, puisque j'en profite. Qu'en dis-tu ? La situation te paraît-elle à ce point déplorable, toi qui es en quelque sorte un témoin venu d'une autre planète ?

— Franchement, je la trouve bien meilleure que je ne l'escomptais. En surface, tout au moins. J'ai dû me débarrasser de tout un tas de préjugés.

— Un bon point pour toi ! En général, les gens aimeraient mieux mourir que de se débarrasser d'un préjugé. Lorsque j'ai su par Gaby d'où tu venais, la dernière chose à laquelle je m'attendais de ta part était un esprit ouvert. Mais, que pensent les... euh, sauteuses ? »

Robin éprouvait un mélange d'émotions bizarre. Le plus démontant était d'être ravie qu'il lui trouve un esprit ouvert. Et cela, malgré sa façon de l'exprimer, qu'on aurait pu juger insultante pour le Covent. Le groupe isolé, refermé que lui avait probablement décrit Gaby, ne pouvait que s'en tenir avec fanatisme à ses propres concepts. Le Covent n'était pas ainsi, mais il ne serait pas facile de le lui expliquer. On avait appris à Robin à admettre l'univers tel qu'il existait, tel qu'elle pouvait l'observer, sans y introduire de facteur correctif pour le rendre conforme à l'équation, voire à la doctrine.

Elle n'avait donc pas eu de mal à se défaire de l'idée que les mâles étaient pourvus d'un pénis long d'un mètre et qu'ils passaient leur temps à violer les femmes ou bien à les acheter et à les vendre (ce dernier point n'avait pas encore été démenti mais si la chose se produisait, c'était sous une forme subtile de relations sociales qu'elle n'avait pas eu l'occasion d'observer). Mais elle se trouvait confrontée à une notion troublante : le mâle en tant que personne. Un être humain pas entièrement à la merci de sa testostérone, qui n'était pas uniquement un pénis belliqueux mais un individu avec lequel on pouvait discuter et qui était même capable de comprendre votre point de vue. Menée jusqu'à son terme logique, cette idée la conduisait à cette éventualité proprement inconcevable : le mâle en tant que sœur.

Elle se rendit compte qu'elle était restée trop longtemps silencieuse.

« Les sauteuses ? Euh, franchement, je n'en sais encore rien. J'ai bien rencontré une femme qui vendait son corps – bien qu'elle ne considère pas la chose sous ce point de vue. Mais comme je ne comprends rien à l'argent, je serais incapable de dire si elle a raison. Dans ce domaine, Gaby et Cirocco ne me sont d'aucune aide : elles ont encore moins de rapport que moi avec la société humaine telle que tu l'entends. Je dois admettre ne pas en savoir assez sur ta culture pour comprendre le rôle qu'y joue la femme. »

Il opina de nouveau.

« Qu'y a-t-il dans ton sac ?

— Mon démon.

— Puis-je le voir ?

— Je ne crois pas que...» Mais il l'avait déjà ouvert. Eh bien, qu'il fasse comme il veut, après tout. La morsure de Nasu était douloureuse, mais pas grave.

« Un serpent », s'exclama-t-il. Il semblait ravi et plongea la main dans le sac. « Un pyt... non, un anaconda. Et l'un des plus beaux que j'aie vus. Comment s'appelle-t-il... s'appelle-t-elle ?

— Nasu. » Maintenant elle regrettait de rester muette. Elle aurait voulu que Nasu saute et le morde et que l'affaire soit réglée. Comme ça, elle s'excuserait : ce n'était pas de chance, mais aussi, comment deviner que Nasu ne supportait d'être touché par personne d'autre qu'elle ?

Seulement, il s'y prenait comme il fallait, avec le respect adéquat et, bon sang, voilà même que Nasu se lovait autour de son bras !

« Tu as l'air de t'y connaître en serpents.

— J'en ai eu plusieurs. J'ai travaillé un an dans un zoo, du temps où je pouvais encore exercer un emploi. Je m'entends bien avec les serpents. » Ne le voyant toujours pas mordu au bout de cinq minutes, Robin dut bien admettre qu'il disait vrai. Et cela la rendait plus nerveuse que jamais de le voir assis devant elle avec son démon autour des épaules. Que devait-elle faire ? La fonction principale d'un démon était de vous garantir des ennemis. Une partie d'elle-même savait que cela n'avait guère plus de sens que l'infailibilité attribuée à son troisième Œil. C'était une tradition, sans plus. Elle ne vivait pas à l'âge de pierre.

Mais une autre partie, plus profonde, considérait Chris et le serpent sans savoir quoi faire.

18. OUVRONS L'ŒIL

Gaby avait espéré rallier Aglaé en une seule étape mais elle voyait bien que la chose était désormais impossible : Cirocco n'était pas en état de continuer.

En fait, ils n'avaient pas si mal avancé : la nage régulière des Titanides les avait conduits jusqu'au dernier coude de l'Ophion vers le nord, avant qu'il ne reprenne son cours habituel d'ouest en est. Un épaulement jonché de bois flotté s'avancait dans le courant et créait une plage basse propice à l'accostage des canoës. Au sommet de la crête se trouvait un bosquet près duquel les Titanides avaient planté le camp, avec l'aide plus encombrante qu'efficace de Chris et de Robin.

Gaby estimait que la pluie durerait encore plusieurs décarevs. Elle aurait pu appeler Gaïa pour en avoir confirmation – voire pour lui demander de la faire cesser si elle avait une raison valable. Mais à Gaïa le temps était d'une extrême régularité : plus d'une fois avait-elle constaté qu'une averse de trente heures faisait suite à une vague de chaleur de deux hectorevs. Et c'était, semblait-il, encore le cas. Le plafond nuageux était bas, ininterrompu.

Au nord-ouest, elle distinguait à peine la Porte des Vents, point d'ancrage sur Hypérion du câble incliné connu sous le nom d'Escalier de Cirocco. Le câble se perdait dans la couche de nuages obscurs, à peine plus sombre qu'eux, avant de resurgir au-dessus du plafond, quelque part au nord de Gaby. Elle croyait distinguer un éclat derrière les nuées, à l'endroit où le câble passait au-dessus d'elle et réfléchissait la lumière sous son ombre massive.

L'Escalier de Cirocco. Ça la faisait sourire mais sans amertume aucune. Tout un chacun semblait avoir oublié que la première ascension avait été exécutée par *deux* personnes. Elle ne s'en formalisait pas : elle savait bien qu'en dehors de la route elle était loin d'avoir laissé sur ce monde dingue autant de traces que Cirocco.

Elle gravit l'éminence jusqu'au sommet et de là, contempla, amusée, les efforts déployés par Chris et Robin pour se rendre utiles. Les Titanides étaient trop polies pour refuser la plupart de leurs offres tant et si bien que des choses qu'on aurait faites en cinq minutes en prenaient bien quinze. Et c'était bien entendu ce qu'il fallait faire : Chris n'avait pas parlé de son enfance mais c'était un citadin – hormis quelques excursions dans ces réserves terrestres où l'on domestiquait la nature. Quant à Robin, elle venait d'une mégalopole, même si le plancher du Covent était recouvert de champs et de rians pâturages. Il y avait des chances qu'elle n'ait jamais contemplé de sa vie un objet naturel et non planifié.

Quand toutefois vint le moment de préparer le repas, les Titanides remercièrent les jeunes gens. Ces créatures cuisinaient aussi bien qu'elles chantaient. Pour ce premier dîner, elles fouillèrent dans les sacs afin d'en extraire les denrées les plus périssables – des morceaux de choix destinés à être mangés frais. Elles alimentèrent le feu, entourèrent le foyer de pierres plates et fourbirent les cuivres avant d'accomplir ces gestes magiques grâce auxquels une Titanide sait transformer chair et poisson en merveilles d'improvisation.

On put bientôt sentir le fruit de leur labeur. Gaby s'était assise confortablement pour savourer son attente avec un sentiment de bonheur qu'elle n'avait plus connu depuis bien longtemps. Voilà qui la ramenait bien des années en arrière, à ce repas combien plus frugal qu'elle avait partagé avec Cirocco : elles étaient en haillons, couvertes de bleus et sans assurance de survivre au lendemain mais elles n'avaient jamais été aussi proches. Ces souvenirs lui étaient maintenant doux-amers mais Gaby avait trop vécu pour ne pas savoir qu'il valait mieux se raccrocher aux bonnes choses pour survivre. Elle aurait pu ressasser tout ce qui avait tourné mal entre cette époque et aujourd'hui ou s'inquiéter de Cirocco qui, en ce moment même, vomissait sous sa tente et cherchait un moyen de

récupérer sa gnôle dans les fontes de Psaltérion. Au lieu de cela, elle avait choisi de humer le fumet de la bonne chère, d'écouter le bruit apaisant de la pluie qui se mêlait aux chants des Titanides et de sentir la fraîcheur d'une brise tant attendue qui soufflait enfin de l'est.

Elle avait cent trois ans. Et s'était embarquée dans un voyage qu'elle n'était pas plus sûre que les autres fois de pouvoir boucler. À Gaïa, il n'y avait pas d'assurance-vie. Pas même pour la Sorcière. Et certainement pas pour une peste d'Autonome que Gaïa tolérât uniquement parce qu'elle était plus digne de confiance que Cirocco.

Cette perspective ne la gênait pas : elle survivrait, elle y arriverait. À une époque, atteindre son âge eût été inimaginable mais à présent, elle savait que sous les rides, les centenaires se sentent toujours jeunes ; elle avait eu simplement la chance de conserver, en plus, l'aspect de la jeunesse. Pour sa part, elle avait seize ans, elle était dans les montagnes de San Bernardino avec son télescope près du feu – l'un et l'autre l'œuvre de ses propres mains –, et elle attendait que le ciel s'obscurcisse et qu'apparaissent les étoiles. Que demander de plus à la vie ?

Elle savait qu'elle ne grandissait plus. Elle n'y comptait pas. Elle avait découvert que l'accumulation des ans était synonyme d'expérience accumulée, de savoir, de perspective ; bien des choses qu'on peut en apparence amasser à l'infini, tandis que pour la sagesse, on atteint un plateau. Même si elle terminait son second siècle, elle ne s'attendait pas à en être significativement changée. Cela lui avait causé quelque tracas aux alentours de son quatre-vingtième anniversaire mais depuis lors, elle ne s'en souciait plus. Elle avait bien assez des soucis du jour.

Alors qu'il touchait à sa fin, le jour présent ne lui avait causé qu'un seul souci.

Elle regarda Robin tourner autour du feu et poussa un gros soupir.

*

* *

Le repas répondait aux critères de qualité habituels des Titanides à l'exception d'un détail un peu trop... piquant. La cuisine titanide usait à l'occasion d'une épice très forte obtenue en concassant les graines d'un fruit bleu de la taille d'une citrouille. Dans le chant des Titanides, elle avait un nom élégant mais les humains l'avaient baptisée supercitrique. Blanche et granuleuse d'aspect, une pincée suffisait largement pour toute recette.

Le plat était prêt à être servi quand Psaltérion se détourna brusquement pour recracher une bouchée de légumes. Les Titanides lui jetèrent un regard interrogatif car il avait les lèvres trop gonflées pour parler. Il tendit une cuiller à Valiha qui l'effleura du bout de la langue. Elle fit une grimace.

On ne fut pas long à découvrir qu'un sac de cuir destiné au sel contenait en réalité du concentré de supercitrique. C'était Hautbois qui l'avait acheté. Après bien des discussions les quatre Titanides scandalisées durent se rendre à l'évidence : pour une raison quelconque, le vendeur – un tequilalcoolique repent du nom de Cithare – avait décidé de jouer un tour à la Sorcière et à son équipe.

Cela n'amusa aucune Titanide. Gaby ne trouvait pas ça bien grave, même s'il fallait jeter une soupière de légumes. Il leur restait encore largement assez de sel. Une vérification du reste des vivres ne révéla aucune autre substitution. Mais pour une Titanide, gâcher de la bonne nourriture était un péché. Personne n'arrivait à comprendre les raisons de Cithare.

« Comptez sur moi pour lui demander dès notre retour, promit Psaltérion d'une voix sombre.

— J'aimerais bien t'accompagner, dit Valiha.

— Pourquoi faire tout ce tintouin ? s'étonna Gaby. Ce n'était qu'une blague innocente. Il y a des fois où je vous trouve un peu trop lugubres. Je suis contente que vous sachiez plaisanter.

— Nous n'avons rien contre la plaisanterie, expliqua Hautbois. Je l'apprécie comme tout le monde. Mais celle-ci était... de mauvais goût. »

*

* *

Bien qu'elle ne fût plus soumise au processus de vieillissement, Gaby avait toutefois perçu un changement : elle avait beaucoup moins besoin de sommeil qu'auparavant. Deux heures toutes les vingt heures lui suffisaient en général. Souvent, elle demeurait éveillée soixante ou soixante-dix revs sans dommage aucun.

Les Titanides disaient qu'elle devenait de plus en plus comme elles chaque jour et qu'elle aurait sous peu perdu cette dégoûtante habitude.

En tout cas, elle avait décidé que pour le présent bivouac elle pourrait se passer de sommeil. Elle partit se balader, longea quelque temps le fleuve, et lorsqu'elle revint au camp, on n'entendait que le murmure des Titanides en phase de repos qui chantaient à voix basse. Elles étaient affalées autour du feu, cauchemars ridicules et flasques, les mains occupées à quelque tâche sans importance, l'esprit à la dérive. Valiha était sur le côté, appuyée sur un coude. Hautbois sur le dos, son torse humain dans le prolongement du reste du corps, les jambes pliées en l'air, comme un chiot qui attend qu'on lui gratte le ventre. Pour Gaby, c'était leur posture la plus drôle.

Quatre tentes avaient été plantées sous les arbres à bonne distance du feu.

Elle passa devant son abri, présentement vide. Dans le second, Cirocco dormait d'un sommeil agité. Elle avait ingurgité deux doses de raide et un océan de café. Gaby savait que le café n'était pour rien dans son insomnie.

Elle fit une pause devant la tente de Chris ; y jeter un œil ne serait que de la curiosité déplacée, elle le savait. Elle n'avait rien à voir avec Chris. Ce serait donc la dernière de la rangée. Elle attendit dehors quelques minutes ; elle entendit enfin du bruit à l'intérieur.

« Est-ce que je peux te parler une minute ?

— Qui est là ? Gaby ?

— Ouais.

— J'm'en doutais. Entre. »

Robin était assise sur son sac de couchage, étalé sur un épais lit de mousse déposé là par Hautbois. Gaby alluma la lampe accrochée au mât et vit que les yeux de Robin brillaient, certes avec éclat, mais apparemment sans malice. Elle portait encore ses vêtements de la journée.

« Je te dérange ? »

Robin fit un signe de dénégation. « Peux pas dormir. C'est la première fois de ma vie que je n'ai pas un lit pour dormir.

— Hautbois serait ravi de t'apporter encore de la mousse.

— C'est pas ça. Je m'y ferai, je suppose.

— Ça t'aiderait peut-être de porter quelque chose de plus léger. »

Robin brandit la chemise de nuit décorée que lui avait laissée Hautbois. « Ce n'est pas mon genre. Comment pourrait-on dormir là-dedans ? Sa place est dans une vitrine. »

Gaby eut un petit rire ; puis elle s'accroupit, un genou posé au sol ; elle se rongea un ongle. Lorsqu'elle leva les yeux, elle vit que Robin l'observait. Autant se jeter à l'eau : elle sait bien que tu

n'es pas venue lui demander si elle avait besoin de serviettes propres.

« Je suppose que d'abord je dois te présenter mes excuses, commença-t-elle. Alors voilà. Je regrette ce que j'ai fait, c'était injustifié et j'en suis désolée.

— J'accepte tes excuses. Mais l'avertissement tient toujours.

— Très bien. Je comprends parfaitement. » Gaby choisissait ses mots aussi soigneusement que possible. Il fallait un peu plus que des excuses mais elle devait éviter de paraître condescendante.

« Ce que j'ai fait était blâmable aussi bien dans ta culture que dans la mienne. Mes excuses étaient pour la violation de mon propre code moral. Mais tu m'avais parlé d'une sorte de système d'obligations qui vous est propre et dont le nom m'a échappé.

— Le labra.

— C'est cela. Je ne prétends pas le comprendre entièrement. Mais je crois être certaine de l'avoir violé même si j'ignore exactement en quoi. Ce que je te demande maintenant, c'est ton aide. Existe-t-il un moyen de redresser la situation ? De faire comme si rien ne s'était passé ? »

Robin fronça les sourcils. « Je n'ai pas l'impression que tu aimerais te lancer dans...

— Mais si. Je suis prête à faire tout ce qu'il faudra. Il y a quelque chose ?

— Euh... oui. Mais...

— Quoi ? »

Robin leva les mains. « C'est un peu, je suppose, comme dans les cultures primitives : un duel ? Rien que nous deux.

— À quel niveau, le duel ? Jusqu'à la mort ?

— Nous ne sommes pas primitives *à ce point*. Son but est la réconciliation, pas le meurtre. Si j'estimais que tu mérites la mort, je te la donnerais, en espérant que mes sœurs me soutiendraient devant le tribunal. Si on se battait, ce serait à mains nues. »

Gaby considéra le fait. « Et si je gagnais ? »

Robin poussa un soupir exaspéré.

« Tu ne comprends pas. Ce n'est pas le gagnant qui importe, pas dans ce sens. Ce ne serait pas pour prouver de nous deux quelle est la meilleure. Ce combat ne ferait que prouver quelle est la plus forte et la plus rapide, ce qui n'a rien à voir avec l'honneur. Mais à partir du moment où l'on accepte de se battre avec pour condition de ne pas tuer l'autre, c'est qu'on reconnaît en lui un adversaire valable, et donc honorable. » Elle marqua une pause et prit un air particulièrement rusé. « Ne t'inquiète pas, reprit-elle ; de toute façon, tu ne gagnerais pas. »

Gaby sourit elle aussi ; cette fois encore elle ne pouvait s'empêcher d'aimer cette bizarre gamine. Plus même, elle souhaitait l'avoir à ses côtés lorsque les ennuis commenceraient.

« Alors ? Suis-je un adversaire valable ? »

Robin prit tout son temps pour répondre : Bien des éventualités s'étaient présentées à Gaby depuis que Robin lui avait proposé le duel. Elle se demanda lesquelles cette dernière examinait en ce moment. Devait-elle laisser Robin gagner ? Ce pouvait être risqué si jamais elle la soupçonnait de ne pas se donner à fond. Et si Robin perdait effectivement, enterrerait-elle vraiment la hache de guerre ? Gaby n'avait que sa parole. Elle croyait connaître suffisamment bien la petite sorcière pour estimer que son sens de l'honneur lui aurait interdit une telle suggestion si elle n'était pas capable de la tenir. Donc le combat serait sérieux et probablement douloureux.

« Si c'est ça que tu veux », dit Robin.

*

* *

Robin se déshabillant, Gaby l'imita. Elles étaient à cinq cents mètres du fleuve, assez loin du camp pour que le feu se réduisît à une pâle lueur indistincte au travers de l'averse. Le lieu du combat était une légère dépression parmi les collines. L'herbe y était rare mais le terrain ferme : cuit par la chaleur, il ne commençait qu'à s'imprégner d'eau après six heures de pluie ininterrompue. Il serait pourtant loin d'être praticable, avec par endroits des plaques de boue et des flaques d'eau.

Elles se firent face et Gaby jugea son adversaire. Elles se valaient. Gaby ne la dépassait que de quelques centimètres et ne pesait que quelques kilos de plus.

« Y a-t-il des formes à observer ? Un rituel quelconque ? »

— Oui, mais le cérémonial est complexe et ne signifierait rien pour toi, alors pourquoi ne pas s'en passer ? Am-stram-gram, tu me salues, je te salue et voilà pour le rituel, d'accord ?

— Les règles ?

— Quoi ? Oh, je suppose qu'il en faudrait, n'est-ce pas ? Mais franchement, j'ignore quelles sont tes connaissances en matière de lutte.

— Je sais comment tuer quelqu'un à mains nues.

— Disons simplement qu'on évite tout geste susceptible de provoquer une incapacité permanente. Le perdant devrait être capable de marcher demain. À part ça, tout est permis.

— D'accord. Mais avant qu'on commence, je voudrais savoir une chose : ton tatouage sur l'estomac, c'est pour quoi ? » Elle désigna du doigt le ventre de Robin.

Cela aurait pu être mieux – Robin aurait pu se regarder plutôt que fixer son regard sur le doigt tendu –, mais elle fut tout de même prise de court lorsque Gaby lui balança son pied, consciencieusement frotté dans la glaise. Elle esquiva le coup mais un paquet de boue l'atteignit au visage, l'aveuglant d'un œil.

Gaby s'attendait à la voir reculer, prête à en profiter mais les réflexes de Robin furent plus rapides et elle encaissa un coup de pied dans le flanc. Cela la ralentit juste assez pour permettre à son adversaire d'effectuer à son tour son mouvement surprise :

Elle se détourna et s'enfuit au pas de course.

Gaby courut bien après Robin mais c'était pour elle une tactique inhabituelle. Elle s'attendait toujours à un coup fourré et donc ne courait pas aussi vite qu'elle aurait pu. Le résultat fut que bientôt Robin avait une confortable avance. Elle s'arrêta lorsque leur écart eut atteint dix mètres ; quand elle se retourna, son œil était ouvert de nouveau. Gaby se dit qu'elle ne devait pas y voir aussi bien qu'avant mais la pluie l'avait débarrassée quand même de la plus grande part de son handicap. Elle était impressionnée. Lorsqu'elle entama une nouvelle approche, ce fut avec les plus extrêmes précautions.

C'était comme si on repartait de zéro. Gaby se sentait handicapée car elle avait rarement eu l'occasion de combattre de cette manière. Son propre entraînement remontait à bien longtemps, et même si elle n'était pas rouillée, il lui était difficile de se rappeler comment on faisait durant ces séances d'entraînement. Au cours des quatre-vingts dernières années, tous les combats où elle s'était trouvée impliquée avaient été absolument sérieux, ce qui signifiait que la mort était toujours au bout. Cela n'avait aucun rapport avec l'entraînement. À l'opposé, Robin devait pratiquer ce genre de chose à longueur de temps. Son comportement en témoignait à l'évidence.

Il n'y avait aucune raison que le combat dure plus de quelques minutes, même en amortissant les coups. Gaby sentait confusément que les choses ne tourneraient pas ainsi. Elle s'approcha donc en sautillant sans lancer le poing ou le pied, laissant ainsi à Robin une ouverture qu'elle était, à ses yeux, susceptible d'exploiter. Mais elle n'en fit rien et les deux femmes se retrouvèrent donc au corps

à corps. C'était un agrément tacite. Gaby le respecterait. En rendant plus strictes encore les règles qu'elles s'étaient fixées au départ, Robin lui montrait son désir de ne voir aucune d'elles blessée. Ce qui signifiait que Gaby était une adversaire jugée assez honorable pour ne pas mériter de blessure.

Cela dura un bon moment. Gaby réalisa qu'elle avait perdu tous les avantages qu'elle aurait pu retirer en luttant ainsi. Mais elle s'en fichait. Elle comptait perdre mais ça ne l'empêchait pas de se donner à fond. Robin s'en souviendrait.

*

* *

« Pouce ! hurla Gaby. N'en jetez plus, je me rends ! »

Robin relâcha son étreinte et le poignard de la douleur se retira lentement de son épaule. Elle leva son visage collé dans la boue et se retourna avec précaution. En fin de compte, elle retrouverait peut-être un jour l'usage de son bras.

Elle aperçut Robin, assise la tête entre les jambes, qui haletait comme une locomotive.

« Deux sur trois ? » suggéra Gaby.

Robin se mit à rire. À pleine voix, sans retenue.

« Si j'avais su, rien qu'une minute, que tu parlais sérieusement, parvint-elle à dire enfin, je t'aurais ligotée et bouclée dans une cage. Mais t'aurais sans doute réussi à ronger tes chaînes.

— J'ai bien failli t'avoir deux fois, pas vrai ?

— Tu sauras jamais à quel point ! »

Gaby s'étonna de se sentir aussi bien, vu qu'elle avait mal absolument partout. Elle attribua le fait à l'euphorie de l'exploit, cette détente totale qui suit un effort épuisant. Et après tout, elle n'était pas blessée. Quelques bleus, l'épaule un peu affaiblie mais c'était plus d'épuisement que de contusions qu'elle souffrait.

Robin se leva lentement. Elle lui tendit la main.

« Descendons au fleuve. T'as besoin d'un bain. »

Gaby lui prit la main et parvint à se redresser. Robin boitillait et elle ne se sentait guère stable elle-même, aussi est-ce en se soutenant mutuellement qu'elles parcoururent les difficiles premières centaines de mètres.

« Je voulais vraiment savoir, à propos de ton tatouage », dit Gaby tandis qu'elles approchaient de la berge.

Robin s'essuya le ventre avec les mains ; en vain. « On n'y voit rien. Y a trop de boue. Qu'est-ce que t'en penses ? »

Gaby faillit répondre de façon neutre et polie puis elle se ravisa :

« J'en pense que c'est l'une des choses les plus hideuses que j'aie jamais vues.

— Précisément. C'est une source intense de labra.

— Tu pourrais t'expliquer ? Est-ce que toutes les sorcières se défigurent de la sorte ?

— Je suis la seule. De là vient le labra. »

Elles pénétrèrent dans l'eau avec précaution et s'y assirent. La pluie s'était réduite à un fin crachin tandis qu'au nord une déchirure entre les nuages laissait passer quelque lumière.

Gaby ne pouvait plus voir le tatouage mais elle ne cessait d'y songer. Il était grotesque, effrayant, presque. Il représentait, avec le rendu d'une planche anatomique, la dissection des couches de tissus, rabattus successivement avec une précision chirurgicale pour révéler les organes internes. Les ovaires ressemblaient à des fruits pourris et grouillants de vers. Les trompes de Fallope étaient un

paquet de nœuds. Mais le pire restait encore l'utérus : gonflé, débordant par l'« incision » et se vidant de son sang par une blessure déchiquetée. Il était clair que la blessure avait été occasionnée de l'intérieur, comme si quelque chose cherchait à sortir de force. On ne voyait de la créature qu'abritait la matrice qu'une paire d'yeux rouges et sanguinaires.

*

* *

La pluie redoubla alors qu'elles allaient reprendre leurs vêtements. Gaby ne s'alarma pas en voyant Robin trébucher et tomber ; le sol était glissant et sa cheville était encore fragile. Mais à partir de sa quatrième chute, il fut évident que quelque chose ne tournait pas rond. Elle titubait, tremblait, la mâchoire crispée avec détermination. « Laisse-moi t'aider, proposa Gaby en n'y tenant plus.

— Non, merci. Je peux me débrouiller toute seule. » Une minute plus tard elle retomba et ne se releva pas. Ses membres tremblaient doucement, lentement. Son regard était vague. Gaby s'agenouilla et passa un bras sous les genoux de Robin, l'autre derrière son dos. « Nnnn... nnnnooon. Nnnnooon.

— Quoi ? Sois raisonnable, ma vieille. Je ne peux pas te laisser là sous la pluie.

— SSSiii. SSSiiii. Laiiii-ssse. Laissssse-me... me... moi. » C'était un foutu problème. Gaby la reposa, se redressa en se grattant le crâne. Elle considéra le campement, pas très loin, puis Robin à nouveau. Elles étaient au sommet d'une colline basse ; la crue n'était pas un problème. Elle ne risquait pas non plus d'être noyée par l'averse. Cette région d'Hypérion était dépourvue de gros prédateurs dangereux, seuls quelques petits animaux pouvaient venir la mordiller.

On réglerait cela plus tard. Il faudrait bien trouver une solution car Gaby ne ferait pas ça deux fois. En attendant, elle fit demi-tour pour regagner le camp.

*

* *

Hautbois se leva, inquiet, en voyant Gaby revenir seule. Gaby savait que la Titanide les avait vues partir ensemble ; il était même probable qu'elle avait deviné la raison de leur équipée sous la pluie. Gaby s'empressa de la rassurer avant qu'elle ne tire des conclusions hâtives.

« Elle va bien. Du moins je le suppose. Elle est en pleine crise et refuse mon aide. On pourra la récupérer au moment de partir. Mais où vas-tu ?

— La ramener à sa tente, bien sûr.

— Je ne crois pas qu'elle appréciera. »

Gaby n'avait jamais vu une Titanide dans une telle colère que Hautbois.

« Vous, les humains et vos jeux imbéciles, hennit-elle. Je n'ai pas à me conformer à ses règles, ni aux tiennes, d'ailleurs. »

*

* *

Robin vit Hautbois déboucher de derrière le rideau de pluie. Bon sang, Gaby lui avait renvoyé la cavalerie, pas de doute.

« Je suis venue de moi-même, dit la Titanide en tirant Robin du borbier. Quels que soient les concepts humains que par cet acte insensé vous tentez de défendre, ils ne seront pas violés puisque

aucune ingérence humaine ne vous tire de là.

— Pose-moi par terre, espèce de gros dada monté en graine », essaya d’articuler Robin mais elle n’entendit tomber de ses mâchoires flasques que croassements et gargouillis dépités.

« Je vais m’occuper de vous », dit Hautbois avec tendresse.

Robin était calme lorsque la Titanide la déposa sur le sac de couchage. Cesse de lutter, cède, attends ton heure pour gagner. Pour l’instant, tu es sans défense, mais tu te rattraperas.

Hautbois revint avec un seau d’eau chaude. Elle baigna Robin, la sécha, la soutint comme une poupée robot dérégulée et la glissa dans les fines dentelles de sa chemise de nuit. Robin aurait pu ne pas peser plus d’une feuille de papier lorsque Hautbois la souleva d’une main pour l’introduire dans son sac de couchage. Elle le lui remonta jusqu’au cou.

Elle se mit à chanter.

Robin sentit une boule dans le fond de sa gorge. Elle était horrifiée. Se faire border, baigner, habiller... c’était un affront terrible pour sa dignité. Elle aurait dû être capable d’éprouver plus de colère que ça. Elle aurait dû préparer l’éclatante attaque verbale qu’elle lui assènerait dès l’instant qu’elle aurait repris ses esprits. Et au lieu de cela, elle était simplement submergée par une émotion suffocante, depuis bien longtemps oubliée.

Pleurer : c’était inconcevable. Une fois qu’on s’y était laissé aller, l’auto-apitoiement vous guettait. C’était sa plus grande peur, elle en était terrifiée au point d’oser rarement en parler.

Seule, parfois, il lui était arrivé de pleurer. Elle en était incapable devant quelqu’un.

Et pourtant, en un sens, elle était bien seule. Hautbois elle-même l’avait dit. Les règles humaines, les concepts du Covent n’avaient pas à s’appliquer ici. Cela allait même plus loin : le Covent n’avait jamais exigé d’elle qu’elle ne pleure pas ; c’était une discipline qu’elle s’était imposée elle-même.

Elle entendit un gémissement et comprit qu’il sortait de sa bouche. Des larmes coulaient du coin de ses yeux. Puisqu’elle ne pouvait avaler la boule qui lui obstruait la gorge, il fallait bien qu’elle sorte.

Robin se rendit et s’endormit en pleurant dans les bras de Hautbois.

*

* *

Chris était allongé sur son sac de couchage dans cette foutue pénombre. Il tremblait. Depuis des heures, il avait l’impression que l’attaque était imminente mais elle refusait de se déclencher. Ou bien avait-elle commencé ? Comme il l’avait expliqué à Gaby, il était mal placé pour juger s’il était en crise. Mais ce n’était pas entièrement exact ; s’il avait eu une attaque, il ne s’en rendrait pas compte, son esprit trouverait parfaitement raisonnable de fonctionner comme une machine aux poulies tordues et aux engrenages faussés. Et il ne serait pas là à *transpirer*.

Il se dit que c’était la lumière, et cette pluie qui battait contre la toile de tente. La lumière n’allait pas. Discernée au travers des parois de la tente, c’était soit celle de l’aube, et il était temps de se lever, soit celle du crépuscule et il était bien trop tôt pour dormir. Ça ne ferait pas une nuit convenable.

Et quant à la pluie... C’était étonnant, tout ce qu’il avait pu entendre. Le chant tranquille des Titanides, les craquements et le crépitement du feu. Quelqu’un s’était approché de sa tente, s’était arrêté et son ombre s’était silhouettée sur la paroi, puis s’était éloigné. Plus tard, il avait entendu le bruit d’une conversation, des pas qui s’éloignaient. Bien plus tard, quelqu’un était revenu.

Et voici maintenant que quelqu’un d’autre encore s’approchait. Même la Sorcière n’aurait pas

jeté une ombre de cette envergure.

« Toc, toc.

— Entre, Valiha. »

Elle portait une serviette et, tout en passant la tête et le torse par l'embrasure pour maintenir ouverts les battants de la tente, elle s'en servit pour essuyer la boue de ses sabots frontaux avant de se hasarder sur le tapis. Elle fit de même avec ses postérieurs, levant une jambe après l'autre, arquée de biais, dans l'attitude d'un chien qui se gratte derrière l'oreille. Elle portait un imperméable violet qui était presque une tente à lui tout seul. Lorsqu'elle l'eut enlevé et suspendu à une patère près de la porte, Chris était devenu des plus curieux de l'objet de sa visite.

« Ça te dérange que j'allume la lanterne ?

— Ne te gêne pas. »

La tente était prévue pour une Titanide, ce qui voulait dire qu'elle pouvait tenir debout en son centre, avec une place juste suffisante pour s'y retourner. La lampe découpait des ombres fantastiques avant qu'elle ne la suspende au mât ; elle s'assit, jambes croisées.

« Je ne puis rester longtemps, commença-t-elle. D'ailleurs, je fais peut-être même une erreur en venant ici. En tout cas, je suis là. »

Si elle avait eu l'intention de le subjuguier, elle n'aurait pu s'y prendre mieux. Ses mains jouaient nerveusement avec le rebord de sa poche, un spectacle pour Chris difficilement supportable : les pouces passés dedans, elle l'étirait comme si c'était la doublure élastique d'un costume de bain.

« Je m'inquiète depuis que je me suis rendu compte que tu... que tu ne te rappelles vraiment pas les cent revs que nous avons passés ensemble une fois que je t'ai eu découvert, errant sous l'Escalier de Cirocco, après ton Grand Saut.

— Quelle durée représentent cent revs ?

— Un peu plus de quatre de tes jours. Une rev fait soixante et une minute.

— Ça fait un bail. On s'est payé du bon temps ? »

Elle leva les yeux sur lui.

« Moi oui. Et ça t'a plu aussi, m'as-tu dit. Ce qui m'a le plus tourmenté, c'est ton impression d'avoir été utilisé simplement comme porte-bonheur, la première fois que tu as repris tes esprits. »

Chris haussa les épaules. « Ça ne me gênerait pas même si c'était vrai. Et si je t'ai porté chance, j'en suis ravi.

— Ce n'est pas ça. » Elle se mordit la lèvre inférieure et Chris vit avec surprise briller une larme, rapidement essuyée. « Gaïa me damne, gémit-elle. Je ne parviens pas à le dire comme il faut. Je ne sais même pas ce que je voudrais te dire, en dehors de merci. Même si tu ne te rappelles rien. » Elle puisa dans sa poche pour en ramener un objet qu'elle lui pressa dans la main. « Voici pour toi », dit-elle en se levant ; elle était partie pratiquement avant qu'il ait saisi ce qu'il s'était passé.

Il ouvrit la main et contempla l'œuf de Titanide.

Sa couleur dominante était le jaune, à l'instar de la robe de Valiha, mais avec des diaprures noires. Sa surface dure était gravée d'une inscription rédigée en anglais en minuscules pattes de mouches :

Valiha (Solo éolien) Madrigal : Forte Cote en Majeur

26^e Gigarev ; 97618685°Rev. (2100 apr. J.-C.)

« Les Tours de Gaïa Sont Impénétrables. »

19. ÉTERNELLE JEUNESSE

« Si c'est un procès en paternité que tu crains, dit Cirocco, je te rassure tout de suite. Ce n'est pas le genre des Titanides.

— Ce n'est pas ce que je voulais... peut-être que je me suis mal exprimé. »

Chris était dans le canoë de Cirocco. Assis au centre tandis que la Sorcière se prélassait à la proue, la tête sur un coussin.

Elle avait des cernes bleus sous les yeux et le teint brouillé. Mais c'était quand même un gros progrès sur les heures précédentes. Chris avait décidé de voyager avec Cirocco dans l'intention de l'entreprendre sur les rapports sexuels entre humains et Titanides mais, au vu de son état, il avait mis la question de côté.

Il n'était pas le seul à avoir changé d'embarcation. Gaby naviguait à présent en compagnie de Hautbois et de Robin tandis que Valiha et Psaltérion ouvraient le convoi, loin en avant.

Ils étaient passés sous l'Escalier de Cirocco, une expérience dont Chris se serait fort bien passé. Ce câble massif suspendu au-dessus de lui l'avait ramené à ce jour venteux où, sur le Golden Gate, Dulcimer lui avait mis le pied sur le chemin qui menait à Gaïa. L'Escalier de Cirocco ressemblait à un pont suspendu. Sauf qu'à la place de la pile s'ouvrait simplement le rayon de Rhéa, gueule conique et béante qui avalait dans ses profondeurs infinies le câble devenu à cette hauteur invisible. Ce dernier suivait une courbe exponentielle, matérialisation d'une abstraction géométrique. Douze *Golden Gates* mis bout à bout n'auraient pas égalé sa terrifiante immensité.

À présent, ils n'étaient plus qu'à quelques minutes du confluent de Melpomène avec l'Ophion. Déjà le courant s'était légèrement accéléré, comme si les eaux étaient pressées de défier les Astéries dont la chaîne sombre se découpait à l'est.

Chris cessa de regarder le fleuve et fit une nouvelle tentative.

« Je sais déjà une chose, c'est qu'elle est enceinte. Et je suppose que ce n'est pas un enfant qu'elle attend. Ai-je raison ?

— Tu continues encore de penser en termes de papa et de maman, dit Cirocco. Tu n'es pour l'instant qu'un avant-père en puissance et Valiha une avant-mère potentielle. L'œuf pourrait être implanté chez... Oh, mettons, Cornemuse, par exemple, ce qui ferait de lui l'arrière-mère, ensuite de quoi, l'une quelconque des trois autres pourrait la fertiliser, Valiha incluse.

— Pas avant d'avoir fait plus ample connaissance, précisa Cornemuse depuis la poupe.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, objecta Chris.

— Je suis désolée. Mais aucun enfant n'est en vue. Un, je ne l'approuverais pas. Deux, aucune Titanide ne s'engagerait dans un tel processus sans y réfléchir plus avant. Et trois, c'est toi qui as l'œuf.

— Alors, que se prépare-t-il en réalité ? Ce cadeau revêt-il une signification spéciale ? Que veut-elle me dire ? »

Cirocco n'avait pas précisément l'air de vouloir répondre à un questionnaire mais, avec un soupir, elle s'exécuta.

« Cela ne veut pas obligatoirement dire quelque chose. Oh, qu'elle t'aime bien, c'est certain. Car sinon, elle ne t'aurait jamais fait la cour, déjà ; et elle ne t'aurait pas non plus donné l'œuf si elle n'éprouvait toujours pas le même sentiment. Vois-tu, les Titanides sont des sentimentales. Entre dans n'importe quelle demeure titanide et tu en trouveras une étagère sur un mur. Pas un œuf sur mille n'est effectivement utilisé. On ne l'envisage même pas. Ces œufs sont aussi communs que... disons, des capotes dans le sillage d'un séducteur. »

Cornemuse la siffla copieusement.

« Plutôt gonflée comme métaphore, pas vrai ? parvint à plaisanter Cirocco.

— C'est quoi, une capote ?

— T'as pas connu ça, hein ? Un préservatif à jeter. En tout cas, l'analogie est pertinente : chaque fois qu'une femelle a un rapport frontal, il sort un œuf deux hectorevs plus tard. C'est-à-dire deux cents revs, au cas où par chez toi, on ne vous enseignerait pas encore le système métrique. Tu sais, ça fait un sacré coup de voir qu'une Titanide sait ce qu'est une capote – sans en avoir jamais vu – alors qu'un humain ne le sait pas. Mais qu'est-ce qu'ils vous apprennent donc ? Que l'histoire a commencé en 2096 ?

— À vrai dire, je crois que maintenant on inclut 2095. »

Cirocco se massa le front en souriant faiblement.

« Désolée. Je dévie. Ton éducation et ses lacunes ne me regardent pas. Revenons aux Titanides... La plupart des œufs sont jetés. Si ce n'est pas tout de suite, c'est au cours du nettoyage de printemps ultérieur. Certains sont conservés pour des raisons sentimentales bien après leur expiration. Au fait, leur durée est de cinq ans environ.

« Ce que tu dois garder à l'esprit c'est la double nature du sexe chez les Titanides. Les rapports postérieurs ont deux fonctions dont l'une est plus fréquente que l'autre. La première est hédoniste : c'est le plaisir pur. On le pratique en public. La seconde est la procréation, lorsqu'on les y autorise, ce qui ne se produit pas aussi souvent qu'elles le désireraient. Les rapports frontaux sont différents. Il est extrêmement rare que ce soit juste pour faire un œuf. Il s'agit presque toujours d'une manifestation de profonde amitié ou d'amour. Pas exactement l'amour tel que toi et moi l'entendons : car les Titanides ne forment pas de couples. Mais elles connaissent l'amour. C'est l'une des rares choses dont je sois sûre. Une Titanide aura des rapports postérieurs avec un ou une partenaire qu'elle n'envisagerait pas pour des rapports frontaux. Les rapports sexuels frontaux sont sacrés.

« Maintenant, cette règle est un peu moins stricte lorsqu'il s'agit des humains qui sont dans l'impossibilité d'avoir des rapports postérieurs. Les éléments les plus libéraux de l'intelligentsia titanide estiment qu'il est moral d'avoir des rapports frontaux avec un humain pour le plaisir. À condition, toujours, de le faire dans l'intimité ; mais il n'est pas obligatoire d'aimer cet humain, ni même d'être particulièrement liés. Cornemuse ?

— C'est exact, dit la Titanide.

— Si tu prenais le relais ? suggéra Cirocco. J'ai la migraine. »

Lorsque Chris se retourna, Cornemuse cessa de payer pour ouvrir les mains.

« Il n'y a pas grand-chose à ajouter. Cirocco a bien résumé la situation.

— D'après toi, l'œuf ne serait donc qu'un souvenir. Et la déception de Valiha proviendrait de ce que j'ai oublié ce qui s'est passé. Elle n'est pas amoureuse de moi.

— Oh, mais je n'ai jamais dit ça. Valiha est une fille très vieux jeu qui n'a jamais eu de relations avec un humain. Elle est éperdument amoureuse de toi. »

À l'intérieur de Gaïa, le temps orageux avait pour conséquence l'extension des zones nocturnes au-delà de leurs limites habituelles. Ainsi, lorsque la petite troupe franchit le confluent de la Melpomène, elle aurait dû pénétrer en zone crépusculaire. En fait, il faisait nuit.

Mais la nuit à Gaïa ne pouvait jamais être complète. Par temps clair, même le centre de Rhéa restait aussi clair que sur Terre une nuit de pleine lune. Sous les nuages, l'obscurité se faisait plus profonde mais sans jamais devenir impénétrable. Les contreforts des Astéries restaient illuminés par une pâle clarté venue du dessus de la couche nuageuse. On disposa des lanternes dans les niches prévues à la poupe des canoës. Et le groupe poursuivit son chemin.

Des arbres de haute taille avaient fait leur apparition sur la rive. Épars au début, ils n'avaient pas tardé à former une épaisse forêt. Ils ressemblaient beaucoup à des pins avec leur tronc droit et leurs fines aiguilles. Le sous-bois restait clairsemé. Chris aperçut des troupeaux de créatures à six pattes qui progressaient avec des bonds prodigieux, à l'instar des kangourous. Cirocco lui expliqua que cette zone était une survivance de la protoforêt conçue par Gaïa dans sa jeunesse de Titan et que cette flore et cette faune primitives étaient identiques à celles qui occupaient encore actuellement les hauts plateaux.

C'est alors qu'ils venaient d'entrer dans un défilé étroit que Chris fit l'expérience d'une curieuse illusion d'optique : il avait l'impression de naviguer en côte. Les collines alentour s'inclinaient vers l'est et les arbres penchaient de quelques degrés seulement par rapport à la verticale, leur sommet décalé de dix à vingt mètres de leur base, en direction de l'est. Après une brève période d'accoutumance, l'œil en concluait que tout le paysage était d'aplomb et que le fleuve défiait la pesanteur. C'était encore une plaisanterie de Gaïa.

La pluie se mit à tomber comme les Titanides accostaient les embarcations sous l'entrée même d'un défilé escarpé. On entendait un fracas énorme. Chris imaginait une gigantesque cascade, ou bien des brisants sur une plage.

« Aglaé », dit simplement Gaby en venant prêter main-forte à Chris et à Valiha pour hisser à sec un canoë. « Tu ne la verras sans doute pas avant qu'il n'y ait une éclaircie.

— Aglaé ? Qu'est-ce que c'est ? »

Gaby lui décrivit le fonctionnement du trio de pompes tandis que les Titanides démontaient les canoës. L'opération ne traîna pas : le revêtement argenté fut désolidarisé de la charpente en bois, replié par petits paquets et rangé dans les sacoches. Chris se demanda ce qu'elles allaient faire des membrures, des quilles et des fonds. La réponse, apparemment, était de les abandonner.

« Nous pouvons construire de nouveaux canoës si besoin est, expliqua Valiha. Mais ce ne sera pas nécessaire avant que nous soyons dans Crios, de l'autre côté de la Mer de Minuit.

— Et comment allons-nous traverser la mer, dans ce cas ? En tenant la main de la Sorcière pour marcher sur les flots ? »

Valiha ne daigna pas répondre.

Les humains se mirent en selle et la troupe s'ébranla vers l'obscurité croissante.

*

* *

« C'est moi qui ai construit cette route, il y a bien longtemps, dit Gaby.

— C'est vrai ? Pour quelle raison ? Et pourquoi n'est-elle pas entretenue ? »

Ils étaient sur un tronçon de la route circulaire de Gaïa qu'avait empruntée Gaby pour se rendre à l'Atelier de Musique. Les Titanides se relayaient pour débroussailler le chemin.

« Hautbois, là-devant avec sa machette, t'en donne une raison : la végétation repousse très vite, si bien que la route exigerait bien trop d'entretien et personne n'a envie de le faire. Rares d'ailleurs sont ceux qui ont fait tout le périple. Ce fut dès l'origine un projet absurde. Personne n'en voulait, hormis Gaïa mais ici, ses désirs sont des ordres ; alors je l'ai construite.

— Avec quoi ?

— Des Titanides, surtout. Pour édifier les ponts j'ai dû en transborder deux cents par dirigeable. Enfin, pour aplanir, damer et coucher l'asphalte, j'ai...

— De l'asphalte ? Tu plaisantes !

— Non, quand il fera plus clair, tu pourras encore en retrouver des plaques. Gaïa avait spécifié : une chaussée asphaltée assez large pour un essieu de deux mètres avec des pentes inférieures à dix pour cent. Nous avons lancé cinquante-sept ponts suspendus de corde et cent vingt-deux ponts sur piles. La plupart sont encore debout mais j’y réfléchirais à deux fois avant de les emprunter. Il nous faudra les prendre tels qu’ils viendront. »

Gaby avait déjà évoqué cette route. Chris sentait bien que, pour une raison quelconque, elle avait envie d’en parler à condition qu’on l’y pousse. Il l’y poussa.

« Tu ne vas pas me dire que tu as... apporté l’asphalte à bord des saucisses. Tu m’as dit qu’elles ne voulaient pas s’approcher du feu et puis, cela représente une sacrée quantité... »

— Certes. Non, Gaïa nous a fourgué un truc, plusieurs même, pour être exact, qui facilitèrent grandement la tâche. Quoique, ça n’avait rien d’agréable. Il y avait une bestiole, de la taille d’un Tyrannosaure-Roi, qui dévorait les arbres. J’en ai utilisé cinquante. Elles dégageaient une piste dans la forêt en laissant derrière elles d’énormes tas de pulpe de bois. Je crois qu’elles digéraient à peu près le millième de ce qu’elles ingurgitaient, autant dire qu’elles ont bouffé une sacrée quantité d’arbres. Ensuite venait un autre truc – et je te jure que c’est vrai – en gros de la taille d’un wagon de métro, qui mangeait la pulpe et chiait de l’asphalte. Une puanteur *incroyable*. Ce n’était pas du bon vieil asphalte – qui déjà ne sent pas si bon que ça – cette... cette saloperie était bourrée d’esters, de cétones et de je ne sais plus quoi. Bref, imagine l’odeur d’une baleine crevée depuis trois semaines. Ça te donnera une vague idée.

« Veine, personne n’avait à rester à proximité de ces choses. Les tronçonneuses – c’est comme ça que nous avons baptisé ces mangeurs d’arbres – n’étaient pas très malignes mais elles étaient dociles et on pouvait les entraîner à ne manger que les arbres imprégnés d’une odeur spécifique. On leur ouvrait la voie et elles suivaient. Puis on repassait derrière en rassemblant toute la pulpe de bois à l’endroit où l’on voulait mettre la route. Là-dessus, on envoyait les distilleries – les créatures à asphalte, si tu préfères. On les appelait des distilleries. On les mettait sur la piste de pulpe et elles commençaient leur boulot. Nous, on restait à dix kilomètres au vent. Elles ne risquaient guère de dévier car elles sont incapables de manger autre chose que la pulpe. Et pas n’importe laquelle : uniquement celle qui est passée par l’estomac d’une tronçonneuse. Ces créatures ont autant de cervelle qu’une limace.

« Au bout de deux ou trois semaines, une fois que le produit n’était plus toxique, j’arrivais avec une équipe de quarante ou cinquante Titanides pour passer le rouleau. Et hop : une route ! Bien sûr, bêtes comme elles étaient, il arrivait parfois aux distilleries de s’emmêler, par exemple si l’on nettoyait mal les traces de pulpe d’un endroit. Ça les bloquait et elles se mettaient à gémir comme des chiots de deux cents tonnes. Il fallait alors tirer à la courte paille celui qui irait sur place rectifier le tir. C’est arrivé plus d’une fois et je peux te dire qu’on y risquait presque sa vie. Jusqu’à ce que je trouve une solution.

— Et comment ?

— En dénichant une Titanide qui avait pris un coup d’épée en travers de la figure durant la guerre des Anges, expliqua Gaby, très fière. Les nerfs étaient atteints et elle n’avait plus d’odorat. C’est elle qui y allait et guidait la chose à bout de corde. À la fin du chantier, j’étais si reconnaissante que j’ai demandé à Rocky d’en faire une arrière-mère au Carnaval suivant.

« Bien entendu, la route n’est pas revêtue sur tout son parcours. Ce serait encore plus idiot que de coutume, même pour Gaïa. Il n’est guère utile de répandre de l’asphalte sur du sable ou de la glace. Et un tiers de Gaïa est formé de déserts ou de banquises. Là, nous avons tracé des pistes dans la mesure du possible et laissé une série de refuges. Si jamais t’as des ennuis et que tu tombes sur une

hutte avec « Travaux publics Plauget » sur la porte, tu sauras qui l'a mise là.

— Alors, comment franchir la banquise avec des chariots ?

— Hein ? Oh, de la manière habituelle. Ce n'est pas que grand monde ait fait le tour de Gaïa en chariot... Tu prends un traîneau. En suivant l'Ophion gelé pour traverser Théa ; c'est d'ailleurs pratiquement le seul passage à travers les montagnes. Océan n'est qu'une vaste mer plate et gelée, aussi n'y a-t-il pas de problème, si du moins on peut avancer une telle chose concernant Océan. Dans les déserts, on trouve son chemin comme on peut, simplement. On a fait quelques oasis. »

Chris discerna sur le visage de Gaby une curieuse expression : vaguement désenchantée, mais surtout heureuse. Il savait qu'elle aimait à se remémorer le bon vieux temps et il aurait préféré ne pas avoir à lui poser la question suivante. Mais il avait l'impression que c'était pour cela qu'elle avait abordé la première le sujet.

« Pourquoi l'avoir construite ?

— Hein ?

— Pour quoi faire ? Tu as dit toi-même qu'elle ne répondait à aucun besoin. Elle n'est pas entretenue, il n'y a pas de circulation. Pourquoi avoir fait cette route ? »

Gaby se rassit ; elle était dans sa position habituelle, le dos à la marche, appuyée contre Psaltérion ; Chris n'avait jamais pu s'y faire : il aimait bien voir où il allait. Le problème, comme Gaby l'avait découvert depuis bien longtemps, était que le torse d'une Titanide était trop haut et trop large pour qu'on y voie grand-chose.

« Je l'ai fait parce que Gaïa me l'a demandé. M'a engagée pour le faire, plutôt. Je te l'ai dit.

— Ouais. Tu m'as dit aussi que c'était un boulot déplaisant.

— Pas tout le temps ; les ponts étaient un défi. J'aimais ça. Je n'y connaissais rien en ponts et chaussées – je n'étais même pas ingénieur, même si la partie math n'avait rien de difficile –, si bien qu'au début je me suis fait aider par deux personnes de l'Ambassade. J'ai appris avec elles pendant les cinq cents premiers kilomètres. Après, j'ai improvisé mes propres solutions. » Elle se tut un moment puis le regarda.

« Mais tu as raison. Je ne l'ai pas fait par envie. J'étais payée, tout comme je suis payée pour tout ce que j'accomplis pour Gaïa. J'avais réussi ce premier boulot mais le salaire fut trop intéressant.

— Et c'était ?

— La jeunesse éternelle. » Elle ricana. Ou tout comme. Rocky l'a eue pour rien, parce qu'elle est la Sorcière. Je ne mis pas longtemps à découvrir que l'offre ne s'appliquait pas pour moi. C'est alors que j'ai conclu cet arrangement avec Gaïa. Je gagne mon immortalité en travaillant au plan d'équipement. L'ennui, quand on est à son compte, c'est qu'on n'a pas la retraite comme un salarié. Si jamais Gaïa ne trouve plus rien à me donner, je suis foutue. Je serai probablement ratatinée en l'espace d'une journée.

— Tu n'es pas sérieuse.

— Non. Je suppose que je commencerai simplement à vieillir. Il se pourrait que ce soit plus rapide. Mais j'ai cette... eh, où est Rocky ? »

Chris regarda derrière lui, puis comprit que Cornemuse était allé de l'avant en éclaireur. Une brume s'était abattue, réduisant encore la visibilité. C'est à peine s'il pouvait distinguer Robin et Hautbois ; quant à Cornemuse, le brouillard l'avait complètement avalé.

Psaltérion surgit devant eux et Valiha pressa le pas pour rattraper Hautbois. Les deux équipages ne tardèrent pas à rejoindre Gaby qui était en vive discussion avec Cornemuse.

« Elle a dit qu'elle retournait en arrière vous parler et...

— En es-tu *bien sûr*, Cornemuse ?

— Que voulez-vous... oh ! J’y suis pour rien, parole ! Elle a dit qu’elle allait faire un tour un moment avec vous. Elle est peut-être blessée. Elle a pu tomber et...

— Ça risque pas, railla Gaby en se frottant le front. Tu n’as qu’à rester sur place, revenir un peu sur tes pas, voir si tu peux la trouver. Nous, on continue d’avancer. Je suis à peu près certaine de savoir où elle est. »

*

* *

Le Machupichu trônait loin au-dessus du plafond cotonneux. Depuis le porche de l’Atelier de Musique qu’éclairait cet incroyable faisceau lumineux tombé du ciel, on dominait une vaste mer de nuages qui s’étirait du nord au sud entre les deux remparts des hauts plateaux. Elle s’écoulait par la bouche invisible du rayon surmontant Océan pour venir se déverser au-dessus d’Hypérion. Par endroits, des ascendants s’enroulaient en formant de gros tubes creux lorsque les nuages atteignaient les couches plus hautes et donc plus calmes de l’atmosphère. Ces tubes étaient des perturbations cycloniques, mais posées sur la tranche et dévidées comme des tornades renversées. On les appelait des rouleaux de brume. Parfois, de violentes tempêtes venaient d’Océan et celles-ci, on les appelait des rouleaux à vapeur.

Chris resta contempler les nuages pendant que les autres entraient chercher Cirocco. Puis il entendit un bruit de verre brisé et celui d’un lourd objet heurtant le sol. Quelqu’un cria. Un bruit de pieds grimpant précipitamment un escalier, suivi de celui, bizarre, des sabots d’une Titanide foulant un tapis. Au bout d’un moment une porte claqua et les bruits cessèrent. Il continua de regarder la brume.

Gaby sortit, tenant un linge mouillé contre son visage.

« Eh bien, j’ai comme l’impression qu’il va nous falloir un jour de plus pour la remettre sur pied. » Elle s’arrêta près de Chris, reprenant son souffle.

« Ça va pas ?

— Je suis bien, mentit Chris.

— C’était sacrément malin, ce qu’elle a fait, dit Gaby. Elle a appelé Titanville grâce à une radio-graine dissimulée. Personne ne sait ce qu’elle a raconté ; sans doute qu’elle avait des ennuis car elle a demandé à un ami de venir d’un coup de saucisse l’attendre près de la route. Le brouillard était son œuvre. Elle a dit à Gaïa qu’elle avait besoin d’une couverture. Elle s’est éclipsée pour rejoindre la Titanide qui l’a conduite ici. Elle y est depuis trois revs, ce qui est amplement suffisant pour boire un bon coup. Alors il va nous falloir... eh ! tu es sûr que ça va bien ? »

Il n’avait plus le temps de lui répondre. La brume reculait comme une vague monstrueuse. En dessous se cachaient des bêtes immondes. Il pouvait les entendre. Lorsqu’il tendit le bras à l’aveuglette, sa main saisit le bras noirci d’un pâle moribond gémissant dont la bouche grouillait de vers et qui cherchait à l’attirer...

Il se mit à hurler.

20. REPRISE

Robin leva les yeux lorsque Gaby la rejoignit sous le porche. Elle s'était assise sur les marches pour lire un manuscrit jaunissant découvert dans le bureau de Cirocco. C'était un travail fascinant, la description des interactions de la flore et de la faune et celle d'organismes à proprement parler indéterminés et qui vivaient tous dans un rayon d'un kilomètre autour de l'Atelier de Musique. Ce n'était pas un traité scientifique et l'écriture avait une économie de style que Robin trouvait merveilleusement lisible. Le manuscrit était posé sur un bureau à cylindre près d'une étagère contenant une douzaine d'ouvrages tous signés par C. Jones.

« Comment se portent les patients ? » demanda Robin. Gaby avait l'air hagard. Sans doute n'avait-elle pas dormi depuis leur halte près du fleuve... Cela remontait à quand ? Deux décarevs ? Trois ? Peut-être même alors n'avait-elle pas dormi non plus.

« Erreur, dit Gaby en s'asseyant à ses côtés. C'est : comment se porte ta patience, qu'il faut demander. »

Robin haussa les épaules. « Je ne suis pas pressée. Je me cultive. Je n'imaginais pas que la Sorcière puisse écrire si bien. »

Gaby écarta de son visage une mouche imaginaire, l'air amer.

« J'aimerais que tu cesses de l'appeler la Sorcière. C'est lui donner trop de responsabilités. Elle n'est qu'un être humain, comme toi.

— Je le sais... peut-être que tu as raison. Je ne le ferai plus.

— Euh, je n'avais pas l'intention de t'engueuler. » Elle laissa son regard errer sur la pelouse. « Les patients se portent aussi bien que possible. Chris a cessé de hurler mais il est toujours recroquevillé dans un coin. Valiha ne parvient pas à le faire manger. Rocky est bouclée dans sa chambre. Toute la gnôle est passée par-dessus bord, autant que je sache. Évidemment, avec un ivrogne on n'est jamais sûr : elle peut en avoir planqué n'importe où. » Elle mit son visage dans les mains, comme pour se reposer un moment. Mais Robin vit sa bouche se tordre et elle entendit un gémissement pitoyable. Gaby pleurait.

« Je l'ai fait enfermer dans sa chambre, parvint-elle à dire entre deux hoquets. Je n'arrive pas à y croire. Je n'arrive pas à croire que les choses en soient là. Lorsqu'elle me voit, elle m'injurie. Elle crache tripes et boyaux, tremble et transpire et je ne peux rien y faire. Je ne peux pas l'aider. »

Robin était mortifiée. Elle ne savait que faire, tant la situation était invraisemblable : être assise aux côtés d'une femme universellement respectée et la voir ainsi fondre en larmes. Elle se sentait encombrée par ses mains, et feuilletait les pages du manuscrit posé sur son ventre ; elle cessa lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était en train de le déchiqueter.

Avec un choc, elle repensa au moment où elle avait pleuré devant Hautbois. Évidemment, ce n'était pas pareil. D'ailleurs, Hautbois l'avait dit et elle n'avait pas tardé à s'en rendre compte. Mais la Titanide n'était pas non plus restée à ne rien faire.

En hésitant, Robin passa le bras sur l'épaule de Gaby. Gaby réagit, apparemment sans honte, en enfouissant son visage au creux de l'épaule de la jeune fille.

« Ça va aller mieux, dit Robin.

— Je l'aimais tant, gémit Gaby. Je l'aime toujours. Quelle dérision ! Au bout de soixante-quinze ans, je l'aime toujours. »

*

**

Gaby souleva la tête de Cirocco pour approcher un verre de ses lèvres.

« Bois ça. C'est bon pour ce que tu as.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De l'eau, pure et fraîche. Il n'y a rien de meilleur au monde. »

Les lèvres de Cirocco étaient décolorées et son visage gris et moite. Gaby pouvait sentir l'humidité de ses cheveux emmêlés tandis qu'elle la soutenait avec une main passée derrière la tête. Elle avait une bosse, qu'elle s'était faite en heurtant le montant de cuivre à la tête du lit.

Elle goûta du bout des lèvres, puis se mit à boire avec bruit.

« Eh, eh, pas trop à la fois ! Tu n'as pas pris grand-chose ces derniers temps.

— Mais j'ai soif, Gaby, gémit Cirocco. Écoute, mon chou, je n'te crierai plus après. Je regrette de l'avoir fait. » Sa voix prit un ton enjôleur. « Mais écoute, chérie, je ferais à peu près n'importe quoi pour boire un coup. Rien qu'en souvenir du bon vieux temps... »

Gaby prit entre ses deux mains serrées le visage de Cirocco, amenant sur ses lèvres une moue qui aurait pu être comique en d'autres circonstances. Cirocco se débattit, les yeux rougis et terrorisés. Elle était de loin plus lourde que Gaby mais semblait avoir perdu toute velléité combative.

« Non, dit Gaby. Ni aujourd'hui, ni demain. Ne sachant pas si je serais capable de continuer à dire non, j'ai vidé tout l'alcool qui était dans la maison, alors ne te fatigue pas à m'en demander, vu ? »

Les larmes perlaient au coin des yeux de Cirocco mais, en y regardant de plus près, Gaby y découvrit avec horreur un soupçon de ruse. Ainsi donc elle avait une cachette, une réserve en cas d'urgence. En tout cas, elle n'était pas dans cette pièce. La porte devait rester verrouillée.

« D'accord. Je me sens mieux. Je serai sur pied sous peu et j'en ai terminé avec la boisson. Tu verras.

— Ouais. » Gaby détourna le regard puis se contraignit à la regarder de nouveau. « Je ne suis pas montée pour entendre des promesses. Pas de cet acabit. Je voulais savoir si tu étais toujours avec nous. Avec moi.

— Avec... oh, tu veux dire... ce dont nous avons parlé. » Elle balaya rapidement la pièce du regard, comme pour y surprendre d'éventuels espions. Elle eut un frémissement et fit mine de s'asseoir. Gaby l'y aida. Cirocco resserra les couvertures autour d'elle. Le feu ronflait et crépitait dans l'âtre en maintenant dans la chambre une température d'étuve de trente-cinq degrés mais Cirocco ne parvenait pas à se réchauffer.

« J'ai... j'y ai pensé », dit Cirocco et Gaby était sûre qu'elle mentait. Si elle avait pensé, c'était à se trouver à boire. Mais tant pis. Ses craintes s'exprimeraient librement maintenant, sans rien pour les censurer.

« J'avais pensé que peut-être... peut-être on devrait y réfléchir un peu plus. Je veux dire, ne nous précipitons surtout pas. C'est un grand pas à franchir. Je... bien sûr, je viens toujours avec toi, mais on ne devrait pas... franchement, on ne devrait pas aller jusqu'au bout, tu vois ? On devrait pas vraiment aller leur parler, à Rhéa, à Crios et... »

— Vingt ans, on ne peut pas dire que ce soit de la précipitation, remarqua Gaby.

— Ben ouais, d'accord, mais ce que je dis... »

Elle hésita, à l'évidence incertaine de ce qu'elle voulait dire. « Si je pouvais avoir rien qu'un... euh, oh, non, je ne le dirai pas. Je ne demanderai rien. Je serai une gentille fille, d'accord ? » Elle eut un faible sourire, insinuant.

« Donc, tu laisses tomber ? »

Cirocco fronça les sourcils. « Je n'ai pas dit ça. Si ? Allons, Gaby, tu sais que c'est dangereux. Tu l'as dit toi-même. Ce qu'il faut c'est prendre du recul, ne pas foncer, et d'ici quelque temps... eh ben, on verra nettement ce que... » À nouveau, elle avait perdu le fil de ses pensées.

« O. K., dit Gaby en se levant. Je ne sais pas si nous aurons le temps mais je m'attendais à ce que tu me dises quelque chose de ce genre. Je ne suis pas sûre que Gene nous laisse le temps. Je crois qu'il manigançait quelque chose. Quoi, je l'ignore. Mais il faut s'y prendre maintenant, pas plus tard. Ce n'est qu'une simple étude de faisabilité, Rocky. Penses-y sous cet angle.

— Je ne sais pas si je peux... ben, le faire sans éveiller les soupçons.

— Bien sûr que tu peux.

— Non. Non, c'est trop téméraire. J'y ai réfléchi. Attends encore et je t'aiderai.

— Non. » Elle attendit que Cirocco l'ait comprise et vit l'esquisse de son sourire lentement s'effacer. « Il est peut-être déjà trop tard. Si tu ne le fais pas, je le ferai. Et je crois qu'il vaudrait mieux que j'annonce à ces deux pèlerins qu'ils se débrouilleront mieux sans nous. »

Cirocco commença à dire quelque chose mais Gaby n'avait pas envie de l'entendre. Elle quitta la pièce aussi vite qu'elle put.

*

* *

L'Atelier de Musique avait été conçu et édifié en fonction des Titanides. Les plafonds étaient hauts et les portes larges. Les rares tapis ne se trouvaient qu'aux endroits où l'on avait disposé des sièges à taille humaine, une façon de rappeler aux Titanides de s'en écarter. La plus grande partie du plancher de bois brut était recouverte de sciure ou de paille. La grande table de la bibliothèque avait un côté humain, un côté titanide : une moitié avec des chaises, une moitié avec une litière de paille. La pièce avait de hautes fenêtres donnant vers l'est sur la Mer de Minuit et une cheminée de pierre, présentement éteinte. Gaby y avait réuni tout le monde, à cause de la vue. Tandis qu'elle leur expliquait ce qu'elle avait à leur dire, ils avaient sous les yeux le territoire qu'il leur restait à parcourir : peut-être ainsi pourraient-ils prendre une décision plus avisée.

« Je suppose qu'il n'est pas facile de vous annoncer ceci. Et c'est doublement difficile, compte tenu de ce que j'ai déjà pu dire à certains d'entre vous. Mais à partir de maintenant, je dois annuler toutes mes promesses concernant Cirocco. Elle est beaucoup plus mal que je ne le pensais. J'ignore encore si elle va venir avec moi mais, dans un cas comme dans l'autre, il est temps pour vous de revoir des décisions prises sur la base d'informations erronées. Je vous avais dit que Rocky s'en sortirait, qu'elle serait utile et... qu'elle serait une aide plutôt qu'un fardeau. Je ne peux plus soutenir cet avis. »

Elle scruta les six visages. À l'exception de Hautbois, elle savait déjà ce que dirait chacune des Titanides. Pour Chris et Robin, elle n'était pas sûre. Chris avait ses propres problèmes, peut-être temporaires ; quant à Robin, elle ne se serait pas risquée à deviner son comportement.

« Ça se ramène à ceci : je continue le périple. Rocky se joint à moi peut-être. Vous êtes tous les bienvenus si vous avez envie de venir. Si Rocky est là, il se peut qu'elle nous laisse tomber d'une façon plus ou moins grave. Et en l'occurrence, je veux dire autre chose que le simple fait de devoir s'occuper d'elle si elle trouve encore moyen de se saouler. Ce n'est pas là le problème. Que cela vous déplaie ou non, Chris et toi, Robin, vous pourriez l'un et l'autre nous mettre dans la même situation et c'est probablement ce qui arrivera. En un sens, Rocky ne se contrôle pas mieux que vous. Cela, je veux bien l'accepter. Je suppose que je suis incapable de vous dire pourquoi mais je le ferai,

pour chacun de vous trois. Je m'occuperai de vous lorsqu'il le faudra, tout comme le feront les Titanides.

— À vrai dire, nous considérons ces maux au même titre que l'habitude humaine de s'endormir, sans plus, intervint Cornemuse, d'une voix hésitante. Pour nous, c'est la même chose. Quand vous dormez, nous devons vous veiller.

— Il n'a pas tort, dit Gaby. En tout cas, mes craintes concernant Rocky sont qu'elle nous lâche par dépression nerveuse. Je n'aurais jamais cru être obligée de le dire mais le fait est que je ne suis plus certaine qu'elle place la sécurité du groupe au-dessus de ses propres besoins personnels. J'ai l'impression de la connaître à peine. Mais je dois la considérer comme peu digne de confiance.

« Comme je l'ai dit, je continue quand même. Ce que je veux savoir, c'est quels sont vos plans. Cornemuse ? »

— Je reste avec Cirocco. Si elle vient, parfait. »

Gaby opina. Elle leva un sourcil à l'adresse de Psaltérion qui se contenta d'esquisser un signe de tête. Elle savait qu'il viendrait avec elle.

« Valiha ? »

— Je voudrais bien continuer. Mais seulement si Chris vient aussi.

— Bien. Hautbois ?

— Il faut que je termine le circuit : je n'ai jamais été arrière-mère et c'est ma meilleure chance.

— D'accord. Contente de t'avoir. Et toi, Chris ? »

Le simple fait de détacher son regard de la table semblait pour Chris un effort. Il s'était remis de sa dernière attaque depuis des heures mais comme d'habitude lorsque la crise n'avait pas été accompagnée d'amnésie, il était psychologiquement épuisé et n'avait pas plus d'amour-propre qu'un chien battu.

« Je crois que tu minimises le problème, marmonna-t-il. Le mien, je veux dire. Pourquoi devrais-je demander plus à Cirocco qu'à moi-même ? » Valiha voulut lui prendre la main mais il l'écarta d'une bourrade. « Je viendrai, si vous voulez de moi. »

— Nous savions à quoi nous attendre, dit Gaby. Tu as ta place parmi nous. Robin ? »

Il y eut une longue pause. Gaby était inquiète tandis que Robin se décidait. Autant qu'elle sache, l'autre choix pour la jeune sorcière était d'effectuer l'ascension du rayon. Et Robin était bien capable d'en décider ainsi, tout en sachant qu'elle mourrait en route.

« Je viens, finit-elle par dire. »

— Sûr ? Ne pourrais-tu pas te retirer avec les honneurs ?

— Puisque tu me l'as proposé, si, je le pourrais. Mais je dois venir. »

Gaby n'avait nulle intention de la questionner plus avant.

« Ne restent donc comme indécis que Rocky et Cornemuse. Parfait. Ramassez vos affaires. On se retrouve devant le porche dans une rev. »

*

* *

Sombre départ.

Les nuages qui depuis deux hectorevs s'étaient brisés contre la falaise du Machupichu envoyaient maintenant leurs filaments jusqu'au-dessus de l'Atelier de Musique. Le faisceau de lumière céleste était masqué. La grande maison blanche se dressait silencieuse dans la pénombre, vidée de toute vie. À l'intérieur, Gaby finissait de boucler les volets. On avait regarni les sacoches des Titanides. Il ne

restait plus grand-chose à faire, pourtant Gaby s'agitait comme un vacancier inquiet d'avoir oublié quelque chose. Chris et Robin sentaient bien qu'elle espérait voir Cirocco faire son apparition mais ni l'un ni l'autre n'y croyait.

Un éclair jaillit entre les pics jumeaux de la retraite montagnaise de Cirocco. Les Titanides n'eurent aucune réaction mais Chris et Robin s'agitèrent nerveusement. Chris mit un pied sur la main de Valiha et lui grimpa sur le dos. Robin chevaucha Hautbois. Tous attendaient.

Gaby sortit et sauta sur Psaltérion. Elle jeta un dernier regard sur la maison, à l'instant même où tournait le bouton de la porte. Cirocco sortit, pieds nus, vêtue de sa couverture rouge. Elle était blême et faible. Elle descendit les marches avec précaution et se dirigea vers Psaltérion et Gaby. Elle avait levé les mains au-dessus de la tête.

« Je n'ai rien emporté. Vérifie toi-même.

— Je ne vais pas te fouiller, Rocky.

— Oh. » Elle n'eut pas l'air de s'en soucier. Elle laissa retomber les bras puis s'appuya contre le flanc de Psaltérion. « Tu as raison, tu sais. Je ferais aussi bien de t'accompagner.

— Très bien. » Il y avait dans la voix de Gaby comme une note de soulagement, mais guère d'enthousiasme.

*

* *

La pluie se remit à tomber comme ils traversaient le pont de corde. Robin entendit, de l'autre côté, un grondement sourd. Avec ces montagnes tout autour, il était difficile d'en localiser la source. Elle l'entendit s'amplifier puis disparaître. Gaby et Psaltérion observaient les nuages avec anxiété.

« Qu'est-ce que c'était ? »

Gaby frissonna. « Ne le demande pas. »

21. SI TOUS LES GARS DU MONDE

« Une chance que ces dépressions ne soient que temporaires, dit Chris.

— Je suis bien d'accord. » Valiha tourna la tête pour regarder Chris. « Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi renfermé que tu as pu l'être. Ce doit être épuisant pour toi. »

Chris opina silencieusement. Il ne s'était pas encore entièrement remis mais faisait l'effort de présenter bonne figure. Encore une nuit de sommeil et il trouverait peut-être que la vie valait d'être vécue.

Ils n'avaient pas rejoint l'Ophion après leur détour par l'Atelier de Musique. Bien que la route périphérique de Gaïa suive la rive du fleuve pour traverser la Vallée Supérieure des Muses, des éboulements l'avaient rendue impraticable en plus d'un endroit. Aussi prirent-ils un itinéraire à travers les Astéries. Le qualifier de sentier muletier eût été baptiser une corde raide du nom de voie sur berge. Certains passages contraignaient les humains à mettre pied à terre pour se hisser à l'aide d'une corde tirée par la Titanide qui ouvrait la marche en cherchant des appuis presque indiscernables dans la roche. En ce domaine, comme en tant d'autres, les Titanides se révélaient bien plus habiles que Chris. Il commençait à trouver la chose gênante. Il se consolait toutefois en voyant que Cirocco et Robin n'étaient guère meilleures même si Gaby semblait pour sa part tenir à la fois de la chèvre et du papillon.

Il y avait des crevasses à franchir. Les plus larges, on les traversait après avoir jeté une corde d'un bord à l'autre, corde de long de laquelle il fallait progresser à la force des poignets. Pour une fois, Chris se débrouillait plutôt mieux que les autres. Car les Titanides y parvenaient, mais tout juste. Il avait du mal à les regarder osciller ainsi, suspendues à bout de bras. Toutefois, la plupart des failles inférieures à dix mètres n'exigeaient pas de pont de corde : les Titanides les franchissaient d'un seul bond. À son premier saut, Chris crut vieillir de dix ans. Aux suivants, il ferma les yeux.

Ils gagnèrent enfin la dernière pente. À leurs pieds s'étendaient une mince bande de forêt, une plage étroite de sable noir et derrière, Nox, la Mer de Minuit, qui scintillait dans la lumière argentée. Sous ses eaux dérivait des nuées luminescentes d'un bleu froid qui contrastaient avec les reflets plus brillants de la surface. On pouvait également distinguer d'autres sources de lumière plus ponctuelles, certaines d'un ambre chaud, d'autres d'un vert profond.

« Les nuages lumineux sont des colonies de poissons à peu près gros comme ça. »

Levant les yeux, Chris s'aperçut que Cornemuse marchait à la hauteur de Valiha. Cirocco tenait le pouce et l'index distants de quelques centimètres.

« En fait, il s'agit plutôt d'insectes aquatiques. Ils forment de véritables colonies, avec le même esprit de ruche que chez les fourmis ou les abeilles. Sauf qu'ils n'ont pas de reine. En apparence, d'après ce que j'ai pu apprendre, ils organisent des élections libres. Avec primaires, campagne et propagande, sous la forme de phéromones libérés dans l'eau en période électorale. Le gagnant se voit gratifié du droit de grandir jusqu'à un mètre de long et il tient son poste pour une durée de sept kilorevs. C'est surtout une fonction morale. Il élabore des produits chimiques qui maintiennent la ruche de bonne humeur. Si le chef est tué, la ruche cesse de s'alimenter et se dissout. À la fin de son mandat, la ruche le dévore. Voilà le système politique le plus sain que je connaisse. »

Chris la scruta attentivement mais sans parvenir à deviner si oui ou non elle se fichait de lui. Il n'allait pas le lui demander. C'était déjà bien assez surprenant qu'elle parle et il se sentait l'envie d'écouter tout ce qu'elle aurait l'idée de raconter. Depuis leur départ de l'Atelier de Musique, elle était en permanence demeurée silencieuse, prostrée. Bien qu'ayant pu amplement constater ses faiblesses humaines, Chris se sentait quand même pris d'une crainte respectueuse devant elle.

« Nox est l'un des coins les plus stériles de Gaïa, poursuivait Cirocco. Peu de créatures peuvent y vivre. L'eau est presque trop propre. Il y a là-dessous des fosses profondes de dix kilomètres. L'eau est pompée jusqu'aux voiles des échangeurs de chaleur où elle portée à ébullition et distillée. Lorsqu'elle revient, elle est pure comme le cristal. S'il y avait de la lumière, le spectacle serait magnifique ; on pourrait voir à des centaines de mètres de profondeur.

— C'est déjà bien beau comme ça, hasarda Chris.

— Peut-être as-tu raison. Je suppose que c'est beau à contempler. Mais la traversée ne m'enchant guère : trop de mauvais souvenirs. » Elle poussa un soupir puis désigna un point au-dessus des flots. « Le câble, au milieu, est ancré sur une île appelée Minerve. Une île, si l'on veut : le câble l'occupe presque entièrement. Il n'y a pas de rivage à proprement parler. Nous y ferons une brève halte.

— Et les autres lumières ? Les points ?

— Des submersibles. »

*

* *

En arrivant sur la plage, les Titanides se débarrassèrent de leurs sacoches pour en sortir de brillantes pièces d'acier qui devaient se révéler des lames de hache. Entrées dans la forêt munies de leur couteau, elles eurent tôt fait de se tailler des manches et bientôt elles commençaient à abattre les arbres par douzaines. Chris les observait à bonne distance après avoir proposé ses services et, comme de juste, essuyé un refus poli.

Ces arbres étaient remarquables : Hauts de quinze mètres, rectilignes et d'un diamètre de cinquante centimètres, ils étaient dépourvus de branches mais s'ornaient en leur sommet d'un gigantesque plumet diaphane. Ils évoquaient pour Chris des fléchettes plantées sur une cible.

« Ces arbres te paraîtraient-ils curieux ? » Gaby l'avait rejoint à son poste d'observation.

« Comment s'appellent-ils ?

— Là, tu me poses une colle. J'ai entendu plusieurs noms. Aucun ne s'est maintenu officiellement. Pour ma part, j'avais coutume de les appeler des poteaux télégraphiques mais ça me faisait paraître trop démodée. Dans les bois, ceux qui construisent des cabanes les nomment des cabaniers. Au bord de la mer, ce sont des radeauteurs. Dans chaque cas, il s'agit toujours de la même plante. Autant vaudrait les baptiser "arbres-à-rondins". »

Chris rit. « N'importe quel arbre est un arbre à rondins, une fois abattu.

— Mais aucun arbre ne remplit aussi bien cette tâche. C'est un exemple du côté coopératif de Gaïa. Elle rend parfois les choses presque trop faciles. Tiens, regarde. »

Elle se dirigea vers la cime d'un arbre abattu, sortit son couteau et l'étêta d'un geste précis. Chris vit que le tube mince était creux. Elle y inséra alors sa lame et la fit remonter. L'écorce tendre se déchira et commença de se détacher. Elle se décolla en s'enroulant sur toute la longueur du tronc, découvrant un cœur humide dont le bois jaune semblait avoir été travaillé au tour.

« Je suis impressionné.

— Et ce n'est pas tout. Valiha, puis-je t'emprunter ça une minute ? » La Titanide confia sa hache à Gaby. Chris s'agenouilla tandis qu'elle examinait la surface parfaitement plate révélée par l'écorce en se détachant. Un réseau de lignes s'y dessinait. Gaby donna un coup de hache sur l'une de ces lignes. Cela fit un *toc* sourd.

« Je ne suis pas aussi bonne qu'elles », marmonna Gaby. Elle dégagea la lame et fit une nouvelle

tentative. Avec un claquement sec le rondin se fendit en une douzaine de planches régulières. Elle posa le pied sur la pile, mit l'outil sur son épaule et sourit à belles dents en gonflant le biceps comme un bûcheron modèle réduit.

« Je suis *vraiment* impressionné.

— Ce n'était rien. D'ailleurs, tu n'es pas au bout des Merveilles étonnantes. On peut détailler l'écorce en lanières aussi résistantes que des lames d'acier. On peut les utiliser Pour assembler les rondins en un radeau. Pendant les deux prochaines revs les souches vont laisser suinter une résine époxy. Un arbre sur vingt environ se fractionne en planches. Les rondins ordinaires nous serviront pour le fond du radeau et les planches pour confectionner le pont. De cette manière une lame de travers ne risquera pas de transformer le tout en gros tas de bûches. D'ici quatre ou cinq revs le radeau devrait être paré à lancer. Fin de la conférence.

— Pas tout à fait, dit Chris. Tu as indiqué que cela faisait partie de l'esprit coopératif de Gaïa. Ces arbres sont-ils récents ? Je veux dire...

— Récents comme le sont les Titanides ? Non, je ne le pense pas. Ils sont plus probablement très anciens. Plus vieux même que Gaïa. Ils font partie de ces espèces créées par ceux-là même qui construisirent les ancêtres de Gaïa, il y a des milliards d'années. Ces gens-là avaient l'air d'aimer les choses pratiques. Ainsi trouve-t-on les plantes sur lesquelles poussent des transistors à un bout de l'échelle et à l'autre, des éléments de base tels que ces arbres ou bien les sourieurs – cet hyperbétail dont on peut récolter la viande sans avoir besoin de le tuer. Soit les créateurs avaient prévu les périodes d'effondrement de la civilisation soit ils n'aimaient pas les usines bruyantes. »

*

* *

Chris arpentait la plage, seul, vaguement troublé. Il savait qu'il aurait dû se sentir reconnaissant de la compagnie de Cirocco et de Gaby grâce auxquelles il apprenait toutes ces choses qui pourraient être utiles au cas où il devrait se débrouiller seul. Et au lieu de cela, il se sentait accablé par sa propre inutilité dans l'ordre des choses. Tout semblait parfaitement ordonné. Il ne pouvait pas cuisiner, construire un radeau, pagayer dans un canoë. Il n'était même pas capable de suivre quand on lui demandait de marcher. Et il était censé chercher l'aventure et trouver le moyen de devenir un héros. En fait, il était en balade. Il ne croyait vraiment plus désormais que la situation puisse jamais échapper à Gaby et aux Titanides.

Le sable de la plage était très fin. Il étincelait même dans l'obscurité de Rhéa. À la lisière des arbres, la progression était épuisante, aussi s'approcha-t-il du rivage où l'humidité avait rendu le sable plus ferme. Nox était calme pour une étendue d'eau de cette taille. De petites vagues ondulaient et moutonnaient au ralenti, avec un bruit plus proche du chuintement que d'un grondement. L'écume lui léchait les pieds avant de se fondre dans le sable.

Il était parti avec l'intention de se laver. Deux jours d'escalade et de chevauchées sur des pistes boueuses l'avaient laissé crasseux. Lorsque ne lui parvint plus le bruit des Titanides au travail, il s'estima assez éloigné. C'est alors qu'il trébucha sur un objet presque invisible sur le sable noir : c'était un tas de vêtements.

« T'as apporté du savon ? »

Il cligna des yeux en direction de la voix et découvrit un cercle sombre au milieu de l'eau. Robin se redressa de sa position accroupie. Elle avait de l'eau jusqu'à la taille. Des anneaux argentés concentriques s'épalaient autour d'elle.

« Une chance, j'en ai justement. » Il fourragea dans sa poche pour y quérir le bloc doux et rond.
« La Sorc... Cirocco disait que l'eau était froide.

— C'est supportable. Apporte-le-moi, veux-tu ? » Elle se rassit, de l'eau jusqu'au cou.

Chris quitta ses vêtements et s'aventura prudemment dans l'eau. Elle était glaciale mais il avait vu pire. La plage était en pente douce. Il n'y avait pas de créatures gluantes sous ses pieds, pas même de coquillages. Ce n'était qu'un sable uniforme et lisse, parfait pour remplir un sablier.

Il parcourut les derniers mètres à la nage puis se mit debout à côté d'elle et lui tendit la boule de savon. Elle commença à s'en frotter le haut du corps.

« Le fais pas tomber. On pourrait plus le retrouver.

— Je ferai attention. Où as-tu appris à faire ça ?

— Faire quoi ? Nager, tu veux dire ? J'étais si jeune que je ne m'en souviens plus. Presque tous les gens que je connais savent nager. Pas toi ?

— Non, et personne parmi mes connaissances. Tu voudrais m'apprendre ?

— Bien sûr, si nous avons le temps.

— Merci. Tu veux bien me savonner le dos ? » Elle lui tendit le savon.

Cette requête le surprit mais il y accéda bien volontiers. Peut-être laissa-t-il ses mains traîner plus que nécessaire mais comme elle ne protestait pas, il lui étreignit les épaules. Il sentait jouer ses muscles fermes sous la peau froide. Elle lui rendit la pareille et dut lever les bras pour atteindre ses épaules. Il savait qu'il était encore loin de commencer même à la comprendre et souhaitait que cela continue. Avec n'importe quelle autre femme, il se serait senti à l'aise. Il l'aurait embrassée en lui laissant à partir de là l'initiative des opérations. Que ce soit oui ou non, il aurait accepté sa réponse. Avec Robin, il ne se voyait même pas oser lui poser la question.

Mais pourquoi pas, au fait ? Est-ce que tout devait se faire selon ses critères à elle. Là d'où il venait, il était parfaitement légitime de faire les propositions, dès lors qu'on était prêt à se voir rabroué. Il n'avait aucune idée de la façon dont on procédait au Covent, sinon qu'une telle situation ne pouvait en aucun cas se produire entre un homme et une femme. Peut-être qu'elle était aussi perplexe que lui.

Aussi lorsqu'elle eut cessé de lui frotter le dos se tourna-t-il et, lui posant doucement une main sur la joue, la baisa sur les lèvres. Lorsqu'il s'écarta, son regard était intrigué.

« Pour quoi était-ce ?

— Parce que je t'aime bien. On ne s'embrasse pas, au Covent ?

— Bien sûr que si. » Haussement d'épaules. « Comme c'est bizarre. Je ne m'étais pas rendu compte, mais tu as une odeur différente. Pas vraiment désagréable mais différente. » Elle se détourna et plongea maladroitement en direction de la plage. Elle moulinait des bras et battait des jambes sans vraiment avancer et elle ne tarda pas à se redresser en recrachant de l'eau.

Chris se laissa couler jusqu'à ce que l'eau lui lèche le menton. C'était bien la première fois qu'il essuyait pareille rebuffade. Il savait bien qu'elle n'avait pas eu conscience de le repousser mais c'était néanmoins déprimant.

« Je suis tombée dans le fleuve en arrivant ici », lui dit-elle tandis qu'ils pataugeaient dans les hauts-fonds pour regagner la plage. « J'ai fait quelque chose pour atteindre la rive parce que je savais que je n'avais pas le choix. Mais impossible de refaire pareil, à présent.

— Probablement la distance n'était-elle pas grande ou bien le courant t'a aidée.

— Tu peux me montrer, maintenant ?

— Plus tard, peut-être. »

Sur la plage, il lui relança le savon. Les pieds dans l'eau, elle se lava le bas du corps. Il

l'observa, en souhaitant qu'il y eût plus de lumière afin de mieux pouvoir distinguer ses tatouages. Brusquement, il décida qu'il valait mieux qu'il s'asseye.

« Qu'y a-t-il ?

— Rien.

— J'ai bien vu ce qu'il s'est passé. » Elle fronçait les sourcils. « Ne me dis pas que tu croyais pouvoir...

— On appelle ça le réflexe galant, vu ? » Chris était aussi embarrassé qu'embêté. « Un réflexe. Je n'avais pas l'intention de te violer ou je ne sais quoi. Simplement, tu as l'air très, très chouette et... qui pourrait l'éviter ?

— Tu veux dire que rien qu'à me regarder... » Elle se couvrit d'une main et de l'avant-bras. Pour Chris, cela ne fit que la rendre plus mignonne que jamais. « Je n'avais pas saisi que c'était ce que voulait dire ma mère ou bien j'avais pris cela pour une nouvelle erreur.

— Qu'est-ce que tu n'avais pas saisi ? Tu as l'air de nous croire vraiment différents. Je suis comme toi. Tu n'es pas excitée en voyant quelqu'un de sexuellement désirable ?

— Ben, naturellement, mais il ne m'était pas venu à l'idée qu'un homme...

— Ne va pas chercher des différences aussi radicales. Nous avons des tas de choses en commun, que ça te plaise ou non. Les érections, les orgasmes...

— Je tâcherai de ne pas l'oublier », dit-elle et elle lui lança le savon, ramassa ses vêtements et se dépêcha de remonter la Plage.

Chris était désolé d'avoir peut-être tué une amitié naissante. Il l'aimait *vraiment* beaucoup, presque malgré lui. Ou malgré elle. Il voulait être son ami.

Un peu plus tard, il se demanda si elle était partie parce qu'elle était fâchée. Puis, en repensant à leur conversation, il s'aperçut que le moment qu'elle avait choisi pour s'en aller pouvait laisser place à une autre interprétation.

Il n'avait pas l'impression que Robin apprécie outre mesure l'idée qu'il soit comme elle. Ou, inversement, qu'elle soit comme lui.

*

* *

Le radeau terminé n'aurait pas gagné un prix de beauté dans un salon nautique mais c'était une merveille rien que par sa taille, compte tenu du temps mis pour sa construction. Il glissa sur la rampe qui lui avait tenu lieu de cale de montage et toucha l'eau avec force éclaboussures. Chris se joignit aux vivats des Titanides. Robin criait, elle aussi. L'une et l'autre avaient mis la main pour les finitions. Les Titanides leur avaient montré comment manier la colle et les avaient laissé poser les planches du pont tandis qu'elles installaient les bastingages.

La place était amplement suffisante pour les huit membres de l'expédition. Il y avait une petite cabine près de la proue, assez vaste pour abriter tous les humains tandis qu'une bâche pouvait en cas de pluie protéger les Titanides. À mi-longueur, un mât soutenait une voile de mylar argenté, avec un minimum de haubanage. Un long gouvernail permettait de barrer. Juste devant le mât, un cercle de pierres rendait possible la cuisine sur le feu.

Gaby, Chris et Robin se réunirent près de la passerelle d'embarquement tandis que les Titanides embarquaient les sacoches, les provisions réunies à proximité de la plage et des brassées de bois à brûler. Cirocco était déjà montée à bord et s'était installée à l'avant, le regard perdu dans le vague.

« Elles veulent que je le baptise, expliqua Gaby à Robin. En quelque sorte, je me suis fait dans le

coin une réputation de baptiseuse. J'ai bien fait remarquer que ce radeau ne nous servirait tout au plus que huit jours mais elles estiment que chaque navire doit avoir un nom.

— Cela me semble judicieux, dit Robin.

— Oh, tu crois ? Dans ce cas, baptise-le. »

Robin réfléchit un moment puis dit enfin : « *Constance*. Est-il possible de donner à un bateau le nom de...

— C'est parfait. En tout cas bien meilleur que pour le premier bateau sur lequel j'ai navigué ici^[12]. »

Les premiers kilomètres, il fut possible de propulser la *Constance* à l'aide de longues perches. C'était heureux car le vent était tombé avec la fin de la pluie. Tout le monde donna un coup de main, hormis Cirocco. Chris aimait à se dépenser. Il était conscient de ne pas mouvoir le bateau avec autant de force que les Titanides mais c'était réconfortant de participer. Il s'échina à cette tâche jusqu'au moment où les perches ne touchèrent plus le fond.

À ce moment, on fixa quatre avirons et les rameurs se relayèrent comme des galériens. C'était encore plus dur qu'à la perche. Après deux heures de nage, Robin fut prise d'une crise violente et dut être emmenée dans la cabine.

Durant l'une de ses périodes de repos, Chris contourna la cabine et découvrit que Cirocco avait abandonné son poste, sans doute pour dormir. Il s'allongea sur le dos et sentit ses muscles protester.

Le ciel nocturne de Rhéa dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer.

Dans Hypérion, par temps clair, le ciel n'était qu'une brume jaune uniforme d'une hauteur indéfinissable. Il fallait suivre des yeux la courbure du câble central jusqu'à l'endroit où, simple fil, il pénétrait dans la fenêtre d'Hypérion pour repérer avec précision où se trouvait le ciel solide. Et même alors, il fallait bien garder à l'esprit que ce câble avait cinq kilomètres de diamètre et n'était pas ce mince fil que la perspective et l'illusion visuelle voulaient juste laisser voir.

Rhéa était différent. En premier lieu, Chris était beaucoup plus proche du câble vertical central qu'il ne l'avait été de la grande colonne d'Hypérion. Ombre obscure qui jaillissait de la mer, il s'étrécissait rapidement tout en continuant de monter jusqu'à disparaître totalement. De part et d'autre se trouvaient les verticaux nord et sud, improprement nommés car ils s'inclinaient vers le centre, quoique pas autant que les câbles qui passaient derrière lui, vers l'ouest. Les câbles s'évanouissaient à cause de l'obscurité mais surtout parce que Rhéa n'était pas surmonté de la voûte d'une fenêtre : Rhéa vivait dans l'ombre de la vaste embouchure en forme de trompe connue sous le nom de Rayon de Rhéa.

S'il n'avait pas eu connaissance de sa forme et de ses dimensions par des gravures, Chris n'aurait jamais pu discerner sa véritable géométrie. Tout ce qu'il pouvait en voir, c'était un vaste ovale obscur loin au-dessus de lui. En réalité, l'ouverture se trouvait à trois cents kilomètres au-dessus de la mer. En bordure de cette bouche se trouvait une valve susceptible de se clore à la manière d'un iris, ce qui isolait le rayon de la couronne. Elle était présentement grande ouverte et Chris pouvait plonger le regard au sein d'un sombre cylindre aplati dont il savait que l'autre extrémité se trouvait encore trois cents kilomètres plus haut, là où une nouvelle valve communiquait avec le moyeu. L'épaisseur de l'atmosphère ne lui permettait pas de voir aussi loin. Mais ce qu'il en distinguait ressemblait au canon d'un fusil qui aurait employé des astéroïdes en guise de plombs. Il était braqué droit sur lui mais la menace semblait tellement disproportionnée qu'il ne pouvait la prendre au sérieux.

Il savait que du bord inférieur de la valve à la courbure de la fenêtre d'Hypérion – une distance verticale d'environ cent kilomètres – le rayon s'évasait comme le pavillon d'une trompette pour se

raccorder à l'arche relativement fine qui formait le toit des régions diurnes entourant Rhéa. Malgré ses efforts, il était incapable de distinguer cet évasement, alors qu'il avait été perceptible depuis Hypérion. Encore un tour joué par la perspective, conclut-il.

Il y avait des lumières quelque part dans le rayon. Sans doute était-ce ces fenêtres dont il avait entendu parler. Vues d'en bas, elles évoquaient les balises d'une piste devant un avion à l'atterrissage.

Il prit graduellement conscience d'une lumière plus immédiate, sur la gauche, au-dessus de sa tête, alors qu'il était allongé sur le pont. Il s'assit, se retourna et vit que la surface de Nox était éclairée par en dessous. Il crut tout d'abord que cette luminescence bleu perle provenait de l'une de ces ruches d'insectes marins dont lui avait parlé Cirocco.

« C'est une sub », annonça une voix sur sa droite. Il sursauta ; Cirocco l'avait rejoint sans bruit. « J'avais envoyé des messagers il y a quelques heures dans l'espoir d'en attirer une. Mais tout semble indiquer qu'elle est trop occupée pour nous remorquer. » Elle indiqua le ciel vers l'ouest et Chris entrevit dans l'obscurité de la nuit une énorme tache encore plus obscure. Il n'avait besoin de personne pour reconnaître une saucisse, et de bonne taille.

« Bien peu de gens ont pu voir cela, remarqua tranquillement Cirocco. Faute de mer, il n'y a pas de subs à Hypérion. Les saucisses vont partout mais les subs restent là où elles sont nées. L'Ophion est trop petit pour elles. »

La saucisse émit une série de sifflements perçants que suivit un chuintement en provenance de l'arrière de la *Constance*. Chris comprit que le dirigeable avait demandé aux Titanides d'éteindre leur feu.

Il sentit la main de Cirocco contre son épaule. Elle lui montra l'eau du doigt. « Tiens, là ! » Il regarda, toujours conscient du contact de sa main, et vit des tentacules se dresser en battant lentement les flots. Une tige mince avait jailli de leur masse.

« C'est son œil périscopique. C'est à peu près tout ce que tu pourras jamais voir d'une sub. Tu remarques cette longue boursoffure juste à la surface ? C'est son corps. Elle ne sort jamais plus que ça.

— Mais que fait-elle ?

— Elle s'accouple. Tais-toi, ne les dérange pas. Je t'expliquerai à mesure. »

L'histoire était simple quoique pas évidente : saucisses et subs étaient les mâles et les femelles d'une même espèce. L'un et l'autre provenaient des enfants asexués de leur union, créatures serpentine pratiquement dépourvues de cerveau, aussi longtemps que la compétition avait réduit leurs essaims à quelques rares survivants longs de vingt mètres. À ce moment seulement se développait leur cerveau. Comment elles parvenaient à acquérir l'héritage de connaissances de leur race, ni Gaïa ni les saucisses-subs n'avaient pu l'expliquer à Cirocco. Ce n'était sûrement pas par l'éducation car dès le moment qu'elles avaient essaimé, ces créatures n'avaient plus aucun rapport avec leurs père et mère.

Pourtant, par quelque voie mystérieuse, elles acquéraient l'intelligence et finissaient par prendre la décision consciente de devenir mâle ou femelle, saucisse ou submersible. Dans l'un et l'autre cas le choix était risqué. La mer abritait nombre de prédateurs qui dévoraient les jeunes subs. S'il n'y avait pas un tel risque dans les airs, la jeune saucisse était en revanche incapable de fabriquer son propre hydrogène. Après sa métamorphose, son destin était de reposer sur les flots, telle une vessie vide, avec l'espoir qu'une saucisse adulte vienne, à proprement parler, la regonfler. Aucun adulte n'admettait plus de six ou sept jeunes dans son escadrille. S'il n'y avait pas de place libre, c'était tant pis : la décision de différenciation était irrévocable.

Saucisses et subs n'avaient guère de rapports. Elles auraient fort bien pu ne jamais se rencontrer à l'interface liquide entre leurs deux univers si deux faits n'étaient intervenus. Il existait une variété d'algues qui ne croissait qu'en eau profonde ; sans elles, les saucisses ne pouvaient survivre. Et les arbres-Titans – ces excroissances massives du corps même de Gaïa qui atteignaient six kilomètres de hauteur et ne poussaient que sur les hauts plateaux – produisaient près de leur cime des feuilles qui étaient vitales pour le régime alimentaire des subs.

L'accouplement à l'amiable était donc dans l'intérêt des deux sexes.

Quelque chose tomba des filaments qui traînaient sous l'excroissance médiane du vaste ventre de la saucisse. L'objet souleva une gerbe d'eau. Les tentacules de la sub s'en emparèrent et le firent disparaître. Il y eut un profond soupir lorsque la saucisse laissa échapper son hydrogène pour se laisser chuter vers les bras tendus de son amante.

Ensuite, il n'y eut plus grand-chose à voir. Les filaments s'entrelacèrent tandis que les deux corps massifs se touchaient à la surface de la mer et demeuraient immobiles. Ce ne fut que lorsque les vagues se mirent à balloter le radeau que Chris saisit l'étendue de l'activité que lui cachait la distance.

Cirotto le lui confirma : « Il se passe tout un tas de choses. Au fait, il existe bien un moyen d'être plus près de l'action. Il m'est arrivé une fois d'être la passagère d'une saucisse prise d'un coup de foudre. Laisse-moi te dire que... bref. Le voyage est mouvementé. »

Cirotto s'éloigna aussi tranquillement qu'elle était venue. Chris continua d'observer. Il entendit bientôt un bruit de sabots sur le pont et Valiha déboucha de derrière la cabine pour se joindre à lui. Il était assis au bord du radeau, les pieds affleurant à la surface de l'eau. Valiha s'assit comme lui et durant un instant le jeu des ombres fit disparaître la partie chevaline de son corps. Elle était devenue une très grande femme aux petites jambes maigres qui faisait jouer dans l'eau ses pieds de démon. L'image le déranga et il détourna son regard.

« Merveilleux, n'est-ce pas ? » lui dit-elle dans un anglais si chantant qu'un instant il crut qu'elle s'était exprimée en titanide.

« C'est intéressant. » À vrai dire, il commençait à s'en lasser. Il allait se lever lorsqu'elle lui prit la main, la porta à ses lèvres et l'embrassa.

« Oh.

— Hmm ? » Elle le regarda mais il ne trouva rien à lui dire. C'était apparemment sans importance. Elle l'embrassa sur la joue, dans le cou, sur les lèvres. Il prit une profonde inspiration dès qu'il en eut l'occasion.

« Attends. Valiha, attends. » Ce qu'elle fit, le contemplant de ses grands yeux innocents. « Je ne crois pas que je sois prêt à cela. Je veux dire... je ne sais pas quoi te dire. Franchement, je ne me sens pas de taille. Pas pour l'instant. » Elle continuait de scruter son regard. Il se demanda si elle n'y cherchait pas quelque trace de folie puis décida que c'était ses propres craintes qui s'exprimaient. Finalement, elle étreignit brièvement ses mains entre les siennes, hocha la tête et le lâcha. Elle se leva.

« Fais-moi signe quand tu seras prêt. D'accord ? » Elle disparut.

Il se sentait culpabilisé. Il essaya bien d'analyser les raisons de l'avoir repoussée, aucune n'était satisfaisante. Pour une part, Valiha lui rappelait quelque chose accomplie pendant qu'il était possédé. À ce moment-là, il était bien plus courageux ; ou alors plus timide. Apparemment, ce devait avoir été un moment de courage parce que, malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à trouver une réponse confortable à cette question : que pouvaient bien faire un humain et une Titanide ensemble ? Et à celle-ci : quelle assurance lui faudrait-il avant de s'y risquer ?

Valiha était *énorme*. Elle lui fichait une trouille bleue.

*

* *

Il avait dû s'écouler un quart d'heure lorsque Gaby contourna la cabine et le rejoignit à la proue. Il avait juste envie de rester seul avec ses pensées mais sa retraite devenait un champ de parade.

Elle s'appuya au bastingage en sifflotant puis lui donna une bourrade.

« C'est la déprime, mon pote ? »

Il haussa les épaules. « Il se passe des choses bizarres depuis sept ou huit heures. Tu crois qu'il y a quelque chose dans l'air ? »

— Quoi, par exemple ?

— Je ne sais pas. Tout le monde est amoureux. Là-haut, le ciel est amoureux de la mer. Quand on était sur la plage, je me suis comporté comme un idiot avec Robin. »

Gaby siffla. « Pauvre garçon.

— Ouais. Il y a quelques minutes, c'est Valiha qui voulait reprendre là où mon double dingue avait abandonné : jouer aux billes, comme elles disent. » Il soupira. « Ce doit être quelque chose dans l'air.

— Ben, tu sais ce qu'on dit : C'est ce qui fait tourner le monde. L'amour. Et Gaïa tourne sacrément plus vite que la Terre. »

Il lui jeta un regard soupçonneux. « Tu n'as pas quelque... »

Elle tendit les mains et fit un signe de dénégation. « Pas moi, l'ami. Je ne t'embêterai pas. Avec moi, c'est une fois tous les trente-six du mois, et en général avec des filles. Et puis, je ne suis pas pour les aventures. Je veux que mes relations soient durables. Toutes les dix-sept. » Elle fit une grimace.

« Je suppose que tu dois voir les choses d'une façon différente, hasarda Chris. Avec l'âge que tu as.

— C'est ce qu'on croirait, pas vrai ? Faux. Ça fait toujours mal. Je voudrais que ça dure toujours et ce n'est jamais le cas. Et c'est de ma faute. Je finis toujours par les comparer à Cirocco et personne ne soutient la comparaison. » Elle toussa nerveusement. « Bon, écoute-moi. Je n'avais pas l'intention d'entrer là-dedans. Je suis venue fourrer mon nez dans tes affaires. Tu n'as pas à avoir peur de Valiha. Pas du point de vue affectif, si c'est cela qui te trouble. Elle ne serait ni jalouse, ni possessive, elle ne s'attendrait pas à ce que ça dure. Les Titanides n'ont aucune notion de l'exclusivité.

— C'est elle qui t'a demandé de me dire ça ?

— Elle serait furieuse si elle le savait. Les Titanides s'occupent de leurs propres affaires et n'aiment pas qu'on s'y immisce. C'est Gaby-je-sais-tout qui la ramène. Et je te dirai encore une chose avant de dégager. Si tes réserves sont d'ordre moral – la bestialité, peut-être ? –, alors, rassure-toi, l'ami. Tu n'es pas au courant ? Même l'Église catholique a donné son accord. Tous les papes s'accordent : les Titanides ont une âme même si ce sont des païennes.

— Et si mon objection est d'ordre physique ? »

Gaby rit de bon cœur en lui donnant une tape sur la joue. « Oh, mon garçon, mais c'est que tu nous réserves d'agréables surprises ! »

22. L'ŒIL DE L'IDOLE

La sub n'avait aucune envie d'interrompre sa béatitude post-coïtale pour remorquer le radeau vers Minerve. Cirocco vint à la proue et tenta de la courtiser en un langage qui mêlait cris, toux et chuchotements d'asthmatique mais la lumière du gros bathyzoote se fit de plus en plus faible à mesure qu'il plongeait vers les abysses. La saucisse qui aurait pu les aider quelque temps retourna vers ses affaires dans l'ouest. Les saucisses sont toujours prêtes à vous prendre, à la seule condition que votre destination soit la leur.

Ce n'était pas grave. Quelques heures plus tard, une brise s'était levée de l'ouest. Bientôt ils étaient à la base du câble vertical central de Rhéa.

Robin l'étudia durant leur approche. Cirocco n'avait pas exagéré. Minerve n'était pas vraiment une île. C'était plutôt une corniche, formée par l'accumulation des siècles durant de bernacloïdes, pseudo-patelles, crypto-coraux et autres équivalents gaïens des mollusques sessiles et des crustacés. Le problème était que le niveau des eaux était bas – il n'avait en fait pas cessé de décroître depuis un million d'années à mesure que les câbles s'élevaient et que Gaïa s'élargissait lentement en vieillissant. Cela s'ajoutait aux basses eaux saisonnières qui comprenaient un cycle court de dix-sept jours et un long, de trente ans. Ils étaient arrivés à l'approche du creux de la longue fluctuation, si bien que le corps même de cette « île » ceinturait le câble à cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. L'épaisseur de la corniche était variable. Par endroits, elle débordait en surplomb de plus de cent mètres ; ailleurs, la masse de sable et de coquillages s'était effondrée, soit sous l'action des vagues, soit sous son propre poids et le câble s'élevait verticalement. Mais aussi loin qu'elle pût distinguer, Robin remarqua qu'il était incrusté de fossiles. Deux kilomètres au-dessus d'elle se trouvaient les cadavres d'organismes qui avaient vécu durant le pliocène terrestre.

Elle se demanda comment ils comptaient amarrer la *Constance* quand le premier endroit plat était à cinquante mètres de haut. La réponse lui apparut lorsque le radeau se dirigea vers la face sud du câble. À cet endroit, l'un des centaines de brins qui le composaient s'était rompu près du niveau des eaux. L'extrémité supérieure tire-bouchonnait loin au-dessus d'eux. Les concrétions coralliennes avaient transformé l'extrémité inférieure en une anse refermée sur un cercle de terre haut seulement de cinq mètres.

La *Constance* fut bientôt amarrée et Robin suivit Gaby et Psaltérion par une fissure déchiquetée, encombrée de coquilles larges d'un mètre abritant encore des créatures vivantes ; elles débouchèrent sur le plat, l'extrémité rompue du brin, d'un diamètre de deux cents mètres.

Étrange rivage que celui-ci, adossé à la paroi verticale sans limites du câble. Des arbres squelettiques croissaient dans les dépôts de sable et près du centre s'étendait un étang d'eau claire. La zone était littéralement jonchée de bois fossilisé blanc comme l'os.

« Nous resterons ici un jour ou deux », dit Hautbois en passant devant Robin avec un énorme fardeau de toiles de tente. « Ça va mieux ? »

— Ça va, merci. » Elle sourit à la Titanide mais pour dire vrai, elle était encore sous le coup de sa dernière crise d'épilepsie. Hautbois s'était bien occupée d'elle : si elle ne l'avait pas contenue, elle se serait certainement blessée.

Elle tira le bras de Gaby qui passait à sa hauteur, lui emboîta le pas.

« Pourquoi nous arrêtons-nous ici ? »

— C'est le verger de Rhéa », dit Gaby en faisant un large mouvement de bras. Mais la plaisanterie semblait forcée.

« En fait, Rocky a des choses à faire. Mieux vaudrait compter deux jours. Trois peut-être. T'en as

marre de nous ?

— Non. Simple curiosité. Je devrais ?

— Vaudrait mieux pas. Elle a quelque chose à faire et je ne peux pas te dire quoi. C'est pour notre bien, que tu le croies ou non. » Gaby se hâta, retournant au radeau.

Robin s'assit sur une bûche et regarda les Titanides et Chris installer le camp. Un mois plus tôt, elle se serait forcée à se lever pour les aider. L'honneur l'aurait exigé, car rester assise était un aveu de faiblesse. Eh bien, tant pis, elle était faible.

C'est Hautbois qu'elle devait remercier pour être capable de s'avouer pareille chose. La Titanide lui avait chanté tout du long de sa crise récente, en anglais comme en titanide. Elle n'avait pas laissé Robin ignorer son impuissance, l'avait forcée à commencer à chercher des moyens de l'affronter au-delà du simple cran. Lorsque Robin eut commencé de reprendre ses moyens, elle s'aperçut qu'elle était incapable d'en vouloir à la Titanide pour ses paroles. Elle avait appris que Hautbois était une guérisseuse. C'est-à-dire, à la fois, médecin, psychiatre, conseillère et consolatrice et sans doute encore d'autres choses. Robin avait l'impression que Hautbois lui aurait volontiers fait l'amour sur le mode frontal, celui de l'intimité, si cela avait pu aider. Quoi qu'elle ait fait, Hautbois avait procuré à Robin une tranquillité d'esprit comme elle n'en avait pas connue depuis... elle était incapable de se rappeler. Comme si elle avait surgi du sein de sa mère, prête à affronter l'univers entier.

Nasu s'agitait pour sortir. Robin ouvrit son sac et la laissa se tordre sur le sable ; elle ne risquait pas d'aller loin. Elle puisa dans sa poche un morceau de caramel dur emballé dans une feuille, l'éplucha et le suçâ. Le sable était trop froid au goût de Nasu qui se lova autour de la cheville de Robin.

Cirocco était debout près du mur, seule, immobile et elle considérait une large fissure. Robin la suivit des yeux et vit qu'il s'agissait de l'espace entre deux brins du câble. Trois d'entre eux longeaient cette île qui avait été un brin elle-même et faisaient de la petite baie un demi-cercle. Une faille identique séparait le brin central de celui de gauche. Sous la mer, les brins se séparaient en éventail. Elle se remémora l'image d'une montagne conique avec sa forêt de brins dans Hypérion. Ici, l'espace entre chaque brin faisait au plus dix mètres et il était partiellement comblé par des bernacles.

Elle vit Gaby revenir du radeau munie d'une lampe à huile. Gaby se hâta vers Cirocco pour la lui donner. Elles se parlaient mais le bruit constant de la mer recouvrait leurs paroles avant qu'elles n'aient pu atteindre Robin. Cirocco ne disait pas grand-chose ; Gaby faisait les frais de la conversation, qui semblait animée. Elle n'avait pas l'air heureuse. Cirocco ne cessait de hocher la tête.

Gaby finit par renoncer. Elle resta face à Cirocco un moment. Puis les deux femmes s'étreignirent, Gaby debout sur la pointe des pieds pour embrasser sa vieille compagne. Cirocco la serra contre elle une fois encore puis elle pénétra dans la faille entre les deux câbles. La lumière de sa lanterne resta visible un bref instant puis disparut.

Gaby marcha jusqu'au bout de l'anse circulaire, aussi loin que possible de tous les autres. Elle s'assit et mit la tête dans ses mains. Elle ne bougea pas de deux heures.

*

**

L'absence de Cirocco passa dans la détente et les jeux. Les Titanides n'y prêtèrent pas attention,

pas plus que Chris. Gaby était nerveuse la plupart du temps. Robin s'ennuyait de plus en plus d'heure en heure.

Elle se mit au tournage du bois, enseignée par les Titanides, mais elle n'avait pas la patience. Elle voulait demander à Chris de lui apprendre à nager mais elle sentait qu'il valait mieux pour elle ne pas se représenter nue devant lui. Gaby résolut le problème en lui suggérant de porter un maillot de bain. On eût tôt fait d'en improviser un. L'idée d'un maillot de bain était pour Robin aussi inattendue que celle de porter des chaussures sous la douche mais elle fit l'affaire. Elle prit trois leçons dans le bassin qu'elle avait à tort nommé marigot (il n'y avait pas de marées à Gaïa). En retour, elle instruisit Chris dans les arts martiaux, un domaine qui lui était peu familier. Les leçons durent être provisoirement suspendues lorsqu'elle apprit elle-même une chose, à savoir que les testicules sont étonnamment fragiles et peuvent occasionner à leur propriétaire des douleurs considérables. Elle épuisa à l'occasion son stock d'excuses ; elle était sincèrement désolée, mais comment aurait-elle pu savoir ?

Deux incidents seulement animèrent ces deux jours sinon proches du coma. Le premier advint peu après le départ de Cirocco, alors que Gaby semblait ne pas pouvoir tenir en place. Elle les emmena hors du camp par une piste étroite qui menait à la haute corniche ceinturant le câble. Tous les sept passèrent l'heure suivante à parcourir à pas prudents le sol irrégulier dont la pente tombait vers la mer, cinquante mètres plus bas. Ils firent presque la moitié du tour du câble jusqu'à un point où la corniche s'était effondrée. Juste devant se trouvait un renforcement entre deux brins, à l'abri duquel était dressé un pilastre trapu. Sur ce socle il y avait la statue dorée d'une créature étrangère.

Elle évoquait à Robin la reine des Grenouilles d'un conte de son enfance. C'était un être évidemment aquatique : il avait six pattes, certes, mais elles se terminaient par de larges nageoires. La créature était accroupie, tournée vers la mer, massive et voûtée. Bien que la statue fût recouverte d'algues sèches, rien ne poussait dessus. Son œil unique était une orbite vide.

Elle est là depuis dix mille ans au moins, dit Gaby. Il y avait un œil dans cette orbite ; un diamant gros comme ma tête. Je l'ai vu une fois, il semblait lumineux. » Elle donna un coup de pied dans le sable et Robin vit avec étonnement émerger une créature de la taille d'un gros chien qui s'éloigna en battant de ses six pattes à nageoires. La bête était jaune et passablement répugnante. Elle n'avait que la peau sur les os. Elle ne ressemblait guère à la statue, mais malgré tout il y avait un air de famille. La chose se retourna à un moment, ouvrit une bouche garnie de plusieurs milliers de longues dents jaunâtres, siffla et poursuivit sa reptation.

« Ces créatures étaient tellement abjectes que leur simple vue aurait flanqué une crise cardiaque à un glouton. Elles étaient tellement vives que tu te retrouvais les tripes sur le sol avant même de les avoir aperçues. Elles avaient l'habitude de se cacher dans le sable, comme celle-ci. Dès que la première avait sauté, les autres jaillissaient de partout. J'en ai vu une recevoir plusieurs blessures mortelles par balles et survivre quand même assez longtemps pour tuer l'homme qui lui avait tiré dessus.

— Que leur est-il arrivé ? » demanda Chris.

Gaby saisit un gros coquillage et l'envoya se briser contre l'image de pierre. Immédiatement, une douzaine de têtes surgirent du sable, la gueule béante. Robin saisit son arme mais c'était inutile : les créatures regardèrent autour d'elles, confuses puis se rencognèrent dans leur cachette.

« Elles avaient été mises ici pour garder l'Œil de l'Idole, expliqua Gaby. La race qui l'a sculptée a disparu depuis longtemps. Gaïa seule en sait quelque chose. Mais on peut être certains que ce n'était pas vraiment une idole car ici nul n'a jamais vénéré personne d'autre que Gaïa. Je suppose que c'est une sorte de monument. En tout cas, cela faisait mille ans au moins que plus personne ne

s'en souciait ou ne l'avait visité.

« Jusqu'à il y a cinquante ans à peu près. Lorsque les pèlerins ont commencé à affluer et que Gaïa a créé ces animaux, comme des caricatures de leur modèle originel. Elle leur a donné une seule pulsion vitale, celle de protéger l'œil à tout prix. Elles firent un sacré bon boulot. Il y a une quinzaine d'années, l'œil n'avait toujours pas été pris. J'ai moi-même connaissance de cinq personnes qui sont mortes à l'endroit même où nous nous trouvons, et il est certain qu'il y en eut bien plus.

« Mais après la disparition de l'œil, les gardiens se retrouvèrent désemparés. Gaïa ne les avait pas programmés pour mourir, si bien qu'ils se contentent de manger, un peu, et de vieillir doucement. Mais leur unique activité est d'attendre la mort.

— Alors, c'était juste un défi ? demanda Robin. L'œil avait déjà disparu lorsqu'elle s'est mise à oser demander aux gens de... de partir et de se prouver que... » Elle était incapable de terminer sa pensée. Sa colère était revenue avec toute sa violence.

« C'est cela même. Une chose qu'elle a oublié de te préciser, toutefois, c'est que Gaïa est truffée de coins identiques. Je suis certaine qu'elle t'a servi son baratin sur les 101 dragons et les bijoux gros comme des merdes de zeppelin. Il faut dire que l'endroit est envahi de pèlerins depuis un demi-siècle, tous en quête de quelque exploit stupide à accomplir. Tout un tas sont morts en essayant, mais le problème chez les hommes est que, pourvu qu'ils soient assez nombreux à essayer, ils finiront par accomplir pratiquement n'importe quoi. Ce sont les dragons qui ont dégusté le plus. Il n'en reste plus beaucoup et il y a pléthore d'humains. Gaïa pourrait en susciter de nouveaux quand elle le veut mais elle n'a plus le cœur à ça. Elle se fait vieille et n'arrive plus à suivre le train. Les choses se déglissent et ne sont pas réparées avant longtemps, quand elles le sont. Je doute qu'il reste plus de douze dragons ou deux douzaines de monuments non pillés.

— On manque de quêtes », remarqua Valiha ; elle ne comprit pas pourquoi Robin riait aussi fort.

Chris semblait déprimé au retour. Robin savait qu'il s'était vu accomplir des exploits dignes de la légende, même s'il n'en était pas conscient. Après tout, c'était un homme, piégé dans ses jeux de soldats de plomb sauteurs. Robin quant à elle, se fichait éperdument qu'il y ait encore des dragons ou non.

Le second incident fut toutefois plus intéressant : il se produisit après leur seconde période de sommeil. Gaby qui n'avait pas dormi la première fois s'éveilla et découvrit en sortant de sa tente d'énormes traces dans le sable. Elle appela les Titanides qui vinrent du radeau au galop. Le temps qu'elles arrivent, Chris et Robin étaient également debout.

« Où diable étiez-vous donc ? » s'enquit Gaby en montrant une trace de pied longue d'un mètre.

« On travaillait sur la *Constance*, expliqua Cornemuse. Hautbois s'est aperçu que les vagues avaient endommagé une extrémité et...

— Oui, mais ça ? Vous êtes censées...

— Attendez une minute, coupa Cornemuse avec vigueur. C'est vous-même qui m'avez dit qu'il n'y avait rien à craindre ici. Ni sur terre, ni sur...

— D'accord, d'accord, excuse-moi. Ne discutons pas. » Robin ne fut pas étonnée de voir Gaby reculer si rapidement. Les Titanides se fâchaient si rarement que cela en avait un effet presque calmant quand l'une d'elles se mettait en colère.

« Voyons ça de plus près. »

C'est donc ce que l'on fit, examinant une trace en détail, et suivant son parcours pour déterminer d'où la créature était venue et où elle était passée. Les résultats avaient de quoi effrayer. Les traces de pas apparaissaient à un bout de la crique, se dirigeaient droit vers le camp et faisaient un cercle autour de la tente de Gaby avant de s'évanouir à nouveau au bord de l'eau.

« À ton avis, c'était quoi ? » demanda Gaby à Valiha qui s'était agenouillée pour examiner l'une des traces à la lueur d'une lanterne.

« Sûr que j'aimerais bien le savoir ! Ça ressemble à la serre d'un oiseau. Il en existe bien de cette taille à Phébé, mais ils sont incapables de voler ou de nager, alors que feraient-ils ici ? Peut-être que Gaïa a encore concocté quelque chose de nouveau. Je veux être pendue si ça ne ressemble pas à un poulet géant !

— Je ne crois pas que j'aimerais le rencontrer, dit Robin.

— Moi non plus. » Gaby se redressa, toujours soucieuse.

« Que personne n'efface celle-ci. Je veux que Rocky l'examine à son retour. Peut-être saura-t-elle ce que c'est. »

*

* *

Cirocco revint huit revs plus tard. Elle semblait épuisée et affamée mais pourtant plus confiante qu'à son départ. Robin nota qu'elle souriait plus facilement. Quoi qu'elle ait pu faire là-dedans, cela s'était passé mieux que prévu.

Robin voulait dire quelque chose mais les seules idées qui lui venaient à l'esprit étaient des questions du genre : comment ça s'est passé ou qu'es-tu allée faire. Gaby l'avait prévenue de s'en abstenir. Pour l'heure, elle s'en abstiendrait donc.

« Tu as peut-être eu raison, Gaby, dit Cirocco tandis qu'elles retournaient au camp. Pour sûr, je n'avais aucune envie de...

— Plus tard, Rocky. On a quelque chose à te montrer. »

On la conduisit sur le site des traces mystérieuses. La marque était moins distincte qu'auparavant mais encore lisible. Elle s'agenouilla à la lueur de la lanterne. Des rides se dessinèrent une à une sur son front. Elle semblait offusquée par l'idée même d'une telle créature.

« Là, vous m'avez eue, finit-elle par admettre. Je n'ai jamais rien vu de tel et j'en ai pourtant fait des tours dans cette foutue roue. » Elle chanta quelque chose en titanide. Robin regarda Hautbois qui fronçait les sourcils.

« Cela pourrait se traduire approximativement par "Gaïa aime à plaisanter, comme le premier dieu venu". C'est d'ailleurs une chose bien connue.

— Un poulet géant ? » Cirocco était incrédule.

Robin n'y tenait plus : « Excusez-moi, mais je ne me sens pas bien » et, cela dit, elle se précipita dans l'obscurité. Lorsqu'elle eut atteint le rivage, elle descendit dans une petite crique analogue au mouillage de leur radeau. Et une fois à l'abri des regards, elle put laisser échapper son rire. Elle essayait de faire le moins de bruit possible mais elle rit à en avoir mal aux côtes, jusqu'à ce que les larmes lui dégoulinent sur les joues. Elle ne croyait pas pouvoir rire plus fort lorsqu'elle entendit Gaby crier :

« Eh, Rocky, par ici ! On a trouvé une plume ! »

Robin repartit de plus belle.

Quand elle fut enfin parvenue à se maîtriser, elle tendit la main vers une faille entre deux massifs coralliens et dégagea deux objets faits de baguettes, de bouts de bois et de coquillages. Des cordes lui permettaient de se les fixer aux jambes et des encoches avaient été prévues pour les pieds.

Elle s'esclaffa : « Gaby et Cirocco ! Les deux grandes expertes de la faune gaïenne ! » Elle embrassa l'un des accessoires avant de le lancer loin dans les flots.

« Tu ferais mieux de te grouiller. Gaby va venir à ta recherche. » Elle leva les yeux et découvrit Hautbois. Elle agita la deuxième béquille dans sa direction puis l’envoya rejoindre la première.

« Merci pour la diversion.

— À ton service, dit Hautbois. Je crois que Valiha a des soupçons mais elle ne dira rien. » Il sourit de toutes ses dents. « J’ai l’impression que ce voyage commence à me plaire. Mais plus de blagues avec le sel, d’accord ? »

23. TEMPÊTE ET TEMPS CALME

Une bonne brise d'ouest éloignait la *Constance* des côtes de Minerve. Voilà qui pour Gaby était bon signe. En levant les yeux, elle pouvait voir que la valve inférieure s'était refermée. Cela signifiait – elle en avait fait la cruelle expérience – qu'au-dessus, le rayon entraînait dans sa saison normale d'hiver : les arbres et tout le reste se recouvraient d'un épais manteau de glace. Au moment du dégel, toute cette eau, ainsi qu'un tonnage respectable de branches cassées s'amoncelaient à la valve. Lorsqu'elle s'ouvrait, le coin devenait malsain. D'ici cinquante revs, Nox allait voir son niveau monter de deux mètres ou plus.

Personne ne demanda où était allée Cirocco. Gaby avait l'impression que la réponse les aurait tous surpris, tous, y compris les Titanides.

Cirocco était allée consulter Rhéa, le cerveau satellite qui dominait la région à cent kilomètres alentour. Rhéa n'était soumise qu'à la seule autorité de Gaïa. Elle était également complètement folle.

La seule façon de rendre visite aux cerveaux régionaux était de passer par les câbles verticaux centraux. C'était en effet là qu'ils vivaient, au pied d'un escalier en spirale de cinq kilomètres. Même les Titanides ignoraient ce fait. Leur connaissance des douze demi-dieux était limitée. En créant les Titanides – jusqu'à leur culture et leurs traditions –, Gaïa n'avait pas vu l'utilité de leur encombrer la tête avec ses régions : ce n'était que des appendices et rien de plus, des servomécanismes quasi intelligents chargés de faire marcher les choses dans les limites de leur domaine personnel. Pour les Titanides, y voir simplement des divinités vassales eût été entamer leur capacité à apprécier Gaïa. Dociles, les Titanides ne se souciaient pas plus de ces gros amas de tissu nerveux que le plus ignorant des touristes. Hypérion pour elles était une région, pas une personne.

La réalité était bien différente et ce depuis bien longtemps avant que naissent les Titanides. Peut-être les cerveaux avaient-ils été effectivement soumis à Gaïa durant sa jeunesse. C'est ce qu'elle affirmait. Mais aujourd'hui, chacun des douze affirmait de plus en plus son indépendance. Pour accomplir ses volontés, Gaïa devait cajoler ou menacer.

Pour une région comme Hypérion, une simple requête suffisait. Hypérion restait le plus sûr allié de Gaïa sur la couronne. Le fait toutefois qu'elle en fût réduite à lui demander montrait à quel point les choses en étaient arrivées. Gaïa n'avait plus guère de contrôle direct sur l'anneau.

Gaby avait rencontré plusieurs régions ; elle était descendue voir Hypérion une douzaine de fois. Elle l'avait trouvé ennuyeux, un vrai automate. Elle suspectait comme de juste les méchants d'être bien plus intéressants que les bons. Lorsqu'il parlait, Hypérion s'arrangeait pour prononcer le nom de Gaïa deux fois par phrase. Gaby et Cirocco l'avaient vu juste avant le Carnaval. Le câble central d'Hypérion faisait toujours à Gaby un drôle d'effet. Elle l'avait visité, en compagnie de Cirocco et du reste de l'équipage du *Seigneur des Anneaux* lors de ses premières semaines à Gaïa. Sans le savoir, ils s'étaient approchés à quelques centaines de mètres de son entrée. L'avoir découverte leur aurait épargné une terrible odyssée.

Pour Rhéa, c'était une autre histoire. Gaby n'avait jamais pu rendre visite à l'un des ennemis de Gaïa. Cirocco les avait tous rencontrés à l'exception d'Océan. Elle avait pu le faire parce qu'elle était la Sorcière, munie d'un sauf-conduit de Gaïa. Il était impossible de garantir à Gaby une telle protection. Tuer Cirocco, c'était risquer que s'abatte sur le territoire meurtrier l'ire de Gaïa. Tuer Gaby ennuerait probablement Gaïa, mais guère plus.

C'eût été une erreur, toutefois, de qualifier Rhéa d'ennemie de Gaïa. Même si elle s'était alliée à Océan lors de sa rébellion, elle restait bien trop imprévisible pour gagner la confiance de l'un ou l'autre camp. Cirocco était descendue la voir une seule fois auparavant et avait bien failli y laisser la

vie. Rhéa était l'un des pires endroits pour commencer, Gaby le savait, mais on n'aurait rien gagné à l'éviter pour y revenir ensuite. Car leur propos était de visiter onze des douze cerveaux régionaux. Et leur plus fervent espoir était que Gaïa ne le sût pas déjà.

C'était certes risqué mais Gaby pensait qu'on pouvait le faire sans éveiller ses soupçons. Elle ne s'attendait pas à une sinécure ; c'eût été idiot. Même si les yeux et les oreilles de Gaïa n'étaient pas ce que certains imaginaient, elle avait quand même suffisamment de contacts sur l'anneau pour finir par savoir la plupart des choses qui s'y passaient.

Elles espéraient simplement y aller au culot. Une partie de la tâche serait aisée. Ainsi, la Sorcière n'aurait aucune raison de traverser Crios sans lui rendre une visite. Si Gaïa voulait savoir pourquoi elle visitait un ennemi tel que Japet, Cirocco pourrait dire qu'il s'agissait simplement de surveiller la situation sur l'anneau : ce qui était une partie de ses attributions. Et si on lui demandait pour quelles raisons elle n'en avait pas rendu compte, elle pourrait rétorquer à juste titre que Gaïa n'avait jamais exigé d'elle un compte rendu détaillé.

Mais sa visite à Rhéa serait difficile à justifier. Dans l'éventualité d'un face à face, la pauvre Rhéa, divagante et perdue pouvait se révéler la région la plus dangereuse de Gaïa. Traverser ses territoires ne présentait aucun risque : elle passait tellement de temps en introversion qu'elle remarquait à peine ce qu'il se passait au-dessus d'elle. Pour cette raison, Rhéa, le territoire, partait lentement à l'abandon. Mais il était impossible de prévoir son comportement dans le cas d'une éventuelle visite. Gaby avait tenté de persuader Cirocco d'éviter complètement Rhéa et pour elle le danger n'était pas l'unique raison. Il serait difficile d'expliquer pourquoi la Sorcière avait risqué le voyage. La créature mystérieuse qui leur avait rendu visite avait procuré à Gaby quelques sales moments. Elle l'avait prise au début pour l'un des instruments de Gaïa, à l'instar de l'obscène petite créature qui accueillait les nouveaux pèlerins au moyeu. Elle en doutait maintenant. C'était plus certainement l'une de ses monstruosité : elle consacrait de plus en plus de temps à élaborer des farces biologiques qu'elle lâchait au-dessus de l'anneau. Comme les bombourdons. C'est là que résidait le danger.

Lorsqu'elle questionna Cirocco sur le déroulement de l'entrevue, celle-ci semblait raisonnablement confiante :

« J'ai pris soin de faire mousser son ego. Je voulais en la quittant lui laisser l'impression qu'elle était de loin supérieure à Gaïa afin qu'elle ne daigne même pas répondre à son prochain appel. Si elle ne lui parle pas, elle ne risquera pas de lui dire que je suis passée.

— Tu ne lui as quand même pas dit de ne rien dire, j'espère ?

— Ne me prends pas pour une idiote, veux-tu ? Je crois la comprendre mieux que n'importe qui. Non, j'ai gardé à la conversation un ton aussi franc et routinier que possible, compte tenu que la dernière fois je m'en étais tirée avec des brûlures au second degré sur la moitié du corps. Au fait, tu peux marquer une grande croix près de son nom, si tu ne l'as déjà fait.

— Tu plaisantes ? Je ne l'avais même pas inscrite sur ma liste. »

Cirocco ferma les yeux un moment. Elle se frotta le front. « Le suivant, c'est Crios. Avec une nouvelle croix. Je ne crois pas que tout cela nous mène quelque part, Gaby.

— Je n'ai jamais dit ça. Mais il fallait au moins essayer. »

*

**

La brise les porta au-delà de l'archipel d'îlots essaimés au centre de Nox avant de mourir. Ils

attendirent presque un jour entier son retour. Comme elle ne se relevait pas, Gaby mit tout le monde aux avirons, Cirocco comprise.

La valve commença de se rouvrir alors qu'ils ramaient depuis vingt revs. Contrairement aux prévisions, aucun torrent liquide ne se déversait par l'ouverture qui s'agrandissait rapidement au-dessus d'eux. La valve était comme une éponge. Elle absorbait la fonte des glaces et lors de sa dilatation expulsait l'eau progressivement. Celle-ci se déversait en milliards de ruisseaux qui se résolvaient en gouttelettes. À partir de là le processus devenait complexe, l'air froid et humide rencontrant les masses d'air chaud à plus basse altitude lors de son inexorable descente. Comme ils se trouvaient à l'est de la valve – quoique de peu –, le plus gros des orages et des pluies diluviennes tendait d'abord à s'éloigner d'eux, suivant un mouvement analogue à celui de Robin lors de son Grand Plongeon : en direction de l'ouest, vers Hypérion. Il était impossible de savoir à partir de quand les vents deviendraient dangereux.

Le sort des débris qui jonchaient la partie supérieure de la valve pouvait être déterminé par de simples équations de physique. En arrivant, ils feraient une sacrée gerbe. Certains de ces « débris » étaient des arbres entiers plus gros que des séquoias. Gaby savait toutefois que ce n'était pas un problème car leur dérive vers l'ouest serait encore plus prononcée que celle de l'eau.

On souqua ferme, même lorsque survint la brise attendue, en contemplant l'arrivée de l'orage. La pluie descendit des heures durant, atteignit la mer et s'épancha comme un champignon renversé.

Ils commencèrent à sentir des vagues et des rafales de vent qui fouettaient la toile raide de leur voile. Gaby pouvait voir la pluie approcher tandis que le sifflement ininterrompu devenait de plus en plus fort. Lorsque la tempête les frappa, ce fut comme un véritable mur liquide. « Une pluie à suffoquer les grenouilles », comme disait son père, il y a bien longtemps.

Le vent n'était pas aussi fort qu'elle l'avait craint mais elle savait qu'il pouvait empirer. Ils étaient encore à un kilomètre de la terre. Ceux qui ne ramaient pas se mirent à tâter le fond à l'aide des gaffes. Quand ils l'eurent trouvé, les Titanides abandonnèrent les avirons pour amener à la perche l'embarcation vers la côte. L'accostage se révélait délicat car les vagues atteignaient maintenant près de deux mètres mais il n'y avait à craindre ni écueils ni récifs. Bientôt Cornemuse sautait à l'eau avec un cordage, nageait jusqu'à la plage et commençait à hisser le radeau.

Gaby commençait à croire qu'en fin de compte tout allait se passer normalement lorsqu'une lame balaya le pont et jeta Robin à la mer. Chris était le plus proche ; il sauta immédiatement et ne tarda pas à la saisir. Gaby vint à la rescousse pour l'aider à rembarquer mais Chris jugea qu'au point où il en était il serait plus facile de regagner directement la plage. Il se laissa porter jusqu'aux hauts-fonds, aida la jeune fille à se relever et c'est à ce moment qu'une déferlante les renversa. Pendant quelques instants ils disparurent à la vue de Gaby puis Chris émergea avec Robin dans les bras ; il alla la déposer hors de portée des vagues. Il la mit debout mais elle s'agenouilla presque aussitôt, hoquetante, le repoussant de la main.

Les Titanides amenèrent la *Constance* au rivage et passèrent cinq minutes à danser dans une mer de plus en plus grosse pour mettre l'embarcation en sûreté. La voile fut arrachée lorsqu'elles tentèrent de l'amener. Mais sinon tout le reste fut sauvé.

*

**

« Eh bien, on s'en est plutôt bien sorti », dit Cirocco une fois qu'ils eurent déniché pour camper un endroit assez élevé et avec suffisamment d'arbres pour couper le vent.

« Rien de perdu, à part la voile ?

— Une partie de mon paquetage s'est ouverte, dit Valiha. L'eau en a gâché une partie et la tente de Chris repose au fond en compagnie des poissons. » Elle semblait si dépitée que Chris ne put s'empêcher de rire.

« Il pourra toujours partager la mienne », intervint Robin. Gaby ne s'y attendait pas. Elle jeta un œil à Robin qui ne leva pas le nez de la tasse de café qu'elle avait dans les mains. Elle était assise près du petit feu qu'avaient allumé les Titanides, une couverture posée sur les épaules, l'air d'un rat noyé.

« Je suppose que cette fois-ci vous aurez envie de rester sous la tente », suggéra Cirocco en consultant du regard chacune des Titanides.

« Si vous êtes prêts à nous supporter, répondit Psaltérion. Bien que je vous soupçonne d'être d'une compagnie bien ennuyeuse. »

Gaby bâilla. « J'ai bien peur que tu aies raison. Qu'est-ce que vous en dites, les petits ? on se traîne au lit et on ennue nos amies ? »

*

* *

Gaby était devenue chef de l'expédition puisque Cirocco refusait de s'en occuper en rien. Depuis qu'elle avait démissionné de son poste de capitaine, Cirocco ne s'était jamais montrée empressée d'accepter ce genre de responsabilité même si elle faisait merveille lorsqu'une telle charge lui tombait dessus. Elle n'avait désormais même pas l'idée de discuter ; Gaby était responsable, un point c'est tout. Gaby l'acceptait : ça ne la gênait même pas de voir parfois les Titanides se tourner involontairement vers Cirocco lorsqu'elle leur disait ce qu'il fallait faire. Elles ne pouvaient s'en empêcher : c'était elle la Sorcière, mais elles continueraient d'obéir à Gaby aussi longtemps que Cirocco n'y verrait aucune objection.

Et l'état de Cirocco s'améliorait. Les matins restaient encore les plus difficiles. Comme elle passait plus de temps que quiconque à dormir, elle avait plus de matins à affronter. Elle s'éveillait avec un air de déterré. Les mains tremblantes, les yeux éperdus, en quête d'une aide qui ne venait pas. Son sommeil ne valait guère mieux. Souvent Gaby l'avait entendue pleurer.

Mais on ne pouvait rien pour elle. En revanche, ce qui inquiétait Gaby pour l'instant, c'était l'itinéraire : ils avaient touché terre sur la côte nord de Baie-Longue. Lorsqu'elle naviguait sur Nox, Gaby faisait toujours voile vers la baie du Serpent dont le doigt étroit menait à l'embouchure de l'Ophion. Les deux baies étaient séparées par un épaulement rocheux. Par la terre, ils n'étaient qu'à cinq kilomètres du fleuve. En suivant la plage, la distance était d'au moins vingt-cinq. Elle ne connaissait pas bien la région et ne pouvait plus se rappeler si la plage continuait tout autour. D'un autre côté, elle croyait se souvenir d'une passe entre les éboulis rocheux, au nord ; mais elle n'en était pas certaine non plus. Et puis il y avait la tempête : le vent serait très gênant s'ils devaient suivre la côte. Et par l'intérieur, il y aurait de la boue, des pistes glissantes et l'obscurité de la forêt.

Elle attendit quelques heures pour voir si la tempête allait se calmer, consulta Cirocco – qui n'en savait pas plus qu'elle – puis finit par donner l'ordre de lever le camp en disant à Psaltérion de mettre le cap vers l'intérieur.

Elle ne sut jamais si elle avait fait le bon choix ; toujours est-il qu'il n'était pas trop mauvais. Ils durent bien sûr évoluer avec précaution à certains endroits mais le terrain n'était pas aussi difficile qu'il avait paru. Ils débouchèrent sur la rive sud de la baie du Serpent. On ne pouvait guère parler de

plage – la baie était aussi encaissée qu’un fjord norvégien –, mais à partir de là Gaby connaissait le chemin. La route circulaire rejoignait l’Ophion à cet endroit après avoir traversé la partie nord de Rhéa et descendu les passes tortueuses de l’ouest des monts Némésis.

Pour une raison inconnue, l’œuvre de Gaby avait mieux subsisté qu’ailleurs sur ce tronçon de trente kilomètres. La Plus grande partie de l’asphalte était craquelée et boursouflée ; elle avait disparu par endroits mais sur cinquante ou cent mètres ils pouvaient encore marcher sur un revêtement à peine changé depuis l’époque où les équipes de Gaby l’avaient déposé. Dans ce secteur, le soubassement était particulièrement dur et stable. Gaby avait dû bien souvent creuser le passage à l’explosif. Elle aurait cru pourtant que les pluies régulières auraient fini par l’obstruer depuis longtemps.

Malgré tout, la route était là, qui serpentait au long des sept pompes massives alignées dans la gorge. Gaby appelait les pompes Prof, Joyeux, Atchoum, Grincheux, Dormeur, Simplet et Timide et ne cherchait plus à s’excuser de cette terminologie : elle n’y pouvait rien ; elle était venue à bout des noms grecs. De tous, c’étaient Atchoum et Grincheux les plus appropriés. Les pompes faisaient un potin épouvantable. On aurait pu aussi disserter longtemps sur un nom comme Simplet.

La tempête commençait à faiblir lorsqu’ils approchèrent du sommet du système de pompage. C’était le point culminant de l’Ophion. Depuis le niveau de Nox – déjà la plus élevée des dix mers principales de Gaïa –, les sept Nains faisaient encore monter les eaux de quatre mille mètres. L’endroit se nommait la passe de Rhéa. De là, on pouvait découvrir, vers l’ouest, le mur alpin de la chaîne des Némésis : des dents déchiquetées qui se détachaient devant le vert et le bleu de Crios dont les plaines fertiles au sud et les lacs au nord s’incurvaient derrière les montagnes. Une pluie persistante continuait de tomber sur la passe mais le temps s’éclaircissait à l’est. Gaby décida qu’on construirait des canoës afin que l’expédition emprunte le fleuve pour essayer de gagner une région sèche avant d’installer le camp.

Une fois encore, l’attitude de Chris amusait Gaby. Il contemplait avec des yeux écarquillés les Titanides en train de sélectionner les arbres à canoës qu’en quelques coups de hache bien placés elles débitaient en planches et en membrures parfaitement cintrées. Il hochait la tête avec étonnement devant la façon dont elles assemblaient à queue d’aronde des charpentes qui n’avaient besoin que d’un habillage de cuir, récupéré sur la flotte originelle d’Hypérion. En à peine plus d’une rev les embarcations étaient prêtes.

Gaby se surprit à regarder Chris durant le chargement des canoës. Mais le fait est qu’elle le trouvait par bien des côtés irrésistible. Sa curiosité quasi enfantine, ce désir qu’il avait d’écouter tandis qu’avec Cirocco elle décrivait les merveilles de Gaïa l’emplissaient de désir et de nostalgie : elle aussi avait été comme ça. C’était tout le contraire de Robin qui en général écoutait juste assez pour se persuader que la conversation n’avait aucun intérêt pour elle. Elle supposait que sans doute les difficultés de son existence l’avaient rendue ainsi mais Chris non plus n’avait pas eu la vie facile. Cela se voyait dans ses moments lunatiques et calmes. Il était plutôt timide mais pas au point de se fondre dans le décor. Lorsqu’il était vraiment sûr d’avoir un auditoire, il pouvait se montrer loquace.

Et puis – pourquoi se le cacher –, elle éprouvait une attirance physique. C’était un fait remarquable : la dernière fois qu’un homme l’avait attirée physiquement remontait à plus de vingt ans. Mais quand il souriait, elle se sentait bien. Et lorsqu’elle était la raison de ce sourire, elle se sentait encore mieux. Ses traits avaient une beauté dissymétrique, ses épaules étaient larges et ses bras musclés et il avait un merveilleux cul. Le petit bourrelet de graisse autour de sa taille avait déjà commencé à fondre ; encore quelques semaines d’exercice et il se retrouverait mince, les hanches étroites : c’est ainsi qu’elle aimait les hommes. Elle se sentait déjà l’envie de lui passer les doigts

dans les cheveux et de lui mettre la main dans le froc pour tâter le terrain.

Mais elle n'en ferait rien. Pas cette fois-ci. Pas avec une Valiha qui lui tournait autour, une Cirocco que seule sa mégagueule de bois mettait à l'écart et – Gaby commençait à le suspecter – une Robin à l'évidence désireuse de se lancer dans des expériences d'ethnologie comparée.

Il avait assez de problèmes comme ça sans que Gaby Plauget tente en plus de l'intégrer au désastre qu'elle avait fait de sa vie amoureuse. Et elle savait que pour Chris, le plus gros problème potentiel était celui dont il avait le moins conscience. Son nom était Cirocco. Chris n'y était pas encore préparé et Gaby comptait faire tout son possible pour l'en protéger.

*

* *

Le tronçon de l'Ophion sur lequel ils venaient d'entrer était à l'opposé de celui sur lequel ils avaient navigué dans Hypérion. Il fallait s'y adapter. Pour les rapides les plus délicats, Gaby exigea la présence de canoéistes confirmés à l'avant et à l'arrière. Les Titanides faisaient toutes l'affaire, tout comme Cirocco et Gaby. Chris était un peu juste, mais ça irait. En revanche, Robin était absolument novice et elle ne savait pas nager. Gaby la mit entre deux Titanides avec les deux autres dans le second bateau tandis que Chris, Cirocco et elle-même prenaient le troisième et halaient le dernier. Dans les passages tranquilles, elle laissait Robin prendre la tête et la rejoignait pour lui indiquer la manœuvre. Comme pour tout, Robin s'y employait avec obstination et elle ne fut pas longue à montrer des progrès.

C'était un voyage revigorant. Chris était enthousiasmé, quant à Robin elle pétillait d'excitation lorsqu'ils étaient parvenus au bas d'un rapide. Une fois même, elle leur suggéra de faire demi-tour pour recommencer, avec une mimique de gosse de trois ans. Elle n'avait de cesse que d'être assise seule en tête. Gaby le comprenait parfaitement ; il y avait peu de chose qu'elle aimait autant que défier les eaux écumantes. Lorsqu'elle naviguait avec Psaltérion, elle affrontait le fleuve, prenait des risques. Maintenant, tout en ne boudant pas son plaisir, elle apprenait une chose qu'avait depuis bien longtemps pu découvrir Cirocco : Ce n'est plus du tout pareil lorsqu'on est le chef. Être responsable des autres vous rend prudent et un rien bougon. Il lui fallait insister pour que Robin porte son gilet de sauvetage.

Ils atteignirent la zone crépusculaire occidentale de Crios avant de faire étape. Tout le monde était délicieusement épuisé. On fit un dîner léger, puis un solide petit déjeuner avant de repartir vers des zones de plus en plus claires. S'il était une chose pour ajouter au plaisir d'être sur le fleuve, c'était de sortir des pluies rhéanes pour entrer dans le soleil crien. Les Titanides donnèrent le ton en entamant la traditionnelle chanson de marche gaïenne : *Le Merveilleux Magicien d'Oz*. Et c'est sans surprise ni honte que Gaby sentit des larmes emplir ses yeux à la fin du morceau.

*

* *

L'Ophion déboucha en pleine lumière en un point situé légèrement au nord du câble incliné ouest, symétrique de l'Escalier de Cirocco. Le fleuve tournait ensuite vers le sud et conservait cette direction pendant une centaine de kilomètres. Les rapides devenaient moins fréquents même si le cours demeurait vif. Ils ne se pressèrent pas, se contentant juste de pagayer dans les eaux calmes et le reste du temps se laissant porter par le courant.

Gaby les fit s'arrêter assez tôt, lorsqu'ils eurent atteint un endroit où elle avait campé auparavant. Elle considérait le site comme l'un des plus jolis de la chaîne des Némésis et annonça qu'on y resterait huit revs pour se reposer avant de repartir. La perspective semblait agréable, surtout pour les Titanides qui proposèrent de préparer leur premier repas décent depuis plusieurs jours.

Lorsque Chris se proposa pour attraper quelque chose pour le dîner, Gaby lui montra quels roseaux couper pour confectionner une canne à pêche. Robin semblant intéressée, elle lui apprit à mettre un appât sur un hameçon et à lancer une ligne, ainsi qu'à manœuvrer les moulinets de bois rudimentaires qu'avaient apportés les Titanides. Ils prirent position dans les eaux peu profondes, sous leurs pieds nus un lit de roches usées, et commencèrent à lancer.

« Qu'est-ce qu'on prend dans le coin ? s'enquit Chris.

— Que prendrait-on dans le même genre de torrent, chez toi ?

— Des truites, probablement.

— Eh bien, ici des truites aussi. Je pense qu'une douzaine nous suffiront.

— Sans blague ? Il y a vraiment des truites ?

— Et pas seulement une imitation gaïenne. Il y a déjà longtemps, Gaïa s'est dit qu'il fallait attirer les touristes. Aujourd'hui, ça lui est à peu près totalement indifférent. Mais à l'époque, elle a fait peupler bon nombre de cours d'eau et les truites se sont parfaitement acclimatées. Elles atteignent une taille respectable. Comme celle-ci. »

Sa canne était recourbée en demi-cercle. En quelques minutes elle avait mis dans l'épuisette la plus grosse truite que Chris ait eu l'occasion non seulement de prendre mais de voir.

Robin rompit sa ligne à la première touche puis ramena une prise de taille à peu près identique. En une demi-heure ils avaient leur quota mais Chris se battait avec quelque chose qui par la taille tenait plus de la baleine que de la truite. Pourtant lorsqu'elle jaillissait dans l'air sa silhouette et ses couleurs ne laissaient aucun doute, tout comme son instinct batailleur. Il lui fallut vingt minutes pour amener un poisson comme Gaby même n'en avait jamais vu. Il contempla sa prise avec un ravissement non dissimulé puis la brandit en lançant vers le ciel :

« Qu'est-ce que t'en dis, Gaïa ? Est-il assez gros ? »

24. LA GROTTTE

Pour une fois, Chris avait pu voir la chose. Un simple éclat de lumière minuscule loin vers le nord, haut dans les airs mais qui devait être la source du vrombissement soutenu qu'il avait déjà pu entendre deux fois auparavant. Il le vit disparaître derrière une montagne mais son bruit resta perceptible près d'une minute encore.

« Valiha, dit-il, je vire sur la gauche.

— Je viens juste derrière toi. »

Chris s'approcha de Gaby et de Psaltérion. Il retint le plat-bord de l'autre canoë pendant qu'il rangeait son aviron, puis sauta dans l'autre embarcation. Gaby lui jeta un regard mécontent.

« Tu ne crois pas qu'il serait temps de nous dire ce que c'est ? Tu nous avais promis de nous apprendre les choses dont nous aurions besoin.

— C'est ce que j'ai fait, non ? » Elle se renfroga encore plus mais finit par céder. « Je n'ai vraiment rien tenté de vous cacher. Mais c'est simplement que je répugne même à en parler. Je... » Elle leva les yeux à temps pour voir Robin les rejoindre.

« Bon. On les appelle des bombourçons. Ils sont récents. Très récents. Il n'y a pas plus de six ou sept ans que j'ai vu le premier. Gaïa a dû travailler dessus un bon bout de temps parce qu'ils sont tellement improbables qu'ils ne devraient même pas exister. Ce sont les trucs les plus *dégueulasses* que je connaisse.

« Ce sont en fait des avions vivants propulsés par un statoréacteur. Ou peut-être un pulsoréacteur. Celui que j'ai examiné était dans un sale état et presque entièrement carbonisé. J'avais fait venir de la Terre un vieux missile à guidage infrarouge dès l'apparition du premier pour en abattre un. Il faisait près de trente mètres de long et c'était une créature incontestablement organique même si son corps contenait énormément de métal. J'ignore comment cela se fait ; sa chimie doit être fantastique, surtout pour sa gestation.

En tout cas, je me demandais comment il volait. Il avait des ailes mais je savais qu'elles n'étaient pas battantes. Il fonctionnait plutôt comme un avion muni d'ailes déformables à la place d'ailerons. Il avait deux jambes qui se repliaient en vol. Je doute qu'il puisse marcher beaucoup avec. Et il possédait deux vessies à carburant qui contenaient sans doute du kérosène. Peut-être de l'alcool ; ou un mélange.

« Immédiatement, je me suis demandé comment cette créature pouvait manger assez pour synthétiser un tel carburant en quantité suffisante pour lui permettre d'évoluer dans les airs. Car elle devait à l'évidence être très pataude au sol. Qui plus est, si cette foutue abomination était effectivement propulsée par un stato ou un pulsoréacteur, elle ne pouvait se poser ailleurs qu'au sommet d'une falaise ou d'un arbre très élevé. Ces engins ne peuvent en effet fonctionner qu'une fois en mouvement. Il leur fallait donc soit une poussée auxiliaire, soit une longue chute pour atteindre la vitesse d'ignition. Je n'en savais rien ; il fallait que je voie ça de plus près.

« J'en vins à la conclusion que ces animaux ne fabriquaient pas eux-mêmes leur carburant. La nourriture qu'ils ingurgitaient entraînait dans un métabolisme plus ou moins normal et le carburant devait provenir de quelque source extérieure. Une, ou plusieurs. Plus probablement s'agissait-il d'une autre créature nouvelle. Elle vit sans doute sur les hauts plateaux mais je n'ai pas encore trouvé où.

— Sont-ils dangereux ? demanda Robin.

— Extrêmement. Leur seule qualité est d'être fort peu nombreux. J'ai cru tout d'abord qu'ils avaient les plus grandes difficultés à trouver une proie mais cela s'est révélé inexact : ils volent à près de cinq cents kilomètres à l'heure. Même avec le bruit du réacteur, ils sont pratiquement sur

vous avant que vous le sachiez. Mais ils peuvent aussi couper leur moteur et planer en rase-mottes puis, une fois qu'ils ont tué leur proie, rallumer avant d'être descendus en dessous de la vitesse critique. Si t'en vois un, tâche de trouver un fossé. Ils ne refont un second passage que lorsque le terrain est aussi plat qu'une bière éventée. Derrière un rocher tu es en sécurité et tu accrois tes chances rien qu'en t'allongeant par terre. Leur nez est muni d'un éperon dentelé avec lequel ils t'empalent avant d'aller se cacher pour manger le cadavre.

— Comme c'est charmant.

— N'est-ce pas ?

— Que mangent-ils ? demanda Chris.

— Tout ce qu'ils peuvent soulever.

— Oui, mais ça représente quoi ? Tomber sur quelque chose de la taille d'un être humain doit les ralentir en dessous de la vitesse critique.

— Il se trouve que ce n'est pas le cas. Mais il y a toutefois du vrai là-dedans et leurs préférences vont aux proies dont le poids oscille entre quarante et soixante kilos.

— Eh, merci, grogna Robin. C'est moi, ça.

— Moi également, ma petite. Mais pense au soulagement du gros mec à côté de toi. » Elle sourit à Chris qui ne se sentait pas si soulagé que ça. « À vrai dire, ils s'attaqueront à un adulte de bonne taille si l'occasion se présente et jusqu'à présent ils en sont toujours sortis gagnants. Ils ont fait sept victimes parmi les humains. Ils s'en prendront également à une Titanide mais là, c'est prendre leurs désirs pour des réalités. Quoique je connaisse une douzaine de cas de Titanides qui se soient fait emporter, j'ai entendu dire que par deux fois le bombourdon s'est écrasé et a brûlé en tentant de le faire.

« Mais je ne m'en soucierais pas trop. Certes, chaque fois que j'en entends passer un, je grince des dents tellement je déteste ces choses. Et cela, dès avant que l'un d'eux n'ait enlevé un de mes amis. Le jour où je découvre leur station-service, il y aura un sacré feu de joie. Ce sont des bêtes obscènes, terrifiantes. Ils n'attaquent pas les saucisses mais semblent prendre un malin plaisir à leur tourner autour jusqu'à ce que les malheureuses créatures en deviennent pratiquement folles de terreur ; et elles ont de bonnes raisons : la tuyère d'un bombourdon a mis un jour accidentellement le feu à une saucisse et les autres en sifflent encore.

« Mais statistiquement, il y a des tas de choses qui sont plus dangereuses. Ils sont aussi imprévisibles que des requins : s'ils t'attrapent, tu es foutu mais il y a peu de chances que cela se produise. »

*

**

Chris aimait Crios. Le fait de sortir de la nuit rhéane y était peut-être pour quelque chose mais par bien des côtés la région était plus agréable qu'Hypérion. À l'ouest, Crios avait la chaîne des Némésis pour fermer l'arrière-plan si bien que les sinistres étendues glacées d'Océan étaient dérobées à la vue.

Après avoir de nouveau orienté vers l'est son cours, une fois arrivé au sud de Crios, l'Ophion traversait l'ancêtre de toutes les jungles. Gaby expliqua à Chris que si elle n'était pas à vrai dire aussi touffue que certaines parties de la forêt occidentale d'Hypérion, elle n'était pas mal quand même. Les essences de type terrestre côtoyaient les lances, plumes, cristaux, colliers de perles, pellicules, sphères et draperies extraterrestres. Les arbres se penchaient au-dessus des eaux dans leur

intense compétition pour la lumière et l'espace. Bien que le fleuve fût large, il arrivait par endroits qu'ils se rencontrent en son milieu.

Ils firent une halte dans la jungle et tout le monde resta sur le pied de guerre. La forêt abritait des créatures qui pouvaient attaquer hommes et Titanides et ne s'en priveraient pas. Prise par surprise, Robin abattit une bête de la taille d'un taureau, venue fureter autour de sa tente, puis apprit qu'elle était inoffensive. Ils en mangèrent une partie pour le petit déjeuner. Cinq minutes après qu'ils eurent jeté la carcasse dans le fleuve, elle grouillait d'anguilles qui se battaient pour la déchiqeter. « Des charognards », dit Cirocco qui maintenait que les eaux ici n'étaient pas dangereuses. Chris n'en évita pas moins de se baigner.

C'était la première fois que Robin utilisait son arme. Cirocco voulut l'examiner, jouant la surprise de voir une femme si menue capable de manier un 11,43 automatique. Robin expliqua qu'elle employait des fusées à la place des charges à percussion. La plus grande partie de la poussée s'exerçait à l'extérieur du canon. C'était particulièrement pratique dans la faible gravité de Gaïa où le recul d'un colt de ce calibre pouvait fort bien renverser un individu même de poids respectable. Elle disposait de deux types de munitions en chargeurs classiques de sept coups : des balles de plomb et des balles explosives.

Il y avait cent vingt kilomètres des derniers remparts de la chaîne des Némésis jusqu'à l'extrémité de la jungle. Le fleuve ne leur était plus d'une grande aide mais en souquant ferme, il ne leur fallut qu'une journée de plus pour déboucher sur la plaine et camper quelques kilomètres après la lisière de la forêt.

Chris dormait lorsqu'ils reçurent la visite d'une délégation de Titanides de Crios qui, trop contentes d'apprendre que la Sorcière était parmi les voyageurs, commencèrent à réclamer un Carnaval. Chris apprit plus tard qu'elles avaient de bonnes raisons pour cela : alors que les accords les plus vastes d'Hypérion avaient un Carnaval tous les myriarevs, ceux des autres régions devaient attendre que la course errante de la Sorcière les amène chez eux. Crios était plus qu'en retard.

Lorsque Chris s'éveilla, les Criontes acceptaient de partager le petit déjeuner à la table des Hypérionites. Chris les rejoignit et la différence entre Titanides de Crios et d'Hypérion lui sauta immédiatement aux yeux. Alors que Valiha était bâtie comme un percheron, les Criontes ressemblaient plus à des poneys Shetland. Il était de la même taille que la plus grande d'entre elles. Elles présentaient toutefois les mêmes robes bariolées que leurs cousines d'Hypérion. L'une avait un pelage qui était un véritable écossais.

Aucune ne parlait anglais – qui n'était guère utile en Crios –, mais Valiha fit les présentations et lui traduisit leurs salutations polies. Il eut une préférence immédiate pour une femelle à robe blanche et sentit, à voir ses sourires timides, que l'intérêt était réciproque. Elle répondait au nom de Siilihi (Duo locrihypolydien) Hymne. Avec deux jambes de moins, il l'aurait trouvée extrêmement attirante.

Gaby pénétra dans la tente de Cirocco pour l'informer de la requête. On l'entendit mugir et Siilihi se détourna de Chris, le regard gêné. Les autres Titanides criontes s'agitaient nerveusement. Chris était brusquement furieux contre la Sorcière. Comme il devait être dégradant pour d'aussi magnifiques créatures d'être obligées d'implorer cette misérable pocharde !

Il aurait voulu être capable d'accomplir les fonctions de la Sorcière. Si quelqu'un avait jamais mérité d'avoir un adorable bébé, c'était bien Siilihi. Il se demanda lorsqu'il reverrait Gaïa, si elle pouvait envisager de faire de lui un Sorcier afin qu'il puisse venir en aide à ces gens. Il était certain de pouvoir mieux s'acquitter de cette responsabilité que ne l'avait fait Cirocco.

L'idée lui semblait en fait tellement judicieuse qu'il avait bien envie de la mettre en œuvre sur-le-champ. La première étape était la fertilisation frontale, aussi tendit-il les bras vers Siilihi ; il vit

ses yeux s'agrandir.

*
* *

Il reprit conscience étendu sur le dos de Valiha. Sa mâchoire lui faisait mal. Lorsqu'il voulut s'asseoir, il s'aperçut que c'était impossible. Il était ligoté, les mains attachées devant lui.

« Je me sens mieux », annonça-t-il à l'adresse du ciel. Valiha se tourna et baissa les yeux sur lui.

« Il dit qu'il va mieux », lança-t-elle à la cantonade, il entendit un changement dans la cadence des sabots. Bientôt Robin et Gaby étaient à ses côtés et le contemplaient.

« J'aimerais bien trouver un moyen facile de le vérifier, dit Gaby. La dernière fois qu'on t'a libéré, tu t'es jeté sur Robin. Tu sais que t'es vraiment chiant ?

— Je me rappelle, dit Chris d'une voix inexpressive.

— Est-ce que tu vas fermer ta grande gueule stupide ? » C'était Robin qui grognait à l'adresse de Gaby. Celle-ci parut surprise, puis elle hocha la tête : « Si tu te crois capable de te débrouiller, eh bien, d'accord.

— Dans ce cas, dégage. J'en prends la responsabilité. » Gaby s'éloigna et Robin demanda à Valiha de s'arrêter le temps qu'elle libère Chris de ses entraves. Il s'assit en se massant les poignets et en faisant jouer sa mâchoire. La crise n'avait été que brève et peu intense. Il avait toutefois eu le temps d'insulter la délégation crionte, d'envoyer un direct à Cirocco devant les Titanides et de faire à Robin des avances amoureuses après les avoir convaincus qu'il allait nettement mieux. Pour sa peine, il avait écopé d'un œil poché de la part de Cirocco et d'un coup de pied dans les couilles en plus d'une lèvre tuméfiée de la part de Robin. Apparemment, sa veine miraculeuse ne marchait pas face aux sorcières en tout genre. Il changea de position sur le dos de Valiha, ça faisait mal.

« Écoute, dit-il. Tout ce que je peux te dire, c'est que je suis désolé, aussi inadéquat que cela puisse paraître. Et merci de ne pas m'avoir tué.

— Pas besoin, et j'aurais préféré... en avoir moins fait. Enfin, tu vas mieux ; tu m'as prise de court. Maintenant, je sais à quoi ressemble un viol. »

Il grimaça. Et il avait pensé pouvoir être l'ami de cette femme. Il sentait retomber sur lui les ténèbres de la dépression.

« Ai-je dit quelque chose de mal ? »

Il la regarda en se demandant s'il pouvait être possible qu'elle plaisante, mais seule la préoccupation se lisait sur son visage.

« Je... peut-être que je vois, reprit-elle. Tu dois me croire quand je dis que je ne pensais pas qu'un homme pût avoir honte d'être accusé d'un viol. Je vois bien que c'est le cas, mais tu ne devrais pas. Je ne t'en tiens pas rigueur. Ce que je voulais dire, c'est que je comprends maintenant l'origine de la terreur qu'en ont traditionnellement mes sœurs. C'était effrayant de frôler la chose d'aussi près. Même en sachant que tu ne me ferais pas grand mal... Si je m'enferme, tu n'as qu'à me faire taire.

— Non, absolument pas. Je t'ai trompée la dernière fois. Comment savais-tu que je n'allais pas recommencer maintenant ?

— C'est Gaby que tu as trompée. Moi je t'aurais laissé ligoté. Et j'ignore comment j'en suis sûre. Mais je le sais.

— Et comment savais-tu que je n'allais pas te faire mal, ne pas... » C'était dur à dire, mais il se força.

« Ne pas aller plus loin que ce qui se passe d'ordinaire lors d'un viol, si tu veux. Comment

savais-tu que je n'allais pas te battre, ou te mutiler ou même te tuer ?

— Je me trompais ?

— Non. Non, j'ai fait des choses terribles mais je n'ai jamais eu l'instinct meurtrier. Je suis bagarreur, mais seulement pour me débarrasser de celui qui m'ennuie. Une fois que je l'ai assommé, il n'a plus aucun intérêt. Et j'ai attaqué des femmes, au point même d'en violer effectivement une, une fois. Mais ce ne sont là – c'est du moins ce que l'on m'a dit – que des pulsions sexuelles instinctives normales qui s'expriment lorsque la conscience sociale est court-circuitée. Même dans les pires des cas, je ne suis jamais entré dans des rages homicides, je n'ai jamais éprouvé du plaisir à faire mal à quelqu'un. Si je blesse les gens, c'est en me frayant un passage.

— Je pensais bien que c'était quelque chose comme ça. »

Il avait encore autre chose à dire et c'était le plus difficile.

« J'ai pensé à une chose, reprit-il : si jamais nous étions atteints en même temps... tu comprends, mettons, dans des circonstances improbables, avec personne alentour pour te protéger ou pour me retenir... peut-être qu'alors... et sans le vouloir, je serais incapable de m'empêcher de... » Il se sentit incapable de terminer.

J'y ai songé, dit-elle d'une voix égale. Dès le moment où j'ai compris quel était ton problème, la possibilité s'est fait jour. J'ai décidé de prendre le risque ; sinon je ne serais pas ici. Comme tu dis, le risque est faible. » Elle se pencha et lui pressa furtivement la main.

« Ce que je veux que tu comprennes, c'est que *je ne te considère pas comme responsable*. Pas toi. Je suis capable de faire cette distinction. »

Chris la dévisagea un long moment et graduellement sentit une partie du poids qu'il portait disparaître. Il hasarda un sourire auquel elle répondit.

*

* *

Leur destination était encore une fois le câble central vertical. En Crios, il était à trente-cinq kilomètres au nord de l'Ophion.

À la surprise générale, dès leur arrivée, Cirocco invita tout le monde à l'accompagner. Tôt ou tard, ils auraient bien fini par remarquer que l'expédition faisait toujours halte au milieu d'une région et il était inutile de cacher à quiconque sa visite à Crios.

Les Titanides ne voulurent pas venir. L'idée même les mettait à l'évidence mal à l'aise. Elles restèrent donc au soleil tandis que Cirocco guidait les trois humains dans la titanesque forêt de colonnes formée par les brins du câble qui émergeaient du sol. En son centre se trouvait l'entrée d'un escalier. C'était un édifice transparent qui ressemblait vaguement à une cathédrale mais sans les imposantes proportions des monuments du moyen-âge.

L'escalier descendait en spirale autour de l'invisible brin axial du câble central. La cage était assez large pour accueillir vingt personnes de front et sa hauteur atteignait cinquante mètres. Les lanternes étaient inutiles car le plafond était constellé de créatures volantes qui jetaient une lueur d'un orange rougeoyant.

Chris avait cru que Cirocco plaisantait en leur annonçant que l'escalier descendait sur cinq kilomètres. Mais c'était littéralement exact. Même avec une pesanteur d'un quart de g, il n'est pas question de descendre une telle quantité de marches sans faire de haltes. Ils en virent pourtant le bout. Chris était en meilleur état que prévu : mis à part ses chevilles quelque peu douloureuses, il se sentait en forme.

Ils débouchèrent dans une caverne d'une taille moins imposante qu'il ne l'avait imaginé. Après tout, c'était Crios, et même s'il n'était qu'une divinité vassale, Chris avait encore à l'esprit l'étonnante grandeur des quartiers de Gaïa.

Crios était un dieu souterrain, un troglodyte qui n'avait jamais vu et ne verrait jamais la lumière du jour. Son domaine avait l'odeur aigre des produits chimiques mêlés aux déjections d'un milliard de créatures et résonnait du battement de cœurs souterrains : C'était un dieu au travail, un ingénieur au service de Gaïa, un dieu qui travaillait dans la graisse qui empêchait le monde de gripper.

Ils se tenaient sur la surface horizontale qui ceinturait une structure cristalline en forme de sablier joignant le sol au plafond. La caverne avait un diamètre de deux cents mètres et s'ouvrait sur des passages à l'est et à l'ouest.

L'objet central était manifestement l'attraction principale. Il évoquait à Chris les machineries de l'industrie lourde sans qu'il pût dire pourquoi. Il imaginait fort bien que des métaux fussent fondus dans une structure telle que celle-ci, ou que de l'électricité y fût transformée. Il se demanda si Crios vivait à l'intérieur. Le cerveau proprement dit pouvait-il être si petit ? Ou peut-être n'était-ce là que l'appendice supérieur d'une plus vaste structure ; la chose était au centre d'un fossé circulaire large de vingt mètres et d'une profondeur insoupçonnable.

« Ne t'avise pas d'y plonger, l'avertit Gaby : c'est de l'acide chlorhydrique joliment concentré. Les choses sont programmées pour que nul n'entre ici – regarde comme ça a bien marché avec les Titanides –, mais l'acide est un ultime rempart au cas où.

— Donc, c'est bien Crios, là-devant ?

— En personne. On ne va pas vous présenter. Robin et toi vous restez près du mur en vous abstenant de tout geste brusque. Crios connaît la Sorcière et il me parlera parce qu'il a besoin de moi. Taisez-vous, écoutez et instruisez-vous. » Elle les regarda s'asseoir puis rejoignit Cirocco au bord des douves.

« Nous parlerons anglais, commença Cirocco.

— Très bien, Sorcière. J'ai demandé à te voir il y a 9,346 revs. Le manque d'efficacité commence à entraver le fonctionnement correct des systèmes. J'avais pensé déposer une plainte auprès de la Divinité des Divinités mais j'y ai sursis. »

Cirocco fouilla dans les replis de sa couverture rouge et jeta quelque chose contre la forme au milieu du lac d'acide. Il y eut un bref éclair quand l'objet heurta Crios et des taches rouges parcoururent frénétiquement sa surface.

« Je retire ce que j'ai dit.

— As-tu d'autres plaintes à formuler ?

— Aucune. Je n'ai émis aucune plainte.

— Tâche de continuer.

— Il en sera comme tu l'ordonnes. »

Chris était impressionné malgré lui. L'échange avait été rapide, sans émotion de la part de Crios. Cirocco n'avait pas élevé la voix. L'impression était pourtant celle d'un enfant sermonné par un parent sévère.

« Tu as parlé d'une "Divinité des Divinités" reprit Cirocco. Qui est-ce ?

— J'ai parlé comme un humble serviteur de Gaïa, dieu seul et unique. L'expression était employée dans un sens... métaphorique », termina Crios sur un ton que Chris jugea peu convaincu.

« Tu as pourtant employé le mot divinité au pluriel. C'est pour moi une source de surprise : j'avais cru qu'une telle construction ne pouvait te venir à l'esprit.

— Il arrive qu'on entende des hérésies.

— Parlerais-tu d'hérésies d'importation ou bien d'origine locale ? As-tu parlé avec Océan ?

— Comme tu le sais, Océan me parle. Il n'est pas en mon pouvoir de cesser d'écouter. Je suis toutefois parvenu avec succès à l'ignorer totalement. Quant aux notions humaines d'importation, je suis au courant de l'innombrable variété de leurs mythes mais ils ne m'impressionnent pas. »

Une fois encore, Cirocco plongea la main dans sa couverture. Mais elle marqua une pause et de nouvelles taches rouges apparurent à la surface de Crios, dessinant une danse anxieuse. La Sorcière fit mine de ne pas remarquer. Elle considéra songeusement le sol à ses pieds puis laissa réapparaître sa main, vide.

La conversation s'orienta vers des matières incompréhensibles pour Chris, ayant trait aux affaires courantes de Crios. Durant tout ce temps, Crios garda une attitude qui, si elle n'était pas précisément servile, laissait toutefois entendre qu'il savait parfaitement qui était le patron. Sa voix n'était pas forte : une manière de bourdonnement qui n'en était pas moins intimidante. Cirocco dispensait ses instructions avec désinvolture, comme si dans l'échange son rôle était, par nécessité de nature, celui d'une reine donnant ses ordres à un homme du peuple, respecté certes, mais homme du peuple tout de même. Elle prêtait l'oreille à ses remarques puis l'interrompait au beau milieu d'une phrase pour donner sa décision. Crios ne tentait jamais de discuter ou bien de s'expliquer plus avant.

Ils parlèrent plus d'une heure de questions politiques puis la conversation tourna vers des sujets plus prosaïques et Gaby fut conviée à s'y joindre. Là non plus, Chris n'y comprit pas grand-chose mais à un moment donné, on discuta d'une défaillance dans un accélérateur de particules qui était partie intégrante de Crios, enterré loin sous la surface. Ce que Crios pouvait bien faire avec un accélérateur de particules demeurait pour Chris un mystère.

Un contrat préalable fut agréé : Gaby s'engageait à examiner l'affaire dans un délai d'un myriarev, sous condition que Gaïa fasse une offre de paiement acceptable. Elle envisageait d'entrer en contact avec une race de Phébé qui s'y entendait en travaux souterrains.

Chris remarqua que Robin s'ennuyait ferme au bout des dix premières minutes. Il résista un peu plus longtemps mais bientôt il bâillait lui aussi. Ce n'est pas qu'il avait l'impression d'avoir perdu son temps dans ce voyage – il était intéressant de voir à quoi ressemblaient les cerveaux régionaux et instructif de voir Cirocco faire autre chose que boire –, mais l'escalier avait été vraiment long. Et il appréhendait l'escalade du retour.

*

* *

L'audience s'acheva sans cérémonie. Cirocco fit simplement demi-tour, adressa un signe à Robin et à Chris et tous les quatre reprirent l'escalier. Il fallut cinq bonnes minutes avant que la courbure insensible du couloir les mit hors de vue de la grotte.

Cirocco jeta un œil derrière elle puis laissa retomber ses épaules. Elle s'assit, mit la tête dans les mains puis la rejeta en arrière avec un profond soupir. Gaby s'assit derrière elle et entreprit de lui masser les épaules.

« Tu t'en est sortie à merveille, Rocky.

— Merci. Gaby, je boirais bien un coup. » Elle l'avait dit sans insistance. Gaby hésita puis fouilla dans son sac et en sortit une petite gourde. Elle emplit le bouchon et le tendit à Cirocco qui l'éclusa rapidement. Elle le rendit sans en réclamer un second, alors que Chris voyait bien que Gaby était prête à le faire.

Gaby gratifia Chris et Robin d'un regard ennuyé.

« Vous pourriez avoir une parole aimable, suggéra-t-elle.

— Volontiers, si au moins je savais de quoi vous avez parlé, rétorqua Robin.

— J’ai été impressionné, émit Chris. Mais je pensais que c’était de la routine. »

Gaby soupira.

« Pardon. Je pense que c’était le cas, maintenant que tu le dis. Simplement, je n’ai jamais pu m’y faire. Même avec un client relativement sain d’esprit comme Crios, on ne peut jamais dire comment ça va se passer, d’une visite à l’autre. Il pourrait nous écrabouiller comme des mouches, tu sais. On ne peut pas dire que ça le réjouisse de devoir prendre ses ordres d’une étrangère. La seule chose qui le retienne est sa trouille de Gaïa. Ou son amour pour elle. Franchement, dans une relation de cet ordre, il n’y a pas beaucoup de différence. »

Chris fronça les sourcils. « Veux-tu dire que nous avons couru un danger ?

— Quel danger ? » Gaby le regarda et se mit à rire.

« Dix minutes avant qu’on y pénètre, cette chambre était inondée d’acide. À l’heure actuelle, elle l’est probablement à nouveau. Arranger un accident n’aurait présenté aucune difficulté. Il aurait même pu persuader Gaïa elle-même que c’était effectivement un accident.

— Il ne ferait jamais ça, dit fermement Cirocco. Je le connais.

— Peut-être que non. Mais Océan lui a parlé, en tout cas. Tu le sais. J’ai passé un mauvais moment quand il a commencé avec sa “plainte”. Venant de Crios, c’est comme d’entendre un milliardaire citer Karl Marx.

— J’ai réglé le problème, non, argua Cirocco. Frotte un petit peu plus bas, veux-tu ? Là, là, c’est ça. »

Chris se sentit soudain les jambes coupées. Il se demanda ce qu’il faisait ici. À l’évidence, il ne savait pas grand-chose de ce qu’il s’était passé, de ce qu’il se passait encore. Ces femmes s’occupaient de choses qui le plus souvent lui semblaient à peine réelles mais ce cerveau cristallin était bel et bien aussi concret qu’une paire de tenailles. Quelque part, très loin, existait un autre cerveau très semblable, mais malfaisant celui-là, avec des penchants guerriers et meurtriers. Et pour couronner le tout, régnait une divinité qui collectionnait les cathédrales comme des jetons dans une partie de poker jouée par des mégalomanes.

C’était une idée peu encourageante : il ne pouvait s’empêcher d’observer que lorsque des mortels s’immisçaient dans les affaires des dieux, ces derniers s’arrangeaient toujours pour détourner le placement à leur avantage.

25. INGLESINA

« Qu'est-ce que t'en penses, Rocky ? »

Cirocco s'était laissée sombrer dans le rythme abrutissant de cette escalade interminable. Elle leva les yeux, surprise :

« À propos de Crios ? Laisse tomber. Il y aurait peut-être moyen de l'inclure dans une coalition *ad hoc*. Tu vois ? Plus tard. Mais pour l'instant, n'y pense plus.

— Tu ne crois pas que c'était un signe encourageant ? persistait Gaby. Le fait d'évoquer une éventuelle plainte contre toi auprès de Gaïa ? T'en fais quoi ?

— Pas grand-chose, renifla Cirocco.

— Tu ne crois pas que tu pourrais attiser cette étincelle ?

— Ne sois pas si pressée, Gaby. Je ne vois pas comment la glace pourrait être plus mince, mais à voir la chaleur avec laquelle tu t'empportes...

— Je suis désolée. Mais tu connais mes sentiments à ce sujet.

— Que oui. Mais j'apprécieraï que tu fasses preuve d'un peu moins d'empressement vis-à-vis de ces deux enfants. Au sujet de ce qu'il leur faudrait savoir. Moins ils en sauront, mieux ça vaudra pour eux si jamais les choses tournent mal. Ce n'est pas un service que tu leur rends à parler de Crios et de son éventuelle infidélité : que cela tombe dans de mauvaises oreilles, que l'un d'eux fasse innocemment une remarque déplacée et cela pourrait faire naître certaines idées dont je préférerais qu'on se passe. Je regrette de les avoir fait descendre ici.

— Tu as raison, je suppose. Je ferai plus attention. »

Cirocco sourit et toucha l'épaule de Gaby.

« Continue simplement de faire ce tu fais depuis le début : le guide touristique. Indique-leur les merveilles, raconte-leur des histoires drôles, distrais-les et rappelle-toi qu'ils sont venus pour apprendre à se tirer d'affaire et non pour se plonger dans les nôtres.

— Crois-tu que tu pourrais être capable de leur en dire un peu plus ? Il y a des tas de choses que tu pourrais leur enseigner. »

Cirocco semblait pensive. « Je pourrais leur raconter une ou deux choses sur la boisson.

— Ne sois pas aussi dure avec toi-même.

— Je ne sais plus, Gaby. Je croyais aller mieux. Mais voilà qu'on arrive à Inglesina. »

Gaby fit une grimace. Elle prit la main de Cirocco et l'étreignit.

*

**

Juste après l'alignement de câbles verticaux, l'Ophion décrivait une série de larges méandres. Le terrain était plat et sa pente si faible que le fleuve se traînait.

Robin en profita pour améliorer sa pratique de l'aviron. Elle ramait toute la journée, avec Hautbois pour l'éclairer sur les points les plus délicats de la navigation. Elle imposait à Robin des exercices de manœuvre, lui faisant décrire avec le bateau des cercles ou des huit de plus en plus serrés et dans le temps le plus bref possible. Ensuite, elles devaient toutes les deux en donner un bon coup pour rattraper les autres. Ses épaules s'étaient musclées et les ampoules de ses paumes s'étaient transformées en cals. À la fin de la journée, elle était épuisée mais se sentait un peu mieux chaque matin.

Ils n'étaient pas pressés. Des groupes de Titanides se montraient sur les rives en appelant la

Sorcière de leurs chants. Gaby ou Cirocco leur criait un seul mot et elles repartaient au galop, très excitées. Le mot était Inglesina. Robin apprit que c'était le nom d'une grande île au milieu de l'Ophion. À l'instar de Grandioso, c'était le titre de l'une des marches préférées des Titanides en même temps que le site du Carnaval Pourpre crionte.

Le Carnaval devait se tenir cent vingt revs après le moment de leur première rencontre avec les Criontes. Il en était ainsi pour permettre aux Titanides locales d'avoir le temps de se rassembler. L'expédition campait tôt et se levait tard. Robin commençait à s'accoutumer au sac de couchage, à moins prêter attention aux mille bruits de Gaïa. Elle en vint même à apprécier le murmure de la rivière lorsqu'elle se détendait en attendant que vienne le sommeil. Ça n'était pas si différent que cela du ronronnement de la climatisation qu'elle avait entendu toute sa vie.

Il n'y eut pas de nouveaux incidents avec la nourriture, pas plus qu'ils ne reçurent de visites de créatures inconnues. Mais à l'un des camps, alors que Robin s'ennuyait ferme, elle emmena Chris à une chasse à la bécassine. Elle estimait, à juste titre, qu'il ne mettrait pas en doute son assertion que les Titanides désiraient un couple de bécasses pour le dîner, ni qu'il estimerait pour le moins bizarre la méthode agréée pour leur capture. Après tout, qu'est-ce qui n'était pas bizarre en Gaïa ?

Elle le conduisit donc à bonne distance du camp, lui montra comment tenir le sac et le prévint de le nouer serré une fois que les petits animaux se seraient rués à l'intérieur ; cela fait, elle gagna une colline basse pour les débusquer et les jeter dans les bras du garçon. Puis elle retourna l'attendre au camp.

Elle se sentait un peu coupable. Il s'était montré si crédule qu'une bonne partie de son plaisir en avait été gâchée. Elle se demandait, et ce n'était pas la première fois, s'il était éthique de faire des niches à ses camarades durant ce que tout le monde persistait à considérer comme un voyage dangereux. Le problème était que jusqu'à présent, il n'avait guère semblé dangereux ; et puis – autant ne pas se le cacher – elle était incapable de résister.

Il resta parti près de deux heures. Elle s'apprêtait à le ramener lorsqu'il revint de lui-même, l'air éperdu. Tout le monde était rassemblé autour du feu : on finissait encore un repas plantureux. Gaby et Cirocco levèrent un regard surpris lorsqu'il s'assit et se pencha vers le plat.

« Je croyais que tu étais dans ta tente, dit Cirocco.

— Moi aussi, dit Gaby avant de considérer Robin d'un air pensif. Mais maintenant que j'y repense, ce n'est pas exactement ce que Robin m'a raconté : elle s'est contentée de me le faire croire.

— Je suis désolée », dit Robin à l'adresse de Chris.

Il haussa les épaules puis parvint à sourire.

« Sûr que tu m'as eu. Je me suis brusquement rappelé une chose que tu m'avais racontée ; à propos du goût des sorcières pour la galéjade. »

Elle était heureuse de voir qu'il n'était pas amer. Il était chagriné, c'était inévitable, mais apparemment, les humains terrestres se sentaient, à l'instar des sorcières, obligés de faire bonne figure devant une amicale plaisanterie. C'était du moins le cas pour Chris.

On reconstitua l'histoire graduellement : Robin ne pouvait honorablement s'en vanter et Chris n'était pas pressé d'admettre sa crédulité. Tandis qu'elle s'expliquait, Hautbois jeta un coup d'œil à Robin en lui faisant un signe d'avertissement : elle n'avait cessé d'observer Cirocco avec attention. À son brusque signal, Robin bondit au-dessus du rocher sur lequel elle était assise et détala en courant.

« Un poulet géant ! rugit Cirocco. Un poulet géant ? Je vais t'en servir, moi, du poulet géant. Tu ne pourras plus t'asseoir d'un mois ! »

Cirocco avait les foulées les plus longues, Robin les mouvements les plus vifs. On ne sut jamais

si la Sorcière aurait pu la rattraper, toutefois, car tout le monde se joignit à la chasse et bientôt on acculait une Robin qui riait de manière hystérique. Elle se débattit avec énergie mais il ne fut pas difficile de la jeter dans le fleuve.

*

* *

Le lendemain, ils recueillirent un auto-stoppeur. C'était le premier humain qu'ils voyaient depuis leur départ d'Hypérion. Un petit homme nu à la barbe noire et fournie. Il les héla depuis la berge puis nagea jusqu'au canoë de Cirocco lorsqu'elle lui eut accordé la permission d'embarquer. Chris fit approcher son bateau pour le voir de plus près. À voir sa peau flasque, pâle et ridée, il devait avoir la soixantaine. Il s'exprimait dans un anglais argotique et haché, avec un accent chantonnant de titanide. Il les invita à manger dans la colonie où il vivait et Cirocco accepta l'offre pour le groupe.

L'endroit s'appelait Brazelton ; il consistait en plusieurs dômes au milieu d'une zone de champs cultivés. Tandis qu'ils abordaient, Chris put observer un homme nu derrière une charrue tirée par un attelage de Titanides.

Il y avait une vingtaine de Brazeltoniens. C'étaient des nudistes par religion. Tout le monde portait la barbe, les hommes comme les femmes. Sur Terre, la pilosité faciale pour les femmes avait été plus d'une fois à la mode au XXI^e siècle. C'était rare aujourd'hui mais la vision d'une femme à barbe rappelait à Chris sa propre enfance, du temps où sa mère avait elle-même porté un petit bouc. Il ne détestait pas.

Gaby ne connaissait pas grand-chose sur cette colonie mais lui dit que le groupe pratiquait l'inceste. L'homme qu'ils avaient recueilli s'appelait Papy et ce n'était pas un surnom : D'autres avaient des noms du genre de Mère 2 ou Fils 3. Il y avait une arrière-mamie mais aucun mâle de sa génération. À mesure que naissaient les enfants, chacun empruntait un nom différent.

Robin jugeait la coutume des plus bizarres et Chris l'entendit le dire à Gaby.

« Je suis bien d'accord, répondit celle-ci, mais ils ne sont pas plus lunatiques qu'un tas d'autres petits groupes d'exilés essaimés dans tout Gaïa. Et tu ferais bien de te rappeler que ton propre Covent a dû paraître passablement bizarre à son origine. Et, bon sang, même aujourd'hui, si on s'avisait de demander l'opinion d'un Terrien. Tes mères étaient parties pour le triangle des Bermudes ; aujourd'hui, c'est ici que viennent les marginaux, s'ils sont assez peu nombreux pour obtenir l'agrément de Gaïa. »

Les coutumes de ce groupe n'étaient pas leur trait le plus étrange : Il y avait parmi eux quelques individus bizarres. C'est ainsi que Chris eut l'occasion de voir ses premiers hybrides humain-Titanide. Une femme, par ailleurs sans trait remarquable, avait les longues oreilles d'une Titanide et une queue glabre qui lui descendait jusqu'aux genoux. Il y avait deux Titanides munies de jambes et de pieds humains. Quand il les vit, Chris avait eu suffisamment le temps de s'accoutumer aux jambes titanides pour trouver que c'étaient les hybrides qui étaient difformes.

Il s'en ouvrit à Cirocco mais ses connaissances en génétique étaient insuffisantes pour lui permettre de comprendre ce qu'elle lui expliqua. Il la soupçonna de ne pas en savoir peut-être autant qu'elle le laissait entendre. Le fait est que Gaïa n'avait autorisé aucune recherche humaine sur les gènes titanides ni laissé aucun hybride quitter la roue. Comment deux animaux aussi dissemblables pouvaient se croiser avec succès demeurait un mystère.

*

Inglesina était une île basse de huit kilomètres sur trois, située dans les marches orientales de Crios, près de Phébé, la Mer du Crépuscule. Près de son centre se trouvait un cercle parfait d'arbres soigneusement entretenus, d'un diamètre de deux kilomètres. La zone extérieure au cercle était entièrement recouverte par les tentes des célébrants.

On gagnait l'île par six larges ponts de bois, présentement décorés de rubans et de bannières. Au nord et au sud, des appontements permettaient aux larges barges titanides d'accoster. À proximité se trouvaient des plages où pouvaient atterrir les navires de taille plus modeste. Le fleuve en était recouvert : les Titanides criontes passaient plus de temps sur l'eau que leurs cousines d'Hypérion. Il en arrivait largement autant par la voie des eaux que par les routes terrestres.

Ils resteraient là les deux hectorevs traditionnels – neuf jours terrestres. Valiha planta pour Chris une tente derrière la toile blanche et légère réservée à la Sorcière ; les tentes de Robin et de Gaby furent montées à côté de la sienne. Il sortit faire un tour des festivités.

Les Criontes étaient sûrement aussi hospitalières que l'avaient été les Hypérionites mais Chris avait du mal à y prendre plaisir. Il craignait toujours de tomber sur Siilihi. Il avait l'obsédante impression que le récit de sa tentative de viol avait circulé partout, que tout le monde le connaissait et que chacun avait pris ses dispositions dans l'éventualité d'une récidive de sa part. Personne ne parlait ou ne se comportait de manière à justifier ses craintes, nul n'était moins que complètement amical. C'était à n'en pas douter sa peur qui parlait, et celle de nul autre ; mais le savoir ne l'aidait guère. Il restait sur la réserve et n'y pouvait rien.

Robin continuait de passer de nombreuses nuits avec lui, bien qu'on eût maintenant remplacé sa tente perdue. Il n'était pas sûr de comprendre pourquoi elle agissait ainsi. Il appréciait sa compagnie mais c'était parfois délicat. Elle prenait soin de ne pas se dévêtir devant lui depuis sa découverte sur la plage de Nox. Cela l'ennuyait car ses efforts pour rester pudique lorsqu'ils partageaient une tente soulignaient son indisponibilité. Plus d'une fois il songea à lui demander de partir. Puis il se dit qu'elle voulait ainsi lui prouver qu'elle n'avait pas peur et que donc elle le considérait comme un ami. C'était un geste qu'il n'avait aucune envie de décourager tant et si bien qu'il passait la nuit à se tourner et à se retourner tandis qu'elle dormait comme un ange.

La cinquième nuit, ce fut pis que jamais : impossible de dormir, malgré tous ses efforts. Les mains croisées derrière la tête, il contemplait la pâle lumière qui filtrait par le toit de la tente tout en broyant des idées noires. Demain, il la foutrait dehors, d'une manière ou de l'autre. Il y avait des limites.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il la regarda, surpris de découvrir qu'elle ne dormait pas.

« Peux pas dormir.

— Qu'est-ce qu'il y a ? »

Il leva les bras, chercha ses mots puis se dit : « Au diable la pudibonderie. »

« J'ai la trique. On reste trop longtemps sans faire l'amour, on est entouré à longueur de journée par des femmes séduisantes... ça s'accumule, voilà tout.

— J'ai le même genre de problème », dit-elle.

Il ouvrit la bouche pour suggérer une solution, se ravisa et referma la bouche. « Quel gâchis, songea-t-il. Tu me grattes le dos... »

« C'est toi qui m'avais dit qu'on était très semblables, dit-elle. Je pensais que c'était cela qui te troublait. » Comme il se contentait de grommeler, elle ouvrit son sac de couchage et s'assit. Elle se

pencha pour lui poser un doigt sur les lèvres. « Tu veux bien me montrer ? »

Il la considéra, n'osant y croire, mais empli d'un désir comme il n'en avait pas connu depuis l'adolescence.

« Pourquoi ? Tu me trouves attirant ou est-ce par simple curiosité ?

— Je suis curieuse, admit-elle. Pour le reste, je ne suis pas encore sûre. Il y a quelque chose. D'après Cirocco, ce qu'on m'a dit c'est qu'il n'y a pas grande différence entre violer et faire l'amour. Elle m'a dit qu'une femme peut en tirer du plaisir. J'ai des doutes. » Elle haussa un sourcil. Quelques semaines plus tôt, Chris aurait été incapable de discerner sa mimique derrière ce tatouage facial élaboré mais à présent il se sentait un peu plus sur la même longueur d'onde. Il rejeta son duvet et la prit dans ses bras.

Elle parut surprise qu'il ne la pénètre pas tout de go pour la besogner. Lorsqu'elle comprit qu'ils pouvaient faire l'amour de la même manière que deux femmes, elle ne montra plus aucune hésitation. En fait, elle fit même des choses pour lesquelles Trini aurait exigé un supplément. Il n'y avait en elle aucune timidité. Elle lui disait ce qu'elle voulait quand elle le voulait et parlait comme si elle supposait qu'il n'avait jamais fait ça auparavant. En un sens, elle n'avait pas tort. Bien qu'il eût connu son content de femmes, il n'en avait jamais rencontré une qui fût aussi certaine de ses désirs ni aussi assurée dans leur expression.

Elle apprenait rapidement. Au début, ce n'était que questions et remarques, elle voulait savoir ce qu'il ressentait lorsqu'elle faisait ceci ou cela et marquait sa surprise devant le goût et la consistance des choses. Aucune de ces surprises ne semblait désagréable et lorsque vint pour lui le moment de passer à l'action, elle manifestait un enthousiasme évident pour le projet.

Son scepticisme revint lorsqu'il la pénétra. Elle admettait que ce n'était pas douloureux, c'était même une sensation plaisante mais elle fit remarquer d'un ton sans réplique que l'arrangement lui semblait peu naturel puisqu'il ne parvenait pas à satisfaire ses besoins. Il essaya de lui garantir que tout se passerait bien et puis se rendit compte avec désarroi que cela n'allait pas du tout être le cas car il était déjà près de conclure et il était trop tard pour s'arrêter.

Il eut le temps d'espérer que Robin voudrait bien attendre qu'il fût paré pour une deuxième séance avant de se sentir saisi par l'épaule et tiré vers l'arrière sans ménagement.

« Arrête ça ! Retire-toi donc, espèce d'idiot ! » C'était Cirocco. Chris n'eut pas le temps de comprendre grand-chose d'autre après cela car trop de choses se produisaient à la fois : il roula sur le sol, tassé sur lui-même, incapable de s'arrêter et terriblement embarrassé. Puis ce fut terminé et la colère se mit à bouillir en lui. Il se détendit et décocha à Cirocco un coup de poing en plein menton. Un instant, elle parut aussi surprise que lui. Mais son triomphe ne dura qu'une seconde. Alors que Cirocco s'effondrait comme une marionnette dont on a coupé les fils, il sentit la douleur monter dans sa main tandis que Gaby, jaillie de nulle part, lui coupait la respiration d'un placage à la volée. L'instant d'après, il se retrouva cloué au sol ; agenouillée sur sa poitrine, elle s'apprêtait à lui labourer le visage de ses doigts.

Mais au lieu de cela, elle hésita et la flamme quitta ses yeux. Elle donna un coup de poing sur le sol, se dégagea et le gratifia d'une tape sur la joue.

« Ne frappe jamais les os à mains nues, lui conseilla-t-elle. Il y a les pierres et les bâtons pour cela. »

Elle l'aida à se relever et il découvrit à ses pieds Robin, toujours sur le dos, l'air ahuri. Cornemuse s'était glissé dans la tente et s'occupait de Cirocco qui faisait jouer sa mâchoire avec précaution.

Il était toujours en colère mais c'était sa confusion totale qui dominait. Il ne parvenait pas à

imaginer les raisons de son acte.

« Tu n'avais aucun droit de faire ça, cria-t-il. Bon sang, je n'arrive même pas à comprendre pourquoi tu aurais fait ça, à moins que tu n'aies perdu ton pouvoir...

— Il est possible que tu aies raison », dit Cirocco en faisant signe à Cornemuse de s'éloigner. Elle s'assit.

« Il y a une petite chance que j'aie fait quelque chose de terrible. Si c'est le cas, je me laisserai battre comme plâtre par vous deux sans broncher. Mais écoutez-moi d'abord. Robin, quel genre de méthode anticonceptionnelle utilises-tu ?

— J'ignore de quoi tu veux parler.

— Bon. Et toi, Chris ? »

Chris sentit nettement un frisson le parcourir mais il l'ignora. Elle ne pouvait pas ne pas se tromper.

« Je prends des pilules mais ça ne...

— Je me souviens que tu m'en as parlé. À quand remonte le...

— ... Mais *elle ne peut pas avoir d'enfants* ! C'est elle qui me l'a dit et si tu avais...

— Silence. Écoute-moi jusqu'au bout. » Cirocco leva la main et attendit d'être certaine que tout le monde l'écoutait.

« J'ai l'impression que tu l'as mal comprise. Elle t'a dit qu'elle ne “pouvait pas” et tu as cru que cela signifiait qu'elle était dans l'incapacité d'en avoir. Ce qu'elle voulait dire en fait, c'est qu'elle ne voulait pas être inséminée parce que ses enfants auraient le même mal qu'elle. À quoi bon se faire stériliser lorsque l'acte de conception est aussi compliqué ? » Elle regarda Robin qui hochait la tête avec exaspération.

« Mais on faisait simplement l'amour », dit-elle.

Cirocco s'approcha d'elle, la saisit par les épaules et la secoua. « Et comment crois-tu donc que se *font* les bébés, bordel ? Partout en dehors du Covent, c'est toujours pareil depuis...

— Mais moi, je lui fais confiance, tu ne peux pas voir ça ? rétorqua Robin. On faisait juste l'amour, pas un bébé. Il n'aurait pas... » Elle s'arrêta et, pour la première fois, regarda Chris avec incertitude. Il dut détourner les yeux.

À mesure que Cirocco lui expliquait la situation réelle, les couleurs quittaient lentement le visage de Robin. Chris ne l'avait jamais vue paraître effrayée mais à l'évidence, elle était prise d'une terreur rétrospective et elle avait des raisons pour cela. Tout ce bizarre malentendu provenait de l'incapacité pour Robin de comprendre que l'orgasme masculin impliquait l'éjaculation, qu'on ne pouvait contrôler, et pour Chris, du fait qu'il la croyait stérilisée. Elle ne l'était pas et lui était fécond, comme l'avait prouvé l'œuf produit avec Valiha. Le fait est qu'il avait perdu ses pilules lors de sa crise durant la quarantaine et qu'il n'avait pas eu la possibilité de les remplacer.

Il était pris dans un tourbillon d'émotions contradictoires et cherchait ce qu'il aurait bien pu faire pour éviter cette quasi-catastrophe. Franchement, il ne voyait pas : comment aurait-il pu s'imaginer que Robin en sût si peu sur la reproduction humaine ? Et même s'il l'avait su, il ne faisait pour lui aucun doute qu'elle ne *pouvait* pas avoir d'enfant et non qu'elle ne *voulait* pas en avoir. Robin, pour sa part, s'était fondée sur ce qu'il lui avait dit, à savoir qu'il était très semblable à elle et qu'hommes et femmes pouvaient faire l'amour de la même manière que les femmes entre elles. Les risques de grossesse n'entraient jamais en ligne de compte lorsqu'elle faisait l'amour.

Robin était presque au bord des larmes. Assise la tête dans les mains, elle tremblait en répétant : « Je ne savais pas, je ne savais pas, je ne savais vraiment pas. »

Chris ignorait quelles seraient les conséquences à long terme entre Robin et lui mais une chose

restait claire :

« Je te dois des excuses », dit-il à Cirocco.

Elle rigola. « Oh ! non. J'aurais fait pareil. Ce n'est pas le genre de situation où l'on a le temps d'attendre des explications. » Elle se massa la mâchoire.

« En fait, c'est tant pis pour moi si je ne me suis pas écartée assez vite. Je crois que je suis plus lente.

— Ou c'est moi qui suis plus vif.

— C'est une possibilité. »

Il régnait comme un malaise entre eux lorsque tout le monde se fut retiré. Chris avait l'impression d'avoir été frappé par la foudre. On a beau savoir qu'elle tombe rarement, la possibilité demeure. Robin semblait éprouver plus ou moins la même chose. Il voyait bien qu'elle repensait à leur précédente conversation et peut-être l'envisageait sous un jour nouveau. Elle prétendit ne pas lui en vouloir plus qu'elle ne s'en voulait elle-même, convint qu'il ne s'était agi que d'un simple malentendu, heureusement arrêté à temps. Elle lui dit ne pas avoir plus peur de lui maintenant qu'avant.

Mais elle réintégra quand même sa tente cette nuit-là.

Cirocco revint en titubant après le dernier jour du Carnaval, chantant à tue-tête. Gaby la mit au lit et le lendemain la fourra dans un canoë et une nouvelle fois la cacha sous une couverture. On laissa aller et bientôt la joyeuse île d'Inglesina diminuait derrière eux. L'Ophion était à nouveau calme et tranquille tandis que l'expédition, passablement déprimée, ramait en cadence vers la Mer du Crépuscule.

26. LE SENTIER DE LA GLOIRE

La masse d'eau située pour moitié dans Crios et pour moitié en Phébé était habituellement désignée sous le nom de Phébé ou Mer de Phébé. Mais la toponymie des principaux traits du relief gaïen avait précédé leur exploration effective. Le problème venait que baptiser la mer « Phébé » induisait des confusions si bien que personne ne l'appelait ainsi. On voyageait en traversant Phébé et l'on naviguait sur la Mer du Crépuscule.

Le terme était approprié : le bord occidental de la mer était en Crios et par conséquent éclairé par le jour, mais elle s'étendait à travers le terminateur et jusque dans la nuit de Phébé. Vues d'assez loin pour que la courbure de Gaïa en relève l'autre bord, les eaux de Crépuscule décrivaient une palette allant du bleu sombre au cuivre en passant par le vert et l'orangé pour se terminer dans le noir. À peu près au centre se trouvait une île de bonne taille connue sous le nom d'Unome, perpétuellement noyée dans la pénombre, et qui abritait deux lacs dénommés gour de Gandria et gour de Concordia. Une race de créatures insectoïdes habitait cette île et cette île seulement. Humains et Titanides les avaient baptisées les Maîtres de Fer. D'après le peu qu'elle en avait entendu, Gaby déduisait qu'elles étaient franchement déplaisantes, que ce soit par leur odeur ou par le moindre aspect de leur culture ou de leurs mœurs. Elle n'était pas mécontente que la Sorcière n'eût pas à faire avec elles lors de ce voyage.

En fait, on avait décidé de prendre le chemin le plus sûr : la côte septentrionale était assez proche de la transversale la plus directe pour qu'il fût logique de rester en vue d'un havre sûr, d'autant que Crépuscule était réputée pour la violence et la soudaineté de ses tempêtes.

La navigation sur Crépuscule se déroula sans incident mais Robin passa tout son temps à l'écart des autres, l'esprit en proie au tourment. L'incident avec Chris l'avait considérablement troublée. Elle ne lui en voulait pas mais ne pouvait s'empêcher de ressentir un certain malaise auquel il n'était pas étranger. Sa politique étant de tirer les leçons de ses mésaventures, elle avait donc appris à travers son expérience de l'amour hétérosexuel que son pire ennemi à Gaïa était en général sa propre ignorance. Voilà qui pour elle était neuf : toute sa vie, elle avait eu tendance à éliminer de ses préoccupations tout ce qui n'avait pas de rapport immédiat avec sa survie. Ce faisant, il lui arrivait souvent de manquer des détails remarqués par des gens plus patients, moins sélectifs, qui prêtaient attention au moindre détail, si trivial fût-il.

Et il était temps pour elle de se débarrasser d'une opinion, à savoir que la Sorcière était un zombi imbibé d'alcool, uniquement respectée pour son titre et le souvenir de ses exploits passés. Ce n'était certes pas grand-chose et pourtant Robin avait été impressionnée, quand elle y repensait maintenant : Cirocco ne pouvait pas les avoir entendus avant le moment où Chris avait commencé à gémir de plaisir, ce qui signifiait qu'il était déjà à deux doigts du désastre. Elle avait réfléchi à toute vitesse, rassemblé des détails tels que la perte des contraceptifs et l'altération génétique de Robin, en déduisant leur ignorance réciproque et la probable fertilité de Robin et elle avait décidé d'agir immédiatement sans se soucier des conséquences éventuelles. Qu'importe si son acte était socialement inconcevable : elle avait eu raison, l'avait su et avait agi.

Elle se demanda si Chris avait réellement surpris Cirocco ou bien si elle l'avait laissé porter son coup. Il était évident que de se sentir le plus mauvais lutteur dans un groupe composé de trois femmes et un homme devait le mettre mal à l'aise. Avoir été capable de la frapper en de si peu glorieuses circonstances lui avait permis de conserver un rien d'amour-propre.

Voilà une chose qu'elle ne saurait jamais. Ce qu'elle savait en tout cas, c'est qu'à l'avenir, elle ne sous-estimerait plus Cirocco.

L'Ophion émergeait de Crépuscule à peu près de la même façon qu'il l'avait fait à Nox : la mer s'étrécissait graduellement pour devenir à un certain point un fleuve. Mais au lieu de rencontrer une série de pompes, il leur fallait affronter sur cinq kilomètres les rapides les plus tumultueux depuis le début de l'expédition.

Ils marquèrent une pause dans le dernier bassin tranquille et les quatre embarcations se réunirent pour qu'on discute de l'approche. Cirocco et Gaby étaient les seules à connaître cette partie du cours. Les Titanides écoutaient tout en pagayant lentement en arrière pour se maintenir en dehors du courant. On décida de ne pas modifier la composition des équipages, chaque bateau transportant un humain et une Titanide. Robin discuta cette décision, arguant qu'elle était désormais capable de ramer seule mais elle ne se faisait aucune illusion et savait bien que Hautbois n'avait pas besoin d'elle.

Ils pénétrèrent un par un dans le courant, Cornemuse et Cirocco en tête, Gaby et Psaltérion fermant la marche. Quand vint son tour, Robin se jeta avec exultation dans le bruit et le mouvement. Agenouillée à l'avant, elle pagayait avec entrain jusqu'à ce que Hautbois lui conseille de garder ses forces et de laisser le courant faire le gros du travail. Elle pouvait sentir le résultat des coups d'aviron vigoureux et calculés de la Titanide et faisait son possible pour l'aider et non l'entraver. Il fallait trouver le rythme, une façon de s'accorder avec le fleuve. Par deux fois, elle évita des écueils du bout de sa rame et fut même récompensée par un cri d'encouragement de Hautbois. Elle en était encore épanouie lorsque au détour d'un coude apparurent cent mètres de chaos qui semblaient dégringoler à la verticale.

Il n'était plus temps d'y réfléchir. Robin récita une prière Presque avant d'avoir saisi ce qu'elle faisait et tint bon.

Le canoë tressauta. L'eau embarqua par le côté et lui éclaboussa le visage puis elle dut batailler pour maintenir l'étrave dans le sens du courant. Elle crut avoir entendu Hautbois crier mais le rugissement du fleuve couvrait les voix ; elle sentit le bois se rompre derrière elle et l'instant d'après se retrouva dans l'eau, accrochée au flanc de l'embarcation.

Lorsqu'elle put sortir la tête hors de l'eau et ouvrir les yeux, elle vit que Hautbois était également dans le fleuve mais qu'elle avait pied. Immergée jusqu'à la taille, elle les avait tirés jusque vers une zone de calme relatif à l'écart du courant et se hissait maintenant sur un épaulement rocheux en soulevant la poupe du canoë.

« Ça va ? » lui cria-t-elle et Robin parvint à lui faire signe que oui. En levant les yeux elle vit Gaby et Psaltérion.

Après une inspection et une conférence à tue-tête, on décida que le canoë pourrait terminer la descente des rapides, ce qui était une chance sinon les autres se seraient retrouvés dangereusement surchargés avec deux Titanides et deux humains. Robin embarquerait avec Gaby tandis que Hautbois se chargerait de piloter avec précaution l'embarcation désarmée. Robin ne discuta pas mais c'est avec un sentiment d'échec qu'elle monta à bord du bateau de Gaby.

*

* *

« C'est irréparable », leur annonça Hautbois après avoir inspecté les membrures brisées du canoë. « Il va nous falloir récupérer la peau en attendant de retrouver une autre plantation d'arbres à canot.

— Robin peut embarquer avec Valiha et moi », proposa Chris.

Robin n'hésita qu'un instant avant d'accepter.

Ils avaient accosté sur un large banc de vaseau confluent de l'Ophion et de l'Argos, près du centre de Phébé. Le paysage était sombre hormis de rares arbres fusiformes, argentés et translucides au clair de lune. Phébé était en fait un soupçon plus éclairée que Rhéa. La raison en était la Mer du Crépuscule, partiellement au soleil et formant un meilleur réflecteur que les terres qui s'incurvaient de part et d'autre de Nox. Mais ce gain infime était compensé par l'aspect lugubre du paysage proprement dit : Rhéa au moins était escarpée ; le centre de Phébé n'était qu'un marécage.

Robin détestait cela. Debout dans la vase qui lui recouvrait les chevilles, elle contemplait une région qui devait être le paradis des anguilles et des crapauds mais sûrement de personne autre. Elle avait déjà du mal à se souvenir de l'eau pure et vivifiante des torrents. Elle était trempée et ne voyait aucune chance de sécher dans un avenir proche. Et ça ne l'aidait pas de se dire que peut-être si elle n'avait pas été à l'avant du canoë, l'accident aurait pu ne pas se produire. Elle recommençait à se demander ce qu'elle faisait bien là.

Elle n'était pas la seule à ne pas se plaire : Nasu s'enroulait sans trêve ni repos dans le sac qu'elle avait passé sous son bras. Le voyage n'avait pas été agréable pour le poisson. Elle savait qu'elle aurait dû laisser le démon au Covent – c'était ce qu'elle avait prévu mais au dernier moment elle s'en était sentie incapable. Quand elle relâcha le lien, Nasu passa la tête par l'ouverture et goûta l'air en dardant la langue. L'ayant trouvé au moins aussi froid et humide qu'à l'intérieur du sac et ne trouvant aucun endroit sec pour s'y lover, le reptile battit en retraite sans plus tarder.

Hautbois et Psaltérion s'affairaient à démembrer le canoë endommagé après avoir transféré son contenu dans les trois autres embarcations. Robin aperçut les autres à quelque distance : ils se tenaient sur ce qui pouvait passer à Phébé pour une éminence, à savoir que leurs pieds étaient à quelques centimètres au-dessus du niveau des eaux. Cirocco était assise sur un rocher face au câble central de Phébé qui les dominait, menaçant, mais le reste de la compagnie regardait vers le nord. Robin ne voyait pas ce qui pouvait valoir le coup d'œil, néanmoins elle pataugea dans la boue pour les rejoindre.

« Qu'y a-t-il de si intéressant ? »

— Je l'ignore encore, répondit Chris. J'attends que Cornemuse s'explique. »

Cornemuse piétinait avec impatience.

« J'aurais peut-être mieux fait de ne pas en parler. »

— Ça, c'est sûr », renchérit Valiha en lui jetant un œil furieux. Mais Cornemuse poursuivit sans se démonter.

« Eh bien, vous êtes ici pour trouver le moyen de prouver à Gaïa votre héroïsme. Je pensais simplement vous indiquer les occasions de le faire. À vous de prendre ou de laisser. »

— Je laisse, dit Robin. » Elle regarda Chris : « Tu n'es pas sérieux, non ? »

— Je ne sais pas vraiment, admit Chris. Je suis venu parce que Gaby disait que cela valait mieux que rester à attendre que l'occasion se présente ; et cela m'a paru sensé. Je n'ai franchement jamais décidé si je refusais les règles de Gaïa. Je suis ici, c'est donc que je ne les ai pas entièrement rejetées. Mais je dois reconnaître ne pas avoir beaucoup songé à partir de mon côté. »

— Et tu ne devrais pas y songer, dit Valiha.

— Pourtant, il fallait que je sache ce qui se trouve là-bas. »

Robin renifla mais elle devait admettre qu'elle était curieuse de savoir.

« Cette montagne », expliqua Cornemuse. Robin vit une masse conique et noire. « Presque contre le rempart nord, poursuivit-il. C'est une zone maléfique, de l'avis général ; presque déserte. Je n'y suis jamais allé moi-même. Mais tout le monde sait que c'est le domaine de Kong. »

— Qui est Kong ? demanda Chris.

— Un singe géant, répondit Gaby qui venait de les rejoindre. Et après ? Allons, les gars, en route. Les canoës sont parés.

— Juste une minute, intervint Chris. J'aimerais en savoir plus.

— Savoir quoi ? Il trône là-haut... » Elle parut avoir des soupçons. « Dis donc, tu ne songeais pas à... bon, d'accord. Viens par ici, Chris, que je t'éclaire au sujet de Kong. » Elle l'éloigna de quelques mètres, sans quitter des yeux Cirocco. Robin suivit mais pas les Titanides. Lorsque Gaby parla, ce fut à voix basse.

« Rocky n'aime pas entendre parler de Kong, dit-elle avec une grimace. Je peux difficilement le lui reprocher. Kong est un spécimen unique, âgé de près d'un siècle. Il fait partie de la même catégorie que ces dragons dont Gaïa t'a parlé ; tous différents, sans espoir de descendance. Ils surgissent de terre après que Gaïa les a créés, vivent aussi longtemps qu'ils ont été programmés pour le faire – en général un bon bout de temps – et meurent. Kong a été inspiré par un film qu'a vu Gaïa, tout comme le ver de sable géant de Mnemosyne. On trouve ici plusieurs choses de ce genre. Bien entendu elles deviennent l'objet d'une quête pour les pèlerins. Je ne veux pas songer au nombre de gens qui se sont fait massacrer par Kong. Faute d'un canon de la taille d'un arbre ou d'un sacré gros paquet de dynamite, il est indestructible. Crois-moi, des tas de gens ont essayé.

— Ce doit être possible. »

Gaby haussa les épaules. « Je suppose que tout est possible, si l'on persiste assez longtemps. Mais je ne crois pas que toi tu en sois capable, en tout cas. Je sais que je ne m'y risquerais pas. Allons, Chris. Il y a des moyens plus faciles pour se suicider.

— Pourquoi Cirocco en a-t-elle peur ? demanda Robin. Ou peut-être n'est-ce pas le terme qui convient...

— Peur est *précisément* le mot qui convient, dit Gaby presque dans un murmure. Kong dévore tout ce qui bouge. La Sorcière est l'unique exception. Gaïa l'a conçu avec un tropisme : il est capable de la sentir à cent kilomètres et son odeur est la seule chose qui le fait sortir de sa montagne. Je ne pense pas qu'on puisse appeler ça de l'amour, disons que c'est un penchant irrésistible. Il la suivra jusqu'aux limites de la zone crépusculaire. Quoi qu'on puisse penser de Gaïa, il faut reconnaître qu'elle laisse toujours une porte de sortie, ainsi a-t-elle gratifié Kong d'une aversion pour la lumière, tout comme les vers de sable détestent le froid qui règne de part et d'autre de Mnemosyne. Il ne pourrait pas la suivre à l'intérieur de Téthys ou de Crios.

« Mais si le vent soufflait du sud nous ne serions pas à Phébé à l'heure actuelle. Rocky traverse par le rempart sud chaque fois qu'elle le peut – quand elle est contrainte de passer par Phébé – parce que dès que Kong l'a flairée il rapplique au pas de course. Si jamais il l'attrape, il la ramène dans sa montagne. Il l'a capturée une fois, il y a une cinquantaine d'années. Il s'est écoulé six mois avant qu'elle parvienne à s'échapper.

— Qu'a-t-il fait ? demanda Robin.

— Elle ne veut pas en parler. » Gaby eut un haussement de sourcils, les dévisagea l'un après l'autre puis fit demi-tour et s'éloigna.

Robin se retourna pour contempler la montagne puis elle vit que Chris la contemplait également.

« Tu n'es pas...

— Que vous a-t-elle raconté ? »

Robin sursauta : elle se demanda comment la Sorcière avait pu s'approcher aussi silencieusement.

« Rien.

— Allez, j'en ai entendu une partie avant qu'elle ait eu l'habileté de vous prendre à part. Vous

n'avez pas cru tout ce qu'elle vous a raconté, pas vrai ? »

Robin y repensa et s'aperçut avec quelque contrariété qu'elle y avait cru.

« Eh bien, ce ne sont pas *que* des mensonges, concéda Cirocco. Kong est bien là-bas et il mesure vingt mètres de haut et il m'a effectivement capturée et retenue prisonnière et je n'en parle jamais parce que ce fut extrêmement déplaisant. Il souille son nid. À l'heure qu'il est, la couche de merde comprimée dans son antre doit atteindre quatre-vingt-dix mètres d'épaisseur. Il aime bien sortir ses prisonniers et les contempler de temps à autre mais pour les allusions graveleuses, vous repasserez : il n'est même pas équipé ; il est neutre.

« Il a incontestablement un odorat formidable, c'est vrai, mais cette histoire de ne sentir que *moi* est de la foutaise. Il est attiré par toutes les femelles humaines. Il flaire le sang menstruel. »

Robin se sentit inquiète pour la première fois. Pourquoi avaient-ils donc choisi ce moment précis pour traverser Phébé ?

« Ne t'inquiète pas, l'apaisa Cirocco. Il a le nez si fin qu'il n'est pratiquement pas un moment où tu seras tranquille. De toute manière, ton odeur est en quelque sorte ta protection : quand il attrape un homme, il le bouffe. Les Titanides l'emplissent de confusion. Il ne se fie guère à ses yeux mais lorsqu'il capture une Titanide, il ne croque que certains morceaux en laissant juste le torse parce que c'est la seule chose d'aspect convenable. Il joue alors avec jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux. » Le souvenir lui fit froncer les sourcils et elle détourna les yeux.

« Mais on peut parfaitement le tuer, reprit-elle. J'ai réfléchi à deux ou trois moyens d'y parvenir. Il y a une trentaine d'années, un type, un parfait arriviste, est parvenu à le capturer. Je suppose qu'il comptait le ramener vivant quoique j'ignore par quel moyen, car Kong s'est libéré et l'a dévoré. En tout cas, le mec l'avait ligoté et il aurait fort bien pu le tuer.

« Mais personne ne va sur sa montagne pour le descendre parce qu'il existe un moyen relativement plus facile et qui conduit au même résultat lorsqu'on est un pèlerin : c'est d'aller à la rescousse de l'une de ses captives. Si tu es une femme, tu n'as même pas à risquer ta vie, puisqu'il ne tue jamais les femmes. Ce n'est pas que je recommande de tomber entre ses pattes ; il existe des façons plus agréables de passer le temps. Toujours est-il qu'il a toujours quelqu'un là-haut. Je sais de source sûre qu'il détient une femme au moins depuis six mois maintenant et peut-être même plusieurs. »

Elle s'éloigna puis se ravisa et revint vers eux.

« Une chose que Gaby a omis de vous raconter, c'est comment je m'en suis sortie. Si vous pensez qu'il s'agissait simplement de mettre à profit ma connaissance de Gaïa ou de tromper la surveillance de ce vieux salaud, vous vous trompez. J'y serais peut-être encore si je n'avais dû compter que sur moi-même. En vérité, c'est Gaby qui m'a tirée de là en y risquant sa propre liberté et si je n'en parle jamais c'est que franchement ça ne colle pas très bien avec l'image que je me fais de moi-même. Kong est une espèce de gros monstre bourru mais il n'y a pas de quoi en rire et Gaby a joué son rôle de chevalier à l'armure étincelante aussi bien que quiconque tandis que j'ai peur d'avoir fait une bien piètre demoiselle en détresse. Il ne me restait plus beaucoup d'amour-propre une fois qu'elle m'eut sorti de ce mauvais pas. » Elle hocha lentement la tête. « Et je ne pouvais même pas lui offrir la récompense traditionnelle. » Elle s'éloigna à grands pas.

Robin jeta un dernier coup d'œil vers la montagne puis se retourna vers Chris ; elle lut dans son regard une trace de soupçon et se rappela ce qu'elle avait été sur le point de lui dire lorsque Cirocco les avait interrompus.

« Non », dit-elle avec fermeté en lui prenant le bras pour le tirer vers les bateaux. « C'est ce que Gaïa voudrait te voir faire : lui offrir un bon spectacle et qu'importe pour elle si tu n'y survis pas. »

Chris soupira mais ne lui résista pas.

« Tu dois avoir une bien triste opinion de mes capacités à me débrouiller seul. »

Cette remarque la surprit et elle scruta son visage.

« Est-ce vraiment ce que tu penses ? Écoute, je comprends ton besoin de t'affirmer. Je l'éprouve probablement encore plus intensément que toi, après tout. Mais l'honneur personnel ne peut être placé au service d'un but malfaisant. Il doit avoir une *signification*.

— Il aurait une signification pour la bonne femme, là-haut. Je parie qu'elle ne voit pas du tout ça comme un jeu.

— Ce n'est pas ton affaire. C'est une étrangère.

— Je m'étonne de t'entendre parler ainsi d'une sœur. »

Robin elle-même avait été quelque peu surprise de s'entendre parler ainsi et, mal à l'aise, se chercha une raison. Quand elle l'eut trouvée, elle n'était pas ravie mais y fit face néanmoins. À vrai dire, c'était en partie parce qu'elle détestait l'idée même de voir quelqu'un chercher à impressionner cette déesse vaseuse, Gaïa. Quant à l'autre partie...

« Je n'ai pas envie qu'il t'arrive du mal. Tu es mon ami. »

27. JET DE FLAMME

« Ce pourrait être la partie la plus dangereuse du voyage, leur dit Cirocco.

— Je ne suis pas d'accord, rétorqua Gaby. Ce sera Japet le pire.

— Je croyais que ce serait Océan », intervint Chris.

Gaby hocha la tête. « Océan est dur, mais je n'ai jamais eu trop de problèmes à le traverser. Il reste encore planqué, à bâtir ses plans. Je ne pense pas vivre assez pour en voir les résultats. Ces êtres pensent en termes de millénaires. Japhet est la région la plus activement hostile. Tu peux compter sur lui pour remarquer que tu le traverses et concocter quelque chose en conséquence. »

Le groupe était rassemblé autour de la base du câble central de Phébé qui s'ancrait au sol, comme celui d'Hypérion, dans un large méandre du fleuve. Il était d'ailleurs plus exact de dire que le câble avait lui-même créé ce méandre au terme d'un processus que Cirocco baptisait l'affaissement des millénaires. Sous le câble, des fossiles Gaïalithiques prouvaient que dans les temps anciens l'Ophion avait coulé au milieu des brins du câble. À mesure que la jante s'étirait, le terrain situé sous le raccordement s'était trouvé exhaussé et le fleuve avait détourné son cours.

« Tu as raison à propos de Japhet et d'Océan, dit Cirocco. Quoique je ne sois pas certaine que ce dernier demeure tranquille aussi longtemps. Le fait est que nous sommes au seul endroit où se côtoient deux régions importantes nettement opposées au pouvoir de Gaïa. Rhéa est trop folle pour être considérée comme un ennemi. Après Téthys se trouve Théa qui reste fidèle à Gaïa, et au-delà c'est Métis, un ennemi, mais un couard. Dioné est morte et après elle...

— L'un des cerveaux régionaux est mort ? intervint Robin. Quelles en sont les conséquences ?

— Cela a moins d'effets que tu pourrais le croire, dit Cirocco. Dioné a eu la malchance d'être coincée entre Métis et Japhet quand la guerre a éclaté. Elle était trop loyale pour coopérer ou simplement rester à l'arrière-plan, si bien qu'ils l'attaquèrent et qu'elle fut mortellement blessée. Elle est morte depuis trois ou quatre siècles mais le territoire proprement dit subsiste fort bien. Japet a bien essayé de le conquérir mais sans grand succès. Je crois que Gaïa est capable de s'occuper de la plupart des choses qui nécessitent une intervention.

— J'ai pas mal de boulot à faire là-bas, remarqua Gaby : tout se dégingue plus rapidement à Dioné. Mais la région est bien peinarde.

« Ce qu'il faut souligner, poursuivit Cirocco, c'est qu'ici seulement, avec Phébé et Téthys, nous avons une situation où deux ennemis puissants de Gaïa se trouvent côte à côte. Je survole le coin en saucisse chaque fois que je peux et j'ai cru bon de vous avertir que vous aviez toujours cette possibilité si vous désirez nous quitter maintenant. Nous allons traverser Phébé et Téthys aussi vite que possible mais ce sera obligatoirement par terre car si je peux toujours demander à une saucisse de venir nous chercher ici, aucune n'acceptera de nous transporter du centre de Phébé au centre de Téthys, ce qui est justement mon itinéraire. » Elle regarda Chris, puis Robin.

« Je tiendrai le coup jusqu'au bout, dit Robin. Mais j'aimerais bien ne pas moisir ici. J'ai peur que Kong n'ait... vous me comprenez. J'en ai encore pour deux jours.

— Tant que le vent se maintient, pas de problème, répondit Gaby. S'il change, je te promets qu'on pressera le pas. Et toi, Chris ? »

Chris continuait de songer à Kong, lui aussi, mais pas de la façon dont Robin pouvait le supposer. Il n'était pas anxieux de devenir un héros, mort ou vif, mais restait troublé en sachant qu'il avait eu là sa première occasion d'en devenir un.

« J'irai jusqu'au bout », dit-il.

Les Titanides n'aimaient pas Phébé. Elles avaient tendance à sursauter au moindre bruit. À un

moment, Valiha faillit même marcher sur le pied de Robin : c'était la première fois que Chris voyait une Titanide aussi près de comprendre la terreur informulée qu'éprouvaient tous les humains en les découvrant pour la première fois. Elles restaient assemblées près du feu à proximité de l'abri des brins du câble en psalmodiant leurs chansons, ce qui pour Chris lui faisait l'effet de siffler dans l'obscurité.

Il ne leur reprochait pas : il éprouvait la même sensation.

Cirocco leur avait dit qu'elle ne pensait pas être longue. Personne, pas même Gaby, ne s'était proposé pour l'accompagner auprès de Phébé. La Sorcière savait que Phébé n'irait même pas jusqu'à vidanger son bain d'acide et qu'il lui faudrait donc rester sur les marches et communiquer avec elle tant bien que mal. Il semblait n'y avoir guère de raison que l'entrevue se prolonge plus de quelques minutes. Cirocco demanderait à Phébé de retourner dans les bras de Gaïa pour y cueillir les fruits de son amour – ce qui voulait dire éviter les conséquences de son ire, vu que Gaïa ne pouvait guère améliorer son sort mais qu'en revanche elle pouvait lui faire un tort considérable. Phébé refuserait et renverrait Cirocco avec éventuellement une démonstration de force destinée plus à lui faire peur qu'à la blesser sérieusement. Phébé n'était pas une idiote : elle avait conscience du rayon pointé sur elle comme un mortier cosmique et n'ignorait rien de la Grande Secousse.

Cirocco avait parlé à Chris de la Secousse, l'arme ultime employée par Gaïa lors de la rébellion d'Océan. L'intérieur de chacun des six rayons était recouvert d'une épaisse couche de végétation : les arbres d'une forêt verticale. Verticale à cause du sol ; les arbres poussaient horizontalement sur les parois du rayon et ils auraient ridiculisé n'importe quel séquoia.

Pour exercer la Grande Secousse, Gaïa commençait par priver la forêt d'humidité pendant plusieurs semaines. Elle devenait le plus grand bûcher jamais imaginé. Il ne lui était pas nécessaire d'exercer une pression importante pour déloger les arbres par millions et les faire dégringoler dans les ténèbres. C'est ce qu'elle avait fait avec Océan, enflammant les arbres dans leur chute puis refermant la valve inférieure du rayon. La tempête de feu avait grillé Océan jusqu'à la roche. Apparemment, ça l'avait impressionné puisqu'il s'était écoulé dix mille ans avant qu'il n'ose défier à nouveau Gaïa.

Les heures passèrent et Cirocco n'était toujours pas revenue. Elle avait parcouru les escaliers menant aux cerveaux régionaux bien assez souvent pour savoir à quelques minutes près la durée du trajet. Il avait semblé improbable qu'elle passât plus d'une heure avec Phébé mais cette heure s'était largement écoulée, marquée par les lents mouvements de l'horloge gyroscopique et toujours pas trace de Cirocco. Lorsque Gaïa eut encore achevé un rev de soixante et une minutes, Chris se joignit à la conférence pour décider s'il fallait ou non poser le camp. L'idée ne soulevait guère d'enthousiasme bien que Robin et Chris fussent debout depuis fort longtemps. Gaby ne voulait même pas en entendre parler ; chacun savait avec certitude, sans avoir à le dire, qu'elle ne tarderait pas à partir à la recherche de sa vieille amie, avec ou sans aide.

Chris s'écarta du groupe et s'allongea sur le sol sec. Le corps orienté dans le sens nord-sud, il posa l'horloge gaïenne sur son ventre, l'axe dans le plan de rotation est-ouest. Il ne pouvait pas plus observer son mouvement qu'il n'aurait pu voir de l'eau geler mais il suffisait qu'il détourne les yeux et regarde à nouveau pour que son avance fût apparente. Ils avaient aussi une horloge mécanique, plus utile car fonctionnant en permanence, quelle que soit son orientation mais celle-ci, c'était pour le plaisir. Il avait presque l'impression de sentir Gaïa tourner au-dessous de lui. Cela lui rappela une sensation similaire, éprouvée par une nuit sans nuages, là-bas sur Terre : brusquement, il eut envie d'être de retour chez lui, guéri ou pas. Être submergé par l'immensité d'une nuit étoilée, ce n'était pas la même chose que sentir, invisible mais présent, le paradis vous dominer du haut de la colonne

sombre du rayon.

« Bouclez-moi ces sacs, bande de baudets bavards !

— Et si c'est moi qui vous chevauchais, pour une fois, capitaine ? cria Cornemuse.

— Eh, Rocky, comment tu fais pour tenir debout aussi longtemps ? »

Son retour ramena Chris des franges du sommeil. Le groupe s'était transformé en un tourbillon d'énergie, canalisé par Cirocco, pour lever le camp provisoire et rembarquer sur les canoës. Mais finalement, Gaby posa la question qui brûlait toutes les lèvres :

« Comment ça s'est passé, Rocky ?

— Pas mal, pas mal, je suppose. Elle était plus... bavarde que jamais. J'ai presque eu l'impression que c'était *elle* qui... » Elle leva les yeux, fixa son regard sur Chris puis pinça les lèvres. « Je vous raconterai plus tard. Mais je suis nerveuse. Sans parvenir à mettre le doigt dessus, j'ai comme l'impression qu'elle mijotait quelque chose. Plus vite nous serons partis, mieux je me sentirai.

— Moi aussi, dit Gaby. Décollons d'ici. »

Chris avait lui aussi ses soucis en enfourchant Valiha. Il avait les paumes moites, l'estomac soulevé et le corps parcouru de vagues brûlantes. Ces symptômes, combinés au pressentiment qui s'insinuait en lui, le rendaient plus que certain de l'imminence d'une nouvelle crise.

Et après ? T'en fais pas, laisse passer ; ils sont bien capables de se démerder tout seuls. Si quelqu'un se blessait, ce serait probablement lui, et pas eux. Ce n'était pas la première fois que l'idée lui venait d'avertir quelqu'un de l'arrivée d'une crise. Et, comme d'habitude, il décida du contraire, puis changea d'avis, puis à nouveau décida de ne rien en dire. Quelque chose en lui savait que ce processus de valse-hésitation était la meilleure défense car il y avait peu de chance qu'il agît avant qu'il ne soit trop tard.

Non ! Pas cette fois-ci. Il se tourna vers Gaby qui chevauchait à un mètre sur sa droite. Ce faisant, il remarqua du coin de l'œil que Valiha avait tourné la tête pour l'observer et décela, dans la direction opposée, l'éclair d'un mouvement.

Il le vit une fraction de seconde avant Valiha : une gueule béante hérissée de pointes qui grossissait silencieusement, un simple cercle coupé par une mince ligne horizontale. Il était très loin et soudain sur eux, tout simplement. En un rien de temps.

Il sauta, frappa Gaby avec assez de force pour la désarçonner de Psaltérion.

« À terre ! Pied à terre ! » hurla-t-il tandis que Valiha criait l'alarme en titanide.

Le son les frappa comme un coup de poing, aussi solide qu'une avalanche, lorsque le bombourdon alluma sa torche pour accélérer à un mètre à peine du sol. L'air vibra au rythme de son moteur puis Chris fut aveuglé comme si une ampoule de flash avait explosé dans ses yeux ; avec l'effet doppler, le son dégringola la gamme. Chris se passa la main derrière la tête et sentit boucler ses cheveux cramés.

Gaby se dégagea d'en dessous de lui, cherchant sa respiration. Robin était accroupie, à dix mètres de là. Elle avait les mains serrées devant elles. Un fin pinceau de lumière blanc bleuté jaillit de ses poings, puis un second juste après. Les minuscules projectiles claquèrent comme des feux de Bengale, bien loin de leur but.

« Il est venu du câble, cria Cirocco. Tout le monde *par terre*. »

Chris obtempéra, puis rampa pour avoir dans son champ de vision l'éminence sombre qui se détachait sur le fond des sables de Téthys. Il se rendit compte que c'était cela qui les avait sauvés ; il avait aperçu le déplacement du bombourdon avant qu'il ne soit en palier, durant la dernière partie de sa chute depuis son perchoir sur le câble.

« En voilà un autre ! » avertit Cirocco. Chris essaya de rentrer le ventre dans sa colonne vertébrale. Le second assaillant vrombit sur sa droite, suivi par deux autres, en formation, à quelques secondes d'intervalle.

« Je n'aime pas ça, cria Gaby, tout près de l'oreille de Chris. Les Titanides sont trop grosses et le sol est trop plat. » Chris se tourna pour découvrir son visage, à quelques centimètres du sien, maculé de poussière. Il sentit qu'on lui pressait énergiquement la main. « Merci, murmura-t-elle.

— Moi non plus, je n'aime pas ça, leur cria Cirocco. Mais on ne peut pas se relever maintenant.

— Alors, rampe jusque vers l'endroit le plus bas que tu trouveras, suggéra Gaby. Allez, dit-elle d'une voix calme. Psaltérion a trouvé un trou. »

La Titanide brune était à deux mètres derrière eux au centre d'une dépression qui ne devait pas, même avec une estimation optimiste, faire plus de quarante centimètres de profondeur. Gaby lui donna une tape sur le flanc tandis que Chris se faufilait à leur côté.

« Ne te relève pas pour regarder le paysage, mon vieux, dit Gaby.

— Sûrement pas. Et vous patron, gardez la tête baissée. » Psaltérion toussa, faisant un bruit bizarre et curieusement mélodieux.

« Tu te sens bien ? demanda Gaby.

— J'ai touché le sol un peu rudement, se contenta-t-il de dire.

— On demandera à Hautbois de t'examiner, dès qu'on sera sortis de là. Bordel ! » Elle s'essuya la main contre son pantalon. « Qui aurait cru qu'on se planterait dans la seule flaque de boue de toute cette foutue colline ?

— Au nord-ouest ! » les prévint Valiha, depuis une position invisible pour Chris. Il ne chercha pas à découvrir le bombourdon qui s'approchait mais réussit à se faire encore plus petit et plus plat qu'il ne l'aurait cru possible. Le monstre passa en vrombissant, encore une fois suivi par deux autres. Il se demanda pourquoi le premier était passé en solo.

Lorsqu'il risqua un coup d'œil, ce fut au moment précis où l'un d'eux se laissait tomber le long du câble. Ce n'était qu'un point et il devait bien s'être lâché d'une hauteur de trois mille mètres. Il s'était accroché là-haut, le nez pointé vers le bas, attendant le moment propice. Il aurait pu venir vers eux lorsqu'ils approchaient du câble mais avait eu assez de jugeote pour savoir qu'en repartant le groupe aurait le dos tourné.

Celui-ci semblait également se rendre compte qu'il était désormais inutile d'attaquer. Il passa à cinquante mètres au-dessus d'eux, avec un insolent vrombissement de défi. Un second alluma sa tuyère peu après s'être décroché du câble et ne put résister à l'envie de faire un passage à peu près à la même altitude. Grave erreur, car il offrait ainsi à Robin une cible idéale : large, à bonne portée, avec assez de temps pour lui permettre de viser et trois essais pour toucher au but. Elle fit mouche au second et au troisième coup. Chris put toutefois voir parfaitement la silhouette rapide lorsqu'elle fut prise dans le double éclair des balles explosives. C'était un cylindre renflé, à l'arrière effilé, avec des ailes rigides et un double empennage. Il y avait un œil sous un repli de l'aile. Le bombourdon était un grand requin noir des cieux, rien qu'une gueule affamée, avec effets sonores en prime.

Un instant on put croire que la créature n'avait pas été affectée par les coups de Robin. Puis elle se mit à laisser échapper un panache de flammes qui se déversa à travers le ciel en baignant le paysage dans une lueur orangée. Chris leva juste à temps les yeux pour apercevoir l'explosion ; il l'entendit à peine, recouverte qu'elle était par le cri de victoire strident de Robin-des-neuf-doigts.

« Envoyez-m'en encore d'autres ! » hurlait-elle.

Ils contemplèrent tous la créature qui montait en ressource avant d'entamer son piqué mortel. Il y eut un sifflement supersonique juste avant qu'elle ne s'écrase au sol sur l'autre rive de l'Ophion.

Quand dix minutes se furent écoulées sans autre apparition des créatures, Cirocco rampa jusqu'à Gaby et suggéra un repli vers les bateaux. Chris était entièrement pour : il n'aimait guère être sur l'eau mais tout valait mieux que d'être aplati sur ce petit bout de terrain.

« Ça me paraît valable, approuva Gaby. Voici le plan, les mecs : On ne perd pas de temps. À mon signal, les humains monteront les Titanides, direction : les bateaux, au galop. Chevauchez assis à contresens et gardez l'œil ouvert. Il va nous falloir embrasser les quatre points cardinaux et être prêts à nous jeter au sol instantanément, parce qu'on risque de ne pas avoir plus de deux ou trois secondes. Des questions ?

— Je crois que vous devrez trouver une autre monture, dit Psaltérion d'une voix calme.

— Quoi ? C'est donc si grave ? Qu'est-ce que c'est ? ta jambe ?

— Pire, j'en ai peur.

— Passe-moi cette lampe, veux-tu, Rocky ? Merci, maintenant, je... » Elle se figea, poussa un cri horrifié et laissa tomber la lampe. Dans sa faible lumière Chris avait pu voir ses mains et ses bras maculés de sang rouge sombre.

« Qu'est-ce qu'il t'a fait ? » gémit Gaby. Elle se laissa tomber sur le corps accroupi et tenta de le retourner. Cirocco appela Hautbois à la rescousse puis ordonna à Robin et Valiha de faire le guet. Ce ne fut pas avant qu'elle se fût retournée vers la Titanide blessée que Chris s'aperçut que la boue collante qu'il avait sur le visage et la poitrine était imprégnée du sang répandu de Psaltérion. Il s'écarta, atterré, mais il pataugeait toujours dans la boue. La Titanide avait perdu des fleuves de sang, elle gisait dans une mare dont elle était la source.

« Non, non », protesta Psaltérion tandis que Gaby et Hautbois essayaient de le retourner. Hautbois s'arrêta mais Gaby lui donna l'ordre de poursuivre. Mais au lieu de cela, la guérisseuse titanide approcha la tête de celle de Psaltérion et tendit l'oreille.

« Inutile, dit-elle : son heure est venue.

— Il ne peut pas être mort !

— Il vit encore. Venez, chantons-lui nos adieux tant qu'il peut nous entendre. »

Chris s'éloigna et vint s'agenouiller près de Robin. Elle ne dit rien, ne lui jeta qu'un bref regard avant de scruter à nouveau le ciel nocturne. Il se rappela avec un frémissement que quelques minutes plus tôt seulement il avait eu la certitude qu'une attaque était imminente. En fait, c'était bien le cas, mais ce n'était pas le genre d'attaque qu'il avait prévue.

On n'entendait que le chant de Hautbois et de Gaby. La voix de Hautbois était douce et mélodieuse, sans trace de chagrin. Chris aurait voulu la comprendre. Gaby ne serait jamais une bonne chanteuse mais cela n'avait pas d'importance. Elle hoquetait, mais persistait. Et puis on n'entendit plus que ses sanglots.

*

* *

Cirocco voulut absolument qu'on retourne le corps : il leur fallait examiner la blessure, disait-elle, pour comprendre son origine et en savoir plus sur les bombourons. Gaby ne discuta pas mais s'isola à quelque distance.

Lorsqu'ils soulevèrent les jambes pour commencer à le retourner, une masse informe et humide se déversa dans la boue. Chris s'écarta en hâte et tomba à quatre pattes. Son estomac avait encore des crampes bien après qu'il se fut vidé complètement.

Il devait apprendre ultérieurement que la blessure de Psaltérion courait tout le long du corps et

qu'il avait presque eu le tronc sectionné dans sa partie inférieure. On conclut que la longue aile droite de la créature l'avait fauché quelques secondes après que Chris eut jeté Gaby au sol. La coupure était si nette que le bord d'attaque devait être effilé comme un rasoir.

*

* *

Lorsque l'équipage du *Seigneur-des-Anneaux* était arrivé à Gaïa soixante-quinze ans plus tôt, les Titanides n'avaient ni cérémonies d'enterrement, ni chants de deuil : aucun rite funéraire. Elles ne croyaient pas en une vie après la mort et considéraient le corps d'une Titanide morte comme une coquille vide, sans aucune relation avec l'être qui naguère y avait vécu. Les corps étaient portés aux lisières de la ville pour être dévorés par les charognards.

Depuis ce temps, elles avaient toutes été rappelées dans le sein de Gaïa à la suite du succès des négociations entreprises par Cirocco pour mettre fin au conflit entre Anges et Titanides. Leur pulsion combative étant aussi fondamentale à leur métabolisme que leur capacité à digérer la nourriture, Gaïa s'était vue contrainte à les rebâtir physiquement une par une. Lorsqu'elles avaient émergé du sol, leur race avait subi d'autres modifications mineures. Elles continuaient à ne pas croire en la vie éternelle mais confiaient dorénavant le corps de l'ami défunt au fleuve Ophion. Certaines coupaient la queue de la Titanide morte en guise de souvenir mais cette pratique n'était pas généralisée.

Ils conduisirent Psaltérion sur la berge du fleuve, en un lieu que quelques arbres mettaient à l'abri des attaques. Resté en arrière avec Robin, Chris regarda Gaby s'agenouiller pour couper la toison orange vif puis se relever en la nouant solidement. Sans autre cérémonie, les trois Titanides assemblées firent rouler le corps dans l'eau et le poussèrent vers le courant à l'aide de longues perches. Psaltérion n'était plus qu'une forme sombre qui saillait parmi les clapotis. Chris le regarda disparaître hors de vue.

Ils restèrent sur place dix revs – de peur de rattraper le cadavre au fil de l'eau. Personne n'avait le cœur à rien et les conversations étaient rares. Les Titanides passaient le temps à tisser et chanter doucement. Lorsque Chris interrogea Cirocco sur le sens des chansons, elle lui dit qu'elles parlaient toutes de Psaltérion.

« Ce ne sont pas des chants particulièrement tristes : aucune des trois Titanides ne lui était vraiment proche. Mais même ses meilleurs amis ne le pleureraient pas comme nous le faisons. Rappelle-toi : pour eux, il est parti. Il n'existe plus. Mais il a existé naguère et s'il doit revivre d'une certaine façon, ce doit être par le chant. Alors, ils chantent ce qu'il fut pour eux, ils chantent les actes qui firent de lui quelqu'un de bon. Ce n'est guère différent de ce que nous faisons, mis à part cette absence de vie éternelle. À cause de cela, ce doit être doublement important pour les Titanides, je pense.

— Pour ma part, je suis athée, dit Chris.

— Moi aussi. Mais ce n'est pas pareil. Nous avons dû l'un et l'autre rejeter ce concept de vie après la mort, même si l'on ne nous a pas élevés dans cette croyance, parce que toutes les cultures humaines sont imprégnées de cette idée. On la retrouve partout. Si bien que je crois que tout au fond de ton esprit, comme du mien d'ailleurs, et quelles que soient nos dénégations, une partie de nous-mêmes espère que nous nous trompons et peut-être même la certitude que la raison se trompe. Même les athées ont fait l'expérience de transformations extracorporelles lorsqu'ils sont morts et ont été ranimés. Ce qui est profondément ancré dans ton âme n'existe tout simplement pas dans celle des Titanides. Ce qui m'étonne, c'est que leur race soit, malgré cela, aussi gaie. Je me demande si l'on

doit encore l'attribuer à Gaïa ou bien si c'est de leur propre chef. Je ne poserai pas la question à Gaïa parce que je n'ai pas vraiment envie de le savoir ; je préfère imaginer que c'est leur génie propre de savoir s'élever au-dessus de la futilité de l'existence, d'aimer la vie à ce point et de n'exiger d'Elle rien de plus. »

*

* *

Chris n'avait jamais songé aux avantages procurés par une « sépulture décente ». Il ne pouvait humainement s'empêcher de penser au corps comme à une personne. C'était une telle assimilation qui poussait les hommes à sceller leurs morts dans un cercueil à l'abri des vers ou bien à les brûler pour empêcher toute possibilité de déprédation ultérieure.

L'immersion dans le fleuve avait une certaine poésie rustique mais l'Ophion n'avait cure du respect dû aux morts. Le fleuve déposa Psaltérion sur un banc de vase à trois kilomètres en aval. Lorsqu'ils passèrent devant le spectacle grotesque qu'il offrait, les Titanides ne lui jetèrent pas même un regard ;

Chris, quant à lui, ne put s'en détacher. Le cadavre grouillant de charognards devait pendant longtemps encore hanter son sommeil.

28. TRIANA

Une coutume fréquente en cartographie gaïenne était d'ombrer les six régions nocturnes pour souligner le fait que le soleil n'y brillait jamais. Les zones diurnes en ressortaient d'autant mieux. Téthys était habituellement teintée de jaune ou de brun clair pour indiquer que la région était désertique. Ce qui parfois induisait les voyageurs à croire que le désert débutait dès la zone crépusculaire Phébé-Téthys. Ce n'était pas le cas. La roche dénudée et les dunes encerclaient en fait le marais central de Phébé, projetant par le nord et le sud des bras arides qui s'étendaient vers l'ouest jusqu'aux câbles centraux.

L'Ophion coulait plein est au centre de la partie orientale de Phébé, en s'étant apparemment creusé un défilé long de cent kilomètres connu sous le nom de Canyon de Confusion. Mais comme ce nom l'indiquait, rares étaient les notions géologiques applicables à l'intérieur de Gaïa. Le canyon était là parce que Gaïa l'avait voulu ; ses trois millions d'années étaient bien loin d'avoir suffi aux eaux pour le creuser aussi profondément. Malgré tout, c'était une imitation passable même si elle avait plus un air de famille avec les zones d'effondrement martiennes du *Lacus Tithonius* qu'avec le Grand Canyon d'Arizona dont l'origine était hydrologique. Pour quelles raisons Gaïa avait-elle choisi d'imiter ce type de géologie planétaire, personne n'aurait pu le dire.

Après avoir descendu le fleuve un certain temps, Robin se retrouva au *sommet* du canyon, dominant du regard les passages qu'elle avait franchis. Comme en Rhéa, c'était grâce aux pompes fluviales. Ils avaient dû effectuer deux passages difficiles durant lesquels Robin avait pu améliorer ses qualités d'alpiniste. Les bombourons avaient rendu la route trop dangereuse car celle-ci traversait le plateau septentrional, trop exposé aux attaques. Ils rendaient grâce aux falaises escarpées pour leur protection même s'ils maudissaient les difficultés de leur escalade.

En tout et pour tout, il leur fallut trois hectorevs pour sortir du canyon. Jamais ils n'avaient progressé aussi lentement. Les fruits frais qui jusqu'à présent composaient une part délicieuse de leur ordinaire étaient désormais introuvables. Ils vivaient des provisions séchées de leurs paquetages. Il restait encore du gibier. La fois qu'ils découvrirent sur un plateau une abondance de petits décapodes écailleux, les Titanides en abattirent plus d'une centaine et passèrent trois jours à les fumer et à les conserver à l'aide d'une préparation à base de feuilles et de racines.

Robin ne s'était jamais sentie aussi forte : elle avait découvert avec surprise que cette vie rude lui convenait. Elle s'éveillait rapidement, mangeait en quantité et dormait parfaitement à la fin de la journée. S'il n'y avait pas eu la mort de Psaltérion, elle aurait vraiment pu se dire heureuse. Ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps.

*

**

Cela faisait une impression des plus bizarres de voir l'Ophion s'interrompre à la lisière du jour et pourtant c'était bien le cas. À son extrémité orientale, il se déversait dans un petit lac brun, le Triana, et n'en ressortait pas de l'autre côté. Jusqu'à présent le fleuve avait été le facteur constant de tout leur voyage ; ils ne l'avaient quitté que pour contourner les pompes. Même Nox et Crépuscule n'étaient en fait que des extensions du fleuve. Pour Robin, cela lui faisait l'effet d'un mauvais présage.

Ce présage n'était rien devant le spectacle qui s'offrit à leurs yeux tandis que leur petite flotte s'approchait de la berge trianenne : c'était un ossuaire. Les ossements de millions de créatures

jonchaient la plage de sable blanc en formant de grandes vagues immobiles, des amoncellements de dunes et de golgothas branlants. Lorsqu'ils atteignirent la rive, ils se trouvaient dans l'ombre d'une omoplate haute de huit mètres tandis que leurs pieds écrasaient les côtes de créatures plus petites que des souris.

C'était comme le bout de toutes choses. Robin, qui ne se croyait pourtant pas superstitieuse, ne pouvait se défaire d'un sombre pressentiment. Elle avait rarement pris garde à la texture pâle du jour dans Gaïa. Tout le monde parlait de cet « après-midi perpétuel » qui régnait dans l'anneau. Pour Robin cela aurait aussi bien pu être le matin. Mais pas ici. Les berges du Triana étaient figées dans un instant au bord de la fin du Temps. Ces amas d'ossements fermaient l'horizon de la mort, nécropole enchâssée dans les vastes étendues désertiques et brunes de Téthys.

Elle se souvint d'une expression de Gaby qui comparait l'Ophion à des toilettes. Vu de Triana, c'était certainement l'impression qu'il donnait : tous les morts de la grande roue étaient venus trouver le repos aux berges de ce lac. Elle faillit dire quelque chose à Gaby, se reprit juste à temps. Sans doute Psaltérion finirait-il là, lui aussi.

« Mal à l'aise, Robin ? »

Levant les yeux, elle vit que la Sorcière la regardait. Elle se secoua pour se débarrasser de l'impression mélancolique qui l'avait envahie. Sans grand succès. Cirocco lui posa une main sur l'épaule et la conduisit au long de la plage. Quelques semaines plus tôt, Robin aurait repoussé pareil geste mais aujourd'hui elle l'accueillait volontiers. Le sable avait la finesse du sucre en poudre et chauffait agréablement les orteils.

« Ne te laisse pas tromper par les apparences, lui dit Cirocco. Ce n'est pas ce que tu crois.

— Je ne sais pas ce que je crois.

— Ce n'est pas la poubelle de Gaïa. C'est bien un cimetière. Mais pas le bout de l'Ophion. Le fleuve coule sous terre et reparaît de l'autre côté de Téthys. Les os sont apportés ici par les charognards. Ils font environ un demi-mètre de long ; certains vivent dans le sable, d'autres dans le lac. C'est une affaire complexe mais disons que chaque espèce ne peut se passer de l'autre. Elles se rencontrent ici sur la berge pour échanger des présents, s'accoupler et se disperser. Ce schéma est fréquent en Gaïa.

— Plutôt déprimant.

— Les Titanides aiment le coin. Elles n'y viennent pas nombreuses mais celles qui le font prennent des tas de photos pour les montrer à leurs copines. C'est assez joli, une fois qu'on s'y est fait.

— Je ne crois pas que je m'y ferai. » Robin s'essuya le front puis ôta sa chemise et s'approcha de l'eau. Elle l'y trempa, l'essora et la renfila. « Pourquoi fait-il une telle chaleur ? Le soleil n'est pas suffisant pour vous chauffer la peau mais le sable est brûlant.

— Cela vient du sous-sol : toutes les régions sont chauffées et refroidies par des fluides souterrains. Ils sont pompés vers les grandes voiles situées dans l'espace pour être réchauffés sur la face éclairée ou refroidis sur la face obscure. »

Robin regarda le visage bruni de Cirocco, la peau bronzée de ses bras nus et de ses jambes. Elle se rappela qu'en dessous de la couverture rouge qui était apparemment son unique vêtement, son corps était tout aussi brun. Bon sang, on aurait vraiment dit un bronzage et la chose la préoccupait depuis plusieurs semaines maintenant. Elle-même était restée aussi blanche qu'au jour de son arrivée.

« Est-ce que toi et Gaby vous êtes naturellement café-au-lait ? On ne le dirait pas, mais je ne peux pas croire que vous ayez pris ce bronzage ici.

— Je suis un peu plus brune que Gaby mais elle a la peau aussi claire que toi. Et tu as raison, le

soleil n'en est pas la cause. Je t'en parlerai peut-être un de ces jours. » Elle s'arrêta pour regarder vers l'est. Une faille dans les hauts tumulus d'ossements permettait d'apercevoir un alignement de collines basses à quelques kilomètres de distance. Elle se tourna et appela les autres que Robin, à son étonnement, découvrit à plus de deux cents mètres en contrebas.

« Une fois que vous aurez démonté les embarcations, rejoignez-nous ici. »

En quelques minutes, tout le monde s'était rassemblé autour de Cirocco, accroupie sur le sable pour y dessiner une longue carte.

« Phébé, Téthys, Théa, Triana. » Elle pointa un petit cercle puis dessina une série de pics immédiatement à l'est de celui-ci. « La chaîne des Euphoniques. Et ici, plus haut, celle des Vents du Nord. Isolée de ce côté, *La Oreja de Oro*. » Elle leva les yeux vers Chris. « Cela veut dire "L'Oreille d'Or" et si ça t'intéresse il est possible d'y accomplir une épreuve. Sinon, nous ne nous en approcherons pas.

— Ça ne m'intéresse pas, répondit Chris avec un sourire amusé.

— Parfait. Plus à l'est...

— On n'a pas droit à entendre l'histoire ? demanda Robin sans y réfléchir.

— Pas besoin, répondit Cirocco. L'Oreille d'Or ne présente aucun danger pour nous tant que nous ne sommes pas sur place. Ce n'est pas une menace ambulante comme Kong. »

Tandis que Robin se demandait si elle ne s'était pas fichue d'elle, Cirocco dessinait une longue suite de pics, coupant du nord au sud Téthys sur toute sa largeur.

« "La Ligne Bleu Roi." Je suppose que celui qui les a baptisées était d'humeur poétique. Elles prennent certes une coloration bleutée quand l'atmosphère s'y prête mais à part ça ce sont des montagnes plutôt moches. Il y a quelques falaises rocheuses mais en montant par les pentes méridionales on peut sans grande difficulté passer d'un sommet à l'autre.

« La route part du lac vers le nord-est en passant dans ce vaste espace, séparant les Vents du Nord des Euphoniques, qu'on appelle la "Passe de Téthys". » Elle leva les yeux, impassible. « Ou, comme on dit parfois, la Pince du Dentiste.

— Sauf qu'on avait décidé de ne plus faire cette plaisanterie », remarqua Gaby.

Cirocco rigola. « Toutes mes excuses. Bref, par la passe la route file plein est avec une série de dénivellations très douces, passe devant le câble central, traverse la Ligne Bleu Roi et continue jusqu'à ce lac avec au milieu le câble incliné et qu'on appelle La Sanguine. Ah ! oui, il est plus ou moins de couleur orange.

— Et avec une très longue tige, remarqua Gaby.

— C'est vrai. Bon, mais ce n'était pas l'un de mes noms. » Elle se releva, épousseta le sable de ses mains.

« Franchement, je ne sais pas ce qu'il vaut mieux faire à partir de maintenant. Au début, on avait prévu de suivre la route sans trop se soucier des esprits-de-sable mais maintenant que nous avons...

— Les esprits-de-sable ?

— Je vous expliquerai plus tard. Comme je disais, les bombourons m'inquiètent plus, dorénavant. On n'avait jamais vu une attaque concertée comme celle qui s'est produite à Phébé. Jusqu'à présent, ils s'étaient toujours déplacés seuls. Il se pourrait que nous ayons dérangé une de leurs aires mais il reste la possibilité qu'ils présentent un nouveau comportement. Cela peut se produire en Gaïa. »

Gaby avait croisé les bras. Elle regarda fixement Cirocco qui refusa d'affronter son regard.

« Il est possible aussi que l'attaque ait été délibérée », dit Gaby.

Robin regarda de l'une à l'autre. « Que veux-tu dire ?

— T'inquiète pas, intervint vivement Cirocco. Je ne le crois pas et si c'était le cas, ce n'est pas à l'un de vous qu'ils en ont. »

Robin déduisit que Gaby et Cirocco s'interrogeaient sur l'éventuel rapport entre l'attaque et la visite de Cirocco à Phébé. Peut-être cette dernière avait-elle une influence quelconque sur les bombourons et les avait-elle persuadés de tuer la Sorcière. Encore une fois, l'étrangeté de l'existence menée par ces deux femmes la frappa.

« L'autre éventualité est de traverser les montagnes, reprit Cirocco. Elles nous offriraient une certaine protection contre les bombourons mais il faudrait quand même rester sur nos gardes. Ce que je vous suggère, c'est de descendre les Euphoniques par ici », et, s'agenouillant une nouvelle fois, elle traça du doigt l'itinéraire. « L'étape est brève, guère plus de vingt kilomètres, d'ici jusqu'aux collines. Il y en a encore une trentaine depuis le bout des Euphoniques jusqu'aux contreforts méridionaux des Bleu Roi. Combien de temps nous faudrait-il, Cornemuse ? »

La Titanide réfléchit. « Avec Gaby en plus, l'une d'entre nous va être ralentie. Il faudra échanger les montures deux fois en cours de route. Je dirais que c'est faisable en une rev, en tenant le rythme. Plus près de deux ou deux et demie pour la seconde partie parce que nous serons fatiguées.

— D'accord. Quelle que soit la façon de l'envisager, cet itinéraire nous ralentirait.

— Il y a peut-être quelque chose qui m'échappe, intervint Robin. Mais aurions-nous un rendez-vous ? »

Cirocco sourit. « Tu as raison. Mieux vaut jouer la prudence que la vitesse. Je ne suis pas sûre moi-même. Je suppose que nous pourrions nous diriger vers le câble central en coupant tout droit et si, une fois arrivés là-bas, nous n'avons pas vu de bombourons, décider à nouveau de rester ou non sur la route. Mais j'aimerais entendre votre avis. » Elle scruta chaque visage l'un après l'autre.

Robin ne s'était jusqu'alors pas rendu compte que Cirocco avait repris la direction du groupe. C'était une façon bizarre de procéder – en demandant conseil aux six autres sur la décision à prendre –, mais le fait est qu'une semaine plus tôt c'est Gaby qui aurait posé la question. Elle regarda cette dernière et ne put lire en elle aucun ressentiment. À vrai dire, elle semblait même plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis la disparition de Psaltérion.

Le consensus était de suivre l'itinéraire par la montagne puisque Cirocco semblait le préférer. On enfourcha les Titanides, Gaby montant avec Cirocco durant le premier tiers du trajet, et la caravane s'ébranla sous un ciel qui se couvrait de nuages par l'ouest.

29. PARMI LES DUNES

Les nuages arrivèrent alors que les Titanides se reposaient après leur longue course à travers les dunes séparant Triana des contreforts des Euphoniques. Cirocco jeta un œil à Cornemuse qui consulta sa montre.

« Quatre-vingt-sept revs, deux décirevs, lui annonça-t-il.

— À l'heure pile. »

Chris mit un moment à comprendre.

« Tu veux dire que... »

Cirocco haussa les épaules. « Je n'ai pas fabriqué les nuages. Mais c'est moi qui les ai demandés. J'ai appelé pendant que nous étions encore dans le canyon. Gaïa m'a dit qu'elle pourrait me fournir un temps couvert mais n'irait pas jusqu'à faire pleuvoir. On ne peut pas tout avoir.

— Je ne comprends pas pourquoi tu voulais des nuages. Ni comment on pouvait les demander comme de rien, ajouta-t-il pour lui-même.

— C'est parce que je ne t'ai pas encore parlé des esprits-de-sable. Cornemuse et les autres, vous êtes prêtes à repartir ? » Quand la Titanide eut opiné, Cirocco se leva en brossant le sable de ses jambes. « Alors, montons, je t'expliquerai en cours de route. »

*

* *

« Les esprits-de-sable sont des créatures à chimie de silicone. Nous les appelons ainsi parce qu'elles vivent sous le sable et sont translucides. Elles seraient foutrement difficiles à chasser si elles vivaient dans une région obscure mais dans Téthys on les voit assez bien.

« Leur nom scientifique est quelque chose comme *Hydrophobicus Gaeani*. Je me trompe peut-être sur la désinence.

Mais cela les décrit assez bien : ils sont intelligents et ont les charmantes dispositions d'un chien enragé. J'ai eu deux fois l'occasion de leur parler, en des circonstances particulièrement spéciales. Ils sont tellement xénophobes que le mot fanatisme est tristement inadéquat ; ce sont des racistes à la puissance dix. Pour eux n'existent que la race des Esprits et Gaïa. Tout le reste, c'est de la nourriture ou des ennemis. Ils n'hésiteront à finir de vous massacrer que s'ils ne sont pas sûrs de qui vous êtes mais il y a plus de chances qu'ils vous tuent d'abord et décident ensuite.

— Ce sont des êtres extrêmement mauvais », confirma Valiha avec solennité.

Les Titanides progressaient maintenant à trois de front si bien que Cirocco pouvait fournir ses explications tant à Chris qu'à Robin. Chris n'était pas certain que cette stratégie fût bonne et il ne cessait de consulter le ciel avec nervosité. Les monts Euphoniques étaient plus escarpés que les dunes qu'ils venaient de traverser mais pas suffisamment à son goût. Il se serait senti plus à l'aise s'ils s'étaient trouvés dans un canyon étroit au point de les contraindre à progresser en file indienne. Les collines devant étaient toutefois plus élevées, formant parfois même des sortes de mesas. Bien entendu, plus le terrain était escarpé et plus leur avance était lente et donc plus se prolongeait leur séjour dans la région des esprits-de-sable.

D'un autre côté, il craignait encore plus les bombourdons. Peut-être que lorsqu'il verrait les esprits il changerait d'avis.

« Ils vivent sous le sable, expliquait Cirocco. Ils peuvent courir, ou nager, je ne sais, sous le sable et ils le font à la même vitesse que moi je cours sur le sol.

« Leur existence est passablement difficile puisque pour eux l'eau est un poison. Je veux dire que lorsque l'eau entre en contact avec leur corps, elle les tue et il n'en faut pas des masses. Ils mourraient par un jour d'été si l'hygrométrie dépassait de beaucoup quarante pour cent. Les sables de Téthys sont secs comme l'os en bien des endroits à cause de la chaleur du sous-sol qui chasse toute trace d'humidité. La seule exception est dans la zone où l'Ophion court sous le sable. Bien qu'il s'écoule dans un lit rocheux très encaissé, il pollue toutefois encore le sable sur dix kilomètres dans toutes les directions au regard des esprits. Tant et si bien que Téthys est partagée en deux tribus d'esprits totalement séparées. S'ils avaient l'occasion de se rencontrer, il est probable qu'ils se battraient à mort, puisqu'ils se battent tout le temps même dans les zones plus petites délimitées par les eaux de ruissellement aux périodes d'inondation éclair.

— Il pleut donc bien ici ? demanda Robin.

— Pas des masses. Disons une fois l'an, et ce n'est qu'une ondée. Elle aurait depuis longtemps fait disparaître les esprits s'ils n'avaient la possibilité de faire croître une coquille à l'intérieur de laquelle ils hibernent quelques jours dès qu'ils la sentent venir. C'est ainsi que j'ai pu parler à l'un d'eux ; je suis venue ici durant un orage, j'en ai déterré un et l'ai enfermé dans une cage.

— Toujours les bons offices, remarqua Gaby, affectueusement taquine.

— Ben, ça valait le coup d'essayer. Le problème, avec cet itinéraire, c'est qu'à l'heure actuelle les montagnes sont particulièrement sèches. Et justement, la route circulaire suit de près le sillage de l'Ophion sous le désert.

— Ce n'est pas par accident, tu peux me croire, intervint Gaby. J'ai pensé que c'était aussi logique que de rester en remblai pour traverser un marécage.

— Oui, c'est vrai. Le fait est que nous pourrions tomber sur quelques esprits là-haut. J'espère que la couverture nuageuse les empêchera de sortir mais j'ignore combien de temps elle se maintiendra. La bonne nouvelle est qu'ils forment rarement des groupes de plus d'une douzaine et je pense que nous avons assez de bras pour contrer une attaque.

— J'aurais dû troquer mon arme contre un pistolet à eau, remarqua Robin.

— Était-ce une plaisanterie ? » demanda Hautbois en puisant dans sa sacoche gauche. Elle en sortit deux objets : une grande fronde et un tube court équipé d'une poignée avec une détente et terminé par un orifice grand comme un trou d'épingle. Robin le prit, pressa la détente et fit jaillir un mince jet d'eau qui décrivit une arabesque de dix mètres avant de toucher le sable. Elle parut ravie.

« Fais comme si c'était un lance-flammes, lui conseilla Cirocco. La précision est inutile. Tu tires dans la direction approximative de la cible en arrosant largement. Même un coup manqué les blessera et si l'on tire suffisamment la vapeur d'eau saturera l'air et les chassera dans leur trou. Et maintenant cesse de tirer », ajouta-t-elle en hâte alors que Robin essayait à nouveau. « La mauvaise nouvelle, c'est qu'il n'y a plus de sources à Téthys et que toute l'eau que nous utiliserons pour nous battre sera de l'eau que nous n'aurons plus à boire ensuite.

— Pardon. À quoi sert la fronde ? » Elle la contemplait avec envie et Chris voyait bien qu'elle brûlait d'envie de l'essayer également.

« Arme à longue portée. Pour balancer des poches à eau. Tu les mets dans la coupelle, tu tires en arrière et hop ! » Cirocco tenait un objet de la taille d'un œuf de Titanide. Elle le lança à Chris. Lorsqu'il le pressa doucement, un filet d'eau s'écoula dans sa main.

Valiha fouillait elle aussi dans ses fontes. Elle en sortit une fronde et une canne courte qu'elle mit dans sa poche puis un autre pistolet à eau qu'elle tendit à Chris. Il l'examina avec curiosité, le soupesa, regrettant de ne pouvoir s'exercer avec.

« La fronde exige le coup de main, et je l'ai, expliqua Valiha. Fais ce que te dit la Sorcière,

n'essaie pas de viser tes cibles. Contente-toi de tirer. »

En levant les yeux, il vit que Cirocco rigolait.

« On se sent comme un héros ? demanda-t-elle.

— Plutôt comme un petit garçon qui jouerait à l'être.

— Tu changeras d'avis si jamais tu vois un esprit. »

30. COUP DE TONNERRE

« Je n'ai jamais dit que ça marchait à tous les coups. » Cirocco mit les mains sur les hanches et scruta le ciel une nouvelle fois, sans plus de succès qu'auparavant. Gaby la regarda en éprouvant pour la première fois depuis des années ce désir irrationnel de voir la Sorcière accomplir quelque miracle. Elle avait beau savoir que les pouvoirs de la Sorcière ne fonctionnaient pas de cette façon. Elle aurait voulu qu'elle fasse *pleuvoir*.

« Elle avait promis de fournir une couverture nuageuse, remarqua Gaby.

— Elle a dit qu'elle essaierait, la corrigea Cirocco. Tu sais bien que Gaïa ne peut contrôler le temps dans ses moindres détails. C'est trop complexe.

— Alors, elle continue de l'affirmer. » Devant le regard que faisait Cirocco, Gaby garda pour elle le reste de sa remarque.

« Nous n'avons pas vu d'esprit pour le moment, dit Robin. Peut-être que les nuages ont suffi à leur flanquer la trouille avant de se dissiper.

— Ils sont probablement loin sous le sable », renchérit Hautbois.

Gaby ne dit rien. Elle saisit plutôt dans la sacoche de Cornemuse un fruit à vessie de la taille d'une balle de baseball.

Le groupe avait franchi les derniers vallonnements marquant les contreforts orientaux de la Ligne Bleu Roi. Non loin à l'est se dressait le câble central de Téthys avec, à peine visible derrière lui, le trait fin de la route périphérique de Gaïa. Un ultime avant-poste de roche nue formait droit devant eux une large cuvette emplie de sable dont la bordure était submergée en plus d'un endroit.

Debout sur le dos de Cornemuse et prenant appui d'une main sur l'épaule de Cirocco, Gaby projeta la vessie suivant un arc élevé qui l'amena au centre de la cuvette.

Les résultats furent spectaculaires : Neuf lignes divergèrent à toute vitesse du point d'impact. Il y avait une excroissance à l'avant de chaque trait et derrière une dépression peu profonde que le sable comblait à nouveau rapidement. Les excroissances se mouvaient avec la rapidité d'une taupe de dessin animé sous une pelouse de banlieue. En quelques secondes, il n'en restait plus trace.

Cirocco s'était dressée sur les genoux lorsque le projectile avait touché le sable. Elle se laissa retomber en position assise.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda-t-elle. Mettre cap à l'ouest vers Théa ?

— Non. Je suis sûre que tu te rappelles qui voulait faire ça et qui voulait rester à la maison.

— Et boire un coup », ajouta Cirocco.

Gaby l'ignora. « J'aurais l'air idiot à te conseiller d'éviter Téthys après avoir passé tout ce temps à te persuader simplement de venir. Voyons ce qu'on peut faire. »

Cirocco soupira. « Comme tu voudras. Mais faites gaffe, tous. Je veux que les humains surveillent le ciel. Les Titanides, gardez l'œil sur le sol. On peut en général voir une gerbe de sable avant que les esprits ne jaillissent à la surface. »

*

* *

Lorsqu'elle avait neuf ans, Robin avait lu un livre qui devait lui laisser une impression durable. C'était l'histoire d'une vieille pêcheuse qui, seule dans son petit bateau, avait ferré un énorme poisson et luttait contre lui pendant des jours à travers vents et marées. Ce n'était pas tant le combat contre la bête qui l'avait terrorisée mais bien l'évocation de la mer : profonde, sombre, froide et sans

merci.

Elle trouva curieux de ne pas s'être souvenue du livre alors qu'ils traversaient Nox ou Crépuscule. Il lui semblait encore plus étrange d'y penser à l'heure actuelle, en plein jour au milieu d'un désert aride. Et pourtant, le sable était une mer. Il ondulait en larges vagues. Dans le lointain, quelque perturbation atmosphérique le faisait scintiller comme du verre. Et sous la surface vivaient des monstres plus terribles encore que le poisson de la vieille femme.

« Je viens de penser à quelque chose », dit Cirocco. Elle chevauchait, seule, sur Cornemuse suivie par Robin sur Hautbois puis Chris et Gaby sur Valiha. « Nous aurions dû aller vers le nord pour gagner la route puis retourner à l'ouest jusqu'au câble. Ça aurait réduit le trajet sur le sable sec. »

Robin se remémora la carte dessinée par Cirocco.

« Mais on aurait passé plus de temps sur le plat, fit-elle remarquer.

— C'est vrai. Mais dans un sens, les esprits m'inquiètent plus que les bombourçons. »

Robin ne le dit pas mais elle partageait ce sentiment. Bien qu'elle fût censée scruter le ciel, son regard était sans cesse ramené vers les sabots de Hautbois qui soulevaient des panaches de sable. Elle ne parvenait pas à comprendre comment la Titanide pouvait le supporter. Elle-même avait les orteils qui se crispaient dans ses bottes à l'idée de ces horreurs. À tout moment une gueule immonde pouvait surgir et engloutir les jambes de la Titanide. Sauf que Cirocco lui avait dit que les esprits étaient dépourvus de bouche et se nourrissaient par absorption directe à travers leur carapace cristalline. Ils n'avaient même pas de visage...

« As-tu envie de faire demi-tour ? demanda Gaby.

— Je ne pense pas. Nous sommes presque à mi-chemin.

— Ouais, mais nous savons que derrière nous il n'y a pas d'esprits-de-sable... »

À peine Gaby avait-elle cessé de crier que les sens aiguisés de Robin l'avertirent que quelque chose n'allait pas. Elle avait une idée fort précise de ce que Gaby devait avoir vu et il ne lui fallut que quelques secondes pour repérer, sur le flanc de la dune de cinq mètres qui était derrière leur convoi, les sillons révélateurs dans le sable : profonds en tête puis s'évasant comme la queue d'une comète. Elle en vit une douzaine puis se rendit compte que c'était seulement le premier parmi cinq ou six groupes.

Il était inutile de sonner l'alarme : Robin vit Cirocco debout sur Cornemuse, le dos à la marche. Valiha pressa le pas pour se mettre à la hauteur de Hautbois et de Robin. Gaby passait des vessies à Chris et à Valiha.

« Passe-m'en une », dit Hautbois et Robin s'exécuta, sentant la Titanide presser le pas. Pour la première fois elle pouvait percevoir les tressautements associés généralement à la marche à cheval.

« Gardez vos munitions pour l'instant, dit Gaby. Ils ne peuvent pas se déplacer plus vite et nous les distançons aisément.

— Facile à dire pour toi », remarqua Valiha. Sa peau jaune moucheté était luisante de sueur et d'écume.

« Il est temps de changer, dit Hautbois. Valiha, passe-moi un peu Gaby. Robin, tu vas devant. » Robin fit ce qu'on lui disait en remarquant qu'elle se trouverait ainsi prise en sandwich entre Hautbois et Cornemuse ; et même s'il était douloureux de l'admettre, elle ne s'en plaignait pas. Ces esprits invisibles la terrorisaient plus que tout ce qu'elle avait pu rencontrer à Gaïa.

« Rien qu'une seconde », dit Gaby. Et sans tenir compte de ses propres instructions elle projeta une vessie dans la direction d'un groupe d'esprits. Ils la sentirent à cinquante mètres de distance. Certains firent un large crochet pour éviter la zone empoisonnée tandis que d'autres disparaissaient

entièrement.

« Je les ai eus », dit Gaby avec satisfaction en atterrissant sur le dos de Hautbois. Elle se mit derrière Robin. « Ceux qui ont disparu se sont enfoncés plus profondément dans le sable mais ça va les ralentir considérablement. Ils ne peuvent foncer qu'à proximité de la surface, là où le sable est moins compact. » Robin regarda derrière et vit que ceux qui avaient fait un détour reprenaient tout juste la poursuite, derrière l'avant-garde.

« Et vous, les amis ? demanda Cirocco à l'adresse des Titanides. Êtes-vous capables de maintenir ce train jusqu'au câble ?

— Cela ne devrait pas poser de problème, lui assura Cornemuse.

— Alors, nous sommes sauvés, dit Gaby. Rocky, tu ferais bien de balancer devant nous une petite bombe de temps à autre. Ça devrait nous éviter les risques d'embuscade.

— Ça marche ! Robin, Chris, cessez de regarder par terre ! »

Robin se força à regarder vers le ciel, toujours aussi douloureusement dégagé et fort heureusement vide de bombourçons. C'était l'une des choses les plus difficiles qu'elle ait jamais faites. Cela n'aurait pas été pis si ses propres pieds avaient dû fouler cette horrible mer de sable ; à l'instar du passager arrière pressant un frein imaginaire, elle se surprit à lever les pieds dans un effort pour faire avancer Hautbois avec plus de prudence.

Le groupe avait atteint la crête d'une dune et s'apprêtait à la redescendre lorsque Cirocco lança un cri d'avertissement.

« À droite, toute, les gars ! Cramponnez-vous ! »

Robin étreignit le tronc de Hautbois tandis que la Titanide plantait ses sabots dans le sable et pivotait en basculant presque de quarante-cinq degrés. La progression devenait nettement plus heurtée à mesure que croissait la fatigue de Hautbois. Robin eut une brève vision du mouvement au pied de la dune, aperçut plusieurs traces révélatrices au moment où les esprits fuyaient la vessie qui venait d'exploser brusquement parmi eux. Une rigole d'eau dévala de derrière elle, tourna sur la gauche, chuinta en touchant son but. Il y eut un geyser de sable. Un instant, un tentacule souple et insubstantiel fouetta l'air. Lorsque l'eau la touchait la chose émettait un sifflement et se brisait en écailles de verre qui tourbillonnaient lentement dans la faible gravité. Robin se libéra une main et de l'autre empoigna la crosse de son pistolet à eau, en regardant par dessus les larges épaules de Hautbois. Elle pressa la détente et arrosa ce qui se révéla être un carré de désert sans aucun danger.

« Économise-la », avertit Gaby. Robin opina vivement, honteuse de voir l'arme trembler dans sa main. Elle espérait que Gaby ne le remarquait pas. Cette dernière parlait d'une voix calme et posée et donnait à Robin l'impression d'être âgée de dix ans.

Les Titanides avaient décrit un large cercle autour du nid d'esprits-de-sable dégagé par Cirocco ; elles reprenaient maintenant leur progression vers le câble de Téthys. Robin se rappela qu'il fallait regarder le ciel, ne vit rien, revint vers le sable, à nouveau se força à lever les yeux. Elle renouvela ce manège une heure durant, et pourtant la base du câble ne se rapprochait toujours pas. Finalement, elle demanda à Gaby depuis combien de temps ils couraient.

« Dix minutes environ », répondit-elle avant de regarder à nouveau derrière elle. Lorsqu'elle se retourna, elle fronçait les sourcils. Sur la crête d'une dune à cinq ou six cents mètres derrière eux, Robin crut apercevoir les traces d'un esprit. Il longeait les marques laissées par les sabots d'une Titanide. « Ils sont à nouveau derrière, Rocky. » La Sorcière regarda, fronça les sourcils puis eut un haussement d'épaules.

« Et après ? Ils ne peuvent pas nous rattraper si nous continuons d'avancer.

— Je sais. Et ils doivent le savoir aussi. Alors pourquoi persistent-ils ? »

Cirocco eut un nouveau froncement de sourcils et Robin n'aimait pas ça. Finalement, Gaby annonça qu'elle ne pouvait plus apercevoir leurs poursuivants. Malgré l'épuisement des Titanides, on convint de ne pas ralentir le pas tant qu'ils n'auraient pas gagné le câble.

Hautbois atteignit le sommet de la dernière dune géante avant le câble. Droit devant, Robin pouvait voir le terrain s'élever sans solution de continuité. Elle estima à un kilomètre la distance qui les séparait de l'obscurité bienvenue régnant sous les brins du câble.

« Bombourdon sur la droite, leur cria Chris. Ne mettez pas encore pied à terre. Il est encore loin. » Robin l'aperçut qui contournait le câble par l'est, à peut-être mille mètres de haut.

« Demi-tour derrière la dune, ordonna Cirocco. Je ne pense pas qu'il nous ait repérés. »

Hautbois virevolta et en moins de quelques secondes ils étaient tous les sept cachés de l'autre côté. Tous, sauf Robin.

« Descends, bougre d'idiot ! Qu'est-ce qui te prend ? » Elle était à genoux, penchée en avant, les mains touchant presque le sable.

Elle ne pouvait pas les mouvoir. Le sable lui semblait se contorsionner sous ses yeux. Elle ne pouvait se forcer à toucher cette chaleur répugnante, elle ne pouvait se résoudre à y coller son ventre en attendant l'arrivée des esprits.

Un grand poids s'abattit sur elle et elle poussa un hurlement. Elle hurla lorsqu'elle sentit le sable presser contre son corps puis se mit à vomir.

« C'est parfait », dit Hautbois en se relevant juste assez pour lui permettre de tourner la tête. « J'aurais voulu avoir cette idée. Toute cette humidité va les tenir à distance. »

Humidité, humidité... Robin ne perçut consciemment que ce seul mot et sans tarder bloqua son esprit sur cette unique pensée. Le sable était humide. L'humide tiendrait les monstres à distance. Sueur, larmes, crachat, vomi... voici que toutes ces choses devenaient recommandables. Elle étreignit le sable : comme il était merveilleusement humide !

« Que se passe-t-il ? Est-elle en train d'avoir une attaque ? cria Cirocco.

— J'en ai peur, dit Hautbois. Je vais m'occuper d'elle.

— Garde-la juste plaquée au sol. Il se peut qu'il ne nous ait toujours pas repérés. »

Robin entendit le bruit d'un bombourdon très haut, très loin. Elle tourna la tête, juste assez pour le voir apparaître derrière le sommet de la dune. Encore en hauteur, il fit un virage sec, révélant des ailes effilées de planeur, puis amorça sa descente dans leur direction.

« Le voilà ! cria Cirocco. Tout le monde à ras de terre. Il n'a pas le bon angle pour nous faire du mal. »

Ils contemplèrent le bombourdon avec un doute croissant jusqu'à ce qu'il devienne clair que la créature n'allait pas faire de passage en rase-mottes. Elle les survola à cinq ou six cents mètres, volant encore plus lentement que ne se le rappelait Robin.

« Cette chose m'a l'air singulière », émit Gaby en osant se lever un poil.

« T'occupe ! » coupa Cirocco en se redressant pour scruter le ciel. « Il s'apprête à repasser. Gaby, continue de l'observer et les autres, commencez à creuser. Je voudrais une large fosse de deux mètres de profondeur mais je me contenterai d'un mètre. Ça risque d'être dur dans le sable. Humidifiez-le avant de creuser. Oh, et si l'un de vous est pris d'un besoin pressant de pisser, qu'il le fasse tout de suite, pas de fausse pudeur ! Dans votre vessie, ça ne sert à rien. » Cirocco s'interrompit en voyant la tête que faisait Robin et en constatant que l'état dans lequel était la culotte de la jeune femme n'avait rien d'intentionnel.

Robin s'était déshonorée. Elle remercia la Grande Mère qu'aucune de ses sœurs n'ait été là pour le voir mais c'était une bien maigre consolation. Ces six-là étaient maintenant devenus ses sœurs

pour la durée du voyage et sans doute au-delà.

Mais, si mal que vont les choses, elles peuvent toujours empirer. Robin put vérifier ce principe lorsqu'elle essaya de bouger et s'aperçut que c'était impossible. L'assertion de Hautbois – faite sans doute dans l'intention de préserver son amour-propre – s'était révélée exacte : elle était paralysée.

L'espace d'un instant elle crut vraiment qu'elle allait devenir folle. Elle était avachie par terre, sur le ventre, affalée sur le sable répugnant de Téthys, une surface qui la terrorisait au point qu'elle avait peut-être trahi tout le groupe par son incapacité à la toucher. Mais en guise de folie, ce fut un détachement plein de fatalisme qui l'envahit. Insouciant et serein, elle percevait les bruits d'une activité frénétique sans y comprendre grand-chose. Quelle importance, si un esprit émergeait en dessous d'elle et commençait à la déchiqueter. Elle avait un goût de vomi dans sa bouche emplie de grains de sable. Elle sentit un filet de sueur glisser le long de son nez. Elle pouvait distinguer quelques mètres de sable et son propre bras étendu en travers. Elle écouta.

Cirocco : « Comme ils ne peuvent pas s'approcher, ils sont bien obligés d'employer une forme d'arme à moyenne portée. Au début, ils balançaient des cailloux mais depuis une dizaine d'années, ils utilisent une espèce d'arc ou d'arbalète. »

Chris : « Ce n'est pas réjouissant. On aura du mal à s'abriter dans ce sable. »

Cirocco : « Il y a du bon et du mauvais : ils étaient salement efficaces avec leurs cailloux. Ces êtres sont bâtis... bon, tu n'en as pas encore vu et ce n'est pas facile de les décrire, mais ils étaient très bons au jet de pierres. Seulement, dans le fond ce sont des trouillards et pour les lancer ils étaient obligés de s'approcher beaucoup. Avec des flèches, ils peuvent se tenir bien plus en retrait. »

Hautbois : « Maintenant, dites-nous vraiment le mauvais, Rocky. »

Cirocco : « C'était cela. Le bon, c'est qu'ils sont nuls en tir à l'arc. Ils sont incapables de viser. Alors ils se contentent de tirer au petit bonheur. »

Gaby : « Et ils se rattrapent en balançant des *quantités* de flèches. »

Hautbois : « Je savais bien qu'il y aurait un truc. » On entendit dans le lointain le vrombissement saccadé typique d'un bombourdon.

Gaby : « Je persiste à dire que cette créature a quelque chose de bizarre. Je distingue mal mais on dirait une protubérance sur son dos. » Cornemuse : « Je la vois, également. » Girocco : « Vous avez une meilleure vue que moi. » Pendant quelques instants, on n'entendit plus que des bruits de respiration et parfois le crissement d'une reptation sur le sable. À un moment, Robin sentit quelqu'un lui effleurer la jambe. Puis Cornemuse lança un cri d'avertissement. Quelque chose tomba sur le sable dans l'angle de vision de Robin. Elle était juste en train d'examiner l'ongle de son pouce ; elle accommoda pour observer l'intrus. C'était une fine aiguille de verre, longue de cinquante centimètres.

L'une de ses extrémités était encochée, l'autre s'était fichée dans le sable.

« Quelqu'un de touché ? » C'était la voix de Girocco. Il y eut quelques réponses négatives. « Ils ont simplement tiré en l'air. Ils doivent être derrière cette dune. Dans un moment ils trouveront le courage de jeter un œil par-dessus et leurs tirs se feront plus précis. Préparez vos frondes. » Peu après, Robin perçut la détente des armes titanides. Chris : « Je crois que tu as mis au but, Valiha. Oups ! Celles-ci ne sont pas passées loin ! »

Girocco : « Bon Dieu ! Regardez Robin ! On ne peut pas faire quelque chose ? Ce doit être épouvantable. » Robin avait entendu la dernière volée de flèches toucher le sable, sentit quelques grains de sable lui fouetter la jambe. C'était sans aucune importance. Elle entendit de nouveaux frottements et une main saisit la flèche qu'elle avait contemplée, l'arracha et la jeta au loin. Le visage de Gaby apparut, à quelques centimètres du sien.

« Comment ça se passe, gamine ? » Elle prit le bras de Robin, l'étreignit puis lui tapota la joue. « Est-ce que ça serait plus facile si tu pouvais y voir mieux ? Je ne vois pas de moyen de te protéger sinon, j'en aurais fait profiter tout le monde.

— Non, répondit Robin, de très loin.

— Je voudrais... et merde. » Gaby écrasa le poing sur le sol. « Je me sens impuissante. J'imagine comment tu dois te sentir. » Devant l'absence de réponse de Robin, elle se pencha plus près.

« Écoute, ça t'embête si je t'emprunte ton arme quelques instants ?

— Je m'en fous.

— Est-ce qu'il te reste quelques-unes de ces balles-fusées ? Avec les têtes explosives.

— Trois chargeurs.

— J'en aurai également besoin. Je vais essayer de descendre un bombourdon si jamais il passe assez bas. Toi, tu tiens bon en essayant de ne penser à rien. On va tenter sous peu une percée vers le câble.

— Je vais très bien », dit Robin, mais Gaby était partie.

« Et c'est moi qui vous porterai », dit la voix de Hautbois, derrière elle. Elle sentit la main de la Titanide venir effleurer sa joue, qui était humide. « Ne mesurez pas vos larmes, petite fille. Non seulement cela soulage l'âme, mais encore la moindre goutte nous protège tous. »

31. ÉCLAIR DE CHALEUR

« À ton avis, quelle est l'intelligence de ces bestioles ? » demanda Chris en regardant le bombourdon solitaire virer sur la gauche pour effectuer un nouveau passage en altitude.

Gaby le regarda elle aussi et fit la grimace.

« Cela ne paie jamais de sous-estimer l'intelligence des créatures rencontrées à Gaïa. Une bonne règle empirique est d'estimer qu'elles sont au moins aussi intelligentes que nous et deux fois plus tordues.

— Alors, qu'est-ce qu'il fiche là-haut ? »

Gaby donna une tape sur le canon de l'arme qu'elle avait empruntée. « Peut-être qu'il est au courant de celui que Robin a descendu. » Elle regarda encore une fois vers le ciel puis hocha la tête. « Mais je ne crois pas que ce soit l'unique raison. Je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout. »

Elle jeta un œil vers Cirocco.

« Eh bien, tu m'as convaincue. Je n'aime pas ça non plus. »

Chris regarda de l'une à l'autre mais elles n'avaient plus rien à ajouter.

Au-dessus, le bombourdon poursuivait son manège. Il semblait attendre quelque chose mais quoi ? Périodiquement, les flèches des esprits-de-sable pleuvaient par paquets de trois ou quatre douzaines. Lancées presque verticalement, elles avaient perdu leur célérité meurtrière en arrivant au sol. L'une d'entre elles avait touché Cornemuse au postérieur droit. Elle avait pénétré de cinq ou six centimètres dans le muscle : c'était douloureux mais on avait pu la retirer facilement, la pointe n'étant pas barbelée. Ce tir de barrage semblait destiné à les maintenir cloués au sol plus que toute autre chose. Chris avait lu quelque part que lors d'une guerre, des millions de charges avaient été utilisées dans ce seul but.

Mais si les esprits voulaient les immobiliser, c'est qu'ils avaient une bonne raison. Ils leur réservaient une surprise ou bien des renforts étaient en route. Dans l'un et l'autre cas, Chris estimait que la riposte logique était de tenter une percée jusqu'au câble. Ils l'auraient fait sans doute, n'eût été la présence du bombourdon.

« Penses-tu que les esprits et le bombourdon agissent de concert ? » demanda-t-il.

Gaby le regarda sans répondre immédiatement.

« Pour moi, c'est plus que douteux, finit-elle par dire. Autant que je sache, les esprits n'ont jamais collaboré avec personne, sinon d'autres esprits, et encore pas très bien. » Mais lorsqu'elle regarda de nouveau le ciel, elle paraissait pensive. Elle caressa la crosse du pistolet de Robin et s'entraîna à viser la cible lointaine, la suivant au collimateur en murmurant d'une voix enjôleuse.

*

**

« Les flèches ont cessé », dit Valiha.

Chris s'en était rendu compte depuis plusieurs minutes mais s'était abstenu de formuler son observation, dans la crainte, irraisonnée, de susciter l'apparition d'une nouvelle volée de projectiles. Mais c'était vrai ; dans la demi-heure qui avait suivi le creusement de leur terrier communautaire, les flèches s'étaient succédé à une ou deux minutes d'intervalle alors que maintenant il n'y en avait plus.

« Je suis peut-être pessimiste, dit Gaby, mais je n'aime pas ça non plus.

— Ils peuvent être partis, hasarda Cornemuse.

— Et moi je peux être considérée comme une demi-Titanide. »

Chris n'y tint plus. Il n'était plus question de se dire que Gaby et Cirocco étaient bien plus âgées, sages et avisées en ce domaine que lui.

« Je crois qu'on devrait foncer au câble. Cornemuse est déjà blessée. Si nous attendons qu'ils se remettent à tirer, ça risque d'être bien pis. » Il attendit mais bien que tout le monde eût les yeux fixés sur lui, personne ne dit mot. Il plongea en avant : « Ce n'est qu'une impression, mais je crains que le bombourdon n'attende quelque chose. Peut-être des renforts. »

Il aurait pu croire que la Sorcière le reprendrait au moins sur ce point : il n'avait rien pour fonder son assertion, hormis le fait que les bombourdons avaient une fois agi en groupe, lors de l'attaque qui avait été fatale à Psaltérion.

À sa surprise, il vit Cirocco et Gaby se regarder mutuellement, apparemment troublées l'une comme l'autre. Il se rendit compte qu'au-delà d'une certaine quantité de connaissances de base, il était impossible à quiconque, même à la Sorcière, de deviner les intentions de Gaïa. Tant de choses étaient possibles et même celles qu'on croyait connaître pouvaient changer du jour au lendemain lorsque Gaïa inventait de nouvelles créatures ou bien modifiait le comportement des anciennes.

« C'est un type particulièrement veinard qui te dit ça, Rocky, dit Gaby.

— Je sais, je sais. Je ne néglige pas ses sentiments à ce sujet. Je n'ai moi-même pas grand-chose sur quoi me fonder. Mais il se pourrait justement que le salaud qui est là-haut n'attende que ça. Nous pourrions aller aussi vite qu'il est possible, il aura toujours le temps de nous lancer au moins une attaque et le terrain là-dessus est plat comme une crêpe.

— Je ne pense pas être ralenti, dit Cornemuse.

— Je peux me charger de Robin, avisa Hautbois.

— Bordel, c'est vous les Titanides qui avez le plus à perdre dans cette affaire, gueula Cirocco. Je pense que je pourrais m'enterrer dans ce sable en quelques secondes mais vous, même en vous aplatisant, vous avez encore le cul qui dépasse d'un mètre cinquante.

— Je préférerais quand même détalier d'ici, rétorqua Cornemuse. Je n'ai aucune envie de rester allongée pour me voir transformée en pelote d'épingles. »

Chris commençait à se dire qu'on ne parviendrait à aucune décision. Confrontée à deux choix déraisonnables, Cirocco avait soudain perdu l'assurance acquise durant le voyage. Il n'avait franchement pas l'impression que le commandement fût son point fort, sinon pour entretenir le moral des troupes. Gaby, quant à elle, avait besoin de temps pour s'habituer à jouer un rôle qui lui répugnait fondamentalement. Robin était paralysée et les Titanides n'avaient jamais fait mine de vouloir disputer le pouvoir soit à Gaby, soit à Cirocco.

Quant à Chris, il n'avait jamais été dans son enfance le capitaine des équipes de jeux ni celui qui décidait où aller et que faire, avec ses copains. Et dans son âge adulte troublé, personne ne lui avait jamais demandé de diriger quoi que ce soit. Mais un pressant besoin de prendre les rênes montait en lui. Il se prit à songer que si la situation n'était pas débloquée très rapidement, ce pourrait bien finalement être son heure.

Et puis soudain, en un instant, tout fut bouleversé : il y eut une explosion assourdissante, comme si la foudre était tombée à moins de dix mètres, suivie du vrombissement caverneux d'un bombourdon qui s'éloignait.

Tout le monde s'était aplati par réflexe. Lorsque Chris osa regarder en l'air, il en vit trois autres approcher en silence, rasant le sommet des dunes, dans le miroitement irréal provoqué par l'air brûlant. Il écrasa la joue contre le sable mais garda l'œil sur eux tandis qu'ils s'épanouissaient, d'abord simples points coupés d'un trait puis gueules voraces et ailes immenses. La légère incidence de celles-ci les faisait ressembler, de face, à des chauves-souris figées.

Ils passèrent au-dessus d'eux à cinquante mètres d'altitude. Chris vit un objet tomber de l'un d'eux : c'était un cylindre qui se vrilla dans l'air avant d'atterrir derrière une dune sur sa gauche. Quand apparut la gerbe de flammes, Chris en sentit la chaleur sur sa peau.

« Nous sommes bombardés ! » hurla Cirocco. Elle s'était à demi dressée. Gaby essaya de la tirer vers le bas mais elle indiquait une troisième escadrille de bombourons en provenance du nord-est. Ils étaient bien trop hauts pour venir les éperonner et effectivement, alors qu'ils allaient passer au-dessus d'eux ils firent une légère ressource, révélant leur ventre d'ébène aux pattes d'atterrissage repliées. Une nouvelle volée d'œufs meurtriers fut lâchée. Cornemuse aida Gaby à coucher Cirocco à l'instant même où les bombes explosaient, recouvrant d'une gerbe de sable leurs corps étendus.

« Tu avais raison ! » cria Gaby par-dessus son épaule tout en sautant sur ses pieds. Chris n'en tira guère de réconfort. Il se redressa, se tourna en quête de Valiha et se retrouva soulevé du sol avant d'avoir compris ce qu'il se passait.

« Vers le câble ! » lança Valiha. Chris faillit laisser échapper son pistolet à eau lorsqu'elle se rua en avant. Un coup d'œil par-dessus l'épaule lui révéla qu'une rivière de flammes dévalait la dune derrière eux tandis que du brasier jaillissaient tous les hôtes de l'enfer.

Il y en avait des centaines et la plupart étaient en flammes. Les esprits-de-sable n'étaient que des amas informes de tentacules, un enchevêtrement qui ne ressemblait à rien de ce que Chris connaissait. Ils étaient de la taille de gros chiens. Ils progressaient de biais, comme des crabes, et presque aussi vite, par à-coups, sans élan. Ils étaient translucides, tout comme les flammes, si bien qu'en brûlant ils se transformaient en tourbillons de lumière sans aucune ombre. Les oreilles de Chris étaient torturées par un crissement presque supersonique et des claquements métalliques analogues à ceux d'une pièce chauffée au rouge et qui refroidit.

« Un bombardement qui tombait à point ! » cria Gaby, brusquement apparue à sa droite, montée sur Hautbois. La Titanide tenait Robin nichée dans ses bras. « Difficile de croire que les bombourons travaillent avec les esprits.

— Je ne compterais pas sur eux comme alliés, toutefois, dit Chris.

— Moi non plus. Tu as une idée sur la marche à suivre ? » Elle lui indiqua le ciel où deux groupes de trois bombourons viraient pour accomplir un nouveau passage.

« Je dirais : courons toujours », émit Valiha avant que Chris ait pu ouvrir la bouche. « J'ai comme l'impression qu'ils n'ont pas l'habitude de lâcher des bombes. Ils avaient deux occasions lorsque nous étions sans défense et ils les ont manquées toutes les deux. »

Cornemuse et la Sorcière s'étaient mises au pas des deux autres Titanides et galopaient à présent à leur hauteur.

« O. K. ! Mais ils pourraient changer de tactique. Si jamais ils font mine de revenir à basse altitude, flanquez-vous par terre. Et si on se met à courir, n'allez pas tout droit. Et dispersez-vous légèrement. Plus ils auront de cibles, plus ça risque de les troubler. »

Les Titanides mirent ces instructions en pratique. Valiha entama une progression en zigzag vers le câble, qui différerait totalement de son habituelle marche pleine d'aisance. Chris devait s'accrocher pour rester sur son dos. Lorsque les bombourons eurent pris position pour une nouvelle attaque, elle redoubla d'efforts, projetant de grandes gerbes de sable à chacun de ses virages, galopant avec frénésie.

« Ils restent en hauteur, l'avertit Chris.

— Tant mieux. Je continue de...

— Tourne-toi vers eux ! » lui cria-t-il. Valiha obéit instantanément et Chris s'aplatit au moment où trois bombes glissaient au-dessus de sa tête, apparemment proches à les toucher. Elles tombèrent

quand même à cinquante mètres d'eux. Chris vit qu'il avait eu raison. Avec l'inertie, une bombe tirée trop court pouvait encore les recouvrir de liquide enflammé. Ses oreilles sonnèrent mais la plus grande partie de l'explosion se perdit en effets incendiaires plutôt que dans l'onde de choc.

« C'est du napalm », cria Cirocco comme les itinéraires erratiques de Cornemuse et Valiha les amenaient à proximité. « Ne vous laissez pas arroser : ça colle et ça brûle. »

Chris n'en avait pas l'intention, que ça colle ou non. Il s'apprêtait à le lui dire lorsque Valiha poussa un cri et trébucha.

Il fut projeté contre son dos, qu'il heurta du menton en se mordant la langue. Il se rassit, cracha du sang et regarda par dessus l'épaule de sa monture : des tentacules vitreux s'étaient noués autour de son antérieur gauche. Ils semblaient trop diaphanes pour exercer cette force qui déchirait sa chair et l'attirait vers le sable. Et pourtant c'était le cas. Déjà ses genoux étaient enfouis.

Il ne sentait pas sa main lorsqu'il visa et projeta sur l'esprit le pinceau liquide de son arme. L'être relâcha Valiha, recula de cinquante centimètres et se mit à trembler. Chris crut qu'il était en train de mourir.

« L'eau ne lui fait aucun mal ! » s'exclama Valiha. Elle se servait de sa canne contre la créature. Deux tentacules se rompirent et se tortillèrent tout seuls avant de glisser sous le sable. « Il est en train de s'ébrouer ! »

Chris le voyait bien : blessée, la créature n'en revenait pas moins à l'attaque. C'était un nid de serpents de verre. Quelque part près du centre, en un point mal défini se trouvait un large cristal rose qui pouvait lui tenir lieu d'œil. L'ensemble évoquait plus l'une de ces chimères invertébrées des océans qu'un quelconque animal terrestre, pourtant l'esprit-de-sable avait la force et la souplesse d'un fouet.

Valiha fit une ruade et Chris ne se retint qu'en nouant les doigts à sa chevelure. Elle ne sembla même pas l'avoir remarqué. Elle s'abattit sur la créature avec les sabots antérieurs, rua encore et recommença puis sauta sur les restes qui se tortillaient, en tapant des postérieurs avec une telle force que des fragments volaient encore dans les airs lorsqu'elle repartit au galop. Chris leva les yeux et vit le ciel envahi de bourdonnements. En fait, il n'y en avait pas plus de vingt ou trente mais un seul était déjà trop. Le grondement de leurs tuyères faisait trembler l'univers.

Quand il reprit ses esprits, Valiha était agenouillée devant lui, et lui secouait les épaules. Ses oreilles carillonnaient. Il remarqua que les cheveux de Valiha étaient cramés sur un côté et que son bras ainsi que le côté gauche de son visage saignaient. Sa peau jaune était presque invisible sous la croûte de sable collée par la transpiration.

« Tu ne saignes pas trop », lui dit-elle, ce qui lui fit baisser les yeux et découvrir une tache rouge sous ses vêtements déchirés. Un bout de son pantalon était en train de se consumer et vivement il l'éteignit. « Est-ce que tu peux me comprendre ? Est-ce que tu m'entends ? »

Il opina, malgré ses tremblements. Elle le releva et il battit des pieds en essayant de l'enfourcher à nouveau. Dès qu'il fut en place, elle repartit au galop.

Ils n'étaient plus qu'à cent mètres du premier brin du câble. Juste avant qu'ils arrivent, Chris perçut une subtile altération dans le claquement des sabots de Valiha. Au lieu du bruit assourdi sur le sable mou, c'était devenu un agréable clipetiticlop à mesure qu'ils gagnaient la roche dure. Bientôt ils étaient assez proches pour toucher le brin massif. Valiha en fit le tour et bientôt ils contemplaient l'étendue vide du désert. Nulle trace de Cirocco et Cornemuse, Gaby, Hautbois ou Robin. Bien que leur fût perceptible le tonnerre lointain des pulso-réacteurs, le ciel était dépourvu de bourdonnements.

« Par là, signala Valiha. À l'est. »

Il y avait un mouvement sur le sable. Une masse d'esprits soulevaient un nuage en encerclant un

objet qui gisait, immobile.

« C'est Hautbois, dit tranquillement Valiha.

— Non, ce n'est pas possible.

— Ça l'est pourtant. Et par là, à droite de la dépouille, j'ai peur que ce ne soit notre compagne, Robin. »

La petite silhouette était apparue derrière la courbe du brin de câble. Elle était encore à trois ou quatre cents mètres d'eux. Chris la vit s'immobiliser devant le carnage. Elle s'accroupit. Porta les mains à la bouche, puis se raidit et Chris fut certain de savoir ce qu'elle allait faire.

« Robin ! Robin, non ! » cria-t-il. Il la vit s'arrêter et regarder alentour.

« Il est trop tard, lui cria Valiha. Elle ne vit plus. Rejoins-nous. » Puis, se tournant vers Chris : « Je vais la chercher. »

Il lui saisit fermement le poignet.

« Non, attends-la ici. » Cela semblait fichtrement peu héroïque mais il ne pouvait s'en empêcher. Il voyait encore les tentacules tirer Valiha vers le sable. Il regarda ses jambes et eut un hoquet.

« Cette chose...

— Ce n'est pas aussi grave que ça paraît, dit Valiha. Les entailles ne sont pas profondes. La plupart. »

La blessure était affreuse. Sa jambe gauche était recouverte de sang séché et l'une des éraflures au moins avait arraché un morceau de peau. Il détourna les yeux, désespéré, vers Robin qui courait dans leur direction. Elle titubait, ses membres battaient sans grande coordination. Chris courut quelques pas à sa rencontre et revint en vitesse en la soutenant d'un bras. Elle s'effondra sur la roche, haletante, incapable de parler mais étreignant la surface dure comme si c'était une vieille amie. Chris la retourna et lui prit la main. Le petit doigt y manquait.

« On était ici... parvint-elle enfin à articuler. Ici, sous le... câble. Puis Gaby a vu le bombourdon et... il arrivait en vol rasant. Le premier. Et elle l'a descendu ! Et quelque chose en a sauté avec un parachute... alors elle a couru après. L'eau ne les tuait pas ! Ils ont surgi juste devant nous... et... et...

— Je sais, dit Chris, apaisant. On l'a vu, nous aussi.

— ... et puis Hautbois est parti chercher Gaby et... il ne m'a pas prise. Je pouvais plus bouger ! Mais j'ai bougé quand même et je me suis relevée, et je l'ai... suivie. Elle était là-bas et puis tu m'as appelée... et Gaby est toujours là-bas, quelque part. Il faut qu'on la retrouve, qu'on...

— Cirocco et Cornemuse manquent aussi à l'appel, dit Chris. Mais elles sont peut-être sous le câble. Vous avez dû aller beaucoup plus à l'ouest que nous. Cirocco pourrait très bien se trouver dans l'autre direction. Nous... Valiha... combien de temps suis-je resté évanoui ? »

La Titanide fronça les sourcils. « Nous étions également sous le câble. On s'était abrités puis on a vu Gaby courir toute seule, alors nous sommes allés à son secours et c'est à ce moment qu'on a failli se faire avoir. Moi-même j'ai dû perdre conscience quelques instants, je pense.

— Je ne me rappelle plus rien.

— Cela doit faire quatre ou cinq décirevs... trente minutes, peut-être, que le bombardement a commencé.

— Donc, Cirocco aurait eu largement le temps de s'abriter sous le câble. Nous devrions d'abord chercher du côté des brins extérieurs. » Il n'ajouta pas qu'il était persuadé que ceux qui étaient restés dehors devaient être morts.

Ils sentaient tous que le temps était compté et pourtant ne pouvaient s'arracher à leur refuge si chèrement acquis. Ils gagnèrent du temps en examinant et en pansant leurs blessures. Robin était la

moins touchée et Chris n'avait besoin que de quelques bandages. Pour Valiha, le traitement fut plus long. Une fois sa jambe blessée ligaturée, elle hésitait toujours à s'appuyer dessus.

« Qu'en pensez-vous ? leur demanda Chris. Elles pourraient très bien être du côté opposé en train de scruter le désert pour nous localiser.

— On pourrait se séparer, suggéra Robin. Elles pourraient être à la lisière. En cherchant dans les deux directions... »

Chris se mordillait la lèvre. « Je ne sais pas. Dans tous les films que j'ai vus, chaque séparation annonçait une grosse catastrophe.

— Tu fondes tes tactiques sur des films ?

— Qu'est-ce que j'ai d'autre ? Tu en sais plus que moi ?

— J'ai pas l'impression, concéda Robin. On a bien fait des exercices pour parer à diverses sortes d'invasions mais je ne vois pas très bien ce qui pourrait être applicable ici.

— Ne nous séparons pas, dit fermement Valiha. Division est synonyme de vulnérabilité. »

Mais ils n'eurent pas le temps de prendre une décision. En regardant le désert, Robin vit apparaître Gaby au sommet d'une dune. Elle bondissait sans difficulté avec ces longs sauts que permettait la faible gravité et qui ne paraissaient plus étranges à Chris. Il connaissait assez bien cette démarche pour voir qu'elle était épuisée. Elle progressait légèrement penchée, comme si elle souffrait d'un point de côté.

Elle s'approchait rapidement. Alors qu'elle était encore à cinq cents mètres d'eux, elle leur fit un signe de la main en criant à tue-tête mais ils n'entendaient pas ce qu'elle disait.

Et elle non plus ne pouvait pas les entendre lorsqu'ils se mirent tous les trois à crier frénétiquement pour essayer de l'avertir du danger, pour elle invisible, car il venait par l'arrière.

Valiha partit en courant la première. Chris ne tarda pas à la suivre mais la Titanide eut tôt fait de le distancer. Elle était encore à trois cents mètres de Gaby lorsque le bombardon leva le nez et largua sa cargaison mortelle. Chris la vit virevolter lentement dans les airs, tandis que ses pieds martelaient le sable, sans qu'il s'inquiète de savoir sur quoi il marchait. La bombe tomba juste devant Gaby et elle leva les mains au moment où le mur de flammes lui coupait le passage.

Elle en ressortit au pas de course. Elle semblait voler presque.

Elle était en feu.

Il vit ses mains battre les flammes, il l'entendit hurler. Elle ne savait plus où elle allait. Valiha essaya de l'intercepter mais la manqua. Chris n'hésita pas. Il sentit l'odeur de chair et de cheveux brûlés au moment où, d'une bourrade de l'épaule il l'envoya au sol, puis Valiha la maintint par terre tandis qu'elle se débattait en criant et que Chris, des deux mains, lui lançait du sable. Ils la firent rouler en la tenant allongée, ignorant la douleur de leurs mains qui brûlaient elles aussi.

« On va la suffoquer ! » protesta Chris lorsque Valiha écrasa Gaby sous le poids de son propre corps.

« Il faut étouffer le feu », dit la Titanide.

Lorsqu'elle cessa de se débattre, Valiha la souleva et saisit Chris en manquant lui démettre le bras. Il se lança sur son dos et elle fonça vers le câble avec Gaby dans ses bras, inconsciente, morte peut-être. Ils rattrapèrent Robin qui avait déjà fait demi-tour presque aux abords du câble d'où ils avaient assisté à la plus grande partie du drame. Chris prit sa main et la hissa derrière lui. Valiha ne ralentit pas avant qu'ils n'aient regagné le sol rocheux.

Elle s'apprêtait à déposer Gaby lorsqu'en se retournant elle vit approcher un nouveau bombardon. C'était incroyable mais il fonçait vers le câble à pleine vitesse, selon une trajectoire qui enverrait la bombe à l'endroit précis où se tenait Valiha. Lorsqu'il opéra sa ressource pour la

larguer, dans le hurlement de son réacteur à pleine poussée, afin de grimper assez vite pour survivre, Valiha s'était déjà engouffrée dans le dédale obscur des brins de câble monolithiques.

Il y eut plusieurs explosions derrière eux. Il était impossible de savoir si l'une d'elles traduisait la mort du bombourdon. Valiha ne ralentit pas. Elle s'enfonça plus avant dans la forêt de brins et ne fit une halte que lorsque l'obscurité fut devenue totale.

« Ils continuent d'arriver », dit Chris. Il ne s'était jamais senti aussi désespéré. Derrière eux, se découpaient à contre-jour sur une mince bande de ciel visible entre deux câbles les ombres de croissants convexes typiques des bombourdots vus de face. Il en compta cinq mais savait qu'il y en avait plus. L'un d'eux s'inclina à droite, puis à gauche pour se faufiler entre les brins à une allure suicide. Ils entendirent une explosion loin derrière, puis une plus rapprochée et la créature les survola dans un rugissement. Dans l'obscurité la flamme bleue de sa tuyère était à nouveau visible.

Il y eut une monstrueuse explosion droit devant et l'intérieur du câble fut soudain baigné d'une lumière orange. Les ombres des brins dansèrent au rythme des flammes invisibles et l'espace d'un éclair Chris vit le corps brisé de la créature tomber en vrille. Valiha prit le galop.

Un second bombourdon arriva derrière eux et ils entendirent un troisième s'écraser contre un brin du câble sur leur gauche. Le napalm enflammé s'écoula le long du câble pour former une mare à cent mètres d'eux, telle la cire dégouttant d'une chandelle. De nouvelles bombes explosaient devant.

Les ondes de choc commencèrent à déloger de grosses pierres et autres débris massifs des interstices décroissants séparant les brins loin au-dessus d'eux. Un roc aussi gros que Valiha vint s'écraser dans une pluie d'étincelles à vingt mètres devant eux. Valiha le contourna alors qu'ils entendaient un nouvel impact de bombe suivi rapidement par deux autres et ponctués par le rugissement plus lointain des projectiles largués.

Valiha ne s'arrêta qu'en arrivant en vue de l'édifice en pierre marquant l'accès au cerveau régional de Téthys. Elle s'immobilisa, hésitant à y pénétrer. Seuls les bombourdots avaient pu la pousser à venir aussi loin, en un lieu que son espèce évitait traditionnellement.

« Il faut qu'on entre, la pressa Chris. Tout le coin est en train de s'effondrer. L'un de ces machins va finir par nous avoir si un rocher ne nous écrabouille pas avant.

— Oui, mais...

— Valiha, fais ce que je te dis. C'est Forte-Cote-en-Majeur qui te parle. Crois-tu que je te ferais faire quelque chose qui ne soit pas le bon choix ? »

Valiha hésita encore une seconde puis elle franchit le seuil voûté et trotta sur le sol empierré jusqu'à l'entrée de l'escalier haut de cinq kilomètres.

Elle commença la descente.

32. L'ARMÉE DES OMBRES

Les flammes s'étaient depuis longtemps éteintes lorsque Cirocco, à pied et suivie de Cornemuse, déboucha de la courbe du grand câble. La Titanide claudiquait sur trois pattes, son postérieur droit maintenu par une attelle. Elle avait une fracture du boulet.

Cirocco portait elle aussi les stigmates de la bataille : Elle avait un bandage autour du crâne, qui lui recouvrait un œil. Son visage était maculé de sang séché. Elle avait le bras droit en écharpe et deux doigts de la main droite gonflés et tordus.

Ils progressaient sur l'assise rocheuse entourant la base du câble, ne voulant pas se hasarder sur le sable. Bien que les derniers esprits-de-sable qu'ils eurent rencontrés fussent dépourvus de ce pouvoir d'ignorer l'eau qui avait permis à certains d'entre eux de se coller aux humains et aux Titanides, Cirocco ne prenait aucun risque. Le dernier qu'elle avait tué avait abandonné une mue souple et transparente au moment de mourir. Elle avait la consistance du vinyle.

Elle aperçut quelque chose dans le désert, s'immobilisa et tendit le bras. Cornemuse lui passa une paire de jumelles qu'elle mit maladroitement devant son œil valide. C'était Hautbois. Elle n'en était certaine qu'à cause des rares lambeaux de peau verte et brune restés intacts. Cirocco détourna le regard.

« Je crains qu'elle ne voie jamais l'Ophion, chanta Cornemuse.

— Elle était bonne, chanta Cirocco sans savoir que dire d'autre. Je la connaissais à peine. Nous la chanterons plus tard. »

Mis à part ce seul corps, il y avait peu de signes pour indiquer qu'une terrible bataille s'était livrée ici. Quelques coins de sables noircis, mais déjà les dunes infatigables s'apprêtaient à les recouvrir et le vent qui se levait accumulait grain par grain le sable sur le corps de la Titanide.

Cirocco s'était attendue à pire. Elle avait cru que tous y passeraient. C'était peut-être bien le cas, mais elle ne l'accepterait qu'après avoir vu leurs corps. Ils avaient été repoussés vers l'est lorsque leur fuite avait dégénéré en chaos. Cornemuse avait essayé sans discontinuer de rejoindre les deux autres Titanides mais à chaque fois s'était interposé un nouveau détachement d'esprits-de-sable à l'épreuve de l'eau. Hors la fuite, il n'avait guère de choix. Les attaques s'étaient montrées si intenses que Cirocco demeurait persuadée qu'elles étaient dirigées uniquement contre elle. Pensant pouvoir les attirer afin de dégager ses amis, elle avait demandé à Cornemuse de contourner le câble par l'est au triple galop. Ils furent poursuivis par un bombourdon solitaire qui faillit les tuer en lâchant sa bombe si près qu'elle les souleva dans les airs et les projeta contre un des brins du câble.

Elle s'était alors rendu compte qu'elle se trompait : les esprits n'en avaient pas spécialement après elle ; ils ne l'avaient pas suivie, pas plus que les bombourdons, hormis celui qui les avait blessés. Ils cherchèrent un abri sous les câbles en écoutant, au loin, les bruits de la bataille, impuissants. Il leur fallait d'abord panser leurs blessures.

*

* *

Cirocco s'apprêtait à partir lorsque Cornemuse l'appela. Il contemplait le sol dur et rocheux.

« L'une des nôtres est passée par là », chanta-t-il en indiquant des griffures parallèles qui ne pouvaient avoir été faites que par la corne dure et translucide d'un sabot de Titanide. En suivant la piste vers l'intérieur, il découvrit une plaque de sable qui portait la marque de deux sabots et d'un pied humain.

« Alors Valiha est parvenue jusqu'ici, dit Cirocco en anglais. Et au moins l'un des autres. » Elle mit sa main libre en porte-voix et appela dans l'obscurité. Lorsque les échos se furent éteints, aucune réponse ne leur était parvenue. « Viens. Partons à leur recherche. »

*

* *

À mesure qu'ils progressaient dans les ténèbres, ils commencèrent à rencontrer des formes indistinctes et irrégulières qui leur bloquaient le passage. Cornemuse alluma une lanterne. À sa lueur ils purent distinguer une grande quantité de débris qui avaient dégringolé des niveaux supérieurs. Les brins s'élevaient sur au moins dix kilomètres avant de se tresser pour former une structure unique : le câble de Téthys. Cirocco savait que ce labyrinthe abritait une écologie propre particulièrement complexe – des plantes qui s'enracinaient dans les brins du câble et des animaux qui les escaladaient de haut en bas. Parmi ceux-ci il y avait une espèce qu'on appelait les lutins. C'étaient les créatures les plus insaisissables de Gaïa. Cirocco elle-même n'en avait jamais vu un seul ; qui plus est, elle ne connaissait aucun témoignage digne de foi de leur éventuelle observation. Ils possédaient un sens quelconque qui leur permettait de fuir ou bien de se cacher à l'approche de toute créature intelligente. Elle pensait qu'ils devaient être de petite taille pour être capable de se cacher aussi bien, pourtant d'autres faits la poussaient à croire qu'ils étaient au moins aussi grands que des êtres humains. Ils construisaient, et le plus souvent dans les endroits les plus improbables.

Aucun site n'était trop retiré pour avoir son château des lutins. Ces structures s'accrochaient à flanc de câble, ou bien semblaient croître de la roche même au sommet des plus hautes montagnes. Ils parsemaient les hauts plateaux inaccessibles et recouverts de glaciers. Et voyageant à bord d'une sub, Cirocco en avait découvert au fond de la mer. Les lutins édifiaient des monolithes pyramidaux, des empilements de chambres solides comme la salle des coffres d'une banque, faits de pierres taillées assemblées sans mortier. Ou bien ils montaient des échafaudages de bois complexes sans aucune raison valable. Ils construisaient des châteaux diaphanes de silicates fondus qui ressemblaient à des bulles de savon gelées mais étaient assez solides pour avoir résisté des millénaires comme avait pu le constater plusieurs fois Cirocco.

L'un de leurs sites de construction favoris se trouvait au niveau des interstices formés par un câble lorsque ses brins se séparaient avant de rejoindre le sol. Ils édifiaient d'abord des épaulements en glaise, à la manière des guêpes terrestres, puis bâtissaient dessus leurs *pueblos* de chambres cylindriques empilées.

C'était ces constructions qui s'étaient effondrées lorsque les bombourtons avaient effectué leurs vols-suicides dans la forêt de câbles. Les plus petites, ou bien celles qui n'étaient tombées que de quelques centaines de mètres, étaient restées à peu près intactes. Celles qui provenaient d'endroits plus élevés n'étaient plus à présent que des tas de poussière.

Cirocco ouvrait la marche parmi les débris, consciente que sous chacun de ces amoncellements de décombres pouvaient se trouver les corps de ses quatre amis. Pourtant, à intervalles réguliers, Cornemuse l'appelait pour lui dire qu'il avait repéré une nouvelle trace de sabot. Tous deux continuèrent de s'enfoncer plus avant jusqu'au sommet où ils tombèrent sur un gigantesque amoncellement de pierres. Cirocco sut qu'elle avait atteint le centre exact de la zone située sous le câble. Elle y était déjà venue et là s'était dressé naguère le portique d'entrée habituel édifié par les lutins. À présent ce n'était plus que décombres, avec au centre d'une énorme faille, les cadavres tordus de trois bombourtons. Il n'en restait plus grand-chose sinon le métal qui avait formé la

garniture de la chambre de combustion et quelques dents d'acier noircies.

« Sont-ils entrés là ? » demanda Cirocco.

Cornemuse se pencha pour examiner le sol à la lueur de sa lanterne.

« C'est difficile à dire. Il y a une chance qu'ils aient pu pénétrer à l'intérieur avant que l'édifice ne s'effondre. »

Cirocco prit une profonde inspiration. Ôtant la lanterne des mains de Cornemuse, elle se mit à contourner la pile de débris. Puis, avec maladresse, elle escalada les décombres sur quelques mètres mais dut bien vite renoncer, handicapée qu'elle était par son bras brisé et par un début de vertige. Elle redescendit. Elle s'assit et resta quelques minutes, le front appuyé sur la main, puis avec un soupir se releva et entreprit de ramasser les pierres qu'elle jetait derrière elle dans les ténèbres.

« Que faites-vous ? » lui demanda Cornemuse après quelques minutes de ce manège.

« Je creuse. »

Cornemuse la regarda. La taille des pierres s'échelonnait entre des cailloux gros comme le poing et des blocs de plusieurs quintaux qu'ils auraient sans doute pu déplacer à condition d'unir leurs efforts. Mais la majeure partie des décombres, les rocs qui donnaient à cette petite montagne sa silhouette massive, auraient fait des blocs convenables pour une pyramide égyptienne. Finalement, il s'approcha d'elle et lui effleura le bras. Elle se dégagea.

« Rocky, ça ne sert à rien. Vous n'y arriverez pas.

— Il le faut. Je le *veux*.

— C'est trop...

— Bordel, tu ne comprends donc pas ? *Gaby est là-dessous !* »

Et, tremblante, elle tomba à genoux. Cornemuse se laissa glisser près d'elle et elle se réfugia dans ses bras en pleurant contre son épaule.

Lorsqu'elle eut à nouveau repris contrôle d'elle-même, elle se dégagea de son étreinte, se releva et posa les deux mains sur ses épaules. Dans les yeux de la Sorcière brûlait une détermination comme ne lui en avait pas vu Cornemuse depuis bien longtemps.

« Cornemuse, mon vieil ami, chanta-t-elle. Par le lien du sang qui nous lie, je dois te demander de me rendre un grand service. Sur l'amour que nous avons eu l'un et l'autre pour ton arrière-arrière-mère, je ne te l'aurais pas demandé si j'avais eu un autre choix.

— Commande, Sorcière, chanta Cornemuse sur le mode protocolaire.

— Tu dois retourner chez les tiens. Là-bas, tu devras demander à tous les volontaires de traverser le grand désert, de venir à Téthys pour l'amour de leur Sorcière, à l'heure du besoin. Convoque les grands léviathans du ciel. Appelle Cuirassé, Aviso, l'Aristocrate, Tête-en-Fer, Omnibus, Gonflette, Son Honneur et Vétéran lui-même. Dis-leur que la Sorcière va mener la guerre contre les fusées célestes et qu'elle balayera leur race à jamais de la grande roue du monde. Dis leur qu'en retour de cette promesse jurée, la Sorcière leur demande de transporter tous les volontaires jusqu'à Téthys. Le feras-tu pour moi, Cornemuse ?

— Je le ferai, Sorcière. Et pourtant je crains que bien peu des miens ne viennent. Téthys est loin de chez nous, la route est semée d'embûches et mon peuple craint ces parages. Nous croyons que Gaïa n'a pas voulu que nous venions ici.

— Alors, dis-leur ceci : Dis-leur que pour chaque Titanide qui viendra, un bébé lui sera accordé au temps du prochain Carnaval. Dis-leur que si elles m'aident, je leur offrirai un Carnaval que l'on chantera encore dans mille mégarevs. » Elle passa à l'anglais. « Tu crois que ça les fera venir ? »

Cornemuse haussa les épaules puis répondit dans la même langue : « Autant que les saucisses pourront en transporter. »

Cirocco gratifia la Titanide d'une tape sur l'épaule, se leva et essaya de l'aider à se lever. Ce ne fut pas sans mal. Elle le contempla, puis se haussa pour l'embrasser.

Elle chanta : « J'attendrai ici. Connais-tu le sifflement de grande détresse, pour appeler les léviathans du ciel ?

— Je le connais.

— L'un d'entre eux va venir te chercher sous peu. En attendant, sois extrêmement prudent. Retourne sain et sauf et reviens-moi avec beaucoup d'ouvriers. Dis-leur d'apporter des cordes, des chèvres et des moufles, leurs meilleurs treuils, leurs pics et leurs pioches.

— Je le ferai. » Il baissa les yeux puis reprit : « Rocky. Croyez-vous qu'ils soient vivants ?

— Je crois qu'il y a une chance. S'ils sont coincés là-dessous, Gaby saura quoi faire. Elle sait que rien ne m'arrêtera pour la sortir de là et elle fera rester les autres au sommet de l'escalier. Il est trop dangereux de descendre chez Téthys si je ne suis pas là pour la tenir à l'œil.

— Si vous le dites, Rocky.

— Je le dis. Et maintenant, pars avec ma bénédiction, fils. »

33. BOUTEFEU

« C'était Gene, dit Gaby dans un souffle rauque. J'avais peine à le croire, mais c'était Gene qui a sauté du bombourdon avant qu'il ne s'écrase.

— Gaby, il faut que tu te calmes, dit Chris.

— Mais oui, je vais dormir dans une minute. Mais je voulais vous le dire d'abord. »

Robin n'avait aucune idée du temps que tous les quatre avaient déjà passé dans l'escalier. Elle estimait que ça devait faire une journée entière. Elle avait dormi une seule fois, pour se réveiller au son des cris de Gaby.

Robin pouvait à peine supporter de la regarder : ils avaient arraché ce qui restait de ses vêtements avant de la déposer sur l'un de leurs deux sacs de couchage. La trousse du premier secours de Valiha contenait des tubes de baume pour traiter les brûlures mais ils les avaient épuisés bien avant d'avoir pu badigeonner toutes les étendues de peau carbonisée. Ils n'avaient même pas pu garder assez d'eau pour laver convenablement le sable de ses blessures, car une fois les outres vides, ils n'en auraient plus du tout.

Encore une chance que l'unique lanterne, baissée pour économiser le combustible, ne jetât qu'un soupçon de lumière : car Gaby n'était qu'une masse de brûlures au second et au troisième degrés, douloureuse à contempler. Tout son côté droit, ainsi que la plus grande partie du dos étaient carbonisés ; au moindre mouvement, les blessures se craquelaient en laissant exsuder un liquide transparent. Elle affirmait ne rien sentir, ce qui signifiait, Robin le savait, que les terminaisons nerveuses étaient détruites. Mais à la périphérie, ses zones rougies lui faisaient terriblement mal. Elle tombait dans une somnolence agitée pendant quelques minutes, puis reprenait conscience dans la torture avec des cris rauques qui lui déchiraient la gorge. Elle réclamait de l'eau, on lui en donnait quelques gorgées.

À présent toutefois, elle semblait s'être calmée ; elle souffrait moins et paraissait plus consciente de son environnement. Elle était sur le côté, les jambes relevées, la tête enfouie dans le giron de Valiha et elle évoquait les minutes qui avaient précédé son immolation.

« C'était son œuvre : c'est lui qui a pris contact avec les bombourdons – soit dit en passant, ils sont sacrément intelligents. Il avait aussi pris contact avec les esprits-de-sable mais ils refusent de collaborer avec des étrangers.

« Je ne l'ignorais pas non plus, aussi a-t-il essayé de me cacher la façon dont il les avait amenés à coopérer. J'ai dû le... persuader. » Elle sourit, spectacle terrible avec ce visage à demi défiguré.

« Je dois lui concéder ce point : son coup, avec les esprits, m'a surprise complètement. Ces saloperies, il les a noyées dans le plastique. Après les avoir fait passer sous une douche pour les recouvrir de je ne sais quel produit, il les a menés à la bataille.

« Mais là, il nous a crus plus malins que nous l'étions réellement et c'est ce qui l'a trompé. Rappelez-vous : à mi-chemin du câble, quelqu'un a remarqué que si nous allions vers le nord rejoindre la route pour ensuite seulement redescendre en direction du câble, nous aurions moins de distance à parcourir à travers sable. L'aurions-nous fait que nous serions tombés droit dans son piège. Il avait en effet déployé son armée étanche entre la route et le câble, avec une flottille de bombourdons planqués dans les montagnes au nord pour finir de nous arroser une fois que nous aurions été clouées au sol. Là où nous sommes passés, il n'avait que des effectifs réduits, et pas à l'épreuve de l'eau.

« D'après lui, le plastique ne dure pas longtemps : il s'use dans le sable et il n'avait qu'une seule installation pour le poser qu'il devait donc laisser avec le gros des troupes. »

Elle toussa et Robin lui offrit encore de l'eau. Elle la refusa de la tête.

« Il va vous falloir la faire durer. » Elle paraissait affaiblie et elle avait parlé si longtemps qu'à nouveau Chris lui proposa de se reposer.

« Je devais d'abord vous en parler. Où en étais-je ? Ah ! oui. C'est toi qui avais raison, Chris : nous nous sommes laissé arrêter par ce petit contingent d'esprits, puis nous nous sommes cachés à l'apparition du bombourdon. C'était Gene, à notre recherche. Dès qu'il nous aperçut, il donna l'ordre au gros de la troupe de converger vers nous.

« Si nous étions partis tout de suite, nous aurions gagné l'abri du câble avant l'arrivée de l'infanterie et de l'aviation. Je ne crois pas que Gene se serait personnellement risqué à tenter de nous avoir de là-haut mais je peux me tromper : il avait une sacrée bonne raison de le faire.

« Car c'est *après moi* qu'il en avait. » Elle se remit à tousser. Lorsqu'elle parvint à se maîtriser, elle reprit le cours de son récit : « Pratiquement tous les emmerdes de ce voyage proviennent de Gene qui essayait de me tuer. Les esprits et les bombourbons avaient ordre de m'avoir d'abord puis d'essayer éventuellement de vous choper ensuite.

« Cirocco devait être épargnée mais j'ai l'impression que Gene voyait les choses autrement.

— Que veux-tu dire ? demanda Robin. Était-il aux ordres de quelqu'un ?

— Oui, répondit Gaby. Fichtre oui. Et ça, il n'avait vraiment pas envie de m'en parler. Je lui ai dit que s'il refusait, je veillerais à ce qu'il survive une journée au moins, le temps que je le désosse morceau par morceau. J'ai même dû lui en enlever quelques-uns pour qu'il commence à me croire. »

Robin déglutit nerveusement. Elle ne s'était pas crue étrangère à la violence mais l'échelle prise par les événements récents lui avait fait un choc. Elle était accoutumée aux saignements de nez, aux os brisés, voire à la mort subite mais la guerre n'était pour elle tout au plus qu'un conte de la Terre lointaine. Elle se demandait si elle aurait été capable d'accomplir les choses que lui décrivait présentement Gaby : certes, elle aurait pu lui trancher la gorge ou lui poignarder le cœur. Mais la torture lui était étrangère et pourtant elle ressentait le Profond courant de haine qui coulait en Gaby et dont la source était ce type, ce Gene. Une fois encore, elle prit conscience de ce fossé gigantesque séparant ses dix-neuf années de Covent et les trois quarts de siècle de Gaby dans le sein de la grande roue.

« Alors, qui était-ce ? demandait Chris. Océan ? Téthys ?

— J'aurais préféré que ce fût Océan, répondit Gaby. Mais j'en doutais. Gene prenait bien ses ordres de celle que, depuis le début, j'avais toujours soupçonnée : C'était Gaïa qui lui avait dit que je devais être tuée et Cirocco épargnée. C'est pourquoi, lorsque Psaltérion est mort, je n'ai pu m'empêcher de gueuler contre elle. Elle a dû m'entendre et dire à Gene de poursuivre ses efforts. Elle lui a procuré une source de napalm et des explosifs.

— Gene était aussi derrière cette attaque ?

— Tu te rappelles comment ça s'est passé ? Chris a vu le bombourdon et m'a désarçonné de Psaltérion. S'il ne l'avait pas fait, on était morts tous les deux. Après cela, Gene se voyait contraint de faire semblant de nous attaquer tous parce qu'il fallait absolument que Rocky continue d'ignorer qu'ils n'en voulaient qu'à moi seule. » Elle toussa encore puis, saisissant Chris par le col, elle se hissa en faisant preuve d'une force hystérique. « Voilà ce que tu devras dire à Rocky lorsqu'elle sera parvenue ici. Il faut qu'elle sache que c'est Gaïa qui est derrière tout ça. Si je suis endormie lorsqu'elle arrive, dis-le-lui, toutes affaires cessantes. Promets-moi de le faire. Si je délire ou si je suis trop faible pour parler, tu dois le faire à ma place.

— Je lui dirai, c'est promis », dit Chris. Il lorgna Robin ; il pensait qu'elle délirait déjà et Robin opina. Cirocco était probablement morte et même si ce n'était pas le cas, il y avait peu de chances

qu'elle eût pu déplacer la montagne de caillasse qui obstruait l'accès de l'escalier au-dessus d'eux.

« Vous ne comprenez pas, reprit Gaby en se laissant retomber. Fort bien. Je vais vous dire ce que nous préparions réellement tout en faisant semblant de vous balader gentiment dans les bois.

« Nous complotions pour renverser Gaïa. »

*

* *

Ce qu'avaient fait Gaby et Cirocco tenait plus du recensement des moyens disponibles que d'un complot à proprement parler. Ni l'une ni l'autre n'était certaine qu'il fût physiquement possible de renverser Gaïa ou qu'on pût effectivement se débarrasser de la créature portant ce nom sans en même temps détruire Gaïa le corps, corps dont dépendait la survie d'eux tous.

Comme c'était souvent le cas en Gaïa, la situation trouvait son origine dans des événements fort lointains. Gaby avait senti la démangeaison du changement au moins trente ans plus tôt. Assise à ses côtés dans l'ombre papillotante, Robin l'écouta raconter des choses qu'elle n'avait confiées à nulle autre qu'à Cirocco.

« Rocky ne voulut même pas en entendre parler pendant un bon bout de temps. Je ne lui en fais pas reproche. Elle avait plus d'une raison de se satisfaire du *statu quo*. Moi aussi, d'ailleurs. Je ne trouvais pas si terrible que ça l'existence en Gaïa : de temps à autre, je trouvais bien quelque chose de désagréable mais, que diantre, c'était bien pire sur la Terre. L'univers est injuste et il est moche, qu'il soit ou non régenté par un Dieu vivant. Je crois honnêtement que si le Dieu des chrétiens existait, je le haïrais plus encore que Gaïa. Et elle ne fait même pas partie de son équipe.

« Malgré tout, le simple fait de pouvoir *parler* à cette divinité-là, parce qu'elle était là en personne, de lui avoir parlé et de la savoir responsable, de savoir que chaque injustice et chaque mort gratuite était le résultat d'une décision consciente... voilà qui rendait la chose encore plus dure à admettre. Pour moi, le cancer est une chose acceptable si j'ai l'impression qu'il s'est développé comme ça et non que quelqu'un l'a inventé pour l'infliger ensuite aux gens. Sur Terre, c'est ainsi que ça se passait : quand se produisait un séisme, on souffrait, on pansait ses blessures et on ramassait les morceaux en attendant ce que l'univers allait bien pouvoir vous balancer la fois suivante.

« On n'invectivait pas Dieu pour autant – du moins parmi la majorité des gens que je fréquentais.

« Mais si jamais le gouvernement faisait voter une loi qui ne plaisait pas, on faisait un foin du diable. Soit en essayant de foutre ces salauds à la porte lors de l'élection suivante, soit en s'organisant pour leur ôter le pouvoir par d'autres moyens. Parce que ces injustices venaient des hommes et non d'un cosmos indifférent, on avait l'impression de pouvoir y faire quelque chose.

« Il me fallut longtemps pour comprendre que c'était ici la même chose mais j'ai fini par y arriver : l'obstacle venait de ce qu'on assimile Gaïa à un dieu – et, que vous me croyiez ou non, c'est bien ce que j'ai fait pendant un bout de temps ; les points communs sont si nombreux. Mais elle, elle n'opère pas par magie. Tous ses actes sont, en théorie, à la portée de créatures de notre espèce. Si bien qu'à la longue, je finis par considérer Gaïa non comme une divinité mais plutôt comme une notabilité. Et, bon sang, je crois bien que je ne peux me retenir de combattre les notables. »

Elle dut s'interrompre, prise d'une quinte de toux. Robin porta l'outre à ses lèvres ; elle y but puis, penchant la tête, des larmes plein les yeux, elle constata :

« Vous voyez où ça m'a menée. »

Valiha lui épongea doucement le front.

« Vous devriez vous reposer maintenant, Gaby. Il faut économiser vos forces.

— Je vais me reposer. Je veux juste savoir d’abord. »

Sa respiration se fit pesante puis Robin vit ses yeux s’agrandir. Elle essaya de se relever mais Valiha la retint couchée en évitant soigneusement de toucher la peau brûlée. Robin vit la compréhension gagner peu à peu l’autre femme tandis que son regard errait de l’une à l’autre. Lorsqu’elle reprit la parole, ce fut d’une voix d’enfant :

« Je vais mourir maintenant, n’est-ce pas ? »

— Non, tu devrais juste...

— Oui », coupa Valiha avec cette franchise des Titanides face à la mort. « Il ne reste désormais que bien peu d’espoir. »

Gaby inspira avec un sanglot étranglé.

« Je ne veux pas mourir », gémit-elle. À nouveau, elle essayait de s’asseoir. Elle se débattit avec une énergie décuplée par l’hystérie. « Je ne suis pas encore prête. S’il vous plaît, ne me laissez pas mourir ! Je veux pas mourir ! Je... je veux pas... *ne me laissez pas mourir !* » Elle cessa soudainement de résister et s’effondra. Elle pleura des larmes amères un long moment ; si long que lorsqu’elle voulut parler à nouveau, son débit était haché et presque incompréhensible. Robin se pencha pour coller l’oreille tout contre sa bouche.

« Je veux pas... mourir », disait Gaby. Et bien plus tard, alors que Robin avait espéré qu’elle dormait, elle dit : « Je ne savais pas que ça pouvait faire aussi mal. »

Finalement, elle s’endormit.

*

* *

Il avait pu s’écouler huit heures lorsqu’elle parla à nouveau. Ou bien seize. Robin l’ignorait. Personne ne s’était attendu à la voir jamais se réveiller.

Durant les quelques heures qui suivirent, elle leur raconta le reste de l’histoire. Ses forces avaient décliné de manière alarmante : à peine était-elle encore capable de lever la tête pour avaler les gorgées d’eau qu’il lui fallait de plus en plus souvent absorber si elle voulait simplement être en état de parler. Elle avait inhalé des flammes. Ses poumons s’engorgeaient et sa respiration devenait gargouillante. Elle divaguait au seuil du rêve, parlait à sa mère et à d’autres gens, morts sans doute depuis longtemps ; elle réclamait souvent Cirocco. Mais sans cesse, elle revenait au récit de son hérésie personnelle, de cette mission donquichottesque à l’issue fatale : renverser le pouvoir arbitraire aux mains duquel se trouvaient son existence et celle de tous ceux qui lui étaient chers.

Elle leur parla d’injustices petites et grandes et souvent c’étaient les petites choses, les injustices au niveau individuel qui pesaient plus que les grands maux. Elle leur parla de l’institution des épreuves, des quêtes et de son dégoût croissant à mesure que passaient les années et qu’elle voyait tous ces malheureux poussés à lutter et mourir pour le bon Plaisir d’un dieu blasé par des passions plus modestes. Elle leur détailla la plaisanterie cruelle de la Sorcière et des titanides et parcourut l’inventaire des jouets macabres de Gaïa : une liste aussi longue qu’infâme qui trouvait son couronnement avec les immondes bombourbons.

À un moment, elle avait osé se demander si les choses devaient bien être ainsi. Et cette pensée l’avait inexorablement conduite à chercher une éventuelle solution de remplacement. Au début, elle ne pouvait en parler à personne, pas même à Cirocco. Plus tard, lorsque Cirocco eut soudain trouvé matière à protester contre les machinations de Gaïa, elle avait abordé le sujet avec précaution, s’était vu rabrouer et avait préféré laisser les choses se tasser quelque temps. Mais Cirocco avait fait

montre d'un intérêt croissant. Au début, c'était simplement un problème d'école : quelque chose, ou quelqu'un, pouvait-il se substituer à Gaïa ? Et si oui, quoi ?

Elles en discutèrent et éliminèrent les ordinateurs terrestres ; aucun n'avait la capacité ou la complexité requise. Diverses autres solutions furent également jugées insatisfaisantes. Finalement leur sélection des candidats possibles s'était réduite à onze heureux élus : les cerveaux régionaux vivants de Gaïa.

Un bon moment, Cirocco se satisfît d'en rester à cette conclusion. Il semblait possible que l'un des cerveaux, seul ou bien au sein d'une alliance, pût reprendre les fonctions de Gaïa si jamais elle venait à mourir. Chacune des possibilités soulevait certes des myriades de problèmes mais ils demeuraient à tout le moins envisageables. Et Cirocco aimait autant ne pas aller plus loin. Aux yeux de Gaby, ce n'était pas de la couardise, même si à l'époque Cirocco était au pire de ses crises d'alcoolisme. C'était simplement que la deuxième partie du problème semblait insignifiante comparée à la première. Toutes leurs discussions présupposaient la disparition de Gaïa. Seulement la question restait : qui s'y collerait ? Gaby pouvait éliminer ce problème, sachant d'expérience que le monde est rempli de héros stupides, elle la première. Idem pour Cirocco, si on l'y incitait convenablement. À elles deux, elles se débarrasseraient de Gaïa.

Mais alors surgissait la question restée jusqu'à présent pendante : *Comment* se débarrasse-t-on de Gaïa ?

*

* *

« Là, j'étais complètement collée, confessa Gaby. Le problème resta donc en suspens durant sept ou huit ans. Rocky était ravie de l'oublier mais moi j'en étais incapable. Tout ce temps, ma conscience ne cessait de me harceler, de me répéter que je devais faire quelque chose. Je ne pensais plus qu'à ça... Je peux bien l'avouer, maintenant que l'heure de la confession est venue : je n'ai jamais cru pouvoir affronter seule la solution finale. J'en savais Rocky capable, à condition qu'elle s'y décide. Si bien que ma tâche fut de trouver le moyen de l'intéresser à agir. Je devais rendre la chose envisageable. J'entrepris donc de lui suggérer une tournée d'inspection. Je dus la travailler plusieurs années durant ; à la fin, c'est tout juste si elle me parlait, tellement j'étais devenue empoisonnante. Mais je jouais sur sa conscience parce qu'elle n'appréciait pas plus que moi les faits que je vous ai relatés. Simplement, elle était plus dure à mettre en branle. Finalement, elle céda.

« Nous nous sommes servies de vous deux. J'ai bien dit que je me confessais, pas vrai ? Disons que nous ne pensions pas vous exposer à plus de danger que si vous étiez restés ici de toute façon. Mais nous nous trompions. Vous auriez été plus en sécurité en allant de votre côté. Parce que Gaïa dut avoir vent de quelque chose ; ou simplement parce qu'elle a décidé de ne plus me laisser agir de mon propre chef. Peut-être ne pouvait-elle plus supporter l'idée de ne pas avoir barre sur quelqu'un. Son unique emprise sur moi était mon besoin de crises de rajeunissement et, croyez-moi si vous voulez, je ripostais en me montrant prête à les refuser si jamais les termes du contrat étaient trop chers. Je crois que j'aurais su me montrer capable de vieillir et de mourir avec élégance. Je ne saurai jamais, mais je n'avais pas peur de la mort comme j'en ai peur maintenant.

« Donc, Rocky s'est mise à dialoguer avec les cerveaux régionaux – sans même aborder le sujet d'une éventuelle révolution. Si vous croyez qu'elle avait dans l'idée d'offrir à l'un d'eux sur un plateau la charge divine, vous vous gourez complètement. Elle les testait, cherchant à déceler leurs haines rentrées. Nous en avons pratiquement éliminé la moitié dès avant de commencer, mais on

s'est dit qu'autant valait les voir tous.

« De toute façon, on pourrait toujours dire à Gaïa qu'on effectuait un autre genre d'inspection, qu'en quelque sorte, on tâtait le terrain. » Elle essaya de rire mais ne réussit qu'à tousser. « Gaïa est le seul endroit où une telle chose soit réalisable au pied de la lettre.

« Quelle aurait été l'étape suivante, je l'ignore. Jusqu'à présent, nous n'avions guère eu de chance. Rhéa est trop fantasque et Crios n'est qu'un lèche-cul. Il s'est pourtant permis quelques remarques inattendues... enfin, à quoi bon ? Le projet est à l'eau et nous sommes écrasés. Bordel, pourquoi ne l'ai-je pas laissée éviter Téthys ? »

Elle s'humecta les lèvres mais repoussa l'eau qu'on lui offrait.

« C'est vous qui allez en avoir besoin. Vous comprenez pourquoi il est vital que vous racontiez à Rocky tout cela ? Que Gene était derrière toute l'affaire et qu'il obéit aux ordres de Gaïa ? Si cette dernière est au courant de nos agissements, Rocky est dans de sales draps. Elle doit savoir, afin de pouvoir agir en conséquence. Vous me promettez de le lui dire ?

— On promet, Gaby », dit Valiha.

Gaby hocha la tête avec effort puis elle ferma les yeux. Elle les rouvrit et son regard semblait troublé. Elle parla d'une voix presque inaudible :

« Vous savez, mon seul vrai regret est que Rocky ne puisse pas être ici avec moi. Chris, voudrais-tu... non. » Elle se détourna de lui et croisa le regard de Robin qui vint lui prendre la main.

« Robin, lorsque tu la verras, embrasse-la pour moi.

— Je le ferai. »

Gaby opina une nouvelle fois puis elle ne tarda pas à s'endormir.

Quelques instants plus tard, sa respiration se fit irrégulière, puis elle cessa complètement. Lorsque Valiha voulut prendre son pouls, il était imperceptible.

34. RÉVÉLATION

C'était étrange.

Gaby connaissait les comptes rendus sur la multitude des expériences au seuil de la mort. Ceux qui l'avaient frôlée avaient vu si souvent les mêmes choses qu'elle savait plus ou moins à quoi s'en tenir. Les gens parlaient de sérénité, d'absence de souffrance, d'une paix de l'âme si douce et si réconfortante qu'ils pouvaient tranquillement prendre leurs distances pour décider s'ils voulaient vivre ou mourir. Réalité ou bien hallucination, bon nombre affirmaient également s'être dédoublés pour contempler le spectacle de leur propre corps.

Elle savait désormais de quoi ils parlaient à présent et nul mot n'aurait pu le décrire. C'était merveilleux ; et c'était étrange.

Ils la croyaient morte mais elle savait qu'elle ne l'était pas ; pas encore. Cela ne saurait tarder car elle avait cessé de respirer. Son cœur s'arrêta et elle attendit l'ultime expérience avec ce qui aurait pu passer pour de la curiosité amusée : « Je sais quel effet cela fait *d'être* ; quel sera celui de *ne pas être* ? Est-ce qu'on se dissocie, est-ce qu'on s'éteint progressivement ou bien disparaît-on purement et simplement ? Y aura-t-il des trompettes et des harpes, des flammes et du soufre, une renaissance ou bien le simple bruit de fond de l'hydrogène des espaces intergalactiques glacés ? Est-ce qu'il n'y aura *rien* ? Et dans ce cas, *qu'est-ce que rien* ? »

Son corps ne la soutenait plus. Comme il était bon de se sentir libre, de dériver dans l'espace et le temps, puis de se retourner pour contempler la scène figée derrière soi. « Ils ne devraient pas pleurer. Enfants, réjouissez-vous pour moi... »

Et là, c'était Cirocco, assise, patiente, sur son tas de pierres. Elle avait le bras en écharpe. C'était bon d'avoir une amie.

Toute la première partie de son existence, Gaby avait bien failli mourir sans en connaître et cela aurait été pis que n'importe quel enfer. « Merci, Rocky, d'avoir été mon amie... »

Cela prenait plus de temps qu'elle ne l'aurait cru. Maintenant, elle voyait le ciel et le vaste désert en dessous d'elle et elle continuait à dériver vers le haut. De plus en plus haut, à travers le toit et dans l'espace, toujours plus haut...

Jusqu'où ?

Pour la première fois, elle se mit à avoir des doutes.

Ne serait-ce pas là LA blague à l'échelle cosmique qui couronnerait le tout ? Quelle surprise pour les théologiens s'il apparaissait que la Réponse était bien...

Et si Gaïa n'était *pas* une notabilité ? À présent, elle ne pouvait plus l'ignorer. Quoi qu'elle fût devenue, sa destination était claire : elle se dirigeait vers le moyeu.

Elle aurait voulu savoir hurler.

35. LES FUGITIFS

Chris et Robin en discutèrent, l'envisagèrent sous tous les angles et cela ne fit que renforcer une situation déjà désespérée. Mais alors qu'une telle réponse est acceptable lorsqu'elle est le résultat d'un problème théorique, elle l'est rarement pour l'animal humain dans le monde réel. S'ils avaient été emmurés de chaque côté, ils auraient pu attendre la mort. *Ce* qui aurait presque été plus facile ; mais avec ces marches qui les appelaient, ils savaient l'un et l'autre qu'il leur faudrait bien les descendre.

« C'est dans la meilleure tradition héroïque, fit remarquer Chris, que de se tuer à essayer.

— T'as pas bientôt fini avec tes histoires de héros ? C'est de notre survie qu'on discute. On est bien d'accord qu'on ne s'en sortira pas en restant ici, donc même s'il n'y a qu'une seule chance sur un million, c'est au pied de l'escalier qu'il faudra la trouver. »

Mais il n'était pas facile de décider Valiha à bouger.

La Titanide était un paquet de nerfs. Les arguments logiques avaient peu d'effet sur elle. Elle pouvait admettre qu'ils devaient chercher un moyen de sortir et que la seule voie possible était vers le bas mais, arrivé à ce point, son esprit se bloquait et quelque chose d'autre prenait la place.

Une Titanide n'avait pas à venir par ici. Aller plus loin était quasi inimaginable.

Chris commençait à désespérer. D'abord, il y avait Gaby. Demeurer près du corps n'avait rien de bien agréable. Avant longtemps... mais mieux valait ne pas y songer : se voir dans l'incapacité de l'ensevelir était déjà bien assez terrible.

Ils ne surent jamais le temps qu'il leur avait fallu pour descendre de Cornemuse et ils n'avaient aucun autre moyen de mesurer l'écoulement du temps. C'était devenu un cauchemar sans fin interrompu seulement par de maigres repas, lorsque la faim devenait intolérable, et par le sommeil sans rêves de l'épuisement. Ils parcouraient peut-être vingt ou trente marches avant que Valiha ne s'assoie et ne se mette à trembler. Il était impossible de la bouger aussi longtemps qu'elle n'avait pas fait appel à tout son courage. Elle était trop grosse pour qu'on la soulève et aucune parole ne pouvait rien y faire.

Le caractère de Robin – déjà peu stable dans ses meilleurs moments – devint franchement volcanique. Au début, Chris essaya de lui faire modérer son langage. Ensuite, ce fut lui qui se mit à ajouter des commentaires de son cru. Il n'était pas d'accord lorsqu'elle se mit à rabrouer la Titanide, à se mettre derrière elle et à la pousser avec l'énergie du désespoir pour la faire avancer mais il ne dit rien. Ils ne pouvaient quand même pas la laisser là. Robin opina :

« J'adorerais l'étrangler mais je serais incapable de l'abandonner.

Ce ne serait pas forcément un abandon, dit Chris : on pourrait aller de l'avant et tenter de trouver du secours. »

Robin ricana : « Ne te berce pas d'illusions. Qu'y a-t-il là-bas au fond ? Sans doute une mare d'acide. Et même si ce n'est pas le cas, même si Téthys ne nous tue pas et que nous parvenons jusqu'à l'un de ces tunnels – s'il y a bien là-dessous des tunnels comme dans l'autre escalier –, il nous faudra des semaines pour en sortir et autant pour revenir. Si nous la laissons, elle est morte. »

Chris dut admettre qu'il y avait du vrai là-dedans et Robin reprit ses tentatives pour forcer Valiha à bouger. Il persistait à considérer que ce pouvait être une erreur et Valiha lui donna raison : cela se produisit soudainement, dès que Robin eut commencé à la claquer.

« Ça fait mal », gémit Valiha.

Robin la frappa derechef.

Valiha enserra dans sa main énorme le cou de Robin et la souleva du sol en la tenant à bout de

bras. Robin se débattit quelques instants, puis demeura immobile ; elle gargouillait.

« La prochaine fois que je t'attrape, dit Valiha d'une voix pas particulièrement menaçante, je serre jusqu'à ce que ta tête se détache. »

Elle reposa Robin, lui tint l'épaule pendant qu'elle toussait et ne la relâcha que lorsqu'elle fut certaine qu'elle pouvait tenir debout toute seule. Robin battit en retraite et Chris estima que c'était une chance qu'elle eût laissé son arme en sûreté dans les fontes de Valiha. Mais la Titanide ne semblait lui en tenir aucune rancune et l'incident ne devait plus jamais être mentionné tandis que, de son côté, Robin se garda dorénavant ne serait-ce que d'élever la voix en présence de la Titanide.

*

* *

Il estima qu'ils avaient accompli plus de la moitié du chemin. C'était la cinquième fois qu'ils dormaient. Mais cette fois-ci, lorsqu'il s'éveilla, Valiha avait disparu.

Ils se mirent à remonter.

Mille deux cent vingt-neuf marches plus tard, ils la trouvèrent. Elle était assise, les jambes repliées sous le corps, le regard vitreux, oscillant doucement d'arrière en avant. Elle avait l'air aussi intelligent qu'une vache.

Robin s'assit et Chris vint s'effondrer à côté d'elle. Il savait que s'il se mettait à pleurer maintenant, il ne pourrait plus s'arrêter, alors il ravala ses larmes.

« Et maintenant ? » demanda Robin. Chris se releva avec un soupir. Il mit les mains sur les joues de Valiha et les caressa doucement jusqu'à ce que son regard accommode enfin sur lui.

« Il est temps de repartir, Valiha.

— Non ? Tu crois ?

— J'en ai peur. »

Elle se releva et se laissa conduire.

Ils descendirent vingt marches, puis trente, puis quarante. À la quarante-sixième, elle s'assit de nouveau et se remit à osciller. À force de l'amadouer, Chris parvint encore à la faire se relever et cette fois ils parcoururent soixante marches. Lorsqu'il l'eut fait repartir pour la troisième fois, il était optimiste : il espérait arriver à cent marches mais ils n'allèrent pas plus loin que dix-sept.

*

* *

Deux étapes plus tard, ce furent les pleurs de Robin qui réveillèrent. En levant les yeux, il constata que de nouveau Valiha était partie. Il passa un bras autour de la jeune fille et celle-ci ne fit aucune objection. Lorsqu'elle se fut calmée, ils se levèrent et, une fois de plus, se mirent à grimper.

*

* *

Il lui semblait que plus personne n'avait ouvert la bouche depuis des années. Il y avait eu des cris et à un moment, ils en étaient même venus aux mains. Mais même dans ces conditions, ils ne pouvaient tenir bien longtemps : ni l'un ni l'autre n'avait l'énergie suffisante. Chris boita quelque temps à la suite de leur pugilat tandis que Robin arborait un bel œil Poché.

Mais il était surprenant de constater ce que pouvait faire un peu d'adrénaline.

« On dirait que le sol est sec, murmura Robin.

— J'ai peine à le croire. »

Ils étaient dissimulés à l'abri de la courbure du mur en spirale et regardaient vers le bas, vers ce qui devait être – et ils avaient du mal à le croire – leur terminus. Tout du long, ils s'étaient attendus à trouver un lac d'acide avec Téthys en sûreté au beau milieu. Et à la place, ils voyaient ce qui se révélait être la marque de hautes eaux – ou plutôt de « hauts acides » – à dix mètres seulement de l'endroit où ils se tenaient, suivie d'une section de sol dénudé. Téthys elle-même demeurait invisible derrière le virage.

« Ce doit être un piège, dit Robin.

— Sûr. Faisons demi-tour, et remontons. »

Robin pinça les lèvres, ses yeux se mirent à flamboyer puis elle se détendit et parvint même à esquisser un sourire.

« Eh, je ne sais pas comment dire ça... nous nous bouffons le nez depuis ce qui me paraît une éternité... mais si jamais ça tournait mal... je veux dire que...

— Qu'on se sera bien marrés ? suggéra Chris.

— Je ne dirais pas les choses comme ça. Bon sang... »

Elle lui tendit la main. « Mais ce fut rudement chouette de t'avoir connu. »

Il lui serra brièvement la main dans les deux siennes.

« Pour moi aussi. Mais n'en dis pas plus. Chaque mot risque de sonner plutôt bizarrement plus tard ; si jamais nous en réchapons. »

Elle rit. « Je m'en fiche. Je ne t'aimais pas quand on est partis mais ne t'en formalise pas : je ne crois pas avoir jamais aimé personne. Je t'aime bien à présent et je voulais que tu le saches. Pour moi, c'est important.

— Je t'aime bien, moi aussi », et il toussa nerveusement. Ses yeux quittèrent les siens et quand il se força à la regarder de nouveau, elle avait déjà détourné le regard. Il relâcha sa main, ressentant ce qu'il aurait voulu dire sans être capable de l'exprimer.

Il se tourna vers Valiha et commença à lui parler avec calme. Il savait mieux s'y prendre qu'elle : il ne parlait de rien de précis et laissait la mélodie de sa voix l'apaiser avec ce langage qu'ils avaient en commun. Peu à peu, il insinuait à ses paroles un sens, les répétait en lui indiquant ce qu'elle devait faire mais sans insister pour ne pas déclencher une terreur toujours présente. Il lui parlait de remonter vers le soleil.

*

* *

Un fatalisme étrange avait envahi Valiha durant le dernier kilomètre. Elle s'arrêtait moins souvent mais progressait avec plus de lenteur. Elle semblait comme droguée. À un moment, Chris aurait juré qu'elle dormait debout. Elle luttait pour garder les yeux ouverts. Il supposa que c'est ainsi chez les Titanides s'exprimait la peur ou du moins ce qui pour elles en tenait lieu. Maintenant qu'il y repensait, il n'avait jamais vu de Titanide manifester ce qu'il considérait comme de la peur, ni devant les esprits-de-sable, ni même au fin fond de cet escalier ténébreux. Apparemment, elle ne craignait pas Téthys d'une manière compréhensible pour Chris. À la place, s'était d'abord manifestée une répulsion, comme si une force physique tendait à l'écarter de Téthys. Elle s'était montrée incapable de fournir une explication à la plupart de ses actes ; lorsque avec Robin, ils ne la poussaient pas à descendre, elle remontait, tout bonnement ; aussi inexorablement que monte l'air chaud. Cette force

avait disparu et s'y était substitué cet engourdissement, tant physique que mental. Son esprit travaillait laborieusement, ses sens étaient émoussés et son corps semblait presque se recroqueviller.

« Dans un moment, nous... Valiha, écoute-moi ! » Il devait la claquer pour attirer son attention. Et il avait l'impression qu'elle le sentait à peine. « Valiha, il nous faut accomplir cette partie du trajet au plus vite. Cela ne fait que quelques centaines de marches. Je ne crois pas que nous aurons le temps de nous arrêter pour nous reposer comme jusqu'à maintenant.

— Pas de repos ?

— J'ai bien peur que non. Ce que nous allons faire, c'est descendre en vitesse les dernières marches en restant près de la paroi – tiens-toi près de moi, c'est moi qui longerai le mur –, puis pénétrer dans le tunnel. Une fois là, nous serons sur le chemin de la remontée et de la sortie. Est-ce que tu comprends, Valiha ? Pour commencer à remonter, il faut juste redescendre encore un peu, rien qu'un petit peu, c'est tout et tout ira bien. Tu as compris ? »

Elle hocha la tête mais Chris était loin d'être convaincu. Il faillit poursuivre ses explications mais s'aperçut que c'était bien inutile. Ça marcherait ou ça ne marcherait pas. S'il avait dû parier, il aurait joué son argent contre eux.

*

* *

Ils entreprirent l'ultime descente la main dans la main. Ils ne furent pas longs à déboucher de la courbe du corridor pour se trouver en présence de Téthys, assise, immobile, au milieu de son bain d'acide, tout comme précédemment Crios. En fait, Chris n'aurait pu distinguer l'une de l'autre. Il espérait bien que ce qu'il ne pouvait encore voir était également identique. Il ne le saurait qu'au moment où ils déboucheraient sur le sol même de la salle.

« Qu'est-ce qui t'a retardée, Sorcière ? »

La voix l'avait frappé comme un coup de poing. Il dut s'arrêter pour prendre une profonde inspiration. Jusqu'à cet instant, il n'avait pas remarqué à quel point il pouvait être tendu. Son cœur martelait et sa respiration était haletante. Par chance, Valiha avançait toujours. Tous trois, ils continuèrent leur approche. Ils n'avaient plus que dix marches devant eux.

« Je savais que tu étais là-haut, bien entendu, reprit Téthys. Je crois comprendre que tu as rencontré quelques difficultés. Maintenant, j'espère que tu ne m'en tiens pas rigueur car je n'y suis absolument pour rien et tu peux t'en prendre à Gaïa pour cela. »

La voix de Téthys était analogue à celle de Crios : c'était le même ronronnement atone, inhumain ; indistinct et sans source. Et pourtant, elle avait quelque chose de méprisant et d'impérieux qui vous glaçait les sangs.

« Alors, tu as amené Gaby avec toi. Je commençais à désespérer de jamais la rencontrer. On a eu du mal à faire affaire avec Crios, pas vrai ? Et vous, mademoiselle Plauget ?

Pourtant, on ne vous a jamais vue par ici ; je me demande bien pourquoi. » Robin se pencha devant Valiha, l'air ébahi. « Chris, murmura-t-elle. Ce foutu machin est *myope* ! » Chris lui fit un signe de main frénétique, craignant, s'il parlait, de rompre le charme : Téthys ne confondrait pas leurs voix.

« Que s'est-il passé ? » demanda Téthys, confirmant ainsi ses craintes. « Pourquoi ne pas parler à voix haute ? Est-il poli de me faire attendre si longtemps pour faire ensuite des messes basses lorsque vous êtes ici ? Je hais les secrets ! »

Ils avaient maintenant gagné le plancher de la salle et Chris aperçut les deux tunnels qu'il avait

déjà remarqués chez Crios – l'un dirigé vers l'est et l'autre vers l'ouest. Tout ce qu'il restait à faire à présent, c'était de franchir les soixante ou soixante-dix mètres menant au tunnel est. Chris tapota nerveusement l'arme inhabituelle qu'il avait ôtée des sacoches de Valiha. Son contact dur et froid était rassurant tandis qu'il faisait courir son pouce sur les deux pointes acérées.

« Je reconnais que je n'avais pas saisi jusqu'à maintenant tes raisons d'amener ici une telle créature, dit Téthys. Cela aurait dû me paraître évident, n'est-ce pas ? »

Chris ne pipa mot. Ils n'étaient plus qu'à dix mètres de l'entrée du tunnel et continuaient d'avancer.

« Je commence à m'impatisser, reprit Téthys. Tu as beau être la Sorcière, il y a des limites. Je parle de la Titanide. Quelle attention de ta part d'avoir apporté le dîner ! Viens par ici, Valiha ! »

Valiha s'immobilisa et tourna lentement la tête. Pour la première fois, elle regarda Téthys. Chris n'attendit pas de voir ses réactions. Il serra avec fermeté le large croc sorti de la trousse de sculpture de Valiha, recula d'un pas et l'enfonça avec décision dans le gras de la croupe de la Titanide. Durant un horrible instant, il n'y eut aucune réaction puis Valiha démarra si vite qu'on la vit à peine. Il entrevit le bout de sa queue qui disparaissait dans le tunnel, entendit un hurlement et le claquement des sabots puis tous les autres bruits furent noyés sous un sifflement perçant.

Ils se retrouvèrent dans le tunnel, talonnés par une vague de chaleur et par un vent grandissant. Des fumerolles suffocantes les entouraient : Téthys emplissait son lac aussi vite qu'elle pouvait. Le sol sur lequel ils couraient semblait plat : lorsque la nappe d'acide déborderait des douves, elle les suivrait. Ils furent rejoints dans leur fuite par des créatures voletantes analogues à des chauves-souris. À leur luminescence orangée, Chris reconnut les animaux qui avaient éclairé leur longue descente et il fit le vœu qu'ils peuplent également les tunnels. Quelles que fussent ces créatures, elles ne semblaient pas apprécier plus que lui les vapeurs d'acide.

Une partie de son esprit nota qu'il s'était trouvé un point de supériorité par rapport à Robin : il courait plus vite. Elle était en queue et il dut réduire l'allure pour lui permettre de le rattraper. Ils toussaient tous les deux, ses yeux larmoyaient mais les émanations étaient désormais moins denses.

Il l'entendit hoqueter et tomber. Ce fut seulement après s'être arrêté pour faire demi-tour qu'il entendit goutter un liquide qui ne devait certainement pas être de l'eau. Durant un bref instant de panique, il faillit s'enfuir mais il se hâta plutôt vers la jeune fille et vers le bruit croissant de la vague d'acide qui approchait. L'obscurité était maintenant presque totale car les créatures luminescentes, moins altruistes que lui, ne les avaient pas attendus.

Il lui rentra dedans. Pourquoi avait-il cru qu'elle aurait besoin de son aide pour se relever ?

« Cours donc, idiot ! » glapit-elle et, certes, il courut, mais derrière, cette fois, dans la pâle et lointaine lueur jetée par les créatures volantes qui faisaient un halo autour de son ombre en mouvement.

« Combien de temps penses-tu qu'il va falloir courir encore ? lui jeta-t-elle par-dessus l'épaule.

— Jusqu'à ce que je n'entende plus le ressac de l'acide derrière moi.

— Très bon plan. Tu crois qu'on va distancer les vagues ? Est-ce qu'elles se rapprochent ?

— Peux pas dire. Faudrait que je m'arrête pour écouter.

— Alors, on ferait mieux de continuer à courir jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus.

— Très bon plan. »

*

**

Il semblait improbable que les oiseaux-luire aient pu voler plus vite ; ils avaient pourtant l'air plus lointains que jamais. C'est donc que Robin et lui avaient ralenti l'allure. Sa respiration se faisait rauque et haletante et il souffrait d'un point de côté. Mais il ne percevait toujours aucune élévation du sol. Pour autant qu'il sache, ils pouvaient fort bien se trouver encore plus bas que le plancher de la grotte de Téthys. Celle-ci restait donc tout à fait capable de submerger sur toute sa longueur ce que Chris espérait avec ferveur être un tunnel de trois cents kilomètres rejoignant Téthys à sa sœur Théa. Mais il restait évidemment possible que ce tunnel ne menât pas du tout à Théa. Il pouvait même s'achever à tout moment. Il pouvait se mettre à descendre, révélant alors aux fugitifs qu'ils avaient cherché leur salut dans une vulgaire vidange pour le trop-plein d'acide. Mais ils n'avaient pas d'autre choix que de courir. Si le tunnel était un cul-de-sac, Valiha y arriverait la première et ils ne l'avaient pas encore rattrapée.

« Je crois... que ça... remonte. Pas... toi ? »

— Peut-être. Mais... pour combien de temps ? »

Par-devers soi, Chris n'avait pas l'impression d'avoir gagné la moindre hauteur mais si d'imaginer qu'elle grimpeait pouvait aider Robin à mettre un pied devant l'autre, il n'y voyait aucun inconvénient.

« Je ne... tiendrai... plus longtemps. »

« Moi non plus », songeait-il. L'obscurité était désormais presque complète. Le sol n'était plus aussi régulier qu'auparavant, ce qui accroissait les risques de chute. Dans ces conditions, se relever devenait toute une affaire.

« Encore un effort », souffla-t-il.

Ils se heurtèrent, s'écartèrent, se heurtèrent encore. Lorsque Chris s'écarta vers la droite, son épaule frôla la paroi invisible du tunnel. Titubant les mains tendues devant lui, il était incapable de dire si la lueur qu'il suivait, apparemment à des kilomètres devant, était réelle ou due simplement à la Persistance rétinienne. Il craignait de s'écraser contre le mur si jamais le tunnel faisait un coude. Puis il se rendit compte qu'ils progressaient à présent avec une telle lenteur qu'une collision serait sans aucun danger.

« Stop ! » dit-il en se laissant tomber à genoux. Quelque part devant, Robin haletait et toussait.

Durant une période indéterminée, il ne se soucia plus que l'acide pût ramper dans le tunnel derrière lui. La joue posée contre la pierre froide du sol, il s'abandonna. Seuls ses poumons continuaient à travailler, sur un rythme régulièrement décroissant. Il avait la gorge brûlante et sa salive, rare, était si épaisse qu'il devait la cracher en longs filets gluants. Il finit par lever la tête, poser les paumes sur le sol, s'agenouiller et, faisant appel à toute sa volonté, retenir sa respiration quelques secondes afin d'écouter. En vain : le sang bourdonnait à ses oreilles et Robin, proche à le toucher, continuait de haleter et de suffoquer bruyamment. Peut-être aurait-il perçu l'approche de l'acide s'il avait déferlé comme une vague mais ce n'était pas le cas : s'il continuait de monter, ce serait en silence. Il tendit la main et toucha l'épaule de Robin.

« Allez. On ferait mieux de repartir. »

Elle gémit mais se leva en même temps que lui. Elle chercha sa main à tâtons et ils se mirent en marche. Il avait l'épaule qui frottait contre la paroi de droite ; ils continuèrent ainsi, Chris effleurant d'une main la pierre froide et serrant de l'autre la chair chaude.

« Nous devons monter, finit par dire Robin : sinon, on aurait été lessivés depuis un bon bout de temps.

— C'est également mon avis. Mais je n'y mettrais pas ma main au feu. Il faut continuer à avancer jusqu'à ce qu'on trouve de la lumière. »

Ils continuèrent donc et Chris se mit à compter leurs pas, sans bien savoir pourquoi. Il se dit que c'était sans doute plus facile que de songer à ce qui pouvait les attendre.

Après plusieurs centaines de pas, Robin se mit à rire.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? »

— Je sais pas. Je... je crois que je viens juste de m'en rendre compte mais... *on y est arrivés !* »

Elle lui étreignit la main.

Chris était étonné par sa réaction : il était sur le point de lui faire remarquer qu'ils étaient loin d'être sauvés, que devant eux la route était certainement parsemée de pièges qu'ils ne pouvaient même pas imaginer lorsqu'il fut envahi par une émotion d'une intensité comme il n'en avait jamais connue. Il comprit qu'il souriait à belles dents.

« Bon sang, mais c'est que t'as raison ! »

Maintenant, ils riaient tous les deux. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et se donnèrent de grandes claques dans le dos en se congratulant avec bruit. Il la serra très fort, incapable de se retenir, mais elle ne fit aucune objection. Et presque aussi brusquement, il se retrouva en train de pleurer, tout en continuant de sourire. Ni l'un ni l'autre ne parvenait à maîtriser la rapide succession d'émotions due au relâchement d'une tension insoutenable. Ils prononçaient des paroles incohérentes. Ils finirent par se calmer, restant toujours debout accrochés l'un à l'autre et se balançant doucement en essuyant leurs larmes.

Lorsque Chris se remit à glousser, Robin le secoua :

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle, à présent ? »

— Oh... rien.

— Allez... »

Pendant un moment, il ne voulut rien dire, mais elle le harcela.

« Bon, d'accord. Bordel, je ne comprends pas comment j'arrive encore à rire : ça n'a rien de drôle. On a perdu tout un tas de copains. Mais là-haut... là-haut, quand on s'est retrouvés cloués au sol...

— Ouais ? »

— Ben, tu pouvais pas voir parce que tu étais dans les vapes. Tu sais... » Il enchaîna rapidement, en regrettant d'avoir commencé, maintenant qu'il se rappelait à quel point elle désirait sans doute oublier ces instants :

« Bref, Cirocco nous a dit à tous de pisser. Alors, ben, moi aussi ; il le fallait bien, hein ? J'ai ouvert mon froc et... bon, tu vois, je l'ai sortie... et j'ai ouvert les vannes. En arrosant, si tu veux, pour que ça donne le maximum d'effet... et alors, brusquement, je me suis dit : “Prenez toujours ça, bande de sales esprits !” »

Robin éclata d'un rire quasi hystérique et Chris rit de concert avant de finir par s'interroger : « Ça n'avait pas été aussi drôle que ça, quand même ? »

*

* *

Ils avaient parcouru mille pas lorsqu'ils virent le premier oiseau-luire suspendu au plafond. Ce fut alors seulement qu'ils virent que le tunnel s'était élargi. La créature était à vingt mètres au moins au-dessus d'eux, plus peut-être, et sa lumière orange se projetait sur des parois distantes de trente mètres. Chris se retourna pour chercher derrière eux les reflets éventuels de flaques d'humidité mais il ne distingua rien.

Peu de temps après, ils passèrent sous un autre oiseau-luire, puis sous un groupe de cinq. Après ces longues heures d'obscurité, ils leur paraissaient aussi éblouissants que des torches.

« Je me demande bien ce qu'ils trouvent à manger par ici ? remarqua Chris.

— Il doit bien y avoir quelque chose. J'ai l'impression que briller en permanence comme ça exige pas mal d'énergie.

— Gaby disait que c'était une réaction catalytique, rappela Chris. Mais il faut quand même qu'ils se nourrissent. Peut-être qu'on pourrait manger ce qu'ils mangent.

— Il va nous falloir trouver quelque chose tôt ou tard. »

Chris songeait aux provisions restées dans la sacoche de Valiha. Ce qui lui fit penser à Valiha elle-même. Il commençait à s'inquiéter.

À présent, les oiseaux-luire étaient en foule et ils illuminaient un tunnel qui s'étendait loin devant eux. La visibilité s'étendait jusqu'à cinq cents mètres et il n'y avait toujours pas trace de la Titanide.

« Je viens de penser à quelque chose, dit Robin.

— À quoi ?

— Es-tu vraiment certain que ce tunnel se dirige vers l'est ?

— Que veux-tu... ? » Il s'arrêta. « Tu sais aussi bien que moi que... » Que quoi ? L'escalier s'était enroulé en colimaçon durant cinq kilomètres. Au tout début de leur descente, Robin avait fait remarquer qu'ils auraient des problèmes d'orientation en arrivant au fond. En conséquence, ils avaient opéré de laborieux calculs afin de déterminer le rayon de l'escalier en spirale. Une fois connu le nombre de marches nécessaires pour effectuer un tour complet et donc se retrouver orientés dans la même direction, le repérage n'était plus qu'une question de décompte. Ainsi avaient-ils pu déterminer à leur arrivée dans la chambre de Téthys qu'ils y débouchaient par le côté sud et donc que l'ouest devait être à gauche et l'est à droite.

Malgré tout, leurs données restaient entachées d'une certaine incertitude : le fait de se tromper de quelques marches dans leur calcul était sans importance mais pas celui d'ignorer leur point de départ précis. Ils avaient en surface pénétré dans l'édifice par l'ouest. Mais la confusion entourant leur fuite ainsi que la destruction de la structure construite par les lutins leur interdisait toute estimation correcte du nombre de marches descendues par Valiha avant son arrêt. Et lorsque les choses s'étaient tassées, la partie supérieure de l'escalier était obstruée par les décombres.

« Tu ne crois quand même pas qu'elle aurait parcouru un demi-tour ? finit-elle par demander.

— Je ne pense pas. Mais c'est toujours possible. Et dans ce cas, ce tunnel conduit à Phébé et non à Théa. »

Chris aurait voulu ne pas y penser. Leur situation était si précaire : elle dépendait de tant de facteurs qu'ils ne maîtrisaient pas. Il était possible que même s'ils gagnaient Théa – une région amicale aux dires de Cirocco –, celle-ci ne fût guère disposée à accueillir ces trois intrus dans son domaine.

« Nous examinerons ce problème lorsqu'il se présentera. »

Ce qui fit rire Robin : « À d'autres ! Si c'est Phébé qui est au bout du tunnel, on n'a plus qu'à s'asseoir et attendre de crever de faim.

— Ne sois donc pas si pessimiste : on sera morts de soif *bien avant* ! »

*

**

Le tunnel s'élargissait maintenant peu à peu, évoquant désormais moins une galerie artificielle

qu'une caverne naturelle. Malgré l'accroissement de leur nombre, les oiseaux-luire éclairaient avec moins d'efficacité cet espace plus vaste. Chris aperçut des embranchements vers le nord et vers le sud mais il estima, tout comme Robin, qu'il était plus logique de poursuivre dans leur direction initiale ; l'est. Du moins l'espéraient-ils.

« Valiha devait encore être paniquée en débouchant ici, dit Robin. Je suppose qu'elle aura donc continué tout droit. Si elle s'était remise à réfléchir ; elle serait à mon avis revenue vers nous ou bien elle aurait attendu avant de commencer l'exploration des tunnels latéraux.

— Je suis d'accord. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle aille aussi loin. Et je n'oublie toujours pas que c'est elle qui a tous nos vivres. Moi, je boirais bien un coup. »

Le sol de la caverne était devenu irrégulier. Ils se mirent à escalader et à redescendre des pentes douces qui rappelaient à Chris les dunes de leur traversée de Téthys. Le plafond était à présent si haut que les oiseaux-luire qui s'y suspendaient ressemblaient à des étoiles à l'éclat rougi par le voile atmosphérique. On discernait mal les détails et au niveau du sol, seules les formes générales demeuraient visibles. Lorsqu'ils eurent perçu le bruit de l'eau, ils s'approchèrent avec prudence et découvrirent le torrent, trahi par ses reflets cuivrés. Chris y plongea un doigt, prêt à l'essuyer si jamais le liquide était de l'acide. Ne s'étant pas brûlé, il le porta à ses lèvres. L'eau avait un léger goût carbonaté.

Ils ôtèrent leurs chaussures et s'enfoncèrent dans le courant ; le gué, découvrirent-ils, n'avait que cinquante centimètres de profondeur et pas plus de dix mètres de large.

Sur l'autre rive, le terrain changeait à nouveau de configuration. Ils pouvaient distinguer alentour des aiguilles déchiquetées. À un moment, Chris dévala dans une faille de deux mètres : l'espace d'une interminable seconde, il se demanda s'il ne vivait pas ses derniers instants puis il heurta le sol des mains et des genoux et pesta bruyamment, plus par soulagement que par colère. Il avait quelques bleus à rajouter à ses coupures et autres éraflures mais rien de plus.

Après ces émotions, il redoubla de prudence et ne tarda pas à s'en féliciter : réagissant plus par instinct que par réflexion, il se surprit à tendre la main pour immobiliser Robin. Lorsqu'ils reprirent précautionneusement leur progression, ils virent qu'elle avait frôlé à moins d'un mètre un précipice qui en faisait bien trente ou quarante.

« Merci », dit hâtivement Robin.

Il opina, distrait par une lueur sur sa gauche. Il essayait en vain d'en discerner l'origine lorsqu'il entendit le bruit : quelqu'un chantait.

Ils se dirigèrent vers la lumière. À mesure, des détails émergeaient de cet infini d'ombres grises et noires. Des taches informes devenaient des rochers, des treillis sombres semblables à des toiles d'araignée révélaient des lianes maigres et des arbrisseaux. Et cette lumière semblait vaciller comme une chandelle. Ce n'en était pas une mais la lampe qu'avait dans sa sacoche Valiha lorsqu'elle avait pris la fuite. Un dernier éclair de compréhension lui révéla que l'une des silhouettes près de la lumière n'était autre que Valiha elle-même. Elle était allongée sur le flanc, à vingt mètres du fond du petit canyon, côté opposé.

Il l'appela.

« Chris ? Robin ? leur cria-t-elle. C'est vous ! Je vous ai retrouvés ! »

C'était une curieuse façon d'envisager les choses mais il se garda d'en rien dire. Il descendit la pente avec Robin puis remonta jusqu'à la hauteur de la Titanide. L'endroit semblait plutôt bizarrement choisi pour s'y reposer : vingt mètres plus bas, elle aurait été sur le plat. Il s'était bien douté que quelque chose ne tournait pas rond et maintenant il en avait la certitude. Dans un éclair de frayeur, il eut la vision de Psaltérion mourant, gisant sur le sol imbibé de son sang.

Arrivés à sa hauteur, ils découvrirent à la lueur de la lampe son visage maculé de sang séché. Elle renifla bruyamment et se passa la main sur la lèvre supérieure.

« J'ai bien peur de m'être cassé le nez », leur dit-elle.

Chris dut détourner les yeux : Elle s'était cassé le nez, mais aussi les deux jambes de devant.

36. EN AVANT !

Tranquillement assise à vingt mètre de là, Robin écoutait Chris engueuler la Titanide : peu après qu'il eut déterminé la gravité de ses blessures, celle-ci lui avait en effet suggéré de mettre plutôt un terme à ses souffrances. Chris avait explosé.

Son corps se faisait plus pesant à chaque minute. Bientôt, elle ne ferait plus qu'un avec le roc et les ténèbres. Ce serait un soulagement : la fin d'une frustration. Elle comprenait à présent que son accès d'ivresse après avoir échappé à Téthys était une erreur : elle ne s'en sortirait pas une deuxième fois.

Mais elle pouvait constater que Chris n'avait pas l'intention de se laisser abattre. Il persistait à croire qu'il y avait quelque chose à faire. Il venait vers elle à présent et elle était presque sûre qu'il allait encore élaborer de nouveaux plans.

« Tu t'y connais en secourisme ?

— Je sais faire un pansement. »

Il fit une grimace. « C'est à peu près pareil pour moi. On va pourtant devoir en faire plus. J'ai trouvé ceci. » Il ouvrit la trousse de cuir qu'il portait. Les rabats se déplièrent dans tous les sens en révélant des rangées de poches et de compartiments. La lampe accrochait l'éclat du métal : scalpels, pinces, seringues, aiguilles, tout un attirail de chirurgien amateur, aligné dans un ordre parfait. « L'une d'elles devait savoir se servir de tout ce fourbi sinon elles ne l'auraient pas apporté. D'après Valiha, Hautbois en avait encore plus. Ce matériel m'a tout l'air d'être suffisant pour pratiquer de petites interventions.

— Si tu sais ce que tu fais. Valiha doit-elle être opérée ? »

Chris avait l'air à la torture.

« Elle a plus ou moins besoin d'être raccommodée. Les deux fractures sont au niveau du... quel est le terme, pour un cheval ? Entre le genou et la cheville. Je crois qu'un seul os est fracturé dans la jambe droite mais elle ne peut quand même pas s'en servir ; quant à la gauche, c'est pire : tout le poids a dû porter dessus. Les deux os se sont brisés et l'un des morceaux pointe à travers la peau. » Il avait saisi un mince livret.

« Ils disent là-dedans que c'est une fracture ouverte et qu'en général, le problème est dans ce cas de lutter contre l'infection. Il va nous falloir remettre les os, nettoyer la blessure et recoudre le tout.

— Je n'ai pas franchement envie d'entendre les détails. Tu t'en occupes et une fois que tu auras pigé, tu m'appelles et tu me dis ce qu'il faut faire : je le ferai. »

Il resta un moment sans répondre. Quand elle leva les yeux, elle s'aperçut qu'il la dévisageait avec insistance.

« Quelque chose ne va pas ? » lui demanda-t-il.

Elle n'eut même pas le cœur de rire. Elle faillit lui rappeler qu'ils étaient perdus dans l'obscurité à cinq kilomètres sous terre, presque sans vivres et pratiquement sans aucune lumière, avec à l'est et à l'ouest des demi-dieux fous et au milieu un compagnon blessé trop lourd pour être transportable même s'ils avaient su d'abord comment se tirer de là. Mais à quoi bon lui gâcher sa journée ? D'ailleurs, ce n'était pas ça qu'il avait voulu dire et elle le savait et elle était certaine qu'il le savait aussi mais elle n'avait pas pour autant envie d'en discuter. Pas tout le temps.

Alors, elle haussa les épaules avec lassitude et regarda ailleurs.

Il continua de l'observer un long moment – elle avait vraiment l'impression de sentir peser sur elle son regard et puis, comment aurait-il pu ne pas savoir ? –, puis il se pencha et de la main lui effleura le genou.

« On s'en sortira, lui dit-il. Il suffit de serrer les coudes et de s'occuper l'un de l'autre.

— Je n'en suis pas si sûre », répondit-elle mais elle se dit qu'après tout il ne savait peut-être pas. Tant qu'elle avait cru qu'il s'en doutait, elle l'avait craint. À présent, son apparente ignorance soulevait en elle un sentiment de dédain. Se pouvait-il que sa vigilance eût été inutile ? Personne ne pouvait-il donc lire en elle ? Elle sentit que se retroussait le coin de sa lèvre, du côté de son visage resté dans l'ombre : vivement, elle se dissimula derrière sa main. Une vague brûlante d'anxiété la submergea, la laissant couverte de sueur. Que lui arrivait-il ? Ça ne faisait même pas mal. Il n'était pas difficile de ricaner en gardant la bouche close. Cet édifice de l'honneur, soigneusement bâti durant toute une vie pouvait-il donc être balayé avec une telle aisance ? Chris à présent s'était relevé et s'éloignait pour retourner soigner Valiha : une fois qu'il serait parti, son secret serait sauf.

Un grondement sourd envahit ses oreilles. Quelque chose dégoulinait de son menton. Elle se contraignit à décrisper la mâchoire et sentit une douleur cuisante lorsque l'air vint en contact avec la morsure toute fraîche sur sa lèvre.

« C'est pas vrai ! » Elle avait été incapable de retenir ces mots mais lorsqu'il se tourna, attendant qu'elle poursuive, elle dut réfléchir pour trouver quelque chose, pour faire comme si de rien n'était, comme si elle n'avait jamais rien dit.

« Qu'est-ce qui n'est pas vrai ?

— Ce n'est pas... ce... je n'ai jamais dit... c'est toi qui n'as pas... » Brusquement, elle se sentait vraiment mal. Elle se surprit à contempler stupidement la poignée de cheveux qu'elle tenait dans le poing. Des cheveux de la même couleur que les siens. Elle était tombée à genoux et Chris était à ses côtés, un bras passé par-dessus son épaule.

« Ça va mieux à présent ?

— Nettement mieux. Là-haut, avec ce feu et toutes ces choses dans le sable qui vous mordent sans qu'on les voie jamais parce qu'elles vivent dans la mer, même qu'elles me couraient après et que je pouvais pas m'échapper mais j'ai trouvé un moyen que personne ne connaît parce que d'abord ça m'arrive tout le temps et que j'y peux rien et puis d'abord j'ai pas du tout envie de rien faire je veux juste m'en aller à cause qu'elles mordent et qu'on peut pas les voir même que c'est pas juste et que je les déteste parce qu'elles vivent au fond tout au fond de la mer. »

Elle se laissa mener. Il la conduisit vers un endroit plat, y déroula le sac de couchage et l'aïda à s'étendre dessus. Son regard était perdu dans le néant.

Ne sachant plus que faire ensuite, il la laissa pour retourner auprès de Valiha.

*

* *

Robin l'entendit approcher quelque temps après.

Elle ne s'était pas assoupie et elle n'avait rien perdu de ce qui se passait alentour.

Elle fit jouer ses doigts et constata qu'ils se pliaient sans difficulté : ce n'était donc pas une crise. Et pourtant, elle ne se sentait pas du tout dans son état normal. Elle avait entendu geindre Valiha et la chose ne lui avait fait aucun effet. À plusieurs reprises la Titanide avait hurlé de douleur mais elle n'aurait su dire combien de fois ; ses cris n'avaient pas été séparés par des intervalles de temps rationnels. Elle était incapable de savoir si elle avait pleuré ou bien si les larmes étaient encore du domaine du futur. Elle ne pouvait l'expliquer et d'ailleurs ne cherchait pas à le faire.

« As-tu encore envie de bavarder ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas.

— Je n'ai pas très bien saisi tout ce que tu as raconté tout à l'heure mais cela semblait avoir de l'importance pour toi. Tu veux essayer encore ?

— Ce n'était pas une crise.

— Tu veux dire que...

— Tu sais ce que je veux dire.

— Quand on était coincés ? Là-haut dans le désert ?

— Oui.

— Tu pouvais vraiment bouger ? Tu faisais semblant ? C'est ça que tu veux dire ?

— C'est exactement cela. »

Elle attendit mais il ne parla pas. Lorsqu'elle le regarda, il se contenta de continuer à l'observer, assis. Elle aurait voulu qu'il se comporte autrement. Elle était bien décidée à ne plus dire un mot.

« Non. Ce n'est pas ce que je veux dire, finit-elle par admettre.

— Tu pouvais parler, observa-t-il.

— Alors, tu savais donc ! C'était juste pour... pourquoi ne pas avoir... » Elle s'était rassise mais il la repoussa doucement sur le sac de couchage. Elle résista un moment puis se laissa faire.

« J'avais bien remarqué que tu pouvais parler, lui dit-il sur un ton raisonnable. J'ai trouvé cela bizarre. D'accord ?

— D'accord, dit-elle en fermant les yeux.

— Alors qu'avant, tu en étais incapable, ajouta-t-il comme elle demeurait silencieuse. Les autres fois, je veux dire. Tu baragouinais.

— C'est parce que lors d'une crise, tous mes muscles volontaires sont affectés. C'est pourquoi là-haut, quand j'ai été paralysée, j'ai tout de suite su que ce n'en était pas une. C'était autre chose. » Elle attendit qu'il le dise pour elle puisqu'il était apparemment en droit de porter l'accusation mais il ne semblait pas disposé à le faire.

« C'était la trouille, reprit-elle.

— Non ! Tu m'en diras tant ! »

Elle le foudroya du regard. « Ça n'a rien de drôle pour moi.

— Désolé. Je me marre toujours à contretemps. Bon, qu'est-ce que tu veux ? Je suis abasourdi, tu me fais honte, je n'aurais jamais cru que tu puisses te montrer trouillarde à ce point et je suis mortifié d'avoir cru rencontrer, bien à tort, un être humain sans peur et sans reproche.

— Est-ce ce tu vas déguerpier et me foutre enfin la paix ?

— Pas avant que tu aies entendu le diagnostic de l'aspirant chirurgien, apprenti psychologue.

— Si ce doit être aussi drôle que tes dernières répliques, tu pourrais me l'épargner.

— Ah ah ! Un signe de vie !

— Est-ce que tu vas te barrer ?

— Faudra que tu m'y forces. Écoute, il y a quelques jours, tu m'aurais étripé si j'avais prononcé un seul mot de ce que j'ai dit tout à l'heure. Ça me turlupine de te voir rester couchée là et tout encaisser passivement. Il te faut quelqu'un pour te redonner ton amour-propre et je suppose que ce doit être moi.

— Est-ce là ton diagnostic ?

— En partie, je suppose. Déficience maligne d'amour-propre. Et peur d'avoir peur. C'est de la phobophobie, Robin. »

Elle était sur le point de rire ou de pleurer et n'avait envie de faire ni l'un ni l'autre.

« Vas-tu en terminer avec ce que tu as à me dire et me laisser tranquille, s'il te plaît ?

— Tu as dix-neuf ans.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Ce que je veux te faire comprendre, c'est que tu as beau te croire endurcie, tu as eu beau croire que tu l'étais, tu n'as pas assez vécu pour avoir subi beaucoup d'épreuves. Tu as débarqué à Téthys en croyant que rien ne pouvait te faire peur et tu t'es gourée. T'as pissé dans ton froc, t'as dégueulé et tu t'es mise à chialer comme une môme.

— J'ai toujours apprécié ta délicatesse envers moi.

— Il serait temps que quelqu'un te mette le nez dessus : tu as passé le plus clair de ton existence avec ces crises sans y avoir jamais vraiment fait face.

— Je n'y ai jamais cédé, en tout cas.

— Bien sûr que non. Mais tu n'es pas arrivé non plus à t'y faire. C'est à peine si tu veux bien admettre leur existence. Au Covent, tu montais la garde devant des appareillages vitaux et, ce faisant, tu mettais en danger tout ton univers et toutes tes sœurs.

— Comment as-tu...» Elle porta la main à sa bouche et se mordit le doigt en attendant que se dissipe en partie le feu de la honte.

« Tu parles dans ton sommeil, expliqua-t-il. Robin, on interdit aux épileptiques de piloter les avions. Parce que ce ne serait pas correct pour ceux sur qui l'appareil pourrait dégringoler. »

Elle soupira puis finit par opiner d'un hochement de tête saccadé.

« Je ne discuterai pas avec toi. Mais quel rapport avec ce qui s'est produit dans le désert ?

— Tout, à mon avis. Tu as découvert quelque chose de déplaisant sur ton propre compte. Tu as eu la trouille, tu t'es bloquée. Et tu as réagi de la même façon que durant tes crises, c'est-à-dire sans réagir du tout. Je rectifie : tu t'es coupé le doigt. Que vas-tu te couper cette fois-ci ? Si t'étais un homme, j'aurais bien une suggestion macabre mais j'ignore ce qui tient lieu chez la femme de glande héroïque. As-tu une idée quelconque ? J'apprends la chirurgie : un peu de pratique me ferait du bien. »

Elle avait horreur de l'entendre parler ainsi. Elle aurait simplement voulu qu'il se taise et s'en aille. Loin, très loin. En elle bouillait une colère incroyable, la pression montait inexorablement : s'il ne se dépêchait pas de partir, elle allait sûrement exploser et le tuer. Et pourtant, elle n'était même pas capable de le regarder en face.

« Alors, que dois-je faire, selon toi ?

— Je te l'ai déjà dit : voir les choses en face. Reconnaître ce qui t'est arrivé, admettre que tu n'en es pas fière et que ça peut se reproduire. On a vraiment l'impression que tu essaies de faire comme si rien ne s'était passé et comme tu n'y parviens pas, tu préfères rester en plan, incapable d'agir. Dis-toi que tu as eu la trouille – une seule fois, et, qui plus est, dans une situation vraiment difficile – et repars de là. Peut-être qu'alors tu pourras commencer à chercher comment y parer la prochaine fois.

— Ou bien admettre le fait que ça pourrait fort bien recommencer.

— Il y aura toujours ce risque. »

Elle était finalement parvenue à le regarder. À sa propre surprise, elle découvrit qu'elle n'était plus fâchée de le voir. Son visage n'avait plus rien de moqueur. Elle savait que si elle le lui demandait, il n'en parlerait plus et n'en dirait jamais rien à personne. D'une certaine façon, cela n'avait plus autant d'importance.

« Tu as l'air d'être très partisan de voir les choses en face. Quant à moi, je préfère lutter contre. C'est plus... satisfaisant. » Elle haussa les épaules.

« Plus facile aussi.

— Dans un sens.

— Ce serait plus facile de se couper un autre doigt que de faire ce que tu dis.

— Ça, je veux bien le croire.

— J’y réfléchirai. Maintenant, tu veux bien me laisser seule ?

— Je ne crois pas. Je vais être bientôt prêt à réduire les fractures de Valiha. Pendant que je relis tout encore une fois et que je rassemble le matériel, tu pourrais nous préparer quelque chose à manger. Il reste encore pas mal de bouffe dans le sac de Valiha et il y a de l’eau de l’autre côté de cette crête. Prends la lanterne avec toi ; je me suis improvisé une torche pour pouvoir lire. »

Elle le regarda avec des yeux ronds : « Ce sera tout ?

— Non. Pendant que tu y es, tâche de nous trouver de quoi faire des attelles. La plupart des plantes que j’ai vues sont plutôt tordues et rabougries mais on ne sait jamais. Mettons cinq ou six perches d’un mètre environ. »

Elle se frotta le visage. Elle avait envie de dormir encore quelques années et pas du tout de se réveiller.

« Des perches, de l’eau, à dîner. Autre chose ?

— Oui. Si tu connais des chansons, va les chanter à Valiha. Elle souffre terriblement et on n’a pas grand-chose pour la distraire. Je garde les drogues pour m’en servir pendant l’opération et quand je recoudrai ses blessures. »

Il s’apprêtait à partir puis se retourna : « Et tu pourrais prier, toi qui as l’habitude de prier. C’est la première fois que je fais ça et je suis certain de ne pas m’y prendre convenablement. Je suis terrorisé. »

« Comme il dit ça facilement », songea-t-elle.

« Je t’aiderai. »

37. WEST END

Nasu s'était échappé au tout début de leur séjour dans la caverne. Chris aurait été incapable de dire exactement quand : le temps était devenu une quantité irrationnelle.

Robin remua ciel et terre à la recherche de son reptile. Elle se reprochait sa perte. Chris ne se sentait pas capable de la reconforter car il savait qu'elle avait raison : Gaïa n'était pas un endroit pour un anaconda. Nasu avait probablement souffert plus que quiconque, à rester lové dans le sac en bandoulière de Robin pour n'en sortir qu'épisodiquement. Ce n'est qu'avec beaucoup de réticence que Robin l'avait finalement laissé explorer leur campement. La roche était chaude et Robin avait jugé que son démon ne s'éloignerait guère de la lumière de leur petit feu de camp. Chris avait eu des doutes. Il sentait qu'inconsciemment Robin attribuait au serpent des vertus d'intelligence et de fidélité presque magiques sous le simple prétexte qu'il était son démon, quoi que pût signifier un tel rôle. Pour lui, c'était trop en attendre d'un serpent et Nasu devait lui donner raison. Un matin au réveil, Nasu avait disparu.

Ils passèrent de longues journées à explorer les environs. Robin fouillait chaque recoin en appelant son nom. Elle laissa traîner de la viande fraîche pour l'attirer. Rien n'y fit. Elle finit par arrêter lorsqu'elle eut compris qu'elle ne reverrait plus jamais l'animal. Elle se mit alors à questionner Chris et Valiha, leur demandant si le serpent pourrait survivre. On lui répondait toujours que Nasu n'aurait aucun problème mais Chris n'était pas certain que ce fût la vérité.

Graduellement, recherches et questions cessèrent, Robin admit la perte et l'incident se fondit dans l'horizon événementiel de leur existence hors du temps.

Le problème était que Cornemuse avait transporté les deux horloges. Il les avait encore, à supposer qu'il vive toujours.

Chris faisait tout pour se persuader que le problème n'en était pas un, même contre toute évidence. Déjà, en surface, il avait éprouvé une sensation de dislocation avec cette luminosité qui ne variait qu'en fonction de la distance parcourue et, dans une moindre mesure, de la météo. Mais ils avaient encore des horloges pour leur indiquer l'écoulement du temps et Gaby leur avait imposé un horaire ponctuel. À présent, il se rendait compte qu'il n'avait aucune notion précise du temps passé depuis leur départ d'Hypérion. Ses récapitulations l'amenaient à des chiffres oscillant entre trente-cinq et quarante-cinq jours.

Au fond de la caverne, cette intemporalité s'intensifiait. Chris et Robin dormaient lorsqu'ils avaient sommeil et ils baptisaient chacune de ces périodes un jour, tout en sachant que sa durée pouvait varier de dix à cinquante-cinq heures. Mais à mesure que les « jours » commençaient à s'accumuler, Chris découvrit qu'il avait de plus en plus de difficultés à retrouver l'enchaînement des choses. Pour ajouter à la confusion, ils n'eurent que tardivement l'idée de tenir un calendrier de leurs périodes de sommeil. Comme quinze à vingt « nuits » étaient passées avant qu'ils ne commencent à faire des encoches dans un bout de bois, tous leurs calculs devaient se faire plus ou moins un nombre inconnu de jours. Et même ce calendrier n'était utile qu'en estimant la durée moyenne de leurs jours à vingt-quatre heures, une supposition que Chris jugeait loin d'être prudente.

Et c'était important : car même s'ils n'avaient pas d'horloge, un processus était à l'œuvre qui mesurait le temps avec la même précision que la désintégration nucléaire : Valiha portait un bébé Titanide.

Elle estimait avoir été blessée à la 1200^e rev de sa grossesse, avec une marge d'erreur car elle n'avait pas souvenir de sa descente dans l'escalier de Téthys. Elle ne se rappelait pas grand-chose entre la mort de Gaby et son propre retour à la conscience après l'échec de la tentative pour franchir

la crevasse qui lui avait coûté deux jambes brisées. Chris traduisit ces 1200 revs en une cinquantaine de jours, soit un mois et deux tiers et il se sentit un petit peu mieux. Il lui demanda ensuite si elle savait combien de temps mettraient ses jambes à guérir.

« Je serai probablement capable de marcher avec des béquilles dans un kilorev », et elle ajouta, serviable :

« Ça fait quarante-deux jours.

— Tu n’irais pas bien loin sur des béquilles, ici.

— C’est probable, s’il y a de l’escalade à faire.

— Il y a de l’escalade à faire », indiqua Robin qui avait exploré les alentours sur un rayon de deux à trois kilomètres.

« Dans ce cas, il faudrait compter jusqu’à cinq kilorevs pour une guérison complète. Quatre peut-être. Je doute d’être très vaillante en moins de trois.

— Jusqu’à sept mois. Peut-être cinq ou six. » Chris fit le calcul puis se détendit quelque peu.

« Ce sera juste mais je pense qu’on peut te sortir de là avant que tu n’arrives à terme. »

Valiha parut perplexe puis son visage s’éclaira.

« Je vois ton erreur, dit-elle placidement. Tu croyais qu’il me faudrait neuf de vos mois pour faire le boulot. Nous sommes plus rapides que ça. »

Chris se frotta les yeux avec la paume des mains.

« Combien de temps ?

— Je me suis souvent demandé pourquoi les femelles humaines avaient besoin d’autant de temps pour produire quelque chose d’aussi petit et d’aussi inachevé – sauf votre respect. Nos petits à nous sont capables dès la naissance de...

— Combien de temps ? répéta Chris.

— Cinq kilorevs, dit Valiha. Sept mois. Je lui donnerai certainement naissance avant de pouvoir espérer remarcher. »

*

* *

L’intemporalité commençait à l’effrayer : un beau jour, il se surprit à tenter de rétablir la chronologie des événements ayant suivi la découverte de Valiha ; en vain. Il retrouvait une partie des choses parce qu’elles s’étaient enchaînées lors d’une période d’éveil. Il était certain d’avoir réduit les fractures de Valiha peu après sa discussion avec Robin parce qu’il avait souvenance de l’avoir laissée pour s’apprêter à l’opération. Il se rappelait la capture de leur premier oiseau-luire parce qu’elle avait suivi leur première période de sommeil.

Les petites créatures luminescentes n’avaient pas peur d’eux mais elles évitaient les zones d’activité. Tant qu’ils évoluaient autour du camp, les oiseaux-luire restaient à distance mais dès qu’ils s’apprêtaient à dormir, ils arrivaient à tire-d’aile et se perchaient à quelques mètres seulement.

Robin avait pu dès le premier « matin » approcher l’un d’eux et même aller jusqu’à le toucher. Ils avaient apprécié la lumière dispensée par la douzaine d’oiseaux-luire mais, quelques minutes plus tard, ils avaient commencé à s’éloigner. Robin avait attrapé le dernier et l’avait attaché à un piquet autour duquel il avait voleté toute la journée et, dès le lendemain, une autre douzaine d’oiseaux-luire était revenue. Cette fois-ci, elle les captura tous, d’autant qu’ils ne faisaient guère d’efforts pour s’échapper.

C’étaient des créatures globulaires emplies d’air. Des yeux en trou de vrille, pas de tête à

proprement parler, des ailes fines comme des bulles de savon et un pied unique muni de deux doigts. Avec la meilleure volonté, Chris ne trouva rien qui pût ressembler à une bouche et tous ses efforts pour les nourrir furent vains. Ils mouraient s'ils restaient captifs plus de deux jours, si bien que Robin et lui ne les utilisaient que durant une seule période de veille, capturant un nouveau groupe chaque matin. Une fois morts, ils n'avaient pas plus de présence qu'un ballon crevé. Touchés au mauvais endroit, ils pouvaient assener une puissante décharge électrique. Chris avait une théorie selon laquelle ils contenaient du néon – la lumière orangée y faisait nettement penser –, mais c'était tellement improbable qu'il la garda pour lui.

Avec Robin, ils avaient déplacé Valiha au tout début de leur séjour : ils s'étaient tous lassés de leur perchoir incliné de vingt degrés à dix mètres de hauteur. Chris s'était creusé un bon moment pour trouver le meilleur moyen de la déplacer avant que Robin ne lui suggère tout simplement de la porter. À sa surprise, cela marcha. Après avoir confectionné une civière, ils gagnèrent le plateau par étapes de quelques mètres à la fois. Dans cette gravité d'un quart de g, ils pouvaient tout juste soulever à deux la Titanide même s'ils ne pouvaient pas la Porter longtemps.

Ce fut sur le plateau qu'ils établirent leur camp et s'installèrent pour la longue attente. À l'époque, ils étaient encore loin d'envisager avec optimisme leurs chances de survie car même avec le plus sévère rationnement, les vivres ne leur dureraient pas plus de cinq ou six cents revs. Mais ils n'en construisirent pas moins un abri comme s'ils s'attendaient à rester les six ou sept mois nécessaires à Valiha pour qu'elle se rétablisse. Ils dressèrent la tente et passèrent le plus clair de leur temps à l'intérieur bien qu'il n'y eût pas de précipitations et que la température se maintînt uniformément à vingt-huit degrés. On s'y sentait simplement mieux que dans la caverne emplie d'échos.

Valiha se mit à leur sculpter des objets. À tel point que Robin passait son temps à la recherche des rares arbres rabougris qui seuls fournissaient un bois susceptible d'être taillé. La Titanide semblait la moins affectée par l'ennui ; pour elle, ce n'était qu'une sieste prolongée. Chris se disait que pour un humain, ce serait l'équivalent d'un sommeil de six mois.

Ils étaient dans la partie ouest d'une caverne irrégulière qui faisait en moyenne un kilomètre de largeur et s'étendait vers l'est sur une distance indéfinissable. Le sol en était un désespérant chaos d'éboulis, de crevasses, d'arêtes, de puits et de pentes. Aux minuscules points de lumière qu'étaient devenus les oiseaux-luire suspendus au plafond, on pouvait en déduire que celui-ci était distant d'au moins un kilomètre. Plus peut-être. Au nord comme au sud, on comptait une incroyable quantité d'ouvertures. Des entrées de tunnel débouchaient sur des corridors fort semblables à celui par lequel ils s'étaient enfuis. La plupart semblaient avoir été forés à même la roche ; quelques-uns étaient étayés par des troncs. Certains montaient, d'autres descendaient. D'autres encore étaient horizontaux mais tous se divisaient au bout d'une centaine de mètres en deux ou trois autres tunnels et si peu qu'on suive assez loin ces derniers, ils bifurquaient également. Qui plus est, les parois rocheuses avaient des fissures analogues à celles des grottes naturelles. Ces failles ouvraient sur un tel chaos qu'il semblait vain de les explorer. Un chemin prometteur donnait sur un passage si étroit que même Robin avait peine à s'y faufiler, puis débouchait sur une salle dont elle ne pouvait que deviner les dimensions.

Au début, Chris accompagna Robin dans ses explorations mais en revenant, il trouvait chaque fois Valiha dans un tel état de désespoir qu'il cessa bientôt. Par la suite, Robin partit seule chaque fois qu'elle put obtenir l'approbation de Chris.

Ce dernier était impressionné des changements intervenus chez la jeune fille. Ce n'était peut-être pas une révolution, mais pour qui la connaissait, c'était spectaculaire : elle l'écoutait et,

généralement, faisait ce qu'il lui disait même lorsque c'était contraire à ses désirs. Au début, il en fut étonné : il ne l'aurait pas crue disposée à obéir à un homme. Une plus ample réflexion l'amena à la conclusion que le fait d'être un mâle n'était pas le point important. Robin s'était raisonnablement bien comportée comme membre d'un groupe mené d'abord par Gaby puis par Cirocco, mais Chris avait l'impression que si l'une ou l'autre lui avait demandé de faire une chose qu'elle répugnait à accomplir, elle les aurait plaquées sur-le-champ. Elle n'aurait rien fait pour nuire au groupe – à moins qu'on ne pût qualifier de nuisible un tel abandon –, mais elle gardait toujours à l'esprit la possibilité de faire cavalier seul ; elle n'avait pas l'esprit d'équipe.

Elle ne s'était pas non plus transformée comme par magie en domestique sous la tutelle de Chris. Pourtant, il y avait une différence. Elle était plus encline à prêter l'oreille à ses arguments, à reconnaître quand il avait raison. Il n'y avait pas eu de bagarre. En un sens, on n'avait guère besoin d'un chef dans un groupe réduit à trois éléments mais comme Robin prenait rarement l'initiative et Valiha jamais, le rôle échu en fait à Chris. Robin était trop égocentrique pour être un chef. Par moments, cela la rendait insupportable pour son entourage. À présent, elle avait quelque chose en plus : Chris y voyait une touche d'humilité et de responsabilité. C'était l'humilité qui lui permettait d'admettre qu'elle pût se tromper et d'écouter ses arguments avant de prendre une décision. Et c'était la responsabilité vis-à-vis de quelque chose de plus important qu'elle qui la poussait à rester avec Chris et Valiha jour après jour, malgré l'ennui, plutôt que de partir chercher du secours de son côté, ce qui était son plus cher désir.

Sur bien des points on faisait des compromis. Le gros écueil venait de ses explorations de la caverne. La même discussion revenait à l'infini, pratiquement dans les mêmes termes et ils n'y croyaient pas plus l'un que l'autre : L'ennui se faisait intense, ils avaient épuisé tous les sujets qu'ils avaient en commun et les désaccords finissaient par leur procurer une diversion bienvenue.

Je n'aime pas te voir partir seule comme ça », disait Chris pour au moins la vingtième fois. « J'ai un peu lu sur la spéléo et ce n'est pas du tout comme d'aller nager tout seul au large.

— Mais tu ne peux pas venir avec moi. Valiha a besoin de toi.

— Je suis désolée », dit Valiha.

Robin toucha la main de la Titanide et lui assura qu'elle ne lui reprochait rien, s'excusant même d'avoir abordé cet épineux sujet. Quand Valiha fut apaisée, elle poursuivit :

« Quelqu'un doit y aller. On mourra tous de faim si je n'y vais pas. »

Elle avait raison et Chris le savait. Il n'y avait pas que des oiseaux-luire dans la caverne et ces animaux ne semblaient, eux non plus, ni craintifs ni agressifs. On pouvait les approcher et les tuer facilement mais il était moins facile de les dénicher. Robin en avait jusqu'à présent découvert trois espèces, chacune de la taille d'un gros chat ; dépourvus de poil et de dents, ils étaient lents comme des tortues. Nul ne savait à quoi ils pouvaient bien passer leur existence mais Robin les trouvait toujours gisant immobiles à proximité de cônes gris d'une substance élastique et chaude qui pouvait aussi bien être une plante qu'un animal sessile mais qui était sans doute vivante et s'enracinait fermement au sol. Elle avait baptisé ces masses caoutchouteuses des trayons parce qu'elles évoquaient des pis de vache et les trois sortes d'animaux : concombres, laitues et crevettes. Non à cause de leur goût – tous trois ressemblaient plus ou moins à du bœuf –, mais d'après les trois organismes terriens qu'ils copiaient. Elle avait marché à côté des concombres pendant des semaines avant de buter accidentellement dans un spécimen qui l'avait alors regardée, révélant ses grands yeux ahuris.

« On se débrouille très bien, répondit Chris. Je ne vois pas pourquoi tu éprouves le besoin de sortir encore plus souvent. » Mais ce disant, il savait bien qu'il avait tort. Certes, ils avaient de la

viande, mais tout juste assez pour l'énorme appétit de Valiha.

« On n'en aura jamais trop », contra Robin tout en indiquant du regard qu'ils n'allaient pas discuter de ce qu'ils pensaient tous les deux en présence de Valiha. Ils avaient déjà débattu de sa grossesse et lui avaient indiqué une partie de leurs craintes pour découvrir qu'elle les partageait tout autant et s'inquiétait de ne pas avoir suffisamment de nourriture ou de ne pas avoir le régime convenable pour un développement harmonieux de son enfant. « Ces machins sont durs à trouver, poursuivait Robin. J'aimerais mieux qu'ils détalent à mon approche. Tels qu'ils sont, je peux passer à moins d'un mètre d'eux sans même les voir. »

Et la discussion se poursuivait à l'infini sans jamais aboutir à rien.

Robin partait un jour sur deux, ce qui était deux fois moins que ce qu'elle voulait et mille fois trop pour le goût de Chris. Lorsqu'elle n'était pas là, Chris passait son temps à l'imaginer gisant brisée au fond d'un puits, inconsciente, hors d'état d'appeler à l'aide ou trop loin pour qu'on l'entende. Lorsqu'elle était au camp, elle passait son temps à tourner en rond, à faire les cent pas, à lui crier après, à s'excuser puis à crier encore. Elle l'accusait de se conduire comme sa mère, de la traiter comme une enfant, sur quoi il rétorquait qu'elle se conduisait effectivement comme une enfant, et qui plus est, une enfant capricieuse et mal élevée et chacun d'eux savait que l'autre avait raison et ni l'un ni l'autre ne pouvaient rien y faire. Robin brûlait d'aller chercher du secours mais ne pouvait partir tant qu'ils auraient besoin d'elle pour chasser et Chris désirait tout autant partir mais ne pouvait le dire devant Valiha, si bien qu'ils bouillonnaient et s'asticotaient et que le problème semblait insoluble jusqu'au jour où Robin, de colère, plongea son couteau dans l'un des trayons gris, ce qui lui valut d'être arrosée d'un liquide gluant et blanc.

*

* *

« C'est le lait de Gaïa », dit avec joie Valiha et sans attendre, elle vida l'outre que Robin avait remplie.

« Je n'aurais pas cru qu'on en trouve à cette profondeur.

Dans mon pays, il coule entre deux et dix mètres sous le sol.

— Que veux-tu dire par “lait de Gaïa” ? demanda Chris.

Je ne sais comment mieux l'expliquer ; c'est tout simplement cela : le lait de Gaïa. Et cela signifie que mes ennuis sont terminés. Mon fils pourra profiter grâce à lui. Le lait de Gaïa contient tout ce qui est nécessaire à la subsistance.

— Et nous ? demanda Robin. Est-ce que des pers... est-ce que des humains peuvent également en boire ?

— Les humains s'en trouvent fort bien. C'est l'aliment universel.

— Quel goût ça a, Robin ? demanda Chris.

— Je ne sais pas, moi. Tu croyais pas que j'allais en boire, non ?

— Les humains de ma connaissance qui l'ont essayé disent que c'est légèrement amer, dit Valiha. Je suis assez d'accord mais je crois que sa qualité varie d'une rev à l'autre. Quand Gaïa est contente, il devient plus sucré. Lorsqu'elle est en colère, son lait épaissit et devient écoeurant mais il est toujours nourrissant.

— D'après toi, comment se sent-elle à l'heure actuelle ? » s'enquit Robin.

Valiha leva l'outre pour boire les dernières gouttes. Elle dodelina du chef pensivement.

« Soucieuse, je dirais. »

Robin rit : « Qu'est-ce qui pourrait rendre Gaïa soucieuse ?

— Cirocco.

— Que veux-tu dire ?

— Ce que j'ai dit. Si la Sorcière vit toujours et si nous survivons pour lui raconter les derniers instants de Gaby et lui répéter ses dernières paroles, Gaïa tremblera. »

Robin paraissait dubitative et Chris partageait *in petto* son point de vue. Il ne voyait pas en quoi Cirocco pouvait présenter une menace pour Gaïa.

Mais la signification de sa découverte n'avait pas échappé à Robin :

« À présent, rien ne m'empêche d'aller chercher du secours », dit-elle pour commencer une discussion qui allait durer trois jours et dont Chris était sûr dès le début de sortir perdant.

*

* *

« La corde. Tu es sûre d'avoir assez de corde ?

— Comment puis-je savoir combien il en faut ?

— Et les allumettes ? Tu as pris les allumettes ?

— Elles sont ici. » Robin tapota la poche de son manteau, attaché au sommet du sac qu'ils avaient confectionné avec une des sacoches de Valiha. « Chris, arrête un peu. On a déjà fait l'inventaire une douzaine de fois. »

Chris savait qu'elle avait raison, savait que son agitation de dernière minute n'était qu'un moyen de retarder son départ. Il s'était écoulé quatre jours depuis sa capitulation finale.

Ils avaient repéré le plus proche des trayons de Gaïa et laborieusement en avaient approché Valiha. Bien que la distance de leur camp ne fût que de trois cents mètres en ligne droite, cette ligne traversait deux ravins escarpés. Ils avaient fait un demi-kilomètre vers le nord pour trouver un passage puis un kilomètre vers le sud et retour.

« Tu as ton outre ?

— Ici même. » Elle la fit passer par-dessus son épaule et se pencha pour saisir son sac. « J'ai tout, Chris. »

Il l'aida à se harnacher. Elle avait l'air si frêle, une fois le sac en place. Ainsi surchargée de barda, elle lui faisait irrésistiblement penser, avec un serrement de cœur, à une toute petite fille qu'on habille pour sortir jouer dans la neige. En cet instant, il aurait voulu la protéger. C'était tout juste ce qu'il ne pouvait pas faire et qu'elle ne voulait pas qu'il fit ; alors, il se détourna pour qu'elle ne voie pas sa tête : il n'avait aucune envie que leur discussion reprenne.

Mais il ne pouvait s'empêcher de parler.

« N'oublie pas de marquer la piste. »

Sans un mot, elle prit le petit piolet pour le glisser dans une boucle de sa ceinture. C'était une ceinture magnifique, confectionnée par les mains habiles de Valiha à partir d'une peau de concombre tannée.

Leur plan était qu'une fois Valiha en état de marcher à l'aide de béquilles, elle et Chris suivraient la piste ouverte par Robin. Chris aimait mieux ne pas y songer parce que si d'ici là, Robin n'avait pas réussi à revenir avec des secours, c'est que le malheur se serait abattu sur elle.

« Si tu ne trouves plus de trayons, tu continues trois tours de veille après l'épuisement de ta gourde puis tu fais demi-tour si tu n'en as pas découvert d'autres.

— Quatre. Quatre tours de veille.

— Trois.

— On s’était mis d’accord sur quatre. »

Elle le regarda et laissa échapper un soupir. « D’accord. Trois, si ça peut te faire plaisir. » Ils restèrent à se dévisager un moment puis Robin s’avança et lui passa le bras autour de la taille.

« Fais bien attention à toi, lui dit-elle.

— J’allais te dire la même chose. »

Ils rirent nerveusement, puis Chris l’enlaça. Pendant quelques instants d’embarras, il se demanda si elle avait envie d’être embrassée puis il décida de se lancer et de l’embrasser tout de même. Elle l’étreignit, puis s’écarta en détournant les yeux. Enfin, elle le regarda, sourit et se tourna pour partir.

« Au revoir, Valiha.

— Au revoir, mon petit, répondit Valiha. J’ajouterais bien : Que Gaïa t’accompagne, mais j’ai l’impression que tu préfères partir seule.

— C’est parfaitement exact. Qu’elle reste dans son moyeu à s’occuper de la Sorcière. On se revoit dans un kilorev. »

Chris la suivit des yeux jusqu’à ce qu’elle disparaisse : il crut la voir s’arrêter pour leur faire signe mais il n’en était pas sûr. On ne distingua plus bientôt que la lueur tressautante des trois oiseaux-luire qu’elle transportait dans une cage d’osier, puis cette lueur disparut à son tour.

*

* *

Le lait de Gaïa était effectivement amer et plus encore avec le départ de Robin. Son goût changeait certes légèrement d’un jour à l’autre mais c’était loin de suffire au besoin de variété qui tenaillait Chris. Au bout d’un hectorev, il avait déjà des haut-le-cœur rien qu’à y penser et il en venait à se demander s’il ne valait pas mieux se laisser crever de faim que de se sustenter avec cette saleté répugnante.

Il partait fureter alentour aussi souvent que possible, tout en ayant soin de ne jamais laisser Valiha seule trop longtemps.

Lors de ces expéditions, il amassait du bois et, de temps à autre, ramenait l’une de ces créatures indigènes. C’était toujours l’occasion de réjouissances car Valiha ressortait ses réserves d’épices pour les accommoder à chaque fois d’une manière différente. Il ne tarda pas à s’apercevoir qu’elle ne touchait que du bout des lèvres les plats qu’elle préparait. Chris était certain que ce n’était pas parce qu’elle préférait le lait. Plus d’une fois, il voulut insister pour qu’elle mange sa part mais sans jamais se résoudre à le lui dire. Il mangeait alors sa portion comme un avare, faisait durer le repas des heures, mais en reprenait toujours quand on lui en proposait. Il se détestait d’agir ainsi mais ne pouvait s’en empêcher.

Le temps se brouillait. Les aiguilles du temps s’étaient émoussées depuis le jour de son arrivée en Gaïa. En fait, avant même, car le voyage en navette spatiale avait commencé de le détacher du temps terrestre. Avait alors suivi le gel des heures dans cette éternité de l’après-midi d’Hypérion, puis la lente progression vers la nuit et, de nouveau, vers le jour. Le processus était à présent achevé.

Sa folie l’avait repris, après un long hiatus entre le début du Carnaval à Crios et l’arrivée dans la caverne. Folie, et non plus « absences » comme disaient ses médecins, du bout des lèvres : parce qu’il n’y avait pas d’autre mot. Il ne croyait plus que Gaïa pût le guérir, même si elle l’avait voulu et d’ailleurs, il ne voyait vraiment pas pour quelle raison elle aurait dû le vouloir. Il était certainement condamné à passer sa vie en compagnie de ses doubles dérangés et il devrait s’en accommoder au

mieux.

À vrai dire, c'était plus facile dans la caverne que partout ailleurs. Il lui arrivait souvent de ne même pas le remarquer. Il reprenait ses esprits dans un endroit où il ne se rappelait pas être venu sans pouvoir dire s'il était fou ou tout simplement dans la lune. À chaque fois, il se retournait anxieusement vers Valiha, de crainte de lui avoir fait quelque mal. Mais non. En fait, elle semblait souvent même plus heureuse que jamais. C'était encore une chose qui lui rendait sa folie plus douce. Valiha s'en fichait et même semblait le préférer dans cet état.

Dans son délire, il en vint à se demander si c'était là le traitement imaginé par Gaïa. Ici-bas, sa folie n'avait aucune importance. Tout seul, il s'était trouvé une situation dans laquelle il était aussi normal que quiconque.

Sans qu'ils aient eu besoin d'en discuter, Valiha avait repris la tâche de cocher le calendrier après chacun de ses sommes. Comme pour le reste, il prit cela pour un indice effectif de ses rechutes dans la folie. Il ignorait ce qu'il faisait durant ces périodes. Il ne le demanda pas à Valiha et elle ne lui en parla jamais.

Ils parlaient de tout le reste. Les corvées au camp ne prenaient guère plus d'une « heure » par « jour », ce qui leur laissait entre neuf et quarante-neuf heures sans rien faire sinon bavarder. Au début, ils parlèrent d'eux-mêmes, avec pour conséquence que Valiha eut tôt fait d'épuiser le sujet : Il avait oublié combien elle pouvait être incroyablement jeune. Bien qu'elle fût adulte, elle n'avait qu'une expérience honteusement limitée. Mais Chris ne fut pas beaucoup plus long à venir lui aussi à bout de son existence ; ils passèrent donc à autre chose. Ils évoquèrent leurs espoirs et leurs craintes, discutèrent philosophie – titanide et humaine. Ils inventèrent des jeux et se racontèrent des histoires. Valiha fut une médiocre joueuse mais une conteuse remarquable. Elle avait une imagination, une perspective, juste assez décalées par rapport au point de vue humain pour réussir à l'étonner sans cesse par son insouciance perspicacité face à des domaines normalement en dehors de sa compréhension. Chris commençait à voir comme jamais auparavant ce que signifiait d'être presque humain sans l'être tout à fait. Il se prit à plaindre tous ces milliards d'êtres humains qui avaient vécu avant tout contact avec Gaïa et n'avaient donc pu avoir l'occasion de communier avec une créature aussi improbable et séduisante.

La patience de Valiha en particulier l'émerveillait. Il devenait peut-être fou et pourtant, il gardait une plus grande liberté de mouvement qu'elle. Il commençait à comprendre cette pratique courante d'abattre les chevaux blessés aux jambes : ils n'étaient pas bâtis pour demeurer couchés. Les jambes d'une Titanide avaient beau être considérablement plus flexibles que celles d'un cheval terrestre, Valiha endurait une terrible épreuve. Pendant un demi-kilorev elle n'avait guère pu que rester immobile sur le flanc. Lorsque les os eurent commencé à se ressouder, elle s'assit mais sans pouvoir garder longtemps cette position car elle devait maintenir tendus devant elle ses antérieurs raidis, immobilisés dans leur gouttière.

Le premier indice qu'il eut de son inconfort fut lorsqu'elle mentionna, en passant, que les Titanides hospitalisées étaient suspendues dans un hamac, en laissant pendre les membres blessés. Il s'étonna :

« Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— Je ne voyais pas à quoi cela aurait pu servir, puisque...

— Crottin ! » s'exclama-t-il, en s'attendant à la voir sourire. C'était devenu son juron favori, une manière de se moquer gentiment en faisant semblant de râler devant la corvée quotidienne de nettoyage. Mais cette fois, elle ne sourit pas.

« Je crois que je pourrais t'installer quelque chose comme ça, expliqua-t-il. Tu te tiendrais sur

les postérieurs, d'accord ? Alors, avec une espèce de berceau passant entre les antérieurs et derrière eux... je pense que c'est faisable. » Il attendit, mais elle ne dit rien. Elle ne voulait même pas le regarder.

« Qu'y a-t-il, Valiha ?

— Je ne veux pas être une source de problèmes », répondit-elle de manière presque inaudible avant de se mettre à pleurer.

C'était la première fois qu'il la voyait pleurer. Quel idiot faisait-il d'avoir cru sous prétexte qu'elle ne pleurerait pas que tout allait pour le mieux ! Il s'approcha ; elle l'accueillit avec flamme. C'était bizarre au début, de reconforter quelqu'un de ce gabarit surtout que la posture qu'imposait son état ne facilitait pas les choses. Il se détendit pourtant bientôt et parvint à la consoler en ne songeant qu'à l'instant présent. C'est vrai qu'elle ne lui avait jamais demandé grand-chose, s'aperçut-il, et même ce peu, il ne le lui avait pas donné.

« Ne t'inquiète pas pour ça, susurra-t-il dans la longue coquille ourlée de son oreille.

— J'ai été si stupide, gémit-elle. C'était stupide de se casser, les jambes.

Tu ne peux pas t'accuser d'un accident.

Mais je me rappelle : pas grand-chose, mais je me rappelle au moins cela. J'étais tellement terrorisée. Je ne sais plus ce qui s'est passé là-bas... là-bas dans l'escalier. Je me rappelle une douleur terrible ; je n'avais qu'une seule idée : fuir. J'ai couru et j'ai couru et lorsque je suis arrivée devant le ravin, j'ai sauté, tout en sachant pertinemment que je n'atteindrais jamais l'autre bord.

— On fait tous des bêtises lorsqu'on a peur, la raisonna-t-il.

— Oui, mais maintenant tu es coincé ici par ma faute.

— Nous sommes coincés tous les deux, admit-il. Je ne prétendrai pas que je me plais ici ; ce serait idiot. Aucun de nous n'a envie de moisir ici. Mais aussi longtemps que tu seras mal en point je resterai avec toi. Et je ne te reproche rien de ce qui est arrivé pour la bonne et simple raison que rien n'est de ta faute. »

Elle ne dit rien mais continua de sangloter doucement un long moment. Lorsqu'elle eut fini de pleurer, elle renifla bruyamment et le regarda dans les yeux.

« J'ai envie de rester ici, dit-elle.

— Quoi ? » Il se recula légèrement mais elle le tenait bien.

« Je veux dire que je t'aime beaucoup.

— Je ne crois pas que ce soit vraiment *moi* que tu aimes. »

Elle hocha la tête. « Je vois ce que tu veux dire, mais ce n'est pas vrai. Je t'aime tout le temps, que tu sois calme ou enragé. Tu as tant de facettes. J'ai l'impression d'être peut-être la seule à les avoir connues toutes. Et je les aime toutes.

— Quelques toubibs ont prétendu les connaître toutes », remarqua-t-il sans joie. Comme Valiha ne répondait pas, il en vint à la question qu'il redoutait de poser depuis un long moment : « Est-ce que je te fais l'amour quand je suis fou ?

— Nous faisons l'amour avec tumulte et passion. Tu es mon étalon viril et je suis ton androgyne érotomane. Nous passons des ébats frontaux à la communion antérieure puis on se titille à tâtons. Ton pénis...

— Stop, stop ! Je ne t'ai pas demandé de détails salaces.

— Je n'ai rien dit de rhyparographique, rétorqua-t-elle vertueusement.

— Je n'ai pas... qu'est-ce que t'as fait ? T'as bouffé un dictionnaire ?

— Je me dois de connaître tous les termes anglais, pour mon expérience.

— Que... ? tant pis, tu me raconteras ça plus tard. Je sais que je t'ai fait l'amour une fois. Je

voulais juste savoir si je continuais.

— Pas plus tard qu'il y a vingt ou trente revs.

— Et ça ne te gêne pas que je fasse ça seulement lorsque je suis fou ? »

Elle considéra la question. « J'ai toujours eu du mal à comprendre ce que tu voulais dire par fou. Parfois, tu perds une partie de tes inhibitions – encore un terme avec lequel j'ai des difficultés. Cela te crée des problèmes avec les femmes humaines qui ne désirent pas copuler avec toi, et avec tous ceux qui se mettent en travers de tes désirs. Moi, je n'ai pas de problème parce que dès que tu commences à devenir turbulent, je te prends par les cheveux et je te tiens à bout de bras. Quand tu es calmé, je te raisonne. Tu y réagis parfaitement bien. »

Chris eut un rire qui même pour lui sonnait creux.

« Tu me sidères. J'ai été examiné par les meilleurs médecins de la Terre. La seule chose qu'ils ont pu faire, c'est de me donner des pilules à peu près inefficaces. Ils seraient fascinés d'entendre ton traitement : le prendre par les cheveux, le tenir à bout de bras et raisonner avec lui. Ah, douce raison !

— Ça marche, rétorqua-t-elle sur la défensive. Je suppose que ça pourrait fonctionner dans une société où tout le monde serait plus grand que toi.

— Mon comportement dans ces moments-là ne te fait pas reculer ? Les Titanides ne se violent jamais, n'est-ce pas ? Je m'attendais à ce que tu me trouves... disons, répugnant, lorsque je me comporte ainsi. C'est tellement anti-titanien.

— Je trouve la plupart des comportements humains anti-titaniens. Peut-être, lorsque tu es « fou », ton comportement est-il un soupçon plus agressif que la normale mais toutes tes passions s'en trouvent exaltées, l'amour comme l'agressivité.

— Je ne suis pas amoureux de toi, Valiha.

— Si, tu l'es. Même cette partie de toi, celle qui est raisonnable, m'aime d'un amour de Titanide : immuable mais trop grand pour n'être réservé qu'à une seule personne. C'est toi qui me l'as dit lorsque tu étais fou. Tu m'as dit que ton moi raisonnable n'admettrait pas cet amour.

— Il t'a menti.

— Tu ne me mentirais pas.

— Mais je suis là pour être guéri de tout ça ! s'exclama-t-il avec une frustration croissante.

— Je sais, gémit-elle, de nouveau au bord des larmes. J'ai si peur que Gaïa te guérisse et que tu ne connaisses jamais ton amour pour moi ! »

Chris n'avait jamais entendu une discussion aussi dingue. Mais peut-être était-ce lui qui l'était, dingue ; définitivement. C'était dans le domaine du possible. Mais il ne voulait pas la voir pleurer ; c'est vrai qu'il l'aimait bien et soudain, ça ne rima plus à rien de lui résister. Il l'embrassa. Elle répondit instantanément à son baiser, avec une force et une passion alarmantes, puis elle s'interrompit pour coller ses lèvres contre son oreille :

« N'aie pas peur, lui dit-elle. Je ferai doucement. »

Il sourit.

*

* *

Ce ne fut pas facile mais en fin de compte il parvint à confectionner le berceau lui permettant de se reposer confortablement pendant que ses jambes guérissaient. Dénicher trois perches suffisamment longues et solides parmi les buissons rabougris qui, dans cette caverne passaient pour des arbres, ne

fut pas une mince affaire mais une fois qu'il les eut trouvées, il n'eut pas de mal à monter un grand trépied. Il avait juste assez de corde pour faire l'écharpe qu'il rembourra avec l'étoffe de vêtements inutiles dans la chaleur de la grotte. Quand ce fut terminé, Valiha se hissa avec précaution à la force des mains et Chris positionna ses jambes dans les boucles. Elle se laissa glisser dans le berceau en poussant un soupir de contentement. Par la suite, elle devait passer le plus clair de son temps avec les sabots antérieurs suspendus à quelques centimètres du sol.

Mais pas tout le temps. Dans le berceau, il n'était pas possible de faire l'amour frontalement et cette activité était rapidement devenue une part importante de leur existence. Chris ne tarda pas à se demander comment il avait pu survivre si longtemps sans cela puis il comprit qu'évidemment la question ne se posait pas : il n'avait pas cessé de faire l'amour avec elle depuis le début. Il sentait maintenant qu'il aurait probablement succombé au désespoir pour se laisser dépérir et mourir de faim au milieu de l'abondance. Même le lait de Gaïa avait meilleur goût et il se demanda si la différence venait de lui et non de Sa Majesté.

Valiha n'était pas une femme : ça n'aurait rimé à rien de se hasarder à la trouver mieux ou moins bien ; elle était différente. Elle avait un vagin frontal qui se conformait à son anatomie avec une lubrique précision trop belle pour être le fruit du hasard cosmique. C'est presque s'il n'entendait pas glousser Gaïa. Quelle blague vis-à-vis de l'humanité de s'être arrangé pour que la première intelligence non humaine qu'elle rencontre fût en mesure de jouer aux mêmes jeux et avec le même équipement ! Valiha était un vaste terrain de jeux charnels, du bout de son large nez à l'extrémité de ses sabots arrière en passant par toute la surface de sa douce peau dorée et tachetée. Elle était entièrement humaine – sur une plus grande échelle – par la caresse de ses mains, la masse de ses seins, le goût de sa peau, de ses lèvres et de son clitoris. Et en même temps, elle était parfaitement inhumaine avec ses genoux saillants, les muscles lisses et fermes de son dos, de ses hanches et de ses cuisses, et avec l'imposante saillie de son pénis lorsqu'il émergeait, humide et glissant, de son fourreau. Lorsqu'il l'embrassait dans le creux derrière ses oreilles d'âne si expressives, elle avait une odeur humaine.

Il eut au début du mal à admettre la présence de la plus grande partie de son corps. Il essaya bien de faire comme si elle n'existait que de la tête au pubis, en ignorant la surabondance sexuelle qu'elle contenait. Mais Valiha lui fit découvrir en douceur les surprenantes possibilités de ses deux autres tiers. Ses hésitations étaient partiellement attribuables à ce Préjugé latent qu'il avait combattu lorsqu'il le rencontrait chez les autres, sans s'apercevoir qu'il le partageait également : une partie de son corps était chevaline, cela voulait donc dire qu'elle était partiellement cheval et on ne devait pas avoir de rapports avec les animaux. Il dut se débarrasser de tout cela. Il découvrit que c'était étonnamment facile : par bien des côtés, elle était moins chevaline que lui n'était simiesque. Une autre barrière avait également été dès le début soulevée par Valiha elle-même : elle était androgyne – quoique gynandre eût été le plus approprié de ces deux termes non prévus pour le cas des Titanides. Chris n'avait jamais été homosexuel. Valiha lui fit comprendre que cela ne signifiait rien lorsqu'ils faisaient l'amour ensemble. Elle était tout à la fois et que ses organes antérieurs fussent aussi énormes ne changeait rien à l'affaire. Chris avait toujours su que le coït n'était qu'une faible part de l'acte d'amour.

*

**

Les béquilles titanides étaient de longues et robustes cannes munies d'appuis rembourrés pour les

aisselles, peu différentes de leurs homologues en usage chez les hommes depuis des millénaires. Chris n'eut donc aucun mal à en confectionner une paire.

Au début, Valiha ne marcha qu'une cinquantaine de mètres avant de revenir vers la tente après s'être reposée. Mais bientôt elle se sentit capable d'aller plus loin. Chris plia la tente et prit tout le barda sur son dos. La charge était volumineuse, en particulier à cause des mâts du trépied. Il n'y serait jamais parvenu sans cette faible pesanteur. Et même avec cet avantage, c'était dur.

Valiha progressait en roulant les épaules, levant tour à tour ses béquilles puis faisant suivre ses postérieurs. Ce mouvement engendrait une contrainte inhabituelle au niveau des épaules, de la partie humaine de son dos et de la courbure à angle droit de son épine dorsale. Chris n'avait aucune idée de l'agencement du squelette dans cette zone ; la seule chose dont il était sûr était que sa structure vertébrale devait être fort différente de la sienne pour lui permettre de tourner complètement la tête ou d'exécuter quelques-unes des contorsions improbables dont il avait pu être le témoin. Mais elle lui ressemblait assez pour attraper des tours de rein. Chaque fin d'étape la voyait grimaçant de douleur. Les muscles au creux de son dos étaient raides comme des câbles tendus. Malgré les efforts de Chris, les massages ne suffisaient pas. Pour lui procurer quelque soulagement, il dut finalement la marteler de ses poings comme s'il attendrissait de la viande.

Ils s'endurcirent même s'ils savaient l'un et l'autre que la tâche n'allait pas devenir plus facile. Ils allongèrent progressivement chaque étape jusqu'à un maximum que Chris estima à un kilomètre et demi. Chaque jour, ils passaient le long des nombreuses marques laissées par Robin lors de son avance. Il était impossible de savoir de quand elles dataient et il était inutile de discuter de ce qu'ils pensaient tous les deux : de toute façon, elle aurait dû revenir avec des secours depuis fort longtemps.

Ils s'acharnaient et chaque jour la question grandissait dans leur esprit :

Où était passée Robin ?

38. BRAVOURE

Il ne s'agissait même plus d'admettre que Chris avait eu raison : Robin le savait ; elle l'avait su depuis le début. Ça ne rimait à rien de faire cavalier seul dans un endroit comme celui-ci.

À nouveau, elle essaya de mouvoir le bras. Avec quelque résultat, cette fois-ci : un doigt frémit légèrement et elle sentit quelque chose de rêche en dessous. Elle déglutit avec précaution. Pour noyer dans la salive encore une de ses perpétuelles crises de frousse. Ça pouvait arriver. Et même pire encore. Dans ce cas, elle était bonne pour rester à jamais dans les ténèbres et même si la majeure partie du temps devait passer dans un tranquille nirvâna, les toutes premières semaines Promettaient d'être épouvantables.

Ça faisait drôle de s'imaginer que moins d'un an plus tôt elle avait dix ans et n'avait peur de rien. Ce n'était pas si vieux et pourtant, c'était de l'histoire ancienne pour qui, le lendemain, pouvait trébucher et trouver la mort mille mètres plus bas.

D'ailleurs, pourquoi la mort devrait-elle attendre jusqu'à demain ? Tandis qu'elle gisait désarmée, l'Oiseau de Nuit pouvait fondre sur elle et... lui faire subir le sort habituel aux sorcières désarmées.

Le souffle court, une fois encore elle se contraignit à tourner la tête des quelques centimètres qui lui permettaient de vérifier si, comme elle le craignait, l'Oiseau de Nuit n'était pas tapi sur la corniche à quelques mètres au-dessus d'elle. Une fois encore, elle ne parvint pas à le voir mais une goutte de sueur roula de son front et vint lui piquer l'œil.

« Tu étais censée siffler », se souvint-elle. Puis : « C'est ridicule. Tu as dix-neuf ans. Peut-être même vingt. Tu n'as pas eu peur de l'Oiseau de Nuit depuis tes six ans. » Malgré tout, si elle avait pu se faire toute petite, elle aurait gazouillé comme un canari.

Elle était à demi convaincue que les sons lointains qu'elle entendait pratiquement depuis avoir quitté Chris et Valiha étaient les échos de ses propres pas, le murmure assourdi des oiseaux-luire changeant de perchoir ou le bruit d'une cascade distante. Mais être à demi convaincu laisse largement la place à l'imagination et l'image de l'Oiseau de Nuit avait surgi de ses souvenirs d'enfance pour venir piailler et crier juste derrière son dos.

Elle ne croyait pas vraiment que c'était l'Oiseau de Nuit ; même dans son état présent, elle savait bien qu'aucune créature de cette sorte n'avait jamais existé, que ce soit ici ou sur Terre. C'était une histoire que se racontaient entre elles les petites filles et rien de plus. Mais le problème avec l'Oiseau de Nuit, c'était que personne ne l'avait jamais vu. Il glissait en piqué sur ses ailes d'ombre et vous attaquait toujours par-derrière ; il pouvait changer de taille et de forme afin de se glisser dans le moindre recoin sombre, à l'aise aussi bien dans la pénombre d'une alcôve que sous une couchette ou même dans un coin poussiéreux. Quoi que ce fût, ce qui était à sa poursuite semblait jailli de ce monde de rêves. Elle ne voyait rien. De temps à autre, elle croyait entendre le raclage de serres et le claquement d'un bec sépulcral.

Robin savait que la caverne n'était pas uniquement peuplée d'oiseaux-luire, de concombres, de crevettes et de laitues sans compter les multiples espèces végétales. Il y avait aussi de minuscules lézards de verre dont le nombre de pattes variait de deux à plusieurs centaines. Ils appréciaient la chaleur et s'étaient faits de plus en plus nombreux à mesure qu'elle progressait vers l'est au point que sa première corvée matinale était de vider le sac de couchage des spécimens qui s'étaient glissés dedans. Il y avait des espèces d'étoiles de mer ainsi que des escargots dont les coquilles étaient aussi variées que des cristaux de neige. Une fois, elle avait vu un oiseau-luire se faire happer en plein vol par quelque invisible créature ailée et, en une autre occasion, elle avait trouvé ce qui pouvait aussi

bien être une partie du corps protéiforme de Gaïa dénudé de sa couverture rocheuse qu'une créature aux côtés de laquelle une baleine bleue aurait fait l'effet d'un viron. En tout cas, ce qu'elle savait, c'est que la chose était tiède et charnue, et fort heureusement assoupie.

Si toutes ces créatures pouvaient vivre dans une grotte qui n'était à première vue que kilomètres de roches stériles, pourquoi pas l'Oiseau de Nuit ? À nouveau, elle essaya de regarder par-dessus son épaule et cette fois parvint à hausser quelque peu le menton. Elle parvint bientôt à remuer les pieds. Mais même après avoir recouvré l'usage de ses membres, elle demeura longtemps immobile, les pieds presque à un mètre plus bas que la tête, pour s'assurer qu'elle se contrôlait parfaitement avant d'oser toute tentative pour remonter la pente où elle était tombée.

Lorsqu'elle bougea enfin, ce fut avec d'innombrables précautions. Elle glissa à reculons sur les coudes et les talons jusqu'à ce qu'elle sente le sol redevenir horizontal et se retourna alors pour étreindre la roche tiède. La pesanteur était une chose merveilleuse lorsqu'elle vous pressait contre une surface stable mais nettement moins agréable quand elle essayait de vous déloger d'un perchoir précaire. Elle avait rarement eu l'occasion jusqu'alors de songer à la pesanteur, en tant qu'alliée ou qu'ennemie.

Lorsqu'elle eut maîtrisé ses tremblements, elle rampa jusqu'au bord de ce fossé contre lequel elle était restée de si longues heures, impuissante.

Elle avait écrasé l'un des oiseaux-luire dans sa chute. L'autre était mourant et clignotait mais il jetait encore assez de lumière pour lui permettre d'apercevoir le fond du fossé, à un mètre cinquante à peine de l'endroit où s'étaient trouvés ses pieds.

À son arrivée à Gaïa, elle se serait ri d'une telle distance. Maintenant, elle ne riait pas. Après tout, il ne fallait pas cent mètres pour se tuer, pas même dix. Un ou deux pouvaient suffire, si on tombait bien !

Elle commença par s'ausculter le corps puis vérifia son équipement. Elle ressentait une douleur aiguë au côté mais une inspection minutieuse lui révéla qu'aucune côte n'était cassée. Elle avait du sang séché sous le nez ; elle s'était cognée lorsque ses jambes s'étaient dérobées sous elle, juste avant cette terrifiante glissade dans le vide, les pieds devant. Mis à part cela, plus quelques éraflures et un ongle retourné, tout allait bien. Un inventaire de l'équipement qui lui restait après plusieurs allègements successifs ne révéla aucune perte.

La cage des oiseaux-luire était certes brisée mais elle n'avait plus aucun pensionnaire à y mettre et elle pourrait toujours en confectionner une autre avec des lianes et des roseaux dès sa prochaine étape.

Elle ne comptait plus le nombre d'occasions où elle était passée au bord du désastre et les bords étaient plus ou moins larges : même en éliminant toutes les fois où elle avait senti ses mains glisser sur la corde, même en éliminant les faux pas rattrapés, les éboulements qui ne l'avaient manquée que de quelques mètres, les sables mouvants où l'on ne s'enfonçait qu'à mi-taille, les crues subites venues de nulle part et dévalant la rigole qu'elle s'appropriait à franchir... même en ne comptant que des occasions où elle avait effectivement ressenti l'étreinte de la mort comme une présence glaciale et maléfique, comme si sa main gluante l'avait effleurée, laissant sur son âme la marque de la peur, c'était déjà trop. Elle avait de la veine d'être encore en vie et elle le savait. Il avait été une époque où le danger l'excitait.

Plus maintenant.

Chaque jour apportait une terreur nouvelle. Elle avait eu si souvent la trouille qu'elle n'en avait même plus honte ; elle était trop abattue, trop écrasée par l'effondrement d'une personnalité qu'elle avait cru être sienne. Si elle y parvenait jamais, elle savait que celle qui sortirait de la caverne ne

serait pas Robin-des-neuf-doigts mais quelque étrangère soumise.

Cela n'avait pas été facile d'être Robin mais c'était une personne qu'on respectait. Nul ne l'avait jamais bousculée. Une fois encore, elle se demanda pourquoi elle persistait. Elle sentait qu'il serait plus honorable de faire sa vie ici, hors de vue. Émerger en pleine lumière serait exposer sa honte.

Mais quelque temps après, poussée par une force incompréhensible, une force à laquelle elle aurait résisté si elle en avait su l'origine, elle se leva et reprit sa longue marche vers l'est.

*

* *

Cela lui avait paru si simple lorsqu'elle l'avait expliqué à Chris et à Valiha. Elle se fraierait un chemin à travers la caverne, toujours vers l'est, et finirait par gagner Théa. Certes, il fallait supposer que la direction qu'ils baptisaient « est » était bien effectivement l'est mais si tel n'était pas le cas, elle n'y pouvait pas grand-chose.

Mais il ne tarda pas à lui apparaître qu'elle aurait d'autres suppositions gratuites à faire : Il lui fallait estimer que la caverne, large d'un ou deux kilomètres en son extrémité occidentale et d'une longueur indéterminée vers l'est, continuait à s'étendre dans cette direction. Et rien ne permettait de l'affirmer. Les points lumineux des oiseaux-luire lui permettaient de distinguer l'orientation générale du passage sur trois kilomètres dans chaque sens. Même si la direction moyenne semblait rectiligne, il y avait trop de courbes et de détours pour qu'elle en fût certaine.

Il existait une autre possibilité. Il était impossible de savoir si la caverne montait ou descendait. Ils étaient partis d'un niveau situé cinq kilomètres en dessous de la surface parce que Cirocco le leur avait dit. Elle savait d'autre part que l'enveloppe extérieure de Gaïa avait trente kilomètres d'épaisseur. Il y avait largement de quoi passer à côté de la chambre de Théa.

Deux instruments simples lui auraient évité de se perdre : En Gaïa, monter c'était devenir plus léger tandis que descendre alourdissait progressivement votre poids. Un ressort sensible convenablement taré aurait pu mesurer de telles différences. Ses propres sens ne le lui permettaient pas. L'horloge gaïenne à gyroscope aurait pu lui servir de compas puisqu'elle cessait de tourner lorsque son axe était orienté dans le sens nord-sud. En alignant l'horloge jusqu'à l'arrêt complet, puis en la tournant de quatre-vingt-dix degrés, elle eût pu distinguer l'est de l'ouest selon qu'elle repartait à l'envers ou à l'endroit. Mais ni Gaby ni Cirocco n'avaient eu besoin d'un dynamomètre à ressort lors de leurs voyages et donc elles n'en avaient pas emporté. Quand à l'horloge, elle était restée avec Cornemuse.

Elle perdit beaucoup de temps à tenter d'effectuer ces estimations avec un équipement de fortune et se retrouva dans une totale perplexité. En particulier, il aurait dû être possible de déterminer l'est et l'ouest en fonction de la chute des objets. Elle essaya bien en lâchant diverses choses au long de fils à plomb improvisés mais sans résultat concluant.

Tant et si bien qu'elle continua à l'aveuglette, perdue dans l'obscurité. Cela durait au moins depuis trois kilorevs, peut-être plus. Elle suivait la paroi nord. L'idée lui avait paru bonne jusqu'au moment où elle parvint au bout d'un cul-de-sac, pas plus de vingt étapes après son départ. Elle avait fait demi-tour en longeant le mur sud qui s'était mis à tourner sans interruption jusqu'à cent quatre-vingts degrés, lui révélant alors qu'elle avait pénétré sans s'en rendre compte dans un passage latéral. Il ne lui restait plus qu'à revenir en arrière pour rejoindre les marques qu'elle avait laissées pour guider Chris et Valiha, rayer la dernière et graver une nouvelle flèche leur indiquant le nouveau passage.

Qui, lui aussi, se termina brusquement trois nuits plus tard.

Depuis ce moment, elle avait vécu un cauchemar rempli de marches interminables et de retours en arrière déprimants, progressant lentement à mesure qu'elle éliminait successivement les fausses pistes en explorant chaque passage jusqu'au bout. Un travail éreintant et dangereux. Sa plus grande peur était qu'en fin de compte il n'y ait pas d'issue et qu'après toutes ces larmes, ces déceptions, et la prise de conscience progressive qu'elle n'avait aucune idée précise de la direction où elle allait, un beau jour elle finirait par apercevoir dans le lointain le camp de Chris et de Valiha et saurait alors que tous ses efforts avaient été vains.

La possibilité se fit jour peu à peu que Chris et Valiha finiraient par la rattraper. Ça ne la gênait pas. En fait, elle se demandait souvent pourquoi elle ne s'assiérait pas pour les attendre. Ce serait chouette d'avoir un peu de compagnie. Ils lui manquaient, tous les deux... tous les trois peut-être, même. Elle se demanda à quoi ressemblerait le bébé titanide.

Plus elle y songeait et plus c'était logique : À eux trois, ils se débrouilleraient mieux qu'elle toute seule. C'était plus sûr, il n'y avait pas à tortiller. Chris partagerait en éclaireur une partie du danger, ce qui réduirait automatiquement de moitié sa part de risque.

Et chaque fois qu'elle pensait à cela, elle fonçait de l'avant avec plus de détermination que jamais. Si elle ne pouvait plus être téméraire, elle pouvait tout du moins se montrer têtue. Si elle devait affronter le fait qu'elle était trouillarde, elle affronterait également sa trouille ; pour la surmonter.

*

* *

Elle pénétra dans un couloir voûté fort semblable à celui par lequel elle et Chris avaient fui. En soi, cela n'avait rien d'étrange : elle en avait exploré une centaine comme celui-ci. Mais elle en était venue à espérer si peu de son exploration qu'elle ne fut pas peu surprise de ce qui l'attendait au bout du couloir. Elle en resta pendant un moment trop abasourdie pour bouger. Une odeur désagréable flottait dans l'air : Robin regarda vaguement à gauche et à droite puis vers le bas, où une mince pellicule de liquide transparent lui léchait les orteils. Le bout de ses bottes fumait.

Elle recula d'un saut et se débarrassa en hâte de ses chaussures. Elle aurait très bien pu plonger droit dedans. Elle aurait pu y plonger la tête la première. S'en remplir les Poumons...

« Arrête ! » se dit-elle tout haut et elle sursauta en entendant le son de sa propre voix.

Il était inutile de rester plantée à se lamenter sur ce qui aurait pu se produire. Elle devait s'inquiéter de ce qui *pouvait* encore arriver.

« Théa ! » lança-t-elle. Mais si elle était en face de Téthys, ou de Phébé ? Elle doutait de pouvoir les distinguer, même de près, et, de là où elle se trouvait, au fond d'un couloir sombre, long de plusieurs centaines de mètres au bout duquel le cône du cerveau régional n'était qu'une tache lumineuse, il ne fallait pas y penser. Mieux valait faire demi-tour pour y repenser à tête reposée et revoir éventuellement la question plus tard...

« Théa, j'ai besoin de te parler ! »

Elle tendit l'oreille tout en surveillant le niveau de l'acide qui recouvrait le sol à quelques mètres de là. S'il faisait mine de monter un tant soit peu, elle était sûre d'en remonter aux oiseaux-luire question fuite à tire-d'aile.

Mais la voix de Crios avait été faible – à peine audible au fond des tunnels remplis d'acide – et si celle de Théthys lui avait paru plus forte, c'était sans doute parce que la peur l'avait suspendue à ses

moindres mots. Rien n'autorisait à penser que Théa pût avoir plus de voix que les autres.

Robin cria de nouveau, prêta l'oreille, n'entendit rien. Elle n'avait pas prévu ça. Elle avait envisagé mille sortes d'ennuis, mais jamais qu'elle pût se trouver dans l'incapacité de faire remarquer sa présence à Théa.

« Théa, je suis Robin du Covent, une amie de Cirocco Jones, la Sorcière de Gaïa, impératrice des Titanides et... » Elle essaya de se rappeler les titres que, dans un moment d'amertume, lui avait débités Gaby à l'Atelier de Musique ; mais en vain.

« Je suis une amie de la Sorcière », conclut-elle avec l'espoir que ça suffirait. « Si tu peux m'entendre, tu devrais savoir que je viens ici pour elle. J'ai besoin de te parler. »

Elle écouta encore, sans plus de résultat.

« Si tu me parles, je n'arrive pas à t'entendre, cria-t-elle. Il est fondamental pour la Sorcière que je puisse te parler. Si tu pouvais faire baisser le niveau d'acide afin que je m'approche, ça nous faciliterait grandement le dialogue. »

Elle fut sur le point d'ajouter qu'elle ne présentait pour elle aucun risque mais quelque chose dans l'attitude de Cirocco face à Crios la fit se raviser ; elle ignorait s'il n'était pas risqué pour elle de copier les attitudes de Cirocco. Ce pouvait être la pire des choses à faire. Mais il était tout aussi possible que Théa ne comprit que le langage de la force et n'attende qu'un signe de faiblesse de sa part pour l'assassiner.

Une idée qui la fit presque rire, malgré sa terreur : qu'avait-elle pour elle, hormis sa faiblesse ? Elle était bien capable de perdre les pédales en présence de Théa et de rester étendue, impuissante, tandis que l'énorme créature déciderait de son sort.

« T'occupe pas de tout ça », se dit-elle. Ça ne la mènerait nulle part, sinon de nouveau à l'entrée du corridor, dans les ténèbres amères de la défaite, si elle continuait à penser de la sorte. Elle devait faire ce qu'elle avait à faire sans s'occuper du tremblement de ses mains.

« Il faut absolument que je te parle, poursuivit-elle avec fermeté. Pour cela, tu dois faire baisser le niveau d'acide. Je te préviens que la Sorcière sera mécontente et, à travers elle, Gaïa, si tu ne fais pas ce que je te dis. Puisque tu aimes et respectes Gaïa, laisse-moi approcher. Puisque tu *crains* Gaïa, laisse-moi approcher ! »

Ça sonnait tellement creux, tellement faux à ses oreilles : sans aucun doute, Théa l'entendrait aussi bien qu'elle, cette peur latente sous les mots, prête à la trahir.

Et pourtant, le niveau d'acide refluit. En approchant avec précaution, elle constata qu'aux endroits où la couche avait eu plusieurs centimètres d'épaisseur ne subsistait plus qu'une mince pellicule fumante.

Elle s'assit en vitesse pour ouvrir son sac. Elle fourra ses bottes de chiffons provenant d'une chemise déchirée bien des hectorevs plus tôt. Ses orteils étaient à l'étroit lorsqu'elle les renfila. Ensuite, elle enveloppa l'extérieur avec le reste de la chemise et un coin de sa couverture. Puis elle avança sur le sol humide.

Elle examina la couverture au bout de quelques pas. L'acide ne semblait pas assez concentré pour attaquer rapidement le tissu. Elle devrait tenter le coup.

Théa était prudente, elle aussi. L'acide se retirait avec une lenteur pénible tandis que Robin dansait d'impatience. Le couloir descendait. Bientôt les murs dégouttèrent. Puis le plafond. Elle ramena la couverture sur sa tête et poursuivit sa marche.

Elle finit par déboucher sur une corniche identique à celles qu'elle avait pu voir dans l'antre de Crios ou de Téthys.

« Parle », jaillit la voix et jamais elle n'avait été aussi près de détalier qu'à ce moment car cette

voix était la même, exactement la même que celle de Téthys. Elle dut se remémorer que Crios également avait eu cette voix : plate, impersonnelle, dépourvue d'émotion ; une voix construite sur l'écran d'un oscilloscope.

« Ne bouge pas, si tu tiens à la vie, continuait la voix. Je puis agir bien plus vite que tu ne crois ; alors ne te fie pas à tes expériences passées. Je suis en droit de t'abattre, puisque ceci est le saint sépulcre que Gaïa en personne m'a donné et seule la Sorcière a pu y pénétrer. C'est uniquement à notre amitié de longue date ainsi qu'à mon amour pour Gaïa que tu dois d'être restée en vie si longtemps. Parle, et dis-moi pourquoi tu devrais continuer à vivre. »

Elle n'est pas du genre à mâcher ses mots, songea Robin. Quant aux mots proprement dits... s'ils avaient jailli d'une bouche humaine, elle aurait pris leur auteur pour un fou. Et peut-être Théa était-elle folle mais c'était de peu d'importance. La folie était un terme dont les connotations n'étaient pas assez larges pour embrasser une intelligence étrangère.

« Si tu as l'intention de faire demi-tour pour fuir, poursuivit Théa, apparemment devenue méfiante, tu devrais savoir que je suis au courant de ce qui s'est passé avec celle qui vit à l'ouest de moi. Tu devrais savoir qu'elle n'y était pas préparée tandis que moi, je suis au courant de ton approche depuis de nombreux kilorevs. Je n'ai nul besoin d'inonder mes chambres : sous la surface de mes douves se trouve un organe capable de propulser un jet d'acide assez puissant pour te couper en deux. Alors parle, ou meurs. »

Pour Robin, ces menaces étaient bon signe, de même que cette volonté de dialogue trahissait une surprenante humilité pour une divinité de second rang.

« J'ai déjà parlé, répondit-elle avec toute la fermeté dont elle était capable. Si tu avais écouté, tu saurais l'importance de ma mission. Puisque apparemment ce n'est pas le cas, je vais donc me répéter. Je suis investie d'une mission de la plus haute importance pour Cirocco Jones, la Sorcière de Gaïa. Je détiens des informations qu'elle doit entendre. Si je ne puis la joindre pour les lui donner, elle en sera extrêmement fâchée. »

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle eut envie de se mordre la langue : Théa était une alliée de Gaïa et l'information que Robin portait à Cirocco était que Gaïa avait tué Gaby. C'était sans importance sauf si Téthys, qui devait y être impliquée, s'en était vantée auprès de Théa. Et comme cette dernière semblait en savoir long sur ce qui s'était passé dans la chambre de Téthys, il était clair qu'elles avaient communiqué.

« Quelle est cette information ?

— C'est entre la Sorcière et moi. Si Gaïa veut en savoir plus, elle te le demandera. »

Il y eut un silence qui ne dut pas se prolonger plus de quelques secondes. Mais assez pour que Robin vieillisse de vingt ans. Pourtant, lorsque aucun jet d'acide ne se fut manifesté, elle en aurait hurlé de joie. Elle l'avait eue ! Si elle pouvait lui dire une chose pareille et continuer à vivre, c'est bien parce que le respect que lui inspirait Cirocco n'était pas un vain mot.

Maintenant, si elle parvenait encore à tenir quelques minutes...

Elle se mit à avancer lentement pour ne pas surprendre Théa. Elle avait fait trois pas en direction des marches qu'elle apercevait sur le côté sud de la salle lorsque Théa reparla.

« Je t'ai dit de ne pas bouger. Nous avons encore des choses à discuter.

— Je ne vois pas quoi. Ferais-tu obstacle à la porteuse d'un message pour la Sorcière ?

— La question pourrait fort bien ne pas se poser : si je te détruisais – comme j'en ai le droit ; et même l'obligation, de par les lois de Gaïa – il ne resterait pas même un corps pour en témoigner. La Sorcière n'aurait aucune raison de savoir que tu es passée par là.

— Ce n'est pas une obligation, rétorqua Robin tout en renouvelant à voix basse ses prières. J'ai

moi-même rendu visite à Crios. J'ai pénétré dans ses chambres et j'y ai bien survécu puisque je suis là pour en parler. La permission de la Sorcière suffit simplement. Je le sais et tu dois bien le savoir également.

— Mes salles sont toujours demeures inviolées. Il doit en être ainsi. Nulle créature autre que la Sorcière n'a jamais pénétré là où tu te trouves.

— Et moi je te répète que j'ai vu Crios. Personne n'est plus que lui loyal envers Gaïa.

— Je n'ai de leçons de loyauté envers Gaïa à recevoir de personne, rétorqua Théa, vertueusement.

— Alors tu ne peux pas faire moins que Crios et tu ne me toucheras pas. »

Sans doute était-ce là un difficile dilemme moral pour Théa. Quoi qu'il en soit, il y eut encore un long silence. Robin était trempée de sueur et les émanations d'acide lui piquaient le nez.

« Puisque tu es si loyale envers Gaïa, suggéra Robin, pourquoi avoir parlé à Téthys ? » À nouveau, elle se demanda si elle avait visé juste. Mais elle était habitée d'un besoin dément de mener la charade à son terme, adienne que pourrait. Il serait vain, à présent, de ramper ou de plaider. Elle sentait que sa seule chance était désormais de faire face avec fermeté.

Théa n'était pas idiote. Elle comprit qu'elle s'était coupée en révélant ce qu'elle savait de l'expérience vécue par Robin avec Téthys. Elle ne tenta pas de le nier mais au contraire répondit de manière fort semblable à Crios lors de sa confrontation avec Cirocco :

« On ne peut s'empêcher d'entendre. Je suis ainsi faite. Téthys a beau trahir, elle persiste quand même à lui murmurer des hérésies. Qu'elle s'empresse bien entendu de rapporter à Gaïa. Ça peut toujours être utile. »

Robin en conclut, soit que Téthys ignorait les révélations de Gaby, soit qu'elle n'en avait rien dit à Théa. Après tout ce qu'on avait pu raconter sur les yeux et les oreilles de Gaïa, elle n'était plus très sûre de la portée des sens de Téthys. Elle soupçonnait que l'accès à ses chambres, cinq kilomètres au-dessus d'elle, était trop éloigné pour lui permettre un espionnage direct. Mais Théa l'ignorait sans doute sinon elle aurait déjà transmis l'information à Gaïa, laquelle n'ayant aucune envie de voir Cirocco mise au courant des circonstances du décès de Gaby, Robin à cette heure aurait déjà dû être morte.

« Tu n'as toujours pas répondu à ma question, dit Théa. Qu'est-ce qui m'empêche de te tuer maintenant puis de détruire le corps ?

— Je suis étonnée de t'entendre parler de manière aussi déloyale.

— Je n'ai rien dit de déloyal.

— Pourtant, la Sorcière est l'agent de Gaïa et tu te proposes de la tromper. Nous laisserons pour l'instant cette question pour ne considérer que l'aspect pratique des choses : la Sorcière, si elle vit, sait que... » Elle toussa, prétextant la gêne provoquée par les vapeurs.

« Robin, se morigéna-t-elle, toi et ta grande gueule... »

« Tu ne sais même pas si elle est en vie ? » demanda Théa et Robin crut déceler dans la douceur de sa question des sous-entendus menaçants.

— Je ne le savais pas, s'empressa-t-elle de répondre, mais à présent, bien sûr, il est évident qu'elle vit. Sinon, nous n'en parlerions pas. Pas vrai ?

— Je te concède ce point : elle est vivante. »

Des étincelles rouges se pourchassaient sur la surface conique de Théa. Robin s'en serait alarmée si elle n'avait pas observé une manifestation similaire lorsque Crios s'était fait réprimander. Théa évoquait là des souvenirs cuisants.

« Comme je disais donc, la Sorcière n'ignore pas que j'ai descendu l'escalier avec mes amis. Ils

sont encore en vie et ils ont toutes les chances de le rester. Tôt ou tard, la Sorcière les retrouvera et alors...» Il y eut de nouvelles étincelles et Robin se demanda ce qu'elle avait pu dire : sans doute évoluait-elle en terrain délicat puis elle comprit qu'il était bizarre que Cirocco ne fût pas *déjà* descendue à leur recherche. Certes, elle gisait peut-être ivre morte sur le perron de l'Atelier de Musique mais, dans l'état actuel des choses, autant valait pour Robin qu'elle ne songe pas aux conséquences d'une telle éventualité. Et, apparemment, la menace avait assez intimidé Théa pour qu'elle continue d'écouter.

« La Sorcière va descendre voir, poursuivit Robin ; et dès qu'elle les aura retrouvés, ils lui diront par où je suis allée. Tu m'objecteras que j'aurais pu me perdre dans les labyrinthes de l'ouest mais crois-tu que la Sorcière sera satisfaite tant qu'elle n'aura pas retrouvé mon corps ? Et qui plus est, un corps mort de mort naturelle et non pas brûlé par l'acide. »

Théa était à nouveau silencieuse et Robin savait qu'elle avait dit tout ce qu'elle pouvait. Cette dernière question une fois posée, elle n'était plus très sûre qu'elle fût si bonne que cela. Est-ce que Cirocco viendrait bien à sa recherche ? Pourquoi ne l'avait-elle pas déjà fait ? Mais sans aucun doute n'abandonnerait-elle pas Gaby. Elle n'était quand même pas tombée si bas ?

Théa ne le pensait pas non plus.

« Va donc, lui dit-elle. Pars en vitesse avant que je ne change d'avis. Va porter ton message à la Sorcière et fasse que ton impudent sacrilège ne te rapporte pas un seul jour de chance sur ta route. Pars, pars vite. »

Robin crut devoir mentionner qu'elle ne serait jamais passée par ici s'il y avait eu une autre sortie mais il ne fallait pas trop pousser. Le niveau d'acide remontait déjà et elle commençait à craindre que Théa pût encore machiner quelque accident plausible. Elle se précipita vers les marches qu'elle gravit quatre à quatre.

Elle ne ralentit pas, même une fois hors de vue. Elle n'avait pas l'intention de ralentir du tout mais l'épuisement finit par avoir raison d'elle et elle trébucha, tomba sur les genoux et, haletante, s'étendit de tout son long sur trois marches.

Elle s'en était tirée mais cette fois n'en éprouvait aucun soulagement. Au contraire, elle ressentait un besoin qu'elle ne connaissait que trop bien : une irrépressible envie de pleurer.

Mais ce coup-ci, les larmes ne vinrent pas.

Elle se passa le sac à l'épaule et reprit l'ascension.

*

* *

L'accès à l'escalier de Théa était obstrué par la neige. Au début, ignorant de quoi il s'agissait, Robin s'était approchée avec précaution. Les livres lui avaient appris que la neige était douce et poudreuse mais ce n'était pas le cas : celle-ci s'entassait en congères compactes.

Elle s'arrêta pour enfiler son pull. L'obscurité était presque totale maintenant que les oiseaux-luire étaient partis. Dans sa cage neuve, le seul qui demeurerait était pratiquement mort. L'ascension précipitée ne lui avait pas laissé l'occasion d'en capturer un autre.

La première des choses était de sortir à l'air libre. Si le temps n'était pas couvert, elle devait être en mesure de voir la Mer Crépusculaire et donc de repérer la direction de l'ouest. Au-delà, elle n'avait aucune certitude. Elle essaya de se remémorer la carte qu'elle avait étudiée jadis. Le câble central de Théa gagnait-il le sol au nord ou bien au sud de l'Ophion ? Elle n'en savait plus rien et c'était important. Gaby leur avait dit que le meilleur itinéraire pour traverser Théa était par le fleuve

gelé. Une fois qu'elle se serait orientée, elle irait vers le sud et si le chemin semblait grimper, elle ferait demi-tour puisqu'elle savait en tout cas que le câble était situé à proximité du fleuve.

Elle n'était pas encore sortie de la forêt de brins qu'elle dut enfiler tous ses vêtements. Elle n'aurait jamais imaginé un froid pareil. Avec malaise, elle se demanda si elle n'avait pas commis une erreur en se débarrassant de l'encombrante parka que Chris avait tenu à lui faire emporter. La chose, en son temps, avait paru sensée : elle prenait presque la moitié du volume de son sac à dos, l'encombrait et la déséquilibrait et elle avait eu la certitude que deux pulls, une veste légère et le reste de ses vêtements lui suffiraient à parer à toute éventualité. Mais il lui avait dit de garder la parka. Il avait bien insisté là-dessus.

Enfin, il lui restait au moins les bottes. Elles s'étaient montrées utiles dans les passages les plus délicats de l'ascension bien qu'elle eût ôté leur garnissage de fourrure qui la faisait transpirer des pieds. Comme pour le reste, elles montraient certes des signes de fatigue mais, confectionnée avec soin, elles étaient encore en bon état. Elle frotta de la neige sur les extrémités tachées par l'acide en espérant que la corrosion cesserait une fois le produit dilué dans l'eau.

Elle allait repartir lorsqu'elle se souvint d'un article inutilisé depuis le début du voyage et qui allait enfin se révéler utile. Elle fouina dans son sac et en sortit un petit thermomètre à mercure, l'approcha de l'oiseau-luire papillotant et loucha dessus. Elle n'en croyait pas ses yeux : mais même après avoir été secoué, il indiquait toujours moins vingt degrés. Elle souffla dessus et vit la mince colonne d'argent monter puis lentement redescendre. Voilà qui lui procurait un nouveau sujet d'inquiétude : elle pouvait mourir gelée si elle cessait de bouger.

« Alors, magne-toi le cul », se dit-elle. Elle finit par obtempérer. Elle aurait bien aimé être plus reposée mais dormir dans l'escalier de Théa avait été hors de question. Elle y songeait à nouveau, maintenant qu'elle avait de la neige jusqu'aux genoux. Elle pourrait toujours redescendre un peu, dormir au chaud puis repartir du bon pied.

En fin de compte, elle crut plus prudent de n'en rien faire : comment savoir si dans l'escalier elle était hors d'atteinte de Théa ?

Un dernier regard à l'oiseau-luire mourant l'avertit qu'elle ferait bien de se dépêcher. Si elle tardait à sortir de sous le câble, l'obscurité allait être complète.

*

* *

Elle y arriva et apprit en cours de route deux ou trois choses sur la neige et la glace. En premier lieu, que la glace était infiniment plus traîtresse que le roc, même quand elle avait l'air solide. Quant à la neige... de la poudreuse comme il fallait, elle en avait largement soupé jusqu'à la fin de ses jours. Par endroits, elle s'amoncelait plus haut que sa tête. Et à plusieurs reprises, elle avait dû se frayer un passage entre d'énormes congères.

Mais elle aperçut le jour gris à peu près au moment où son oiseau-luire devenait inutilisable. Elle jeta la cage et se dirigea vers la lumière.

Ça lui faisait drôle de voir à nouveau aussi loin. Le temps était clair à Théa : l'air y était vif et mordant, avec une bise intermittente de cinq à dix kilomètres à l'heure qui aspirait la chaleur de sa peau lorsqu'elle l'effleurait.

Elle pouvait distinguer la Crépusculaire sur sa gauche : c'était donc l'ouest, ce qui voulait dire qu'il lui fallait contourner le câble pour aller vers le sud.

À moins qu'elle ne se souvînt mal. Il serait sage d'y réfléchir à deux fois avant d'entreprendre un

trajet de contournement qu'elle serait obligée de refaire en sens inverse si jamais l'Ophion était au nord du câble. Elle en avait assez de revenir sur ses pas et cette fois elle devait penser à ses orteils qui commençaient déjà à se refroidir.

Elle se rappela que Théa était dominée par une chaîne de montagnes escarpées s'étendant du nord au sud entre les hauts plateaux. Et traversant la région presque en son milieu, l'Ophion se divisait en deux branches, nord et sud, quelque part près du centre de Théa. Le câble central s'ancrait près du confluent des deux bras. Presque tout le cours du bras méridional se développait sous l'un des deux manteaux glaciaires qui recouvraient la majeure partie de Théa, rendant son repérage pratiquement impossible. Mais la branche septentrionale était libre de glaces permanentes. Parfois, lors de certaines périodes du cycle climatique trentenaire de Gaïa, le dégel se produisait et une étroite vallée au centre de Théa connaissait un bref et pâle printemps. Ce n'était pas le cas à présent. Pourtant, même gelé, le cours d'eau ne serait guère difficile à trouver : il serait relativement horizontal et situé au fond d'une large dépression.

Plus elle y repensait et plus elle sentait que ses premiers souvenirs avaient été erronés ; le terrain devant elle descendait doucement. Il faisait trop sombre pour affirmer que le fleuve était bien devant mais elle en était à présent persuadée. Et puis après ? Il y avait une chance sur deux et comme ça, elle n'aurait pas à contourner d'abord le câble. Elle se dirigea vers le nord.

Elle n'avait pas franchi un kilomètre que le vent se levait. Bientôt, la neige balayée du sommet des congères lui fouettait les joues. Une fois encore, elle s'arrêta pour réarranger ses vêtements, s'enveloppant dans la couverture et la rabattant en une capuche qu'elle pouvait tenir serrée autour de son cou afin de se protéger jusqu'aux yeux.

Elle était assise lorsque quelque chose approcha : les rafales ne lui permettaient pas de distinguer clairement, mais c'était blanc, à peu près de la taille d'un ours polaire, avec des bras massifs et une gueule pleine de dents. L'animal était assis à l'observer et elle fit de même jusqu'au moment où il décida de se lever pour y regarder de plus près. Il voulait peut-être lui souhaiter le bonjour mais elle n'attendit pas pour vérifier. Il absorba sa première balle sans tiquer mais s'arrêta pour contempler la tache rouge qui s'élargissait sur sa fourrure. Comme il repartait, elle vida tout son chargeur et il se replia tel un linge propre et blanc puis ne bougea plus. Luttant contre le tremblement de ses mains, elle rechargea son arme avec ses dernières cartouches, en pestant à voix basse et en soufflant sur ses doigts pour les dégourdir. La créature n'avait toujours pas bougé lorsqu'elle eut terminé mais elle n'essaya pas de l'approcher. Elle fit un large détour et reprit sa descente.

*

* *

En un sens, il valait mieux qu'elle n'eût pas réfléchi à ce qu'elle ferait une fois atteint le fleuve. Sinon, elle serait peut-être encore recroquevillée sous le câble.

Il était préférable de s'assigner des objectifs étape par étape, songeait-elle en dominant cette plaine large et venteuse qui devait être l'Ophion. Elle regarda vers l'est, puis vers l'ouest. Chaque direction lui semblait tout aussi impossible : elle était, pile au centre de Théa et dans chaque sens, plus de deux cents kilomètres la séparaient de la lumière.

À l'est, c'était Métis qui semblait doux et accueillant mais auquel il ne fallait pas se fier, au dire de Cirocco. Métis était un ennemi de Gaïa même s'il n'était pas aussi dangereux que Téthys.

À l'ouest, évidemment : Téthys, et le désert. En un sens, vu d'ici il ne paraissait pas si mal. Elle repensa à la chaleur cuisante des dunes puis aux esprits-de-sable cachés sous ces mêmes dunes et se

tourna vers l'est. Elle n'avait vraiment pas le choix mais d'avoir fait semblant, lui avait donné quelques minutes de répit durant lesquelles elle n'avait pas pensé à ses pieds.

Le plus terrible était qu'elle brûlait tout en mourant de froid. Elle ne sentait pas ses orteils tout en même temps que la sueur lui dégoulinait dans le dos et le long des bras. L'effort la maintenait au chaud – à vrai dire, elle bouillait – mais le vent était glacial. D'un côté comme de l'autre, on n'y pouvait rien. Elle continua donc à marcher. Lorsqu'elle trébucha quelques heures plus tard et releva brusquement la tête en s'apercevant qu'elle avait failli s'endormir, elle se contraignit à faire une pause. Elle avait à présent suffisamment l'expérience de ce dangereux état d'hébétude, répandu parmi ceux qui tentaient de vivre à Gaïa sans horloge, pour savoir qu'elle avait largement atteint ses limites. Elle n'aurait su dire depuis combien de temps elle était debout mais cela devait bien faire deux ou trois jours. Elle était déjà fatiguée en pénétrant dans le corridor qui menait à Théa et, depuis ce moment, elle n'avait cessé de lutter contre l'épuisement. Elle savait qu'il était possible de dormir debout parce que cela lui était arrivé plus d'une fois lors de sa traversée de la caverne. Elle devait trouver un endroit pour dormir, et vite.

Rien ne semblait convenir. En essayant de se creuser la cervelle, il lui revint soudain quelque chose à propos de l'ensevelissement dans la neige. C'était absurde mais en l'occurrence, dormir en plein vent semblait encore plus idiot.

Près de la rive du fleuve gelé, la neige s'était amassée sur huit mètres de haut. Après être passée du côté sous le vent, elle entreprit de creuser la congère. La surface en était dure et croûteuse mais le travail ne tarda pas à devenir plus facile. Elle pelletait la neige des deux bras, s'acharnant fiévreusement pour creuser une niche assez grande pour abriter son corps. Quand ce fut fait, elle rampa à l'intérieur et tenta tant bien que mal de ramener la neige autour de l'entrée puis elle se recroquevilla le plus étroitement possible et s'endormit instantanément.

*

* *

Elle avait toujours cru que claquer des dents n'était qu'une figure de style, et pas des meilleures, tout comme avoir les genoux qui s'entrechoquent signifiait la terreur. Puis elle se rendit compte que ses genoux s'entrechoquaient également bel et bien. Tout son corps frissonnait sans qu'elle pût s'en empêcher. Elle se mit à tousser et sa bouche s'emplit de liquide. Elle était trempée de sueur et brûlait de fièvre. Elle sut qu'elle allait mourir.

Cette pensée suffit à la propulser en catastrophe hors de son trou et elle se retrouva, vacillante, sur la berge. Sa toux la reprit et ne cessa qu'après qu'elle eut rendu l'amer contenu d'un estomac presque vide. Avec surprise, elle s'aperçut qu'elle était tombée à genoux. Et avec une surprise encore plus grande, elle vit qu'elle avait avancé sur la glace. Elle se retourna mais sans pouvoir distinguer l'endroit où elle s'était arrêtée. Elle avait dû marcher depuis un bout de temps sans même s'en rendre compte.

Les choses se mirent à vaciller tandis qu'elle progressait. Son champ visuel s'étrécissait comme si elle regardait au travers d'un long tuyau puis les bords se mettaient à rougir et elle n'avait plus qu'à se relever de là où elle était tombée. Son contour avait un air comique lorsqu'elle considérait, en vacillant, la silhouette en creux qu'elle avait dessinée dans la neige. On appelait ça des anges de l'hiver et elle se demanda comment elle le savait.

Des gens parfois marchaient à ses côtés : c'est ainsi qu'elle eut de longues conversations avec Gaby et ne se souvint qu'elle était morte que bien longtemps après. Elle tira une balle sur ce qui était

un autre monstre des neiges ou peut-être une simple bouffée de vent chargée de flocons. L'arme en resta délicieusement chaude durant plusieurs minutes et elle faillit tirer une nouvelle fois lorsqu'elle s'aperçut qu'elle l'avait pointée sur son estomac. Quand elle tenta de la remettre en poche, une partie de sa peau vint avec, collée à la crosse de métal, et emportant avec elle un bout de la queue de l'un de ses serpents tatoués. Pis encore, les cils de son œil s'étaient collés par le gel et de l'œil restant elle ne voyait plus grand-chose.

Lorsqu'elle vit la lumière clignotante, ce fut d'abord une gêne : elle l'irritait par son côté inexplicable. Elle refusait tout phénomène paranormal, tel que le fantôme de Gaby ou des apparitions de Chris et Valiha et elle avait la certitude que la lumière relevait de ce genre de choses. Si elle allait y voir, elle tomberait probablement sur Hautbois, harnachée et prête à l'emmener au galop.

Puis à la réflexion : pourquoi pas ? Si elle devait mourir, autant que ce soit en compagnie d'une amie. Oui mais si la Titanide était morte ? Elle n'avait aucun préjugé : elles en riraient un bon coup et Hautbois serait bien forcée d'admettre l'existence d'une vie après la mort, d'admettre son erreur et celle de toute sa race. Elle rit à cette idée et prit la direction de l'éminence où était apparue la lumière.

Elle était considérablement dégrisée lorsqu'elle y parvint, consciente d'avoir frôlé dangereusement le délirium complet. Il fallait qu'elle garde tous ses esprits. La lumière était bien réelle et bien qu'elle n'eût aucune idée de son origine, si ce n'était pas le salut, alors elle était définitivement fichue.

Sa vision avait empiré. Si elle n'était pas rentrée dans le pied métallique, elle serait probablement passée à côté pour aller se perdre dans l'oubli. Mais la chose résonna sous le choc de sa tête : elle tituba et se redressa, étourdie, puis scruta les ténèbres au-dessus d'elle. Une lampe rouge clignotait là-haut, toutes les dix ou quinze secondes.

Elle parvint à distinguer vaguement une construction posée sur quatre pieds raidis par des entretoises métalliques, analogue à un mirador de garde-forestier. La tour faisait une dizaine de mètres et une échelle aux barreaux de bois courait jusqu'à son sommet.

Quelque chose accrocha son regard à proximité de l'échelle : c'était un panonceau fixé juste au-dessous du niveau des yeux. Elle essuya la neige et lut :

TRAVAUX PUBLICS PLAUGET
REFUGE NUMÉRO ONZE
« BIENVENUE, VOYAGEURS ! »

Gaby Plauget, Propr.

Robin cligna des yeux, le relut entièrement plusieurs fois pour voir s'il allait s'effacer comme le fantôme de Gaby. Il ne s'effaça pas. Elle s'essuya les lèvres et tenta d'agripper à tâtons les barreaux de bois. Ses mains refusaient de lui obéir. Gaby pourtant avait eu la bonne idée de faire poser une échelle en bois, songea-t-elle en se rappelant le froid terrible de la crosse métallique du revolver.

Alors, elle croisa les bras sur les barreaux et se hissa de cette façon. Elle était obligée de regarder ses pieds pour vérifier qu'ils étaient bien posés sur les degrés : elle ne les sentait plus. Trois marches, une pause, puis cinq, et une nouvelle pause, puis trois, puis deux. Puis pas même une : elle était incapable de se hisser plus haut. Elle baissa les yeux et constata qu'elle était presque à mi-hauteur ; elle devait donc avoir eu un trou et perdre le décompte. Elle leva la tête : elle aurait aussi bien pu gravir le mont Everest.

Si près.

La porte s'ouvrit au-dessus d'elle. Un visage se pencha par dessus l'étroite balustrade. Elle espérait que c'était Cirocco parce qu'elle pouvait y croire ; la Sorcière avait des choses à faire à Théa – des choses normales, logiques, sensées. Si c'était quelqu'un d'autre, elle saurait que c'est un mirage, un fantôme.

« Robin ? C'est toi ? »

Elle sentit l'odeur du café et de quelque chose qui cuisait sur le réchaud. C'était trop beau pour être vrai et, non, ce n'était pas Cirocco, c'était si ridicule qu'il ne valait même pas le coup de regarder une nouvelle fois car ce visage qu'elle reconnaissait enfin appartenait à Trini, son amante d'il y a un million d'années, là-bas à Titanville. À cet instant, elle sut que tout cela n'était qu'un rêve, la tour sans doute aussi bien que Trini.

Elle se laissa aller et atterrit sur le dos dans la neige épaisse.

39. L'AVANT-POSTE

L'argent de Cirocco s'était accumulé sur Terre pendant plus de soixante-quinze années : il y avait les droits d'auteur de ses travaux universitaires et de ses carnets de voyage en Gaïa ainsi que les droits provenant de son autobiographie *J'ai choisi l'Aventure* (le titre était de son éditeur, pas d'elle) qui était devenue un best-seller et avait donné matière à deux films et une série télévisée. En outre, elle avait sa part, fort lucrative, dans le commerce de la cocaïne. S'y ajoutait enfin son salaire de la NASA, qui avait continué de courir durant tout le voyage du *Seigneur des Anneaux* et jusqu'à sa démission.

Elle avait loué les services d'un conseiller financier helvétique et d'un juriste brésilien en leur donnant deux instructions : la mettre à l'abri de l'inflation et lui éviter la confiscation de ses biens par des gouvernements communistes. Elle avait souligné en outre qu'elle aimerait voir son argent financer des firmes s'occupant de voyage spatial et ne pas être utilisé à des fins contraires aux intérêts des Etats-Unis. Son homme de loi lui avait indiqué que cette dernière recommandation était démodée et pratiquement impossible à définir de nos jours et elle lui avait répondu par lettre en lui disant que la Terre était pleine d'hommes de loi. Il avait saisi l'allusion et, aujourd'hui encore, ses descendants travaillaient pour elle.

Après quoi, elle oublia tout cela.

Deux fois l'an, elle recevait un rapport qu'elle ouvrait pour jeter vaguement un œil sur sa dernière ligne avant de l'oublier. Sa fortune avait traversé deux dépressions là où d'innombrables investisseurs à la vie courte se faisaient balayer. Ses agents la savaient capable d'envisager le long terme et de supporter sans affolement des pertes temporaires. Il y avait eu de mauvaises années mais la tendance générale restait à la hausse ininterrompue.

Tout cela n'avait été qu'une abstraction dénuée de toute signification : à quoi bon chercher à savoir qu'elle possédait X kilos d'or, détenait Y pour cent de la Société Y prime et Z deutsche Mark en timbres rares et en tableaux de maîtres ? Si le rapport lui parvenait un jour d'ennui, il lui arrivait de passer quelques minutes à s'amuser à éplucher la liste de ses avoirs, des Aérotrains aux Airedale et des Renoir aux Renouvellements de baux. Elle n'envoya qu'une seule fois une lettre. Ce fut après avoir découvert fortuitement qu'elle possédait l'Empire State Building et qu'on projetait sa démolition. Elle leur demanda de le faire plutôt restaurer et perdit des millions dans l'opération au cours des deux années suivantes. Puis elle récupéra largement le tout par la suite, ce qui la fit sans aucun doute passer pour un génie de la finance auprès de ses agents alors qu'elle avait simplement épargné cet édifice parce que sa mère l'avait fait monter à son sommet lorsqu'elle avait sept ans et que c'était l'un des plus chers souvenirs qu'elle gardait d'elle.

Elle avait songé parfois à léguer toute sa fortune à quelque personne ou institution mais elle était si éloignée des contingences terrestres qu'elle n'aurait su qui ou quoi en faire profiter. Avec Gaby, elles avaient coutume de rire à l'idée de choisir au hasard un nom dans l'annuaire et lui faire tout hériter ou bien de doter d'un foyer des poissons rouges célibataires.

Mais finalement, voilà que son argent servait enfin à quelque chose.

*

**

Trini aperçut l'avion alors qu'il était encore à quelque distance grâce à l'éclat de ses phares d'atterrissage. Elle n'entendit que bien après le sifflement aigu du minuscule réacteur. Elle ne savait

pas si elle devait approuver. L'équipement commandé par Cirocco n'était pas encore parvenu lorsque Trini avait pris son tour de garde au Refuge Numéro Onze ; elle y avait donc débarqué par la saucisse, comme tout le monde. L'une des raisons de sa venue à Gaïa était d'échapper aux pressions de la civilisation mécanique. Comme la plupart des humains qui vivaient ici, elle n'envisageait qu'avec la plus extrême méfiance tout ce qui dépassait les simples technologies de base. Mais elle comprenait les motivations de la Sorcière : Cirocco avait engagé une guerre totale contre les bombourçons et Trini ne doutait pas qu'ils seraient sous peu balayés du ciel.

L'appareil se traîna sur les derniers mètres avant de toucher le sol, soulevant avec sa tuyère des nuages de neige. L'Ophion semblait un terrain d'atterrissage peu engageant, truffé comme il l'était de congères, pourtant, le petit avion parvint à s'immobiliser sans peine en moins de trente mètres. La faible gravité, couplée à la densité de l'atmosphère de Gaïa, accroissait énormément sa portance et lui procurait l'agilité d'un papillon. Ses ailes étaient formées d'une mince pellicule de plastique transparent. Quand la neige fut retombée, Trini put distinguer les formes sombres qui s'y incrustaient et supposa qu'il devait s'agir de lasers ou de mitrailleuses.

C'était un tout terrain à six places modifié pour le combat aérien.

Cirocco jaillit du siège du pilote puis une autre personne, à peu près de sa taille, de la place du passager.

Trini s'en revint vers son minuscule réchaud pour monter le gaz sous la cafetière. Elle s'était portée volontaire – bien qu'à l'instar des autres humains vivant à Gaïa elle ne dût aucune obéissance à la Sorcière – dès qu'elle avait su que Cirocco cherchait de l'aide pour une mission de sauvetage destinée à rechercher Robin du Covent. Trini n'avait pu s'empêcher de penser sans cesse à Robin depuis le jour de son départ et elle pensait que l'attente dans le refuge était plus en rapport avec ses talents qu'une descente par l'escalier pour rendre visite à Théa.

On l'avait donc transportée ici avec des stocks de vivres, de couvertures, de fournitures médicales et de cartouches de gaz avec pour mission de préparer la station, depuis longtemps abandonnée, à l'éventuelle arrivée de l'un des disparus. Sirocco l'avait aidée à remettre en service la balise mais cela mis à part, il n'y avait pas grand-chose à faire. La structure tenait encore le coup et protégeait bien du blizzard. Elle avait donc passé tout son temps près de la fenêtre à bouquiner mais elle n'y était pas lorsqu'elle avait senti la tour vibrer légèrement sous le poids de quelqu'un qui gravissait l'échelle.

Elle vibrait aussi à présent mais avec plus de netteté tandis que Cirocco et son compagnon se hâtaient à l'extérieur. Elle leur ouvrit la porte. Cirocco se dirigea immédiatement vers Robin qui dormait sous une épaisse couche de couvertures. Elle s'assit auprès d'elle, lui toucha le visage et se retourna, l'air soucieux :

« Mais elle est horriblement brûlante !

— Elle a juste pu boire un peu de soupe », répondit Trini qui aurait bien voulu pouvoir lui en dire plus.

Le passager de Cirocco était un personnage familier pour Trini, comme pour quiconque avait passé quelque temps à Titanville : il s'appelait Larry O'Hara, et c'était le seul médecin humain de tout Gaïa. On n'avait cure qu'il fût ici parce qu'il avait été radié sur Terre et personne ne lui aurait demandé pourquoi. Il n'était probablement guère doué pour la chirurgie à cœur ouvert mais il savait réduire une fracture ou panser les brûlures et ses soins étaient gratuits. Il transportait toujours une authentique trousse médicale noire sans un seul gramme d'équipement électronique ; celle-là même qu'il venait de poser pour ôter son manteau de fourrure, révélant une silhouette massive à la barbe noire et aux joues vermeilles : plus celle d'un bûcheron que d'un chirurgien. Cirocco se tint à l'écart

tandis qu'il auscultait la patiente. Il y prit tout son temps.

« Il est bien possible qu'elle perde les orteils, annonça-t-il à un moment.

— Foutaises ! » rétorqua Cirocco, ce qui pour Trini semblait une drôle de réponse.

Elle avait enfin l'occasion d'observer de près la Sorcière et elle fut surprise de voir qu'elle arborait toujours la même mise depuis la première fois où elle avait entendu parler d'elle : elle portait le même poncho mexicain rouge brique délavé avec un trou en son milieu. Drapé négligemment autour du corps, il arrivait aux genoux et s'il était décent lorsqu'elle demeurait immobile, il ne l'était plus du tout dès qu'elle bougeait. Elle marchait pieds nus. La neige était encore accrochée à ses chevilles mais elle fondait rapidement.

Qu'était-elle ? se demanda Trini. Elle savait depuis longtemps que Cirocco était différente mais supposait qu'elle était restée humaine. Elle n'en était plus si sûre à présent. Peut-être était-elle quelque chose de plus, mais les différences étaient subtiles. La seule qui fût visible, elle la partageait avec Gaby Plauget : tous les humains à peau sombre sur Gaïa l'étaient de naissance. Sauf Gaby et Cirocco qui avaient toujours l'air bronzées de la veille.

Larry finit par se détourner pour prendre la tasse de café que lui offrait Trini. Il la remercia d'un sourire et s'assit, laissant ses mains se réchauffer contre la faïence blanche.

« Eh bien ? l'interrogea Cirocco.

— J'aimerais la sortir d'ici mais je ne pense pas qu'elle soit transportable. D'ailleurs, je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus pour elle à Titanville. Elle souffre de plusieurs gelures, et d'une pneumonie. Mais elle est jeune et robuste et la drogue titanide que je lui ai administrée fait des merveilles contre la pneumonie : elle devrait pouvoir s'en tirer, soignée convenablement.

— Tu resteras ici pour y veiller », annonça Cirocco. Mais Larry hocha la tête :

« Impossible. J'ai ma clientèle qui m'attend à Titanville. Tu peux t'occuper d'elle ; ou Trini peut le faire.

— J'ai dit... » Cirocco s'interrompit avec un effort qui était visible sur ses traits. Elle se détourna quelques instants.

Larry semblait intéressé, sans plus. Trini savait qu'il était hors de question de le convaincre de quoi que ce soit : une fois qu'il avait décidé où se trouvait son devoir, il l'accomplissait sans plus se soucier d'en débattre avec vous. Quoi qu'il ait pu lui arriver sur Terre, il prenait au sérieux son serment de médecin à Gaïa.

« Excuse-moi d'avoir été si cassante. Combien de temps Pourrais-tu rester ?

— Jusqu'à vingt revs, s'il le faut. Alice s'occupera de tout pendant mon absence. Elle se débrouille bien, tu sais ; je songe même à lui décerner un diplôme.

— Il faudra que je fasse sa connaissance, un de ces jours, dit Cirocco, distraitement.

— Je ne la laisserai pas tomber en pleine crise, lui assura Larry. Mais, franchement, je peux t'expliquer ce qu'il faut faire en un petit quart d'heure... Le traitement est aussi vieux que les montagnes...

— Elle a parlé, il y a quelque temps », hasarda Trini. Cirocco se retourna immédiatement et Trini crut un instant qu'elle allait venir lui secouer l'épaule. Mais elle se retint, se contentant de la dévisager.

« A-t-elle mentionné l'un des autres ? Gaby ? Chris ? Valiha ?

— Elle n'était pas vraiment éveillée, dit Trini. Je crois qu'elle parlait à Théa. Elle avait peur, mais ne voulait pas le laisser paraître. C'était confus.

— Théa, murmura Cirocco. Mon Dieu, comment est-elle parvenue à franchir Théa ?

— Je pensais que tu t'y attendais ? Sinon, pourquoi m'avoir fait rester ici ?

— Pour couvrir toutes les bases, expliqua Cirocco, distraitemment. Tu étais en réserve pour un cas peu probable. Je ne vois vraiment pas comment elle a trouvé le moyen de *traverser* tout ça, encore moins de passer... » Elle s'interrompit pour regarder Trini.

« Ce n'est pas ce que je voulais dire, j'espère que tu... »

— Ne t'inquiète pas : je suis contente d'avoir été là. »

Cirocco se détendit ; elle finit même par sourire.

« Moi aussi. Je sais que tu y as passé un bout de temps et je t'en suis reconnaissante. Je veillerai à ce que... »

— Je ne veux rien », coupa vivement Trini. À nouveau, le regard de Cirocco la scruta.

« D'accord. Mais je ne l'oublierai pas. Doc, est-ce qu'on peut la réveiller ? »

— Appelle-moi Larry. Il vaudrait mieux la laisser reposer pour l'instant. Elle s'éveillera d'elle-même mais je ne promets pas qu'elle ait toute sa tête. Elle a une forte fièvre.

— Il est très important que je puisse lui parler. Les autres pourraient être en danger.

— J'entends bien. Laissons-lui encore quelques heures et je verrai ce que je peux faire. »

Cirocco ne savait guère attendre. Certes, elle n'arpentait pas la pièce, elle ne bavardait pas ; en fait elle demeura immobile et silencieuse sur sa chaise. Mais son impatience envahissait la pièce, empêchant Trini de se détendre. Larry, lui, savait attendre : il trompait le temps en bouquinant l'un des livres que Trini avait terminés pendant sa longue garde.

Trini avait toujours aimé faire la cuisine et le refuge était rempli de vivres qu'elle n'aurait aucune chance d'épuiser. Robin n'avait pas été capable d'absorber plus que quelques gorgées de potage. Pour s'occuper, elle leur prépara des œufs, du bacon et des crêpes. Larry leur fit honneur mais Cirocco les repoussa d'un geste.

« Théa ! » s'exclama-t-elle à un moment, ce qui lui attira les regards des autres. « Qu'est-ce que je raconte, Théa ! Comment diable ont-ils pu aller plus loin que *Téthys* ? »

Ils attendirent la suite mais ce fut tout. Larry replongea dans son bouquin et Trini recommença son rangement pour la dix-septième fois. Sur sa couchette, Robin reposait paisiblement.

*

* *

Lorsque Robin gémit, Cirocco fut en un instant à ses côtés, suivie de près par Larry. Trini, qui regardait de derrière, dut se reculer précipitamment quand Cirocco s'écarta pour laisser Larry prendre le pouls de la patiente.

Robin ouvrit les yeux lorsque Larry lui toucha le bras, tenta de se dégager puis cligna lentement des paupières. Quelque chose dans la voix de Larry l'apaisait. Elle le regarda puis regarda Cirocco. Elle ne pouvait distinguer Trini dans l'ombre.

« J'ai rêvé que... » commença-t-elle puis elle hocha la tête.

« Comment te sens-tu, Robin ? » demanda Cirocco. Les yeux de la jeune fille se détournèrent lentement :

« Où étais-tu passée ? s'exclama-t-elle avec véhémence.

— Voilà une excellente question. Peux-tu écouter la réponse ? Comme ça, tu n'auras pas à parler tout le temps. »

Robin opina.

« Bon. Primo, j'ai renvoyé Cornemuse à Titanville pour qu'il rassemble une équipe afin de

dégager l'accès à l'escalier. Si tu t'en souviens, il était complètement obstrué. »

Robin opina encore.

« Il fallut du temps pour rassembler tout le monde et plus encore que je ne l'aurais cru pour déblayer entièrement. Les Titanides étaient désireuses de travailler mais elles se comportaient bizarrement sous le câble : elles se mettaient à vagabonder et quand on les retrouvait, elles n'avaient pas souvenir d'être parties. Si bien que je fus obligée d'engager également quelques hommes, ce qui me fit perdre encore plus de temps.

« Mais nous avons pu dégager le passage et faire descendre une équipe de sept hommes jusqu'à Théty. La chambre était submergée plus haut que je ne l'avais jamais vue. Théty refusa de me parler et je n'ai rien pu y faire puisque Gaïa elle-même n'a aucune influence sur elle.

« Je suis alors venue ici... J'étais certaine que vous étiez tous morts mais je n'y croirais qu'après avoir retrouvé vos corps, aussi longtemps que cela me prenne. Si Théty vous avait tués, je... je ne sais pas ce que j'aurais fait mais je lui aurais fait subir quelque chose qu'elle ne serait pas près d'oublier. Malgré tout, subsistait la maigre chance que vous soyez parvenus à passer devant elle pour pénétrer dans les catacombes.

— C'est bien ce qu'on a fait. Et Valiha...

— Ne parle pas tout de suite. Épargne tes forces. Bon. Autant que je sache, Gaby et moi sommes les seuls humains à jamais être descendus là-dessous et j'ignore à peu près tout des catacombes hormis qu'elles s'étendent à l'infini en formant un dédale inextricable. Je suis quand même descendue voir Théa pour l'avertir que si l'un d'entre vous se pointait, elle le laisse passer sans faire de difficultés. Puis j'ai bien tenté d'explorer le débouché oriental des catacombes mais je dus y renoncer au bout de quelques semaines. Je n'arrivais à rien. Je pris donc le risque d'abandonner provisoirement afin d'organiser une expédition de recherche correctement équipée qui descendrait explorer l'endroit mètre par mètre ; et pour ce faire, il me fallait commander sur Terre quantité de matériel. Je ne pensais pas vraiment qu'aucun de vous puisse jamais y arriver, tu vois, et je...

— Je comprends, dit Robin en reniflant. Mais Théa... oh, et puis merde. Moi qui croyais avoir... enfin, je pensais l'avoir eue toute seule. Alors qu'elle ne faisait que jouer avec moi. » Elle paraissait au bord des larmes mais finalement n'eut pas la force de pleurer.

Cirocco lui prit la main.

« Pardonne-moi. Tu m'as mal comprise. J'étais loin d'être satisfaite de devoir donner des ordres à Théa sans pouvoir être derrière pour la surveiller. L'intimité est son obsession. Je craignais que si l'un de vous venait à se montrer, elle ne le tue et ne se débarrasse du corps en faisant porter l'accusation sur Théty puisque cette dernière me savait déjà au courant de ce qu'il s'était passé et savait que je n'y pouvais fichtrement rien à moins de rester camper plusieurs mois sur le pas de sa porte. C'est d'ailleurs peut-être ce que j'aurais dû faire, puisque...

— C'est très bien, dit Robin avec un pâle sourire. Je me suis débrouillée.

— Sûr que oui, et un de ces jours, j'aimerais bien que tu me racontes comment t'as fait. Bref, j'ai fait mon possible – bien que je regrette aujourd'hui sacrément de ne pas en avoir fait plus – et je m'apprêtais à redescendre voir Théa sous trois ou quatre jours lorsque j'ai reçu un appel de Trini pour m'annoncer que tu étais venue frapper à sa porte. Je suis arrivée aussi vite que possible. »

Robin opina en fermant les yeux.

« En tout cas, poursuivit Girocco après une pause, j'avais des tas de choses à te demander et si tu te sens d'attaque, je pourrais peut-être le faire tout de suite. La première chose qui me tracasse, c'est de savoir pourquoi Gaby vous a laissés descendre voir Théty. Je la connais et elle me connaît, même si on n'est pas toujours d'accord et elle aurait bien dû se douter que je trouverais moyen

d'éclaircir le passage pour vous retrouver. Puis quand je ne l'ai pas vue avec toi, je me suis demandée pourquoi et maintenant je commence à me demander si elle n'est pas blessée et n'a pas pu...» Sa voix resta en suspens. Robin avait ouvert les yeux et son air horrifié était si explicite que Trini comprit instantanément ce qui était arrivé. Elle se détourna.

« J'avais cru qu'en déblayant les rochers... » gémit Robin.

Trini se retourna et vit que Cirocco s'était figée comme une statue de pierre. Ses lèvres bougèrent enfin mais sa voix était sans vie.

« Nous n'avons rien trouvé.

— Je ne sais pas quoi dire. On l'a laissée là-bas. On voulait l'ensevelir mais on n'avait même pas de quoi... » Sa phrase s'acheva dans les larmes et Cirocco se redressa. Quand elle se tourna, ses yeux regardaient dans le vide et Trini sut qu'elle n'oublierait jamais ce regard mort qui la balayait comme si elle n'avait pas été là, alors que la Sorcière allait ouvrir à tâtons le verrou et s'avancait sur le porche étroit. Ils l'entendirent descendre l'échelle, puis il n'y eut plus aucun bruit sinon les sanglots de Robin.

*

* *

Ils s'inquiétaient pour elle mais en regardant dehors ils la virent à cent mètres de là, leur tournant le dos, enfoncée dans la neige jusqu'aux genoux. Elle resta ainsi immobile plus d'une heure. Trini s'apprêtait à sortir la chercher mais Larry lui dit d'attendre. Puis Robin dit qu'elle avait à lui parler et il descendit l'échelle. Trini put les voir discuter. Cirocco ne tourna pas la tête mais le suivit quand même lorsqu'il lui posa la main sur l'épaule.

Quand elle rentra, son visage était toujours aussi dépourvu d'émotion. Elle s'agenouilla près de la couchette de Robin et attendit.

« Gaby nous a dit quelque chose, commença-t-elle. Je suis désolée mais je crois qu'elle voulait que toi seule le saches et cette pièce est trop petite pour se prêter aux confidences.

— Larry, Trini. Voulez-vous attendre dans l'avion ? Je ferai clignoter les lampes lorsque vous pourrez revenir. »

Cirocco et Robin restèrent immobiles tandis que les deux autres enfilaient manteaux et bottes puis sortaient, refermant doucement la porte derrière eux. Ils passèrent une heure inconfortable dans l'avion, protégés du vent mais frigorifiés tout de même.

Ni l'un ni l'autre n'émit de plainte. Lorsque les lumières clignotèrent, ils rentrèrent et si Trini ne lut pas tout de suite de différence sur le visage de Cirocco, elle était bien là : ce visage faisait toujours mal à voir, il était toujours sans vie, en un sens. Mais ce n'était pas le visage mort d'un cadavre ; plutôt celui d'une statue de granite.

Et ses yeux flamboyaient.

40. L'HÉRITAGE DE NOS PÈRES

Il devait exister des tâches plus faciles que de guider une Titanide enceinte et estropiée à travers un terrain sombre qui aurait découragé un mouflon. D'un autre côté, Chris n'avait pas de mal à imaginer deux ou trois activités sans doute plus difficiles et une foule d'autres bien moins plaisantes. Avoir une compagnie fournissait une compensation tout comme le fait que l'itinéraire fût balisé.

Tout s'équilibrait et il semblait bien que les choses étaient telles qu'elles devaient être. Les bras de Valiha s'étaient musclés mais leur progression ne s'était pas améliorée car elle avait pris du poids : Ils devaient redoubler de prudence de peur que sa maladresse croissante ne fût cause d'une chute dommageable pour ses antérieurs encore fragiles. Avec l'approche du terme de sa grossesse, les délices nouvelles des jeux sexuels antérieurs s'espacèrent pour cesser enfin. Mais les rapports frontaux s'étaient améliorés encore, à mesure que ses jambes guérissaient. Chris perdit graduellement cette excitante et exotique sensation d'étrangeté qu'il éprouvait naguère en sa présence, au point qu'il en venait à se demander parfois ce qu'il avait bien pu lui trouver de bizarre. Et pourtant, en même temps que leur familiarité, s'était développée une tolérance mutuelle qui les rapprochait.

Valiha enflait comme un potiron mûrissant. Sa beauté devenait de plus en plus radieuse en même temps que, curieusement, ses taches de rousseur se multipliaient.

Il y aurait peu de surprises : Chris était au début complètement ignorant de l'obstétrique titanide mais quand Serpent fut prêt à naître, il en savait autant que Valiha. Nombre de ses suppositions l'avaient mené à de vaines craintes.

Il savait par exemple que Valiha n'utilisait pas au hasard le masculin lorsqu'elle parlait de l'enfant : son sexe avait été décidé en accord avec les deux autres parents. Il savait – mais ne pouvait toujours pas y croire – que Valiha était en communication avec le fœtus, d'une façon qu'elle était dans l'impossibilité d'expliquer de manière convenable. Elle prétendait que c'était ensemble qu'ils avaient décidé de son nom quoiqu'elle l'eût influencé par suite de circonstances indépendantes de sa volonté. Elle voulait parler de la coutume titanide de baptiser un enfant d'après le premier instrument qu'il ou elle avait reçu. La coutume n'était plus répandue mais Valiha était traditionaliste et depuis quelque temps elle travaillait sur le premier instrument de son fils : un serpent, ce sinueux tube de bois dont on jouait à la manière du cor. Dans la caverne, le choix des matériaux de construction était limité.

Il savait que l'accouchement ne serait ni long ni douloureux et que, dès sa naissance, Serpent saurait parler et marcher. Mais lorsqu'elle lui annonça qu'elle espérait entendre son fils parler *l'anglais*, Chris pensa immédiatement qu'elle était complètement ridicule. Il ne le lui dit pas mais exprima ses doutes.

« Je sais, répondit Valiha. La Sorcière en doute elle aussi. Ce ne sera pas la première fois qu'on tente de mettre au monde un enfant doté de deux langues maternelles. Et pourtant, même la Sorcière ne dira pas que c'est impossible. Notre génétique n'est pas la vôtre. Bien des choses se passent en nous différemment.

— Par exemple ?

— J'ignore tout de l'aspect scientifique. Mais tu reconnaîtras que nous sommes différentes. La Sorcière est parvenue à croiser avec succès des œufs de Titanide avec le matériel génétique de grenouilles, de poissons, de chiens et de singes en laboratoire.

— Cela va à l'encontre de tout ce que j'ai pu lire en matière de génétique, admit Chris. Non que j'y connaisse grand-chose, moi non plus. Mais quel rapport avec le fait que Serpent parle anglais ? Même s'il avait des parents humains – et tu m'as bien dit que non – tout ce qu'on sait faire à la

naissance, c'est brailler.

— La Sorcière appelle ça l'effet Lyssenko. À sa plus grande satisfaction, elle est parvenue à démontrer que les Titanides sont capables d'hériter de caractères acquis. Nous – je parle de celles d'entre nous qui postulent la possibilité de transmission de l'anglais – pensons que ce doit être faisable à condition d'avoir un entraînement adéquat. Tu m'as demandé une fois si j'avais avalé un dictionnaire. Eh bien, c'est presque vrai. L'expérience nécessite que tous les parents possèdent entièrement le vocabulaire anglais. C'est un objectif impossible à atteindre mais nous avons bonne mémoire.

— Je peux en témoigner. » Quelque chose le chiffonnait dans tout ça et il lui fallut un bout de temps pour mettre le doigt dessus. Et même quand il eut trouvé, il ne savait pas au juste pourquoi ça le gênait mais ça le gênait manifestement.

« Ce que j'aimerais bien savoir, c'est pourquoi ? lui demanda-t-il bien plus tard. Pourquoi l'anglais, quand votre langue est si belle ? Ce n'est pas que je la comprenne et pourtant j'aimerais bien. D'après ce que je sais, hormis Cirocco et Gaby qui l'ont eue implantée en elles, aucun humain n'a jamais pu dépasser le stade du petit nègre dans le chant titanide.

— C'est exact. Nous savons la langue d'instinct et les humains, malgré leurs connaissances intellectuelles souvent vastes, ne sont pas doués pour. Nos chants défient l'analyse et se répètent rarement même pour exprimer des pensées identiques. La Sorcière a émis la supposition qu'interviendrait une composante télépathique.

— Quoi qu'il en soit, je voulais savoir – ou plutôt : je voulais te demander – pourquoi vous y travaillez avec une telle ardeur ? Que reprochez-vous au titanide ? Je trouve qu'il est miraculeux de naître en sachant une langue, quelle qu'elle soit. Pourquoi essayer l'anglais ?

— Tu m'as sans doute mal comprise : Serpent saura de toute manière chanter. C'est une chose certaine. Je ne me vois pas essayer de le priver d'un tel don. J'aimerais mieux le voir plutôt naître avec deux jambes seulement, comme... oh ! chéri... Excuse-moi... »

Chris rit et lui dit que ça ne faisait rien.

« Je faisais simplement allusion à ce dicton, employé lorsqu'on rencontre de grandes difficultés ; nous disons dans ce cas : “aller sur deux pieds et qui plus est, deux pieds gauches”.

— Mais bien sûr.

— Je te promets que... tu te moques encore de moi ! Je suppose que je finirai par m'y faire un jour.

— J'espère bien que non. Mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu faisais cela.

— J'aurais cru que c'était évident.

— Pas pour moi. »

Elle soupira.

« Très bien. Pour ce qui est de l'anglais, les premiers humains arrivés à Gaïa le parlaient et la langue a pris. Pour ce qui est d'un langage humain, quel qu'il soit... depuis le premier contact, le nombre des humains à vivre ici n'a cessé de s'accroître. Vous ne venez peut-être pas nombreux mais vous arrivez sans arrêt. Ça me semble une bonne idée de vouloir en savoir sur vous le plus possible.

— Les voisins désagréables qui s'incrument, c'est ça ? »

Valiha réfléchit. « Je ne voudrais pas donner l'impression de dénigrer les hommes. En tant qu'individus, certains d'entre eux sont aussi charmants qu'on puisse le souhaiter...

— Mais pris en bloc, on est carrément chiants.

— Je n'ai pas à émettre de jugement.

— Et pourquoi pas ? Tu es aussi fondée à le faire que n'importe qui ! Et je partage ton opinion.

Nous sommes franchement moches dès que nous nous mettons à cogiter ensemble pour inventer des bombes atomiques ou ce genre de choses. Quant aux individus, pour la plupart... diable ! » Il faisait l'expérience d'un accès de chauvinisme qu'il n'aimait guère mais ne pouvait éviter. Ça le fit réfléchir, tenter de trouver quelque défense à lui opposer. En vain. « Tu sais, finit-il par lui dire. Je viens de me rendre compte que je n'ai jamais rencontré de Titanide que je n'aime pas.

— Moi, j'en ai rencontré beaucoup. Et je crois m'y connaître plus que toi. Mais je n'ai jamais trouvé de Titanide avec laquelle je ne pourrais pas m'entendre. Je n'ai jamais entendu parler d'une Titanide qui en tue une autre. Et je n'ai jamais rencontré de Titanide que je haïsse.

— C'est ça la clé, n'est-ce pas ? Vous vous entendez bien mieux que nous autres.

— Je voudrais bien te dire oui.

— Dis-moi. Dis-moi la vérité. Oublie rien qu'une minute que je suis un homme et...

— Je passe mon temps à l'oublier. » Elle essayait de l'éclairer mais Chris ne saisissait toujours pas.

« Dis-moi simplement ce que tu penses de la présence des hommes à Gaïa. Ce que tu en penses personnellement et ce que pensent les Titanides en général. À moins qu'elles ne soient partagées ?

— Bien sûr que les opinions sont partagées mais je suis d'accord avec la majorité qui voudrait nous voir exercer une plus grande autorité. Nous ne sommes pas la seule race intelligente de Gaïa et nous ne parlons qu'en notre nom propre mais dans les territoires où nous vivons, Hypérion, Crios et Métis, nous aimerions avoir notre mot à dire sur les individus qu'on y laisse entrer. Je crois qu'on en refoulerait quatre-vingt-dix pour cent.

— Tant que ça ?

— Peut-être moins. Tu m'as demandé d'être franche et je le serai. Les hommes ont fait entrer en Gaïa l'alcoolisme. Nous avons de tout temps su apprécier le vin mais le breuvage que vous appelez tequila et que nous nommons (elle chanta une brève mélodie), ce qui se traduit par : la-Mort-avec-une-pincée-de-sel-et-un-zeste-de-citron-vert, provoque chez nous un syndrome de dépendance. Les hommes nous ont apporté tes maladies vénériennes : les seules infections d'origine terrienne à nous affecter. Les hommes ont amené le sadisme, le viol et le meurtre.

— Tout cela me fait penser aux Indiens d'Amérique.

— Il existe une ressemblance mais je la crois trompeuse. Bien des fois sur Terre, une technologie puissante en a rencontré une plus faible et l'a écrasée. En Gaïa, les hommes n'apportent que ce qu'ils sont capables de transporter, donc ce facteur ne joue pas. En outre, nous ne sommes pas une société primitive. En revanche, nous sommes impuissantes car les hommes ont de bonnes relations.

— Que veux-tu dire ?

— Gaïa aime les hommes. Au sens où elle s'intéresse à eux et se plaît à les observer. Jusqu'à ce qu'elle s'en lasse, nous serons obligées d'accepter n'importe qui. » Elle remarqua sa tête et, brusquement, parut aussi gênée que lui.

Elle reprit : « Je sais à quoi tu penses.

— À quoi ?

— Que si on avait établi des critères d'entrée, tu ne les aurais jamais remplis. »

Chris dut reconnaître qu'elle avait raison.

« Et tu te trompes. Je voudrais être capable de te l'expliquer mieux : tu es embêté par tes accès de violence. » Elle soupira. « Je vois que je vais devoir être plus explicite. Il est facile de lancer une vertueuse diatribe contre les traits humains que l'on n'apprécie pas. Il y a *beaucoup* d'hommes que mes congénères élimineraient systématiquement : ceux qui ont des préjugés, les esprits étroits, les perfides, les paumés. Et les mal éduqués, ces enfants innocents auxquels on n'a jamais appris à se

comporter convenablement en adultes. Nous croyons que la source de tous vos ennuis provient du fait que vous devez apprendre, qu'à la naissance vous n'êtes qu'avidité et sauvagerie et que bien trop souvent ces deux pulsions sont cultivées au point de devenir un mode de vie.

« Et malgré tout, nous avons avec votre espèce des relations passionnelles d'amour et de haine : Nous admirons et parfois nous envions le feu de vos émotions. Chacun de vous possède en lui un trait de violence que nous acceptons. C'est d'autant plus facile que nous sommes plus grandes que vous : sans arme, l'un des vôtres n'a que peu de chances de nous faire du mal. Et l'une des choses que nous aimerions faire serait d'interdire ce nivellement par les armes. Étant dépourvues de cet aiguillon de l'agressivité, nous ne pouvons nous permettre de vous laisser devenir physiquement nos égaux.

« Et il y a parmi vous des individus qui brûlent d'une telle vie intérieure que leur éclat nous éblouit. Les meilleurs d'entre vous surpassent les meilleures des nôtres. Nous le savons et nous l'acceptons. Et si aucun d'entre vous ne sera jamais aussi sensible que nous le sommes, nous avons appris que la sensibilité n'est pas tout. Nous avons bien des choses à offrir à l'espèce humaine. Certes, elle n'a jusqu'à présent témoigné qu'un intérêt fort mitigé mais nous gardons bon espoir. Mais vous nous apprendriez aussi des choses. Nous avons longuement essayé d'absorber votre feu en apprenant à vous connaître. Et puisque, en Gaïa, Lyssenko avait raison, nous essayons maintenant de vous intégrer en nous. Voilà pourquoi nous apprenons l'anglais. »

Chris ne l'avait jamais entendue parler si longtemps, ni avec autant de conviction, d'un sujet quelconque. Il avait cru tout savoir sur elle et se demandait à présent pourquoi, vu qu'en temps normal il n'était pas idiot au point de se croire capable de tout savoir sur n'importe qui. Il savait – et il lui en avait même fait la remarque – que sa manière de parler s'était graduellement améliorée depuis qu'ils se connaissaient. Maintenant, son vocabulaire le laissait souvent à la traîne. Quand il le fallait, elle était capable de s'exprimer dans la langue natale de Chris dix fois mieux que lui. Ce n'était pas cela qui le gênait : il savait qu'elle s'était d'autant plus révélée que sa confiance en lui s'accroissait et ce n'était que normal. Mais quelque chose d'autre le troublait.

« Je ne voudrais pas paraître brutal, mais il faut que je te pose la question : Est-ce la raison de toute cette histoire avec l'œuf ? Du lyssenkisme ?

— Je ne voudrais pas non plus paraître brutale, mais je ne te mentirai pas. Oui, c'est entré en ligne de compte. Mais je ne l'aurais jamais fait avec toi sans quelque chose de bien plus fort. Je parle de l'amour qui, pour autant que je sache, est l'unique émotion qui soit identique chez les hommes et les Titanides.

— Cirocco n'est pas de cet avis.

— Elle a tort. Je sais bien qu'usuellement l'amour est associé à la jalousie, la convoitise, et la territorialité chez les humains alors qu'il ne l'est jamais chez les Titanides. Mais cela ne rend pas l'émotion différente. C'est simplement que peu d'humains font l'expérience d'un amour qui ne soit pas teinté par ces autres sentiments. Tu peux m'en croire ; cela fait partie de ces choses que nous savons mieux faire que les humains. Les hommes depuis des millénaires écrivent et chantent sur la nature de l'amour et jamais ils ne sont parvenus à en trouver une définition qui satisfasse tout le monde. L'amour n'est pas un mystère pour nous. Nous le comprenons complètement. C'est par la chanson – et son amie proche : la poésie – que les humains ont su le mieux s'en approcher. C'est là l'une des choses que nous pourrions vous enseigner. »

Chris voulait bien le croire mais il restait ennuyé par une chose qu'il n'arrivait pas encore bien à définir. Elle lui avait expliqué comment elle pouvait tolérer ses crises de violence. Peut-être, simplement, était-ce qu'il ne parvenait pas à le croire, tout au fond de lui.

« Chris, veux-tu venir près de moi ? Je sens que je t'ai bouleversé et je n'aime pas ça. »

Elle dut remarquer son hésitation car ses yeux s'emplirent de larmes. Ils n'étaient qu'à un mètre l'un de l'autre et pourtant un gouffre s'était ouvert entre eux. Cela l'effrayait car, peu de temps auparavant, il s'était encore senti tellement proche d'elle.

« J'ai terriblement peur, expliqua Valiha. J'ai peur qu'en fin de compte nous soyons trop étrangers l'un pour l'autre. Tu ne me comprendras jamais et jamais je ne te comprendrai. Et tu *dois* me comprendre. Et moi aussi, je dois ! » Elle s'arrêta et se força au calme.

« Laisse-moi essayer encore. Je refuserai toujours d'abandonner.

« J'ai dit que les meilleurs d'entre vous sont meilleurs que nous.

« Je t'ai dit que n'importe laquelle d'entre nous peut le constater. Serpent, nouveau-né, s'en apercevra immédiatement, lorsqu'il te regardera. Je le vois, et je serais incapable de le décrire, même si j'avais lu un millier de dictionnaires. Quand apparaît l'un de ces hommes meilleurs, nous le remarquons. Mais si j'en rassemblais un groupe devant toi, tu serais bien en peine de dire ce qu'ils ont en commun. Ce n'est pas une qualité spécifique et ce ne sont même pas toujours des qualités identiques. Certains d'entre eux sont courageux et d'autres trouillards. Certains sont timides et d'autres effrontés. Beaucoup sont intelligents mais d'autres sont loin d'être des génies. Beaucoup débordent d'exubérance, savent mieux apprécier la vie et brûlent avec un feu plus éclatant que jamais. D'autres, pour des yeux humains, sont absolument soumis – comme tu l'es parfois – mais à nos yeux, la lumière continue de passer. Nous ne savons au juste ce que c'est mais nous voulons en avoir un peu, si c'est possible sans hériter pour cela de cette tendance à l'autodestruction qui est la plaie de votre espèce. Et quand bien même, tant sa chaleur est radieuse.

« Nous avons un chant pour cela. Il fait... » Elle le chanta, puis poursuivit tout de suite en anglais comme si elle sentait que le temps jouait contre elle, qu'une fois encore, elle ne parviendrait pas à l'atteindre.

« Traduit, cela donne, en gros : “Ceux-qui-pourraient-un-beau-jour-chanter”, ou plus littéralement : “Ceux-qui-savent-comprendre-les-Titanides”. S'ils le veulent, l'expression est un peu lourde, je le crains.

« Cirocco est un être de cette sorte. Tu n'as pas senti le centième de sa chaleur. Gaby l'était. Robin l'est. Une poignée de gens à Titanville. Le camp que nous avons traversé à Crios. Et toi. Si ce n'était pas le cas, je serais incapable de t'aimer plus qu'un caillou et je t'aime fabuleusement. »

« C'est une curieuse façon de voir les choses », se dit Chris. Puis : « Quelle coïncidence que tous les quatre nous possédions justement cette qualité si insaisissable. » Et, de nouveau : « N'a-t-elle pas honte, à son âge ?... mais, comment lui faire comprendre ?... »

Mais tout cela fut balayé par une sensation que Chris devait Plus tard décrire comme celle d'un homme en train de se noyer et qui voit en un instant défiler toute sa vie, ou peut-être comme l'expression de cet éclair de génie dont on parle tant – avec en corollaire cette remarque : « Comment ai-je pu rester un idiot si longtemps ? » – et qui, en fin de compte, pouvait le mieux se traduire par la compréhension soudaine qu'il l'aimait fabuleusement, lui aussi...

Elle remarqua l'éclair de son émotion – s'il avait désiré une preuve de ses propositions, il l'aurait tenue là mais il n'en avait plus besoin – et, tandis qu'il était encore en train de chercher quelque chose de plus intelligent à lui dire que : « Je t'aime fabuleusement, moi aussi », elle l'embrassa.

« Je te l'avais bien dit, que tu m'aimais », et il dut opiner à sa remarque, tout en se demandant si son hilarité ne cesserait jamais.

Connaître le processus de la naissance d'une Titanide, c'était autre chose que comprendre le lien unissant l'esprit de la mère à celui de l'enfant ; ou saisir la nature exacte de ce lien. Chris l'assaillit de questions à ce propos et put établir que oui, elle pouvait poser à Serpent une question et qu'il pouvait y répondre et que non, Serpent était incapable de lui dire s'il savait parler anglais.

« Il pense en images et en chants, lui expliqua-t-elle. Et ce chant n'est pas traduisible, sinon au niveau des émotions ; en un sens, le chant des Titanides reste toujours intraduisible et c'est la raison pour laquelle aucun humain n'a jamais été capable de composer un dictionnaire de titanide. J'entends et je vois ce qu'il pense.

— Alors, comment lui as-tu demandé le nom qu'il voulait porter ?

— Je lui ai visualisé les instruments que j'avais la possibilité de confectionner ici et j'en ai joué mentalement. Quand sa conscience a témoigné de son ravissement, j'ai su qu'il s'appellerait Serpent.

— Il est au courant de mon existence ?

— Il te connaît parfaitement bien. Il ne sait pas ton nom : il le demandera sitôt qu'il sera né. Il sait que je t'aime.

— Il sait que je suis un homme ?

— Il le sait parfaitement.

— Qu'en pense-t-il ? Est-ce que ça pose un problème ? »

Valiha lui sourit.

« Il naîtra sans préjugés. À partir de ce moment, ce sera à toi de jouer. »

Elle était allongée sur le flanc, dans un recoin confortable préparé par Chris. La naissance approchait et Valiha était sereine, ravie et elle ne souffrait pas. Chris avait conscience de se comporter aussi lamentablement que n'importe quel futur papa devant la salle d'accouchement mais il ne pouvait s'en empêcher.

« Je suppose que je suis encore loin de tout saisir, admit-il. Va-t-il sortir, s'asseoir et commencer à nous faire part de ses vues sur le prix du café à Crios ou bien aura-t-on d'abord droit à un stade du a-reu, areu ? »

Valiha rit, attendit un moment, le temps pour les muscles de son ventre de se contracter comme une main pressant une poire, puis elle but une gorgée d'eau.

« Il va être tout faible et perdu. Il observera tout mais ne dira rien. Il n'est pas vraiment intelligent à ce point. C'est un peu comme si on lui avait graissé les boyaux de la tête pour le transport et qu'il faille les nettoyer à l'arrivée avant de s'en servir. Mais ensuite... » Elle s'interrompit, écouta quelque chose que Chris ne pouvait entendre, puis sourit :

« Tu vas devoir attendre. Il est presque arrivé et je dois accomplir un rituel que mon accord se transmet depuis des générations.

— Mais bien sûr, je t'en prie, s'empressa-t-il.

— J'espère que tu me pardonneras... j'aurais pu le faire dans mon magnifique chant natal mais, puisqu'il doit parler l'anglais, j'ai décidé de rompre avec la tradition et de chanter dans cette langue... et puis c'est aussi parce que tu es là. Mais je ne suis pas certaine de pouvoir le rendre convenablement en anglais, aussi ma prose te paraîtra-t-elle peut-être quelque peu maladroite...

— Tu n'as pas à t'excuser, pour l'amour de Dieu, lui dit-il avec un signe de main. Vas-y. Tu n'auras peut-être pas trop de temps.

— Très bien. La première partie est immuable et je me contente de la citer. J'inclus mes propres paroles sur la fin. » Elle s'humecta les lèvres et regarda dans le vide. « *Jaunes comme les Eaux sont*

les Madrigaux. »

Elle entama le chant :

« Au commencement était Dieu et Dieu était la roue et la roue était Gaïa. Et Gaïa prit de son corps un morceau de chair et de cette chair elle fit les premières Titanides, puis elle leur fit savoir que Gaïa était Dieu. Les Titanides ne le contestèrent pas. Elles parlèrent à Gaïa et lui dirent : “Que devons-nous faire ?” Et Gaïa répondit : “Vous n’aurez pas d’autre Dieu que moi. Croissez et multipliez mais gardez à l’esprit que l’espace est limité. Faites aux autres ce que vous aimeriez qu’ils vous fassent. Sachez qu’à votre mort, vous retournerez en poussière. Et ne venez pas m’embêter avec vos problèmes : je ne vous aiderai pas !” Et c’est ainsi que les Titanides reçurent le fardeau du libre arbitre.

« Parmi les premières était un mâle du nom de Sarangi de la Toison Jaune. Il se rendit comme tous les autres auprès du grand arbre et vit qu’il était bon. Le temps viendrait pour lui où il fondrait l’Accord de Madrigal. Il considéra le monde et sut que le goût de la vie était doux mais qu’il mourrait pourtant un jour. Cette pensée lui était triste mais il se souvint des paroles de Gaïa et se demanda s’il parviendrait à survivre. Il aima Dambak, Violone et Waldhorn. À eux quatre, ils chantèrent le Quatuor mixolydien en Dièse et Sarangi devint l’arrière-mère de Piccolo. Dambak en était l’avant-père, Violone l’avant-mère et Waldhorn l’arrière-père. »

Le chant se poursuivit un moment dans ce style. Chris prêtait plus l’oreille à la musique qu’aux paroles car ces listes de noms n’avaient que peu de sens pour lui. La descendance était uniquement tracée par les arrière-mères même si les autres parents étaient toujours mentionnés.

Chris aurait été bien en peine de retracer son arbre généalogique jusqu’à la dixième génération comme était en train de le faire Valiha et pourtant, il savait que ses ancêtres remontaient sur des milliers et des millions de générations jusqu’aux singes – ou à Adam et Ève. Chez Valiha, dix générations suffisaient à recouvrir toute l’histoire : Serpent serait la onzième.

Voilà qui, plus que tout long discours, lui rappelait brusquement ce que signifiait être une Titanide, faire partie d’une race qui se savait avoir été créée. Même s’il ignorait quelle était la part d’exactitude de ce prologue, on pouvait sans doute le prendre au sens littéral. Les Titanides avaient été créées aux alentours de l’année 1935. Une tradition, même orale, pouvait embrasser une telle période, d’autant que les Titanides étaient de méticuleuses mémorialistes.

Mais le chant était plus que la simple liste de ses arrière-mères et des ensembles formés pour engendrer la génération suivante : Valiha chantait le thème de chacune, revenant parfois à la pureté du titanide mais le plus souvent se cantonnant à l’anglais. Elle énonçait leurs actes de bravoure et leurs bienfaits sans pour autant omettre leurs échecs. Chris entendit le récit de leurs souffrances au temps de la guerre contre les Anges. Puis intervenait la Sorcière, et les chansons, de plus en plus souvent, mentionnaient les stratagèmes employés pour attirer l’attention de celle-ci lors des propositions présentées au Carnaval.

«... et Tabla eut les faveurs de la Sorcière. Ayant chanté un Solo éolien, elle donna naissance à Valiha que l’on a jusqu’à présent fort peu chantée mais qui laissera la mélodie de son thème aux générations futures. Valiha aima Hichiriki, natif d’un Quatuor phrygien dans une autre branche de l’Accord de Madrigal, et Cymbale, un Trio lydien de l’Accord de Prélude. Ensemble, ils animèrent la vie de Serpent (Trio mixolydien en double bémol) Madrigal qui, son tour venu, chantera son propre chant. »

Elle s’arrêta, s’éclaircit la gorge et contempla ses mains.

« Je t’avais prévenu que ce serait approximatif. Peut-être Serpent saura-t-il mieux faire en temps venu. En titanide le chant coule comme une rivière, mais en anglais...

— Il peut être fier de toi. Même s’il n’a pas le meilleur départ rêvé, n’est-ce pas ? » Et du geste, il embrassa les ténèbres et les rocs dénudés. « Tu aurais dû avoir Hichiriki et Cymbale et tous tes amis autour de toi.

— Oui. » Elle considéra la chose. « J’aurais dû te demander de chanter.

— Et tu n’aurais pas tardé à le regretter. »

Elle rit. « Hum ! Dans ce cas... Chris ! Il est là. ». Et bien là : une forme luisante apparaissait lentement mais inexorablement. Chris sentit l’irrépressible besoin de *faire quelque chose* : mettre de l’eau à bouillir, appeler un docteur, reconforter la mère, aider la délivrance... n’importe quoi. Mais si Serpent était venu au monde un rien plus vite, c’est qu’on l’aurait projeté d’une pichenette comme une graine de pastèque. Valiha lui avait déjà posé la tête au creux de son épaule et elle riait tout bas. S’il fallait un médecin, c’était pour Chris, pas pour la mère.

« Tu es sûre que je ne peux rien faire pour toi ?

— Fais-moi confiance. » Elle rit. « Bon. Tu peux le prendre – en faisant attention à ne pas marcher sur le cordon : il en aura encore besoin quelque temps – et l’amener vers moi. Prends-le sous le ventre avec les deux bras. Son tronc va retomber vers l’avant, aussi empêche-le de se cogner la tête mais ne t’inquiète pas. »

Elle lui avait déjà dit tout cela mais il valait mieux qu’elle le répète. En ce moment, il ne se serait pas senti capable de se curer le nez tout seul, et encore moins de manipuler un nouveau-né titanide. Mais il s’approcha, s’agenouilla et le regarda.

« Mais il ne respire pas.

— Ne t’inquiète pas pour ça : il respirera quand il y sera prêt. Amène-le-moi. »

Serpent était un amas informe d’arêtes et de peau humide. Pendant quelques instants Chris ne sut littéralement pas par quel bout le prendre, puis tout s’ordonna et il découvrit alors une mignonne petite fille à la chevelure rose emmêlée, collée contre son visage endormi. Pas si petite que ça... elle avait des seins pleinement développés. Et pas une fille non plus : c’était là justement le tour que jouaient les Titanides à tous les humains en ayant toujours l’air d’être des femelles quel que soit leur sexe. Le prépénis était bien là, entre ses antérieurs, y compris avec sa toison pubienne rose.

Il voulut s’y prendre avec douceur et précaution. Au bout de quelques essais, il y avait renoncé et dut faire appel à toutes ses forces : Serpent pesait presque autant que lui. C’était un fardeau glissant mais il n’avait sur lui pas une tache de sang-On aurait dit un moutard sous-alimenté avec des jambes comme des allumettes et plus longues encore que celles de Chris. Les hanches étaient étroites et la taille courte mais le tronc tout en longueur bascula mollement vers l’avant dès que Chris l’eut soulevé.

Il dénouait soigneusement l’écheveau du cordon ombilical pour l’apporter à sa mère lorsque Serpent, en se débattant, lui assena une bonne ruade dans les tibias. La douleur était supportable mais il commença ensuite à se débattre avec énergie. Valiha lui chanta quelque chose et il se calma instantanément.

Chris le passa à sa mère qui le plaça devant elle en lui maintenant le torse contre le sien. La tête dodelina. Chris nota la parfaite concordance avec ce que lui avait annoncé Valiha : le cordon ombilical ne s’attachait pas sous le ventre de l’enfant mais disparaissait à l’intérieur de son vagin antérieur tandis que l’autre extrémité restait encore reliée au corps de la mère.

Il n’avait pas su à quoi s’attendre : il avait bien vu de jeunes Titanides mais jamais d’aussi jeunes que cela. Serait-il capable de l’aimer ? Pour l’instant, il trouvait que Serpent avait l’air... il n’irait pas jusqu’à dire : hideux. Non. Curieux était le terme qui semblait convenir le mieux. Mais d’un autre côté, les nouveau-nés humains lui paraissaient bien tout aussi curieux, dans le meilleur des cas et en

prime, ils étaient tout sanguinolents. Il n'était pas fier de cette nausée qu'il sentait monter en lui – ça ne collait pas avec ce portrait de bon vivant vigoureux qu'avait fait de lui Valiha, sans doute le plus beau compliment qu'il eût entendu depuis bien longtemps – mais il l'éprouvait néanmoins. Serpent ressemblait avant tout à une gamine de quatorze ans sous-alimentée tout juste repêchée au fond d'un lac : le bouche-à-bouche semblait s'imposer.

Serpent inspira avec force, toussa une fois, puis se mit à respirer. Avec bruit d'abord, mais il ne tarda pas à trouver le rythme.

Peu après, il ouvrait les paupières et son regard tomba droit sur Chris. Ou ce spectacle en était trop pour lui, ou sa vue était défaillante, mais il cligna des yeux et enfouit le visage entre les seins de sa mère.

« Il sera sans doute un peu faiblard pendant quelque temps, avertit Valiha.

— Je le serais à sa place.

— Qu'en penses-tu ? »

« Nous y voilà », se dit Chris. « Il est magnifique, Valiha ! »

Elle fronça les sourcils puis contempla de nouveau Serpent, l'air de se demander si quelque chose ne lui avait pas échappé.

« Tu ne peux pas être sérieux. Ton anglais est quand même meilleur que ça. »

Avec la nette sensation de se lancer dans le vide, Chris s'éclaircit la gorge et dit : « Il a l'air... curieux.

— Voilà le mot juste. Mais il va faire des progrès très vite. Il promet beaucoup. As-tu remarqué *ses yeux*, au moins ? »

*

* *

Ils s'employèrent à le nettoyer. Valiha le peigna tandis que Chris le lavait et le séchait. Et Valiha avait effectivement raison : le progrès était net. Une fois sèche, sa peau douce et tiède faisait oublier son aspect de loqueteux noyé de naguère. Le cordon ombilical ne tarda pas à sécher et à tomber. Il faudrait encore du temps pour qu'il n'ait plus cet air décharné mais il ne paraissait plus famélique. Et même, à mesure que se tonifiaient ses muscles, il respirait la souplesse et irradiait la santé. Il ne fut pas long à pouvoir maintenir son torse droit sans aucune aide. Il les considérait de ses grands yeux bruns et brillants tandis qu'ils s'affairaient autour de son jeune corps mais toujours sans dire un mot.

Valiha le contemplait elle aussi. Chris ne l'avait jamais vue dans un tel état d'excitation.

« Je voudrais être capable de te l'expliquer, Chris. C'est la plus merveilleuse... je m'en souviens si nettement : prendre soudain conscience, sentir qu'on s'éveille d'un état de simple désir et que prend forme autour de soi un univers plus vaste, rempli d'autres créatures. Et cette envie de parler croissante, qui monte comme un orgasme. La première élaboration de l'idée qu'il est possible de communiquer avec les autres. Il possède les mots, vois-tu, mais faute d'expérience pour leur donner substance, ce ne sont encore que des mystères. Il va déborder de questions mais te demandera rarement le nom de quelque chose. En voyant un caillou, il se dira : “C'est donc *ça*, un caillou !” Et, le ramassant, il pensera : “C'est donc *cela*, ramasser un caillou !” Il se posera les questions à lui-même et fournira ses propres réponses ; vois-tu, si merveilleuse est cette sensation de découverte que le fantasme le plus répandu chez les Titanides est celui de la renaissance, le désir de revivre celle-ci. Mais il y aura des tas de questions pour nous. Malheureusement, la plupart seront de celles qui n'ont pas de réponse mais tel est le fardeau de la vie. Nous devons faire de notre mieux et toujours

essayer d'être gentils avec lui.

« J'espère que tu auras la patience de le laisser bâtir son armure de fatalisme à son propre rythme, sans le brusquer, parce que cela pourrait...

— D'accord, Valiha. C'est promis. Je crois que je t'observerai pendant un moment pour voir ce que tu désires et je tâcherai de rester autant que possible en retrait. Mais la grande question qui me trotte dans la tête est toujours à propos de ton expérience dingue : est-ce que, oui ou non, il va être capable de...

— Vous êtes un homme », énonça Serpent tout à fait distinctement.

Ébahi, Chris plongea son regard dans ces yeux largement écartés qui le considéraient avec candeur, réalisa qu'il béait toujours et referma la bouche. Les lèvres de Serpent esquissèrent l'ombre d'un sourire aussi fugitif que celui de Mona Lisa. Il avait renvoyé la balle de la conversation dans son camp alors que son unique désir avait été de demeurer à l'arrière-plan.

« Je suis un homme très étonné. Je... » Il s'interrompit en voyant Valiha hocher imperceptiblement la tête. Chris surveilla ses paroles. D'accord, ce n'était pas le moment de faire de l'esprit. Il lui fallait trouver un juste milieu entre le ragnagna et le discours de Gettysburg et il aurait bien voulu savoir où.

« Comment vous appelez-vous ? demanda Serpent.

— Chris.

— Mon nom est Serpent.

— Je suis ravi de faire ta connaissance. »

Le sourire s'épanouit et Chris en fut réchauffé.

« Je suis ravi de faire votre connaissance, moi aussi. » Puis, se tournant vers sa mère : « Valiha, où est mon serpent ? »

Elle passa la main derrière elle et lui tendit le cor serpentiforme, ciselé avec amour et recouvert de cuir souple. Il le prit et ses yeux scintillaient lorsqu'il le brandit et le fit tourner entre ses mains. Il porta l'embouchure à ses lèvres et souffla, faisant glisser dans l'air un son puissant de basse.

« J'ai faim », annonça-t-il. Valiha lui offrit un sein. Telle était sa curiosité qu'il était incapable d'y porter son attention : Son regard allait et venait, sa tête se tournait et c'est tout juste s'il parvenait à garder le mamelon en bouche. Il considéra Chris, puis son instrument qu'il tenait toujours serré dans la main et Chris vit une expression d'étonnement émerveillé se peindre sur son visage. Chris sut à ce moment que Serpent et lui pensaient à la même chose, quoique avec des significations différentes :

« Ainsi, c'est donc *ça*, un Serpent. »

*

* *

L'enfant répondait entièrement aux espérances de Valiha :

Le mot « folâtre » semblait avoir été créé exprès pour lui ; il était efflanqué, maladroit, avide et fringant. Quand venait le moment de marcher, il titubait tout au plus dix minutes puis perdait tout intérêt dans toute allure autre que le triple galop. Il était à quatre-vingt-dix pour cent composé de jambes et ces jambes étaient tout en genou. Son aspect anguleux n'évoquait en rien le port altier de ses aînés, pourtant il l'avait en germe. Et lorsqu'il souriait, on n'avait plus besoin d'oiseau-luire.

Il avait grand besoin d'affection et ils ne la lui plaignaient pas : il n'était jamais loin d'un contact physique. Un baiser de Chris était accepté avec la même ardeur que s'il venait de sa mère et rendu

tout aussi ardemment. Il adorait se faire caresser et câliner. Valiha essaya bien de le cajoler en restant couchée mais il ne voulut rien entendre : Elle se tenait donc sur ses béquilles pendant qu'il l'étreignait. Et souvent il s'endormait debout en cours de route. Valiha pouvait alors s'écarter et le laisser sur place, le menton sur la poitrine. Il dormit ainsi d'un sommeil irrégulier durant trois kilorevs, pour la première et dernière fois de son existence.

Pendant un bon nombre de jours, Chris le considéra comme un désastre potentiel cherchant un endroit pour se réaliser. Il avait eu déjà bien assez de mal à mener Valiha à travers les passages difficiles. Il ne lui manquait plus qu'un gamin casse-cou pour le vieillir prématurément et Serpent remplissait le rôle à merveille. Mais rien ne se produisit, comme l'avait prévu Valiha. En fin de compte, Chris cessa de se tourmenter. Serpent connaissait ses limites et, tout en cherchant sans cesse à les repousser, il ne les franchissait jamais. Les enfants titanides avaient un régulateur incorporé ; et s'ils ne pouvaient être entièrement à l'abri des accidents, ils en subissaient à la même fréquence que les adultes. Chris s'en étonna – jouant avec l'idée que la différence entre humains et Titanides pouvait bien résider dans leur absence de témérité – mais il n'était pas d'humeur à s'en plaindre.

*

* *

Serpent avait si bien réussi à illuminer leur existence que, pendant un bon moment, Chris n'eut plus le temps de songer à ce qui l'avait tant préoccupé durant toute la première partie de leur voyage. Mais l'inquiétude revint brusquement lorsqu'ils découvrirent le lourd manteau d'hiver de Robin ainsi qu'une pile d'équipement à proximité de l'un de ses signes de piste.

« Je lui avais pourtant bien dit de garder ça à tout prix ! » s'inquiéta-t-il tout en brandissant l'objet à l'adresse de Valiha. « Bon Dieu, elle n'a donc aucune notion du froid ? »

— Quel goût ça a, le froid ? voulut savoir Serpent.

— Je ne puis répondre à cette question, mon enfant, dit Valiha. Il faudra que tu attendes d'y goûter par toi-même. Elle a d'autres vêtements, Chris. Si elle les a tous enfilés...

— Qui est Robin, Chris ?

— Une grande amie et une compagne, expliqua-t-il. Qui, j'en ai peur, aura de gros ennuis si on ne la rattrape pas.

— Puis-je le mettre ?

— Tu peux l'essayer mais tu vas avoir trop chaud. En revanche, tu peux toujours le porter et porter le reste. Veux-tu ?

— Bien sûr, Chris. Si tu m'attrapes.

— Pas de ça, mon gars ! Et cesse de te foutre de moi. Ce n'est pas de ma faute si je suis lent. Mais est-ce que tu sais faire ? » Il se dressa sur la pointe d'un orteil – ce qui était facile sous une faible gravité – et, le doigt posé sur le sommet de la tête comme une ballerine, il pirouetta et fit une révérence. Valiha applaudit et Serpent parut dubitatif :

« Quoi ? Sur un seul pied ? Je suis incapable de... »

— Ah ! J't'ai eu ! Bon. Viens ici et... »

Il s'interrompit pour se tourner : derrière lui, avait jailli une lumière plus brillante que tout ce qu'il avait pu voir depuis... il ne savait plus quand. Il y avait aussi un grondement sourd qui, s'aperçut-il, était déjà présent au seuil de son audition depuis un bon moment. On entendit un bruit lointain d'explosion.

« Qu'est-ce que c'est ? Est-ce... »

— Chut. Plus tard, les questions. Je... Valiha, fais-le coucher derrière ce rocher. Faites-vous aussi petits que possible jusqu'à ce que...»

Une voix soudain avait jailli d'un amplificateur. Déformée par l'écho, elle était quasi méconnaissable mais Chris avait entendu prononcer son nom et celui de Valiha. D'autres boules de feu surgirent et descendirent avec lenteur en flottant au bout de petits parachutes tandis que le grondement devenait le bruit familier des hélicoptères.

La voix était celle de Cirocco.

Elle était enfin venue les chercher.

41. L'ENTRÉE DES GLADIATEURS

Le danseur les accueillit encore une fois à leur sortie de l'ascenseur. Il avait l'air aussi élégant et énigmatique que la fois précédente : le visage dans l'ombre et les souliers impeccablement cirés, en guêtres de cuir blanc, canne, haut-de-forme et queue-de-pie. Silencieuse, Robin, debout à côté de Chris, le contemplait sans oser l'interrompre. Le danseur exécuta une série de retours arrière avec une insolente facilité puis il fit une pirouette tandis que sa tête semblait rester sur place, immobile, avant de venir se replacer, l'espace d'un éclair, après un tour complet.

« Ben, je ne comprends pas non plus les cathédrales », soupira Chris après son départ.

Robin ne dit rien. De sa dernière visite, elle se rappelait le genre de chant et de danse que pouvait présenter Gaïa lorsqu'elle s'amusait à manipuler les gens. Il y avait dans tout cela une signification qu'elle n'avait pas la prétention de comprendre entièrement. La danse l'avait laissée de marbre ; elle s'apprêtait maintenant à écouter la chanson.

« Je fais toujours le même rêve, dit-elle. Nous sommes assis avec Gaïa et la première chose qu'elle nous dise, c'est “à présent, voyons la *deuxième* partie de votre épreuve”...»

Il lui adressa un regard en coin. « Toi au moins, t'as pas perdu ton sens de l'humour. As-tu amené ton nouveau bruiteur digital ?

— Il est déjà dans mes bagages.

— Tant pis. Comment vont les pieds ? Tu veux que je t'aide.

— Ça ira, merci. » Elle avait déjà noté qu'elle n'avait plus besoin de béquilles ici dans le moyeu. Ses pieds étaient encore bandés mais, avec cette faible pesanteur, s'appuyer dessus n'était plus douloureux. Chris et elle se frayèrent un chemin parmi le fouillis de vieilles pierres, sans l'aide d'un guide cette fois-ci.

Le paradis était tel qu'en son souvenir : il y avait toujours le même tapis monstrueux, le même éparpillement de sofas, de coussins éléphanthesques et de tables basses surchargées de victuailles. Le même air de gaieté côtoyait toujours le désespoir le plus nu. Et trônant au milieu de tout cela, Dieu, qui tenait perpétuellement séance, entouré de sa cour d'anges idiopathes.

« Voilà nos soldats de retour de la guerre, dit Gaïa en manière de bienvenue. Quelque peu assagis, plus encore fatigués mais, en gros, intacts.

— Pas tout à fait, dit Chris : Robin y a perdu quelques orteils.

— Ah oui. Eh bien, elle verra qu'on s'en est occupé, si elle veut bien ôter ses bandages. »

Robin avait senti de drôles de choses du côté de ses pieds durant toute la marche mais elle avait mis le phénomène sur le compte de cette perception fantôme avec laquelle elle était désormais familiarisée. À présent, elle levait le pied et le tâtait à travers le pansement : ils étaient revenus, tous les dix.

« Non, non, ne me remercie pas. Je peux difficilement attendre des remerciements quand tu n'aurais jamais perdu tes orteils si je ne m'étais pas immiscée dans ton existence. J'ai pris aussi la liberté de corriger ce que je crois avoir été une maladresse du tatoueur en restaurant le bout de serpent qui ornait primitivement l'un des orteils. J'espère que tu ne t'en formaliseras pas. »

Robin s'en formalisait bougrement mais elle n'en pipa mot. Elle se jura de retrouver la modification et de la faire ôter au laser pour restituer le dessin d'origine. Gaïa avait eu raison de dire qu'elle s'était assagie – lors de sa première visite, elle aurait abattu Gaïa pour avoir osé faire une telle suggestion – mais elle avait encore assez de fierté pour détester qu'on la tripote.

« Prenez des sièges, suggéra Gaïa. Servez-vous à boire et à manger. Asseyez-vous et racontez-moi tout ça.

— On aime mieux rester debout, dit Chris.

— On pensait que ça ne serait pas long », ajouta Robin.

Gaïa les considéra aigrement l'un et l'autre. Saisissant un verre sur une table proche, elle le jeta par terre. Un courtisan se précipita pour en poser un nouveau à l'emplacement du rond d'humidité laissé par le précédent.

« Ah, c'est comme ça ! J'aurais dû m'y faire depuis le temps, mais je suis toujours un peu surprise. Je ne nie pas que vous ayez pris des risques que vous auriez préféré éviter. Je suppose que je peux dans une certaine mesure comprendre votre répugnance à devoir faire vos preuves avant de recevoir mes dons. Mais mettez-vous donc à ma place. Si je donnais pour rien les choses que j'ai le pouvoir d'offrir, je ne tarderais pas à être submergée par tous les mendiants, sollicitateurs, quémandeurs, fakirs, conspirateurs, parasites et autres traîne-savates qui errent de Mercure à Pluton.

— Je ne vois pas où est le problème, ne put s'empêcher de dire Robin. Ce ne sont pas les sièges qui manquent et puis vous avez déjà pas mal commencé : vous pourriez monter une chorale.

— Voyez-vous ça ! Toujours la langue acerbe ! Ah, que ne suis-je pas humaine, que ce fouet délicieux pût me cingler comme il se doit ! Hélas, ton mépris m'est indifférent, alors à quoi bon le gâcher ? Garde-le plutôt pour ceux qui sont faibles, ceux qui abandonnent leurs camarades en temps de besoin et qui geignent et se souillent au plus profond de leur peur. En bref, pour ceux qui n'ont pas, comme toi, fait leurs preuves. »

Robin sentit le sang se retirer de sa face. Chris remarqua, tout de go :

« On ne vous a jamais dit que vous causiez comme le méchant dans un policier de série B ?

— Si c'est bien ce que tu me dis effectivement, tu n'es jamais que le douzième cette année. » Elle haussa les épaules. « Eh oui, j'aime les vieux films. Mais je commence à me lasser de celui-ci. La deuxième séance de la soirée commence dans quelques minutes, aussi...

— À quoi sert le danseur ? » laissa échapper Robin. Elle fut aussitôt surprise par sa question mais pour quelque raison, elle sentait que la chose était importante.

Gaïa soupira.

« Vous n'aimez donc pas les mystères ? Tout doit-il être toujours explicite ? Quel mal y a-t-il à laisser planer quelques énigmes mineures afin d'ajouter un peu de sel à la vie ?

— J'ai horreur des mystères, dit Chris.

— Très bien. Le danseur est issu d'un croisement entre Fred Astaire et Isadora Duncan, avec quelques touches de Nijinsky, de Barychniko, de Drummond et de Gray. Pas les vrais, remarquez bien – quoique j'adorerais piller quelques tombes et racler les os pour récupérer des gènes susceptibles d'être clonés – mais de simples homologues faits à partir des enregistrements qu'ils ont laissés de leur vivant, réécrits par votre serviteur dans l'acide nucléique et animés du souffle de la vie. Le Danseur est un instrument, fort habile certes, de mon esprit mais c'est un instrument néanmoins, au même titre que cette carne – elle s'interrompt pour se frapper la poitrine. En un sens, aussi bien lui que celle qui vous parle dansent dans mon cerveau ; celle-ci pour s'adresser aux créatures éphémères, celui-là pour une raison que j'aborderai dans un moment. Mais tout d'abord, je suppose que malgré votre répugnance, vous êtes curieux de connaître la réponse à certaine question, à savoir : Avez-vous, oui ou non, retrouvé l'anneau d'or ? Vais-je vous renvoyer chez vous tels quels ou bien guéris ? » Elle haussa le sourcil et les consulta tour à tour.

Même si elle regrettait de l'admettre, Robin était tout ouïe. Une partie d'elle-même lui répétait que tout allait bien, qu'elle n'avait pas cédé au jeu de Gaïa et que si, en cours de route, elle avait fait quelque chose qui lui valût la récompense, ce serait d'une stupidité monumentale de la refuser. Mais en elle, quelque chose de plus profond lui murmurait le mot de trahison et disait : Tu n'as guère

protesté lorsqu'on t'a proposé cette odyssée. Et tu as *toujours* eu envie de la récompense. Mais elle ne voulait pas laisser voir à Gaïa son impatience.

« J'aime toujours avoir d'abord votre point de vue avant d'annoncer mes décisions », dit Gaïa. Elle se carra dans son fauteuil et croisa sur le ventre ses doigts boudinés. « Robin, tu commences.

— J'ai aucune opinion, répondit immédiatement Robin. J'ignore ce que vous savez de mes réussites ou de mes échecs. Je ferais aussi bien de supposer que vous savez tout, jusqu'aux plus noirs secrets de mon cœur. Voilà, je crois, un retournement intéressant : avant, c'était moi qui faisais fi de vos règles tandis que Chris les considérait avec fascination – du moins, c'est ce que je croyais. À présent, je ne sais pas. J'ai beaucoup réfléchi à tout ce qui s'est passé. Bien des choses me font honte, y compris, quand je suis arrivée ici, mon incapacité à admettre la moindre faiblesse humaine. Quoi que vous ayez pu me faire ou ne pas me faire, j'y ai gagné quelque chose. J'aimerais bien savoir quoi au juste et j'aurais préféré moins souffrir pour l'obtenir mais je ne voudrais pas redevenir telle que j'étais.

— Tu m'as l'air un rien désenchantée.

— Je le suis.

— Les choses sont en général plus faciles dès lors qu'on n'a pas à se surveiller. Mais sans une telle attitude, tu ne serais pas allée loin.

— Je suppose que non.

— Tu es promise à de plus amples satisfactions.

— Je ne veux pas le savoir. »

Gaïa haussa les épaules. « Je peux toujours me tromper. Je ne revêts jamais le manteau de l'infailibilité lorsque je prédis le comportement de créatures douées de leur libre arbitre. J'ai toutefois une expérience assurément considérable et je sens que, comme tu l'as dit, gagnante ou perdante, tu es ressortie plus forte des épreuves que tu as traversées.

— Peut-être.

— Ma décision, donc, est que tu as mérité la guérison.

Robin leva les yeux.

Elle ne lui dirait pas merci et elle fut légèrement dépitée de voir que Gaïa n'en espérait pas.

« En fait, tu as déjà été guérie et tu es libre de repartir quand tu le voudras. Je te souhaite bonne chance, quoique je me demande...

— Juste une minute. Comment puis-je déjà avoir été guérie ?

— Pendant que tu regardais le Danseur. Lorsque Chris et toi vous avez pénétré dans l'ascenseur en bas, je vous ai tout de suite endormis. Exactement comme je l'avais fait la première fois. À l'époque, il m'était nécessaire de déterminer la nature de votre mal et les moyens de le soigner, si du moins c'était possible : même moi, je ne suis pas omnipotente. Faute d'un tel examen, je n'aurais pu vous offrir mon pacte, comme je l'ai fait. Mais cette fois-ci, l'opération était plus dans mon intérêt que dans le vôtre : j'avais besoin de savoir ce que vous aviez fait depuis la dernière fois qu'on s'est vus. J'ai examiné vos expériences et les ai goûtées dans leur intégralité avant de prendre ma décision. Vous n'avez eu conscience d'aucune transition. Vous n'avez pas remarqué votre réveil parce que j'avais recréé votre montée dans l'ascenseur avant de vous redonner conscience, en mêlant l'homme qui danse dans mon esprit et le vrai bonhomme avec ses vraies guêtres. Vous aurez probablement ressenti une impression de malaise mais je maîtrise à l'heure actuelle parfaitement ces méthodes et bien que je ne puisse vous les expliquer, je puis vous garantir qu'elles sont aussi sûres que scientifiques. Si vous n'êtes pas d'accord, vous n'avez qu'à...

— Un petit instant, intervint Chris. Si vous...

— Ne m’interromps pas, dit Gaïa en brandissant le doigt. Ton tour va venir... Comme je disais donc, vous n’avez qu’à vous souvenir de cette vieille mise en garde contre les étrangers qui vous proposent de vous emmener en balade. Surtout dans le coin.

— J’ai le souvenir d’une balade particulièrement longue, dit Robin avec une colère soudaine. C’était une descente. Et voilà qu’on m’apprend que la montée était également piégée.

— Je ne m’en excuse pas ; c’est inutile et je ne veux pas : tout le monde a droit au Grand Plongeon. En général, cela fait prendre conscience que l’on est mortel. Chris, je crois que tu es bien la seule personne jusqu’à présent à ne pas avoir gardé un souvenir impérissable du Grand Plongeon.

— Je voudrais faire remarquer une chose...

— Pas tout de suite. Robin, tu voulais dire quelque chose. »

Elle regarda Gaïa sans ciller.

« Très bien. Comment puis-je être sûre que je suis guérie ? Vous ne voulez quand même pas que je vous croie sur parole après ce que vous m’avez fait subir la dernière fois que je suis venue ? »

Gaïa éclata de rire.

« Non. Je suppose que non. Il n’y a pas de défense du consommateur, ici. Et j’admets avoir un penchant pour la supercherie. Mais ma réputation en ce domaine est sans faille : je te jure que dorénavant – hormis le cas d’une blessure à la tête dont on sait qu’elle peut déclencher une crise d’épilepsie – tu as vécu ta dernière attaque. Chris, c’est à présent ton tour. Que penses-tu de... »

— Je vais vous dire une chose : j’ignore si vous m’avez guéri ou pas, mais si c’est le cas, vous n’auriez pas dû le faire. Vous n’aviez pas le droit ! »

Cette fois, ce furent les deux sourcils que haussa Gaïa.

« Ça alors ! J’allais justement te demander si tu pensais mériter un traitement mais tu m’as l’air devenu tellement outrecuidant que la réponse ne peut être que oui.

— Ma réponse n’en est pas une. Mais j’ai effectivement une opinion. Vous m’avez envoyé pour devenir un héros et je suis revenu vivant. Rien que cela devrait déjà entrer en ligne de compte. Mais j’ai cessé de croire aux héros. Je crois juste en des individus qui luttent tant bien que mal pour leur existence. On fait ce que l’on peut et dans un sens, on n’a guère plus de choix que n’en a un caillou de dévaler une pente. J’ai passé toute la première partie de mon voyage à éplucher mes moindres faits et gestes, que je franchisse des rapides ou que je me brosse les dents, en me demandant s’il s’agissait d’actes héroïques. J’ai bien accompli deux ou trois choses qui, j’en étais certain, réussissaient le test et puis je me suis rendu compte que ce test était du bidon : vous allez pêcher vos critères dans les bandes dessinées et après, vous regardez les gens danser. Je vous méprise.

— Tu crois ? Quel présomptueux ! Et puisque tu refuses de répondre à ma question, je te dirai que oui, tu es guéri toi aussi. Maintenant, comment sais-tu si j’ai fondé ma décision parce que tu as sauvé la vie de Gaby à Phébé ou parce que tu as bien voulu t’ennuyer à tenir compagnie à Valiha ?

— Vous... » Robin le vit bouillir de colère puis se maîtriser. Elle était certaine qu’il s’était contenu en entendant comme elle, avec un certain effroi, prononcer le nom de Gaby. Que savait au juste Gaïa ?

« Je ne veux pas être guéri, disait Chris. Je ne veux pas retourner sur Terre et mes problèmes ici n’ont plus guère d’importance. Et je n’ai pas envie d’accepter d’être soigné par vous.

— Parce que tu me méprises, dit Gaïa en regardant ailleurs avec une expression d’ennui. Tu l’as déjà dit. D’accord, tu ne risques pas de faire mal aux Titanides mais qu’en serait-il des humains qui vivent ici ? Qui va les protéger ?

— Je ne vais pas leur tourner autour. De plus, j’ai fait des progrès de mon côté : depuis que je suis rentré à Titanville, mes crises sont devenues plus régulières et nettement moins violentes.

Écoutez, je... je veux bien l'admettre. Je ne suis pas trop fier d'accepter quelque chose venant de vous. Je n'aurais pas dû dire oui. Mais j'avais dans l'idée, si jamais vous me proposiez de me guérir, de vous demander autre chose à la place... je veux dire, vous venez d'annoncer que j'avais de toute façon mérité mon traitement, quelle que soit mon opinion là-dessus. Alors, je pensais que vous pourriez envisager l'idée d'avoir encore une dette envers moi...»

Gaïa souriait à présent et Robin se sentit rougir de compassion devant ce qu'elle savait être pour Chris une humiliation.

« Nous avons un contrat verbal, dit Gaïa. Tout à fait précis : j'admets avoir pris la meilleure part puisque j'en ai dicté tous les termes et qu'ils n'étaient pas révocables mais c'est quand même moi qui commande ici, il ne faudrait pas l'oublier. Toutefois, je meurs d'envie d'entendre ce que tu comptais me faire accepter. » Elle prit une pose exagérément attentive tout en lui adressant force clins d'œil.

« Vous avez fait tout ça pour Cirocco et Gaby, dit-il tranquillement, sans la regarder. Si vous attendez que je vous implore, n'y comptez pas.

— Pas du tout. Je savais que tu n'en ferais rien – je commence à me douter de ce que cela peut te coûter après toute cette prose enflammée – et le contraire m'eût déçue. Je ne me suis jamais trompée à ce point, même sur un être humain. Je me contente donc d'attendre que tu énonces tes desiderata. Sois précis. Que veux-tu au juste ?

— Savoir chanter. »

Le rire de Gaïa roula dans le vide obscur du noyau, inextinguible. Bientôt, tous les habitués de son festival du film riaient à leur tour, suivant le principe bien connu que ce qui est drôle pour le patron est forcément drôle tout court. Robin regarda Chris, persuadée qu'il allait se jeter sur cette obscène petite pustule à trogne de pomme de terre mais il parvint néanmoins à se dominer. Graduellement, les rires s'éteignirent, celui de Gaïa d'abord, puis les autres.

Elle pencha la tête et parut peser la question.

« C'est non. Non aux deux requêtes. Je ne veux pas te déguérir et je ne veux pas non plus t'enseigner le chant. Tu aurais dû lire les clauses en petits caractères et connaître tes envies avant de venir ici. Je ne fais qu'appliquer la lettre du contrat. Voilà qui peut te paraître sévère mais tu t'apercevras que les choses ne sont pas aussi graves que tu le penses. Durant ton traitement, il s'est plus ou moins produit un mélange entre tes diverses personnalités. Ainsi vas-tu découvrir que tu maîtrises mieux les tendances violentes qui naguère plaisaient tant à la catin titanide. Cela, ajouté à un emploi plus avisé de ton pénis, devrait suffire à maintenir l'animal parfaitement obéissant et docile pour au moins...»

Chris était déjà sur elle. Robin vint à la rescousse mais dut se colleter avec l'essaim des invités de Gaïa qui – même si elle en avait vu de plus robustes – étaient unanimement avides de briller aux yeux de la déesse, surtout si cela ne leur coûtait qu'un nez cassé. Robin en débaya quelques-uns qui n'étaient pas près de se relever mais elle ne tarda pas à être submergée et clouée au sol. Elle vit que Chris était à terre également et qu'on remplaçait Gaïa sur sa chaise.

« Laissez-les se relever », dit-elle en s'asseyant. Le sang lui coulait de la bouche mais elle souriait malgré tout. Ou peut-être, à cause de cela ; Robin n'aurait su dire. Elle se releva et vint près de Chris. Elle porta sa main à la bouche pour sucer une écorchure.

« Tu vois ce que je veux dire ? reprenait Gaïa, comme si de rien n'était. L'homme qui jadis était venu ici n'aurait jamais agi de la sorte. Et j'aime ça, bien que, franchement, tu dépasses les bornes, tu sais. Mais je vais faire un marché avec toi. Je ne pense pas que tu restes bien longtemps en notre compagnie. J'en sais là-dessus plus que toi : je connais bien l'amour titanide et l'étendue de ce qui le sépare de son équivalent humain. Ton amie ne va pas être longue à ouvrir à d'autres ses jambes

fuselées – s’il te plaît, il est inutile de remettre ça. » Elle attendit jusqu’à ce qu’il semble plus calme. « Ta réaction tend à prouver mon raisonnement. Je ne nie pas qu’elle t’aime, mais elle en aimera d’autres. Tu ne vas pas très bien l’encaisser ; et tu repartiras très amer.

— Vous voulez parier ?

— C’est justement là mon marché. Reviens me voir dans... oh, mettons, cinq myriarevs. Non, je serai généreuse : disons quatre. Cela fait environ quatre ans et demi. Si d’ici là, tu veux toujours être dé-guéri et si tu veux toujours apprendre à chanter, j’exaucerai ces deux souhaits. Marché conclu ?

— Marché conclu. Je reviendrai. »

Robin ne sut jamais s’il en avait dit plus : elle venait en effet de s’apercevoir à l’instant quelle partie de sa main elle était en train de sucer. Elle regarda, la contempla avec une horreur croissante, poussa un hurlement et bondit. Une fois encore, Gaïa vint bouler au pied de son siège puis Robin perdit toute notion des choses avant de se retrouver assise par terre, la douleur irradiant de son petit doigt, celui qui n’aurait pas dû être là. Elle était en train de mordre dedans tandis que Chris faisait tout pour le lui ôter de la bouche. Il n’avait pas besoin de s’affoler : elle cessa bientôt et contempla sans mot dire les marques de dents.

« J’y arrive pas !

— Et tu n’as jamais pu y arriver, lui rappela Gaïa. Souviens-toi : c’est avec un couteau que tu l’as sectionné. Cette histoire d’amputation d’un coup de dents, c’était de la publicité. À l’époque, tu t’y entendais ! Pour améliorer ton image, tu aurais été capable de t’étriper toute seule. Je crains que tu n’aies jamais été qu’une petite peste que seule une mère pouvait aimer. » Sa respiration était légèrement sifflante. « Tout comme maintenant. Franchement, mes enfants, tout cela doit cesser. Deux fois dans la même journée ! Dois-je endurer les attaques et les voies de fait ? Quel Dieu pourrait admettre ça, je vous le demande ? »

Robin ne faisait plus attention à ce qu’elle racontait. Ce qu’elle retenait de plus triste dans tout cela, ce qu’il lui fallait bien admettre comme elle avait bien admis d’autres choses c’est que Gaïa avait en fin de compte partiellement raison : elle n’était plus Robin-des-neuf-doigts.

« Inutile de faire vos adieux. Partez donc », dit Gaïa.

Chris aida Robin à se relever et, tout le long du chemin du retour vers cet ascenseur qui pouvait fort bien, Robin le savait, la larguer dans le rayon de Rhéa, elle se demanda si le tatouage de son ventre était intact, tout en sachant qu’elle n’oserait y regarder que le plus tard possible.

42. LA BATAILLE DES VENTS

Cirocco était juchée sur une avancée rocheuse dominant la Porte des Vents, la formation la plus occidentale de cette sorte de mesa qui faisait tellement ressembler le câble, connu sous le nom d'Escalier de Cirocco, à une main crochée dans le sol de l'est d'Hypérion. En dessous d'elle, les brins en forme de doigt lançaient au-dessus du sol leurs phalanges noueuses polies par les millions d'années d'un vent incessant. Entre chaque brin, à l'emplacement correspondant à l'espacement de deux doigts, l'air s'engouffrait par une faille elliptique béante et, par un réseau de conduits interstitiels, montait à l'intérieur du câble pour se déverser dans le moyeu lointain avant de redescendre par les rayons, selon ce grand cycle de remplissage qui était l'essence même de la vie de Gaïa. Le sol était nu et pourtant la vie, plus vaste, qui s'étendait au-dessous, alentour, le pénétrait jusqu'en ses plus infimes molécules, cette vie faisait vibrer les os de Cirocco.

Gaïa était si diablement grosse et il était si facile de désespérer.

Peut-être que dans toute sa longue histoire, elle avait été la seule à avoir osé la défier : Cirocco, la grande Sorcière, avait fait semblant, elle avait fait comme si elle pouvait réellement lui parler en égale, mais elle seule savait à quel point tout cela avait été vain ; elle seule pouvait établir la liste répugnante de ses propres crimes.

Au début, Gaïa devait taper sur le sol assez près de la Sorcière pour parvenir à la mettre au pas. Avec le temps, elle n'avait même plus eu à lever le pied : Cirocco se tortillait comme un ver et la moindre pression était tout de suite comprise.

Que sa tactique eût été la bonne lui semblait à présent évident : la seule à avoir osé se dresser pour la défier était morte à présent et son corps consumé par la colère d'un sol qui était le corps de Gaïa. C'était une leçon de choses efficace. Il ne faisait aucun doute que Gaby s'était comportée comme une idiote. Si pitoyablement dérisoire qu'ait pu paraître sa tentative de rébellion, elle s'était achevée avec son existence. À peine en avait-elle franchi les premières étapes que la toute-puissance de Gaïa s'était abattue. Gaïa avait tué Gaby sans plus de souci qu'un éléphant assoupi écrase une puce en se retournant.

Cirocco n'avait pas bougé depuis plusieurs heures mais un cri jailli derrière elle la fit retourner, puis se lever. L'ange n'était encore qu'un point ailé mais il grossit rapidement. Les ailes multicolores se jouaient avec habileté des courants pleins de trahison et vinrent le déposer au sol à deux mètres à peine de Cirocco. Non loin derrière arrivaient cinq autres anges.

« Ils sont de retour à Titanville », annonça le premier. Cirocco sentit un poids quitter ses épaules. C'étaient eux qui avaient insisté pour y aller. Mais apparemment, ils étaient trop petits pour l'ire de Gaïa.

L'ange examina Cirocco avec un regard insistant :

« Es-tu toujours sûre de vouloir le faire ? »

— Je ne suis jamais sûre de rien. Allons-y. »

Elle s'avança avec lui jusqu'au bord du précipice. En dessous se trouvait l'entrée d'air appelée le Grand Hurlleur et connue également sous le nom d'Entrejambe de Gaïa, à cause de la ressemblance avec un vagin de cette monstrueuse faille verticale ouverte entre deux cuisses de pierre. Il chantait en permanence une note plaintive et grave.

Les anges avancèrent derrière elle. Deux d'entre eux prirent fermement ses bras entre leurs mains noueuses. Les quatre autres serviraient de relève pour ce vol dangereux dans une obscurité totale.

Cirocco sauta de la corniche et le vent la happa comme une feuille morte. Elle pénétra dans le câble et fonça vers le moyeu.

43. LE RUBAN ROUGE

Cirocco avait baptisé ça « Le Thé chez les Fous », tout en sachant l'expression inappropriée ; c'était simplement que pendant quelque temps, elle s'était un peu sentie comme Alice. La suite désespérée qui entourait Gaïa aurait mieux eu sa place sur la scène existentialiste d'un Beckett qu'au pays des merveilles de Carroll. Malgré tout, elle n'aurait pas été surprise de voir quelqu'un lui offrir une demi-tasse de thé.

La foule était au plus haut point sensible à l'humeur de Gaïa. Tandis qu'elle approchait, Cirocco n'avait jamais ressenti une telle réticence, ni relevé une telle nervosité lorsque Gaïa l'eut enfin remarquée.

« Eh bien, eh bien, lança-t-elle. Si ce n'est pas le capitaine Jones ! Que nous vaut l'honneur de cette visite aussi spontanée qu'impromptue ? Toi là, dont j'ignore le nom, apporte à la sorcière quelque chose de frais dans un grand verre. N'importe quoi, pourvu que ça ne contienne pas d'eau. Prends donc cette chaise, Cirocco. Veux-tu que je te demande autre chose ? Non ! Bon. » Gaïa semblait provisoirement à court de paroles. Assise dans son vaste fauteuil, elle marmonna jusqu'à l'arrivée de la boisson de Cirocco.

Cirocco contempla le verre comme si elle n'avait jamais rien vu de semblable.

« Peut-être préfères-tu la bouteille ? » suggéra Gaïa. Cirocco releva les yeux pour croiser son regard. Puis, revenant au verre, elle le prit et le retourna, lui imprimant un lent mouvement circulaire jusqu'à ce qu'une sphère de liquide se forme et descende doucement vers le sol. Elle projeta enfin le verre dans les airs et il montait encore lorsqu'il disparut hors du cercle de lumière. La sphère s'aplatit et se mit à imbiber le tapis.

« Est-ce ta façon de m'annoncer que tu es devenue abstinent ? demanda Gaïa. Que dirais-tu d'un *Shirley Temple* ? Je viens juste de recevoir d'un admirateur sur Terre le plus chou des mixeurs : il est en céramique, à l'effigie de “la Petite Fille de l'Amérique” et je crois pouvoir dire qu'il a dû coûter un paquet. Tu peux y préparer des martinis en le remplissant de gin jusqu'au menton et de vermouth jusqu'à la...

— La ferme ! »

Penchant légèrement la tête, Gaïa considéra la chose et fit comme on le lui avait demandé. Elle croisa les mains sur l'estomac et attendit.

« Je suis venue donner ma démission.

— Je ne te l'ai pas demandée.

— Vous l'avez quand même. Je ne désire plus être la Sorcière.

— Tu ne désires plus, gloussa Gaïa avec apitoiement. Tu sais que ce n'est pas si simple. Toutefois, voilà qui tombe bien : depuis quelque temps, je me tâtais pour savoir si je ne devais pas supprimer ta charge. Mais la disparition des avantages annexes équivaldrait à une sentence de mort, aussi je ne me presse pas. Mais le fait est que, si tu te souviens des qualités mentionnées lors de ton engagement, tu n'as plus la taille de l'emploi depuis quelque temps.

— Ça ne me vexe même pas. Le fait est que j'ai démissionné de ce boulot, avec prise d'effet immédiate après le prochain Carnaval d'Hypérion. D'ici là, je compte visiter tous les autres territoires titanides afin de...

— « Avec prise d'effet immédiate !... » éclata Gaïa, feignant la surprise. Non mais, écoutez-la ! Qui aurait cru qu'en une journée j'aie droit à tant d'impudence ! » Elle rit, bientôt suivie par quelques-uns de ses disciples. Cirocco regarda fixement l'un d'eux avec une insistance telle qu'il jugea préférable de disparaître de sa vue. Entre-temps, le calme s'était rétabli et Gaïa lui fit signe de

poursuivre.

« Il n'y a pas grand-chose à ajouter. J'ai promis un Carnaval en souvenir et je tiendrai mon engagement. Mais ensuite, j'exige que vous établissiez pour les Titanides un nouveau mode de reproduction qui sera soumis à mon approbation et testé sur une période probatoire de dix ans, le temps que je puisse observer la nouvelle méthode et en éliminer les pièges éventuels.

— Tu es exigeante », nota Gaïa. Elle pinça les lèvres.

« Je vais te dire, Cirocco : à cause de toi, je ne cesse de ressasser ce problème. Franchement, je n'aurais jamais cru que tu aurais le culot de te pointer ici, après tout ce que je viens d'apprendre. Que tu l'aies fait, parle pour toi : c'est bien la preuve des qualités que j'avais immédiatement décelées en toi et qui m'avaient tout de suite incitée à te faire Sorcière. Si tu te rappelles, il y avait entre autres le courage, la persévérance, le goût de l'aventure et le sens de l'héroïsme : toutes qualités qui t'ont fait tristement défaut. Je ne comptais pas te parler de mes récents attermoissements. Mais voilà que tu renchéris avec ces exigences stupides et j'en viens à me demander si tu n'as pas perdu la raison.

— Je l'ai retrouvée. »

Gaïa fronça les sourcils. « Mettons les choses au clair, veux-tu ? Nous savons l'une et l'autre de quoi nous voulons parler et je te concède avoir agi hâtivement. J'admets que j'ai eu une réaction excessive. Mais aussi, quelle stupidité de sa part ! Ce n'était pas très malin de se servir de ces deux enfants pour transmettre son message ; sans doute, dans son état, ne pouvait-elle songer à tout ; mais le fait est que Ga...

— *Ne prononcez pas son nom !* » Cirocco avait à peine haussé le ton mais Gaïa s'était immédiatement tue et les premiers de son public reculèrent instinctivement. « Ne prononcez plus jamais son nom en ma présence ! »

Contre toute attente, Gaïa parut réellement surprise.

« Son nom ? Qu'est-ce que son nom a à voir là-dedans ? À moins que tu ne te sois prise au jeu de ta propre magie, je ne vois pas le rapport : un nom n'est qu'un son ; il n'a aucun pouvoir en soi.

— Je ne veux pas entendre son nom sortir de vos lèvres. »

Pour la première fois, Gaïa eut l'air fâchée.

« Je supporte pas mal de choses : j'ai toléré de recevoir, venant de toi et d'autres, des injures qu'aucun dieu ne voudrait endurer, parce que je ne vois pas l'intérêt d'assassiner les gens à longueur de temps. Mais tu mets ma patience à bout. Je te préviens que cela suffit comme ça, et c'est mon dernier avertissement.

— Vous le supportez parce que vous adorez ça, contra Cirocco d'une voix égale. Pour vous, la vie est un jeu dont vous contrôlez les pièces. Meilleur est leur spectacle et plus vous l'appréciez. Vous avez tous ces gens qui sont prêts à vous baiser le cul quand vous leur demandez. Et je vous insulterais si ça me chante.

— Mais eux aussi, répondit Gaïa, souriant à nouveau. Et bien entendu, tu as raison. Voilà qui prouve une nouvelle fois que lorsque tu le veux, tu sais offrir un spectacle meilleur que quiconque. » Elle attendit, croyant apparemment que Cirocco allait continuer. Cirocco ne dit rien. La tête appuyée contre le dossier de son siège, elle contemplait là-haut dans le lointain le fin ruban de lumière rouge parfaitement rectiligne et acéré comme le fil d'un rasoir.

C'était la première chose qu'elle avait remarquée jadis lors de sa première visite au moyeu. Gaby était alors à ses côtés et toutes deux s'étaient demandé ce que c'était mais le faisceau était si loin au-dessus d'elles qu'à l'époque la question leur avait paru oiseuse. Il était définitivement inaccessible.

Mais déjà, Cirocco avait pressenti son importance. C'était une simple impression mais elle se fiait toujours à ses impressions. Quelque partie vitale de Gaïa vivait tout là-haut, à l'extrémité la plus inaccessible d'un monde coutumier des perspectives vertigineuses. De là où elle était assise, la distance dépassait les vingt kilomètres.

« J'aurais pensé que tu serais intéressée par ma réponse à tes requêtes », finit par dire Gaïa. Rabaissant la tête, Cirocco regarda de nouveau la déesse. Son visage restait aussi dépourvu d'émotion qu'au moment de son arrivée.

« Ça ne m'intéresse pas le moins du monde. Je vous ai dit ce que j'allais faire puis je vous ai dit ce que vous alliez faire. Il n'y a rien d'autre à dire.

— J'en doute. » Gaïa la scruta attentivement. « Parce que c'est totalement impossible : tu dois le savoir et tu dois bien avoir quelque menace à brandir, bien que je ne parvienne pas à imaginer quoi. »

Cirocco se contenta de lui rendre son regard.

« Tu ne peux pas t'imaginer que je vais humblement t'accorder... bon, accéder à tes exigences, si tu préfères. Exigence ou requête, peu importe, la réponse est non. Maintenant, tu dois me dire ce que tu vas faire.

— La réponse est non ?

— C'est non.

— Alors, je dois vous tuer. »

Le silence était à présent total dans l'immensité du moyeu. Assemblés en groupe informel derrière le siège de Gaïa, plusieurs centaines d'humains restaient suspendus à leur moindre mot. C'étaient tous des gens peureux, sinon ils n'auraient pas été là et la plupart devaient uniquement s'interroger sur la manière dont Gaïa allait se débarrasser de cette femme. Mais quelques-uns, en regardant Cirocco, commençaient à se demander s'ils avaient choisi le bon camp.

« Tu as vraiment complètement perdu la raison. Tu ne disposes ni d'uranium, ni de plutonium, ni d'aucun moyen d'en obtenir. Je doute même que tu puisses confectionner une arme à supposer que tu en aies. Et si tu pouvais élaborer un engin nucléaire grâce à la magie que, semble-t-il, tu crois posséder, tu ne l'utiliserais pas car ça signifierait la destruction de ces Titanides pour lesquelles tu as tant d'affection. » Elle soupira encore et retourna négligemment une main. « Je n'ai jamais prétendu à l'immortalité. Je sais combien de temps il me reste à vivre. Je ne suis pas indestructible. Des bombes atomiques – en grande quantité et disposées avec précision – pourraient fragmenter mon corps ou du moins me rendre inhabitable. Cela mis à part, je ne vois rien qui puisse m'endommager sérieusement. Alors, comment comptes-tu me tuer ?

— Avec mes mains nues, si nécessaire.

— Quitte à mourir en essayant.

— Si les choses doivent en arriver là.

— Exactement. » Gaïa ferma les yeux et ses lèvres bougèrent en silence. Enfin, elle regarda de nouveau Cirocco :

« J'aurais dû m'y attendre. Il te serait moins douloureux de disparaître que de survivre après ce qui est arrivé. C'est effectivement ma faute, je l'admets, mais je n'ai pas envie de te voir disparaître. Tu vaux largement tous ces gens-là, et même plus.

— Je ne vaux rien du tout, à moins de faire ce que je dois faire.

— Cirocco, je m'excuse pour ce que j'ai fait. Attends, attends, écoute-moi jusqu'au bout. Donne-moi cette chance. J'avais cru pouvoir dissimuler mes actes et j'ai eu tort. Tu ne nieras pas qu'elle complotait pour me renverser et que tu l'as aidée...

— Je ne regrette rien, sinon d’avoir trop attendu.

— Sûrement. C’est compréhensible. Je sais la profondeur de ton amertume et de ta haine. Mais tout cela est tellement inutile, puisque tous mes actes étaient plus commandés par l’orgueil que par la peur ; tu ne crois quand même pas que j’allais sérieusement m’inquiéter de ses efforts dérisoires pour...

— Attention à ce que vous dites sur elle. Je ne vous le répéterai pas.

— Je suis désolée. Toujours est-il que ni elle ni toi n’auriez pu me causer le moindre désagrément. Si je l’ai détruite, c’est pour avoir insolemment cru la chose possible et ce faisant, cela m’a coûté ta loyauté. Je trouve ce prix bien lourd à payer. Je veux te faire revenir, je crains de ne pouvoir et pourtant je voudrais que tu restes, ne serait-ce que pour donner à l’endroit une certaine classe.

— Il en a effectivement besoin, mais je ne peux pas, même si j’en avais.

— Tu te sous-estimes. Ce que tu m’as demandé est impossible. Tu n’es pas la première Sorcière que j’aie nommée à ce poste durant mes trois millions d’années. Il n’y a qu’une façon de le quitter et c’est les pieds devant. Personne n’y a jamais survécu et personne n’y survivra. Mais je peux faire une chose pour toi : je peux la faire revenir. »

Cirocco enfouit la tête dans ses mains et demeura silencieuse un long moment. Puis elle bougea, serrant les bras sous son poncho informe et se balançant lentement d’avant en arrière.

« Voilà bien la seule chose que je craignais », dit-elle enfin, à personne en particulier.

« Je puis la recréer *exactement* telle qu’elle était, poursuivit Gaïa. Tu n’ignores pas que je possède des échantillons tissulaires de vous deux. Lors de votre examen initial, puis au cours des visites pour le traitement d’immortalité, j’enregistre tous vos souvenirs. Les siens sont parfaitement à jour. Je peux régénérer son corps, puis l’emplir avec son essence. Elle sera *elle-même*, je le jure. Il sera impossible de trouver la moindre différence. Et c’est ce que je ferai avec toi si, malgré tout, il est nécessaire de te tuer. Je peux te la rendre, avec un unique changement et ce sera la suppression de son désir de me détruire. Rien que cela et rien autre. »

Elle attendit et Cirocco ne dit rien.

« Très bien, reprit Gaïa avec un geste impatient de la main. Je ne changerai même pas ça. Elle sera pareille à elle-même à tout point de vue. Je peux difficilement faire mieux. »

Cirocco avait fixé un point situé légèrement au-dessus de la tête de Gaïa. À présent, elle baissait les yeux et s’agitait sur son siège.

« Voilà bien la seule chose que je craignais, répéta-t-elle. J’avais même songé à ne pas venir afin de ne pas avoir à entendre pareille proposition et être tentée. Parce qu’elle est tentante. Ce serait un moyen tellement agréable de se sentir mieux au sujet de tellement de choses et de se trouver une excuse pour continuer à vivre. Et puis, je me suis demandé ce que Gaby en aurait pensé et j’ai compris alors quelle infecte, puante et diabolique machination ce pouvait être. Elle aurait été horrifiée à l’idée que lui survive une petite poupée Gaby créée par vous et issue de votre propre chair corrompue. Elle aurait voulu que je la tue immédiatement. Et plus j’y pensais, plus je savais que chaque fois que je l’aurais vue, chaque fois je me serais un peu plus dévorée les entrailles jusqu’à ce qu’il n’en reste rien. »

Elle soupira, leva les yeux vers le ciel, puis les abaissa sur Gaïa.

« C’est donc votre dernière offre.

— Effectivement. Mais ne... »

Les explosions se succédèrent en rafales. Cinq trous rapprochés étaient apparus sur le devant du poncho de Cirocco et sa lourde chaise avait reculé de deux mètres avant qu’elle n’ait fini de tirer. De

l'arrière du crâne de Gaïa jaillit un flot de sang. Trois balles au moins avaient pénétré au niveau de la poitrine. Elle fut projetée en arrière et son corps boula mollement sur une trentaine de mètres avant de s'immobiliser.

Cirotto se leva, ignorant le pandémonium, et marcha vers elle. Elle sortit le colt 11,43 automatique de sous son vêtement, visa la tête de Gaïa et tira les trois dernières balles. Agissant avec promptitude au milieu d'un silence grandissant, elle sortit un bidon métallique, l'ouvrit et déversa sur le cadavre un liquide incolore. Puis elle fit tomber une allumette et se recula tandis que les flammes jaillissaient et commençaient à ramper sur le tapis.

« Et voilà pour les gestes symboliques », dit-elle avant de se retourner vers la foule. De son arme, elle leur indiqua la cathédrale la plus proche.

« Votre seule chance est de fuir par le rayon. Une fois arrivés au bord, sautez ! Vous serez récupérés par des anges qui vous déposeront en sûreté à Hypérion. » Ayant dit cela, elle les oublia totalement. Qu'ils vivent ou qu'ils meurent, voilà qui était sans conséquence.

Elle haletait tandis qu'elle éjectait le chargeur vide et en tirait un neuf d'une poche secrète. Elle l'inséra, ramena le tiroir, le laissa revenir puis s'éloigna du brasier grandissant.

Lorsqu'elle fut assez loin pour y voir clairement, elle se campa sur ses pieds largement écartés et leva le pistolet au-dessus de sa tête. Visant presque à la verticale, elle tira sur le ruban rouge. Elle espaça ses coups, prenant tout son temps et ne cessa de tirer que lorsque le chargeur fut vide.

Elle en sortit alors un autre et l'inséra dans le magasin.

44. ÉCLAIRS ET TONNERRE

Ce fut au milieu de son quatrième chargeur que la sensation commença à la troubler. Au début, elle ne parvint pas à mettre le doigt dessus. Elle hocha la tête, visa et tira une nouvelle balle. Elle déglutit, la bouche sèche. Il était parfaitement possible que ce ne fût encore qu'un « geste » ; elle ne pouvait le savoir. Même si elle touchait au but, ses balles étaient bien petites et sans doute inoffensives.

Malgré tout, elle tira encore une fois et s'apprêtait à recommencer lorsque la sensation revint, avec une intensité accrue.

Quelque chose lui disait de détalier. Qu'une telle sensation pût lui paraître déplacée dans le cas présent, l'aurait en temps normal peut-être amusée, mais ce n'était pas le cas pour l'instant. Elle tira deux balles encore et le tiroir s'ouvrit sur la chambre vide. Elle dégagea le chargeur du magasin et il tomba sur le sol à côté d'elle avec fracas. Elle déglutit à nouveau. La sensation revenait, plus forte que jamais. Inexplicablement, les larmes lui vinrent aux yeux et roulèrent sur ses joues. Bon sang, elle attendait la mort et ça prenait plus longtemps que prévu.

Mais elle comprenait à présent ce qu'elle ressentait et ses poils minuscules se hérissèrent sur ses bras et la base de son cou. Pour une raison quelconque, elle était sûre que Gaby lui disait de partir.

C'était encore un truc de Gaïa. Elle fit quelques pas incertains et se sentit tout de suite mieux. Mais elle s'immobilisa et la sensation revint.

Pourquoi était-elle décidée à mourir ? Cela n'avait pas fait partie de son plan initial – sinon qu'elle s'était effectivement préparée à mourir s'il le fallait.

Elle avait eu un certain nombre de choses à accomplir. Elle les avait accomplies et son intention première avait été de déguerpir ensuite. Était-ce donc là le truc ? Est-ce que Gaïa lui faisait entendre la voix de Gaby pour l'emplir de confusion en attendant que sa vengeance se manifeste ?

Mais brusquement, elle eut confiance : elle se mit en marche vers les cathédrales.

L'air parut se déchirer lorsque la foudre vint s'écraser à l'endroit précis où elle s'était tenue. Elle courut et la colère de Gaïa s'abattit de toute part. Là-haut, le ruban rouge était plus brillant que jamais.

Saute !

Elle obéit, coupant brusquement sur la gauche, et un nouvel éclair frappa juste où elle s'était trouvée.

Il était possible d'atteindre une vitesse terrifiante dans la faible gravité du moyeu, mais il y fallait le temps : les pieds n'avaient pas un appui suffisant pour permettre une accélération rapide. Elle devait commencer par petites foulées saccadées, les allongeant graduellement jusqu'à ce que ses pieds ne retombent au sol qu'après des enjambées de plusieurs mètres. Et une fois la vitesse acquise, elle se maintenait. Elle bondit à grands pas, touchant rarement le sol, tandis que la foudre tombait autour d'elle.

Le plus difficile était de changer de direction. Lorsqu'elle jugea qu'il lui fallait dévier sur la droite, il ne fut pas facile de traduire en actes cette envie mais elle y parvint sans pouvoir dire si cette fois-ci elle avait été bien inspirée : la foudre ne tomba pas à l'endroit où elle était passée.

Le sol tremblait. Une partie des cathédrales touchées par les éclairs répétés et maintenant attaquées par la vase, commençait à tomber en morceaux. Des gargouilles de pierre s'écrasèrent autour d'elle au moment où elle dépassait une partie des fuyards. Des tours chancelaient au ralenti, se fragmentaient et de monstrueux blocs de maçonnerie se mirent à flotter inexorablement vers le sol. Bien que ne pesant que quelques kilos, ils avaient une masse suffisante pour tout écraser sur leur

passage.

Il était trop tard pour tourner et elle se vit foncer droit sur la réplique de Notre-Dame. Elle pila des deux pieds mais continua de glisser à la surface jusqu'à ce qu'elle s'y enfonce d'une bonne cinquantaine de centimètres puis elle poussa des talons et bondit dans les airs, sauta par-dessus la flèche, redescendit lentement et rebondit une nouvelle fois. En dessous d'elle, les derniers participants du thé chez les Fous s'éparpillaient comme une fourmilière éventrée. Droit devant, elle apercevait le rebord pentu du Rayon de Rhéa. Elle ne toucherait plus le sol : son inertie l'amènerait au-dessus du vide. Quelques fuyards s'étaient immobilisés près du bord pour évaluer du regard ce saut impossible.

Cirotto fouilla sous sa couverture et sortit une petite bouteille d'air comprimé. Après s'être retournée pour faire face à la ligne rouge, elle pointa le cylindre sur son estomac puis ouvrit la valve à son autre extrémité. Il se produisit un sifflement et la pression régulière manqua la faire basculer mais elle parvint à retrouver son équilibre. Elle ne tarda pas à constater qu'elle accélérât.

Lorsque la bouteille fut vide, elle la lança de toutes ses forces puis elle sortit ses deux derniers chargeurs et les jeta également, suivis par l'intégralité du contenu de ses poches.

Elle faillit balancer l'arme elle-même mais hésita : Robin méritait de la récupérer, dans la mesure du possible.

À la place, elle se glissa hors de sa couverture rouge, en fit une boule aussi serrée que possible, et la lança. La moindre once de poussée réactive comptait, dans sa hâte à entretenir le mouvement.

Bordel ! Elle aurait dû *tirer* ses dernières balles au lieu de les jeter. Elle aurait peut-être pu sauver son poncho. Mais elle ne pouvait penser à tout et d'ailleurs elle vit en se retournant que cela n'avait plus guère d'importance : tout l'intérieur cylindrique du Rayon de Rhéa était empli du crépitemment d'un million de serpents électriques. Elle avait espéré se mettre rapidement hors d'atteinte mais à présent elle devrait y passer.

Au-dessous, elle discernait les silhouettes des anges de son escorte qui l'attendaient à l'endroit convenu en décrivant lentement de grands cercles. Au moment où elle regardait, l'un d'entre eux fut touché et parut exploser dans une gerbe de plumes. Prise d'un malaise, elle détourna quelques instants les yeux. Lorsqu'elle regarda de nouveau, elle vit que les cinq survivants ne s'étaient pas égaillés comme elle l'avait craint. À première vue, on aurait pu croire qu'ils fuyaient, car elle ne voyait d'eux que leurs pieds et leurs ailes qui battaient avec frénésie, mais elle comprit tout de suite qu'ils avaient discerné le problème avant elle, grâce à l'incomparable supériorité de leur sens balistique. Quelques secondes après, elle passait devant eux comme une flèche, ce qui lui permit d'être soulagée de ne pas avoir tiré ses ultimes cartouches : sa vitesse était déjà suffisante pour la mettre en péril de distancer ses sauveteurs.

Elle se retourna et tomba, le dos vers le sol. À quoi bon regarder les éclairs puisque de toute façon, elle ne pourrait rien faire pour les éviter.

Elle ouvrit les bras pour diminuer quelque peu sa vitesse tandis que les anges se ruaient à sa poursuite au milieu du tunnel crépitant.

45. RICHESSE ET RENOMMÉE

Valiha avait troqué ses béquilles pour l'équivalent titanide d'un fauteuil roulant. Il était muni de deux roues composées de bandages d'un mètre de rayon qui s'assujétissaient à un cadre de bois légèrement plus large que son corps. Passant juste devant et derrière le bas de son torse humain, de robustes traverses soutenaient une litière de toile percée pour le passage des antérieurs et munie de brides pour attacher solidement le tout. Chris avait au début trouvé l'ensemble bizarre mais il n'avait pas tardé à n'y plus penser tant il se révélait pratique. Elle devrait encore l'utiliser quelque temps ; ses jambes étaient maintenant guéries mais les soigneuses Titanides étaient prudentes en matière de blessures aux membres.

Elle était capable de marcher plus vite encore que ne courait Chris. Son seul problème était celui des virages qu'elle devait négocier lentement. Et, à l'instar de n'importe quel fauteuil roulant, l'engin s'accommodait mal des escaliers.

Elle contempla la large volée de marches en bois qui descendait du toit de verdure à la lisière de l'arbre de Titanville, retroussa le coin des lèvres puis dit : « Je pense pouvoir le monter.

— Et moi, je te vois déjà le dégringoler, dit Chris. Je n'en ai que pour une minute à aller chercher Robin. Serpent, où est le panier du pique-nique ? »

L'enfant parut surpris, puis honteux.

« Je crois bien que je l'ai oublié.

— Alors, cours vite à la maison le rechercher et ne t'arrête pas partout en chemin.

— D'accord. À tout à l'heure ! » Il disparut dans un nuage de poussière.

Chris commença l'ascension. L'escalier avait un aspect rustique pour s'harmoniser à l'environnement végétal : une suite de lettres formées de bouts de bois liés par des cordes – comme à l'entrée d'un camp de scouts – annonçait : « Hôtel de Titanville ».

Il monta jusqu'au troisième et toqua à la porte de la chambre trois. Robin répondit que c'était ouvert et il entra, pour la découvrir en train de bourrer de vêtements son sac à dos.

« Je n'ai jamais eu l'habitude d'entasser les affaires », dit-elle en s'essuyant le front du revers de la main. C'était encore une journée caniculaire à Hypérion. « Voilà encore une chose qui m'a l'air d'avoir changé chez moi : maintenant, j'ai l'impression d'être incapable de jeter quoi que ce soit. Pourquoi ne t'assois-tu pas ? Je vais te dégager une place... » Et elle entreprit de déplacer des piles de chemises et de pantalons, pour la plupart de provenance titanide.

« Je confesse que le spectacle me surprend, dit-il en s'asseyant. Je pensais que tu comptais rester dans le coin, le temps au moins qu'on sache si Cirocco a réussi à... »

Robin lança sur le lit près de lui un méchant gros truc de métal. C'était son bijou de famille, le colt 11,43.

« On me l'a livré il y a quelques heures. Tu n'es pas au courant ? J'avais cru que toute la ville se répétait les nouvelles. Les signes entrevus l'autre jour se sont confirmés : il y a eu une grande bataille dans le ciel et la Sorcière s'est échappée. Mais Gaïa n'est pas contente et ses espions sont partout. Le Carnaval est définitivement annulé, la race est condamnée. Ou bien le Carnaval se déroulera quand même mais il sera trop tard. Cirocco est gravement blessée. Elle est dans le coma. Ou bien elle va très bien et c'est elle qui a blessé Gaïa. Telles sont les rumeurs que j'ai entendues et je ne suis même pas sortie de l'hôtel. »

Chris était surpris, mais pas d'avoir manqué les nouvelles : il avait passé toute la journée à la maison avec Valiha et Serpent puis était venu directement à l'hôtel, une fois le déjeuner emballé. Ils avaient parlé des troubles plusieurs décarevs plus tôt, lorsqu'on avait vu le câble de la Porte des

Vents onduler lentement et perçu un roulement de tonnerre ininterrompu en provenance de Rhéa.

« Que sais-tu avec certitude ? »

Robin étendit la main et tapota son arme : « Ça. S'il est là, c'est que Cirocco est parvenue à redescendre. J'espère qu'elle en aura fait bon usage. Ce qu'il est advenu d'elle à partir de là, je ne puis même pas le deviner.

— Peut-être n'ose-t-elle pas se montrer ici ? hasarda Chris.

— Il y a une rumeur en ce sens. J'avais espéré... oh, qu'elle viendrait me rendre le pistolet, ainsi j'aurais eu une chance de... eh bien, quand elle est partie, je ne l'avais pas encore remerciée convenablement. Peut-être qu'à présent, je n'en aurai même plus l'occasion. D'avoir envoyé la Titanide m'attendre.

— Je doute que tu aies pu trouver les mots qu'il fallait.

— Tu as sans doute raison.

— Et la dernière fois que je l'ai vue, elle ne cessait de s'excuser de m'avoir causé de tels ennuis.

— Moi aussi. Je pense qu'elle s'attendait à mourir. Mais, comment le lui reprocher ? Elle n'avait aucun moyen de savoir ce que... ce qui allait... » Elle porta la main à son estomac et parut hésiter.

« Fais attention ! l'avertit Chris.

— Je suis censée être capable d'en parler avec toi, quand même ?

— Tu t'es sentie mal ?

— Je ne sais pas vraiment. Je crois surtout que j'ai eu peur d'être malade. Ça ne va pas être facile de vivre avec ça ! »

Chris voyait ce qu'elle voulait dire mais son opinion était que d'ici quelques mois ils remarqueraient à peine l'existence de cette ultime blague de Gaïa.

Cela avait résolu un problème mais la nature même de la solution leur interdisait de la divulguer à quiconque. En y repensant, l'un et l'autre avaient trouvé bizarre que malgré toutes les analyses effectuées sur Gaïa et les expériences multiples des pèlerins venus se faire soigner, aucun livre n'avait jamais fait mention du Grand Plongeon. La raison en était simple : Gaïa voulait que personne n'en parle. Ni qu'on discute de quoi que ce soit concernant son épreuve ou celle des autres ; pratiquement, il était impossible aux pèlerins de Gaïa de mentionner qu'on exigeait d'eux absolument n'importe quoi sous prétexte de traitement.

Chris était persuadé que c'était le secret le mieux gardé du siècle. À l'instar des milliers d'autres à le partager, il n'était pas étonné que personne ne l'eût dévoilé. Robin et lui avaient éprouvé l'irrésistible envie de tester le dispositif de sécurité dont on leur avait mentionné l'existence, peu après leur retour à Titanville.

Ni l'un ni l'autre n'avait envie de recommencer. Chris n'en était pas fier mais il savait que c'était vrai : Gaïa l'avait gratifié d'un blocage psychologique. Avec toutefois une certaine flexibilité : il pouvait en parler librement avec Robin ou quiconque était déjà au courant. Mais qu'il s'avise de raconter à d'autres le Grand Plongeon, ses aventures en Gaïa ou bien les exploits de n'importe quel pèlerin en quête d'une guérison miracle, et il ressentirait une douleur si intense qu'elle le rendrait incapable de proférer le moindre mot. Cela commençait par l'estomac avant d'irradier bientôt dans tous les muscles, comme si des serpents chauffés à blanc lui transperçaient la chair.

Il n'existait aucune échappatoire ; c'est du moins ce qu'on lui avait dit. Là non plus, il sut qu'il ne ferait pas un nouvel essai : s'il tentait de retranscrire ses expériences par écrit, le résultat était identique. Aux questions qui empiétaient sur le domaine interdit, il ne pouvait pas même répondre par oui ou par non ; « rien à déclarer » était permis et « mêlez-vous de vos affaires » vivement conseillé. Mais le plus sûr encore était de ne rien répondre du tout.

Ce système dégageait une certaine beauté pour qui n'en était pas la victime. À ce que Chris en savait, il était infailible. Tous les visiteurs pour Gaïa devaient emprunter son réseau de capsules élévatrices pour gagner, ne serait-ce que l'intérieur de la jante, à partir des appontements extérieurs et, dans le processus, on les endormait et on les examinait avant de les relâcher. Nul ne pouvait quitter Gaïa, détenteur de connaissances prohibées, sans recevoir un blocage.

Chris avait donc jugé plus sûr d'observer la plus absolue prudence avec quiconque, hormis Robin, Valiha et les autres Titanides. D'autres humains en Gaïa savaient ce qu'il savait, mais il était difficile de les distinguer avec certitude. S'il ne tombait pas juste, il sentait une décharge annonciatrice, analogue à une rage de dents, dès lors qu'il ouvrait la bouche pour évoquer son périple. Il n'en fallait pas plus : une seule dose du conditionnement répulsif de Gaïa avait suffi.

Robin avait rempli son sac et passait à présent au suivant. Chris la vit prendre un petit thermomètre, l'examiner, puis le fourrer dans le sac. Il imaginait sans peine son problème. Une grande partie de son équipement avait acquis une valeur sentimentale. Qui plus est, depuis leur retour, ils avaient l'impression que chaque Titanide sans exception désirait passer leur faire don de quelque adorable babiole. Il n'y avait plus assez d'étagères chez Valiha pour y exposer tout son butin.

« Je ne saisis toujours pas », dit Robin tout en emballant soigneusement dans des mouchoirs en papier un service de table en bois délicatement ouvragé. « Ce n'est pas que je m'en plaigne – sauf que je ne sais pas comment emballer le tout – mais, en quoi avons-nous mérité tout ce fourbi ? Nous n'avons rien fait pour elles !

— Valiha l'a expliqué ; en un sens, nous sommes plus ou moins des célébrités. Pas autant que Cirocco, mais nous étions des pèlerins et nous sommes revenus guéris : c'est donc que Gaïa nous a considérés comme des héros. Ce qui signifie que nous méritons des cadeaux. Et puis, les Titanides se défendent à longueur de temps d'être superstitieuses mais pour qu'on ait survécu à de telles épreuves, elles supposent qu'on bénéficie d'une sacrée veine. Et, en nous faisant plaisir, elles espèrent en récolter une partie, au moment du prochain Carnaval. » Il regarda ses mains. « Avec moi, il y a une autre raison. Appelle ça le comité d'accueil, ou la poignée de riz. Je vais faire partie de leur communauté et elles désirent que je me sente chez moi. »

Robin leva les yeux sur lui, ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis la referma. Elle reprit son paquetage.

« Tu penses que je fais une erreur.

— Je n'ai pas dit ça. Je suppose que je ne le dirais pas, même si je le pensais ; mais je ne crois pas. Je sais ce que représente pour toi Valiha. Du moins, je pense le savoir, bien que je n'aie personnellement jamais éprouvé un tel sentiment.

— Je crois bien que *c'est toi* qui fais une erreur. »

Robin leva les mains, se tourna et lui cria : « Mais écoute-toi un peu ! Brusquement, c'est *moi* la diplomate et *toi* qui te mets à déblatérer tous les vieux trucs qui te passent par la tête ! Va te faire voir ! J'essayais d'être sympa mais j'aurais pu te dire que je *savais* parfaitement que tu n'étais pas sûr de toi. Pas complètement sûr. Et d'un, tu es parti pour avoir la trouille de Gaïa jusqu'au restant de tes jours ; et de deux, tu ne sais toujours pas comment tu vas réagir lorsque Valiha ramènera à la maison ses autres amants. Tu *crois* pouvoir supporter ça, mais tu n'en as pas la certitude.

— Puis-je m'excuser ?

— Encore une minute, je n'ai pas fini de crier », mais elle haussa les épaules, s'assit sur le lit à ses côtés et poursuivit d'une voix plus calme : « Je ne sais pas non plus si je ne fais pas une erreur. Trini... » Elle hocha furieusement la tête. « Mes yeux se sont ouverts sur un tas de choses qui n'ont

pas toutes été désagréables. J'ai peur qu'après les changements que j'ai subis, la vie chez moi ne devienne difficile à supporter. Et à propos de chez moi, certains jours, c'est à peine si je parviens à m'en souvenir. J'ai l'impression d'être ici depuis un million d'années. J'ai appris qu'une partie de ce que croient mes sœurs n'est que pur conte de fées et je ne me sens pas capable de le leur annoncer.

— Quoi, par exemple ? »

Elle le regarda de biais et le coin de ses lèvres se retroussa. « Tu veux le rapport final de la femme venue de Mars, hein ? D'accord, ce que j'ai appris avec certitude, c'est que le pénis de l'homme n'est pas aussi long que mon bras, quels que soient ses désirs. Ma mère s'est complètement gourée là-dessus. Elle se plantait aussi en affirmant que tous les hommes passaient leur temps à vouloir violer toutes les femmes. Et que tous les hommes étaient mauvais.

« Mais j'ai beaucoup discuté avec Trini, ces jours derniers. C'était la première fois que j'avais l'occasion de passer du temps avec une femme au fait de la société terrestre. J'ai pu constater qu'on avait quelque peu exagéré : le système de répression et d'exploitation n'est pas aussi dur ni apparent qu'on me l'avait laissé croire mais il est là malgré tout, même un siècle après le départ de mes sœurs. Je me suis demandé si je ne devrais pas suggérer quelques changements au Covent ; et ma réponse est non. Si j'avais découvert une société parfaitement égalitaire, peut-être ma réponse aurait-elle été différente et encore, je n'en suis pas certaine. À quoi bon ? Nous nous débrouillons bien. Nous n'avons rien d'anormal. Rares, bien rares parmi mes sœurs sont celles qui pourraient jamais se fier à un homme, sans parler de l'aimer. Alors, que pourrions-nous bien faire sur Terre ?

— Je ne vois vraiment pas, en effet. » Puis, craignant de paraître trop désapprouvateur, il ajouta : « Je n'ai rien contre le Covent. Je ne te demandais pas de défendre ton mode de vie. Il n'a pas besoin d'être défendu. »

Robin haussa les épaules. « Peut-être que si, en partie, sinon je n'aurais pas sauté là-dessus aussi vite. Mais ça ne me dérange pas trop. Au début, j'aurai du mal à la boucler sur certains des sujets que j'ai appris mais ça me fera un excellent entraînement pour les autres points où je devrai la boucler. »

Ils restèrent assis ensemble quelque temps sans mot dire, chacun drapé dans ses réflexions. Chris songeait à ce qui, il le sentait, avait failli se produire entre eux – ou plutôt à cette porte qui s'était presque ouverte pour laisser entrevoir cette éventualité... Les spéculations étaient vaines. Il avait éprouvé un profond respect et beaucoup d'affection pour la frêle jeune femme qu'elle avait été. À présent, elle était quelque peu assagie, mais loin d'être soumise et son affection pour elle demeurerait inchangée.

Il eut une idée et décida de la risquer :

« Je ne m'inquiéterais pas trop au sujet de ton intégration dans la communauté, lança-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Ton nouveau doigt : il doit falloir un labra terrible pour arriver à en faire repousser un ! »

Elle contempla sa main quelques instants puis eut un sourire malicieux : « Tu sais, je crois que t'as raison. »

Il s'approcha de l'unique fenêtre de la chambre et regarda Valiha qui l'attendait patiemment au pied de l'escalier.

« À quelle heure part ton vaisseau ? »

Elle consulta son bracelet-montre et Chris sourit. Il en portait un, lui aussi. Ils partageaient ce même désir de savoir l'heure en permanence.

« Il me reste encore un déca... dix heures.

— Valiha a préparé un pique-nique. Elle avait en tête un coin frais et sympa près du fleuve. On comptait de toute façon t'inviter mais à présent, ça pourra tenir lieu de repas d'adieux. Tu veux

venir ? »

Elle lui sourit : « Avec plaisir. Le temps d'emballer tout ce fourbi. »

Il l'aida et bientôt, trois sacs boursouflés s'alignaient sur le plancher. Robin en souleva deux puis se battit pour prendre le troisième.

« Je peux t'aider ?

— Non ! Je suis bien capable de... mais, qu'est-ce que je raconte ? Je vais prendre ces deux-là et toi, tu portes celui-ci. On peut les laisser à la réception : ils se chargeront de les expédier au vaisseau. »

Il la suivit hors de la chambre et dans l'escalier puis il l'aida à enregistrer ses bagages. Ils rejoignirent Valiha et Serpent et tous les quatre quittèrent d'un pas tranquille le couvert de l'arbre de Titanville pour se retrouver sous l'arche titanesque de la fenêtre d'Hypérion. La journée était torride et d'Océan soufflait une brise légère, annonciatrice d'un temps plus frais. Une brume flottait dans l'air en provenance d'un point lointain sur les hauts plateaux, là où l'aviation de Cirocco avait découvert une créature productrice de carburant, apparentée aux bombourons et leurs alliés. Elle brûlait depuis un demi-kilorev.

L'air était doux malgré tout, empli de l'odeur des blés titanides mûrissants et purifié de toute menace. Ils marchaient sur un sentier poudreux, sinuant entre les vagues des collines. Et la courbe puissante de Gaïa se refermait de part et d'autre, comme les bras enveloppants d'une mère.

Ils étalèrent la nappe sur les berges de l'Ophion. Tandis qu'ils mangeaient, Chris observait le fleuve en se demandant combien de fois ses eaux avaient coulé devant cet endroit et combien de fois encore le fleuve accomplirait son périple avant que ne s'achève la longue vie de Gaïa. Lorsque les Titanides se mirent à chanter, il se joignit à leur chœur sans réserve. Au bout d'un moment, Robin chanta elle aussi. Ils rirent, ils burent, pleurèrent un peu et chantèrent jusqu'à ce que vienne l'heure du départ.

ÉPILOGUE

SEMPER FIDELIS

La roue tournait toujours et Gaïa était toujours seule.

Le vaisseau de mort terrien n'avait toujours pas bougé de place, rencogné dans le puits de gravitation de Saturne. Son équipage était relevé tous les ans, pour éviter l'ennui qu'engendrait une telle affectation. Toutes les décennies, sa cargaison d'armes nucléaires était inspectée et l'on procédait au remplacement des charges défectueuses.

Ce n'était pas une vaine menace mais Gaïa l'ignorait malgré tout. Elle ne leur offrirait jamais un prétexte pour attaquer. Aussi longtemps que la Terre aurait besoin d'elle, elle serait parfaitement tranquille et elle veillerait à ce que la Terre ait effectivement besoin d'elle. Il aurait été politiquement inconcevable de la contester, dans n'importe quelle dictature ou démocratie du globe. Même si elle était tombée dans l'oreille de Terriens, l'histoire des épreuves n'aurait causé qu'un malaise momentané, sans plus. Gaïa avait un millier de dons en réserve. Son système de sécurité n'était là que pour son propre plaisir : ça l'amusait de voir les pèlerins arriver dans l'ignorance complète.

C'était par mesure de confiance qu'elle évaluait le risque terrien légèrement en dessous de celui, nouveau, présenté par la Sorcière renégate et ce risque lui-même était si minime qu'il en était presque négligeable. Mais Gaïa était un être prudent. Tout là-haut dans le moyeu, ses pensées tourbillonnaient plus vite que la lumière au sein de la matière cristalline d'un espace dont l'existence même était un défi aux lois de la physique humaine. De grands trous béaient dans cette matrice, tels les alvéoles de dents cariées et pourtant, même déclinant, son esprit avait encore de quoi défier la capacité de tous les ordinateurs humains réunis.

La réponse était celle qu'elle prévoyait : Cirocco n'était en rien une menace.

*

* *

Les hauts plateaux étaient uniques en Gaïa. Bien que chaque kilomètre de leur étendue fût associé à l'un ou l'autre des cerveaux régionaux, le contrôle qui pouvait s'exercer à une telle distance des centres de décision demeurait négligeable. En un sens, c'était un territoire neutre.

Dans la zone crépusculaire séparant Rhéa d'Hypérion, loin au-dessus des terres, aux confins les plus inaccessibles des hauts plateaux, une Titanide solitaire montait la garde à l'entrée d'une caverne. Elle entendit un bruit à l'intérieur, se retourna et entra.

Cirocco Jones, naguère encore Sorcière de Gaïa mais qu'on appelait à présent le Démon, s'était réveillée et se tordait sur sa couche, prise d'une sueur froide. Elle était nue, et si maigre qu'on lui voyait les côtes. Ses yeux étaient profondément enfoncés.

Cornemuse vint à elle et la retint jusqu'à ce que cessent ses tremblements.

Elle avait retrouvé une réserve de liqueur peu après son atterrissage à Hypérion, bien que l'Atelier de Musique eût été écrasé par le phénomène le plus singulier qu'on ait jamais vu en Gaïa : une pluie de cathédrales. Cornemuse l'avait trouvée et ramenée à la caverne. Non loin fleurissaient un milliard de plans de coca.

Il lui releva la tête pour l'aider à boire une tasse d'eau. Quand elle toussa, il la rallongea.

Mais bientôt ses yeux s'ouvrirent. Elle parvint à s'asseoir toute seule, pour la première fois

depuis de longs jours. Cornemuse regarda dans ces yeux, il y découvrit ce feu qu'il avait vu si longtemps avant, et il jubila.

Gaïa entendrait parler du Démon.

MODES D'ACCOUPLEMENT DES TITANIDES :

SOLO ÉOLIEN (1) 	DUOS ÉOLIENS (2) Éolien 	(3) Hypoéolien 	(4) Locriéolien 	TRIO ÉOLIEN (5)
DUOS LYDIENS (6) Lydien 	(7) Hypolydien 	(8) Locrikydien 	(9) Locrihypoelydien 	(10) Lydien en dièse
(11) Hypolydien en dièse 	(12) Locrikydien en dièse 	TRIOS LYDIENS (13) Lydien 	(14) Hypolydien 	
(15) Locrikydien 	(16) Lydien en dièse 	(17) Lydien en double dièse 	(18) Lydien en double bémol 	
QUATUOR LYDIEN (19) 	TRIOS MIXOLYDIENS (20) Mixolydien 	(21) Hypomixolydien 	(22) Locrimixolydien 	
(23) Mixolydien en dièse 	(24) Mixolydien en bémol 	(25) Hypomixolydien en bémol 	(26) Mixolydien en double bémol 	
QUATUORS MIXOLYDIENS (27) Mixolydien 	(28) Mixolydien en dièse 	QUATUOR PHRYGIEN (29) 	LÉGENDE : • = œuf • = œuf fertilisé — implantation — première fertilisation — seconde fertilisation	

FIN

[1] *This Island Earth*, film américain de Joseph Newman, tiré du roman de Raymond F. Jones, 1954.

[2] *I Married a Monster from Outer Space*, film américain de Gene Fowler Jr, 1958, avec Gloria Talbott. (N.d.T.)

[3] Voir *Titan*, P.d.F., n°298.

[4] Pour le nom des Titanides : voir note en début de texte. (N.d.T.)

[5] John Philip Sousa est ce compositeur de marches américain dont les titres ouvrent tous les chapitres de ce roman. Les Français connaissent au moins de lui son « Entrée des Gladiateurs » qui traditionnellement accompagne toutes les parades de cirque. (N.d.T.)

[6] Ellis Island : cette « Ile à Ellis » située dans la baie de Manhattan servait jusqu'au début du siècle à parquer les immigrants avant leur admission définitive sur le territoire américain. (N.d.T.)

[\[7\]](#) Filles de Zeus et d'une océanide, leur nom est : Aglaé, Euphrosyne et Thalie. (N.d.T.)

[\[8\]](#) Un certain Boris Vian parlait de « se taper un solo de clarinette baveuse »... (N.d.T.)

[\[9\]](#) California Institute of Technology. (N.d.T.)

[\[10\]](#) Littéralement : « Bière de racines. » Dans le sud des Etats-Unis, il s'agit d'un soda non alcoolisé qui n'a pas plus de rapport avec la bière que son équivalent nordiste, le gingerale. (N.d.T.)

[\[11\]](#) Pour suivre, voir tableau p. 451. (N.d.T.)

[\[12\]](#) Le *Titanic*... voir *Titan*, P.d.F., n°298. (N.d.T.)

Table of Contents

[PROLOGUE La plus belle du bal](#)

[1. Le pavillon des capricieux](#)

[2. Le Mode majeur](#)

[3. Le Prodige](#)

[4. Petite Géante](#)

[5. Prince Charmant](#)

[6. Village de toile](#)

[7. Paradis Parfait](#)

[8. L'Aviateur](#)

[9. L'autonome](#)

[10. l'Atelier de Musique](#)

[11. Le Carnaval Pourpre](#)

[12. L'Élu de la Belle](#)

[13. Hospitalité](#)

[14. Ameroso](#)

[15. La Chatte Enchantée](#)

[16. Le Club des Circumnavigateurs](#)

[17. Reconnaissance](#)

[18. Ouvrons l'œil](#)

[19. Éternelle Jeunesse](#)

[20. Reprise](#)

[21. Si tous les gars du monde](#)

[22. L'Œil de l'Idole](#)

[23. Tempête et Temps calme](#)

[24. La Grotte](#)

[25. Inglesina](#)

[26. Le Sentier de la Gloire](#)

[27. Jet de Flamme](#)

[28. Triana](#)

[29. Parmi les dunes](#)

[30. Coup de Tonnerre](#)

[31. Éclair de Chaleur](#)

[32. L'Armée des ombres](#)

[33. Boutefeu](#)

[34. Révélation](#)

[35. Les Fugitifs](#)

[36. En avant !](#)

[37. West End](#)

[38. Bravoure](#)

[39. L'Avant-poste](#)

[40. L'Héritage de nos pères](#)

[41. L'Entrée des gladiateurs](#)

[42. La Bataille des vents](#)

[43. Le Ruban rouge](#)

[44. Éclairs et Tonnerre](#)

[45. Richesse et Renommée](#)

[ÉPILOGUE Semper Fidelis](#)